3 1761 06835287 1

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/endahabihducai00joubuoft

EN DAHABIÈH

Du Caire aux Cataractes

8280

Imp. PAIRAULT & Cie, 3, passage Nollet, Paris.

III

ILE DE PHILÆ

JOSEPH JOÛBERT

—

EN DAHABIÈH

Du Caire aux Cataractes

LE CAIRE — LE NIL — THÈBES
LA NUBIE — L'EGYPTE PTOLÉMAÏQUE

OUVRAGE ORNÉ DE NEUF GRAVURES SUR BOIS

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

—

(Droits de traduction et de reproduction réservés)

DT
54
J68

LIBRARY
MAY 30 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
796063

A

MASPERO

Le digne successeur de Champollion et de Mariette dans la science si française de l'égyptologie, l'ancien et éminent Directeur général des Fouilles et Antiquités de l'Egypte.

AVANT-PROPOS

La Question d'Egypte.

Nous avons longtemps hésité à publier les notes rapides de ce livre, qui rendent les impressions diverses que nous avons ressenties au cours d'un voyage en dahabièh sur le Nil, du Caire à Ouady-Halfa, il y a quelques années. Mais la question d'Egypte devient de plus en plus brûlante; elle paraît aujourd'hui au premier plan sur la grande scène de la politique internationale, et l'Angleterre, malgré les astuces ou les audaces de sa diplomatie, ne saurait prétendre la reléguer dans l'ombre ; aussi l'heure nous semble-t-elle propice pour rappeler ce beau pays à l'attention publique en France.

Lorsque le ministère Gladstone est arrivé au pouvoir, on a pu se bercer de l'illusion que le chef du parti libéral allait se faire un point d'honneur d'assigner une date à l'évacuation de l'Egypte. Cependant le *grand old man* s'est retiré de l'arène politique sans avoir tenu sa parole solennellement donnée, et les *blue boys* montent toujours la garde à Alexandrie et au Caire sous le regard ironique du Sphinx.

Lord Rosebery prend la succession de l'homme d'Etat octogénaire, et le nouveau *Premier*, en s'adressant au Parlement, déclare qu' « il sera nécessaire de maintenir l'Egypte *sous une « surveillance rigoureuse* pendant un certain temps; » c'est laisser entendre que la Grande-Bretagne est résolue à ne pas retirer ses troupes de la vallée du Nil.

L'Angleterre sait pourtant que sa domination jouit en Egypte d'une impopularité manifeste. *The Nineteenth Century*

l'avouait même dernièrement : « L'opinion publique, disait « cette revue de Londres, chez les indigènes comme chez les « étrangers est contre les Anglais, qui chaque jour, quoi qu'ils « fassent, perdent du terrain dans l'affection des masses. »

Comment d'ailleurs en serait-il autrement, lorsque ce peuple, très attaché à la dynastie de Méhémet-Ali, voit le représentant du gouvernement britannique manquer aux égards dûs au vice-roi, comme si ce prince était tombé au rang d'un radjah pensionné et obéissant, alors surtout qu'Abbas-Pacha montre tant d'énergie et de dignité dans ses difficiles rapports avec ses protecteurs ou plutôt ses geôliers?

Et c'est un spectacle qui a bien sa grandeur que celui de ce jeune khédive, bouillant de patriotisme, animé de fiers instincts, mais incapable par moment de contenir son trop légitime ressentiment, et qui, comme un lion du désert en captivité, frémit d'un noble courroux et tente de courageux efforts pour briser les barreaux de fer de sa prison dorée.

Quant à la France, si directement intéressée à la question d'Egypte, elle ne peut assister impassible à la violation d'engagements sacrés. Plus que toute autre puissance, elle a le droit et le devoir d'élever la voix en faveur d'une nation, unie à elle par de grands souvenirs historiques et restée reconnaissante à notre pays des services signalés qu'il lui a rendus. L'Angleterre, il est vrai, affecte en raillant de traiter nos intérêts en Egypte de *sentimentaux;* mais ce n'est là qu'une mauvaise raison pour masquer ses visées ambitieuses.

Il est possible qu'il y ait un peu de sentimentalité dans la prédilection de la France pour l'Egypte, pour cette terre arrosée du sang des croisés, où saint Louis fut captif, où Bonaparte, lors de son étincelante expédition, fit résonner avec tant d'éclat la gloire de nos armes, dont les Pyramides et les cataractes se renvoyaient les échos, où le général administrateur jeta les semences de la civilisation européenne, prévoyant de son regard d'aigle les réformes susceptibles de régénérer l'antique royaume des Pharaons. Sous le gouvernement de Juillet la France n'a-t-elle pas bravé les coalitions pour soutenir la cause peut-

être téméraire, en tout cas généreuse de Méhémet-Ali, si attaché à notre nation, qui aimait à s'entourer de nos compatriotes et à les investir de hautes dignités. C'est ainsi que cet aventurier de génie chargea deux Français, Clot-Bey et Soliman-Pacha, l'un de reconstituer l'enseignement médical, et l'autre de réorganiser l'armée égyptienne.

La part de la France est considérable dans le relèvement de ce pays et dans la mise en valeur de ses richesses naturelles. Le réseau de chemins de fer qui sillonne le Delta, un grand nombre de travaux hydrauliques, la construction d'usines et beaucoup d'autres travaux très importants, sont l'œuvre de nos ingénieurs. Rappellerons-nous que c'est grâce aux capitaux français que l'on a pu opérer le creusement du canal de Suez, gigantesque entreprise, dont l'initiative et l'exécution sont dues encore à nos compatriotes ?

Je ne saurais dire quelle heureuse surprise j'éprouvai en débarquant à Alexandrie. Je me serais cru volontiers dans une de nos colonies : la presse était française, français les tribunaux, françaises les administrations ; j'entendais notre langue couramment parlée dans les milieux les plus divers. Notre influence régnait partout incontestée ; partout le nom de la France était entouré de respect, de reconnaissance et d'amour. Mais quel changement depuis quelques années, et comme les rôles sont intervertis ! Cependant les sentiments des indigènes restent les mêmes à notre égard.

Les patriotes égyptiens, en effet, n'oublient pas que c'est à nos savants que leur pays est redevable de la résurrection de son histoire monumentale ; car, avant les fouilles pratiquées par Mariette et ses dignes successeurs, plusieurs temples des plus importants gisaient couverts de décombres, ou même étaient complètement ensevelis sous le linceul des sables. Bien plus, les annales des dynasties pharaoniques, sculptées en signes indéchiffrables, restaient un livre fermé. Il fallut que l'illustre Champollion ravît son énigme au sphinx des hiéroglyphes, muet depuis tant de siècles !

D'ailleurs la voie avait été ouverte pendant la campagne

d'Egypte par la pléiade d'archéologues, de géomètres, d'astronomes, d'architectes, de savants de toute sorte, que Bonaparte avait amenés avec lui et qui formèrent l'*Institut d'Egypte*. Cet état-major intellectuel, où brillaient Geoffroy Saint-Hilaire, Monge, Berthollet, Andréossy, Desgenettes, Larrey, Denon, Caffarelli et d'autres encore, étudia la contrée sous toutes ses faces, interrogeant les ruines, reconstituant par la plume ou le crayon ses antiques sanctuaires.

La *Description de l'Egypte*, qui résuma, en une remarquable encyclopédie ornée de cartes et de dessins, les vastes travaux de cette grande commission d'érudits, représente un des plus superbes édifices élevés par la science. « Si la fortune, « a écrit M. Thiers, devait nous enlever un jour cette belle « contrée, du moins elle ne pouvait nous enlever les conquêtes « que la science y allait faire; un monument se préparait qui « devait honorer le génie et la constance de nos savants, au- « tant que l'expédition honorait l'héroïsme de nos soldats ! »

Mais ces labeurs si consciencieux et les importants résultats qui en sortirent ne tardèrent pas à être éclipsés par les éblouissantes découvertes de Champollion, de Mariette, de Maspero, et par les études moins éclatantes, mais aussi fort méritoires, de Biot, Letronne, Linant de Bellefond, Lenormant, Ampère, Chabas, de Rougé, Grébaut, pour ne citer que les noms les plus connus de la noble phalange de nos égyptologues. Le mystère des hiéroglyphes dévoilé, le *Sérapéum* ou tombe des Apis livrant son secret jusque-là gardé par le désert, le gigantesque temple ptolémaïque d'Edfou déblayé, le naos osiriaque d'Abydos surgissant des sables et rendu à la lumière, l'admirable musée égyptologique de Boulaq formé de toutes pièces : voilà les somptueux titres de gloire de la science française, à laquelle ses rivaux mêmes paient un juste tribut d'hommages !

En remontant la vallée nilotique de la mer aux cataractes, le voyageur, ainsi que j'ai pu le constater moi-même et comme le lecteur, en parcourant ces pages, pourra le faire lui aussi, rencontre à chaque pas, pour ainsi dire, des traces

mémorables de la sollicitude de la France pour l'Egypte et des preuves tangibles des services inappréciables dont elle l'a comblée dans les domaines les plus divers.

Que si nous laissons de côté ces intérêts dits *sentimentaux* (et pourtant les peuples ne vivent pas seulement de pain, mais aussi d'idéal et de généreuses conceptions), il en est d'autres d'un ordre moins élevé, mais d'une importance capitale, que la France ne saurait abandonner sans déchoir. Je veux parler de notre commerce maritime dans ses rapports avec l'Egypte, et dont le mouvement d'affaires ne fera que décliner, tant que durera l'occupation anglaise. Enfin, la protection de notre vaste empire indo-chinois exige impérieusement, elle aussi, la complète liberté du passage par le canal de Suez, qui ne sera que nominale, aussi longtemps que le léopard britannique tiendra sous sa griffe le Caire et Alexandrie.

La solution qui s'impose, seule rationnelle, seule de nature à ménager à la fois les sentiments religieux des Arabes dans la vallée inférieure du Nil et les ombrageuses susceptibilités des grandes puissances, serait l'union plus étroite de l'Egypte avec la Sublime Porte, suzeraine légitime de la dynastie devenue nationale de Méhémet-Ali. L'Europe a la fortune inespérée de voir aujourd'hui sur le trône des Osmanlis un monarque sage, éclairé, doué de hautes capacités intellectuelles, sans cesse préoccupé du bonheur de ses peuples, qu'ils soient directement soumis à son autorité ou qu'un simple lien de vassalité les rattache à son pouvoir suprême.

Le Commandeur des Croyants, dont le majestueux prestige rayonne sur tout le monde musulman, saura par son esprit de justice, par son intelligence supérieure des besoins moraux et matériels de l'Egypte, ramener dans ce magnifique pays, troublé par l'ingérence étrangère, l'ordre, le contentement et la prospérité. C'est le vœu le plus cher de tous les Français et, en particulier, de celui qui écrit ces lignes et a voué à l'Egypte une affection inaltérable!

INTRODUCTION

L'Egypte.

> Je baisai le sol égyptien en le touchant pour la première fois, après l'avoir si longtemps désiré.
>
> (CHAMPOLLION le Jeune.)

Que de souvenirs, de mystères, de gloire chez celle qu'on a maintes fois appelée l'aïeule des nations policées, l'aînée de la civilisation, l'institutrice des peuples !

L'Egypte ! n'est-ce pas là un des premiers mots que l'enfant balbutie en apprenant l'histoire ? Et ces récits au début des annales humaines sur les bords du Nil ne sont-ils pas autant de naïfs et charmants épisodes : Joseph vendu par ses frères et, plus tard devenu ministre, payant de sa générosité leurs noirs desseins ; le petit Moïse, dans sa corbeille de jonc, sauvé des eaux par la princesse ; la fuite en Egypte de la sainte famille miraculeusement soustraite aux cruels soldats d'Hérode par le feuillage touffu du sycomore sacré ? Et puis ce sont les Pyramides, que l'imagination enfantine grandit démesurément, et le Sphinx qui apparaît au candide écolier bien loin, au seuil du désert comme une chimère colossale ou un monstre fabuleux.

Cette terre des Pharaons a le privilège d'exercer sur l'esprit une étrange fascination, un attrait beaucoup plus intense que la Grèce ou l'Italie. Serait-ce que nous sommes au collège trop imbus, trop nourris d'études classiques, et que, nos huma-

nités une fois terminées, il nous tarde d'écarter les réminiscences importunes des auteurs grecs et latins?

L'Hellade, nous voyons ses traits idéalement beaux, presque divins dans les chefs-d'œuvre de sa sculpture; l'Italie, elle est à notre porte. Qui ne connaît les manifestations de son génie artistique reproduites à profusion par la gravure et la photographie? Ne sommes-nous pas d'ailleurs par notre langue, nos lois, nos mœurs, nos institutions, à moitié romains? Notre pensée, à nous Français, formée par les classiques, est coulée dans le moule gréco-latin.

Mais l'Egypte, enveloppée des mirages de l'Orient, de poétiques légendes et de mythes bizarres, à moitié asiatique, à moitié africaine, illuminée par les feux éclatants de son soleil et de son histoire, l'Egypte nous apparaît tout autre dans un lointain doré. Combien, d'ailleurs, différente de la nôtre sa civilisation! Ses arts, statuaire et architecture, sont marqués d'un caractère de grandeur qui impose : obélisques, pylônes formidables, chapiteaux à masque de déesse, colonnes taillées en sistres, sphinx criocéphales, divinités osiriaques, statues gigantesques présentent des formes spéciales, correspondent à des symboles, à des systèmes politiques et religieux, à des concepts d'anthropomorphisme tout à fait à l'antipode de nos idées modernes. Nous précipitons notre existence inquiète et souvent nomade dans une agitation perpétuelle; l'Egypte ancienne, au contraire, c'est la tradition, la stabilité même (bien qu'elle soit moins hiératique et immuable qu'on ne s'est plu à le prétendre). Nous vivons pour cette vie terrestre; l'ancien habitant de Memphis ou de Thèbes vivait pour la tombe, pour la syringe. Nous appliquons nos forces physiques et naturelles à des buts variés, mais immédiats : affaires, plaisirs, conquête des richesses ou des honneurs; le pharaon comme le dernier de ses sujets ne pense qu'au décor du sépulcre, qu'à la précieuse conservation de son enveloppe mortelle dans la nécropole. Du fond de son sarcophage enluminé, que l'hypogée recèle, la Momie emmaillottée de bandelettes règne pendant trente

dynasties et cinquante siècles en suzeraine incontestée sur l'empire des Pharaons, eux-mêmes vassaux de la « Mort », premiers pontifes d'Osiris, qui guide l'âme dans les régions infernales de l'Amenti.

Mais ce qui nous charme peut-être le plus, c'est le mystère dont semblent imprégnées la terre de Ménès et l'antique civilisation qui en est sortie : mystérieuses les origines presque incroyables de cette race robuste et intelligente, résignée à bâtir les Pyramides; mystérieux le Nil qui a façonné et fait vivre l'Egypte, mais qui, comme au temps d'Hérodote, n'a pas encore livré le secret de ses sources; mystérieux le Grand Sphinx mutilé, génie pétrifié d'un insondable passé; mystérieuses pendant vingt siècles ces myriades d'hiéroglyphes, légendes artistiques de fresques incomparables, séries d'annales en creux et en relief, hier encore muettes, mais qui, grâce à la science divinatrice d'un illustre Français, proclament aujourd'hui les exploits ou les gestes insignes d'un Ousortesen victorieux, d'un Amenhotep constructeur, d'un Ramsès triomphant, ou qui, plus modestes, narrent la vie paisible d'un scribe, d'un intendant des domaines royaux sous les dynasties memphites ou diospolites.

Que de pensées nous assaillent en posant le pied sur ce sol envahi par tant de peuples ou foulé par de si fameux conquérants ! Quelques lieues du Delta circonscrivent l'espace dans lequel vainquirent ou s'illustrèrent les plus grands capitaines du monde : Alexandre, César, Bonaparte! La Basse-Egypte, si bien située au croisement des routes terrestres entre deux continents et des voies maritimes qui mènent d'Europe aux Indes, a été le vaste et célèbre carrefour où, nombreuses comme les alluvions du Nil, se sont rencontrées et confondues les agglomérations humaines les plus diverses: Asiatiques, Hyksos, Ethiopiens, Perses, Grecs, Romains, Arabes, Turcs.

On n'a que le choix entre les faits saillants de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes, entre les souvenirs grandioses de la Bible, du paganisme, de la philosophie alexan-

drine, du christianisme, de l'islam, des croisades, de la révolution française, qui vous assiègent de toutes parts, dès qu'on aborde un rivage égyptien.

A Péluse, le vaincu de Pharsale, demandant asile à un royaume ami, est égorgé par les ministres du monarque qui lui devait le trône, et à Alexandrie la tête embaumée du triumvir est présentée à César qui, avec une feinte indignation, détourne les yeux de ce barbare trophée.

Dans cette même ville, la somptueuse capitale des Ptolémées, ruisselante du luxe le plus effréné, Antoine et Cléopâtre, amants magnifiques, mettent royalement en action le roman le plus passionné et le plus pathétique de toute l'antiquité.

A Damiette débarque à la tête des croisés, fleur de la chevalerie française, saint Louis, guidé par l'intuition que la clé de l'Orient est au Caire, et devançant ainsi la grande conception politique de Bonaparte.

Cinq siècles plus tard, sur la plage de Marabout, près d'Alexandrie, le vainqueur d'Arcole, dans une pensée moins pieuse, reprend les projets du saint roi. Brûlant de marcher à la conquête des Indes après celle de l'Egypte, le jeune général veut, comme le héros macédonien, demander au radieux soleil d'Orient d'illuminer l'aurore de sa gloire. Son épée magique fait jaillir les éclairs de la victoire au pied des Pyramides, étonnées de tant d'audace, de tant de fortune, d'un tel génie !

En dehors des conquérants et des guerriers fameux qui traversent l'Egypte, ou y meurent ou y grandissent en renommée, les uns superbes comme Thoutmès et Sésostris, les autres sacrilèges et destructeurs comme Cambyse, ou bienfaisants comme Amrou, quelles légions d'historiens, de législateurs, de philosophes, de savants, de politiques ont habité cette terre mémorable, étudié ou enseigné dans ses villes, interrogé ses ruines et conquis là une part de leur célébrité : Abraham, Moïse, Hérodote, Platon, Euclide, Aristarque, Jamblique, Ptolémée, Origène, Saladin, Méhémet-Ali, Champollion, Mariette, Maspero et tant d'autres !

Les arts ont aussi trouvé en Egypte une terre favorable à leur épanouissement. Le hasard des migrations de peuples a superposé dans ce pays deux races étonnamment douées, qui ont eu des conceptions artistiques absolument contraires, en particulier dans l'architecture. Autant les fragiles édicules des Arabes, comme délicatement posés sur le sol, ravissent par la grâce et la sveltesse de leurs formes capricieuses, autant les robustes monuments des anciens Egyptiens étonnent par leurs puissantes assises, leurs masses colossales, l'ordonnance régulière de leurs lignes majestueuses. Ceux-ci accablent l'esprit et donnent l'impression d'immenses labeurs sués par des multitudes asservies pendant des siècles. La vue de ceux-là emporte la pensée comme sur des ailes vers ces demeures aériennes des fées, dont les doigts agiles semblent avoir tissé les dentelles de pierre des minarets à entrelacs ou des coupoles ajourées. Quel contraste entre l'imposante triade des grandes Pyramides de Gizèh et les légères merveilles des tombeaux des Califes que séparent quelques lieues seulement, entre la gigantesque salle hypostyle de Karnac et les élégantes mosquées de Touloun et d'El-Hakem, dont s'enorgueillit également la vallée inférieure du Nil !

Mais l'Egypte n'aurait-elle ni passé superbe, ni gloire des armes, ni chefs-d'œuvre incomparables d'architecture, de glyptique et de statuaire, que la nature exceptionnelle du pays-fleuve suffirait à en faire une contrée curieuse et captivante entre toutes. Que dire de ce climat délicieux, de ce ciel immaculé, de cet air transparent et subtil ! Comment parler sans enthousiasme des adorables couchers de soleil, dont les nuances nacrées et suavement poétiques baignent délicieusement les montagnes et l'horizon !

La formation même, au cours des siècles, du Delta et de la vallée nilotique par le fleuve fournit à elle seule un sujet intarissable d'admiration. L'Egypte, oasis allongée dans un immense désert, est redevable de son existence même au Nil, qui féconde ses champs tapissés d'une végétation si exubé-

rante et imprime un caractère tout spécial à la flore comme à la faune maritime et terrestre. C'est lui qui a déterminé le régime politique, les lois, les mœurs de la race aborigène pendant tant de siècles, et modifié la manière d'être des autres peuples, conquérants successifs de ses bords ardemment convoités. Ce fleuve, créateur, nourricier, législateur et assimilateur, n'est-ce pas la plus grande, j'allais dire la seule curiosité de l'Egypte, puisque toutes les autres en dérivent ? Que peut-on imaginer de plus noble et de plus beau que le cours du Nil des cataractes à la mer, tantôt épanoui sous les somptueux panaches de palmes qui ombragent ses rives prodigues de moissons, tantôt traversant de riches cités populeuses ou baignant le pied de monuments mémorables de ses hautes eaux, dans lesquelles se mirent l'impérissable souvenir de Memphis et la gloire altière de Thèbes, attestée par les ruines du monde les plus grandioses !

Personne n'a donné une description aussi poétique et vraie à la fois de cet admirable pays qu'Amrou, dans sa lettre au calife Omar, au lendemain de la conquête arabe : « L'Egypte « paraît aujourd'hui, écrivait-il, comme une terre poudreuse, « puis incontinent comme une mer bleuâtre et comme une « perle blanche, puis comme de la boue noire, puis comme un « taffetas vert, puis comme une broderie de diverses couleurs, « puis comme une fonte d'or rouge. »

Le général musulman aurait pu ajouter que cette contrée (peinte par son imagination avec des couleurs si éclatantes) restait sous toutes ses diverses parures et métamorphoses la charmeuse par excellence. A travers le défilé des siècles, elle ne se lasse jamais de verser avec largesse aux générations variées de conquérants, de poètes, d'artistes et même de simples voyageurs, les délices de son philtre enivrant, et l'on peut se demander si Antoine, lorsqu'il buvait les regards fascinateurs de Cléopâtre, n'était pas follement épris de l'Egypte même, alors voluptueusement personnifiée dans l'irrésistible enchanteresse, dans la royale sirène du Nil !

PREMIÈRE PARTIE

LE CAIRE

VUE GÉNÉRALE DU CAIRE.

LE CAIRE

Le Mousky et les Embarras du Caire.

Le 5 novembre 188... je quittai, avec deux amis, qui entreprenaient avec moi le voyage d'Egypte, le steamer *Colombo*, de la Compagnie " Peninsular Oriental ", et je débarquai à Alexandrie, dont la magnificence éclipsée a déjà fourni matière à tant d'éloquentes périodes, à tant de dissertations documentées. Mais que le lecteur se rassure ! Je lui ferai grâce de savantes tirades sur l'île de Pharos, l'Heptastade, le Sérapéum, le quartier du Bruchium, le Sôma, le Muséum, que sais-je encore ? Ainsi, la classique *Colonne de Pompée* (absolument étrangère d'ailleurs au souvenir de l'infortuné rival de César) et les *Aiguilles de Cléopâtre*, qui transportées sous de sombres ciels ont la nostalgie du soleil d'Orient, ne compteront pas un panégyriste de plus. Dieu me garde de tenter une résurrection archéologique de l'ancienne métropole fondée par le célèbre disciple d'Aristote et où s'élevait son fastueux mausolée !... Ce noble essai a déjà été exécuté en ce siècle avec trop d'érudition ou d'éclat par Ritter, Ampère, Ebers, sans parler des romanciers comme Kingsley, et de bien d'autres qu'il est superflu de citer. Quant à la ville et au port actuels, irai-je risquer une pâle description après les

pages brillantes ou spirituelles de Gérard de Nerval, de Maxime du Camp, de Charles Blanc par exemple ? Le facile parallèle entre la grandiose splendeur de la capitale des Ptolémées et la décadence lamentable sous les Turcs de la cité moderne, relevée de nos jours par Méhémet-Ali, est devenu le plus monotone des lieux communs.

D'ailleurs, l'avouerai-je ? Notre vapeur ayant abordé le soir fort tard, je ne fis que traverser « la place des Consuls » (dont j'étais loin de prévoir les malheurs si proches lors du barbare bombardement d'Alexandrie par les Anglais), et j'allai rapidement à l'hôtel me reposer après les fatigues de la traversée. Le lendemain, dans la matinée, nous prîmes l'express qui, en cinq heures, nous mena au Caire, première étape vraiment pittoresque de notre voyage; car c'est là seulement que j'éprouvai la vraie sensation de l'Orient, au milieu de ce dédale de rues où se heurtent les rudes consonances de la langue arabe, écorchée par la foule bruyante, où se croisent les baudets et les dromadaires, où volent les légers *saïs* et miroitent les joyeuses nuances des costumes indigènes. Alexandrie, au contraire, comme Alger, Tunis, Smyrne et en général les ports barbaresques ou levantins de la Méditerranée, a l'aspect trop civilisé, trop mercantile, trop bariolé des couleurs banales que donne l'élément européen ou plutôt cosmopolite.

Nous déposons à la hâte nos valises à " Shepheard's Hotel ", et vite au galop pour les bazars, hissés sur ces ânes qu'on a facétieusement appelés les *fiacres du Caire*. Les bazars ! c'est là où court haletant le touriste dès son arrivée dans cette ville étrange et curieuse, qui offre mille sujets de surprise et d'admiration.

Les bazars ouvrent, presque tous, sur le *Mousky* ou quartier franc, baptisé du nom de « rue de Rivoli du Caire » ; ils forment un lacis de ruelles, voire même de couloirs, garnis, de chaque côté, d'échoppes en planches, grandes niches d'aspect souvent minable et où sont parfois enfouis autant de trésors que dans les châsses les plus riches. Là, du lever au coucher

du soleil, raide comme une momie, impassible en sa pose d'idole, se tient le marchand accroupi sur son coffre-fort, dans sa case minuscule tapissée d'étoffes, bondée de comestibles, d'armes, de bibelots de toute sorte.

Chaque industrie ou corps de métier a son *souq* (marché) ou quartier spécial, comme au moyen âge en France et en Allemagne et à l'instar de certains *vicoli* que l'on trouve encore dans plusieurs villes d'Italie. Ainsi dans le *Souq-el-Naharin* se fabriquent les ustensiles de cuivre, tels que bracelets, aiguières, plateaux, etc. Dans le *Souq-el-Silah* on voit les armuriers faire sur un ton nasillard la réclame des pistolets qui ratent, des carabines plus ou moins perfectionnées, des longues canardières, rossignols qu'ils écoulent aux Bédouins. Le *Gamalieh* est encombré de grands *okels* ou caravansérails où se fait en gros le commerce du café, du coton, de la gomme, du tabac. Le *Hamzaouy*, marché des épices, de la mercerie et des aromates, est embaumé des effluves doucereuses de l'essence de rose, de l'odeur forte du musc, du patchouli et de vingt autres parfums. Le *Souq-el-Karieh* fait les délices des gourmandes odalisques et des dames des harems qui viennent y acheter des sucreries, des confitures de dattes ou des fruits secs. Dans le *Sourougieh* on remarque ces larges étriers, ces housses somptueuses, ces superbes selles d'un éclatant vermillon, relevées en pointe et luxueusement soutachées, qu'admire le cavalier arabe avec des yeux d'envie. Au *Gouriah*, la ménagère cairote fait emplette de drap, de toiles ou de fez pour son seigneur et maître.

Mais le plus achalandé de tous les bazars est le *Khan-Kalil*, qui à lui seul en forme plusieurs. C'est là que les officiers des cipayes richement pensionnés mais au foie malade, que les élégantes miss qui vont remonter le Nil en *dahabièh*, que les voyageurs de Cook à favoris fauves et en complet à carreaux, viennent marchander les cachemires aux dessins compliqués, les moelleux tapis de Smyrne ou de Caramanie, les étoffes translucides en mousseline de l'Inde et poétiquement appelées « eau courante, air tissé ou rosée du soir ». Avec quel plaisir

on examine les merveilleuses faïences persanes, les curieux bijoux arabes, les coffrets de santal odorant, les escabeaux inscrutés de nacre et d'ivoire, les cimeterres damasquinés des anciens Mamelouks, à la poignée sertie de corail et de gemmes, pendant que les *dellàls* ou commissionnaires ambulants parcourent, affairés, les bazars, criant le prix des objets divers qu'ils tiennent à la main !

Quelle animation dans le Mousky, quelle cohue, quelle bagarre, quel pêle-mêle tumultueux, étourdissant, indescriptible dans cette longue artère sans trottoirs et ravinée d'ornières, qui mène de la place de l'Ezbekièh à la *bab* ou porte Ghoraïb, en se prolongeant presque en droite ligne par la rue Neuve! Y passe-t-on pour la première fois, on est surtout préoccupé, comme dans les *Embarras de Paris*, si l'on est à pied, de ne pas se faire écraser, si l'on chevauche à baudet, de ne mettre personne à mal, et les vers de Boileau vous viennent spontanément à la mémoire :

> En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
> D'un peuple d'importuns qui fourmille sans cesse.

Aussi n'a-t-on guère le loisir de regarder cette multitude diaprée qui s'agite, se heurte, crie, bourdonne comme un essaim, s'injurie, se précipite comme une charge de cavalerie, flot humain qui s'écoule sans répit.

Quelle bizarre confusion d'ânes, de dromadaires, de voitures, de piétons, de cavaliers! Va-et-vient continu de marchands, de flâneurs, de mendiants, de pachas, de nègres, de blancs, de gens bronzés; chatoyant mélange de Francs, de Levantins, d'Arabes vêtus avec faste, de Soudanais presque nus ou de fils du désert fièrement drapés dans leurs loques, de majestueux consuls tout chamarrés ; foule bigarrée dont la variété criarde des costumes fait scintiller aux yeux une sarabande de couleurs !

« *Yeminak, oah reglet effendi*, à droite, gare monsieur », crie un ânier époumoné, en piquant un superbe baudet blanc

de l'Hedjaz à l'allure délurée, qui porte sur une riche selle bleue un pacha ventru, crevant dans sa *stambouline*, le teint cramoisi, les bajoues flasques, l'œil hébété, les grosses jambes ballantes. « *Schmalak*, *oah reglet*, à gauche, attention » ; à la hâte je m'écarte pour éviter le jet d'eau d'une outre gonflée, en peau de bouc, attachée au dos d'un arroseur public, qui à la fois inonde la rue et asperge les passants. Mais je me range vite devant la calèche d'un bey de marque, rebondissant d'une fondrière à l'autre et précédée d'un *saïs* ou coureur, qui à droite et à gauche frappe de sa baguette les piétons trop lents à se garer. Je m'arrête pour admirer les gracieuses corniches, les frises sur lesquelles serpentent les versets du Coran, ou les artistiques encorbellements d'un *okel* et surtout une élégante *moucharabièh*, fenêtre en saillie, finement ouvragée à jour et à travers le grillage serré de laquelle une recluse de harem jette sur la rue un regard furtif et curieux. Mais il est défendu d'être distrait au bazar, sous peine sinon de mort, du moins de horions multiples.

Assourdi soudain par de nouveaux cris, je me retourne brusquement :

. . . . . une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;

et je vois non sans inquiétude se balancer au-dessus de ma tête un énorme madrier suspendu à la bosse d'un chameau ; à chaque pas que fait l'animal, le fardeau s'élève et s'abaisse avec un jeu de bascule qui menace les passants. Je me jette rapidement de côté et je me heurte à un aveugle couvert de haillons rapiécés en mille petits losanges multicolores, manteau d'Arlequin dépenaillé ; un enfant conduit le mendiant qui marmotte des versets du Coran entrecoupés sans doute de quelques imprécations à mon adresse. Mais je n'en ai cure, car voici venir droit sur moi une sorte de charrette chargée d'une pyramide de meubles, traînée par des buffles noirs que l'on aiguillonne pour frayer à l'attelage une voie à travers la

foule grouillante. A côté de moi passent des femmes du Caire, toutes vêtues du *habarah*, grande pièce d'étoffe noire qui descend de la tête aux pieds ; un *bourou* (petit cylindre doré ou en cuivre), placé entre les yeux, retient le *yabrah*, long voile en forme de pointe qui tombe de la naissance du nez au bas de la robe, cachant tout le visage pour ne laisser à découvert que leurs yeux étincelants comme des escarboucles enflammées. A les voir de dos, avec leur accoutrement foncé qui monte jusqu'au sommet de la tête, couvrant nuque et cheveux et que le vent gonfle parfois, on les prendrait volontiers pour des nonnes. Derrière elles marchent des Européennes ; à leurs blondes chevelures, à la fraîcheur de leur carnation, à leur taille étreinte dans une sorte de cuirasse, on reconnaît aussitôt leur origine britannique. Des cavaliers servants en casque de sureau et en veston à rayures, la badine à la main, les accompagnent.

Voici un marchand qui circule, offrant des dattes, des sucreries noires de poussière et dont la vue seule soulève le cœur ; il vante à haute voix la qualité superfine de ses friandises figurant des personnages ou des animaux fantastiques : généraux manchots en caramel, crocodiles ailés à la pistache ou sphinx acéphales en nougat. Un porteur d'eau, fontaine Wallace ambulante, comme dit spirituellement G. Charmes, tout courbé sous le poids d'une cruche au large ventre et terminée en étroit goulot, crie *Moia*, *moia*, et vous tend une tasse d'étain débordant de ce breuvage économique. Plus loin un lettré s'avance gravement,

> . . . . . marchant à pas comptés
> Comme un recteur suivi des quatre facultés.

Le turban doctement enroulé autour du *tarbouche*, il porte un long *couftan* jaune safran, soutaché d'or, entr'ouvert sur la poitrine pour laisser voir un gilet de stries variées ; à sa ceinture pend un encrier de cuivre à forme de gaine. Il est suivi d'un pope tout habillé de noir et coiffé d'un bonnet carré, comme un président à mortier du Châtelet sous l'ancien régime. C'est avec

un regard de mépris que le scribe croise un vieillard à la barbe pointue, le visage encadré de boucles de cheveux en tire-bouchon; le nez crochu qui semble flairer l'or, les petits yeux pétillants trahissent la race de ce fils thésaurisant d'Israël. Le juif effaré se range humblement pour laisser passer le *cawas* ou janissaire d'un consul, la moustache en croc avec la superbe d'un d'Artagnan et qui caracole sur un fringant coursier arabe; son costume bleu foncé, galonné d'or, rappelle l'uniforme des zouaves : veste courte et pantalon bouffant. D'une main il porte un pli cacheté et de l'autre tient la garde étincelante de son cimeterre. On s'efface à la hâte devant ce personnage important et redouté, qui ne dévierait jamais d'une ligne de sa route pour qui que ce soit.

Quel mélange de types, de races, de costumes les plus divers et les plus heurtés on voit défiler au Mousky comme dans un musée complet d'anthropologie : le Bédouin au turban blanc, enveloppé d'un burnous de neige et chaussé de babouches jaunes ou rouges; la Nubienne à la chevelure luisante et divisée en fines tresses, au nez épaté que traverse un anneau de cuivre, aux lèvres épaisses, à peine vêtue d'une méchante pièce d'indienne bleue qui dissimule mal la beauté de ses formes; des esclaves du Kordofan ou du Darfour, couleur d'ébène, à l'air farouche, taillés en hercules; l'Albanais ou *Palicare*, le *Highlander* du midi, dont la mise est si pittoresque : bonnet rouge à gland bleu, chemise à grand col rabattu, veste blanche brodée d'or avec manches ouvertes, large ceinture en cuir garnie de pistolets, fustanelle écarlate très ample et serrée à petits plis autout de la taille, guêtres en soie nuancée et agrafées jusqu'au genou comme les cnémides des héros d'Homère; et bien d'autres spécimens de peuples et de tribus dont l'énumération serait trop longue! Selon la boutade humoristique de Camille Pelletan, la moitié du monde a été mise à contribution pour peupler un carrefour du Caire.

A travers cette orgie de couleurs, cette bigarrure de costumes dont beaucoup font l'effet, à première vue, de dominos ou de travestissements, au milieu de cet étrange

amalgame de cavaliers et de montures qui rappelle les jours gras, on se croit transporté en plein carnaval de Rome ou de Nice, et l'on s'attend à tout moment à voir déboucher le cortège tintamaresque des pierrots, des colombines ou des scaramouches et gambader la folle mascarade des débardeurs, des pitres et des incroyables dansant une carmagnole échevelée.

Le Vendredi à Choubrah.

Le *Tout-Caire* comme le Tout-Paris a sa promenade favorite : Choubrah, et son jour chic : le vendredi, qui est férié pour les musulmans. Choubrah représente le Prater, le Prado, le Hyde-Park, les Champs-Elysées du Caire. Très *fin de siècle*, quelque peu mélangée et cosmopolite cette société du high-life cairote qui rendrait des points au dessus du panier des colonies de Nice ou de Florence, et qu'ombragent une fois par semaine les gigantesques sycomores et les acacias superbes de la ravissante avenue de Choubrah. Au Mousky, c'est le peuple affairé qui grouille et se trémousse; ici, c'est le monde de la cour, de la politique, de la finance, des ingénieurs, de hauts fonctionnaires de l'administration (effendis, beys ou pachas), jusqu'aux ministres et aux consuls généraux, des princesses, des demi-mondaines, des sportmen et de simples touristes qui viennent à la promenade à la mode se détendre les nerfs et l'esprit ou flâner seulement, échanger des saluts et de rapides bonjours avec leurs connaissances, s'incliner profondément devant de gros personnages, éviter du regard un créancier importun, décocher une œillade à quelque coquette étrangère fraîchement débarquée ou dévisager avec effronterie une danseuse milanaise du corps de ballet.

Par exemple ne demandez pas les parchemins ou le nombre de quartiers de ce banquier décoré et décoratif, tout en or ou en chrysocale, qui se prélasse avec un air blasé du meilleur ton dans un huit-ressorts clinquant, emporté au galop de steppers anglais et précédé d'un saïs πόδας ὠκύς, comme l'Achille d'Homère. On ne sait « how much the man is worth » combien il vaut, pour employer une locution familière aux gens de New-York ou de Boston : il possède un

palais à Alexandrie et un autre au Caire, des milliers de feddans d'un excellent revenu dans le Fayoum et le Delta ; son portefeuille est bourré de Suez et d'Unifiées. Ses ancêtres, il est vrai, ne sont pas morts de la peste sous les murs de Damiette au temps des croisades ; ils n'ont jamais disputé pour la préséance du tabouret à la cour de Louis XIV. Son aïeul, un tromblon sur l'épaule, détroussait les voyageurs assez imprudents pour se hasarder dans la campagne d'Athènes ou la banlieue de Smyrne ; son père a gagné des millions comme pourvoyeur des haras et des harems des plus riches pachas et épousé devant quelque forgeron de Gretna-Green (de Boulaq !) une plantureuse *gretchen* de brasserie. Mais le fils a fait ses études à Paris et en a rapporté d'élégantes manières. C'est un gentleman du dernier cri, dont la coupe du *smoking* est irréprochable, et en même temps un gros bonnet du Caire : baron, officier du Nicham et consul d'une puissance secondaire de l'Amérique centrale. Lui, du moins, ne porte plus l'espingole, et s'il rançonne ses semblables et ruine ses amis, c'est de la plus honnête façon du monde, en leur passant comme autant de muscades des Honduras, du Panama ou des actions des glacières syndiquées au Sahara !

Mais abrégeons. Voici un landau qui s'avance au trot de deux juments efflanquées ; sur le siège trône, à côté du cocher, un affreux eunuque couleur chocolat, à la mine bouffie, à l'œil éteint, aux lèvres pendantes, un des « Auvergnats d'Egypte », comme les a désignés Nubar-Pacha. Une main fébrile lève les stores de la voiture, et l'on aperçoit deux yeux noirs ardents, avides de curiosité, agrandis par la teinture du k'hol, frangés du *yachmak* de mousseline, voile dont la transparence trahit la beauté des traits. La calèche d'une Anglaise poitrinaire aux pommettes roses et saillantes, qui demande une guérison impossible au soleil d'Orient, frôle la victoria d'une grande dame ravie d'arborer une nouvelle robe de Worth et qui appuie nonchalamment la tête sur un moelleux coussin de soie. Cette reine de la mode, dont on cite les toilettes parisiennes, a été jadis écuyère de cirque et

faisait encaisser le maximum au *manager* les soirs où elle exécutait la grande pirouette à travers les cercles de papier azur; un banquier cousu d'or lui a donné son nom, et son salon est aujourd'hui un des mieux cotés du Caire. Ses amies sont surtout très jalouses de sa distinction achevée, depuis qu'elle a étudié les révérences et les gestes *very fashionable* des actrices françaises qui jouent au théâtre "La Fille de Madame Angot." *Proh pudor!*

Voici les équipages du khédive (et *ipse*), dont les chevaux caracolent et les livrées brillent au soleil. Des piqueurs tout galonnés d'or et des cavaliers en uniforme bleu de ciel (comme les défenseurs de Monaco), la carabine-revolver au poing appuyé au pommeau de la selle, galopent devant les voitures semi-royales.

Mais il n'y a pas que le *gratin* de la société et les lions et lionnes du Caire à se donner rendez-vous à Choubrah : le fiacre que traîne péniblement une rosse fourbue croise l'élégant mylord de Binder; le baudet poussif qui porte un Arabe en guenilles, aux babouches éculées, circule dans le même nuage de poussière que le sportsman, très correct, à bottines vernies, qui monte un superbe pur sang. Entre les jambes des chevaux courent ces affreux négrillons, ces mioches difformes, au ventre ballonné, les yeux mangés de mouches, une houppe noire tombant de leur tête crasseuse et rongée de vermine; enfin des troupeaux de buffles, de longues files de chameaux, chargés de moellons et conduits par des fellahs sordides, jettent une note discordante au milieu du luxe des parvenus, du clinquant et du cliquetis des équipages.

Ce qu'il y a peut-être de plus joli et de plus gracieux à voir, ce sont les *saïs* qui précèdent les voitures des grands, armés d'une baguette pour écarter les promeneurs distraits. Coureurs nerveux, agiles, infatigables, ils ont un délicieux costume, dont le charme a peut-être inspiré l'auteur de l'opéra-comique qui porte leur nom : sur la tête une calotte d'un beau carmin, dont le long gland bleu indigo retombe jusqu'à la nuque; sur la chemise en mousseline d'une blancheur

immaculée un gilet festonné de broderies d'or, dessinant de riches arabesques ; à la taille, une ample ceinture de soie multicolore; des culottes blanches bouffant jusqu'au genou et d'où sort une jambe de bronze merveilleuse de souplesse. En voyant de loin ces πρόδρομοι si alertes, qui effleurent le sol ou plutôt semblent fendre l'air, légers comme des sylphes, portés sur la gaze de leurs larges manches qui flottent au vent, ne dirait-on pas (avec un peu d'imagination orientale) des papillons dont les grandes ailes blanches voltigent au soleil? Pourquoi faut-il que ces êtres mi-aériens, lestes comme des faons, meurent presque tous à la fleur de l'âge, minés par la phthisie! Cette perpétuelle agitation, qui use les poumons, ne leur permet guère de dépasser trente à quarante ans.

Les Pyramides.

La visite aux Pyramides est obligatoire pour chaque touriste, même pour celui qui ne passe que vingt-quatre heures au Caire, se rendant d'Alexandrie à Suez par la voie de terre. Tous les jours, en hiver, ce sont des bandes d'Anglais ou de Teutons qui, enfourchant des baudets dans la cour de "Shepheard's Hotel" ou "New Hotel", vont, en joyeuses cavalcades, voir ces monuments *beautiful*, *splendid* ou bien *grossartig*, *colossal* (pour employer leurs termes d'admiration peu variés), et font très irrévéremment sauter les bouchons de champagne sous l'œil paternel du Sphinx. Une route carrossable, tracée spécialement pour l'impératrice Eugénie, lors de sa visite au Caire au moment de l'inauguration du canal de Suez, permet maintenant de faire, en voiture, cette excursion en deux petites heures.

On se figure généralement que les Pyramides de Gizèh ne s'élèvent qu'au nombre de trois : celles de Chéops, de Chéphren et de Mycérinus devenues classiques en quelque sorte. Ce sont, en effet, les plus connues, sinon les plus grandes, je parle du moins de la dernière; mais on en compte une centaine espacées depuis Abou-Rouch, près de Gizèh, jusqu'à Illahoun, dans le Fayoum, et dispersées en groupes que l'on désigne par le nom des villages arabes qui les avoisinent.

Les Pyramides se présentent sous des jours très différents : les unes, plus ou moins respectées par le temps et les hommes, conservent encore leurs formes régulières, comme les monuments de Chéops et de Chéphren; d'autres (par exemple celle d'Abouroach qui est en ruines) victimes des injures des siècles ou plutôt des outrages des divers conquérants, n'ont plus de la pyramide que le nom; masses énormes de pierres, *portentæ moles*, comme dit Pline, *audacia saxa*,

audacieux rochers, suivant le mot de Stace, elles affectent les formes les plus bizarres; telles sont celles de Dachour. On en voit enfin, comme les Pyramides de Saqqarah, de Matanyèh et de Meydoum, qui représentent de vastes tours carrées, entassées l'une sur l'autre. Toutes n'ont pas été ouvertes, violées et contraintes de livrer leurs secrets; quelques-unes, toujours vierges, gardent encore intactes et à l'abri de toute profanation les tombes royales de leurs fondateurs, dont rien n'a pu troubler le repos quarante fois séculaire.

Quand on arrive au pied des Pyramides de Gizèh, leur aspect cause une première surprise; à distance leurs triangles font l'effet de surfaces lisses et unies, tandis que, dépouillés depuis des siècles de leur revêtement de granit, ils offrent, en réalité, mille cassures et craquelures. C'est même grâce aux degrés très inégaux de ce gigantesque escalier de ruines que l'on peut faire l'ascension d'une des faces de la Grande Pyramide. En se rapprochant de ces merveilles, on éprouve aussi une certaine déception ; le désert environnant les rapetisse, et ce n'est que de fort près qu'on apprécie leurs dimensions colossales. Alors les Pyramides semblent grandir, au contraire, et j'ai pu reconnaître l'exactitude de l'observation formulée par Champollion le Jeune : « Ce n'est qu'en touchant « les blocs de pierre dont elles sont formées qu'on a une idée « juste de leur masse et de leur immensité. »

Après avoir parlementé avec le vénérable cheik qui a le monopole de faire monter les touristes au sommet de la Pyramide de Chéops, nous nous livrons aussitôt, non pieds et poings liés, mais résignés, à ses robustes bédouins. Alors commence l'escalade des gradins qui n'a rien de réjouissant. Trois gaillards, qui m'enlèveraient comme une plume, me hissent, me poussent, me tirent à m'écarteler, qui par un bras, qui par une jambe, qui par un pied. On butte à ces formidables marches, on s'accroche comme on peut aux degrés trop hauts, tâtonnant, trébuchant au milieu de ce chaos de monolithes cyclopéens. On voudrait s'arrêter un instant pour reprendre haleine, mais ces satanés Arabes ne vous en laissent

pas le temps; vous êtes devenu leur chose, leur propriété, et il faut avancer quand même. Enfin, on arrive exténué, étourdi, essoufflé, ruisselant de sueur, sur la petite plate-forme ou terrasse de dix mètres de côté environ qui couronne la pyramide. C'est vraiment un merveilleux panorama que l'on contemple de cet étrange belvédère, qui rivalise, en hauteur, avec les clochers des plus hardies cathédrales gothiques de l'Occident.

Devant moi se déroule la vaste plaine d'émeraude bordée par le ruban azuré du Nil, coupée de nombreux canaux, mouchetée de villages qui émergent des bois de palmiers et forment sur la verdure autant de taches brunes. Au delà du fleuve s'étend la vaste cité, hérissée de ses cent minarets et coupoles, avec sa citadelle dont la fameuse mosquée brille aux feux du soleil sur les pentes rougeâtres du Mokattam; à l'horizon, dans les monts arabiques, on distingue vaguement les carrières de Massarah, d'où les Egyptiens ont extrait tant de blocs pour bâtir ces stupéfiants monuments de Gizèh. Voici à droite les champs où s'élevait Memphis *la Magnifique*, couvrant six lieues de superficie, l'antique ville de Ménès qui n'est plus qu'un souvenir, et la longue chaîne des Pyramides qui échelonne la série de ses triangles jusqu'au Fayoum. Enfin de tous les autres côtés la steppe libyque mamelonnée, aux monticules grisâtres, fendue de-ci de-là de ravins aux méandres cendrés, repaires des fauves. C'est le désert dans sa farouche splendeur, et encore le désert nu, infini, mystérieux, terrifiant, qui roule en silence ses océans de sables, comme une mer ses vagues, jusqu'aux profondeurs impénétrables du Sahara!

En opérant la descente de la Pyramide j'aurais dû m'arrêter à l'entrée qui donne accès dans l'intérieur, à vingt mètres de la base et située à égale distance des deux extrémités de la face. Mais cette excursion souterraine est des plus pénibles et n'offre d'ailleurs aucun intérêt. Le malheureux qui l'entreprend enfile plusieurs corridors en boyau ou *serdab*, étranglés et très glissants, dont l'un descend et les autres montent au

cœur de la maçonnerie; un Arabe le précède muni d'une torche, et après une marche très pénible de plusieurs minutes on arrive à deux petites salles de granit absolument nues et toutes noires; c'est une vraie mystification. Les anciens Egyptiens avaient recours à toutes sortes de stratagèmes pour dépister les voleurs et leur donner le change sur l'endroit réel où était couchée la momie. En effet, le premier couloir en pente où l'on s'engage, et qui était primitivement obstrué de blocs énormes, aboutit à une chambre, celle où les parents du défunt s'assemblaient et apportaient des offrandes en son honneur. De là il faut revenir sur ses pas et chercher dans le *serdab* l'embranchement d'un second couloir également dissimulé et bouché par des monolithes; l'a-t-on découvert, on est tenu de contourner cet obstacle pour gagner un palier qui conduit par un passage horizontal à un large caveau qui n'est pas encore le vrai et s'appelle la *Chambre de la Reine.* Le touriste retourne alors sur ses pas et trouve au même vestibule, point de bifurcation qu'il venait de quitter, deux couloirs : l'un, le *Puits*, sorte de descente verticale quoique irrégulière (pour tromper encore le pauvre monde!), et l'autre long de cinquante mètres: *la Grande Galerie*, qui mène enfin à la *Chambre du Sarcophage*, sans hiéroglyphes ni ornement quelconque. C'est là que reposait la royale dépouille dans sa demeure de granit rouge. On voit quelles précautions prenaient les Egyptiens pour dérober aux chercheurs indiscrets ou profanes le véritable emplacement qu'occupait la momie.

Que dire de ces monuments extraordinaires qu'ont chantés les poëtes depuis Horace jusqu'à Delille, auquel ils ont inspiré peut-être son plus beau vers :

Leur masse indestructible a fatigué le temps !

Les Pyramides ont intrigué les savants, les historiens, les archéologues, les voyageurs de l'antiquité et des temps modernes depuis Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile et Pline, jusqu'à Volney, Belzoni; les géomètres de l'Institut d'Egypte fondé par Bonaparte, Denon qui les appelle « ces derniers

chaînons qui lient les colosses de l'art à ceux de la nature », et bien d'autres. Des Arabes, comme Abdallatif, contemporain de Saladin, parlaient avec admiration de ces « montagnes « taillées en carrière ». — « Toutes choses craignent le temps, « dit un proverbe oriental, mais le temps craint les Pyramides. »

De nos jours, Ampère, Gérard de Nerval, Maxime du Camp, Charles Blanc, Ebers, pour n'en citer que quelques-uns, ont exprimé dans des pages éloquentes l'émotion intense produite sur leur esprit par la vue de ces montagnes découpées en triangles. Enfin les Pyramides ont fourni la matière de descriptions détaillées et de commentaires fort érudits de la part de savants tels que le colonel Wyse ou le docteur Leipsius, sans parler des travaux des plus illustres égyptologues dont s'honore la France, les Champollion, les Mariette, les Maspero. « Ce sont les monuments, a dit Mariette, les plus durables et « les plus élevés sous le ciel que jamais l'homme ait bâtis ! »

Au temps d'Auguste, Diodore de Sicile écrivait : « Le spectateur reste frappé d'étonnement devant la grandeur et l'immensité de ces ouvrages dont l'exécution a exigé tant de « bras. Ce qu'il y a de plus surprenant c'est que la pyramide « de Chéops se trouve élevée au milieu d'un pays sablonneux, « où l'on n'aperçoit aucun vestige de terrasses ou de taille « de pierres, de telle sorte qu'elle ne paraît pas être un ouvrage d'hommes, et que l'on croirait qu'elle a été construite « par quelque divinité au milieu d'une mer de sable. »

A près de deux mille ans d'intervalle, s'adressant aux carrés de Desaix et de Reynier, murailles de fer que ne purent entamer les furieuses charges des Mamelouks, Bonaparte, qui s'entendait à choisir ses champs de bataille, s'écriait à la vue des Pyramides, bientôt témoins d'une de ses plus belles victoires : « Songez que du haut de ces monuments quarante siècles « vous contemplent ! » Le général doublé d'un savant aurait même pu dire soixante siècles ; mais alors Mariette n'avait pas encore découvert la *seconde table d'Abydos* qui lui a permis de dresser le tableau chronologique des dynasties égyptiennes.

Si nous nous plaçons au point de vue de l'esthétique, nous

ne pouvons mieux faire que de reproduire ces lignes de Charles Blanc, qui a le sens de l'art si affiné : « Ces monta-« gnes de calcaire, observe-t-il, ne sont pas seulement le « produit de la force et de l'audace, elles ne sont pas une « accumulation uniforme de pierres superposées ; elles sont « au contraire d'une régularité parfaite et inconcevable pour « le temps qui les vit s'élever. Dans leur grandeur démesurée « on trouve des mesures de prodigieuse exactitude ; leurs « dimensions sont des proportions ; leur immensité est infi-« nie ; elles sont délicatement énormes. »

L'Anglais Osburn a bien rendu la sensation en quelque sorte d'ébahissement presque stupide que l'on éprouve en face de ces gigantesques triangles : « Lorsque le spectateur, « placé à quelque point de vue favorable, arrive à se faire « une idée distincte de l'immensité du monument, aucune « parole ne peut décrire le sentiment d'écrasement qui s'abat « sur son esprit. Il se sent oppressé et chancelle comme sous « un fardeau. Au contraire de bien d'autres grandes ruines, « les Pyramides, de quelque point qu'on les regarde, ne « deviennent jamais des amas de débris ou des montagnes. « Elles restent l'œuvre des mains humaines. La marque de « leur origine apparaît et ressort toujours ; et c'est de là « sans doute que vient ce confus sentiment de crainte et de « respect qui bouleverse l'esprit, lorsqu'il reçoit pour la pre-« mière fois l'impression distincte de leur immensité. »

Tout a été dit sur les Pyramides et nous répéterons volontiers avec Ampère : « Comment oser faire des phrases sur « la seule des sept merveilles du monde que le temps ait « épargnée ? » Nous dispenserons donc le lecteur d'une nomenclature aride, mathématique et trop connue des dimensions de ces monuments mille fois décrits. Contentons-nous de rappeler que la plus grande des Pyramides, celle de Chéops, aurait eu exactement, d'après les calculs de Letronne, du socle à la pointe, 144^{m},60 ; mais elle ne mesure plus de nos jours que 136^{m},95. On peut prendre comme points de comparaison le clocher de la cathédrale de Strasbourg haut de

142^{m} et la tour de Saint-Étienne à Vienne de 135^{m},30. La Grande Pyramide comprise entre ces deux élévations n'atteint pas la moitié de la tour Eiffel qui jaillit à 300^{m} au-dessus de sa base. Le monument égyptien couvre une superficie de huit hectares ; la largeur de la base est de 232^{m}, la hauteur de la face sur le plan incliné de 173^{m}, et son cube est de 2,576,567^{m}. Telle est la prodigieuse masse de pierres qu'il a fallu transporter des carrières de Tourah et Massarah sur le Nil, asseoir sur le rocher, hisser à une pareille élévation et recouvrir d'un revêtement semblable au marbre, mais qui malheureusement n'existe plus. On a calculé qu'avec ces matériaux on pourrait bâtir un mur de deux mètres de haut qui ferait le tour de la France ou qui traverserait l'Europe de Varsovie à Lisbonne. « Supposez la Grande Pyramide en fer-« blanc creux, a ingénieusement remarqué Ampère, on pour-« rait la placer sur Saint-Pierre qui disparaîtrait comme la « muscade escamotée sous le gobelet. »

Que n'a-t-on pas écrit sur l'étymologie des Pyramides, sur leur origine, leurs fondateurs, la date et le motif réel ou supposé de leur construction ?

D'abord le nom même a fourni aux savants un sujet de discussion : faut-il y voir πῦρ, le feu, parce que ces monuments étaient consacrés au soleil ou que la flamme se termine en pointe? D'autres y ont vu πυραμὶς, gâteau conique qu'on offrait aux morts et qui lui-même dérive de πυρὸς, froment, et μέτρον, mesure, parce que, d'après une tradition chrétienne, ces monuments auraient servi de grenier à Joseph. Ampère penche pour l'étymologie de *pirama* qui en copte veut dire hauteur.

Quant à la date de construction, Mariette, qui appuie sa chronologie sur les fameuses listes de Manéthon, prêtre égyptien contemporain de Ptolémée Philadelphe, la fait remonter à une époque comprise entre 4235 et 3951, ce qui donnerait à ces édifices l'âge respectable de six à sept mille ans. Aussi Ampère a-t-il raison de dire que Thèbes, même avec son grand Sésostris, est moderne en comparaison des vieux rois de Memphis qui élevèrent les Pyramides.

L'origine de ces gigantesques chefs-d'œuvre est entourée de légendes, et on en est réduit à accepter le récit plus ou moins véridique d'Hérodote, qui visita l'Egypte il y a environ vingt-trois siècles. Chéops (Khouwou), que Mariette traite de problématique, aurait été, d'après l'historien grec, le constructeur de la Grande Pyramide. « Il ferma d'abord tous les temples, « raconte Hérodote, et défendit d'offrir des sacrifices ; puis « il contraignit tous les Egyptiens à travailler pour lui. » Le narrateur rapporte que cent mille hommes relevés tous les mois mirent dix ans à construire la chaussée sur laquelle on tirait les blocs, et vingt années pour bâtir la Pyramide même. Il ajoute qu'une inscription sur l'édifice évalue à 1600 talents (soit dix millions de francs) la somme nécessaire à la nourriture des ouvriers, composée d'ail, d'oignons et de raves. D'après ce compte plus ou moins exact, on peut se figurer quelle dépense a été faite pour les machines, le transport des matériaux et l'érection de chacun de ces prodigieux monuments. Quant à l'effroyable consommation de vies humaines, on ne peut y songer sans frémir !

La fable vient s'ajouter à l'histoire, et la tradition raconte qu'à bout de ressources Chéops *(horresco referens !)* obligeait sa fille à se livrer à tout venant ; elle-même aurait eu l'idée de se faire construire un édifice pour son propre compte, et la galante princesse aurait exigé de tous ses adorateurs le don d'une pierre.

Les Arabes, dont l'imagination n'est jamais à court, appellent les Pyramides *el Heramat*, les vieilles fées, et ils en reportent l'origine à l'époque préadamique ; leurs écrivains ont d'ailleurs inventé plus d'un joli conte sur les trésors enfouis dans l'intérieur de ces monuments. C'est ainsi qu'un sultan, qui brûlait du désir de détruire une Pyramide, aurait renoncé à ce ruineux travail, reconnaissant qu'il y engloutirait en pure perte les richesses de son royaume.

Voici une autre légende dont se serait volontiers régalé le calife Haround el Rachid si friand de ces récits merveilleux : Sorid, roi d'Egypte cent ans avant le déluge, aurait eu un

songe effrayant. Pendant son sommeil, il avait vu le globe bouleversé, les astres errant parmi les humains terrifiés. Prévoyant alors un épouvantable cataclysme, il consulta les magiciens et les astrologues, qui déclarèrent trouver dans ce rêve le présage d'un déluge universel. Le prudent monarque fit alors bâtir les Pyramides pour y déposer, à l'abri de la fureur des eaux, ses trésors, les corps de ses ancêtres et les archives du royaume avec les livres des sciences. Confiant dans la légende, le calife Ab Allah el Ma' moun, fils du célèbre Haround el Rachid, au IXe siècle, avide de s'emparer des prétendues richesses cachées dans la Grande Pyramide, donna l'ordre de la percer et découvrit le vrai passage conduisant à une chambre toute en granit poli, qui renfermait un large coffre de pierre. On l'ouvrit avec anxiété, et quelle ne fut pas la désillusion, il était vide ! Mais le calife, voyant le mécontentement populaire, fit porter en secret un vase rempli de pièces d'or, que l'on enterra au fond d'une galerie. Les ouvriers en creusant mirent alors à nu ce faux trésor, et tout le monde d'admirer la sagesse du prince. La Pyramide toutefois avait déjà été violée avant que les Arabes l'eussent entamée. A quelle époque remonte cette profanation ? L'histoire est muette à ce sujet ; peut-être faut-il en accuser Cambyse, qui, revenu furieux de son expédition désastreuse en Ethiopie (523 Av. J.C.), ravagea Memphis, ses temples et ses tombes, et que les dieux, au dire d'Hérodote, frappèrent de folie en punition de ses sacrilèges.

Quelle a été la destination des Pyramides ? Dans de nombreux volumes publiés à ce sujet, les savants en ont donné les explications les plus opposées et même les plus invraisemblables. D'après les uns, elles devaient « servir d'étalon pour toutes « les mesures en usage chez les Egyptiens et faciliter les « observations astronomiques ». Cette raison est au moins plausible ; car l'orientation de ces monuments est si parfaite qu'ils ont pu, faisant office de gnomons, être utilisés pour déterminer les équinoxes ou les solstices et fixer la durée de l'année solaire. D'autres, M. de Persigny par exemple, ont soutenu que les Pyramides auraient été construites afin d'ar-

rêter l'envahissement des sables du désert. Cette hypothèse est tout à fait inadmissible, comme le prouve l'enfouissement du Sphinx; l'effet contraire se produirait plutôt, et les sables auraient tendance à s'amasser dans les espaces vides entre les édifices, sortes de gorges où le vent s'engouffre. Selon quelques érudits on aurait élevé ces triangles de pierre pour guider les caravanes et les navigateurs du Nil.

Des esprits faibles ont été jusqu'à voir dans les Pyramides une sage mesure contre *le paupérisme* et *la mendicité!*... Un plaisant Samuel-Simon Witte a gravement déclaré que, loin d'être l'œuvre des hommes, elles n'étaient qu'un jeu de la nature, et cela d'après la remarque que leur architecture n'est pas plus régulière que celle des colonnes basaltiques de la grotte de Fingal en Ecosse; d'où ce logicien facétieux concluait qu'elles ont une origine analogue. N'a-t-on pas écrit un livre pour prouver que Napoléon Ier n'avait jamais existé?

Suivant le docteur Shaw et l'orientaliste M. Langlois, les Pyramides auraient été bâties en l'honneur du soleil sous le nom d'Osiris.

Un géologue allemand a même prétendu que ces masses ne sont que de *grands cristaux*, des excroissances de la terre, tout au plus façonnées par l'art et le travail de l'homme.

Les monuments de Gizèh ont aussi donné naissance à une sorte de « religion des Pyramides », qui compte des sectateurs en Ecosse et en Amérique. Ces adeptes d'un culte au moins original verraient dans ces merveilleux triangles, à cause de leurs proportions et de leur grandeur, des *bibles de pierre*.

On voit que les plus baroques hypothèses et que les idées les plus excentriques se sont fait jour pour essayer d'expliquer la destination des Pyramides. Philosophes, savants et chercheurs se sont creusé la cervelle en vain, alors que l'explication toute simple se présente d'elle-même. Déjà Ampère avec son grand bon sens avait écrit : « Une vérité demeure « incontestable, c'est que les Pyramides sont des tombeaux. » Il appartenait à Mariette, la première autorité dans la matière, de clore le débat, et il l'a fait d'une façon aussi péremp-

toire que magistrale : « Les Pyramides, dit l'illustre égypto-
« logue dans son *Itinéraire de la Haute-Egypte*, sont l'enve-
« loppe gigantesque et à jamais impénétrable d'une momie,
« et une seule d'entre elles aurait montré à l'intérieur un
« chemin inaccessible, d'où, par exemple, des observations
« astronomiques auraient pu être faites comme du fond d'un
« puits, que le monument aurait été ainsi contre sa propre
« destination. En vain dira-t-on que les quatre faces orientées
« dénotent une intention astronomique; les quatre faces sont
« orientées parce qu'elles sont dédiées, par des raisons my-
« thologiques, aux quatre points cardinaux et que, dans un
« monument soigné comme l'est une pyramide, une face dé-
« diée au nord, par exemple, ne peut pas être tournée vers
« un autre point que le nord. Les Pyramides ne sont donc que
« des tombeaux et leur masse immense ne saurait être un
« argument contre leur destination, puisqu'on en trouve qui
« n'ont pas six mètres de hauteur. Notons d'ailleurs qu'il n'est
« pas en Egypte une pyramide qui ne soit le centre d'une
« nécropole, et que le caractère de ces monuments est par là
« amplement certifié. »

Le Sphinx et le Temple de granit.

Cinq cents mètres environ séparent le Sphinx de la Pyramide de Chéphren. A peine descendu de celle de Chéops, je me dirigeai à travers les monticules vers ce rocher sculpté, dont les creux et les irrégularités sont masqués par une maçonnerie en calcaire. Le Sphinx de Gizèh est la colossale représentation d'un lion accroupi à tête humaine, le front ceint du bandeau hiératique aux larges ailes triangulaires, les pattes enfouies dans les sables, et dont le buste porte avec fierté, à trente pieds au-dessus du sol, sa majestueuse face rongée par l'âge.

On peut se faire une idée de la grandeur du monstre par les dimensions suivantes, empruntées à Mariette : l'élévation totale du monument, prise au-dessus des sables accumulés, est de $19^{m}.80$, et, si le Sphinx se dressait, il aurait 60 pieds de haut. L'oreille mesure $1^{m},97$, la bouche $2^{m},32$, le nez $1^{m},79$; la plus grande largeur de la figure de face et à la joue est de $4^{m},15$; la longueur du monolithe atteint $63^{m},50$. La tête était originairement peinte en rouge, comme l'a d'ailleurs affirmé le célèbre historien arabe Abdallatif, et l'on peut encore apercevoir quelques traces de cette couleur.

Les barbares mutilations qu'a subies le Sphinx remontent au règne du sultan Barqouq (XIVe siècle), et sont l'œuvre du fanatisme d'un cheik qui croyait sans doute s'ouvrir ainsi le paradis de Mahomet. « Or il arriva, dit Abd er Rhaman, que « les deux hommes occupés à briser le nez de cette grande « statue avec de grosses masses de fer tombèrent par terre « sur des éclats de rocher et furent tués ; aussitôt le simoun

« souffla. Les gens du peuple crurent à une vengeance du « monstre, et nul n'osa plus y toucher, redoutant son cour- « roux. » Il est avéré qu'au XIIe siècle le colosse était encore intact, car Abdallatif en vantait alors la beauté du type et les grâces de l'expression.

On a fait cette remarque curieuse qu'avant la période romaine aucun écrivain ni aucun voyageur n'a jamais mentionné cette merveille. Pline, au cours d'une longue description du Sphinx, raconte que de son temps le monument passait pour avoir été la tombe d'Amasis de la XXVIe dynastie. A une époque plus récente, Volney avait voulu y voir un profil nègre, sans doute à cause de l'épaisseur des lèvres; mais l'ensemble des traits comme la coloration qui était rouge protestent contre cette hypothèse. Jusqu'à ces derniers temps, les égyptologues se montraient en général disposés à attribuer cette œuvre extraordinaire à Thoutmès IV, de la XVIIIe dynastie. Mais la découverte d'une stèle opérée par Mariette établit d'une façon positive que le Sphinx représente l'image du dieu *Hor em Khou* (Horus dans le soleil brillant), l'Harmachis des Grecs, et prouve aussi l'existence de cette statue colossale au temps de Chéops, le constructeur de la Grande Pyramide, puisqu'elle figure parmi les monuments que ce pharaon aurait *restaurés*, d'après le texte même gravé sur cette stèle. On demeure confondu à la pensée d'un âge aussi reculé; on se demande de combien de siècles il précède les Pyramides mêmes, qui paraissent jeunes comparées à cette fabuleuse vieillesse du Sphinx, antérieur à la période memphitique, aux dynasties thinites, à Ménès peut-être; on s'égare en songeant à l'origine archiarchaïque du monstre androcéphale perdue dans les ténèbres de la plus nébuleuse antiquité; on remonte presque jusqu'à la genèse du monde, en tout cas à l'aurore de l'art, à l'aube des premières annales humaines!

Les sables, avons-nous dit, cherchent toujours à envahir le Sphinx; aussi a-t-on tenté à diverses reprises de le dégager. En 1816, le capitaine Caviglia entreprit de déblayer la base et

mit ainsi à jour, entre les pattes du géant, un petit édicule composé de trois stèles et d'un lion accroupi. Le désert eut bientôt enseveli de nouveau les parties inférieures du monument; mais en 1852, Mariette fut chargé par le duc de Luynes de recommencer les travaux, et c'est alors que le célèbre égyptologue découvrit le *Temple de granit;* l'œuvre se continua aux frais du gouvernement français, et plus tard pour le compte du khédive. Le projet de Mariette consistait à tout déblayer jusqu'au roc, puis à construire à quelque vingt mètres du Sphinx un solide mur d'enceinte, à l'instar de celui en briques qui existait anciennement, pour prévenir le retour des sables envahisseurs. Interrompus et restés inachevés pendant de longues années, les travaux furent enfin repris en 1886 à l'instigation et sous l'habile surveillance de M. Maspero, alors directeur du musée de Boulaq. Ils sont aujourd'hui heureusement terminés, et le colosse qui a fait l'admiration de tant de siècles, libre, débarrassé du fardeau qui oppressait ses flancs, se montre fièrement dans toute sa splendeur incomparable.

Qu'était donc le sphinx des anciens Egyptiens, ce chimérique accouplement de la force et de la grâce ? Ne doit-on y voir que le prodigieux caprice d'un pharaon? Faut-il y associer l'idée de mystère, d'énigme comme le sphinx, ou plutôt la sphinx grecque, ἡ Σφίγξ, en était le symbole? Nous avons dit que le colosse de Gizeh est le portrait du dieu Harmachis ; mais que représentait le sphinx égyptien en général? Dans l'écriture hiéroglyphique, ce signe veut dire *seigneur, roi ;* le sphinx du Nil n'est donc que l'emblème de la royauté divine, c'est-à-dire de l'Egypte même personnifiée dans la souveraine et théocratique majesté de ses pharaons.

Il est difficile de rendre la variété des sentiments qui vous saisissent à la vue du Sphinx ; c'est un mélange un peu confus d'étonnement, d'admiration, de respect et de pitié. On demeure confondu devant ce géant du désert, colossal comme un temple, moitié statue, moitié montagne ; on admire cette image vénérable qui respire le calme, une puissante sé-

rénité, même une suprême douceur, et dont l'exécution si parfaite révèle encore la finesse du ciseau de l'artiste. « Cette « grande figure mutilée, a dit Ampère, qui se dresse enfouie « à demi dans le sable, est d'un effet prodigieux ; c'est comme « une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît atten- « tif ; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde. Sa grande oreille « semble recueillir les bruits du passé ; ses yeux tournés vers « l'Orient semblent épier l'avenir ; le regard a une profondeur « et une fixité qui fascinent le spectateur ! »

C'est du respect que l'on éprouve aussi pour ce prodige des siècles, témoin de tant de guerres, de conquêtes, de dominations, dont l'antiquité plonge dans les abîmes insondables de l'histoire, qui a vu construire les Pyramides, naître, prospérer et périr Memphis, défiler trente-trois dynasties sous ses yeux impassibles, qui a vu les Hyksos dévastateurs respecter sa majesté, les Arabes fonder le Caire sur les rives voisines du Nil, les Mamelouks s'y disputer un trône souillé de sang, Bonaparte mettre en fuite leur redoutable cavalerie, l'Egypte sous l'illustre Méhémet-Ali renaître à la gloire et presque à l'indépendance, pour retomber bientôt sous le joug étranger imposé, cette fois, par un peuple du Nord.

Enfin, on se sent pris de pitié jusqu'au fond du cœur, en regardant cette noble figure au nez lacéré, au crâne brisé, indignement mutilée, couturée de cicatrices, victime résignée d'attentats sacrilèges et de criminelles profanations!

Quel spectacle saisissant ce devait être pour le voyageur, lorsque le Sphinx se présentait à sa vue intact, la tête surmontée de la mitre royale, le visage rayonnant de beauté et de noblesse, le menton orné d'une longue barbe comme la triple statue de Rhamsès II à Abou-Simbel, quand pour y accéder il fallait gravir un escalier monumental de quarante-trois marches conduisant à un dromos renfermé entre les pattes du colosse et que sous son cœur se dressait un autel!

Mais c'est plutôt avec crainte ou même avec effroi que de nos jours les fellahs, race superstitieuse et fataliste, regardent à la dérobée la monstrueuse idole, évocation d'un passé dont

les ruines gigantesques déroutent leur esprit borné. Aussi, lorsque vers le soir les ombres viennent prêter au Sphinx, avec de vagues contours, une forme encore plus étrange, le Bédouin qui, débouchant des monticules, l'aperçoit soudain, fait feu, tourne bride et s'enfuit vers le désert épouvanté par ce spectre fantastique, par ce formidable revenant qui semble émerger des sables comme d'un sépulcre, surgir de la nuit des siècles, et que les Arabes, dans leur langage imagé, ont surnommé *Abou el Hôl*, le Père de la Terreur.

Le *Temple de granit* qui se montre au pied du Sphinx et, en quelque sorte, sous son regard morne, est dans son genre presque aussi curieux et surprenant que le géant de pierre. Ce monument, dont la découverte est encore à l'actif glorieux de Mariette, représente une trouvaille d'un prix inestimable pour les égyptologues. La forme en est rectangulaire; tous les murs extérieurs sont cachés par les sables, et le temple, ouvert seulement par le haut, a pour toit la voûte céleste. J'y descends comme dans un souterrain, par un passage en pente douce, et je me trouve dans une grande salle qui occupe le milieu de l'édifice. Là se dressent six piliers qui portent des linteaux, les uns et les autres de dimensions énormes; il en est de ces blocs qui mesurent jusqu'à six mètres de long sur trois et demi de large. Diverses autres chambres communiquent avec la salle centrale, et c'est dans l'une d'elles que Mariette a déterré, au fond d'un puits, sans doute destiné aux ablutions sacrées, la belle statue de Chéphren, le constructeur de la deuxième Pyramide, qui excite l'admiration de tous les visiteurs du musée de Boulaq.

Le Temple de granit, cube colossal de maçonnerie, forme un spécimen unique de l'architecture monumentale de l'*Ancien Empire*, et l'étonnement qu'il produit vient de l'absence de toute décoration : nulle inscription, nul hiéroglyphe, aucun cartouche royal, aucun dessin, pas une couleur, pas le moindre ornement; la pierre nue à angles droits, voilà tout ce qui constitue le monument. Mais quel art dans les proportions! Mais quels blocs cyclopéens et quelles pierres : l'albâtre blanc

et le granit rose ou violet d'un merveilleux poli, lisses comme de l'acier, et le dernier surtout d'un ton chaud et caressant à la fois qui charme l'œil ! Ce temple magnifique de nudité, d'une architecture grave sans être triste, imposant par sa rude simplicité même, est d'un effet saisissant. Il semble appartenir, a-t-on justement remarqué, à une époque de transition entre les monuments mégalithiques et les édifices proprement dits..

Comme le Sphinx, le temple souterrain pose aux savants une énigme, dont le granit et l'albâtre nus et muets ne trahiront pas de sitôt le mystère. Aucune autre construction de l'Egypte, même sous l'*Ancien Empire*, ne peut être comparée à cet édifice dont l'origine remonte pour le moins à l'âge lointain des Pyramides. Est-ce un temple ou un tombeau ? Dans la première hypothèse faut-il y voir le sanctuaire du dieu Harmachis, que figure le Sphinx, ou bien celui d'Osiris dont parle la stèle de Khoufou trouvée par Mariette ? La découverte de la statue de Chéphren mentionnée plus haut a donné lieu à une autre supposition : le Temple de granit aurait été construit par ce pharaon pour servir de demeure dernière aux membres de sa famille. « L'apparence extérieure, écrit Ma-« riette, est, il faut l'avouer, plutôt celle d'un tombeau. De « loin, le monument devait se présenter aux visiteurs comme « un *mastaba* à peine plus grand que ceux qu'on trouve par « exemple à Abousir et à Saqqarah. »

A Pise, le voyageur est tout surpris de voir réunies en un petit espace ces trois merveilles du style toscan qui s'appellent le Dôme, le Baptistère et la Tour penchée ; mais que dire de cette prodigieuse triade architecturale rassemblée dans un coin de la plaine memphitique, au seuil du désert : les Pyramides de Gizeh, le Sphinx et le Temple de granit, triple gloire de l'*Ancien Empire*, chacun dans son genre grandiose manifestation du génie humain dans son enfance, lorsque l'art balbutiait ses premiers mots et que, débutant par d'audacieux coups de maître, il élevait ces chefs-d'œuvre qui étonnent à soixante siècles d'intervalle nos générations vieillottes, raffinées, pé-

tries dans la convention et dont l'esprit myope ne sait plus concevoir grand ? En mettant à nu la statue de Chéphren dans le Temple de granit, Mariette, lui aussi, aurait pu s'écrier comme le chantre des *Géorgiques :*

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris

Le Sérapéum.

Mariette.

Le Sérapéum ! Encore une merveille *sui generis*. Ce coin de terre de l'Egypte est vraiment prodigieux. Tout y frappe l'imagination, évoquant les siècles reculés avec leur histoire religieuse et leurs annales politiques intimement liées et pour ainsi dire confondues dans l'Egypte pharaonique. Ce nom de Sérapéum, qui sonne mystérieusement et à jamais associé à celui de Mariette dont il représente le plus grand titre de gloire, rappelle les règnes de seize dynasties et une des principales croyances du polythéisme égyptien.

Le Sérapéum ou tombe d'Apis est situé à quelques mètres seulement de Saqqarah. C'est là que s'élevait autrefois un superbe édifice d'une architecture analogue à celle des autres temples de la vallée du Nil ; il était précédé d'une allée de sphinx et environné d'une large enceinte ; à l'entrée se dressaient deux pylônes ; malheureusement on ne voit plus de vestige quelconque de cette construction. Qui se serait douté que sous ces sables, emplacement de l'ancien Sérapéum, se cachaient de longs souterrains et des galeries où ont reposé les divins taureaux morts sous tant de pharaons ?

Arrivé près de la tombe d'Apis, je m'adressai à un grand diable de Bédouin préposé à la garde de l'hypogée ; il tenait d'une main une grosse clé et, esquissant un sourire mielleux, il me tendit l'autre où je laissai tomber le backchich obligatoire. Il me marmotta quelques mots d'arabe et je le suivis dans une profonde tranchée aboutissant à une porte basse. La clé grinça dans la serrure usée et au seuil même je faillis butter contre un sarcophage qui obstrue presque l'accès. Mon

cicerone alluma alors une torche et je pus distinguer le couloir qui conduit aux tombes. Ce n'est pas sans une certaine émotion, vague sentiment de respect pour le sanctuaire vénéré d'une religion si ancienne, que je pénétrai dans les grandes galeries du Sérapéum ; à droite et à gauche, dans des chambres voûtées, la lumière vacillante éclairait tantôt une façade tantôt une autre de ces formidables sarcophages en blocs de Syène, qui mesurent jusqu'à quatre mètres de haut sur presque autant de large et cinq mètres de long. L'épaisseur de tous ces monolithes est énorme, puisqu'elle atteint soixante centimètres aux parois, et le poids de chacun d'eux a été évalué à 65,000 kilogrammes environ. Je comptai vingt-quatre de ces étranges sépultures qui ont renfermé les Apis morts depuis Psammétichus jusqu'aux derniers Ptolémées. On raconte que, lors de l'inauguration du canal de Suez, l'impératrice Eugénie visitant le Sérapéum entra dans le premier sarcophage et y but un verre de champagne.

L'effet est saisissant et profond lorsqu'on parcourt ces froides galeries et ces salles désertes, où s'étalent seuls ces monstrueux cubes funéraires de granit, eux aussi vides et nus, sur lesquels les torches jettent des lueurs fuyantes. Catafalques de pierre, magnifiques dans leur grandiose simplicité, où la riche momie d'Apis, entourée de trésors, a excité pendant des siècles la vénération du peuple memphitique, hypogée sacré, dérobé presque deux mille ans aux regards des profanes et si longtemps enseveli dans la nuit souterraine !

La découverte inopinée de la Tombe d'Apis eut un grand retentissement dans le monde de la science. « Le Sérapéum, dit « Mariette dans son *Itinéraire de la Haute-Egypte*, est un des « édifices de Memphis qu'un passage souvent cité de Strabon « et les mentions fréquentes qui en sont faites sur les papyrus « grecs ont rendu célèbre. On en a longtemps cherché les « ruines que nous avons eu la chance de retrouver en 1850. » Ne sont-elles pas admirables de modestie ces simples lignes, où l'illustre savant attribue au hasard cette fameuse trou-

vaille due à un labeur infatigable et à un flair de génie? Enflammé comme Champollion de la passion des antiquités égyptiennes, Mariette, d'abord professeur au collège de Boulogne, sa ville natale, puis attaché au musée du Louvre, avait obtenu, avec un crédit de 8,000 francs, une mission pour les couvents coptes et abordait en Egypte en 1850. En parcourant la plaine de Saqqarah, il aperçut un jour une tête de sphinx qui émergeait des sables et, l'ayant entièrement dégagée, il reconnut que cette statue androcéphale ressemblait en tout point à celles qu'il avait déjà vues dans les jardins de M. Zizinia à Alexandrie et de Clot-Bey au Caire, et qui provenaient également du désert de Saqqarah; en outre, près de là il recueillit une table à libation où on lisait en hiéroglyphes le nom d'Osiris-Apis. Tous ces sphinx n'appartiendraient-ils pas, pensa-t-il, à une des avenues monumentales qui précédaient les grands temples des Egyptiens? Il y avait là une précieuse indication, un fil conducteur à suivre, et ce passage de Strabon lui revint alors à la mémoire : « On trouve de « plus à Memphis un temple de Sérapis, dans un endroit « tellement sablonneux que les vents y amoncellent des amas « de sable, sous lesquels nous vîmes les sphinx enterrés, les « uns à moitié, les autres jusqu'à la tête; d'où l'on peut « conjecturer que la route vers ce temple ne serait pas sans « danger, si l'on était surpris par un coup de vent. »

Cette allée de sphinx, changée en carrière de statues par les barbares modernes, n'était-elle pas le *dromos* même qui menait autrefois au Sérapéum disparu? « Mais, ajoute Mariette, « j'avais été envoyé en Egypte pour inventorier des manus- « crits, non pour fouiller des temples. Il me fallut prendre un « parti que ma position rendait redoutable. »

Mais avant de rappeler par quelles épreuves passa l'opiniâtre chercheur, quels formidables obstacles il eut à surmonter, parlons brièvement du taureau divinisé. Apis c'est la vivante image d'Osiris descendu sur la terre et prenant l'apparence d'un bœuf que l'on reconnaît à des signes mystérieux; cette divinité animale devait avoir la robe noire,

porter au front une tache blanche triangulaire, « des marques » sur le dos telles que la tête d'un vautour ou d'un aigle, sur la langue l'image d'un scarabée et des poils doubles sur la queue. Neith, la génisse prédestinée à concevoir et à enfanter l'Apis attendu, sans perdre d'ailleurs sa virginité, était, selon Hérodote, fécondée par un rayon céleste. Le dieu-bœuf vivait à Memphis dans une chapelle du grand temple de Phtah, l'*Apiéum*, servi par les prêtres qui l'adoraient, et au dire de Pline, il rendait des oracles aux visiteurs qui venaient le consulter. Lui arrivait-il de dépasser l'âge de vingt-cinq ans, on le noyait dans une fontaine consacrée au Soleil. Mort, le taureau divinisé était déposé dans le Sérapéum.

Mais revenons à Mariette qui, comme nous l'avons dit, était très embarrassé au début de l'entreprise et dont les ressources se trouvaient fort limitées. Notre savant usa de subterfuge ; il réunit des ouvriers en cachette et entama avec ardeur la lutte contre le désert et l'inconnu. Bientôt les sphinx sont dégagés les uns après les autres, et la tranchée met à jour l'avenue qui doit nécessairement aboutir au but cherché : le souterrain. Les travaux ne se poursuivaient qu'avec de grandes difficultés ; les éboulements étaient fréquents, et un jour une douzaine de manœuvres faillirent être ensevelis sous une avalanche de sables. « On aura une idée, dit Mariette, « des lenteurs que l'inexpérience des ouvriers, l'absence « d'outils et la nature du sable opposaient à nos travaux, « quand on saura que dans cette partie de la tranchée nous « n'avançions pas d'un mètre par semaine. »

On déblaya néanmoins en deux mois toute l'allée, avec les cent quarante et un sphinx; puis on se trouva en présence d'une trouvaille tout à fait inattendue : un hémicycle de statues grecques représentant les plus célèbres philosophes et écrivains de la Grèce : Pindare, Lycurgue, Solon, Euripide, Protagoras, Platon, Eschyle, Homère, Aristote, tous munis de leurs attributs. Poursuivant ses recherches, Mariette découvrit entre l'hémicycle et les deux derniers sphinx de l'avenue un large *dromos* dallé menant sur la gauche à un temple

d'Apis construit 378 ans avant l'ère chrétienne par Nectanébo (XXXe dynastie). Sur la droite l'allée, longue de 100 mètres et alors décorée de chaque côté de colossales statues d'animaux symboliques qu'on a enlevées plus tard, vient aboutir au premier pylône du Sérapéum. Vers le milieu de l'hémicycle s'ouvrent deux chapelles, avec un péristyle de colonnes corinthiennes, l'une vide, l'autre ornée d'une belle statue en pierre du bœuf Apis, portant le disque solaire entre les cornes. En avant du premier pylône, sur les piédestaux, étaient accroupis deux lions imposants que depuis on a transportés au musée du Louvre.

L'enceinte du Sérapéum fut complètement déblayée, mais on mit huit mois à accomplir ce rude travail, contrarié sans cesse par des difficultés de toute sorte. Mariette avait à lutter non seulement contre la nature du sol et la paresse des ouvriers, mais il lui fallait encore déjouer les coupables manœuvres de ses ennemis et triompher du mauvais vouloir des autorités du Caire. Des rivalités et même d'inavouables convoitises s'étaient en effet éveillées dans la capitale; on faisait courir le bruit que l'égyptologue avait amassé des trésors qu'il cachait, et il s'ourdit une odieuse tentative d'assassinat contre le pauvre savant que la misère étreignait au contraire, et qui se voyait réduit à vendre aux juifs d'Alexandrie quelques bijoux d'or trouvés dans des tombes, pour ne pas interrompre ses travaux passionnants. A tant d'épreuves, qui auraient rebuté tout autre que cet homme si fortement trempé, vint s'ajouter l'ophtalmie, d'autant plus redoutable pour Mariette qu'il avait déjà usé sa vue à déchiffrer les hiéroglyphes. Mais nouveau Christophe Colomb, acharné non à la découverte d'un continent, mais à celle d'un monde disparu qu'il voulait rendre à la lumière, il croyait fermement au succès de son entreprise, et cette foi ardente décuplait son énergie; l'héroïque soldat de la science, perdu dans les sables, combattant à la fois contre le désert, la maladie et les jalousies humaines, finit par remporter la victoire.

Quelle poignante émotion ne dut pas ressentir l'explorateur

scientifique lorsque, dans la nuit du 12 novembre 1851, après une longue année d'incessantes fatigues et même de dangers traversés d'espoirs et d'angoisses, une porte enfouie dans les sables s'étant effondrée, les mystérieuses catacombes de l'hypogée s'ouvrirent devant lui, livrant leurs secrets, et qu'à la lumière des torches son regard anxieux vit soudain ressusciter en quelque sorte, jaillir des ténèbres, comme un rêve, cette fantastique apparition des vingt-quatre sarcophages géants des Apis ! Mais ce qui émut le plus vivement l'égyptologue, ce fut d'apercevoir sur le sol l'empreinte, encore fraîche pour ainsi dire, des pas des ouvriers qui, à trente siècles de là, avaient déposé le bœuf sacré dans sa tombe. En faisant le récit de cet événement, qui du coup porta son nom au faîte de la renommée, Mariette, dit-on, ne pouvait, même longtemps après, cacher son trouble, et ses yeux s'humectaient de larmes !

Non seulement, en effet, la découverte du Sérapéum a fixé avec certitude l'emplacement de Memphis, fait connaître la tombe si curieuse d'Apis sous ses trois formes variées, et enrichi les musées de Boulaq et du Louvre de sept mille documents, mais encore cinq cents *stèles*, datées de l'année du roi régnant, ont permis de fixer exactement la chronologie des dernières dynasties pharaoniques, en remontant jusqu'à la XXIIe, soit jusqu'au Xe siècle avant l'ère chrètienne.

Ce fut le cœur navré que l'illustre savant releva partout les traces, trop visibles hélas ! d'une dévastation de bandits : les tombes violées, les sarcophages mis à sac, les stèles plus ou moins brisées ! Il ne trouva que quatre tombeaux d'Apis, sur soixante-quatre dans l'ensemble du mausolée, qui fussent encore intacts. Redoutant des larcins, il referma soigneusement l'entrée de l'hypogée, qui ne fut ouverte que plusieurs mois plus tard, lorsqu'on reprit les travaux avec méthode.

Il restait à reconstituer le monument, labeur ingrat avec des données aussi incomplètes; mais le génie de Mariette était le fil d'Ariane qui devait guider le savant dans les détours et les arcanes de ce labyrinthe souterrain. Nous ne

pouvons mieux faire que de résumer l'historique et la description que donne du Sérapéum dans son *Itinéraire de la Haute-Egypte* celui-là même qui l'a découvert.

Ce qui formait l'originalité du monument c'est que, dans l'une des salles, débouchait un couloir incliné qui, traversant la roche vive, faisait communiquer l'intérieur du temple avec les galeries creusées sous le sol. De l'édifice extérieur du Sérapéum il ne reste plus rien ; les sables ont fait table rase des ruines ; mais les souterrains existent toujours.

La *Tombe d'Apis* comprend trois parties bien distinctes qui ont chacune leur caractère particulier. Dans la première et la plus ancienne, qui a servi de sépulture aux Apis depuis Aménophis III (XVIIIe dynastie) jusqu'à la fin de la XXe dynastie, les tombes sont isolées ; chaque taureau divin avait sa chambre sépulcrale ; elles sont d'ailleurs toutes recouvertes par les sables. La seconde partie renferme les demeures des bœufs Apis de la XXIIe dynastie au dernier pharaon de la XXVe. On se trouve là en présence d'un nouveau système : la tombe se compose d'une suite de chambres funéraires ouvrant de chaque côté sur un long souterrain ; cet hypogée est devenu inaccessible, les voûtes s'étant écroulées par endroits.

Reste la troisième et dernière partie que je visitai ; c'est la même disposition que la précédente qui a prévalu, mais sur des dimensions plus grandes ; ainsi les galeries ont un développement de 350 mètres environ. Nous avons dit déjà que cette tombe contient vingt-quatre sarcophages, tous sans inscription, sauf ceux d'Amasis (XXVIe dynastie), de Cambyse et de Khebasch (XXVIIe dynastie).

Mariette a retiré du Sérapéum de véritables trésors pour la science ; les premiers chrétiens, en effet, qui violèrent l'hypogée, ne prirent que l'or et les objets de prix, laissant toutes les stèles qui pour eux n'avaient aucune valeur, et dont les inscriptions par contre fournissent à l'égyptologie une mine de documents des plus utiles. D'où provenaient ces *stèles*, dalles carrées arrondies par le haut, que l'on encastrait dans les parois de la tombe ? D'une coutume religieuse d'après

laquelle, aux funérailles d'un Apis ou à certains jours, les habitants de Memphis venaient rendre hommage au taureau sacré dans son sépulcre et y déposer une stèle portant leur nom avec une prière à l'Apis défunt, sorte d'ex-voto en souvenir de leur pieuse visite.

Si nous nous sommes étendu sur ce sujet très spécial, c'est que le culte d'Apis domine pour ainsi dire toute la religion des anciens Egyptiens, aux yeux desquels, comme le fait judicieusement observer Maspero, le bœuf sacré (« seconde vie de Phtah » et « âme d'Osiris ») avait fini par devenir l'expression la plus complète de la divinité sous la forme animale.

La Tombe de Ti.

Le Double.

En sortant du Sérapéum je me dirigeai vers la *Tombe de Ti*, la plus intéressante et la plus renommée à bon droit de toutes celles qui peuplent la nécropole de Saqqarah, et que M. de Rougé dans ses *Mémoires sur les six premières dynasties* appelle le plus beau « monument de cette époque et la merveille de « Saqqarah. »

Ce *Ti* était un haut fonctionnaire de Memphis sous la VIe dynastie (3,700 ans, environ Av. J.-C.), « l'un des familiers « du roi, chef des portes du palais, chef des écritures royales, « commandant des prophètes, » comme le racontent les hiéroglyphes des larges piliers qui devaient supporter la façade du *mastaba*. Il avait pour épouse Nefer-Hotep, « palme « ou délices d'amour pour son mari. » Ces Egyptiens de l'*Ancien Empire* étaient-ils assez galants !

Je descends un plan incliné et j'arrive à une cour carrée, entourée de douze colonnes qui servaient de soutien au toit du péristyle. Dès en entrant je suis frappé de la finesse, du naturel et de la netteté du dessin, de la délicatesse des couleurs des admirables panneaux sculptés, fresques de pierres qui décorent tant les murs intérieurs de cette cour que les parois des diverses chambres de la chapelle funéraire. Les anciens Egyptiens excellaient vraiment dans la glyptique et l'art du ciseau.

Les tableaux variés, sous forme de reliefs peints, se rapportent soit au mort même, soit à son passage dans les régions d'outre-tombe, soit aux « dons funéraires. »

L'hôte de cette demeure sépulcrale est figuré de profil comme les autres personnages des sculptures (l'expression par la silhouette formant la caractéristique du dessin égyptien); sa femme et ses enfants l'accompagnent; il surveille, le bâton du commandement à la main, les travaux champêtres de ses nombreux serviteurs qui ensemencent les terres, récoltent le blé, le mettent en meule, en chargent les gerbes sur des ânes. Dans les pâturages paissent des bœufs; ailleurs des bergers conduisent un troupeau de chèvres. Plus loin le maître assiste à la construction de navires, et de grandes barques, chargées de provisions, aux voiles gonflées, naviguent sur le Nil. Le voici dans son intérieur : des almées aux cheveux tressés et aux yeux peints exécutent devant lui des danses au son des instruments, pendant que des chanteurs les accompagnent en battant la mesure. Passons aux scènes nautiques : monté sur une nacelle en roseaux de papyrus, Ti chasse dans les marais tenant des *appelants* d'une main et de l'autre il lance un bout de bois recourbé sur des oiseaux aquatiques; au milieu des flots nagent des hippopotames et des crocodiles; deux de ces amphibies se livrent un combat d'où le saurien sort vaincu. Bref c'est une délicieuse idylle en vingt tableaux divers, bien vivante, riche en détails pittoresques, d'une merveilleuse fidélité, et dont la valeur artistique grandit encore, si l'on songe que ce poème bucolique en relief est antérieur de près de trente siècles à l'Iliade et à l'Odyssée !

Grâce à cette série de scènes du plus pur réalisme, formant une encyclopédie sculpturale, on a pu reconstituer la vie agreste et domestique des Egyptiens de l'*Ancien Empire* dans ses manifestations multiples: on retrouve leurs instruments agricoles, leurs ustensiles, leurs meubles; on voit les animaux qu'ils avaient dans leurs maisons, qu'ils nourrissaient dans leurs basses-cours et mêmes qu'ils apprivoisaient, depuis les chiens, les chats, les canards, les oies de Numidie ou les singes verts jusqu'aux gazelles, aux bouquetins et aux antilopes. On se rend compte de leurs amusements et de leurs distractions, telles que danses et concerts dans leur *home*, et

au dehors chasses, pêches ou joutes nautiques (le *sport* de nos jours). « Ce sont les morts, dit M. Charles Blanc, qui nous ren-« seignent sur la manière dont vécurent les vivants; du fond « de son puits, creusé dans l'épaisseur du mur et réputé « introuvable, le mort de ses yeux fermés, mais non pas « éteints, voit passer le tableau rétrospectif de sa vie mor-« telle. »

Au-dessus de la scène de la récolte on lit l'inscription suivante : « C'est ici la moisson; quand il travaille, l'homme « reste plein de douceur, et je suis tel. » Il devait être doux en effet et simple de cœur, ce brave propriétaire qui vivait il y a une cinquantaine de siècles. D'après la pensée philosophique qui se dégage de cette galerie de tableaux plutôt joyeux que funéraires Ti, *gentleman farmer*, faisant valoir ses terres avec soin, mène au milieu des siens une existence rustique, calme et heureuse; c'est ainsi qu'il atteint une longue vieillesse respectée. Je me rappelle ces vers de Claudien sur le vieillard de Vérone qui pourraient s'appliquer à Ti également :

Felix qui patriis œvum transegit in agris,
Ipsa domus puerum quem vidit, ipsa senem;
Qui baculo nitens in qua reptavit arena,
Unius numerat sœcula longa casæ!
. . . . . .
Idem condit ager soles, idemque reducit ;
Metiturque suo rusticus orbe diem.
Ingentem meminit parvo qui germine quercum,
Œquœvumque vidit consenuisse nemus.

« Heureux celui qui a passé sa vie dans les champs de ses « pères! L'asile de son enfance est encore celui de sa vieil-« lesse. Appuyé sur un bâton il parcourt les plaines où se « traînèrent ses premiers pas et date de la même demeure « toutes les années de sa longue carrière . . . . . « . . . . . C'est dans le même « champ qu'il voit se lever et se coucher l'astre du jour; « l'horizon qu'embrassent ses regards est pour lui, simple « villageois, le cercle du soleil. Ce vaste chêne, il se souvient

« de l'avoir vu faible arbrisseau; ces bois qui l'ombragent, il « les a vus croître et vieillir avec lui. »

Les serviteurs de Ti semblent traités sans rigueur; ils sont un peu de la famille, car l'autorité du maître, d'ailleurs incontestée, n'avait rien de despotique, autant qu'on en peut juger par les textes et les sculptures. Un sentiment de bonté paternelle, j'allais dire presque d'égalité, domine chez cette race privilégiée. On peut lire sur une stèle d'Abydos, où le mort demande des prières aux passants, une supplique adressée « aux grands de la terre, *à ceux qui servent* et à ceux qui « sont servis. » Ailleurs le maître prend le titre de « chef de « la maison », et « sa maison » comprend son épouse, ses enfants et ses domestiques. La condition de la femme prise en général n'avait rien d'humiliant; un peuple aussi sage avait compris que dans un état bien policé la femme doit être pour l'homme une compagne digne et honorée et non une esclave avilie servant à ses plaisirs. Il en fut de même aux premiers temps de Rome et de la Grèce. Homère nous montre aux âges héroïques l'épouse légitime entourée de respect, prenant part aux banquets des guerriers et donnant même son avis au conseil. Plus tard seulement, lorsque la décadence commença, la mère de famille fut reléguée dans le gynécée, et aux vertus modestes d'une Pénélope succédèrent le luxe et la corruption des Phrynés.

Quant à la *matrone* dans l'antique civilisation égyptienne, elle a sa place au foyer, « son mari l'aime », et, si elle n'a pas de droits à proprement parler, son époux du moins, pourvu qu'elle sache par sa grâce et son intelligence captiver son affection, lui montre une constante bienveillance. « Vierge, « épouse ou mère, dit M. Marius Fontane dans *les Egyptes*, la « femme prenait dans la société égyptienne le rang qu'elle y « méritait. » D'ailleurs pour se faire une idée des sentiments de bonté, de charité universelle de ce peuple il faut consulter le *Livre des Morts*, dont chaque momie emportait avec elle un exemplaire dans la tombe.

Ne peut-on pas se demander si ces anciens Egyptiens, les

contemporains de Ti par exemple, pris en masse, n'avaient pas une existence aussi heureuse que celle que mènent aujourd'hui la plupart d'entre nous ? C'est une question que je me contente de poser sans la résoudre. Prenons d'abord les grands ou les *chefs de maison* d'une catégorie analogue à celle de Ti. Faisant partie d'une société hiérarchisée fortement et aussi respectueuse de l'autorité que de la tradition, occupant en général la place sociale et honorifique à laquelle ils étaient destinés, bornant leurs désirs, ils ne devenaient pas la proie de l'ambition ou de l'amour du lucre ; ils ignoraient les mille soucis et tourments qui minent de nos jours les politiques, les financiers, les industriels, voire même les agriculteurs, exposés aux caprices des suffrages populaires, aux *kracks* de la Bourse, aux flibusteries des Sociétés véreuses et des gens d'affaires, aux crises provoquées par les grèves subites, aux monopoles scandaleux, aux guerres de tarifs implacables.

Passons maintenant aux moissonneurs, aux vignerons, aux laboureurs et serviteurs de Ti, traités bénévolement par leur maître, ayant leur vie matérielle assurée, dispensés des impôts, exempts surtout de l'envie, cette plaie qui ronge notre société moderne: à tout prendre leur sort était-il plus malheureux que celui de nos ouvriers épuisés par les veilles, exploités par les prêteurs sur gages et ruinés par les mastroquets, qui meurent phthisiques à trente ans dans les coutelleries de Sheffield, qui étouffent dans les hauts fourneaux, qui sont enterrés vivants au fond des mines ou des carrières? Mais foin de ces réflexions moroses! L'antiquité égyptienne, elle aussi, avait ses vices, ses misères, ses criantes injustices, et les sculpteurs de Memphis ou de Thèbes auraient pu voiler la face placide du Sphinx qui symbolise la vieille Egypte! Il y a cinquante siècles, le Nil, lui aussi, comme de nos jours la Seine et la Tamise, charriait vers la mer de hideux cadavres flottant sans bruit, et la vague passait dessus insouciante, et l'humanité poursuivait sa route mystérieuse vers ce but insaisissable, mirage fantastique, que l'on décore du titre pompeusement creux de *Progrès!* Mais nous voilà loin de la

Tombe de Ti, le royal fonctionnaire; et il serait grand temps d'y revenir après cette longue digression. A la suite des sculptures représentant la vie du défunt viennent les tableaux qui ont trait à son passage de ce monde dans l'autre et à ses pérégrinations à travers les régions inconnues. La momie est transportée à la nécropole devant Ti lui-même, debout sur une barque, et cette scène correspond au vœu exprimé à l'entrée du tombeau qu' « Anubis, celui qui est à la porte divine, favorise l'accès du défunt dans l'*Amenti*, la contrée de l'Ouest. »

L'âme après la mort va comparaître devant le tribunal infernal, où siège *Osiris* entouré de vingt-deux autres juges qui pèsent les actions du défunt dans l'infaillible balance de la Justice et de la Vérité. La sentence suprême a-t-elle condamné l'âme impie, celle-ci dévorée par le feu divin, flagellée du fouet de ses péchés, ballottée par les tempêtes, cherche un corps humain pour en faire sa demeure, et, quand elle l'a découvert, elle lui inflige mille tortures et le pousse au crime et à la folie; après des siècles de souffrances elle subit la seconde mort et va s'abîmer dans le néant. Quant à l'âme juste, elle ne reçoit pas aussitôt sa récompense, qui est de voir la souveraine vérité; auparavant il lui faut passer par des épreuves et des combats; elle triomphe dans ses luttes contre des monstres affreux qui s'efforcent de l'arrêter par leurs maléfices; victorieuse elle parcourt les plaines célestes et accomplit dans les *champs d'Aâlou* les cérémonies du labourage mystique. Enfin, elle est admise dans la société des dieux, devient toute intelligence et contemple face à face l'Etre parfait dans la félicité suprême.

La troisième série de sculptures dans la Tombe de Ti concerne les « dons funéraires. » On ne se lasse pas d'admirer ces tableaux si animés qui figurent l'abatage des bœufs destinés aux offrandes, le défilé des serviteurs portant sur la tête, sur les épaules et dans les mains des victuailles variées, des fleurs, des plateaux surmontés de vases; plus loin je remarque une procession de femmes : la tête chargée de corbeilles, elles conduisent des animaux.

La loi religieuse, en effet, prescrivait aux survivants, parents et amis, de visiter la chambre mortuaire à la fête de Thoth, au premier jour de l'an, à la grande panégyrie, et d'y déposer pour le *double* au seuil de la *bonne demeure* des vivres de toute nature comme *dons funéraires*. « N'est-elle pas touchante, dit « M. Charles Blanc, cette croyance à l'immortalité qui, en « certains jours, amenait les parents à porter au défunt des « offrandes de pain, de vin et de fruits, et qui fait aujourd'hui « encore que le pauvre fellah va manger près du tombeau de « son ami et y déposer des oignons? » On peut dire que ce qui caractérise la Tombe de Ti, comme celles de l'*Ancien Empire* en général, c'est l'absence de toute divinité et du *Rituel* ou Livre des Morts dont on trouve tant d'exemplaires dans les syringes du *Moyen Empire*. On n'y voit pas le sombre cortège des dieux infernaux, ni le curieux jugement de l'âme devant Osiris, ni ses voyages, ni ses épreuves dans les régions souterraines ou son entrée dans le monde des esprits, scènes qui font le sujet habituel des vignettes aussi curieuses qu'artistiques des papyrus funéraires.

Nous avons dit que la foi faisait un devoir aux parents et aux amis du *double* de lui apporter des vivres dans sa chambre mortuaire. Que faut-il donc entendre par ce terme bizarre, dont l'explication touche à une des croyances les plus étrangement naïves de la religion des Egyptiens et à une des plus originales conceptions de leur psychologie? Lorsque l'agonisant rendait le dernier soupir, le *khou*, que Maspero appelle le *double*, survivait : « C'était, dit l'érudit égyptologue, un « second exemplaire du corps en une matière moins dense « que la matière corporelle, une projection colorée, mais « aérienne de l'individu, le reproduisant trait pour trait, « enfant s'il s'agissait d'un enfant, femme s'il s'agissait « d'une femme, homme s'il s'agissait d'un homme. » Ce fantôme des tombes égyptiennes, ce dédoublement de la personne humaine, correspond à εἴδωλον, l'image, des poètes grecs, et à l'*umbra* des écrivains latins.

Mais il fallait pourvoir au logement du *double*, garnir sa

demeure des meubles, outils et ustensiles dont il pouvait avoir besoin dans l'autre monde, et surtout ne pas le laisser manquer d'aliments. Telle était la destination des offrandes déposées par la piété des proches dans la chapelle funéraire.

Sous l'empire du même sentiment le défunt emportait avec lui dans la tombe ses vêtements, ses bijoux, ses parures, ses armes, les objets de toute sorte qui lui avaient servi ou qu'il affectionnait et dont le *double* ferait encore usage dans les régions souterraines. Ne nous livrons pas à de trop faciles critiques de cette superstition des anciens; d'abord tout ce qui tend à fortifier le culte des morts est louable en soi; en outre ne devons-nous pas à cette croyance, autrefois si profondément enracinée dans la vallée du Nil, la conservation de tous ces curieux documents et de ces trésors inestimables qui décorent les vitrines de nos musées ?

Le premier souci des anciens Egyptiens pour les morts était de les soustraire à toutes les chances de destruction, de garder intact le cadavre auquel le *double* pourrait un jour se réunir. « Il faut, dit M. Pierret dans le *Dogme de la Résurrection*, « qu'aucun membre, qu'aucune substance ne manque a « l'appel; la renaissance est à ce prix. » De là tous les longs soins savants et minutieux apportés à l'art de l'embaumement, profession mi-sacerdotale à laquelle était affectée une caste divisée en trois classes : les *Paraschistes*, les *Taricheutes* et les *Colchytes*. Les premiers font les incisions au corps pour en extraire les entrailles, les seconds le pétrifient dans le bitume ou le natron, et les troisièmes l'embaument avec diverses essences et avec les aromates de santal, de myrrhe ou de cinnamome. Mais ce n'est là que le premier acte de la funèbre toilette si compliquée : on emmaillotte ensuite de fines bandelettes de lin la momie au masque doré et aux yeux incrustés d'émail, portant sur la poitrine l'oiseau symbolique, l'œil osirien ou le scarabée sacré; puis elle est moulée dans son riche cartonnage enluminé d'hiéroglyphes multicolores et parfois enfermée dans une triple gaine. Après les funérailles le cercueil est confié au basalte ou au granit du sarcophage

creusé dans un seul bloc; enfin on le scelle hermétiquement et on se garde bien de le déposer dans la chambre funéraire, destinée elle aux parents, mais on le dissimule avec tous les subterfuges imaginables au fond d'un puits pour dépister les sacrilèges qui tenteraient de violer la tombe.

Naturellement, ce mode coûteux d'embaumement et de sépulture n'était à la portée que des personnes riches ou *de qualité;* les pauvres, le *vulgum pecus*, étaient enterrés souvent presque au ras du sol, mais néanmoins au-dessus du niveau des plus hautes crues du Nil, dans des terrains calcaires ou élevés, dans les flancs du roc ou les plateaux qui bordent le désert. « Mettre les morts, dit Mariette, à l'abri de toute atteinte de « l'inondation a été le principe qui a toujours guidé les Egyp- « tiens dans le choix de l'emplacement réservé aux nécro- « poles. » Les cimetières de Saqqarah, d'Abydos, de Beni-Hassan et de Thèbes en sont les exemples probants.

Malgré toutes les précautions prises, il pouvait encore arriver qu'un misérable par convoitise, qu'un ennemi par vengeance ravît au cadavre l'or et les objets précieux déposés près de lui ou le jetât nu et dépouillé sur les sables hors de l'hypogée. Mais alors que deviendrait le *double*, si la momie disparaissait ? Cette pensée terrifiante, ce cauchemar qui dut faire frémir les sujets des Pharaons et hanter leur esprit, suggéra l'idée de façonner des statues, fidèles reproductions en bois ou en pierre non seulement des traits, mais encore du costume et même de l'attitude ordinaire du défunt. « Les « statues, dit Maspero, étaient plus solides que la momie « et rien n'empêchait de les fabriquer en la quantité qu'on « voulait. Un seul corps était une seule chance de durée pour « le *double,* vingt statues représentaient vingt chances. De là « ce nombre vraiment étonnant de statues que l'on rencontre « parfois dans une seule tombe. La piété des parents multi- « pliait les images du mort, et par suite les supports, les « corps impérissables du *double*, lui assurant par cela seul une « presque immortalité. » On plaçait ces soutiens artificiels du défunt dans un réduit spécial, couloir obscur du *mastaba*, que

cachait l'épaisseur de la maçonnerie et désigné aujourd'hui sous le nom de *serdab*.

Mais les grandes statues ne suffisaient pas encore; l'esprit ingénieux des Egyptiens, toujours préoccupés de l'idée de diminuer le plus possible les chances d'anéantissement de la momie, inventa alors ces mignonnes statuettes en terre cuite, vernissée d'émail bleu ou vert, et qui abondent dans certaines nécropoles. Ces *figurines funéraires*, comme on les appelle, portent souvent gravé le chapitre VIe du *Rituel* et ont la forme d'une minuscule momie les mains croisées sur la poitrine.

Les anciens attachaient une telle importance à la conservation des corps dans la tombe que, si la dépouille mortelle venait à disparaître de la nécropole par suite de larcin ou de tout autre motif et que les commissaires chargés des inspections s'en aperçussent, vite ils faisaient remplacer le cadavre manquant par une momie postiche; on simulait au mieux le buste et les membres par des tas de chiffons emmaillottés, et l'on réparait ainsi l'enveloppe indispensable au *double*, comme a pu le constater Maspero pour les momies de Sitamon et de Mashonttimihou au cours de la fameuse trouvaille de Deïr-el-Bahari à Thèbes. « Immortalité bien fragile, répéterons-nous « après Gabriel Charmes, puisqu'elle dépendait de la persis- « tance du corps! Immortalité bien figurée, puisqu'à la place « du corps une apparence de corps pouvait encore lui suf- « fire! »

Terminons par ces explications très ingénieuses de Maspero qui a creusé à fond cette intéressante fiction du *double*, si éloignée de nos idées positives et de notre implacable logique : « Le *double*, le *bai*, le *lumineux*, peu importe, en- « fermé dans sa syringe, se voyait sur la muraille allant à la « chasse, et il allait à la chasse, mangeant et buvant avec sa « femme, et il mangeait et buvait avec sa femme, traversant, « sain et sauf, avec la barque des dieux les horribles régions « de l'enfer, et il les traversait sain et sauf. Le labourage, la « moisson, la grangée des parois étaient pour lui labourage,

« moisson, grangée réels. De même que les figurines funé-
« raires déposées dans sa tombe exécutaient pour lui tous les
« travaux des champs sous l'influence d'un chapitre magique
« et s'en allaient, comme dans la ballade de Goethe le pilon
« de l'apprenti magicien, puiser de l'eau ou transporter les
« grains, les ouvriers de toute sorte peints dans les registres
« fabriquaient des souliers et travaillaient pour le défunt; ils
« le menaient à la chasse dans le désert ou à la pêche dans
« les fourrés de papyrus. Après tout, ce monde de vassaux
« plaqués sur le mur était aussi réel que le *double* ou l'*âme*
« dont il dépendait; la peinture d'un serviteur était bien ce
« qu'il fallait à l'ombre d'un maître! »

Les Mosquées.

Un des grands charmes du séjour du Caire pour les touristes, c'est l'incessant contraste qu'ils y trouvent dans l'art et dans la nature : hier, j'étais perdu en plein désert, escaladant péniblement les Pyramides, rampant à tâtons dans les *serdabs*, parcourant les souterrains des hypogées à la lueur vacillante des torches, vivant en pensée, pour quelques heures, avec les Pharaons, leurs dignitaires ou leurs dieux dans un lointain de cinq à six mille ans. Aujourd'hui, me voici galopant sur un baudet à travers le Caire pour voir les mosquées, sous les brûlants rayons d'un soleil qui éblouit, au milieu de ces rues où une multitude confuse et bariolée, qui n'a certes rien d'hiératique ni de placide, bruit et pullule comme une fourmilière. Aussi Ampère n'avait-il pas tort lorsqu'il disait que des Pyramides au Caire il y a deux lieues et soixante siècles.

Je vais consacrer plusieurs jours à la visite des mosquées, qui sont au nombre de quatre cents, presque toutes plus ou moins intéressantes; je me contenterai des plus anciennes et des plus renommées. Quelle antithèse parlante en quelque sorte entre, d'une part, cet art arabe si délicat, si souple, si ondoyant, tout en courbes ou en zigzags, trop fragile hélas! dans ces édifices presque aériens « romans de construction », pour employer une heureuse métaphore de M. Charles Blanc, et, de l'autre, cette architecture de l'ancienne Egypte massive, colossale, stupéfiante, accusée par la rectitude et l'inflexibilité de ses lignes puissantes, conçue pour braver les siècles et qui semble avoir comme devise : *Mole sua stat!* Les sujets des Pharaons bâtissaient des temples impérissables ou, du moins, qu'ils croyaient tels; leur esprit

sage, pondéré, solide, baignait dans l'éternel ; le caractère mobile, léger, fantasque des Arabes flotte à la surface du temps qui se joue de la gracilité de leurs édifices en *pâte tendre*. L'architecture est le meilleur miroir de l'âme d'un peuple ; de tous les arts, c'est celui qui reflète le plus fidèlement ses sentiments intimes, l'originalité de son esprit, le génie de sa race, sa philosophie (inconsciente) de la vie et de la mort.

C'est à l'école byzantine que l'architecture arabe du Caire est redevable de ses principaux éléments ; fait d'ailleurs facile à expliquer, si l'on réfléchit qu'avant la domination musulmane l'Egypte a dépendu pendant plus de deux siècles de Constantinople et de l'Empire d'Orient. On retrouve aussi dans les vitraux, dans les mosaïques et les faïences qui tapissent les murs ou les dalles des édifices des réminiscences marquées du style persan. Dans beaucoup de mosquées, surtout dans les anciennes, des matériaux très reconnaissables, tels que colonnes, chapiteaux, frises, etc., proviennent des dépouilles d'anciens temples grecs ou romains ; ainsi la corbeille corinthienne étale souvent ses feuilles d'acanthe au sommet des fûts qui supportent les dômes. Enfin, beaucoup d'églises chrétiennes, aux premiers temps de la conquête arabe, furent transformées en mosquées. Les encorbellements, les stalactites et la décoration en arabesques et en inscriptions coufiques constituent les caractères les plus saillants de l'art arabe au Caire. « Par encorbellement il faut entendre, dit « M. Charles Blanc, la saillie des pierres, qui, superposées de « façon à dépasser le nu du mur, s'avancent sur le vide pour « former des corniches, des consoles, des balcons, des galeries, et servent à élargir en haut de ce qu'on ne peut élargir « en bas. » Que l'on divise une tour en étages de moins en moins larges, que chaque division soit relevée par un encorbellement circulaire, polygonal ou à pans coupés dont les saillies et les retraites successives, artistement ménagées, évasent l'édifice à la hauteur même où il devrait s'amincir, et que l'on couronne le dernier balcon d'un toit conique effilé ou

d'une coupole en réduction, et l'on aura ainsi une tour svelte, légère et gracieuse; c'est le clocher des églises musulmanes. « Si maintenant, poursuit M. Blanc, vous supposez cette tour « brodée d'ornements tissus dans la pierre ou dans le stuc, « gaufrée de sculptures à peine saillantes qui sembleront « champlevées au burin; si tel étage est enveloppé d'un réseau « de figures géométriques, tel autre composé d'une colonnade « à jour ou percé de jolies fenêtres et d'une porte pour donner « accès sur le balcon; si les encorbellements ont des profils « divers et des saillies inégales, si les balustrades sont va- « riées dans leurs entrelacs ou leurs découpures.... vous aurez « un type accompli des minarets du Caire. » Un autre motif charmant de décoration dans le style arabe est figuré par les stalactites, séries de coupoles minuscules ayant la forme de triangles sphériques, niches lilliputiennes superposées, fleuraisons de cristaux, comme pendus à la voûte, d'où le nom de *pendentifs* ou encore de pendentifs en *alvéoles*, parce que leurs rangs qui s'étagent les uns au-dessus des autres rappellent en effet les cellules d'une ruche d'abeilles.

Quant à l'épigraphie en écriture coufique qui burine sur les murailles les sentences du Coran et déroule le long des frises le chapelet flexible et élégant de ses majestueux caractères, cette ornementation est d'un effet ravissant.

On sait que la religion de Mahomet, ennemie des arts plastiques, défend la reproduction par le pinceau et le ciseau non seulement de la figure humaine, mais encore de tous les êtres animés. Le Prophète déclara, en effet, que toute image de ce genre serait mise au jour du jugement sous les yeux de son auteur qui serait sommé d'y donner la vie; et, comme il ne le ferait certes pas, il se verrait jeté en enfer pour un temps. De là cette décoration des *arabesques* qui, condamnée à se mouvoir dans un cercle étroit, l'entrelacement de plantes, de fleurs et de lignes tourmentées, engendre naturellement un peu de froideur et de sécheresse. Mais avec quel art dans ce domaine restreint les décorateurs arabes n'ont-ils pas multiplié les ressources infinies d'une prodigieuse

fertilité d'invention où la grâce le dispute à la richesse? L'insaisissable et vagabonde pensée de l'artiste court dans un méandre d'ingénieuses figures géométriques, s'égare dans un dédale inextricable d'entrelacs et de lignes brisées, ondule comme un serpent dans un délicieux fouillis de trapèzes, de triangles ou de polygones qui s'entremêlent, se croisent, se cherchent et se fuient. Toutes ces lianes d'arabesques forment une charmante confusion d'ornements rehaussés d'un éclatant coloris, qu'animent parfois des mosaïques byzantines en verre émaillé, et dont le dessin compliqué rappelle celui des tapisseries persanes ou des cachemires de l'Inde. Il n'est que juste de reconnaître que non seulement les Arabes ont eu le mérite d'inventer ces nouvelles formes architectoniques ou décoratives, mais encore que leur génie mathématique a su les réaliser à la perfection. Lamennais nous paraît avoir été heureusement inspiré dans le poétique éloge qu'il a fait de cet art si spécial : « L'architecture arabe, écrit-il dans son livre *Du Beau « et de l'Art*, ressemble à un rêve brillant, un caprice des « génies qui s'est joué dans ces réseaux de pierres, dans ces « délicates découpures, ces franges légères, ces lignes volages, « dans ces lacis où l'œil se perd à la poursuite d'une symétrie « qu'à chaque instant il va saisir, qui lui échappe toujours « par un perpétuel et gracieux mouvement. Ces formes « variées vous apparaissent comme une puissante végétation, « mais une végétation fantastique. Ce n'est pas la nature, « c'en est le songe ! »

Les mosquées *(gâma)* du Caire sont généralement construites en pierres rouges et noires dont la nuance tranchée et alternante donne une note gaie à l'extérieur du monument. Les architectes les ont bâties sur des plans aussi différents que les usages variés auxquels on les a affectées, car plusieurs servent à la fois de temples, d'hôtelleries, d'asiles ou de collèges. Néanmoins les anciennes mosquées, comme celles d'Amrou, de Touloun et d'El-Hakem, se composent essentiellement d'une large cour rectangulaire *(sahn)*, autour de laquelle règnent des portiques intérieurs *(liwans)*. Au milieu

coule la fontaine aux ablutions *(meidah)*, tantôt découverte, tantôt abritée, et sur laquelle des sycomores versent parfois leur ombre touffue. C'est là que les fidèles, avant de dire leurs prières, viennent se laver les bras jusqu'au-dessus du coude, les jambes jusqu'à la cheville et enfin la tête qui est généralement rasée pour ce motif.

La *mosquée* proprement dite est la plus spacieuse des quatre faces de l'édifice; toujours orientée vers la Mecque, elle comprend une grande salle que des rangées de colonnes partagent en plusieurs nefs parallèles; dans certains temples ce sanctuaire forme une enceinte réservée *(maksora)*, isolée de la cour par des clôtures ajourées. Les dalles de marbre sont recouvertes de longues nattes en jonc ou de tapis savamment tissés. Le long des murailles courent en bandes pittoresques les surates du Coran; des lampes, des lustres garnis de boules de cristal et des œufs d'autruches pendent aux corniches, retenus par des chaînettes ornées de houppes de soie plus ou moins fanées. Dans cette partie de l'édifice se trouve le *kébla* (chose qui est en face de) et qui renferme le *mihrab*. On désigne ainsi une niche surmontée d'une voûte et pratiquée au centre de l'épaisseur du mur invariablement tourné vers la *kaaba*, chapelle placée au milieu de la mosquée de la Mecque et vénérée par les musulmans; la *kaaba*, en effet, est supposée contenir la pierre sacrée apportée à l'ange Gabriel par Abraham, quand ce patriarche bâtissait le temple. « En priant, a dit Mahomet, tourne « ton front vers le temple antique qu'Abraham, père d'Ismaël, « consacra au Seigneur. En quelque lieu que tu sois, porte « tes regards vers cet auguste sanctuaire. » Des colonnettes torses et des marbres aux veines rares ornent souvent le *mirab* qu'enrichissent encore de belles incrustations de nacre, de jaspe ou d'écaille.

A droite du mihrab s'élève le *mimbar* ou chaire du haut de laquelle l'*iman*, assisté du *merakki* (diacre), commente le Coran chaque vendredi; on y accède par un escalier assez bref dont la balustrade ainsi que le *mimbar* même, parfois finement ouvragés comme une guipure, forment dans certaines mosquées de

superbes morceaux de sculpture sur bois ; devant cet escalier tombe une éblouissante draperie à fond noir ou écarlate, soutachée de versets brodés en or ou de riches arabesques, réduction d'une somptueuse porte de mosquée.

En face du mihrab est placé le *dikka*, tribune en bois soutenue par de petites colonnes qui correspond au jubé de nos églises chrétiennes, et réservé au *mouballegh* et aux *ulémas ;* le *mouballegh* est chargé d'expliquer aux assistants les commentaires de l'*iman* sur le livre sacré, et les *ulémas* psalmodient des versets sur un ton nasillard ; çà et là d'énormes pupitres croisés en X et incrustés d'ivoire supportent les vieux manuscrits du Coran.

Comme nos églises, les mosquées ont leurs clochers, les minarets *(maadneh)*, dont beaucoup représentent d'admirables chefs-d'œuvre où l'art de l'architecte et du sculpteur s'est donné libre carrière. Cinq fois par jour le *muezzin* monte au dernier balcon de ces tours élancées pour y chanter l'*adan* ou invitation à la prière, trois heures avant le lever du soleil *(el-asr)*, à l'aurore *(el-fegr)*, à midi *(douhr)*, au coucher du soleil *(el-maghreb)*, et enfin une heure et demie plus tard *(el-eshe)*, lorsque la nuit est venue.

A chaque mosquée est attaché un *nazir*, sorte d'intendant chargé d'administrer les revenus des biens légués par le fondateur ou par de bonnes âmes pour l'entretien de l'édifice religieux. Dans le personnel des grandes mosquées on trouve encore deux *imans* : l'un *khatib* prêche et récite la prière publique tous les vendredis aux fidèles assemblés pour la cérémonie hebdomadaire du *khotbah*, l'autre *rátib* fait l'oraison quotidienne aux cinq heures prescrites par le Coran.

Ce serait une grave erreur de voir dans les *imans* des prêtres dont la condition puisse être assimilée à celle de nos ecclésiastiques. Ils ne sont revêtus d'aucun caractère sacré et nulle hiérarchie sacerdotale n'existe parmi eux ; ils ne constituent pas un corps spécial et intimement uni comme notre clergé séculier. Un musulman qui a rempli les fonctions d'*iman* peut être congédié, et par là même il perd tout à la

fois ses émoluments et son titre religieux. De même, comme ces fonctionnaires touchent un maigre traitement (ainsi un *khatib* reçoit une piastre par mois), beaucoup d'entre eux demandent à des professions diverses les ressources nécessaires à l'existence : ainsi quelques-uns exercent le métier d'*attârs*, marchands de drogues ou de parfums; d'autres, en plus grand nombre, recrutés surtout parmi les étudiants pauvres de la grande Université d'El-Azhar, se font maîtres d'école. Un disciple de Mahomet ne saurait donc jamais reprocher à un des ministres révocables et intermittents de sa religion d'avoir jeté le froc aux orties.

Le Vieux-Caire.

La Mosquée d'Amrou.

En l'an 20 de l'hégire (640) Amrou, lieutenant du calife Omar, qui l'avait chargé de conquérir l'Egypte, venait de s'emparer de Memphis et de l'ancienne forteresse de Babylone adossée aux pentes du Mokattam, sur la rive droite du Nil, et construite par les rois de Perse lorsqu'ils dominaient le pays. Maître de cette importante situation, le général résolut de mettre le siège devant Alexandrie, défendue par une nombreuse garnison, mais attaquable du côté de la terre ferme. Riche, très peuplée, ancienne capitale des Ptolémées, *emporium* du commerce de toute la région, cette place de guerre était le boulevard de l'Egypte; l'envahisseur avait hâte de l'occuper. Comme l'armée arabe allait lever le camp établi entre les bords du Nil et la forteresse de Babylone, des soldats accoururent prévenir Amrou que des colombes avaient fait leur nid au sommet de sa tente. Fallait-il détruire le berceau de l'innocente couvée pour abattre la tente de leur chef ? « A « Dieu ne plaise, s'écria-t-il, qu'un musulman refuse sa pro- « tection à aucun être vivant, créature du Dieu très haut, qui « se sera placé avec sécurité sous l'ombre de son hospitalité; « d'ailleurs nous sommes encore dans le mois de Moharrem, « et dans ce mois sacré la religion nous interdit tout acte de « violence : qu'on respecte ces oiseaux devenus mes hôtes, et « qu'on laisse ma tente sur pied jusqu'à mon retour d'Alexan- « drie. » La tente resta debout; elle fut même consolidée pour résister au vent, et les colombes, protégées par la compassion d'Amrou, purent élever paisiblement leurs petits.

Qu'on ne s'étonne pas de trouver, même chez un guerrier de l'Islam, cette mansuétude qui a devancé de quelques siècles les effusions attendries d'un François d'Assise et qui d'ailleurs répond assez bien au tempérament arabe. La légende ne raconte-t-elle pas que Mahomet, voyant un jour sur un pan de son vêtement des petits qu'une chatte y avait déposés, préféra couper un lambeau de sa robe plutôt que de déranger la confiante nichée ?

Après la prise d'Alexandrie, lorsqu'Amrou commanda le départ des troupes victorieuses pour achever la conquête de l'Egypte, « où irons-nous placer notre nouveau camp ? » disaient entre eux les soldats. — « A la tente du général ! » fut l'exclamation unanime de l'armée. Ainsi un fait presque insignifiant, mais qui ne manque ni de grâce ni de poésie, donna naissance à la première ville musulmane dans la vallée du Nil. Les soldats construisirent sur cet emplacement des cabanes temporaires bientôt remplacées par de solides habitations permanentes ; puis on vit s'élever de vastes établissements, de riches et spacieux palais, et la cité grandissante prit le nom de *Fostatt* (la tente) en souvenir de cette anecdote qui a son parfum de suavité orientale. La ville nouvelle resta la capitale de l'Egypte arabe jusqu'à la fondation d'*El-Kahirah*, le Caire, près de deux siècles et demi plus tard. Alors Fostatt, déjà en décadence sous les Toulounides, perdit rapidement son importance au profit de la cité bâtie par les Fatimites, qui transportèrent là leur résidence et le siège politique de l'empire. A cette époque la ville d'Amrou échangea sa dénomination primitive pour celle de *Mars-el-Atikah*, Vieux-Caire, qu'elle a conservée depuis.

Le lieutenant d'Omar avait construit à Fostatt, en l'an 21 de l'hégire, une mosquée qui porte encore le nom d'Amrou ; c'est le plus ancien édifice religieux de l'Islam en Egypte. Je commençai par ce temple vénéré des Arabes la visite des mosquées de la capitale.

Le Vieux-Caire étant à trois milles de distance de la ville, j'enfourchai un des nombreux baudets toujours en permanence

devant Shepeard's Hotel et me dirigeai vers le but de mon excursion par les larges rues du nouveau quartier d'Ismaïlyeh et le long du boulevard Kasr-el-Ali (trop dépourvu d'ombrage!) jusqu'au canal du Khaleeg; je le traversai à quelque cents pas de son embouchure dans le Nil, en face de la ravissante île de Roda; je passai ensuite sous l'aqueduc bâti autrefois par Saladin pour amener l'eau du fleuve jusqu'à la citadelle et qui, avec ses longues arches effilées, semble, comme a dit le poète, « un pont dans l'air »; puis, laissant à gauche une vaste plaine toute couverte de ruines et de détritus, j'entrai dans la triste banlieue qui s'appelle le Vieux-Caire.

L'antique et jadis brillante Fostatt ne s'est jamais relevée du terrible incendie de cinquante-quatre jours allumé en 1168 par les Sarrasins pour empêcher la ville de tomber aux mains des Croisés, maîtres déjà de la Basse-Égypte. Depuis cette catastrophe le Vieux-Caire n'est plus qu'un pauvre faubourg à l'aspect misérable; il est peuplé de trois mille habitants, coptes pour la plupart. Des enfants en loques, défigurés par des plaies, les yeux mangés de mouches, courent entre les sabots de mon âne, piaillant la faim et *Backchich;* des femmes au teint bistré avec un signe tatoué en bleu sur le front ou le menton, plus noirs par l'effet de la saleté que par celui de la race, détournent la tête à mon passage devant leurs sordides demeures caduques et branlantes.

Non loin de cette abjecte bourgade et des monceaux de décombres qui l'entourent s'élève la mosquée d'Amrou. Le grand intérêt de ce monument, c'est qu'il offre le type primordial de l'architecture arabe, qui a subi plus tard tant de modifications et d'embellissements au Caire même, puis en Sicile et en Espagne où il s'est épanoui dans les enchantements féeriques de l'Alhambra. Le plan général de l'édifice est à peu près le même que celui des mosquées d'Alep et de Damas en Syrie, de Cordoue en Andalousie, de Fez et de Tanger au Maroc : un grand cloître dont les galeries à plusieurs rangées de colonnes entourent un carré découvert, sorte de préau, de quatre-vingts mètres de côté et au milieu duquel coule une fontaine qu'om-

brage un superbe palmier. Ampère voit dans cette disposition un emprunt au plan intérieur des anciennes habitations grecques et romaines. Pour M. Charles Blanc la mosquée primitive n'est que le temple d'une race nomade, d'un peuple errant qui, même devenu citadin, reste encore attaché à la vie du désert, et se souvient « de ces tentes de feutre que ses pères avaient dressées au centre des pâturages, à proximité d'une citerne. » Une fois arrivé en face de la mosquée d'Amrou, je traverse l'ancienne cour extérieure où des masures en terre, habitées par des potiers, remplacent de ci de là les portiques disparus depuis longtemps, et j'entre dans le temple même par une porte délabrée en forme de trèfle. L'édifice est abandonné, deux côtés tombent en morceaux ; la fontaine aux ablutions s'écroule ; les dalles dénudées du sanctuaire n'ont plus de tapis ni de nattes ; des piliers usés oscillent de vétusté ; d'autres jonchent le sol où les scorpions courent entre les débris.

Néanmoins de temps à autre ces froides galeries désertes s'animent et entendent résonner les pas et la voix de la multitude. Lorsque la crue tardive du Nil fait craindre la sécheresse et sa terrible compagne la disette, les chefs de l'Islam, imans, ulémas, mollahs, comme les prêtres coptes et les rabbins, escortés de soldats, suivis de la foule, se rendent en grande pompe à la mosquée d'Amrou implorer l'Eternel, et les musulmans se prosternent devant le *Kébla de la crue du fleuve;* dès le lendemain, si l'on ajoute foi à la rumeur publique, on peut constater que le Nil a grandi. C'est un édifiant spectacle que de voir les ministres des divers cultes ainsi confondus fraternellement dans une même procession et une même pensée de prière au suprême dispensateur des biens terrestres ! Mais il ne faut pas s'en étonner en Egypte, le pays de la tolérance, où toutes les religions sont placées sur un pied parfait d'égalité et où les premiers de l'Etat donnent l'exemple du respect pour des croyances qu'ils ne partagent pas. Amrou lui-même, au lendemain de la conquête, n'assura-t-il pas les Coptes de sa protection, leur permettant de bâtir

des églises dans la ville de Fostatt qu'il venait de fonder. Et, sans remonter si loin, en 1825, comme l'inondation du Nil se faisait attendre, Méhémet-Ali ordonna des prières publiques dans tous les temples indistinctement : « De tant de religions, « disait-il avec son malicieux scepticisme, il serait malheu- « reux qu'il n'y en eût pas une seule bonne! »

En parcourant les portiques délaissés de la mosquée d'Amrou on éprouve un serrement de cœur à la pensée de la splendeur disparue de l'édifice, dont deux cent cinquante magnifiques colonnes d'un seul bloc en granit ou en porphyre portaient autrefois les belles voûtes. Suivant les auteurs arabes du xve siècle, au temps du sultan Kalaoun chaque nuit dix-huit mille lumières éclairaient la mosquée ruisselante de luxe. On y dépensait onze mille quintaux d'huile de prix, et tout le Coran serpentait gravé en lettres d'or sur les plaques de marbre qui ornaient les galeries latérales. Hélas ! il ne reste plus trace de ces richesses décoratives auxquelles a succédé le dénûment le plus complet.

Pourtant ce qui a survécu du sanctuaire respire un air imposant qui a sa grandeur : les colonnes en marbre et de hauteurs diverses encore debout se dressent sur six rangs ; ce sont sans doute des dépouilles d'anciens temples de Memphis, et pour les élever à un même niveau on les a coiffées de chapiteaux corinthiens, composites, byzantins, et d'autres styles et époques; en outre quelques-uns de ces derniers servent de bases, tandis que des bases tiennent lieu de chapiteaux à plusieurs colonnes. Le gardien ne manque pas de me montrer deux piliers distants de dix pouces l'un de l'autre et appelés *colonnes d'épreuve*, parce qu'ils sont la pierre de touche des vrais croyants : ceux-là seulement qui ont une foi absolue dans le Prophète et le Coran peuvent se glisser entre leurs fûts. Décidément les Arabes, qui n'admirent une femme qu'en raison de son embonpoint et prisent sa beauté au poids de la graisse, n'estiment pas chez l'homme ces mêmes qualités de rondeur et d'obésité. Tant mieux pour les maigres auxquels sont réservées les délices du paradis de Mahomet!

A une extrémité du sanctuaire je m'arrête pour regarder une source merveilleuse dont l'eau saumâtre communique, au dire du cicerone, avec le puits sacré de la Mecque appelé *Zem-Zem*. Il faut reconnaître que le Prophète honore ce ruisseau de faveurs bien spéciales, car les ondes privilégiées doivent, dans le trajet de la Ville Sainte au Caire, braver la double traversée de la mer Rouge et du désert sans se perdre dans l'une ni se dessécher dans l'autre.

A la mosquée d'Amrou se rattache une question controversée qui a déjà fait répandre des flots d'encre : quelle est l'origine de l'ogive et de l'architecture dite gothique ? L'Europe occidentale en est-elle redevable à l'Orient d'où les premiers croisés l'auraient rapportée ? Disons d'abord que l'arcade à double courbure, qui paraît pour la première fois dans le temple arabe et dont la forme se rapproche de celle du fer à cheval, ne saurait se confondre avec l'arc aigu de nos architectes du moyen âge. Au point de vue général il suffit de réfléchir que l'ogive, c'est-à-dire l'arc brisé, est un élément de l'art des constructions au même titre que le cercle ou le triangle ; on en retrouve des spécimens dans des contrées fort diverses et à des époques très reculées, comme dans les temples pharaoniques de Thèbes, dans les murs pélasgiques de Tirynthe en Argolide et dans une porte de Tusculum. Est-ce à dire que l'on doive attribuer à l'art gothique ces monuments de civilisations si différentes ? Comme l'a justement fait observer Ampère : « L'architecture gothique est un ensemble dont « l'ogive n'est qu'une partie. » M. Charles Blanc, de son côté, dit avec l'autorité qui lui appartient : « L'arc aigu ne prend « de l'importance que lorsqu'il joue un rôle *constructif* dans « l'architecture, lorsqu'il entre dans un système de voûtes « ou d'arêtes formant l'armature de l'édifice. » Dans un récent ouvrage, l'*Art gothique*, un critique distingué, M. Louis Gonse, prouve que cette admirable forme d'architecture, glorieuse invention du génie français, est née au cœur de notre pays, dans l'Ile-de-France, d'où elle a rayonné en Angleterre pour s'étendre ensuite jusqu'en Suède et en Bohême. L'ogive élan-

cée, poétique et hardie à la fois de nos belles cathédrales gothiques n'est donc pas d'importation étrangère; on peut y voir à la rigueur la parente éloignée, mais non la fille de l'arc brisé que l'on rencontre dans les mosquées du Caire.

Les légendes poétiques voltigent comme une nuée de gracieuses colombes autour de cette mosquée vénérable d'Amrou; ce serait à s'imaginer que les fées favorites des Arabes ont choisi comme demeure aérienne un des minarets du temple. Voici deux de ces jolis contes; le premier a trait à la fondation même de l'édifice.

Lorsqu'Amrou eût décidé de faire construire sa mosquée, il jeta les yeux sur un champ qui appartenait à une veuve juive et lui proposa de l'acquérir à un bon prix. Celle-ci refusa; mécontent, le général allait passer outre et occuper le terrain qu'il avait choisi, lorsqu'un dernier scrupule l'arrêta; il voulut auparavant consulter Omar qui guerroyait alors en Arabie, et lui dépêcha un des fidèles de sa suite. L'envoyé trouva le calife qui se promenait aux environs du port d'Yambo, dans une campagne écartée, où l'on déposait les ordures de la ville. Après avoir écouté le message, Omar parut réfléchir, puis, se baissant, il releva un crâne de mouton, traça dessus à l'encre une ligne droite et une ligne oblique et, le remettant au député d'Amrou : « Porte cela, dit-« il, à Amr-ben-el-âs, serviteur du Dieu unique. » Quand le général reçut la tête de bélier, il considéra, surpris et intrigué, cet envoi énigmatique, puis saisissant soudain l'allusion : « O calife, s'écria-t-il, tu as raison, il faut suivre la voie « droite qui est celle de Dieu et fuir la voie oblique qui est « celle du Chitan le Lapidé. » D'où est venu le proverbe arabe : *Prends garde à la tête de mouton.* Amrou renonça aussitôt à la violence, tout en se réservant d'employer la ruse; il manda la veuve et lui offrit d'acheter de son terrain la seule portion que pourrait recouvrir la peau d'un bœuf fraîchement tué. La juive, sans y voir malice, s'empressa d'accepter; mais elle avait compté sans l'astuce arabe. Le lieutenant d'Omar, renouvelant le fallacieux procédé de Didon, fit découper la

dépouille du bœuf en lanières très minces dont il entoura l'enceinte du futur temple. Ainsi le même stratagème, auquel Carthage avait dû son origine, permit l'érection de la mosquée d'Amrou.

L'autre légende, dont on ne retrouverait pas l'analogue dans l'Histoire ancienne, aurait été digne de figurer dans les *Mille et une Nuits*, qui charmaient tant le calife Haroun-al-Raschid. A côté du principal *kébla* de la mosquée se trouve une colonne, sur laquelle le gardien avait attiré mon attention et qui se distingue par une certaine dépression et une veine particulière, comme si le fût avait été cinglé d'un vigoureux coup de fouet. Voici comment la tradition arabe explique cet accident. Le calife Omar, qui à tous ses autres talents joignait celui d'un magicien des plus habiles, se promenait dans les galeries de la mosquée de la Mecque, lorsque, regardant du côté du Caire, il aperçut Amrou, son lieutenant, occupé à diriger les travaux des ouvriers qui bâtissaient sa propre mosquée et venaient d'élever une colonne près du *kébla*. Aussitôt le Commandeur des Croyants, dont la vue prodigieuse franchissait toutes les distances, reconnut que cette fragile colonne, taillée dans un bloc défectueux, allait, en tombant, entraîner la ruine du temple tout entier. Alors Omar se tourna vers un des piliers de la colonnade qui l'entourait et lui commanda de partir à l'instant pour le Caire, afin d'y remplacer la colonne peu solide. Le pilier confondu (il y avait de quoi!), mais non ébranlé, eut un léger tremblement; néanmoins il ne se mit pas en route. Tout surpris, le calife lui asséna un violent coup de poing en répétant son ordre; le pilier étourdi pivota sur lui-même, mais n'obéit pas encore. Cette fois Omar laissa éclater sa colère et le flagella de sa courbache avec fureur en s'écriant : « Au nom du Dieu clément « et miséricordieux, va! — Pourquoi avais-tu oublié d'invo- « quer Dieu ? » répondit le pilier, qui prit son essor vers le Caire et vint se poser devant le *kébla* de la mosquée d'Amrou, à la grande stupéfaction du général et de tous les assistants. La dépression et la veine qu'on remarque sur la colonne sont

les traces du coup de fouet d'Omar. Les Arabes croient ce pilier inébranlable : Allah seul pourrait le renverser, mais alors tout l'édifice que la colonne soutient s'écroulerait, et cette chute, suivant une vieille tradition, serait le terrible présage de l'effondrement définitif de la puissance musulmane.

Mosquée de Touloun.

Après l'édifice religieux d'Amrou la plus ancienne et en même temps la plus vaste des mosquées est celle de Touloun, bâtie par ce prince, près d'un siècle avant la naissance du Caire, dans la ville qu'il avait fondée au nord de Fostatt et appelée *El-Quataïah* (les fiefs), en souvenir des terres qu'il distribua aux chefs de son armée à charge pour eux d'y faire construire et d'y habiter. Cette mosquée est située à une extrémité du Caire sur le versant de la colline Gebel-Yechbar, dans la partie comprise entre le canal Khaleeg et les pentes du Mokattam.

Ahmed-ebn-Touloun, nommé par le calife El-Mohamed *seul maître des pouvoirs civils et militaires* en Egypte, c'est-à-dire gouverneur de ce pays, qu'il administra pendant dix-huit ans avec beaucoup de sagesse, s'était rendu presque indépendant et avait reculé les limites de sa puissance jusqu'en Syrie; sa renommée était grande des bords du Nil aux rives du Tigre. Lorsqu'en 876 ce prince voulut élever la mosquée qui porte son nom, il décida qu'elle dépasserait en splendeur et en dimension celle de Fostatt et que trois cents piliers de marbre en soutiendraient les portiques. Mais où trouver un nombre aussi considérable de colonnes? Il faudrait alors dépouiller les anciens monuments et surtout les églises chrétiennes. Ahmed, enclin à la justice, hésitait à commettre cet acte de spoliation à l'égard des coptes. Dans son embarras il consulta un architecte chrétien qui avait été jeté en prison sur une dénonciation calomnieuse. Ce dernier promit à Ahmed de bâtir une magnifique mosquée, sans aucune colonne, excepté les deux qui seraient placées de chaque côté du *kébla*. Le

prince ayant approuvé le plan, qui rappelle celui de la Kaaba de la Mecque, rendit la liberté à l'architecte, lui fit don d'un riche manteau d'honneur avec 100,000 pièces d'or et recommanda que l'édifice fût construit tout en briques et en chaux, sans aucune matière combustible. « Je veux, dit-il, « que, si Fostatt périt un jour par l'eau ou par le feu, ma « mosquée puisse survivre à cette destruction. »

Par la noble simplicité de son style exempt de tout détail et de toute ornementation inutiles, la mosquée de Touloun réalise le type le plus pur de l'architecture arabe de la première époque. L'édifice est en briques rouges; une double enceinte l'environne; ses puissantes murailles, découpées en créneaux échancrés comme une dentelle, lui donnent de loin l'aspect d'une forteresse. La grande cour intérieure, de 90 mètres de long, est entourée sur trois côtés d'un double péristyle et mène à un sanctuaire à cinq rangées de piliers formant quatre ravissantes nefs aux arcades ogivales. Celles-ci sont séparées par un mur plein ; surmontant les portes trente-trois petites fenêtres terminées en ogive dessinent une sorte d'attique le long de chaque façade. Au-dessous des plafonds en bois de dattier court une frise dont les élégantes sculptures reproduisent en caractères coufiques le Coran tout entier. D'après la tradition cette frise en bois de sycomore aurait été faite avec « des planches de l'arche de Noé dont « Ahmed avait retrouvé les débris sur le mont Ararat en « Arménie. »

Au centre de la cour se dressait jadis un gracieux pavillon garni de treillages dorés, couronné d'une large coupole, dont le plafond d'azur était parsemé d'étoiles d'or et sous lequel jaillissait l'onde rafraîchissante d'une fontaine en mosaïque; enfin quatre beaux minarets, qui s'élevaient aux angles de l'enceinte extérieure, complétaient l'édifice.

Hélas ! le superbe monument, comme la mosquée d'Amrou, s'en va par morceaux, et le jour n'est sans doute pas éloigné où il ne formera plus qu'une vaste ruine à ajouter à tant d'autres, déplorables suites de l'insouciance orientale. Le joli

pavillon a disparu pour faire place à un vulgaire bassin aux ablutions; des quatre minarets trois se sont écroulés ; quant au quatrième de style original et qu'entoure à l'extérieur un escalier en spirale, il est si chancelant que le muezzin n'ose plus y monter pour appeler les fidèles à la prière.

Pour comble d'infortune, un beau jour en 1847, Méhémet-Ali (dont les facultés mentales étaient alors bien affaiblies) eut la singulière idée de transformer ce monument unique en hospice pour les soldats. Clot-Bey (bon médecin peut-être, mais piètre architecte) fut chargé de ce crime artistique, et il n'hésita pas à réunir les colonnes par de vilains murs de refend, à boucher les arcades, à partager les belles galeries en abominables cahutes ; bref le mauvais goût et le vandalisme, sous le masque de la philanthropie (car il ne manquait pas d'emplacements pour y bâtir un hôpital militaire), eurent bientôt dénaturé, déshonoré l'édifice et en partie dépouillé de son incomparable élégance ce chef-d'œuvre de l'art arabe contemporain de la plus florissante période des califes de Bagdad.

Depuis lors l'établissement hospitalier a été abandonné et repris plusieurs fois. Jusqu'à ces dernières années le touriste qui entrait dans la mosquée pouvait se croire transporté en plein moyen âge dans *la Cour des Miracles :* aux piliers étaient adossés des culs-de-jatte, des mendiants en haillons, affligés de difformités plus ou moins repoussantes; des malheureux, estropiés ou idiots, vous poursuivaient sous les portiques de leurs cris incessants de backchich. A la suite de nombreuses réclamations le gouvernement s'est décidé à purger le sanctuaire de ces intrus; aussi, quand je visitai le temple, était-il désert; en marchant le long des murs qui se lézardent, je n'entendais que le bruit de mes pas sur les dalles vides, et les seuls hôtes de la mosquée étaient les hirondelles occupées à façonner leurs nids aux coins des plafonds vermoulus, prêts à s'effondrer.

La mosquée de Touloun, comme tout édifice religieux de l'Islam qui se respecte, a sa légende ; elle est relative au plan du minaret principal séparé du reste du bâtiment et aujourd'hui en ruine. Voici ce que les historiens arabes racontent à ce

sujet : « Ahmed était d'un caractère grave, et sa contenance « toujours sérieuse, sans cesse empreinte des occupations « importantes dont surchargeaient son esprit les hauts projets « qu'il méditait et les soins administratifs de son vaste empire. « Jamais on ne le voyait se livrer un seul instant à l'oisiveté « et à des amusements futiles ; cependant, un jour qu'il se trou- « vait avec les principaux officiers de sa cour et des chefs les « plus remarquables de son armée, il était assis avec distrac- « tion devant une petite table, sur laquelle était par hasard « une feuille de papier blanc. Pendant que son esprit se « livrait ainsi à une profonde rêverie, ses doigts actifs, à son « insu, jouaient avec le papier qui était devant lui, et il sem- « blait s'occuper de cette espèce de jeu puéril avec une atten- « tion apparente qui frappa de surprise tous ceux qui l'entou- « raient : il roulait, déroulait, pliait et repliait les unes après « les autres des portions de ce papier, en coupant de temps en « temps une partie, détruisant parfois l'espèce de construction « qu'il venait de faire, comme nous voyons souvent les enfants « se complaire à bâtir des châteaux de cartes et à en varier « la forme successivement élevée et détruite. Ahmed se ré- « veilla tout à coup de l'espèce de léthargie où sommeillaient « les facultés de son esprit, et rougit involontairement en » voyant le jeu qui semblait l'occuper et l'étonnement général « peint sur toutes les figures. Prenant alors son parti et « voulant attribuer une cause raisonnable à ce qu'il avait fait « sans dessein et sans intention, il ajouta rapidement quelques « modifications à son léger ouvrage : *Qu'on appelle l'architecte*, « dit-il aussitôt ; celui-ci étant arrivé, *Voilà*, lui dit Ahmed, « *la forme que tu donneras au minaret de ma mosquée ; songe à* « *suivre dans sa construction le modèle que je me suis donné ici* « *la peine de préparer de mes propres mains.* »

On peut supposer, sans vouloir nuire à la mémoire d'Ahmed, que l'architecte, en courtisan avisé, aura fait semblant dans la construction du minaret de suivre le projet involontaire du prince, et ainsi la réputation de gravité, dont jouissait le gouverneur de l'Egypte, resta intacte aux yeux de son entourage.

Mosquée du sultan Hassan.

Pendant que le drogman me donnait ces détails, nous avions continué notre route, et nous eûmes bientôt atteint la place Roumelièh. L'aspect en est bizarre : d'un côté, de vieilles masures et des échoppes misérables, de l'autre, des amoncellements de décombres, puis de banales constructions à l'européenne bordent cet espace quadrangulaire, où mille têtes de prisonniers anglais furent exposées en 1807 après l'échec du général Fraser devant Alexandrie. Il est vrai que depuis l'orgueil britannique a fait payer l'affront cruellement et avec usure; l'amiral Seymour s'est chargé, en effet, d'une vengeance peu glorieuse en bombardant 70 ans plus tard le grand port de l'Egypte presque sans défense. A une extrémité l'antique mosquée Mahmoudyèh, moitié en ruine, semble prête à s'écrouler. L'énorme coupole de la mosquée du sultan Hassan et les hautes murailles de la citadelle avec ses deux minarets, à la pointe hardie, dominent la place où règne une animation peu accoutumée. La foule, aux costumes bariolés et disparates, se presse devant les tréteaux des baladins ou les baraques de *Karageuz*, fait cercle autour des jongleurs, des psylles et des lutteurs. Voici des *danseurs nubiens*, coiffés d'un chapeau à plumes, la taille serrée dans une tunique bleue avec une ceinture agrémentée de coquilles de moules; l'un de ces noirs adeptes de l'art chorégraphique se tord, se replie comme un serpent, se redresse brusquement, prend des poses langoureuses d'almée, puis soudain bondit avec l'agilité d'un chamois, pendant que son compagnon pince une harpe empanachée de plumes d'autruche, mais privée de la moitié de ses cordes.

Plus loin les badauds applaudissent avec transport un *howáh*, jongleur. Ce saltimbanque fait semblant de transpercer avec une pointe en fer la gorge d'un enfant qui supporte stoïquement ce simulacre de blessure ; il escamote ensuite des œufs qu'il feint d'avaler et retire de sa bouche du coton enflammé ou des écheveaux de soie multicolore qu'il enroule autour de ses bras. Ailleurs un *kureydátee* (kird, singe) amuse la populace par des farces ou des tours d'adresse qu'exécute sa petite ménagerie savante, composée d'un chien, d'un singe, d'un âne et d'un chevreau. Le bateleur ordonne au premier d'imiter l'attitude sournoise d'un voleur, et le chien à l'instant de ramper sur le ventre. Le singe, travesti d'une façon grotesque en fiancée, le museau voilé, gambade et fait le bouffon, juché sur un baudet étique, au son du tambourin que frappe le *howáh*. Cette parade finie, le baladin commande à l'âne de choisir dans le cercle la plus jolie fille, et maître aliboron d'aller frotter son nez contre la figure d'une des spectatrices au milieu des bruyants éclats de rire et des trépignements de joie de l'assemblée. Quant au chevreau, on le garde pour le bouquet: le jongleur le hisse au sommet d'une sorte de grand cornet en bois, sur l'étroite plate-forme duquel il faut que l'animal se maintienne les quatre pattes rapprochées à se toucher; ce support est élevé sur un autre, puis celui-là placé sur un troisième, et ainsi de suite de façon à former une tour, et pendant l'érection du fragile échafaudage le chevreau tremblant ne doit pas perdre l'équilibre, sans quoi gare aux coups de matraque du baladin.

Les psylles et les ombres chinoises de *Karageuz* ne manquent pas non plus sur la place Roumelièh, mais je n'ai pas le temps de les regarder ; car, après avoir gaspillé une heure à voir les jongleries des saltimbanques, il me tarde de visiter la fameuse mosquée du sultan Hassan, bâtie au milieu du VIIIe siècle de l'hégire par un prince de la dynastie des Mamelouks *baharites* et dont la construction dura trois ans. La majesté de sa coupole haute de cinquante-six mètres, la hardiesse de ses minarets dont l'un étagé à triple galerie

mesure quatre-vingt six mètres, la puissance de ses murailles épaisses de huit mètres, la noblesse de ses imposantes dimensions, plus grandes que celles de Notre-Dame de Paris, et aussi la magnificence de sa décoration intérieure assurent la palme à cet édifice parmi les quatre cents mosquées du Caire et en font le plus beau spécimen des monuments arabes en Egypte. Si l'on en croit la légende, le temple une fois fini, le sultan trouva ce chef-d'œuvre si admirable qu'il fit couper les mains à l'architecte, pour l'empêcher d'en retracer le plan, qui par une bizarrerie affecte la forme de la croix grecque. Les murs extérieurs en pierres de taille alternativement blanches et rouges atteignent en certains endroits jusqu'à cent pieds d'élévation ; ils sont percés de longues baies verticales, que surmonte une corniche très saillante, représentée par un encorbellement de stalactites et de niches superposées ; au-dessus de la rangée circulaire se détache une dentelure de pierre découpée en fleurs de lys, mais malheureusement réduite aujourd'hui à de rares fragments.

J'arrivai à la mosquée par la petite rue *Souk-el-Sélah* qui avoisine la place, et je demeurai frappé d'étonnement devant le portail : d'une grandeur gigantesque, creusé en une sorte d'ogive terminée en coquille, à lui seul il forme une merveille. La porte d'entrée est ornementée d'une armature de bronze finement ciselée ; sur les côtés les arabesques enlacent leurs capricieux méandres et des niches se succèdent portées sur de légères colonnettes. Je franchis le seuil en porphyre, je traverse un vestibule aussi richement décoré, également enjolivé de stalactites, puis un sombre couloir, et je débouche dans la grande cour intérieure ; elle est d'un effet saisissant avec son beau dallage de marbre, sa fontaine aux ablutions couronnée d'une large coupole bulbeuse, autrefois peinte en bleu et cerclée d'or, aujourd'hui hélas ! très dégradée, avec ses colossales arcades en ogive et hautes de vingt-huit mètres, qui s'ouvrent sur chacune des quatre faces !

Les salles carrées aux voûtes immenses qui entourent le préau se distinguent par un style sévère, et cette noble

simplicité ne fait que mieux ressortir la splendeur éblouissante du sanctuaire. Un pieux musulman qui venait de finir ses ablutions y entrait en même temps que moi; pour ma part j'avais eu soin de chausser d'énormes babouches jaunes, (bateaux en jonc) qui entravent singulièrement la marche; mais le fervent disciple du Prophète pénétra, lui, nu pieds dans le *maksora;* un des gens qui le suivaient déploya un tapis devant son maître; l'*effendi* déposa auprès ses bottines qu'il tenait à la main, et commença ses prières accompagnées de gestes, de révérences, de génuflexions, de mouvements de tête à droite et à gauche, de prosternations qui durèrent assez longtemps.

L'ornementation du sanctuaire, avons-nous dit, est somptueuse : au-dessus de vases en verre coloré suspendus aux parois court une ravissante frise d'arabesques entrelacées de fleurs délicates et de versets du Coran aux caractères coufiques d'une grandeur démesurée; M. Pascal Coste déclare dans l'*Art arabe* que c'est le plus beau morceau de ce genre qu'il y ait en Egypte. A la voûte se balancent des œufs d'autruche, de riches porte-lampes et un énorme lustre en bronze comparable pour la finesse de la ciselure à un bijou d'orfèvrerie.

Près du *mimbar* une porte donne accès au *turbeh* du sultan mamelouk que recouvre une gigantesque coupole à pendentifs haute de vingt-huit mètres sous clé : au milieu d'une grande salle dénudée, sans nattes ni tapis, à l'air froid, triste et délabré, se dresse le tombeau du fondateur de la mosquée; il est de forme oblongue, tout simple et isolé par uue balustrade en fer. On voyait encore il y a quelques années au pied de cette tombe un riche exemplaire du Coran que le sultan aurait, dit-on, écrit en entier de sa propre main; le gouvernement a fait déposer le précieux volume à la bibliothèque nationale. Mais par contre le gardien montre toujours aux visiteurs deux piliers du *kébla* qui jouissent d'un talisman original : lorsqu'une femme stérile veut devenir mère, elle n'a qu'à boire le jus d'un citron pressé contre les colonnes frottées au préalable

avec une pierre mystérieuse qu'un pèlerin aurait rapportée de la Mecque.

L'aspect de la salle du tombeau est navrant : les lambris en bois décrépits et tout vermoulus qui portent les inscriptions, menaçent de se détacher ; les faux pendentifs *en rayons de miel*, rongés de vétusté, tombent en morceaux et servent de refuge aux chauves-souris ou aux pigeons qui viennent y faire leurs nids.

Cet édifice, tout comme les mosquées d'Amrou et de Touloun, est dans un état lamentable de délabrement, et le temps sans doute aura bientôt achevé son œuvre de destruction, si on ne se hâte pas de restaurer le monument bâti pourtant sur de solides assises et avec des matériaux résistants comme les blocs des Pyramides. Ne serait-il pas pénible de voir se changer en ruine cette superbe et altière mosquée d'un caractère si grandiose et à laquelle se rattachent des souvenirs nationaux et historiques ? Ainsi c'est dans la vaste cour intérieure que le sultan, entouré de ses janissaires, donnait des audiences publiques et écoutait avec intérêt les doléances de ses sujets fidèles ; c'est encore sous les voûtes protectrices du temple que les Français accoururent se réfugier, lorsqu'éclata soudain, le 21 octobre 1798, la terrible insurrection du Caire réprimée par Bonaparte avec autant de rapidité que d'énergie.

Les Enterrements.

Le lendemain je visitai la citadelle qui domine la belle mosquée du sultan Hassan que j'avais vue avec admiration et tristesse à la fois. En sortant de Shepeard's Hotel, je traversai les jardins ombragés de l'Ezbékièh pour atteindre la place *Atab-el-Kadr*, au centre de laquelle se dresse la statue équestre d'Ibrahim-Pacha, fils aîné de Méhémet-Ali, en costume de général, le sabre au côté, le bras droit étendu, comme si, par ce geste de commandement, le vainqueur de Nezib indiquait encore à ses troupes du *Nizam* la colline d'où elles devaient déloger les Bachi-Bouzouks du sultan Mahmoud, dans la glorieuse journée du 28 juin 1839. De ce point part le nouveau boulevard Méhémet-Ali, qui se dirige, en droite ligne, vers la place Roumelièh. Je m'engageai dans cette grande artère où, un peu avant d'arriver à la mosquée du sultan Hassan, j'entendis un bruit confus, mélange de cris et de chants, et j'aperçus au milieu d'un nuage de poussière une longue procession, l'enterrement d'un bey riche et connu, comme je l'appris plus tard; je m'écartai pour laisser passer le funèbre cortège. C'était le premier défilé de ce genre que je rencontrais, et il me parut des plus curieux. En tête s'avance, avec pompe, le *Kaffâra*, composé de quatre chameaux portant des caisses de pains, de viandes et de dattes, que l'on distribue pendant les arrêts aux indigents accourus de tous les quartiers de la ville. Cette sorte de convoi expiatoire précède les *Yemenecyeh*, corporation d'aveugles, vêtus de cotonnades indigo, qui vont lentement et chantent sur un ton monotone la profession de foi musulmane : « *La ilaha ila Allah ou Mohammed rasoul Allah*, Il n'y « a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète » ;

ensuite marchent sur deux files les amis du mort et des personnes pieuses, les premiers ayant à la main un *asqi*, espèce de brûle-parfum d'argent suspendu à des chaînettes et dans lequel se consument de l'encens ou des aromates. Des *fiqi* et des membres d'ordres religieux les suivent et entonnent, de temps à autre, des versets du Coran ; derrière eux ondulent au vent des drapeaux à moitié déployés et tenus par des derviches ; puis vient une bande de gamins affublés d'oripeaux bigarrés, souvent même en guenilles, conduits par un chef qui se démène en vain pour les faire rentrer dans le rang. Ces gavroches des pompes funèbres du Caire manquent absolument de *decorum* ; à voir leur démarche dandinante et leur aspect folâtre, on dirait qu'ils prennent part à une fête. Voici enfin la bière portée sur les épaules d'une dizaine d'amis du défunt qui se remplacent à intervalles ; le cercueil est recouvert d'un grand châle de cachemire rouge, orné de broderies ; à l'avant, sur un poteau, sont placés le turban du mort, son sabre et sa ceinture, le tout surmonté d'un large bouquet de soucis, emblème de la douleur chez tous les peuples d'Orient.

La partie la plus originale du cortège ferme la marche ; ce sont les *neddabeh*, pleureuses enveloppées de longues robes bleues, les cheveux épars, poussant des gémissements à fendre l'âme ; quelques-unes, des plus zélées et qui attendent sans doute un supplément de backchich, ont la figure barbouillée d'indigo et les mains souillées de cendre. Ces intéressantes créatures, mercenaires de la douleur, agitent chacune un foulard rouge qu'elles tortillent au-dessus de la tête et autour des épaules avec force simagrées, jérémiades et contorsions. La présence de pleureuses aux enterrements est une coutume qui remonte à la plus haute antiquité dans le pays des Pharaons, comme nous aurons l'occasion de le constater au cours du voyage.

Elle vise au funèbre, mais elle n'est que d'un comique achevé cette larmoyante arrière-garde du convoi, pantalonnade macabre formant une cacophonie burlesque où se mêlent les

joyeuses cantilènes des gamins, les lamentations graves mais non moins discordantes des aveugles et les criardes clameurs des pleurnicheuses de profession, dont un plaisant a comparé la plainte stridente au gloussement d'une poule qui a perdu ses petits. Un buffle que l'on va immoler sur la tombe termine cet étrange défilé ; son œil paraît morne et triste, comme si la victime avait une vague conscience du cruel sort qui l'attend ; ce sacrifice est appelé, lui aussi, *el-kaffâra*, l'expiation, et destiné à racheter les fautes légères du mort.

Profitant de l'occasion j'interroge le drogman qui m'accompagne, et voici résumés les renseignements qu'il me donne sur les funérailles et les usages qui s'y rapportent chez les Arabes du Caire. Dès qu'un musulman a rendu le dernier soupir, les femmes font éclater leur douleur par des sanglots et des cris déchirants, tandis que les hommes au contraire gardent une attitude impassible ; elles se frappent le sein, se déchirent la figure, s'arrachent les cheveux, en proie au plus violent désespoir. C'est alors à qui célébrera le mieux en éloges hyperboliques les innombrables qualités du défunt. Si c'est un père de famille, par exemple, qui a expiré, ses femmes et ses filles s'écrient : « O notre maître ! ô puissant « dromadaire qui portais notre nourriture et qui soutenais le « fardeau de notre existence ! ô lion regretté, notre unique « appui ! Pourquoi nous as-tu abandonnées ? Que te man- « quait-il au milieu de nous ? Nos soins n'ont-ils pas été « assez dévoués ? Notre soumission n'était-elle pas sans « bornes ? Les témoignages de notre amour n'avaient-ils pas « touché ton cœur ?... »

S'agit-il d'un personnage de marque, les amis accourent à la demeure du mort, se répandent en louanges sur le défunt, entrecoupées de complaintes, tout en buvant du café ou avalant des sorbets, et font ripaille à ses frais. Au moment où le convoi quitte la maison mortuaire, serviteurs et femmes se jettent sur la bière et feignent de s'opposer à ce que le corps franchisse le seuil, se livrant à un vacarme épouvantable et à un vrai pugilat où les coups pleuvent tout de bon, dru comme

grêle. Cette lugubre scène tragi-comique une fois jouée et le cortège en marche, parents et connaissances du défunt se disputent l'honneur de porter le cercueil quelques instants; c'est dire si le pauvre mort est secoué et ballotté de main en main. Le long de la route de simples passants se joignent volontiers à l'enterrement, ce qui constitue, d'après la foi musulmane, un acte des plus méritoires. On s'arrête un peu de temps à la mosquée, en général à celle du sultan Hassan, si ce sont les obsèques d'un notable, et l'iman y récite les prières. Puis la procession funèbre reprend au pas de course son chemin vers le cimetière, et le corps enveloppé de son linceul, mais retiré de la bière, est enseveli la face tournée dans la direction de la Mecque. On le dépose sous la voûte oblongue d'un tombeau en briques recouvert par une large pierre enduite de chaux; ce genre de sépulcre est surmonté d'une colonnette que coiffe parfois un turban sculpté.

La cérémonie achevée, les invités retournent en toute hâte à la maison mortuaire où les banquets, les danses et les gémissements de commande alternent pendant trois jours consécutifs. La durée du deuil est d'une année au moins pendant laquelle les femmes, si le défunt était encore jeune, portent des chemises, des voiles et des mouchoirs teints en bleu foncé; chaque jour, à une heure convenue, elles s'abandonnent à toutes les expressions les plus bruyantes de la douleur, jouent du *tarabouck*, mangent des confitures et, tout en étant inconsolables, cherchent à s'étourdir et à se distraire le mieux qu'elles peuvent. C'est ce qu'on appellerait volontiers une douleur gaie !

La Citadelle. — Les Mamelouks.

A un des angles de la place Roumelièh une porte sarrasine, flanquée de deux tours massives à créneaux et à mâchicoulis, débouche dans le *Bab-el-Azab*, chemin étroit, taillé à pic dans des quartiers de roche et menant à la citadelle que j'allais visiter. Une chaussée facilite maintenant l'ascension, mais je préférai gravir la falaise pour suivre le ravin sinueux auquel se rattache le souvenir d'un drame sanglant, je veux parler du massacre des Mamelouks ordonné par Méhémet-Ali au début de sa vice-royauté.

Avant d'en faire le rapide récit, disons quelques mots de cette redoutable milice qui, depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'au jour où elle fût exterminée, tint l'Egypte sous son joug détestable, soit d'abord en élevant au trône les deux dynasties *baharite* et *bordjite*, soit plus tard en opprimant le pays par son esprit tyrannique et indiscipliné. Le mot *mamelouk* signifie *homme possédé*, *esclave*, et le corps spécial composé de ces esclaves s'appelait *halqah*, ceinture, parce qu'il était destiné à entourer partout le sultan. Voici comment Napoléon, dans ses *Mémoires* sur la campagne d'Egypte, s'exprime au sujet de cette garde prétorienne qui imposait ses volontés au *divan* du Caire et chassait à l'occasion le pacha nommé par la Sublime-Porte : « Les Mamelouks, écrit le « grand capitaine, naissent chrétiens ; ils sont achetés à l'âge « de sept ou huit ans dans la Géorgie, la Mingrélie, le Cau- « case : des marchands de Constantinople les amènent au « Caire, et les vendent aux beys. Ils sont blancs et beaux « hommes. Des dernières places de la maison ils s'élèvent « progressivement, et deviennent *moultézims* de villages,

« *kiachefs* ou gouverneurs de province, enfin beys. » Les successeurs de Saladin furent assez imprévoyants pour introduire sur les bords du Nil les Mamelouks qui formèrent d'abord leur garde particulière : « Imprudent monarque, s'écriait un « poète contemporain du sultan El-Melek qui lutta contre « saint Louis pendant la septième croisade, dans le nid de « l'aigle tu appelles les vautours ! Les fils du grand *Salâh-ed-* « *Dyn* ont acheté des esclaves pour se vendre à eux comme « esclaves eux-mêmes ! » En effet, les Mamelouks eurent bientôt asservi l'Egypte, sur laquelle ils régnèrent pendant deux siècles et demi. Le sultan des Ottomans, Sélim III, brisa bien leur pouvoir en 1517, mais il laissa après lui une organisation défectueuse de sa conquête. Il avait divisé les Mamelouks en vingt-quatre milices commandées chacune par un bey, qui levait les contributions et assurait la défense du pays contre les attaques des nomades. Ces corps d'élite, sans cesse renouvelés par des recrues aussi braves que vigoureuses, ne tardèrent pas à supplanter les Turcs amollis et à s'emparer des premières charges militaires. A la longue l'autorité affaiblie des sultans de Constantinople ne fut plus que nominale, et l'Egypte retomba sous la domination de ses anciens tyrans, les beys, constitués en une sorte de féodalité comme celle qui existait en Europe au moyen âge. Divisés entre eux, ces aventuriers pressuraient la région pour subvenir au dispendieux entretien de leurs pages, de leurs serviteurs et de leur harem, rejetaient souvent le tribut annuel de la Porte et se disputaient le pouvoir à coups de sabre, au milieu de compétitions, de cruelles représailles et d'une anarchie sans nom.

Cependant, fait bizarre et dû à quelque cause mystérieuse, une loi fatale ne permet pas plus aux races humaines étrangères à l'Egypte qu'aux plantes exotiques de s'y perpétuer ; les unes comme les autres dégénèrent sur ce sol qui se venge de ses conquérants et disparaissent à la seconde ou troisième génération. Mais, ainsi que nous l'avons dit, la phalange se recrutait par l'envoi régulier de nouveaux esclaves des territoires caucasiens. Lorsque Bonaparte débarqua en 1798

près d'Alexandrie, dans la vallée du Nil on n'estimait plus que l'*homme acheté*, seul digne des plus hautes fonctions ; mais les victoires des Français, en décimant les Mamelouks, firent brèche à leur arrogante puissance. Néanmoins, dès 1808, les beys avaient repris les armes et quelques années après ils tramaient un complot contre Méhémet-Ali, d'abord *kaïmakan*, puis vice-roi de nom, mais en réalité le maître de l'Egypte. Le sultan, en effet, ayant chargé ce prince, qui lui portait ombrage, de la périlleuse mission de combattre les Wahabites révoltés, le pays allait se trouver dégarni de troupes et la milice jugeait l'occasion favorable pour ressaisir le pouvoir. Mais, avant de s'éloigner du Caire, l'astucieux *khédive* résolut d'anéantir à jamais cette fougueuse soldatesque qui fomentait une agitation permanente dans la contrée.

Le 1er mai 1811 il invita donc les 480 Mamelouks à une fête qu'il donnait à la citadelle pour l'investiture de son fils Toussoun Pacha, près de partir pour la Mecque. Sans défiance les beys s'y rendirent avec leur brillante escorte, en costumes magnifiques, caracolant sur leurs coursiers équipés fastueusement, et Méhémet-Ali, afin d'écarter tout soupçon, les reçut avec un luxe et une cordialité extrêmes ; puis, la cérémonie terminée, il les congédia le sourire aux lèvres.

Plein de sécurité, le somptueux cortège s'engage alors dans le chemin encaissé pour descendre à la place Roumelièh ; mais bientôt l'avant-garde s'arrête stupéfaite : les portes sont closes. A l'instant un coup de canon retentit, c'est le signal convenu du carnage, et la boucherie commence. En un clin d'œil les Albanais, dévoués au vice-roi, garnissent les remparts et ouvrent un feu roulant sur les Mamelouks qui tombent avec leurs montures et s'entassent pêle-mêle dans cette gorge sans issue, criblés à bout portant par la fusillade nourrie que dirigent sur eux les soldats ou plutôt les bourreaux du khédive embusqués derrière les épaisses murailles. C'est en vain que fous de rage et de désespoir les guerriers qui avaient vaillamment lutté contre les premières troupes du monde, cherchent un ennemi invisible, brandissent leur cimeterre, déchargent

éperdus leurs pistolets contre le roc impénétrable d'où jaillit l'éclair, d'où part la mort. Il faut périr là, obscurément, sans gloire, sans vengeance, égorgé, comme un troupeau à l'abattoir, dans un odieux guet-apens. Saisis d'épouvante les coursiers se cabrent, s'emportent et s'abattent foudroyés. C'est une scène atroce digne de l'enfer dantesque : on ne voit plus qu'un effroyable désordre de cavaliers et de chevaux qui râlent dans les dernières convulsions ; puis bientôt aux blasphèmes, aux cris déchirants des blessés, aux plaintes des mourants succède un silence lugubre. De cette altière et célèbre milice qui faisait trembler les pachas turcs et avait accompli tant d'exploits, il ne reste plus qu'un hideux monceau de cadavres troués de balles, dont le sang coule à flots et va rougir le pied du *Château de la Montagne*, sombre témoin de ces horreurs !

Un seul des Mamelouks, Amin-Bey, échappa au massacre : d'un formidable bond il lança son pur sang pardessus le rempart et vint tomber tout meurtri à quatre-vingts pieds au fond du précipice. Des Arabes recueillirent l'audacieux cavalier et le cachèrent dans une maison voisine, mais huit jours plus tard il fut découvert et eut la tête tranchée. Pendant cette destruction barbare, le despote qui l'avait commandée, pâle, silencieux, écoutait, profondément troublé, les détonations de la mousqueterie ; loin d'affecter, comme on l'a dit à tort, un air indifférent ou impassible en fumant son narghileh, le vice-roi était tellement ému qu'il se sentit défaillir et dut demander un verre d'eau.

Ainsi disparut, dans une terrible catastrophe, le corps turbulent des Mamelouks, comme un siècle avant les Strelitz avaient été immolés, victimes de l'ambition du tzar Pierre le Grand, et comme les Janissaires, eux aussi, devaient périr quinze ans plus tard, mitraillés par les ordres du sultan Mahmoud II. Une même fin tragique frappa donc ces trois milices prétoriennes qui, en Russie et en Turquie, comme sur les bords du Nil, avaient décidé du pouvoir suprême. L'extermination des Mamelouks, cette Saint-Barthélemy

de l'Egypte, fut un forfait que ne sauraient excuser les nécessités de l'implacable politique, et dont la tache sanglante souille à jamais la mémoire de Méhémet-Ali; mais l'histoire enregistre ce crime abominable sans grand étonnement; « l'humanité, a dit Ampère avec trop de justesse, est malheu- « reusement étrangère aux gouvernements orientaux. »

La citadelle *Qal'ah-el-Gebel* (la forteresse de la montagne) s'élève sur le dernier mamelon du Mokattam et date de la fin du xiie siècle; elle fut bâtie par le fameux Salah-Eddin Yousouf, le grand Saladin, qui, d'abord gouverneur du Caire au nom du sultan de Syrie Nour-ed-Din, se déclara ensuite indépendant à la mort de ce prince, fonda en Egypte la dynastie des Ayoubites et combattit les croisés avec ardeur. La légende rapporte que l'adversaire de Richard *Cœur-de-Lion* choisit cet emplacement pour le fortifier après s'être assuré, par de nombreuses expériences, que la viande exposée à l'air libre y conservait sa fraîcheur vingt-quatre heures de plus qu'en tout autre endroit du Caire où des environs. Le château comprend trois parties bien distinctes, pourvues chacune de puissantes murailles et de tours crénelées : *el-Azab*, *el-Enkichariéh* et la citadelle proprement dite *el-Qal'ah*, qui dépasse les autres en hauteur. Le côté le plus fort regarde la ville; sans doute les sultans ou gouverneurs de l'Egypte avaient songé à se défendre plutôt contre les rebelles de l'intérieur que contre les ennemis du dehors. D'ailleurs l'acropole est dominée par le plateau du Mokattam, dont la sépare un ravin très encaissé; aussi n'a-t-elle plus aujourd'hui de valeur stratégique.

Saladin fit en outre creuser, pour les besoins de la garnison, à une profondeur de quatre-vingt-huit mètres, un énorme puits carré à deux étages et d'où l'on élève l'eau à l'aide d'une *sakiéh* que font tourner des bœufs; un escalier en colimaçon et à pente douce permet de descendre jusqu'à la source même du *Bir Yousouf*, le puits de Joseph, ainsi appelé du prénom de Saladin, quoique la tradition en fasse remonter, à tort, l'origine à Joseph, fils de Jacob; l'ensemble de cette construction souterraine forme un bel ouvrage curieux à visiter.

Le premier des Ayoubites avait aussi bâti dans l'intérieur de la forteresse un palais, nommé le *Divan de Joseph*, qui, pendant sept siècles, servit de résidence aux sultans mamelouks et ensuite aux pachas turcs ; on y admirait principalement une vaste salle soutenue par trente-deux colonnes monolithes en granit rose, ornées de chapiteaux pharaoniques, dépouilles de Memphis. En 1829, Méhémet-Ali fit démolir cet édifice remplacé par le palais actuel et la mosquée qui porte son nom. Avant l'expédition de Bonaparte, l'*aga* des Janissaires, général en chef de l'infanterie, habitait le château ; d'ailleurs cette forteresse est immense : on dirait une ville. L'enceinte renferme des mosquées, des casernes, des arsenaux, des ministères, une imprimerie, que sais-je encore ! Abbas-Pacha y avait même rassemblé, à grands frais, une ménagerie dont les lions fourbus n'avaient plus la force de rugir et où les hyènes efflanquées tournaient dans leurs cages avec un air mélancolique.

Le palais du khédive est d'un style simple au dehors, mais l'intérieur est décoré avec magnificence, quoique ce luxe ne soit pas toujours du meilleur goût. Quant à la mosquée de *Mohammed-Ali*, les indigènes ne voient rien de comparable à ce temple et s'extasient avec emphase sur cette prétendue merveille. Ce n'est pourtant qu'un pastiche plus ou moins heureux des vastes mosquées de Constantinople. Certes le monument étonne par sa grandeur, plus lourde que majestueuse ; mais le manque de proportions rend l'édifice disgracieux ; ainsi les minarets octogones, coiffés d'un vilain toit en éteignoir, paraissent beaucoup trop grêles à côté de la coupole, tiare ou casque gigantesque, flanquée elle-même de quatre demi-coupoles du genre byzantin. L'intérieur, tout en albâtre poli, est triste, bien qu'on ait multiplié les peintures, les mosaïques et les dorures. Mais ce clinquant ne brille pas, tant la lumière y pénètre difficilement par de rares ouvertures. Comme le gardien m'introduit dans l'immense salle déserte et sombre, j'éprouve une sensation de froid ; je pense à l'énorme vaisseau de la cathédrale de Milan, aussi glacial, aussi mal éclairé,

mais étonnant chef-d'œuvre qui, lui, supporte une admirable végétation de marbre. A droite de l'entrée je vois le tombeau du fondateur de la mosquée, de l'illustre Macédonien, dominant encore le sinistre défilé, théâtre du massacre ordonné par l'impitoyable khédive.

Mais le plus grand attrait de la citadelle, c'est l'éblouissant et féerique panorama que l'œil émerveillé embrasse de l'esplanade : au premier plan, la place Roumelièh, fourmillant de monde, où dansent aujourd'hui les acrobates et jonglent les baladins ; puis la colossale mosquée du sultan Hassan ; derrière, l'ancien harem d'Abbas-Pacha, l'imposante mosquée de Touloun et la vaste place de Qarameïdan, entourée de casernes ; bref, à mes pieds s'étage, baignée de lumière, la ville magique, des mille rues de laquelle monte un bruissement confus, indescriptible fouillis de coupoles luisantes, d'édifices bariolés de teintes blanches et rouges, de terrasses, de palais et de maisons multicolores, d'où jaillissent, comme une forêt de mâts, cent minarets élancés, d'où émergent les arbres feuillus de l'Ezbékièh, les magnifiques sycomores de l'allée de Choubrah. Plus loin j'aperçois le port si animé de Boulaq, assis au bord du Nil jaunâtre, tacheté, comme une peau de tigre, de voiles et de dahabièhs, et sur la gauche le pâté noirâtre du vieux Caire, qui sert de repoussoir aux verdoyants parterres de la joyeuse île de Rodah. Au delà du fleuve sinueux se déroulent les riantes campagnes de Gizèh, qu'arrête brusquement la lisière rougeâtre du désert libyque, où les trois Pyramides, à l'extrême horizon, coupent l'azur radieux de leurs arêtes nettes et brillantes.

Sur la gauche voici, partant de Boulaq, un énorme aqueduc qui court jusqu'à la citadelle à travers un espace aride, parsemé de ruines et de mamelons couronnés de moulins à vent; à la suite l'immense nécropole de l'*Imam Chafey* étale ses milliers d'édicules funèbres jusqu'aux pentes dénudées du Mokattam. En me retournant je découvre encore des champs de décombres et de mornes cimetières se prolongeant à l'infini et qui forment au nord une sombre ceinture à la prestigieuse

cité, gigantesque mosaïque, si pittoresque, si chatoyante et d'un art sans rival. La vue du Caire, du haut de la citadelle, représente un des plus beaux spectacles qui soient au monde. « C'est, a dit heureusement M. Charles Blanc, un conte « des Mille et une Nuits, mais en plein soleil ! ».

Les Psylles-Gam'a El-Azhar.

La fenêtre de ma chambre donne sur la cour de l'hôtel, et, comme je regarde au dehors, voici le curieux spectacle que j'aperçois : les touristes de pays divers, en société desquels je viens de manger des pigeons au riz grillé relevé d'une sauce tomate (je vous recommande ce mets exquis !), font cercle autour d'un psylle. C'est ainsi qu'on nomme au Caire les charmeurs de serpents. Un de ces intéressants artistes vient de tirer de sa besace une vipère *haje*, avec laquelle il fait toutes sortes de tours. D'abord il met la tête du reptile dans sa bouche, la mord avec rage, puis entortille la vipère comme un ruban le long de son cou et de ses bras. Soudain le psylle la reprend, lui crache dans la gueule, et la bête se dresse raide, inflexible, *changée en bâton*, pour employer l'expression consacrée, et me rappelle l'*uréus* rigide, à la gorge enflée, que les anciens Egyptiens ont sculpté sur les parois de leurs temples ou parmi les hiéroglyphes des spéos. Cette raideur, qui étonne toujours les assistants, n'est que l'effet d'une courte catalepsie, état d'insensibilité passagère produit par la forte pression que le charmeur exerce avec le pouce sur le cerveau du reptile. Au bout de quelques instants le psylle saisit le serpent par la queue, le roule entre ses mains en marmottant des incantations, et la vipère, qui remue à nouveau, semble revenir à la vie. Notre héros ne court d'ailleurs aucun danger, car il a eu soin au préalable d'arracher à son *sujet* sa dent venimeuse ; et puis les ophiogènes de l'antiquité n'ont-ils pas transmis à ses ancêtres les sortilèges et les paroles cabalistiques des magiciens qui rivalisèrent avec Moïse à la cour du pharaon Ménephtah ?

Les charmeurs du Caire gagnent surtout de bons backchichs en cherchant, pour le plus grand plaisir des étrangers, une vipère cachée dans une chambre obscure et qu'ils appellent en imitant le sifflement de l'animal. Le plus fort, c'est que l'appartement est supposé ne contenir auparavant aucune couleuvre, et les psylles prétendent que leurs chants magiques la font venir je ne sais d'où. A moins de croire à la sorcellerie, on ne saurait douter que ces habiles prestidigitateurs profitent d'une distraction du touriste pour introduire prestement une vipère qu'ils ont apportée avec eux. Quoi qu'il en soit, ces jongleries amusent toujours les voyageurs.

Dès que cet émule de l'enchanteur Merlin fut parti, je me dirigeai vers la mosquée d'El-Azhar; il me fallut traverser un dédale de ruelles étroites et encombrées pour arriver devant le parvis de l'édifice. J'entrai par la porte des Barbiers, *Bab-el-Mouzeyinin*, superbe ouvrage enjolivé de peintures blanches et vertes et de dorures éclatantes; dans une première cour ou *hall* découvert se tiennent des marchands de fruits et de légumes ; sous un porche des barbiers rasent la tête d'étudiants arabes dont le crâne nu disparaît sous la mousse neigeuse du savon. Un autre portail, badigeonné de rouge et d'outremer, décoré avec clinquant de lourdes sculptures où domine la rosace bosselée des Turcs, donne accès à la grande cour de la mosquée, dont l'aspect est des plus intéressants et des plus pittoresques.

Des centaines d'étudiants de nations fort diverses, de sectes opposées depuis les sonnites ou orthodoxes, jusqu'aux schyites ou hérétiques, forment des groupes animés que nuance agréablement la variété des costumes. Les uns assis sur les dalles, les jambes croisées, paraissent très appliqués ; d'autres, adossés aux colonnes des portiques, racontent des histoires interminables ou discutent entre eux avec chaleur. Ceux-ci étendus nonchalamment font la sieste; ceux-là tricotent sans vergogne comme les zouaves du bey de Tunis à la porte des casernes; dans un coin un petit bonhomme tout courbé disparaît sous un livre énorme plus gros que lui. Dans

cette ruche laborieuse et bourdonnante je remarque les types les plus disparates, depuis l'Indou aux traits délicats ou le Turc à la face pâle et bouffie jusqu'au Nubien bistré et jusqu'à l'indigène du Kordofan ou du Darfour, noir comme l'ébène. Au milieu de cette *estudiantina* bigarrée circulent les vendeurs de limonades et de galettes, les porteurs d'eau qui crient sans discontinuer : « *Sébil Allah ia hatchan*, l'eau de Dieu pour toi qui as soif ! »

De cette cour si curieuse, si bruyante, je passe dans le *kuttab* ou école primaire, galerie extérieure bondée d'enfants qui, sous l'œil du *fikee* (magister), épellent ou répètent d'un ton traînant les versets du Coran ; tous marmottent en balançant leur petite tête d'un mouvement machinal et rythmé avec la régularité d'un métronome.

Un péristyle sépare cette salle scolaire de la mosquée proprement dite, dans laquelle j'entre d'un pas délibéré avec le drogman. Mais, au moment même où je franchis le seuil, éclate une rumeur épouvantable, comme si l'édifice s'écroulait : vingt étudiants, l'œil enflammé, les traits bouleversés par la colère, poussent des rugissements de fauves, se précipitent sur moi, agitant les bras comme des forcenés, et menacent du poing l'intrus, prêts à le mettre en pièces. Vrai, tous ces grands diables sont beaux dans leur fureur démoniaque ! Je recule aussitôt, en dehors du sanctuaire, tout surpris de cette tempête que venait de déchaîner mon innocente personne. « Vous n'aviez pas pris de babouches ! » me crie mon Arabe. J'avais ainsi profané l'enceinte sacrée, et voilà ce qui provoquait le courroux de ces sectateurs de l'Islam. La mosquée d'El-Azhar passe, en effet, pour être restée le foyer incandescent du fanatisme musulman le plus exalté. Avant d'assassiner Kléber, Souleyman y reçut l'hospitalité pendant plusieurs jours. Sur ces entrefaites le drogman expliqua en quelques mots à ses bouillants coreligionnaires que, loin de vouloir faire injure au Prophète, j'étais au contraire plein de respect pour sa mémoire et que la méprise avait été bien involontaire de ma part. L'incident était clos, et le boucan s'a-

paisa aussitôt. Je chaussai alors d'énormes babouches et je pus visiter ainsi le lieu saint.

L'intransigeance des Arabes du Caire a bien diminué en général : par exemple jusqu'à l'expédition française il était interdit aux chrétiens de passer à cheval devant certaines mosquées, entre autres devant celle d'El-Azhar ; mais Bonaparte mit fin à cet usage intolérant. Longtemps après les *giaours* ne pouvaient fouler les dalles des temples musulmans que pieds nus. Ainsi Champollion, lors de son voyage en Egypte en 1828-29, raconte que, pour être admis dans la mosquée de Touloun, il lui fallut tirer ses chaussures. « Mais « j'étais sans bas, ajoute l'illustre déchiffreur des hiéroglyphes; « la difficulté était pressante. Je quitte mes bottes, j'emprunte « un mouchoir à mon janissaire pour envelopper mon pied « droit, un autre mouchoir à mon domestique nubien Mo- « hammed pour mon pied gauche, et me voilà sur le parquet « en marbre de l'enceinte sacrée... » Depuis lors, les ulémas ont fait au progrès une nouvelle concession, celle des pantoufles. S'ils continuent sur cette dangereuse pente, où en arriveront tes disciples, ô Mahomet !

Le sanctuaire a la forme d'un immense parallélogramme allongé de près de 3,000 mètres carrés, où 380 colonnes à trois travées en porphyre et en granit, avec des chapiteaux d'ordres divers enlevés aux temples antiques, donnent l'illusion d'une grandiose forêt de marbre ; mais l'effet serait encore plus imposant si la salle était moins basse, le plafond moins noirci et le tout mieux éclairé, bien que 1,200 lampes (fumeuses, il est vrai, pour la plupart) soient suspendues à la voûte.

Je remarquai aussi, à la différence des autres mosquées, quatre *kébla* pour la prière qui correspondent aux quatre grandes sectes orthodoxes de l'Islam : les *hanbalites*, les *schaféites*, les *malékites* et les *hanéfites*. Mais ce qui me frappa surtout, c'est la quantité de malles, de bahuts et de coffres d'une rare vétusté alignés le long des murs et qui, comme je l'appris du drogman, contiennent les manuscrits et les hardes des nombreux étudiants. Ceux-ci font cercle dans des

attitudes diverses autour de leurs professeurs, en général des cheiks vénérables à barbe blanche et qui, assis sur des nattes de jonc et appuyés contre un fût de pilier, expliquent gravement à leurs auditeurs attentifs les deux branches de l'exégèse du Coran, le *tafsin* et le *hadith*. Sortant du sanctuaire, je pénétrai dans la *Zaouiyet-el-Omian*, la chapelle des aveugles, grande salle où sont réunis trois cents malheureux privés à jamais de lumière et qui suivent aussi des cours ; leur passe-temps favori consiste à faire des exercices de calcul, et quelques-uns d'entre eux, doués d'une prodigieuse mémoire, jonglent avec les chiffres d'une façon étonnante.

El-Azhar, « la fleurie ou la florissante » fut bâtie par Gewehr-el-Kaïd, général du calife fatimite El-Moez, en l'an 362 de l'hégire, soit trois ans après la fondation du Caire. On a sans doute appelé ainsi cette mosquée par allusion au surnom de *Zahara* (fleurie) qu'avait reçu Fatma, fille de Mahomet, dont ce prince prétendait descendre. Cet édifice ne se composait au début que d'une simple cour entourée de portiques, sur le plan classique des mosquées d'Amrou et de Touloun, et dès l'origine, ce fut une maison de prière et un collège où affluaient, avides de savoir, les jeunes musulmans des pays les plus lointains. Divers sultans l'embellirent et y ajoutèrent de nombreuses constructions, de sorte que la mosquée d'El-Azhar est devenue avec le temps, à la fois, université, bibliothèque, hôtellerie pour les studieux disciples de l'Islam, hospice d'aveugles et asile d'indigents ; car, comme dit avec raison Théophile Gautier, « toute la vie musulmane gravite « autour de la maison de Dieu. »

Tandis que les fameuses facultés de Bagdad, de Damas, de Bassorah déclinaient et finissaient par disparaître, celle d'El-Azhar, au contraire, fidèle gardienne du dépôt sacré de l'orthodoxie musulmane, voyait grandir, avec les siècles, son importance et son prestige. Elle demeure toujours le rempart de granit, la forteresse inexpugnable contre laquelle vient battre en vain le flot montant des idées modernes et de la civilisation européenne. C'est ce vaste monument que prirent

pour refuge, lors de la sanglante émeute du Caire, au lendemain de l'occupation française, les quinze mille insurgés, pourchassés, la baïonnette dans les reins, par le général Bonaparte. Ces fanatiques, résolus à se défendre jusqu'à la mort, s'y étaient fortement barricadés. Pour en venir à bout Bonaparte, dont ils avaient rejeté les offres généreuses de pardon, fit cerner toutes les issues de la mosquée par des colonnes de grenadiers, tandis que des hauteurs du Mokattam les batteries du général Dommartin faisaient pleuvoir une grêle d'obus et de boulets sur le dernier réduit des révoltés.

El-Azhar est encore de nos jours la plus célèbre et la plus fréquentée de toutes les universités de l'Islam : 300 professeurs enseignent gratuitement à plus de 9,000 étudiants de tout âge; l'enfant y coudoie le vieillard; toutes les races qui ont embrassé la religion du Prophète, de l'Atlantique au golfe du Bengale, des rives du Niger aux bords de l'Oxus, se trouvent représentées sous les voûtes de cet antique temple de la science.

Ces milliers d'étudiants sont répartis dans des *riwaks* ou salles particulières et dans les *harats* ou quartiers correspondant aux diverses contrées de l'Islam, système analogue à celui qui était en vigueur dans nos universités du moyen âge et qui a survécu dans certaines cités savantes d'Allemagne. El-Azhar, caravansérail cosmopolite, est comme un club (moins le luxe et le confort) pour un grand nombre d'étudiants, qui logent là et y prennent leurs repas; d'un jour l'un on y fait une distribution de pain et d'huile pour l'éclairage à ceux qui manquent de ressources; mais l'usage du café et du tabac est rigoureusement interdit. Les étudiants qui n'habitent pas l'université peuplent les *okels* des rues voisines, le quartier Latin du Caire. Quant aux dépenses d'entretien qui s'élèvent assez haut, elles sont couvertes, soit par les crédits qu'alloue le gouvernement, soit par des legs pieux (*wakfs.*)

On jouit d'une grande liberté à El-Azhar et chacun suit à son gré les cours qu'il a lui-même choisis. Le recrutement des professeurs se fait d'une façon en quelque sorte patriar-

cale, comme par acclamation, du double consentement des cheiks qui interrogent les candidats et des camarades qui assistent aux joutes oratoires.

Il est regrettable que le plan d'études dans le premier centre universitaire de l'Islam se meuve uniformément dans un cercle aussi restreint. Il ne comprend que quatre sections principales : les deux premières concernent la grammaire et la syntaxe ; la troisième partie se rapporte à l'*Aëlm-el-Tauhid* ou science de l'unité de Dieu (sorte de théodicée), et la quatrième embrasse l'*Aëlm-el-fiq* ou ensemble des innombrables commentaires du Coran avec l'*Aïat*, principes de jurisprudence civile et criminelle. A cet enseignement se rattachent, comme annexes, des cours de prosodie, de rhétorique, d'éloquence et de logique.

Que penser de l'utilité et de la valeur de ces études ? On surcharge par des tours de force de mnémotechnie, on surmène la mémoire des enfants condamnés à apprendre les 6,000 versets du livre sacré du Prophète. Plus tard on rétrécit, on étouffe, on épuise l'intelligence de ces écoliers devenus étudiants en l'absorbant dans un fatras d'arides subtilités, de stériles minuties, de controverses byzantines. Il faudrait introduire l'air et la vie dans cette forêt touffue, où l'esprit se dessèche et s'atrophie sous une voûte ombreuse et pourrie de vétusté, d'où a pu s'élever jadis une civilisation brillante, mais qui portait en elle-même des germes funestes de dépérissement.

D'autre part on tenterait en vain de rajeunir l'université d'El-Azhar ou d'y infiltrer les idées modernes et, en général, ce serait une grande illusion que d'espérer adapter jamais notre civilisation au monde musulman. L'islamisme constitue un corps, un bloc dont on ne saurait distraire le moindre fragment. Le Coran, qui forme la pierre angulaire de l'édifice social construit par Mahomet, est à la fois bible et code, traité de morale, de philosophie, de jurisprudence, d'art de la guerre, d'hygiène, où les lois civiles, politiques, religieuses et militaires font corps, étrangement enchevêtrées. Vous ne

pouvez pas plus modifier ou abolir, au sein de la grande famille mahométane, la polygamie, par exemple, la condition inférieure de la femme, sa vie séparée dans le harem, qu'il n'est loisible de changer ou de supprimer les ablutions, la circoncision, les fêtes du ramadan, etc. S'imaginer le contraire, c'est commettre une grave erreur, susceptible d'entraîner de désastreuses conséquences dans les rapports entre chrétiens et croyants, surtout lorsque, comme en Algérie, vainqueurs et vaincus se trouvent face à face en contact journalier.

Refouler les indigènes dans le désert, les parquer dans des réserves ou les exterminer, suivant la méthode *très fin de siècle* des Anglo-Américains à l'égard des Peaux-Rouges, représente un abominable procédé pour résoudre le problème arabe en Afrique, et qu'on ne saurait flétrir avec trop d'indignation, mais c'est un système. Par contre, essayer de civiliser l'élément musulman n'est qu'une utopie, et, j'ajouterai, la plus dangereuse de toutes.

Le rêve étrange, que caressa un instant Napoléon III, de constituer un empire arabe sous le drapeau de la France dans notre grande colonie africaine ne pouvait éclore que dans le cerveau inquiet d'un idéologue. La France, hélas! n'a fait que trop cruellement l'expérience de ce que valent certaines inventions politiques comme le principe des nationalités, par exemple. Telles étaient les pensées qui me passaient par l'esprit, alors que je parcourais les vastes bâtiments de cet institut d'El-Azhar, demeuré le plus solide bastion de la foi musulmane, qui, si elle a perdu beaucoup de terrain en Europe et reste stationnaire en Asie, gagne en Afrique par l'ardeur de son prosélytisme de proche en proche, du Nil au Congo, de l'Atlas aux Grands Lacs équatoriaux, faisant la tache d'huile sur l'immense nappe terrestre du noir continent.

Il me faudrait des volumes si je voulais décrire même rapidement toutes les mosquées dignes d'intérêt qui ornent la pieuse capitale de l'Egypte. Je me résigne donc, à regret, à passer sous silence la magnifique mosquée de Qalaoun (*le grand moristan* de Mansour), le plus vaste hôpital du Caire, qui par

son style rappelle nos abbayes romanes; la mosquée d'El-Hakem, malheureusement très dégradée, mais dont les superbes minarets excitent encore l'admiration; la mosquée d'El-Ghoury aux créneaux découpés en fleurs de lis et toujours fière de son entrée monumentale qui est une merveille; la mosquée El-Nasser, remarquable par son curieux portail à colonnettes; la mosquée El-Mouayya qui renferme un sanctuaire à décoration polychrome d'un grand style et dont l'harmonieux ensemble trahit l'influence du goût occidental et bien d'autres encore. « La beauté de ces mosquées, a dit Am-
« père, montre que, sous les dynasties qui les ont élevées, le
« Caire était une ville riche et florissante. Les monuments
« donnent toujours la mesure de la civilisation d'un peuple. »

Musée de Boulaq.

La gloire incontestée du Caire, le plus riche fleuron de la capitale de l'Egypte, c'est le musée des antiquités. Lorsque j'en fis la visite il était installé à Boulaq, dans de vieilles masures servant de magasins depuis l'expédition de Bonaparte, au bord même du Nil, dont les hautes crues ont failli plusieurs fois le submerger. En 1890, on se décida enfin à transférer les précieuses collections de ce local très défectueux et trop restreint dans un logement princier, au vaste et magnifique palais de Gizèh, ancienne résidence d'Ismaïl-Pacha, qu'entoure un parc splendide. Une belle avenue de deux kilomètres et bordée de constructions neuves se détache de l'Ezbékièh, reliant la petite ville à la capitale, dont elle est devenue ainsi une annexe. Boulaq, qui rivalise de saleté et d'infection avec le Vieux-Caire, situé, lui, à près de trois lieues en amont, consiste en une populeuse bourgade communiquant à la fois avec la Méditerranée par le fleuve et avec le canal de Suez par le canal Ismaïlieh. Ce port traite toutes les affaires maritimes du Delta et d'Alexandrie, comme le Vieux-Caire accapare la navigation commerciale de la Haute-Egypte jusqu'aux cataractes. Boulaq est en outre le point de départ des steamers postaux qui desservent les localités importantes sur le Nil, de la capitale à Assouan. En 1883, les Anglais, dans la crainte du choléra, transportèrent en une nuit tous les habitants de ce faubourg sous la tente près des carrières de Tourah; mais cette exode expéditive fut de courte durée, et Boulaq repeuplé eut bientôt repris sa pittoresque animation. Le musée de Boulaq, plus riche en antiquités égyptiennes que les musées du Louvre, de Londres, de Berlin et de Turin

réunis, contient des trésors inestimables. Jusqu'à ces derniers temps, il n'était composé que du seul produit des fouilles opérées par Mariette, l'instigateur, le créateur, le directeur de cette admirable collection unique au monde. C'est justice aussi de reconnaître que, sans le concours moral et financier d'Ismaïl-Pacha, bizarre mélange, antinomie vivante d'idées élevées et de préjugés semi-barbares, la réalisation de cette œuvre magistrale, si chère à notre regretté compatriote, n'eût pas été possible. Après la mort de l'illustre égyptologue, MM. Maspero et Grébaut, ses dignes et éminents successeurs, ont ajouté les fruits de leurs propres découvertes.

Un des grands mérites de ce merveilleux assemblage de vénérables et curieuses reliques, c'est qu'aucune idée de lucre ou de vaine ostentation n'a présidé à l'organisation du musée; Mariette n'a jamais eu en vue que le progrès de la science, à laquelle il avait dévoué sa vie. Aussi toutes les stèles, tous les fragments hiéroglyphiques, tous les papyrus, si mutilés ou si frustes qu'il les trouvât, pourvu qu'ils offrissent eux-mêmes le moindre intérêt, étaient-ils jalousement recueillis par lui, et il les étudiait ou les faisait déchiffrer avec un soin minutieux.

Le lecteur n'attend pas, sans doute, qu'après tant de savants et d'écrivains remarquables je hasarde une nouvelle et inutile description de ce musée. Cette tâche ardue a été trop bien remplie par MM. de Vogüé, Charles Blanc, Rhoné, Gabriel Charmes, et surtout par Mariette, l'auteur de la célèbre *Notice des principaux monuments du musée de Boulaq*, brochure qui, sous ce modeste titre et sous la simple forme d'un catalogue, constitue un des plus magnifiques ouvrages de l'archéologie ; l'*Avant-propos*, à lui seul, est un érudit et superbe essai de métaphysique, où l'illustre égyptologue s'élève aux plus hautes conceptions de la philosophie transcendantale.

Mariette ne s'était pas appliqué, comme Leipsius au musée de Berlin, à ranger d'après un ordre méthodique les innombrables objets qui remplissaient les vitrines ; on ne retrouvait

pas à Boulaq la rigoureuse classification qui a prévalu dans l'installation des quatre salles du musée Charles X au Louvre, divisées par M. de Rougé en *Salle historique, Salle civile*, *Salle funéraire et Salle religieuse*. Comme il le dit lui-même, le savant avait sacrifié l'aménagement au goût et cherché une certaine mise en scène. Ne fallait-il pas, surtout dans ce lumineux et poétique pays d'Orient, frapper l'imagination des indifférents, piquer la curiosité des touristes et des flâneurs plus ou moins blasés ?

Je ne m'attarderai donc pas à énumérer ces milliers de pièces ou de bibelots, tous dignes d'attention, que le visiteur voyait rassemblés à Boulaq et qu'il peut étudier aujourd'hui plus facilement dans le palais de Gizèh. Au temps de Mariette neuf cent quatre-vingt-six morceaux avaient été catalogués et décrits par lui : statues en bois, en granit, en basalte, statuettes de serpentine ou de calcaire, figurines en porcelaine verte ou bleue, bas-reliefs, stèles diverses, vases d'argent massif, tables d'offrande, coffrets, vases funéraires ou *canopes* par centaines et renfermant des momies d'ibis, scarabées en porphyre ou en feldspath, *naos* ou nefs symboliques en réduction, colliers, gorgerins, bracelets, bijoux en or et en pierres précieuses, etc., etc. N'oublions pas les jolis papyrus enluminés de vignettes coloriées et qui font songer aux riches missels du moyen âge.

La cour qui précède l'édifice est des plus pittoresques ; à première vue on se figure arriver devant l'entrée d'un temple auquel il ne manquerait que les pylônes : voici, en effet, deux magnifiques sphinx en granit rose des époques pharaoniques, représentant l'image de Thoutmès III ; à côté d'eux sont placés deux cercueils en basalte et d'énormes sarcophages de granit du même genre que celui de Chéops que j'avais contemplé à l'intérieur de la Grande Pyramide. Mais ce qui frappe surtout les regards, c'est un superbe colosse, haut de trois mètres et en granit rose, portrait de ce Ramsès II qui remplit l'Egypte de son nom.

Les stèles, les sarcophages et les cercueils abondent à

Boulaq. On sait que les stèles sont des dalles plates et couvertes d'hiéroglyphes ; les égyptologues les ont classées en deux grandes divisions : celles du premier type comprennent les documents ayant un caractère en quelque sorte officiel, comme un décret émanant de l'autorité royale ou sacerdotale, le récit d'un fait important ou même une composition en vers, telle que le poème historico-religieux gravé en l'honneur des exploits de Thoutmès III. Les stèles du second type sont des pierres tumulaires ou des épitaphes ; celles de l'*Ancien Empire*, de forme quadrangulaire et ornées de rainures prismatiques, portent, en texte gravé sur les façades d'édifices, la formule des proscynèmes (expressions d'adoration) résumée en une courte invocation au dieu Anubis et suivie des titres du mort. Sous le *Moyen Empire* les stèles arrondies par le haut ont des inscriptions plus compliquées et parfois hérissées de noms; Osiris y paraît avec le cortège des génies infernaux. Puis, à mesure qu'on se rapproche du *Nouvel Empire*, la stèle tend de plus en plus à se transformer en un tableau de famille, où le défunt est figuré dans une posture d'adoration et entouré des siens, souvent rangés sur deux lignes verticales.

Les sarcophages et les cercueils varient aussi beaucoup avec les époques; Mariette a traité avec une science et une ampleur superbes cette question capitale pour les anciens Egyptiens, dont l'horizon était limité à l'idée de la mort et qui avaient pour constante préoccupation d'assurer la perpétuité de leur dépouille matérielle. Je n'en dirai donc que deux mots. Sous l'*Ancien Empire*, dont les traits caractéristiques dans l'art sont la simplicité et la grandeur, le monolithe funèbre est rectangulaire, sans chevet arrondi, taillé dans le basalte vert, le granit rose ou le calcaire, et en général aucun ornement ne l'enjolive. Sur le couvercle plat sont gravés le nom et les titres du défunt ; l'intérieur renferme un cercueil de bois à face d'homme et dépourvu de peintures. Sous le *Moyen Empire*, à partir de la XIe dynastie, alors que le luxe envahit les arts, les cercueils en bois dominent: les uns chamarrés d'ima-

geries éclatantes et mélangées de fleurs de lotus, d'autres imitant la forme humaine, et le couvercle, enduit d'une sorte de vernis jaune, blanc ou noir, imite le visage du mort; sur la poitrine, au-dessous d'un élégant collier, des dessins aux vives couleurs représentent le vautour et l'uréus, symboles de la souveraineté sur la Haute et la Basse-Egypte; sous les pieds les déesses Isis et Nephthys sont peintes à genoux, dans l'attitude de pleureuses, enveloppant la bière de leurs longues ailes protectrices. Aussi les Arabes appellent-ils ces momies *richi*, terme qui, dans leur langage, veut dire plumes. Passe-t-on au *Nouvel Empire*: dès la XVIIIe dynastie les sarcophages apparaissent massifs, en granit et taillés en caisse de momie; de la ceinture aux pieds se déroule une légende verticale d'hiéroglyphes. Sous les XIXe et XXe dynasties le mort est étendu sur la tombe, portant au menton une barbe carrée, et ses mains libres serrent des emblèmes divers. Puis ce sont des cercueils peints tout en noir au dedans et au dehors; le masque des caisses est doré ou de couleur vermillon, les yeux sont émaillés ou en pâte bleue, et une perruque encadre la tête, parfois surchargée d'ornements d'un brillant coloris. D'autres coffres sont recouverts d'un vernis jaunâtre et ont l'aspect d'une momie en gaine. A la fin de la XXVe dynastie les corps reposent renfermés dans de triples et quadruples enveloppes hermétiquement closes. Quant à la momie même, « statue pétrie, comme dit Paul de Saint-Victor, dans un bloc de baumes », elle suit des variations analogues. Sous l'*Ancien Empire* le cadavre n'est qu'un squelette à peine recouvert d'un lambeau de linceul. Au *Moyen Empire* les momies sont jaunes, cassantes; elles portent au petit doigt une bague ou un scarabée qui sert d'amulette, de fétiche pour chasser les mauvaises divinités; la peau est desséchée et l'emmaillottage laisse beaucoup à désirer. A partir de la XVIIIe dynastie la cavité de la poitrine des dépouilles humaines est remplie d'amulettes diverses telles qu'*amandes* en cornaline, grenouilles en feldspath ou en porphyre, colonnettes vertes. Les momies parées avec élégance sont soigneu-

sement emmaillottées de fines bandelettes qui en moulent les contours, les ongles des pieds et des mains teints en henné; quelques-unes d'entre elles se montrent décorées de bretelles marquées de cartouches royaux. L'éclat du cartonnage, la recherche de la toilette, la valeur des objets précieux déposés près du défunt dénotent à quel degré de richesse et de faste étaient alors parvenus les Pharaons et les Grands. A voir ces merveilles de fraîcheur et de conservation chargées de tant de siècles, on trouve moins invraisemblable l'étincelante fiction de Théophile Gautier dans le *Roman de la Momie*, et l'on comprendrait presque la sympathique émotion qui saisit lord Evandale à la vue du corps embaumé, encore jeune et charmant, de la coquette princesse morte il y a trois mille ans et découverte par le seigneur anglais dans un des hypogées de Bab-el-Molouk, près Thèbes.

Les statues sont fort nombreuses au musée de Boulaq; parmi celles dont l'originalité m'a particulièrement frappé, je citerai un chef-d'œuvre de laideur déterré à Karnak, image en serpentine verte de la déesse Thouëris, qui, d'après Plutarque, aurait été la concubine de Typhon, le dieu du mal et des ténèbres. Le monstre est coiffé d'un fragment de tour; une cape rayée lui tombe sur les épaules, et ses bras démesurément longs s'appuient sur des symboles formés d'une sorte de nœud. Le museau, des plus proéminents et au rictus simiesque, laisse apercevoir deux rangées de dents énormes; les yeux sont gros et saillants, les oreilles très petites; la tête reproduit, si l'on veut, en caricature celle de l'hippopotame; des mamelles flasques pendent sur le ventre gonflé, et la taille disproportionnée repose sur des pattes trapues de lionne, armées de griffes.

« Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum ! »

On se demande comment l'imagination a pu enfanter une idole aussi horriblement hideuse et repoussante. Les Canaques de la Polynésie n'ont jamais inventé de *tabou* plus épouvantable; mais leurs images de divinités sont à peine dégrossies, tandis que ce spécimen hybride du panthéon égyp-

tien est admirablement sculpté, comme si, par son talent, le ciseau de l'artiste avait voulu faire ressortir davantage l'écœurante laideur de l'œuvre. Et pourtant cette statue étrange représente le principe même de la vie, c'est la déesse de la fécondité. Les Egyptiens, ayant vainement cherché à percer le profond mystère de la génération, avaient imaginé cette création monstrueuse et immonde. J'aime mieux Vénus Aphrodite ou Anadyomène aux divins contours, à la radieuse beauté, drapée dans sa ruisselante chevelure, sortant de l'onde portée sur une nacre aux reflets d'iris ! Quel abîme, il est vrai, sépare la sévère théogonie de l'Egypte de l'éclatante mythologie de la Grèce !

Mais ne restons pas sur cette impression défavorable de l'affreuse Thouëris et hâtons-nous de contempler, quelques pas plus loin, l'étonnante statue de Chéphren, le fondateur de la seconde pyramide de Gizèh : le pharaon est représenté assis, le front ceint du bandeau hiératique aux ailes triangulaires; la main droite serre une bandelette roulée, la gauche repose à plat sur la cuisse. Cette superbe figure en diorite, remarquable par la sobriété des lignes, respire une majesté sereine qui surprend et charme à la fois; de ce style primitif se dégage le même sentiment du simple et du grand qui a présidé à l'érection des Pyramides; et l'on admire d'autant plus ce chef-d'œuvre que son âge dépasse six mille ans. Mais comment les Egyptiens, à une époque aussi prodigieusement reculée, avaient-ils pu atteindre à une pareille perfection artistique qui suppose des siècles d'études antérieures, et faut-il en conclure avec Renan que cette stupéfiante civilisation n'a pas eu d'enfance ?

Un charmant groupe en calcaire, exhalant la grâce et le naturel, est celui du prince Ra-Hotep et de la dame Nefer-t, son épouse, découvert dans la nécropole de Meydoum et contemporain du roi Snefrou de la IIIe dynastie; voilà encore une vieillesse respectable ! On dirait des portraits parlants; la pose de la princesse qui croise les mains au-dessous des seins, est pleine de chasteté ; le visage, encadré d'une cheve-

lure touffue, exprime la bonté et la douceur. Un autre groupe, également en calcaire, peut rivaliser avec ce dernier; il se compose de T'ai et de Naïa, frère et sœur, qui vivaient sous la XIXe dynastie; leur élégant costume rappelle la mode de la luxueuse époque de Ramsès. Le premier porte la longue tunique bouffant aux manches; la seconde est vêtue de la grande chemise qui dessine les formes ; l'un et l'autre sont coiffés de larges perruques à tresses tombantes; la physionomie de ces deux personnages est empreinte d'une mélancolique aménité.

Un monument d'un genre différent captive pour quelque temps mon admiration : il comprend un ensemble de trois statues en serpentine : Hathor, déesse de l'*Amenti*, sous la forme d'une vache portant le disque lunaire entre les cornes, repose la tête sur celle d'un haut dignitaire de la cour sous la XXVIe dynastie et nommé Psammétichus, qui se tient debout, vêtu, à partir de la ceinture, d'une sorte de pagne et les bras allongés sur une stèle. A droite et à gauche Osiris et Isis sont figurés assis; le dieu des morts est représenté en momie, coiffé de la mitre symbolique, les bras croisés, armé des emblèmes du gouvernement, le crochet et le fléau. Nous retrouverons souvent Osiris sous cette métamorphose dans les temples de la Haute-Egypte et en particulier à Thèbes. Isis, à la fois mère et sœur d'Horus, la tête couronnée du globe solaire, les cornes contournées en croissant et les mains appuyées sur les genoux, complète cette triade d'un galbe incomparable. La finesse de sculpture est exquise et bien digne de la période des Saïtes qui fut une époque de renaissance.

Quel artiste de nos jours serait capable de fouiller avec une telle perfection une matière d'un grain aussi dur et rebelle? Et alors surgit ce point d'interrogation : comment les anciens Egyptiens pouvaient-ils travailler des roches ingrates comme le basalte ou la serpentine réfractaires à émousser les aciers les plus résistants? Avec quels outils sculptaient-ils des œuvres d'un modelé aussi achevé, d'une pareille souplesse?

Et l'on n'a encore trouvé aucune trace de fer dans les nécropoles ou les hypogées si riches en ustensiles de tout genre! C'est une enigme de plus qui vient s'ajouter à toutes celles que pose à la science intriguée le sphinx de la vallée du Nil.

Mais les artistes égyptiens ne se contentaient pas de faire grand ; ils avaient aussi à un degré intense le sentiment du fin, du délicat et savaient exécuter des merveilles d'orfèvrerie. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir la salle *des bijoux* ; les plus remarquables sont ceux de la reine Aah-Hotep, l'épouse de Kamès, dernier roi de la XVIIe dynastie, et la mère d'Amosis, le libérateur. On a découvert ce trésor, à Drah-abou'l-neggah (Thèbes), dans le cercueil doré de cette élégante princesse, et il a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1867. On ne se lasse pas d'admirer les bracelets d'or et de perles, les colliers *ousekh* (qui s'agrafent sur les épaules de la momie), les bagues, les pectoraux en forme de *naos*, les chaînes garnies d'abeilles en or, les chasse-mouches ou *flabellum* dont le couronnement portait des plumes d'autruche, de délicieuses petites barques en or massif avec leur équipage au complet, des flacons, des pendants d'oreilles en or, composés d'un disque lentiforme auquel est suspendue toute une série d'uréus et de chaînettes, d'adorables scarabées au corselet exigu et aux élytres si menus en pâte de verre bleu tendre, rayée de filets d'or, et tant d'autres que je ne saurais citer.

Voici une hache dont le manche en bois de cèdre est parsemé d'hiéroglyphes découpés à jour et qu'enjolivent en plus des plaquettes de lapis, de turquoises, de cornaline et de feldspath. Voilà un poignard damasquiné dont quatre têtes de femme en feuilles d'or repoussé agrémentent l'élégant pommeau; la poignée est ornée d'un semis de triangles en or et en pierres précieuses disposées en damier. Le vautour tricolore aux longues ailes éployées, vertes, rouges et bleues forme un motif fréquent de décoration pour les bracelets; une mosaïque de pierrettes en lapis, en cornaline rouge, en pâte

de verre et encastrées dans des lames d'or, imite à ravir le jeu chatoyant des plumes. De même on voit souvent représentée la déesse Mouth dans une pose des plus gracieuses, un genou en terre, les bras étendus, coiffée d'une cape papelonnée d'écailles, une minuscule tête d'épervier au front et la chevelure surmontée d'un globe qu'encadrent deux vipères.

Que dire du ravissant miroir dont le manche imite la tige et la fleur épanouie du lotus et qui porte un disque enduit d'un vernis d'or, sorte de métal poli ? Regardons maintenant le superbe diadème de la momie, pièce de premier ordre : un cartouche de pharaon (Amosis) sur fond de pâte bleue, gardé par deux petits sphinx affrontés, compose le motif principal ; les yeux de ces bestioles en or sont rapportés, et, bien qu'ils soient microscopiques, on reconnaît la prunelle en verre noir et l'on distingue la conjonctive en blanc de quartz.

Le luxe des détails où dominent l'alternance, la symétrie et le rayonnement, la délicatesse de la ciselure, le fini de l'exécution de ces joyaux à lamettes d'or, rehaussés de pierreries, ajourés, plaqués de mosaïques, aux motifs minuscules enchâssés dans des cloisons d'or, révèlent la merveilleuse habileté de l'ouvrier, comparable à l'art si renommé de Benvenuto Cellini et de l'école florentine, mais avec plus de clarté et de méthode, avec un goût plus sobre. « Ni la Grèce ni « l'Etrurie n'ont fourni en fait de bijoux, a dit M Lenormant, « rien qui soit pour la grandeur du style, pour l'élégance et « la pureté des formes, pour la perfection du travail supérieur « à ces bijoux de la reine Aah-Hotep. » Aussi un joaillier du Palais-Royal envoyait-il dernièrement au Caire un habile dessinateur pour copier quelques-uns de ces ravissants bracelets ou de ces broches si artistiques que porteront bientôt les élégantes mondaines qui donnent le ton et la mode au *high life* parisien.

Mais revenons à la statuaire. Les anciens Egyptiens excellaient dans la représentation des animaux ; il n'y a qu'à examiner les bœufs, les béliers, les lions, les panthères qu'ils ont sculptés sur les bas-reliefs ; les sphinx en particulier, que

l'on voit exposés en si grand nombre dans les collections égyptologiques et notamment au musée de Boulaq, sont modelés avec une grande sûreté de main et montrent des qualités plastiques supérieures. M. Charles Blanc a d'ailleurs fait remarquer très judicieusement qu'en traitant les animaux l'artiste sous les Pharaons s'était proposé non pas de retracer telle ou telle bête, en tant qu'individu, mais bien d'exprimer un symbole et que, pour atteindre ce but même, il avait dû accentuer la race, formuler le type en traits sommaires ; de là une signification de l'espèce plus complète, plus énergique et plus grandiose.

L'Ancien Empire. — Les Hyksos.

Au milieu de tous ces chefs-d'œuvre qu'expose le musée de Boulaq, la palme depuis longtemps a été décernée au *Cheik-el-Béled*. Les Arabes ont affublé de ce sobriquet la doyenne des statues, qui représente un personnage en bois, debout, tenant en main le bâton du commandement, la tête et le buste nus, les hanches couvertes d'une jupe, ramenée en plis étoffés par devant. Il paraîtrait que cette statue de cèdre était le portrait frappant d'un vieux maire de village dans le Delta, mort d'ailleurs depuis quelque temps. Les yeux sont en quartz blanc opaque et au centre une lentille en cristal de roche tient lieu de prunelle. L'expression débonnaire de ce patriarche de cinq ou six mille ans, qui a dû naître à l'aurore de l'histoire et qu'éclaire un sourire paternel, est d'une vérité saisissante. Voilà du naturalisme et du meilleur aloi, ou je n'y entends rien. Fixez le bonhomme attentivement : son regard clair répond au vôtre; on jurerait qu'il va parler, qu'il va marcher. L'illusion est prodigieuse. Jamais artiste n'a rendu, avec des moyens aussi simples, une intensité de vie aussi forte. Mariette avait un faible prononcé pour le Cheik-el-Béled : « Tiens, « disait-il en riant à sa fillette comme il lui montrait la *statue de « bois*, je l'aime mieux que toi. » Et cette prédilection de l'égyptologue pour le vieillard de Saqqarah, cinquante ou soixante fois centenaire, s'explique aisément; Mariette ne l'avait-il pas ressuscité en quelque sorte et, chirurgien d'un nouveau genre, ne l'avait-il pas remis sur pied en lui ajustant de nouvelles extrémités en bois? Le médecin a toujours une préférence pour le malade qu'il a guéri.

En regardant cette prodigieuse statue, je pense au *Petit*

Scribe du musée du Louvre, lui aussi tellement vivant et expressif, et je me reporte à la délicieuse décoration en bas-reliefs de la Tombe de Ti à Saqqarah, dont j'ai parlé ; ces diverses œuvres sculpturales appartiennent à la même époque, à celle des premières dynasties. La peinture, de son côté, n'est pas inférieure à la statuaire ; des artistes hors ligne maniaient alors le pinceau avec autant d'habileté que l'ébauchoir. Je suis resté confondu d'admiration au musée de Boulaq devant un tableau représentant une rangée d'oies du Nil, peintes avec une conscience et une fidélité à rendre jaloux nos plus fameux animaliers. Et les couleurs de ce panneau ont conservé leur fraîcheur originale, comme si elles sortaient de la palette du maître ! N'est-ce pas étrange ? Plus on remonte le cours des siècles dans la civilisation égyptienne, et plus on est frappé de la grandeur et de la beauté qui éclatent dans ses manifestations artistiques. « L'époque la plus « parfaite à tous les points de vue, observe justement Elisée « Reclus en parlant de l'Egypte, est précisément la plus « ancienne qui nous soit connue. » L'architecture n'a-t-elle pas atteint son apogée sous les premières dynasties ? « La « Pyramide à degrés, l'admirable temple du Sphinx, a écrit « Mariette, ne présenteront jamais une période d'incubation. » On dirait qu'une loi mystérieuse a présidé à la naissance de l'art sur le sol des Pharaons, et l'on serait presque tenté d'y appliquer l'hypothèse scientifique de *la génération spontanée.*

Les lettres florissaient aussi dès les prémisses de l'histoire sur les bords du Nil. « Non seulement il y avait déjà une litté- « rature, écrit Maspero au sujet des dynasties memphites, « mais cette littérature était assez considérable pour remplir « des bibliothèques, et son importance assez grande pour « qu'un des fonctionnaires de la cour fût attaché spéciale- « ment à la *conservation* de la bibliothèque royale... Le fonds « de cette bibliothèque devait se composer d'ouvrages reli- « gieux, de chapitres du *Livre des Morts*, copiés d'après les « textes authentiques conservés dans les temples ; de traités « scientifiques sur la géométrie, la médecine et l'astronomie ;

« de livres historiques où étaient conservés les dits et faits des « anciens rois, ensemble le nombre des années de leur vie et « la durée exacte de leur règne ; des manuels de philosophie « et de morale pratique ; peut-être aussi quelques *romans*. » Malheureusement cette bibliothèque, à laquelle était préposé le *Gouverneur de la maison des livres*, a été détruite, comme devait disparaître aussi plus tard celle non moins précieuse d'Alexandrie.

L'Ancien Empire, dont nous nous occupons incidemment, s'étend, d'après la classification adoptée, de la Ire à la XIe dynastie, et embrasse ainsi une période approximative de deux mille ans. Mais, si l'on laisse de côté la chronologie pour s'attacher surtout aux arts et à l'histoire, on peut dire, comme nous l'expliquerons plus loin, que l'Ancien Empire s'arrête effectivement à la VIe dynastie. La IVe marque le point culminant de cette brillante époque : la société est régulièrement constituée ; une hiérarchie savante y préside ; l'art s'épanouit sans entraves au milieu de belles villes populeuses et décorées de magnifiques monuments ; avec les bienfaits de la paix se développe la richesse du pays que couvrent de vastes exploitations rurales, gérées avec économie et intelligence. Le bon goût et l'élégance éclatent dans les demeures particulières, où le chef de la famille, entouré de sa nombreuse postérité, vit paisible, surveillant les travaux champêtres, cultivant de jolies fleurs, se distrayant par la pêche, la chasse, la navigation sur les canaux, en un mot par des sports variés. « Partout l'Egypte, dit Mariette, nous appa- « raît alors dans l'épanouissement d'une jeunesse vigoureuse « et pleine de sève. » Puis tout à coup il se produit une grande lacune, un abîme s'ouvre dans l'histoire ; les annales sont muettes pendant quatre siècles et demi, de la fin de la VIe au commencement de la XIe dynastie ; plus de traces de monuments ni d'inscriptions ; l'Egypte est plongée dans une profonde léthargie. On en est réduit aux suppositions ; à peine quelques papyrus fournissent-ils des indications vagues et obscures. « La civilisation égyptienne, écrit Mariette, s'est

« effondrée dans un cataclysme d'autant plus inexplicable « qu'il n'a rien laissé debout, pas même des ruines ! » Après cette mystérieuse éclipse vient une période d'un caractère différent. Désormais c'est Thèbes, élevée au rang de grande métropole de l'Egypte, qui détient le sceptre politique ravi aux antiques capitales de Memphis, de Thinis ou d'Eléphantine. Les Pharaons ordonnent des travaux gigantesques : Amenemha III fait creuser le célèbre lac Mœris, énorme réservoir artificiel de trois cents kilomètres carrés de superficie et destiné, lors des crues trop abondantes, à emmagasiner le surplus des eaux, et, en cas de sécheresse, à déverser cet excédent sur les campagnes altérées.

Dans un autre domaine un souffle nouveau anime la renaissance des arts et modifie le style primitif ; à la simplicité, à la candeur de l'expression si puissantes dans leurs libres effets succèdent un dogmatisme rigide, une réglementation asservie à des formules hiératiques inflexibles. La routine supplante le génie ; à la grâce naïve et à l'aimable majesté se substituent la raideur compassée et la solennelle convention dans les œuvres de l'hiérogrammate emprisonné en un cercle étroit. Corrompu par la séduisante mais molle influence asiatique, l'art tombe en décadence et suit jusqu'aux Ptolémées sa marche descendante, interrompue, il est vrai, par quelques brillantes phases, temps d'arrêt lumineux comme sous les XIIe, XVIIIe et XIXe dynasties, pendant que les Ousortesen, les Amenemha, les Thoutmès, les Séti et les Ramsès rehaussent l'éclat du trône pharaonique.

Une des salles du musée de Boulaq que les visiteurs examinent toujours avec curiosité est celle des *Hyksos* ou Pasteurs dont le nom reste associé à la plus effroyable crise que l'Egypte ait subie dans la série des siècles. Je veux parler de l'invasion des hordes asiatiques qui, à la fin de la XIVe dynastie, fondirent sur le pays des Pharaons, divisé alors en petites principautés rivales qui guerroyaient tant entre elles que contre le pouvoir central, très affaibli et relégué à Xoïs, au centre du Delta ; aussi l'Egypte, devenue la proie de l'anarchie, était-

elle incapable de résister à un ennemi puissant. A l'improviste le flot barbare inonde la vallée nilotique comme une trombe portant dans ses flancs le pillage, le massacre et la désolation. Temples, palais, monuments, villes entières disparaissent, engloutis par ce déluge ; la civilisation et l'art sombrent dans ce formidable naufrage ; la contrée jonchée de ruines est replongée dans les ténèbres.

Les débris et les échantillons artistiques de cette époque originale sont rares. Mariette en a recueilli quelques-uns péniblement au cours de ses fouilles dans le Fayoum et surtout à Sân ou Tanis, dont les conquérants avaient fait leur capitale. C'est dans la salle du musée réservée aux Hyksos que l'on peut étudier cette très intéressante période de cinq siècles environ, durant laquelle l'Egypte fut courbée sous le joug étranger. Les principaux monuments de cette époque consistent en énormes sphinx de granit noir au visage osseux encadré par une luxuriante crinière de lion. Les traits rudes et accentués expriment la force brutale et consciente d'elle-même ; la figure anguleuse, le nez gros et écrasé, les yeux petits, les lèvres dédaigneuses révèlent, à première vue, qu'on se trouve en face d'une race hétérogène tout à fait spéciale.

Quel contraste avec le sphinx égyptien au type classique qui a l'œil calme et doux, la bouche souriante, le visage bien arrondi, portant comme coiffure le *klaft*, sorte de mitre aux ailes évasées, et dont toute la figure respire une paisible majesté !

On a retrouvé dans ces physionomies une ressemblance marquée avec les indigènes qui peuplent de nos jours les bourgades voisines du lac Menzaleh; ces pêcheurs, en effet, ont conservé à travers les siècles certains caractères ethniques très particuliers, tels que la forte saillie des pommettes, la grande ouverture de l'angle facial, la forme voûtée du dos, la stature à la fois haute et grêle, et surtout la robuste construction des jambes qui sont, au contraire, très maigres chez le fellah moderne, comme elles l'étaient chez l'ancien Egyptien.

Mariette en a conclu que ces fils d'Asiatiques, aujourd'hui confinés dans un coin du Delta, seraient les descendants directs et à peine mélangés des Pasteurs.

Un groupe de la salle des Hyksos vraiment digne d'intérêt est formé par deux personnages de grandeur naturelle se tenant debout, l'un près de l'autre, devant des tables d'offrandes chargées de poissons, d'oiseaux aquatiques et de fleurs de lotus. Ils ont la tête couverte de larges perruques divisées en fines tresses et le menton orné d'une barbe ondulée; un *schenti*, tunique égyptienne, leur sert de vêtement. Si l'on rapproche la coiffure et le costume de ces Hyksos *égyptianisés* d'autres particularités, telles que l'usurpation accomplie par des monarques pasteurs qui firent graver, en hiéroglyphes sur d'antiques statues royales, leur nom et le cartouche égyptien, on en déduit un fait capital : la domination des Hyksos n'aurait pas été, comme la légende l'a toujours prétendu, une longue période de *barbarie*. « Les nomades « asiatiques, dit M. de Rougé, établis dans la Basse-Egypte, « subissent au bout de peu d'années l'influence de la civilisa- « tion répandue dans la vallée du Nil. Ils apprennent à con- « naître les arts égyptiens. Ils emploient l'architecture du pays, « et la décoration officielle qui se fait au nom de leurs sou- « verains montre que l'écriture égyptienne ne leur reste pas « complètement inconnue. »

Tout porte à croire que les farouches conquérants se laissèrent peu à peu apprivoiser, captiver par les vaincus ; ils ne surent pas résister à la séduction du Nil, et, à la longue, l'écriture, les arts, la religion même du peuple soumis devinrent ceux des dominateurs. Aussi Manéthon semble-t-il avoir cédé à une exagération (fort justifiée d'ailleurs) de haine patriotique, lorsqu'il accable les Pasteurs d'épithètes outrageantes et les traite de fléau, de brigands, de maudits, de lépreux qui avaient juré « d'arracher jusqu'à la racine de « l'Egypte ! »

Les Hyksos ont trouvé de nos jours un défenseur éloquent et convaincu en M. Gabriel Charmes, qui a tenté de réhabili-

ter ces *gens de race ignoble* si odieusement (?) calomniés. Les réhabilitations historiques sont à la mode dans cette seconde moitié de siècle un peu trop enclin à s'apitoyer sur les grands scélérats des temps passés, individus ou peuples. A tout prendre, je préfère encore voir décerner un brevet de douceur et d'innocence à des barbares qui firent la brutale conquête de l'Egypte il y a quatre mille ans ou même à des monstres de férocité sous la pourpre impériale, comme Tibère et Néron, ou encore à des bandits raffinés et musqués, gourmets de sang, dilettanti de crimes, tels que les Borgia de la Renaissance italienne, plutôt qu'à certains « Grands Hommes » de la Révolution, pourvoyeurs de la guillotine, qui fauchèrent la tête de nos aïeux et dont l'apologie est le plus audacieux des défis jetés à la conscience humaine.

Je croirais volontiers que l'âme poétique et inflammable du regretté Gabriel Charmes a été séduite à son insu par l'étrange grandeur du superbe type des sphinx découverts à Sân et que le sentiment très délié de l'art chez notre compatriote l'a porté à juger les Hyksos avec une extrême indulgence. La vérité sur les Pasteurs est sans doute également distante du portrait poussé au noir de Manéthon et du pastel trop estompé de leur apologiste moderne. La conquête de ces Vandales d'Orient fut violente, impitoyable, dévastatrice; puis, suivant une loi presque fatale de l'histoire, la civilisation du vaincu adoucit les mœurs barbares de l'envahisseur qui s'humanisa et devint policé. Mais la preuve que la domination des Hyksos manqua toujours de mansuétude, c'est que les Egyptiens ne purent s'y accoutumer et qu'après cinq siècles d'oppression ils engagèrent une lutte acharnée pour secouer le joug humilliant et purger le sol national de maîtres abhorrés.

Quels étaient le nom et l'origine de ces terribles multitudes qui s'abattirent sur le pays des Pharaons comme une nuée de sauterelles, ravageant tout sur leur passage. « Leur peuple « entier, dit Manéthon, fut appelé *Hyksos*, c'est-à-dire rois « pasteurs, car *hyk*, dans la langue sacrée, signifie *roi*, et *sos*,

« selon le dialecte vulgaire, *pasteur;* de là le mot composé « Hyksos. » M. Chabas, un des maîtres de l'égyptologie, a fourni sur les *Pasteurs en Egypte* de précieuses indications tirées de l'étude des papyrus. « Toutes les listes grecques, « écrit-il, s'accordent à donner à ces farouches conquérants « le nom de ποίμενες, qui signifie *pasteurs*. Ce nom paraît « être une traduction du mot par lequel les Egyptiens les « désignaient. » Et plus loin : « Les Egyptiens ne se bor- « naient pas à rappeler l'époque des *Pasteurs* comme une « époque de *calamité ;* ils donnaient le nom de *Fléaux* aux Pas- « teurs eux-mêmes. C'est ce que prouvent les phrases : l'Egypte « était aux *Fléaux*. » Quant à leur origine, voici ce qu'en pense M. Chabas : « Il est au moins certain que les Pasteurs « appartenaient à ce groupe de peuples asiatiques, nommés « *Menti* et *Sati*, si fréquemment cités par les monuments « égyptiens. — La seule chose que nous puissions tenir « comme vraie, c'est que les Pasteurs venaient de l'orient de « l'Egypte. Ils avaient forcé la frontière égyptienne, précisé- « ment sur le point où Amenemha I l'avait fortifiée contre « les incursions des Sati. Nous sommes conséquemment « encore amenés à les assimiler aux Menti et aux Sati, et à « conclure que, selon toute probabilité, ils formaient des tri- « bus errantes occupant les déserts situés à l'est du Delta, « dans la péninsule du Sinaï, dans l'Arabie Pétrée et dans « l'Arabie déserte. »

Quoi qu'il en soit, le nom des *Pasteurs* est à jamais associé dans l'histoire à celui des Vandales et des Huns, c'est-à-dire au souvenir des peuples migrateurs les plus sanguinaires ou les plus célèbres par leur féroce instinct de destruction et dont la trace sinistre reste marquée de rouge dans le cycle des siècles !

Les Derviches.

Je n'en finirais pas s'il me fallait raconter tout ce que j'ai vu de bizarre, de curieux, d'original au Caire. Je ne puis pourtant me dispenser de dire deux mots sur les *zikrs* des derviches tourneurs ou *maoulouieh* et des derviches hurleurs. Je le ferai brièvement, la description de ces exercices religieux n'offrant pas l'attrait de la nouveauté.

Les premiers ont leur *tekké* ou couvent près de la place Mohammed-Ali ; au nombre d'une dizaine, coiffés d'un bonnet de feutre gris en forme de cône tronqué et que Théophile Gautier a comparé à un pot de fleurs renversé, vêtus d'une veste courte et d'une longue jupe blanche qui tombe jusqu'à la cheville, ces moines musulmans valsent au son des flûtes et des *taraboucks* qui marquent la cadence. Les bras croisés, les yeux clos, la tête légèrement penchée sur l'épaule, comme abîmés dans une rêverie céleste, comme ravis dans une délicieuse extase, ils dansent pendant un quart d'heure sans s'arrêter ni reprendre haleine. Leurs pieds nus semblent effleurer le parquet ; ils tournent d'abord lentement ; puis, à mesure que s'accentue le rythme suave et enivrant, la rotation des danseurs s'accélère rapide, pressée, vertigineuse pour se calmer, se ralentir peu à peu et cesser enfin aux notes mourantes d'une mélodie langoureuse.

Rien d'élégant et de gracieux comme ce tourbillon vivant, ensorcelé d'un délire magique, étrange ballet de moines enjuponnés, à l'air recueilli et inspiré, dont la robe souple et en cloche flottante se gonfle, s'évase, s'épanouit en un éventail circulaire aux ondulations pittoresques.

Quel saisissant contraste offrent les derviches *hurleurs*,

dont le monastère est situé au boulevard Kasr-el-Ali, sur la route du Vieux-Caire ! Dans la salle où opèrent ces acrobates du gosier qui n'ont rien du rossignol, des panoplies de lances, de poignards, de lardoires, d'instruments de torture qui font penser à l'Inquisition, pendent aux murailles. Là une vingtaine d'hommes sont rangés en cercle autour d'un *iman* ou cheik coiffé d'un turban vert et qui dirige la cérémonie.

La tête nue, les longs cheveux épars sur les épaules, les yeux hagards et levés vers le plafond (j'allais dire vers le ciel), les moines se dandinent d'abord doucettement, se courbent en répétant d'une voix nasillarde : « *La ilaha ila Allah ou « Mohammed rasoul Allah !* » pendant que les tambourins, les cymbales et les flûtes jouent sur une modulation dolente. Bientôt l'orchestre précipite la mesure, et les derviches s'inclinent jusqu'à terre en poussant la seule articulation de *hou*. Mais voici que la musique saccadée croît en violence ; alors, lancés en avant et en arrière, les corps se balancent avec fureur ; les chevelures désordonnées fouettent le sol ; les stridentes clameurs redoublent de frénésie. Ce ne sont plus des cris, mais des hurlements farouches, sauvages d'hallucinés ou de démoniaques, des hoquets rauques d'agonisants, des glapissements de bêtes féroces, dont l'infernal vacarme étouffe les sons des instruments. On dirait une ménagerie où rugissent des lions ou des tigres auxquels on jette en pâture des lambeaux de chair pantelants. L'exaltation sacro-sainte, le délire fanatique atteignent leur paroxysme suraigu ; les faces livides prennent des teintes cadavériques ; les poitrines haletantes sifflent comme des soufflets de forge ; l'écume blanchit les lèvres crispées ; les yeux, tout blancs et chargés d'éclairs, semblent prêts à jaillir de l'orbite. Le tumulte est épouvantable et, avant la fin de la hideuse représentation, je quitte écœuré ce spectacle dégoûtant de fauves humains, de convulsionnaires épileptiques.

Parfois le *zikr* se complique d'exercices d'un autre genre : l'iman se livre à des pratiques analogues à celles des *Aïssaouas* et transperce avec un dard finement aiguisé les lèvres

ou les bras des pieux moines qui demeurent impassibles et ne laissent pas échapper le plus faible soupir. Quelle est la part de l'exaltation religieuse, des transports ascétiques et celle de la jonglerie, des trucs charlatanesques dans ces tortures de la chair, assez inoffensives d'ailleurs, et qui rappellent, à un moindre degré, les tours autrement prodigieux des *fakirs* hindous qu'on voit endurer sans une plainte des supplices effrayants ?

Mais tout cela n'est rien à côté de la scène extraordinaire qui se passe lors de la fête du *Dosseh* (piétinement), quinze jours après l'entrée solennelle au Caire, par la porte *Bab-el-Nasr*, du *Mak-mal*, Tapis sacré, revenu de la Mecque et porté sur un dromadaire harnaché avec une splendeur éblouissante. Alors un cheik des plus saints (en général celui des derviches *saadites*), le visage illuminé d'une ardeur extatique, escorté de dévots qui hurlent ou brandissent des étendards, les joues sanglantes et traversées de broches en fer, fait caracoler un superbe coursier sur une litière de fidèles étendus à terre, serrés, tassés les uns contre les autres, et le sabot du cheval foule cette route vivante et piétine ces corps prosternés au milieu d'un profond silence, auquel vont bientôt succéder les vociférations de la plèbe délirante et ivre de fanatisme.

Memphis et Saqqarah.

Quelques grands noms de villes fameuses émergent du naufrage des siècles. Dans l'antiquité reculée ces îlots historiques qui dominent le flot niveleur du temps s'appellent : Ninive, Babylone, Memphis ou Thèbes. A chacune de ces illustres cités s'associe, dans la mémoire des peuples, une idée particulière : les deux capitales de l'Assyrie demeurent aux yeux de la postérité comme la voluptueuse incarnation du luxe et de la magnificence. La renommée des merveilleux *jardins suspendus* de Sémiramis s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Thèbes *aux cent portes*, chantée par Homère, resplendit comme ceinte d'une radieuse auréole de gloire, et Sésostris vainqueur est resté inséparable de la Diospolis Magna des Grecs. Mais quiconque a la moindre culture littéraire de l'antiquité se représente Memphis (dont le nom musical sonne harmonieusement à l'oreille) comme une élégante cité où fleurirent les lettres, s'épanouirent les arts et où les sciences furent cultivées avec éclat; c'est comme une rivale lointaine d'Athènes et de Florence, à laquelle il manque le souvenir rayonnant d'un Périclès ou d'un Médicis.

Avant de quitter le Caire, j'avais hâte de faire une dernière excursion et non la moins intéressante ; je veux dire celle de Saqqarah et de Memphis. Par précaution j'envoyai à l'avance un baudet à la station de Bédréchyn. De la place de l'Ezbékièh une voiture me con- duisit à la gare de Gizèh sur la rive gauche du Nil ; là je montai dans le train qui court vers Minieh en longeant les bords du fleuve; une demi-heure plus tard, je descendis à la gare de Bédréchyn où mon ânier m'attendait, et je me dirigeai sans retard vers Saqqarah en passant par le vil-

lage de Myt-Rahyneh. Toute cette plaine que je vais traverser, couverte aujourd'hui de bois de palmiers, où se dressent sur des buttes deux pauvres ouadys et où l'on distingue à peine quelques vestiges de ruines, était autrefois occupée par Memphis « le Milieu du monde. » Là s'étendait en longueur, de Gizèh au nord jusqu'à Schinbab au sud, une ville peuplée de 700,000 habitants, grande comme Paris et dont le circuit, au dire de Strabon, mesurait 150 stades (27 kilomètres). On y trouvait nombre de magnifiques édifices, une bibliothèque, un nilomètre, bref une très belle civilisation.

D'après la tradition Ménès, le premier roi des *listes* (50 siècles Av. J. C.), qui avait renversé la classe sacerdotale toute-puissante à Thinis, aurait fondé une nouvelle capitale à quelques lieues au sud de la pointe du Delta. Suivant Hérodote, ce prince aurait détourné le cours du Nil au moyen d'une digue qui, sous le nom de *Kocheïsch*, sert encore à présent de clef aux bassins d'inondation de la Haute-Egypte, et il aurait entouré la ville naissante d'un lac artificiel communiquant avec le fleuve. Cette cité fut appelée *Mannower* « la bonne place » et consacrée au dieu Phtah, d'où lui vint le nom sacré de Hâ-Ka-Phtah, « demeure de Phtah », dont les Grecs, plus tard, ont dérivé le mot *Egypte*. Cette divinité qui, avec Sacht et Imouthès, formait la triade memphitique, est « le « Seigneur de la sagesse qui accomplit toutes choses avec « art et vérité; le créateur de l'œuf, du soleil et de la lune; « celui qui a suspendu la voûte du ciel. » Phtah avait dans cette ville un temple splendide qui eut beaucoup à souffrir des dévastations des Hyksos et que restaura leur glorieux expulseur, Ahmès I ou Amosis, dont le règne brillant inaugure la période du *Nouvel Empire*.

L'époque florissante de Memphis s'écoula sous les cinq premières dynasties, pendant une durée de deux mille ans environ. « Au début des dynasties humaines le centre de « gravité du pays est à Memphis, dit M. Maspero, dans son « ouvrage si savant : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient;* « Memphis est la capitale et le tombeau des rois, impose ses

« souverains au reste du pays, sert d'entrepôt au commerce « et à l'industrie égyptiennes. » Puis délaissée pour Thèbes, pendant la période du *Moyen-Empire*, « Memphis, écrit « Mariette, ressuscite comme l'Egypte elle-même, quand les « rois de la XVIIIe dynastie ont réussi à purger le sol natio- « nal de ses envahisseurs. » Exposée à toutes les agressions, Memphis fut d'abord ravagée par les Pasteurs, puis elle subit le joug des Assyriens, des Ethiopiens et des Perses; Cambyse ne l'épargna pas. Mais sa décadence date surtout de la fondation d'Alexandrie qui lui enleva son importance politique; cependant, sous les Ptolémées et les Romains, l'antique cité de Ménès continua d'être vénérée comme la métropole religieuse de l'Egypte et aucun roi lagide ne manquait à son avènement au trône de s'y faire couronner. Memphis, quoique déchue de son titre de capitale, était alors la *ville sainte* aux yeux du souverain et du peuple égyptiens comme Moscou l'est de nos jours pour le tsar et les Russes. Au commencement de l'ère chrétienne, Strabon dit de Memphis qu'elle est grande, bien peuplée et la première après Alexandrie; mais le géographe grec ajoute que ses palais sont déserts; cependant les pieux pèlerins visitaient toujours avec ferveur ses fameux temples d'Hathor, d'Apis et de Sérapis. Mais bientôt devaient se vérifier à la lettre les menaçantes prédictions de Jérémie : « O filles de l'Egypte, préparez ce qui peut « vous servir dans votre captivité, parce que Memphis sera « réduite en un désert; elle sera abandonnée et elle deviendra « inhabitable. »

Ce qui acheva la ruine de Memphis, ce fut la fondation du Caire; les conquérants arabes ne se firent aucun scrupule d'en renverser les monuments, d'en dépecer en quelque sorte les temples pour bâtir avec les dépouilles la ville nouvelle, pour orner de ses marbres, de ses granits les mosquées des Fatimites. Et cependant malgré tant de désastres, malgré la rage des iconoclastes ou l'avidité des démolisseurs, Abdallatif, qui visita l'Egypte à la fin du XIIe siècle, raconte que les restes de Memphis offrent à ceux qui les contemplent une réunion

de merveilles qui confond l'intelligence. « Plus on la consi-
« dère, dit-il, et plus on sent augmenter l'admiration
« qu'elle inspire; et chaque nouveau coup d'œil que l'on
« donne à ses ruines est une nouvelle cause de ravissement. »
Et plus loin le célèbre médecin de Bagdad ajoute : « On voit au
« même lieu des piédestaux établis sur des bases énormes. Les
« pierres provenant de la démolition des édifices remplissent
« toute la surface de ces ruines; on trouve en quelques
« endroits des pans de mur encore debout... ailleurs il ne
« reste que les fondements ou bien des monceaux de décom-
« bres. J'y ai vu l'arc d'une porte très haute dont les deux
« murs latéraux ne sont formés chacun que d'une pierre, et la
« voûte, qui était d'un seul bloc, était tombée au-devant de la
« porte... Quant aux figures d'idoles que l'on trouve parmi
« ces ruines, soit que l'on considère leur nombre, soit qu'on
« ait égard à leur prodigieuse grandeur, c'est une chose
« au-dessus de toute description et dont on ne saurait donner
« une idée; mais ce qui est encore plus digne d'exciter l'ad-
« miration, c'est l'exactitude de leurs formes, la justesse de
« leurs proportions et leur ressemblance avec la nature. Nous
« en avons trouvé une qui, sans son piédestal, avait plus de
« trente coudées... Cette statue était d'une seule pierre de
« granit rouge; elle était recouverte d'un vernis rouge, au-
« quel son antiquité semblait ne faire qu'ajouter une nouvelle
« fraîcheur... » Puis le silence se fait sur Memphis et l'œuvre de destruction se poursuit; à la longue, grâce à l'incurie des Mamelouks et des Turcs, les canaux se comblent, les digues sont rompues et la cité de Ménès finit par disparaître sous la double invasion du limon du Nil et des sables de la Libye. Bref tout vestige de cette fameuse capitale avait été si bien effacé du sol que, lors de l'expédition de Bonaparte, les savants eurent toutes les peines à en retrouver l'emplacement, à découvrir les ossements du colosse.

Ces souvenirs de la grandeur éclipsée de Memphis me revenaient comme je continuais ma route au milieu des monticules poudreux couronnés de dattiers; de loin en loin je passais

près de pans de briques en partie écroulés, de blocs informes, sans doute autrefois des fûts de colonnes superbes ou des chapiteaux artistement fouillés. J'entrai dans un méchant village de boue et de paille, Myt-Rahyneh, suant la misère sordide; je fus assailli à mon arrivée par les aboiements de chiens hargneux et par les cris répétés de marmots tout nus et crasseux, mendiant un backchich; des femmes fellahs en haillons, le visage découvert (ô Mahomet!) et à la mine repoussante, du seuil de leurs huttes, me regardaient avec curiosité. Peu réjoui par ce spectacle je pressai l'allure de mon baudet; plus loin j'aperçus des débris de statues méconnaissables enfouis dans des décombres et une grande stèle de calcaire blanc qui appartenait jadis à un magnifique temple de Vulcain. A un moment, mon-âne qui galopait faillit butter dans une statue colossale, couchée sur le dos, amputée d'une partie des jambes et que les eaux, à chaque inondation, recouvrent complètement. C'est l'image rigide de Ramsès II en calcaire siliceux, fidèle représentation du beau Sésostris du musée égyptien de Turin. Je m'arrêtai pour admirer la finesse des traits, la noblesse de l'expression que reflète encore cette figure de trois mille ans, pleine de douceur et de majesté. N'est-ce pas le cas de dire avec Diderot : « Il faut regarder les statues comme des êtres « qui aiment la solitude et qui la cherchent. »

Voilà donc où gît ton portrait, renversé dans une mare fangeuse, souillé par la vase, illustre conquérant de la XIXe dynastie, aussi grand par les merveilleux édifices que ton génie artistique a érigés que par tes intrépides campagnes et tes célèbres victoires ! Mais console-toi, Ramsès : on voit toujours gravé le récit de tes exploits sur les murs de Karnak et les pylônes de Louqsor; on trouve toujours dans les temples de la vallée du Nil ton royal cartouche, et en Nubie, ta gigantesque effigie, sculptée dans le roc même d'Ipsamboul, frappe d'étonnement le voyageur qui navigue sur le fleuve. Enfin, dussent tous ces monuments, ces statues et ces inscriptions disparaître, ton nom, ô Sésostris! chanté par les poètes et porté triomphalement sur la nue de la gloire, est de ceux qui

ne peuvent périr, immortalisé qu'il a été par la Renommée aux cent bouches.

Comme je me rapprochais de la nécropole de Saqqarah, je ne pouvais réprimer un sentiment de tristesse en pensant qu'à la place de ce misérable ouady, avec ses noires masures, s'élevaient, il y a de longs siècles, des temples majestueux, monuments de la piété des Pharaons et de leurs peuples, en songeant que, là où s'espaçait une opulente capitale animée des mille bruits de la vie et du travail, ornée des chefs-d'œuvre de l'art, règnent aujourd'hui le morne silence et l'affligeante solitude. Le temps s'est montré moins cruel pour Thèbes, la rivale de Memphis, dont les ruines imposantes excitent encore l'enthousiasme de tous ceux qui les contemplent.

Puisque la cité sacerdotale devait disparaître avec toutes ses merveilles, plutôt que d'être ensevelie sous le linceul de la vase et des sables, ne pouvait-elle espérer une tombe plus grandiose? Jadis la Méditerranée, « la Grande Verte », comme l'appelaient les anciens Egyptiens, recouvrait le Delta et venait baigner de ses flots le pied du plateau sur lequel se dressent les Pyramides. Que la mer n'a-t-elle reconquis son empire après la destruction de Memphis, roulant sur les restes enfouis de la grande ville éteinte l'éternelle cadence de ses vagues écumantes, comme un hymne sans fin murmuré à la gloire d'un passé si fameux et si magnifique !

Toute cette plaine que je traverse n'est qu'une succession d'immenses nécropoles ; celle de Saqqarah, située au centre, passe pour la plus ancienne et était en fait la plus vaste, puisqu'elle s'étendait à la limite du désert, sur une longueur de sept kilomètres. A chaque pas, pour ainsi dire, sur le sol tourmenté, ouvert, bossué, je rencontre des buttes de sable, des amas de granit et de pierres d'où sort de temps à autre un scorpion à la queue recourbée. On me montre des puits nombreux qui contenaient par milliers des momies d'animaux sacrés, mais surtout d'ibis, renfermées dans de petits vases où le corps de l'oiseau est enveloppé de fines bandelettes. Le sabot de mon baudet, en trébuchant parmi les détritus, met à dé-

couvert des linges ou des membres blanchis de momies, mêlés à du bitume ou à des éclats de poteries et de briques, des crânes, des ossements humains (débris des antiques générations) desséchés par le soleil et que le vent disperse au loin dans le désert. Aussi appelle-t-on cette nécropole la *plaine des Momies*; mais l'ignare barbarie des fellahs et l'immonde rapacité des marchands d'antiquités ont bouleversé le sol, fouillé les puits, pillé les tombes et tout ravagé, faisant de ce vaste cimetière un champ de dévastation. « Ces tombes, dit Maspero, « véritables monuments dont l'aspect faisait dire aux Grecs « qu'elles étaient les demeures éternelles des Egyptiens, « auprès desquelles leurs palais ne paraissaient que des hôtel- « leries, formaient plusieurs villes funéraires plus étendues « que la ville des vivants. A Gizèh elles sont disposées sur un « plan symétrique et rangées le long de véritables rues ; a « Saqqarah, elles sont semées en désordre à la surface du « plateau, espacées dans certains endroits, entassées pêle-mêle « dans certains autres. »

Ce qui attirait le plus mon attention, c'était les pyramides dont la nécropole de Saqqarah est peuplée. Les unes sont isolées, les autres assemblées en groupes, et la plupart de dimensions fort différentes, puisque certaines n'ont que sept à huit mètres au-dessus du sol. La plus remarquable, près de laquelle je m'arrêtai, laissant souffler ma monture, est la *Pyramide à degrés* qui s'élève au centre de cette plaine des morts. Son originalité consiste dans sa forme quadrangulaire à six gradins étagés qui vont en diminuant vers le haut; elle mesure soixante-cinq mètres d'élévation, mais les faces en sont inégales, la base ayant un carré imparfait et, de plus, elle n'est pas orientée. Par endroits, les pierres sont écroulées et la suite des siècles a imprimé à l'ensemble de l'édifice un sceau de vétusté extraordinaire.

On n'a pas encore établi d'une façon certaine l'âge presque inconcevable de cette singulière pyramide, et Mariette penche à croire que c'est le plus ancien monument connu de l'Egypte et du monde. Manéthon, en effet, en parlant d'Oué-

néphès, le IVe pharaon de la Ire dynastie, raconte qu'il bâtit une pyramide « près de *Ko-Komé.* » Or on retrouve ce nom de *Ko-Komé* en la forme hiéroglyphique *Ka-Kem*, « le taureau noir », sur plusieurs stèles et quelques inscriptions du mausolée d'Apis qui donnent à la momie du bœuf divin le nom d'*Horus de Ka-Kem* « près de la pyramide de Ka-Kem. » Par suite Ka-Kem désigne l'emplacement de ce mausolée, et la pyramide construite par Ouénéphès doit s'élever tout près de cet édifice funéraire. Or, la *Pyramide à degrés* réunissant seule les conditions voulues, on est autorisé à en conclure qu'elle a été érigée par ce roi de la Ire dynastie (environ 4800 Av. J. C.).

Que de tombes de toutes sortes sous forme de puits, de pyramides, de chapelles, de *mastabas*, les unes visibles, les autres émergeant plus ou moins des sables, la plupart en partie détruites ou enfouies, renferme cette funèbre *plaine des Momies*, où gronde parfois la nuit le cri lugubre du chacal. Et ces lignes aux magnifiques reflets de Paul de Saint-Victor me reviennent à la mémoire : « Sous le pied de chaque homme qui « passe s'étend, comme sa racine, dans les entrailles de la terre, « une file superposée de momies dont le bout plonge dans des « profondeurs insondables. L'Egypte n'est que la façade d'un « sépulcre immense ; ses pyramides sont des mausolées, ses « montagnes des ruches de tombeaux : le terrain sonne creux « dans ses plaines, épiderme de vie drapé sur un charnier « gigantesque. Pour loger ses cadavres elle s'est convertie « elle-même en cimetière; elle s'est dédiée, en quelque sorte, « à la Mort ! » Dans le même ordre d'idées Mme de Staël a écrit que c'était chez les anciens Egyptiens : « un besoin de l'âme « de lutter contre la mort en préparant sur cette terre un « asile presque éternel à leurs cendres. »

L'Arbre de la Vierge-Héliopolis.

Une des plus jolies excursions dans les alentours du Caire est celle d'Héliopolis. Sortant de la ville par la porte *Bab-esh-Shareeyah*, je suis l'ancienne voie de l'*Abbassyèh*, bordée de charmants acacias Lebbek. Cette route est bien pittoresque : d'un côté j'aperçois, à la jonction de la verdure et des sables, l'élégante coupole du tombeau d'El-Ghoury, ce sultan original qui se bâtit trois mausolées, bien que son corps ne repose dans aucun; plus loin je distingue les ruines du lourd palais de l'Abbassyèh, élevé sous Abbas-Pacha et détruit il y a quelques années par un incendie ; à la place de la demeure princière se dressent aujourd'hui de vastes casernes. Je traverse de riches plantations de citronniers et d'orangers dont les fruits d'or répandent dans l'air leurs suaves senteurs; les sycomores alternent avec de jeunes palmiers vigoureux qui balancent leurs gracieux rameaux au-dessus de ma tête. A gauche, c'est la prairie verdoyante et gaie que féconde le gras limon du Nil et qui va déployant ses tapis d'émeraude jusqu'aux rives du fleuve ; à droite, c'est le désert marquant sa lisière jaune et aréneuse juste là où s'arrête l'inondation fertilisante. Voici le palais d'*El-Koubbah*, qui servit de résidence à Tewfik jusqu'au jour où il succéda comme khédive à Ismaïl-Pacha.

Au bout de deux lieues environ, j'arrête mon baudet au village de Matarièh, célèbre par son puits miraculeux et l'*Arbre de la Vierge*. Je mets pied à terre à l'entrée du jardin, où l'on cultivait *les plantes du baume*, à *El-Makad* ou le *Lieu du Repos*. C'est là, au dire des Coptes, que, pendant la fuite en Egypte, la mère du Christ aurait lavé les langes de son

divin fils dans un réservoir, aujourd'hui un puits, au-dessus duquel tourne une sakièh. L'eau de la source était amère, mais elle devint douce dès que l'enfant Jésus y eût trempé ses lèvres. « Naïf et gracieux symbole, dit Ampère, de l'esprit « de douceur qui allait changer le monde ! » Tout auprès a grandi un immense sycomore, sous l'ombrage duquel, suivant la tradition chrétienne, se serait reposée la sainte famille, fuyant la persécution du roi de Judée.

Tous les anciens livres coptes font mention du passage de la sainte famille à Matarièh, et les nombreux pèlerins d'Occident qui traversaient le Delta pour se rendre en Palestine ne manquaient jamais de visiter le *Jardin du Baume;* plusieurs même ont raconté dans leurs récits de voyage les traditions qui s'y rattachent. Quelques-uns, surtout à partir du XVe siècle, rapportent de charmantes et candides impressions sur ces aimables souvenirs de la Vierge et de l'enfant Jésus.

Citons par exemple la prose rimée d'un pieux voyageur qui écrivait en 1487 que, les pèlerins à leur retour du Sinaï étant arrivés à Matarièh, le trucheman vint du Caire à leur rencontre avec une escorte :

Voulant légèrement les mena (mener) au Caire,
Mais ils avaient trouvé si bon repaire,
Si doux, si bon, si débonnaire,
Au regard du pays passé (les déserts du Sinaï),
Chacun estait très tant lassé,
Que ne quérait que le repos,
Vu le bon air et le beau cloz
Qui tant réconfortait.
C'était plaisir,
De là reposer chacun avait désir.
Là fut montré un grand figuier, large et spacieux,
Et bien semblait qu'il était vieux.
Le tronc avait grand concavure,
Où fut logée la Vierge pure
Avec Jésus; car quant logis
Joseph ne put trouver,
En ce lieu voulut reposer

Près du figuier, lequel s'ouvrit
Par tel profit
Que logis fit
Au Créateur
Et à sa Mère,
Noble repaire
Et de valeur (1).

De son côté voici ce que raconte le père Vansleb, curé de Fontainebleau, qui visita l'Egypte en 1672 : « Cet arbre s'était « fendu par un miracle pour mettre à couvert Notre-Seigneur « Jésus-Christ et sa très sainte Mère, lorsque les satellites « d'Hérode les poursuivaient. On dit que s'étant cachés dans « cette ouverture, ils se sauvèrent par ce moyen de leurs « mains, à la faveur d'une toile d'araignée qui les couvrait et « qui paraissait fort vieille, quoiqu'elle ait été faite dans un « instant, par un miracle divin..... » Le voyageur ajoute que, le sycomore historique ayant péri de vieillesse en 1656, les Pères cordeliers de la Terre-Sainte établis au Caire en avaient ramassé les morceaux pour les conserver comme une pieuse relique. Mais, d'autre part, les jardiniers du *Lieu du Repos* lui montrèrent une souche qu'ils certifiaient provenir de l'ancien sycomore.

Quoi qu'il en soit, l'*Arbre de la Vierge* que je vis et dont les Arabes font remonter l'origine à l'époque pharaonique tombe de vétusté et paraît dans un triste état, les pèlerins et les touristes, sans respect pour sa vieillesse, le dépouillant à l'envi. *Le Figuier de Pharaon*, comme l'ont surnommé les indigènes, a l'écorce de son tronc toute tailladée ; il ne porte plus que deux énormes branches balafrées par des centaines d'inscriptions coptes, latines, grecques, arméniennes, dans toutes les langues possibles, et auxquelles pendent de nombreux chapelets. On l'a cependant entouré d'une balustrade qui fut placée par ordre de l'impératrice Eugénie, lorsqu'elle vint du Caire voir le sy-

(1) *Une excursion à l'Arbre de la Vierge, près le Caire*, par le R. P. M. Jullien, missionnaire au Caire. — Beyrouth, Imprimerie catholique, 1886.

comore sacré, en 1869, au moment de l'inauguration du canal de Suez.

Les pèlerinages qui se rendent à Jérusalem s'écartent volontiers de leur route au retour pour faire visite à l'*Arbre de la Vierge* ou plutôt à un de ses rejetons successifs. D'ailleurs qu'importe que ce sycomore soit le véritable ou un des descendants de l'ancien; quoique caduc, mutilé et meurtri, il est beau surtout par les pieux et poétiques souvenirs qu'il éveille. A l'ombre pour ainsi dire de ces grandioses Pyramides, vertigineux monuments de l'orgueil et de la force, on se plaît à se représenter le gracieux tableau, que les peintres ont reproduit si souvent, de l'amour maternel et de la divine candeur blottis tout tremblants sous la feuillée tutélaire de l'arbre miraculeux qui s'entr'ouvre soudain pour dérober leur proie aux sanguinaires soldats d'Hérode!

A un kilomètre de Matarièh s'élève solitaire, dans une plaine de verdure, l'obélisque d'Héliopolis. Voilà tout ce qui reste de cette métropole de l'Egypte sacerdotale qu'on ne saurait comparer à Memphis, à Thèbes ou à Abydos, mais qui n'en a pas moins laissé un illustre sillon dans le vaste champ de l'histoire, quoiqu'elle n'ait jamais été très peuplée, puisque, sous Ramsès III, elle comptait à peine douze mille habitants. Héliopolis (dont le nom hiéroglyphique est *An*) était la ville du Soleil (Har ou Hor), la cité de Râ, le dieu à tête d'épervier. Les Hébreux l'appelaient *On*, et elle est mentionnée plusieurs fois dans la Genèse.

Qu'est devenu le célèbre collège des hiérophantes d'Ammon où, suivant la tradition classique, Solon, Pythagore, Platon et Eudoxe vécurent plusieurs années, plongés dans l'étude des sciences et de la théologie? Que reste-t-il de la cité embellie par les Ramsès et les Thoutmès, où sous Ptolémée Philadelphe, Manéthon, gardien des archives sacrées, écrivit cette histoire d'Egypte qui a malheureusement disparu, et ces fameuses listes sur lesquelles est basée la chronologie des dynasties pharaoniques? Où sont les ruines du magnifique temple, bâti sur le plan de celui d'Harmachis, près des Pyra-

mides, et que précédaient plusieurs obélisques et un superbe dromos de sphinx? Héliopolis souffrit beaucoup de la fureur de destruction de Cambyse. Au temps de Strabon, qui la dépeint comme triste et déserte, la ville du Soleil paraissait déjà en pleine décadence: le grand temple était abandonné, et les sables avaient déjà bu l'eau des lacs ou vastes réservoirs que des canaux faisaient communiquer avec le Nil. De Strabon à Abdallatif, qui, comme nous l'avons dit, voyagea en Egypte à la fin du XIIe siècle, l'histoire est muette; ce dernier raconte qu'il aperçut alors à Héliopolis « des figures effrayantes et « colossales de pierres de taille, qui ont plus de trente cou- « dées de long et dont tous les membres sont dans des dimen- « sions exactement proportionnées. » Il donne ensuite une description détaillée des deux obélisques appelés *aiguilles de Pharaon* et dont la pointe se terminait en un pyramidion de cuivre; puis il ajoute : « J'ai vu un de ces monolithes qui était « tombé et s'était fendu en deux dans sa chute à cause de « l'énormité de son poids. Autour de ces obélisques il y en a « une multitude d'autres qu'on ne saurait compter et qui « n'ont que la moitié ou le tiers de leurs bases encore en « place. »

Le monolithe, privé de son frère disparu depuis longtemps, est le doyen des obélisques, car son origine remonte à près de 3,000 ans Av. J. C.; sur un des côtés on a déchiffré le nom et le cartouche d'Ousertesen Ier, deuxième roi de la XIIe dynastie, ce qui lui donne environ cinquante siècles d'existence. Cet obélisque est d'ailleurs le seul qui soit resté debout dans la Basse et la Moyenne-Egypte; en effet, pour en trouver un autre, il faut remonter jusqu'à Thèbes, à 750 kilomètres au sud. Cette pierre a 20 mètres 75 centimètres de hauteur au-dessus du piédestal et sa base est enterrée de trois mètres dans le sol. Une des faces se trouve entièrement couverte par des nids de guêpes et d'abeilles maçonnes qui ont élu domicile dans les creux des énormes hiéroglyphes devenus méconnaissables. Cette aiguille séculaire, presque aussi ancienne que l'Egypte même, impassible témoin de tant d'événements mémorables, se

dresse encore intacte et superbe, quand autour d'elle tout a croulé et péri, emporté par une irrémédiable déchéance. Noble épave qui a survécu à l'inondation dévastatrice des Hyksos, à la rage barbare de Cambyse et au système démolisseur des Arabes, l'auguste débris de l'histoire, environné de palmiers et de saules pleureurs, dominant de son majestueux tronc de granit la plaine qui fut Héliopolis, a une singulière grandeur qui charme et fait songer à la fois. Cet obélisque ne semble-t-il pas comme maintenu là par le génie de la vieille Egypte pour porter dans les nues l'éternel souvenir d'une illustre civilisation effacée du sol qui l'avait vu naître et s'épanouir?

C'est une construction tout à fait spéciale à l'Egypte que l'obélisque, prisme quadrangulaire en forme d'aiguille, qui se rétrécit insensiblement de la base au sommet. On a découvert, en effet, des pyramides en Chine, dans les steppes de la Russie, au milieu des forêts du Mexique, mais seule la terre des Pharaons peut revendiquer, comme une belle invention du génie artistique de ses enfants, cette disposition architecturale dont la simplicité même fait la beauté.

Les obélisques se dressaient toujours géminés au seuil des temples ou au frontispice des palais. Il ne serait jamais venu à l'idée d'un Sésostris ou d'un Thoutmès d'ériger une de ces aiguilles isolée sur une place publique ou devant un édifice religieux. Aucun de ces légers monuments en pointe n'est antérieur à la XIIe dynastie; les princes de la XVIIIe les multiplièrent; malheureusement Cambyse, dans son aveugle démence, en détruisit un certain nombre. Auguste et Caligula firent transporter plusieurs obélisques à Rome, où ces élégants monolithes ajoutent encore à l'éclat de la « Ville éternelle ». On en trouve aussi, de petite dimension, en Calabre, à Florence, en Sicile, à Arles, à Constantinople. Des deux célèbres « aiguilles de Cléopâtre » à Alexandrie, l'une fut donnée aux Anglais par Méhémet-Ali et, après avoir fait naufrage et éprouvé mille péripéties, orne maintenant à Londres les bords de la Tamise; l'autre a été enlevée, il y a quelque

temps, par les Américains et transplantée à New-York. Aussi compte-t-on aujourd'hui les obélisques en Egypte où le touriste ne les rencontre plus guère qu'à Thèbes ou dans l'île de Philæ, aux frontières de la Nubie, tellement ces blocs altiers, taillés avec art, sont devenus clairsemés sur cette terre où ils ont jadis poussé aussi dru que les alignements de Carnac en Bretagne.

Quelles sont l'étymologie et la destination de l'obélisque? Ce mot vient du latin *Obeliscus,* diminutif du grec ὀβελὸς, broche, appellation ou plutôt sobriquet que donnèrent par antithèse à ces aiguilles colossales les malicieux Alexandrins. A quelle idée symbolique correspondait ce bel échantillon d'architecture? Polidore Virgile, commentant au XVIe siècle la pensée de Pline, déclare qu'un obélisque a exactement la forme d'un rayon de soleil qui entre par la fenêtre. Il est plus naturel de voir, avec Saint-Genis et Norden, dans ce spécimende monolithe, une pyramide quadrangulaire très allongée, dont l'obélisque, dit Lamennais, dérive évidemment. Faut-il le considérer comme un signe, un mot exprimant la *stabilité à jamais?* C'est l'opinion d'Ampère : « Les deux obélisques, « écrit ce savant, plantés devant les temples étaient deux « énormes hiéroglyphes, deux lettres ou plutôt deux syllabes « de granit, deux mots placés là, non seulement pour être « contemplés, mais pour être lus. »

Si l'on peut discuter sur l'emblème de ces monolithes, il n'est plus permis d'hésiter sur leur destination matérielle. C'étaient des monuments historiques, comme l'indiquent clairement les hiéroglyphes qui les couvrent. Longtemps on s'est imaginé que leurs inscriptions cachaient d'importants mystères de la religion égyptienne, de hautes spéculations métaphysiques ou les secrets de l'ancienne astronomie; mais ce ne sont en réalité que des dédicaces, louangeuses en général, des temples devant lesquels se dressent les obélisques qu'elles tapissent. « Ces inscriptions, dit Cham- « pollion-Figeac, donnent les détails des constructions, le « nom et la filiation des princes qui les élevèrent; ils indi-

« quent les accroissements ou les embellissements exécutés « par les soins de chacun d'eux, et par là l'époque relative de « chaque partie de l'édifice. »

Quelques-unes de ces aiguilles atteignaient une grande élévation. Ainsi Ramsès II fit ériger un obélisque de quatre-vingt-dix-neuf pieds de haut, extrait comme tous ses congénères des carrières de Syène, et il employa à cet ouvrage vingt mille ouvriers. Si l'on en croit le récit de Pline, dans la crainte que l'architecte ne prît pas assez de soin de proportionner la hauteur de la machine au poids qu'elle avait à soulever, le pharaon donna l'ordre d'attacher son propre fils au sommet du monolithe.

Rien de gracieux et d'imposant à la fois comme ces masses sveltes de granit qui paraissent jaillir du sol même, dardent dans les airs au-dessus des moissons ou des ruines leur fût légèrement colossal et, suivant la belle expression de Mme de Staël, semblent porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme.

Mais, après cette longue digression sur les obélisques, revenons à la ville du Soleil. Héliopolis était renommée dans l'antiquité pour la venue périodique du Phénix, qui, parti de l'Inde ou de l'Arabie, s'abattait dans le temple de Râ à des intervalles très éloignés, de cinq siècles au dire d'Hérodote, de 1461 ans selon Tacite. Suivant la légende cet oiseau merveilleux, qui ressemblait à un aigle ou à un épervier, le *Bennou*, symbole de la lumière solaire et aussi de l'immortalité, apportait avec lui le cadavre de son père embaumé de myrrhe, le déposait à Héliopolis sur l'autel de Râ et se consumait lui-même au milieu d'un bûcher de bois odorants, pour renaître de ses cendres et s'envoler de nouveau à tire-d'aile vers l'Orient. A ce propos, les beaux vers de Claudien sur le Phénix me reviennent à la mémoire :

Par volucer Superis, stellas qui vividus æquat
Durando, membrisque terit redeuntibus œvum.
Non epulis saturare famem, non fontibus ullis

Assuetus prohibere sitim; sed purior illum
Solis fervor alit, ventosaque pabula libat
Tethyos, innocui carpens alimenta vaporis.....

. . . . . .

Hic neque concepto fœtu, nec semine surgit,
Sed pater est prolesque sui, nulloque creante
Emeritos artus fecunda morte reformat,
Et petit alternam totidem per funera vitam.

« Cet oiseau, pareil aux dieux, voit son éclat égaler en durée « celui des étoiles, et ses membres renaissants fatiguer le « cours des siècles. Jamais de grossiers aliments n'ont rassasié « sa faim ; ce n'est point à des sources vulgaires qu'il étanche « sa soif. La chaleur du soleil le nourrit de ses purs rayons ; « il savoure les vapeurs nourrissantes de Téthys et s'engraisse « du suc de ses légers parfums. . . . . .

« Ce n'est point un germe, une semence développée dans le « sein d'une mère qui lui donne naissance ; il est à la fois et « son père et son fils, sans que rien le crée ; il régénère dans « une mort féconde ses membres affaiblis par l'âge, et chaque « nouveau trépas lui ouvre les portes d'une nouvelle vie. »

Cet oiseau fabuleux, bien fait pour enflammer l'imagination des poètes, est souvent cité par les auteurs anciens. Mais laissons là le merveilleux. « En réalité, le *Bennou*, dit Maspero, « était une espèce de vanneau dont la tête était ornée de deux « longues plumes flottantes. Il passait pour l'incarnation « d'Osiris, comme l'ibis pour l'incarnation de Thot et l'épervier « pour l'incarnation d'Hor. »

Héliopolis a un titre particulier qui la rend chère à la mémoire des Français. N'a-t-elle pas donné, en effet, son nom à l'un des plus glorieux faits d'armes de notre histoire ? On sait dans quelles conditions se livra la célèbre bataille d'Héliopolis : cédant à un moment de désespérance, se croyant abandonné de Bonaparte, Kléber venait de signer la déplorable convention d'El-Arych, de remettre aux Turcs les principales places fortes et il s'apprêtait à évacuer l'Egypte, lorsque la perfidie des Anglais qui prétendaient, au mépris de la foi jurée, refuser à nos

vaillantes troupes les honneurs de la guerre, secoua soudain la torpeur du général en chef. Le réveil du héros fut celui du lion. « Soldats ! s'écria-t-il avec un noble courroux, on ne « répond à de telles insolences que par des victoires : préparez-« vous à combattre ! » A l'armée considérable des Ottomans Kléber ne peut opposer qu'une poignée de braves ; mais qu'importe ! on se battra un contre sept ou huit et la valeur suppléera au nombre. L'illustre capitaine a raconté lui-même les épisodes de cette lutte épique dont M. Thiers devait faire plus tard la brillante narration.

Le 20 mars 1800 (23 *chaoual* 1214 de l'hégire), sortant du Caire à la nuit, un corps de dix mille Français vint prendre position en face d'Héliopolis, ayant le désert à sa droite et le Nil à sa gauche. Lorsqu'au lever de l'aurore nos soldats, formés en quatre carrés, commandés par les généraux Reynier et Friant, aperçurent du haut des collines sablonneuses les masses profondes des Turcs déployées dans la plaine, un immense cri de joie s'échappa de toutes les poitrines de ces guerriers impatients de venger l'insulte faite à leur chef. Parcourant à cheval le front des troupes : « Amis, leur dit « Kléber, si vous reculez d'une semelle vous êtes perdus. »

Dans un engagement préliminaire nos grenadiers, sous une grêle de balles, délogent à l'arme blanche les janissaires retranchés dans le village de Matarièh ; l'avant-garde ennemie une fois mise en fuite, le général rassemble ses divisions aux alentours de l'obélisque. Bientôt, au milieu de nuages de poussière, se découvrent les lignes flottantes de l'innombrable armée du grand vizir ; tout à coup les escadrons ottomans s'ébranlent, fondent avec tumulte sur nos fantassins, se précipitent comme un torrent sur nos phalanges impassibles, hérissées de baïonnettes et d'où part sans répit une fusillade meurtrière. C'est en vain que cette fougueuse cavalerie caracole, tourbillonne, voltige en nuées pressées sur les carrés et en assiège les faces qu'elle ne peut entamer. Les Turcs, foudroyés à bout portant, tombent par centaines et forment de lugubres monceaux de cadavres autour de ces citadelles vivantes, vol-

cans en éruption qui vomissent la mitraille et la mort. Repoussées à maintes reprises, décimées, découragées, les troupes du sultan abandonnent ce champ de carnage, se débandent saisies d'une effroyable panique et se dispersent vers tous les points de l'horizon, poursuivies l'épée dans les reins jusqu'aux limites du désert. Telle fut, esquissée en quelques traits, cette fameuse victoire de Kléber à Héliopolis, comparable aux exploits tant vantés de Thémistocle à Marathon. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'après le combat l'heureux général se rendit à l'*Arbre de la Vierge* et grava son nom sur une branche avec la pointe triomphante de son épée.

Pourquoi faut-il que, trois mois plus tard, à l'Ezbékièh, un assassin vulgaire d'Alep ait mis fin à cette précieuse existence, le jour même où Desaix était frappé à mort sur le champ de bataille de Marengo? Qui sait? sans le coup de poignard de ce fanatique la France eût peut-être gardé sa magnifique conquête. C'était d'ailleurs l'avis de Napoléon; avec le vainqueur d'Héliopolis, répétait-il souvent à Sainte-Hélène, il aurait conservé l'Egypte que l'incapable Menou ne sut pas défendre.

Le voyageur français sent son cœur se serrer de tristesse toutes les fois que, sur cette terre d'Egypte, où a coulé le sang de nos braves, un nom de bataille ou quelque glorieux souvenir lui rappelle cette brillante expédition, à cheval sur deux siècles, qui traversa, comme un rêve semé d'or, la fulgurante épopée napoléonienne, belliqueuse *fantasia* conduite et délaissée par le caprice d'un foudre de guerre, inutile et éphémère conquête, éclairée à l'aurore par l'étincelante victoire des Pyramides, puis illuminée par le radieux soleil d'Héliopolis, mais que ternit vers le soir le sombre désastre d'Aboukir et qui devait s'éclipser dans la nuit d'une funeste capitulation!

LES TOMBEAUX DES CALIFES.

Tombeaux des Califes.

J'ai gardé pour la fin les chefs-d'œuvre de l'architecture sarrasine, je veux parler des mosquées sépulcrales des sultans mamelouks circassiens, improprement appelées *Tourab-Kaït-Bey* et vulgairement *Tombeaux des Califes*, peut-être la plus exquise production de l'art arabe à l'époque de son épanouissement. Ces mausolées sont situés en dehors du Caire, à une courte distance de la vieille enceinte de l'est. Enfourchant un baudet, je pique des deux à travers le bruyant Mousky, gorgé de monde, et je sors de la ville par le *Bab-el-Nasr*, la porte de la Victoire, flanquée de deux larges tours carrées garnies de créneaux et qui se dressent à sept mètres au-dessus des murailles. Sur les tympans de l'arcade sont finement sculptés des écussons et des épées mêlées à des boucliers ; une riche inscription koufique serpente le long de la frise. J'admire, en me retournant, les puissants blocs de pierre des assises, la pureté de l'arc en plein cintre qui couronne la plus belle des anciennes portes du Caire, en un mot, le style à la fois séduisant et robuste de ce monument qui rappelle les édifices moresques de l'Espagne.

Aussitôt après avoir franchi le *Bab-el-Nasr*, j'entre dans une région bosselée, morne et dénudée ; ma monture avance péniblement au milieu de collines de sable jonchées de détritus ou de décombres divers et au sommet desquelles tournent de-ci de-là de grandes ailes de moulins. Ces coteaux sablonneux, d'une hauteur moyenne de trente mètres et formant une chaîne longue de près de deux lieues, limitent le Caire au sud et à l'est. « Certainement toute la ville, a écrit le R. « P. Jullien, avec ses quatre cents mosquées et ses palais sans

« nombre, si elle était renversée, ne ferait pas, à beaucoup « près, de ses débris amoncelés un amas comparable aux col- « lines dont nous parlons. » Tout à coup une déchirure entre deux monticules découvre, comme une magique apparition, un tableau d'une beauté à la fois ravissante, mélancolique et sauvage que rien ne saurait exprimer; c'est la nécropole des Califes. Quelques spectacles vraiment féeriques de l'Egypte ont laissé en mon esprit une impression ineffaçable, mélange de vague tristesse et de suave rêverie, délicieux ressouvenirs que me donne la triade artistique de la vallée du Nil; j'ai nommé les *Tombeaux des Califes*, la *Salle hypostyle de Karnak* et les *Colosses d'Ipsamboul*, incomparables merveilles de pierre, mutilées toutes trois dans leur radieuse magnificence par la faux du temps, la force destructive de la nature ou la barbarie des hommes. Si les deux derniers groupes respirent surtout une majesté géante, le premier est plus délicatement beau.

C'est un coup d'œil saisissant que présente cet harmonieux ensemble d'édifices arabes aux formes sveltes, si légers qu'ils semblent effleurer le sol, d'un galbe charmant et fragile, mais qui paraissent tristes de leur ruine imminente et de leur abandon au milieu de cette aride solitude, où des enfants crasseux se roulent dans la poussière, où se traînent quelques mendiants faméliques et loqueteux. Voilà les hôtes de ces mosquées funéraires, belles comme des palais enchantés ! Le désert même ajoute encore à l'étrange splendeur de cette nécropole unique au monde, où l'art s'est surpassé; tout autre cadre ou coquet ou joyeux paraîtrait mesquin et affaiblirait au contraire le sentiment d'imposante grandeur que le touriste éprouve à première vue.

Que dire de cette glorieuse rangée de coupoles agrémentées de minces nervures, légèrement étranglées à la base et finement effilées à la pointe, de ces profils de minarets rivalisant entre eux de grâce altière et de suprême élégance, qui dardent sous l'azur éblouissant leurs étages de plus en plus rétrécis, les uns carrés, les autres cylindriques ou octogones, tous

d'ailleurs ajourés ou délicatement cerclés de balcons, d'encorbellements, de colonnades ravissantes avec de mignonnes fenestrelles découpées en trèfle ? On ne se lasse pas d'admirer l'art exquis avec lequel le tambour circulaire de la plupart des coupoles se relie à la base carrée par une succession de pans coupés du plus heureux effet.

Le nombre de ces mausolées est assez grand, mais deux sont particulièrement remarquables : le tombeau du sultan Barqouq et celui de Kaït-Bey. Le premier représente l'édifice le plus important de la nécropole : deux minarets jumeaux à triple galerie, fièrement campés aux coins de la façade, mais dont, malheureusement, l'extrême pointe est tronquée, dominent le rectangle des murailles couronnées de créneaux et percées de gentilles fenêtres. Aux angles opposés, deux coupoles, guillochées et surmontées d'un croissant vert, arrondissent leurs dômes au-dessus des tombes du sultan et de son harem.

Une mégère décharnée aux cheveux roux, cachant d'une main noirâtre son hideux visage barbouillé de bleu, et portant un vilain marmot sur l'épaule, m'ouvrit la porte de la mosquée et j'entrai dans l'intérieur. La décoration des chapelles funéraires est vraiment délicieuse avec les croisées treillissées et les rosaces multicolores, avec les entrelacs, les bandes d'inscriptions coufiques, les fleurs rappelant le lotus, les arabesques variées qui tapissent les parois.

Mais une pénible sensation de tristesse m'envahit en pénétrant dans la cour embarrassée de débris, où végètent quelques arbres malingres et poussiéreux; de la jolie fontaine aux ablutions qui égayait le centre il ne reste plus qu'une affreuse carcasse en bois. D'ailleurs cette mosquée, comme toutes les autres, à une exception près, se trouve dans un état lamentable de délabrement; en la parcourant on redoute presque de voir les murailles caduques et chancelantes s'effondrer sur vous; les arcades fatiguées s'affaissent sous le poids des ans; les voûtes lézardées penchent sur le vide; les pierres effritées se détachent de toutes parts. « Admirables

« décorateurs, a dit avec raison M. Gabriel Charmes, les Arabes « n'ont jamais été que de détestables maçons ». Je voulus monter par un branlant escalier en colimaçon au sommet d'un des minarets pour jouir de la vue, mais la vieille gardienne se mit à pousser de tels cris que je renonçai à la périlleuse ascension. On tremble qu'une violente rafale ne renverse ces tours si fragiles et l'on peut déjà prévoir l'heure, hélas! trop rapprochée, où cet adorable mais débile édicule, changé en un abominable monceau de décombres, ira grossir les ruines de ces chefs-d'œuvre, bijouterie architecturale, dont la splendeur a charmé tant de générations et transporté d'ivresse tant d'artistes!

Cette funeste négligence qui empêche les Arabes de conserver leurs monuments, cette déplorable incurie semble innée chez les races orientales, pétries de nonchalance et de fatalisme. Puisqu'Allah le veut ainsi, pensent-elles, pourquoi lutter contre les ravages du temps et contre la destinée? Ah! au lieu de gaspiller des millions à bâtir de nouvelles mosquées et de nouveaux palais, plus lourds et plus vulgaires que des casernes, triomphes de la décadence et du mauvais goût, que les descendants de Méhémet-Ali n'ont-ils appliqué ces stériles dépenses à l'entretien et à la restauration des merveilleux édifices des belles époques au Caire et aux alentours! Mais voilà, chaque khédive, grand amateur de truelle, est piqué de la tarentule d'avoir sa mosquée et son palais à lui, dont le successeur se soucie comme d'un fétu et qu'en toute sérénité il laisse tomber en ruine pour s'offrir à grands frais d'autres constructions aussi grotesques, non moins inutiles et vouées à un abandon inévitable, si même elles ne restent pas inachevées. *Pendent opera interrupta!*

Pour en revenir aux *Tombeaux des Califes :* comme si ce n'était pas assez de ces chances naturelles de destruction, le gouvernement a imaginé de placer des barils de poudre et des munitions de guerre dans une des plus jolies mosquées, celle du sultan El-Achraf-Ynal, à chaque angle de laquelle on voit un cactus et une cabane qui sert de corps de garde à

quelques soldats. Il n'y a que les Arabes pour concevoir des idées aussi baroques !

Un seul de ces mausolées a été cependant l'objet d'une restauration, d'ailleurs exécutée de main de maître; c'est celui de Kaït-Bey élevé au XVe siècle. M. Blanc a qualifié de « chef-d'œuvre de l'architecture arabe », cet édifice d'une grâce sans pareille et d'une prodigieuse richesse de détails, vrai bijou de sculpture dont chaque partie a été ciselée avec un art incomparable. Tout y est digne d'admiration : et les ravissantes proportions, et les dessins compliqués des murs en filets blancs ou en liserés noirs, et la diversité des entrelacs géométriques, et les grandes baies avec arcades tréflées que rehaussent des stalactites, et l'élégante coupole enguirlandée d'un charmant réseau d'arabesques en relief, et le minaret élancé à trois galeries en encorbellements, ouvrés comme des bracelets, peut-être le type le plus parfait du genre *fleuri*. A l'intérieur tout est marbre, mosaïques, incrustations de nacre et d'ivoire. Les vitraux du sanctuaire, merveilleusement découpés en losanges multicolores, laissent pénétrer dans le lieu saint une douce lumière tamisée aux nuances aussi tendres que diaprées. Le plafond éblouissant brille de dorures et de semis d'étoiles; dans la salle du tombeau, enjolivée de délicates rosaces, se trouvent deux petits cubes de granit enlevés, dit-on, de la Mecque par le sultan Kaït-Bey; l'un est noir et l'autre rose; ils portent, d'après la tradition musulmane, l'empreinte sacrée des pieds du Prophète. Bref, la parure artistique de cette mosquée est magnifique, et, comme l'a fort bien exprimé M. Rhoné : « En voyant les ressources merveilleuses que les « Arabes ont su trouver pour la décoration des édifices, on « regrette moins pour l'art que la loi de l'islamisme leur « ait défendu comme un acte d'idolâtrie d'y introduire des « représentations d'êtres animés. Bien que ces lois restric- « tives fussent moins absolues qu'on ne le croit généralement, qui sait si, en détournant les artistes arabes de la « sculpture et de la statuaire, elles ne les ont pas maintenus « dans la voie de cette aptitude spéciale et quasi-transcen-

« dante qu'ont les Sémites pour toutes subtiles combinaisons,
« et en particulier pour celles des nombres, des lignes et des
« figures géométriques ? »

Je m'étais attardé au milieu de ces monuments d'un charme si captivant et le soleil allait bientôt disparaître ; il était temps de regagner le Caire. Je dis adieu à cette splendide cité des morts et je gravis à la hâte un monticule voisin, de la crête duquel je contemple l'admirable tableau que présente la vallée des Tombes à l'heure fugitive du crépuscule et que je voudrais décrire, comme dit Fromentin, avec des signes de flammes et des mots dits tout bas. Les derniers rayons de l'astre pâlissant caressent amoureusement de teintes rosées ou lilas, de reflets dorés les coupoles et les minarets de ces gracieux édifices ; derrière la nécropole solennelle les falaises déchiquetées du Djebel-Mokattam s'embrasent de tons empourprés et, à l'horizon, les sables étincellent d'un fulgurant éclat, pendant que des gypaètes tournoient dans l'azur au-dessus des cimes en dentelles de pierre et qu'à travers l'éther limpide arrivent à mon oreille, comme une céleste harmonie, les notes dolentes de la prière d'*el-maghreb* que chante le muezzin de la tour aérienne de la mosquée Barqouq à la tombée du jour. Encore quelques minutes, et la Nuit, cette sœur de la Mort, aura enveloppé dans ses ombres le champ du repos où les sultans circassiens dorment dans la majesté du silence et de la solitude leur paisible sommeil sous les voûtes des mausolées les plus poétiquement idéaux que puisse rêver l'imagination orientale !

DEUXIÈME PARTIE

LE NIL

LE NIL

Adieux au Caire.

Adieu le Caire, « bouton de diamant qui ferme l'éventail du Delta, » perle d'Orient, héritière de Memphis, *Mars-el-Kahirah*, la Victorieuse, toi qui évoques les fantastiques fictions des *Mille et une Nuits* et décris ton immense cirque au pied du stérile Mokattam !

Adieu le Caire avec la funèbre ceinture de tes vastes nécropoles de Kaït-Bey, de l'Imam-Chafey que dominent ces merveilles d'architecture légère, les *Tombeaux des Califes*, avec tes opulentes villas qu'ombragent les palmiers de leurs gracieux éventails et où de belles captives du harem, sous l'œil méfiant de l'eunuque noir, tissent des jours nonchalants d'uniforme ennui, avec ton labyrinthe de ruelles sombres et sinueuses où bourdonne la ruche humaine, tes quartiers délabrés, jonchés de décombres, comme criblés par la mitraille et qu'on dirait se relevant à peine des horreurs du siège et de l'assaut.

Adieu le Caire, aujourd'hui dépouillé de tes magnifiques avenues d'acacias et de sycomores, tombés sous la hache impitoyable, mais fier encore de ton ravissant jardin de l'Ezbékièh où des bosquets touffus donnent une ombre délicieuse au touriste brûlé par les ardeurs de ton ciel immaculé.

Saluons au départ, Babylone égyptienne, tes luxueux palais aux voûtes de mosaïques, d'où pendent les stalactites en alvéoles, et aux ogives dentelées qu'enlace la fuyante arabesque, tes bruyants bazars tout chatoyants du Mousky et du Khan-Kalil, où brillent l'or et la nacre sur la soie et le velours et qui étalent les mille produits de l'Orient, depuis l'ivoire et les plumes d'autruche du Soudan jusqu'au café et aux aromes du Yèmen.

Adieu, pieuse cité de l'Islam, où des milliers d'étudiants commentent les versets du Coran dans ta vieille et célèbre université d'El-Azhar, où les muezzins en prière, tournés vers la Mecque, se prosternent sur les tapis de tes mosquées bulbeuses d'Amrou, de Touloun, du sultan Hassan, poèmes de pierre, et dans tes quatre cents autres temples, dont les élégants minarets, légers comme les campaniles italiens de la Renaissance, dressent dans l'azur leurs pointes hardies.

Construite par les guerriers du Prophète, tu as prospéré sous l'intelligente et artistique royauté des califes. Tu as vu, à la fin du siècle dernier, la fougueuse cavalerie des Mamelouks décimée et mise en déroute par le feu des carrés français formés au pied des Pyramides. Révoltée contre la domination de Bonaparte et réduite par le conquérant, tu as vu le général en chef pardonner à tes enfants vaincus et suppliants, et le *sultan de feu*, le héros du Mont-Thabor et d'Héliopolis, tomber sous le poignard fanatique d'un assassin. Tu as vu l'insolente puissance des Mamelouks et leur barbare extermination. Un Macédonien, soldat de fortune improvisé capitaine et homme d'Etat, a fondé dans tes murs une nouvelle dynastie, superbe et glorieuse au début, mais qui, bientôt dégénérée sous d'incapables et prodigues successeurs, subit aujourd'hui l'humiliante tutelle de l'Angleterre ! Des bords du Nil le grand Méhémet-Ali avait fait trembler dans son sérail le sultan de Constantinople, maintenant un de ses petits-fils est tenu en quenouille, comme un simple radjah, par un consul anglais !

Tu comptes déjà neuf siècles, cité des Fatimites, des Ayou-

bites, des Mamelouks, mais tu es née d'hier, si l'on songe aux Pyramides qui ont versé sur ton berceau leur ombre séculaire, au Sphinx dont le doux regard veille de loin sur l'enfant qui a grandi sous son égide, si l'on te compare à Memphis, à Thèbes où florissait une merveilleuse civilisation plusieurs milliers d'années avant que Gewehr, général du sultan El-Moëzz, eût tracé avec son cimeterre vainqueur les limites de ton enceinte.

Adieu le Caire, pendant deux jours encore de notre dahabièh nous apercevrons les blanches murailles et les coupoles bleuâtres de ta citadelle qui domine toute la plaine et le désert, « ce château de la Montagne », témoin de tant de drames sanglants ; nous apercevrons la superbe mosquée de Méhémet-Ali, flanquée de ses deux minarets élancés comme des flèches et qui rappelle le souvenir de son illustre fondateur, l'aventurier de génie dont la main, à la fois souple et rugueuse, a façonné l'Egypte moderne.

La dahabièh « Lohengrin ».

Notre séjour au Caire s'est déjà prolongé au delà du temps fixé, car nous nous proposons de remonter le Nil en dahabièh jusqu'à la seconde cataracte. Nous avons passé avec le patron de notre cange, devant le consul de France, le contrat de louage usuel, stipulant (ô sage précaution !) que les accidents qui pourraient arriver au passage des rapides seraient à la charge du propriétaire de la barque; les provisions de toutes sortes sont à bord, sans oublier le sac rempli de pièces de cuivre de 20, de 10 et de 5 paras, aubaine obligatoire que le voyageur qui se respecte doit jeter aux petits fellahs dès qu'il débarque à un ouadi ou village du Nil. L'équipage au teint bistré est aussi au grand complet, et nous avons hâte de partir. Voilà plusieurs jours que notre dahabièh reste amarrée au port de Boulaq, pavoisée aux couleurs françaises, toute reluisante sous sa fraîche peinture; elle se balance, en face du fameux musée, sur les eaux qui clapotent contre ses parois, et semble impatiente de prendre son essor. Mais le vent s'obstine à souffler du sud; c'est en vain que, chaque matin, nous regardons d'un œil anxieux la flamme tricolore qui palpite au sommet du mât : la pointe est toujours tournée vers Alexandrie. Est-ce qu'Anubis à la forme de chacal et Thoth à la tête d'ibis auraient prévenu contre les étrangers les dieux antiques qui, comme leurs cousins du Panthéon grec, dirigent les vents? Que les divinités de l'Egypte se rassurent! Nous ne nourrissons contre elles aucun noir projet. Nous n'avons point (comme Champollion, Ampère ou Mariette) la prétention de dérober leurs mystères sculptés sur des stèles hier encore indéchiffrables, de sonder les sables du désert qui ont fait

table rase des temples, ou d'enlever de leurs sarcophages de granit des momies dorées, à la longue barbe, emmaillottées dans leurs bandelettes, aux nuances éclatantes, et renfermées dans leur triple gaine.

Quoi qu'il en soit, profitons de ce retard forcé pour faire au lecteur la présentation de notre demeure flottante. Disons d'abord qu'elle s'appelle « Lohengrin ». Certes, s'il nous avait appartenu de lui donner un nom, nous n'aurions pas choisi celui d'un des opéras du célebre compositeur allemand, l'inventeur de l'orchestre invisible à Bayreuth, dont la musique, ultra-savante, obscure, j'allais dire hiéroglyphique, nous laisse froid, ceci dit sans vouloir chagriner aucunement les Wagnériens enthousiastes. Mais il est bien permis à un Français de ne point se passionner pour les variations musicales d'un gallophobe enragé. Les autres canges qui avoisinent la nôtre portent des noms moins germaniques, mais plus pittoresques et mieux appropriés au pays, tels que : *Kamar*, la lune; *Abouerdan*, l'ibis; *Timsah*, le crocodile; *Abou el Hôl*, le sphinx, etc.

La *dahabièh* est un type d'embarcation de forme particulière, très longue, ayant un faible tirant d'eau, munie de deux mâts et de grandes voiles latines, mais qui, si elle file vite, chavire facilement. Le « Lohengrin » mesure environ trente mètres de long sur six de large. Il se compose de deux parties distinctes : l'avant, occupé par les matelots, qui couchent là en plein air, et où se dresse, au pied du grand mât, la cabane à feu ou cuisine; puis l'arriere, percé de douze fenêtres, construction élevée de deux mètres au-dessus du pont et qui constitue notre logement. A l'entrée on trouve la pièce principale, de forme rectangulaire et qui sert à la fois de salon et de salle à manger; après vient un étroit couloir sur lequel donnent, de chaque côté, trois chambrettes des plus restreintes dont un lit et une table remplissent déjà la moitié de l'espace. A l'extrémité, un dernier appartement, entouré de divans et en forme de fer à cheval, tient lieu de cabinet d'étude et de bibliothèque. Aux cloisons pendent de petites

étagères à incrustations de nacre et chargées de bouquins sur la terre des Pharaons, qu'on n'ouvre qu'avec respect : les *Lettres d'Egypte et de Nubie*, de Champollion le jeune; l'*Itinéraire de la Haute-Egypte,* de Mariette-Bey; l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par Maspero; les *Pasteurs en Egypte*, par Chabas; avec d'autres ouvrages d'Ampère et de Rougé, sans oublier les écrivains modernes, tels que Gérard de Nerval, Lane, Wilkinson, Ebers, etc., etc. Des cartes du Delta, du Saïd et de la Nubie remplacent, sur la boiserie, les tableaux ou les gravures; c'est là le *naos* ou sanctuaire de la cange, où l'on vient se recueillir, étudier, réunir ses notes. Mais pendant la plus grande partie du jour, nous nous tenons volontiers sur la terrasse, garnie de canapés et au-dessus de laquelle, pour nous abriter des ardeurs solaires, les matelots disposent des voiles en forme de tente. Une *sandouk* ou petite barque suit la dahabièh avec la volaille et des provisions de tout genre. Douze hommes, non compris le *reïs* ou capitaine et le mousse, composent l'équipage. Les matelots sont des indigènes de la Haute-Egypte ou des barbarins de la Nubie; leur costume est des plus simples : tête, bras et jambes nus, ils portent pour la plupart une sorte de blouse et des pantalons courts, de nuance écrue ou grisâtre.

Le reïs Achmed, fils du Soudan, à l'œil dur et chargé d'éclairs, au teint bronzé, coiffé d'un blanc turban enroulé autour du fez, vêtu d'un long caftan verdâtre et chaussé de babouches jaunes, prend à l'occasion des airs de potentat africain; malheureusement la haute idée qu'il a de son mérite ne correspond en rien à la réalité, car il ne connaît guère la navigation sur le Nil où, par son incurie, la dahabièh échouera trop souvent sur des bancs de sable et manquera plusieurs fois de se perdre dans les méandres du fleuve pour aboutir à la catastrophe finale; mais n'anticipons pas sur les événements. En revanche c'est un fervent sectateur de l'Islam : chaque jour il accomplit avec une dévotion édifiante les ablutions et les prosternations recommandées par le *cherait* et psalmodie religieusement les prières prescrites agenouillé, les bras

croisés, la face tournée vers l'Orient. Aussi a-t-il autant de mépris que de haine pour ces chiens de chrétiens, comme il nous appelle *derrière notre dos*, et qu'une fatalité l'oblige à servir malgré lui. Ajoutons que notre homme, en bon musulman, pratique la bigamie; la moitié de son harem réside au Caire et l'autre à Assouan. Il vient d'ailleurs de convoler en justes noces dans la capitale quelques jours seulement avant notre départ; détail que je n'appris qu'au cours de notre voyage et qu'explique son peu d'empressement à se mettre en route ; il se console néanmoins à la pensée que sa première épouse l'attend à la frontière de Nubie. C'est l'habitude des reïs qui naviguent sur le Nil de partager ainsi leurs affections conjugales aux deux points extrêmes du parcours ; c'est ce qu'on pourrait appeler l'amour *à la navette*. Il est même à présumer que quelques-uns échelonnent les feuilles de leur cœur d'artichaut aux principales stations intermédiaires ; ce ne sont plus alors les échelles du Levant, mais celles de Vénus.

Quant au drogman, français d'origine, qui parcourt l'Egypte et la Syrie depuis de longues années, il ne manque jamais de rappeler qu'il prit part à l'expédition conduite en Abyssinie par le général de Buisson et que fit échouer le mauvais vouloir du gouvernement du Caire. Actif, chasseur infatigable, connaissant bien la langue arabe et les usages du pays, il nous a été très utile ; en outre ses récits de voyages et d'aventures cynégétiques, émaillés parfois de gasconnades à la Tartarin de Tarascon, nous ont souvent fait passer des heures agréables. Nous n'aurions eu qu'à nous louer de ce brave cicérone oriental s'il n'avait été affligé d'une détestable avarice ; la moindre dépense semblait lui arracher le cœur ; il couvait ses *talaris* (pièces de cinq francs) et surtout ses *bintos* (vingt francs) avec des yeux de Shylock ou d'Harpagon. Il s'était sans doute promis de nous nourrir chaque jour de riz, de pigeons ou de fèves, et sans mes énergiques protestations nous aurions couru le risque de revenir au Caire à l'état de squelettes.

Notre personnel comprend encore un maître d'hôtel, Ali, vêtu d'un costume analogue à celui des *cawas* des consuls, quoique moins doré et plus sobre de festons. L'excellent majordome m'avait été très recommandé comme sachant l'anglais couramment; aussi, la première fois que je lui demandai du vin dans cette langue, m'apporta-t-il de la moutarde; je jugeai dès lors inutile de renouveler l'expérience, ses connaissances en linguistique se bornant à : « Yes, Sir ; no Sir ; all right ». Bref il parlait, en sa qualité de Levantin, un affreux jargon, mélangé d'arabe et d'italien corrompu, sinon très intelligible du moins fort original. Pour coq nous avions un nommé Mavrocordopoulo, fier d'avoir vu le jour au pied du Parthénon et de l'Acropole, mais pour lequel Vatel et Brillat-Savarin étaient lettres mortes, car ses sauces ressemblaient trop souvent au brouet noir jadis prisé des Spartiates. Il est vrai que cet enfant de l'Attique avait un éternel sourire qui désarmait ; il riait toujours, l'heureux mortel, jusqu'au jour néfaste, près d'Assouan, où la peur le fit rire tellement jaune qu'il faillit en perdre la raison. Et j'allais oublier le mousse, négrillon que nous avions surnommé *boule de neige* et dont le plus grand plaisir était de faire quelque niche au singe embarqué par les matelots et qui se vengeait cruellement en lui mordant les jambes jusqu'au sang. « Ce maître ès-arts chez la gent animale », comme dit La Fontaine, nous fit plus d'un tour à sa façon ; pendant nos repas il sautait sur la table, volait un gâteau ou une orange à notre barbe, puis il gagnait le pont en quelques bonds et grimpait lestement à la cime du mât pour y grignoter à belles dents, en toute sécurité, les fruits de son larcin, en ayant l'air de nous narguer effrontément.

Les bords du Nil.

Rien d'animé comme le Nil du Caire à Beni-Souef; à tout instant passent des flottilles de bateaux, de felouques, de cangos de toute sorte avec leurs grandes voiles blanches ou grises pendues aux vergues; parmi ces barques de commerce ou de plaisance, les unes voguent au fil de l'eau, en descendant le fleuve qu'elles fouettent de leurs rames et, emportées par le courant, volent comme des saïs; les autres, lourdes et encombrées, remontent péniblement le Nil, halées par des files de Nubiens aux jarrets d'acier et transformés en bêtes de somme. On voit de longs radeaux, boutiques flottantes, surchargées de blés, de fèves ou d'orges, conduites par d'infatigables rameurs, qui, courbés sur leurs avirons, poussent des heures entières d'un ton traînard leur air monotone d'*Eleïssah*. Voici des embarcations surmontées de vastes meules carrées, pylones de foin ou de paille, puis de larges bateaux sur lesquels s'élèvent des piles de poteries de Syout ou des pyramides de cruches de Keneh, qui se maintiennent en équilibre par des merveilles de statique. Des felouques, d'aspect misérable, portent des familles entières de fellahs, femmes et enfants, entassés pêle-mêle avec les buffles, les chameaux ou les ânes, grouillant dans la litière, vivant ensemble comme dans l'arche de Noé. De temps à autre l'on croise d'élégantes dahabiehs dont la flamme, diversement colorée, qui flotte au sommet du mât indique la nationalité; en général les pavillons sont rouges ou bleus semés d'etoiles d'or, la cange ayant été affrétée par John Bull ou son frere ennemi Jonathan. A l'avant on distingue à son fez rouge et à sa robe de couleur le reïs, qui se démène et donne d'un ton d'importance des ordres aux

marins ; sur la terrasse de l'arrière une large tente sert de parasol ; là, sous cet abri indispensable, des gentlemen jouent au *pocker* en fumant des cigarettes ou se prélassent dans le *farniente* en buvant à petits traits du café turc, d'un arome exquis, que verse dans des tasses minuscules un noir soudanais improvisé maître d'hôtel. De jeunes miss au teint si frais de lis et de roses, les cheveux blonds épars sur les épaules, lisent, étendues sur des divans, un roman de Dickens (j'allais dire de Ouida, *shocking* !) ou laissent flotter leur pensée à la dérive de la rêverie. Est-ce le fréquent souvenir de l'absent qui donne à quelques-unes de ces belles Anglaises un air triste et langoureux ? Serait-ce la lassitude « d'un éternel printemps sous un ciel toujours bleu », et, si elles ont déjà visité Thèbes, l'ennui d'une fastidieuse consommation de temples et de ruines restés indéchiffrables à leur esprit plus shakespearien que pharaonique et plus ouvert aux amoureux duos de Roméo et Juliette qu'aux énigmes hiéroglyphiques des stèles et des spéos ? Peut-être échangeraient-elles volontiers le ruissellement d'azur de cette éblouissante lumière d'Egypte pour le ciel gris et les rouges brouillards de la Tamise où les attend le bien-aimé, leur *sweet-heart*. Un peu plus loin, accoudée à la balustrade de la dahabièh, une vieille gouvernante, à besicles bleues et aux dents de requins, braque des jumelles de marine sur tous les îlots du fleuve, dans le vain espoir de découvrir le dos d'un crocodile qui s'acharne à ne pas se montrer.

Les rives offrent aussi un spectacle varié et intéresssant : ce sont des buffles courageux, au poil noir, qui labourent la terre grasse, bourbeuse, couleur de poix, que viendra bientôt féconder le limon du fleuve ; parfois on aperçoit un attelage bizarre dont l'usage remonte sans doute à l'époque des premiers Pharaons : un âne « omar » et un chameau « merkeb » tirent à la même charrue, et c'est ainsi que maître Aliboron et le *navire du désert*, sobriquet fort irrévérencieux pour cet animal si utile, semblent collaborer fraternellement.

Des villages entourés de palmiers descendent les femmes

fellahs pour puiser de l'eau au Nil. Le front porte la cruche, et l'épaule l'enfant. Elles ont la démarche aisée, la taille souple et bien prise, les traits réguliers et surtout les attaches des mains et des pieds très fines ; leur vêtement se réduit à une méchante robe bleue. Dès qu'on les regarde, elles cachent le bas de leur visage d'un pli de l'étoffe et ne montrent plus que leurs grands yeux brillants et expressifs. C'est un plaisir de les voir remonter d'un pas agile la berge parfois escarpée, portant avec grâce, sur la tête, une lourde amphore, et sur l'épaule leur petit à califourchon. Ne dirait-on pas l'Agar biblique au désert, dans le tableau d'Horace Vernet?

Le long de la chaussée, quelque vénérable cheik à la barbe blanche trotte sur un alerte baudet, pendant qu'un galopin en haillons court tout essoufflé en aiguillonnant le bourriquet; ou bien, au milieu d'un nuage de poussière, on a peine à distinguer un pacha qui galope sur un cheval vigoureux et richement caparaçonné.

De loin en loin on aperçoit une *chadouf*, instrument primitif d'irrigation, dont le modèle exact se trouve encore sur les bas-reliefs des plus anciens spéos, tels que ceux de Beni-Hassan et d'El-Kab. Des nègres demi-nus, gaillards charpentés comme Vulcain, font mouvoir cet appareil de leurs bras d'athlètes. Disons ce qu'est la chadouf. Elle se compose d'une longue perche mobile entre deux branches de palmier, comme un balancier d'horloge, et munie à une extrémité d'une poche de cuir, à l'autre d'un contre-poids formé de limon durci. Le seau s'abaisse vide pour remonter plein à chaque oscillation et déverse l'eau dans une rigole inclinée qui alimente un réservoir. « A l'aide de cet appareil si simple, dit Napoléon dans « sa *Campagne d'Egypte et de Syrie*, un homme élève l'eau de « 2 à 3 mètres. Il faut deux *délous* (chadoufs) pour un *feddan* « de terre (qui équivaut à 4,200 mètres carrés). » Si la berge est haute, il y a parfois trois et même quatre ou cinq chadoufs superposées pour amener l'eau jusqu'au bassin supérieur, et de multiples canaux vont ensuite la répandre sur les terres cultivées. Les fellahs travaillent tout le jour à la chadouf,

tête nue, brûlés par un soleil torride, pour le salaire dérisoire d'une piastre ou de quelques mesures de fèves; et détail curieux qui indique bien l'apathique négligence de ce peuple : souvent le panier est troué et laisse perdre, chaque fois qu'il remonte, une partie de l'eau recueillie. D'ailleurs le paysan égyptien, connu pour sa sobriété, vit de rien pour ainsi dire : des dattes ou des haricots cuits lui suffisent; parfois il mange du riz ou un mauvais pain de *doura*, le tout arrosé, en fait de boisson, de l'eau pure du Nil.

La *sakièh* ou noria fait concurrence à la chadouf sur laquelle d'ailleurs elle marque un progrès; là le travail est effectué par l'animal à la place de l'homme. La *sakièh*, sorte de moulin hydraulique, consiste en une grande roue à auges sur laquelle s'enroule un long chapelet de vases qui vont puiser l'eau et la déversent sur le sol par l'inclinaison des godets. Un ou deux buffles évoluant en manège font manœuvrer cette machine peu compliquée sous la surveillance d'un enfant, assis sur une sorte de siège mobile, et, qui, lui aussi, (armé de quelle patience !) tourne pendant des heures entières comme un écureuil dans sa cage. Supplice d'un genre à part, renouvelé de la roue d'Ixion, qu'Ovide décrit dans les Métamorphoses :

« Volvitur Ixion et se sequiturque fugitque. »

Le voyageur, en général, goûte peu les norias à cause du grincement continu et agaçant qu'elles font entendre. « Une « de ces machines suffit pour dix feddans, écrit Napoléon, « mais alors il faut dix paires de bœufs. »

La vitesse avec laquelle on navigue en remontant le Nil est des plus variables; a-t-on bon vent en poupe, la dahabieh, les voiles gonflées, file comme une fleche, court comme un pur sang; aussi tout le monde est-il joyeux à bord, voyageurs, drogman, capitaine et matelots. Alors le reïs se frotte les mains en ricanant, et, dans ce cas, me dit invariablement : « *Enta* « *mabsout*, *ana mabsout, koullo mabsout.* » — « Toi content, « moi content, tout l'équipage content. » Mais règne-t-il un

calme plat, ou, circonstance beaucoup plus grave, Eole (dont j'ignore l'équivalent dans le panthéon égyptien) lâche-t-il de ses antres les vents contraires, dans ce cas on a recours à la triste ressource du halage. On débarque au moyen de la sandouk une dizaine de marins qui, de l'air le plus piteux, s'attellent à un câble pour tirer la cange le long de la rive, et Dieu sait si, grâce à la fainéantise des hommes, le bateau fait ainsi de la route : à peine deux ou trois kilomètres par jour, et encore faut-il que le drogman se fâche, que le capitaine tempête, que le touriste use tantôt de menaces et tantôt de promesses. Un des meilleurs moyens de stimuler le zèle de l'équipage, c'est de lui promettre, s'il travaille bien, *kharouf*, un mouton. La perspective du bélier rôti, avec assaisonnement de riz, dilate les narines de ces malheureux et décuple leur puissance musculaire. Souvent d'ailleurs des obstacles retardent ou arrêtent même la marche de la dahabiéh, ce sont des flottilles de barques amarrées devant un village, ou bien le sentier de halage devient impraticable ; il est alors nécessaire de faire passer les matelots sur le bord opposé.

Enfin, la flamme qui voltige à la pointe du mât change de direction; le vent redevient favorable; vite on va chercher les Arabes débarqués pour les ramener à bord, à force de rames, et voilà la dahabieh qui reprend allègrement sa course. On va donc abattre de la route aujourd'hui, et tous de se réjouir. Nous marchons ainsi pendant plusieurs heures, et les marins se délectent dans les douceurs du farniente, pendant que, sur la terrasse, nous admirons le paysage qui semble fuir en sens contraire avec ses villages grisâtres, ses champs verdoyants, ses bouquets de palmiers. Puis, tout à coup, un craquement se fait entendre. Allons bon! nous voilà ensablés, la cange a donné à pleine vitesse sur un banc de sable et ne bouge plus. Alors commence une manœuvre d'un nouveau genre; les plus vigoureux de l'équipage, en costume d'Adam, se jettent dans le fleuve et tentent, par des efforts surhumains, de renflouer la dahabieh en soulevant la quille sur leurs épaules

d'airain; on pourrait appliquer à chacun d'eux le vers du poète :

« Illi robur et œs triplex
« Circa pectus erat. . . . .

Ce travail d'Atlas dure parfois plusieurs heures; enfin voilà l'embarcation remise à flot et, le cœur soulagé, on repart. C'est là un des mille incidents qui agrémentent un voyage sur le Nil en dahabièh, et qu'on voit se répéter souvent, si le capitaine ne connaît pas bien la navigation de ce fleuve, rendue très difficile par les nombreux bancs de sable qui surgissent de son lit et par les déplacements du chenal à l'humeur des plus capricieuses.

Départ du Caire.

Le Nilomètre.

Le « Lohengrin », favorisé par un bon vent, file vite sous le grand pont en fer de Kasr-el-Nil, gardé à chaque extrémité par deux formidables lions d'airain et que traverse tout le jour une foule animée. Voici à gauche l'énorme caserne de Kasr-el-Nil, qui a l'apparence d'une forteresse, d'où les clairons, comme nous fuyons devant, lancent dans les airs leurs notes criardes ; ensuite défilent les palais de la mère du khédive et d'Ibrahim-Pacha, le glorieux vainqueur des Mohabites et de Nézib, qui ne fit que passer sur le trône et mourut, hélas ! trop tôt pour l'Egypte.

Plus loin, du même côté, s'étend la gracieuse île de Rodah, *Geziret-el-Raoudah*, « le parterre de fleurs », séparée du vieux Caire par une branche du Nil. Sa luxuriante draperie de verdure, les bouquets de gigantesques bambous de l'Inde qui s'y développent, ses grandes allées ombreuses, ses prairies émaillées de fleurs odorantes et où les ruisseaux entretiennent une éternelle fraîcheur, tout contribue à lui donner un aspect des plus riants. Ibrahim-Pacha y avait fait dessiner de magnifiques jardins, aujourd'hui abandonnés. D'ailleurs, un des plus touchants souvenirs de la Bible se rattacherait, dit-on, à cette île : c'est sur ses bords que, d'après la tradition, la fille d'un pharaon pasteur, sans doute un des Apapi, en se baignant avec ses femmes, aurait découvert le berceau de Moïse caché au milieu des joncs. Un neveu de Saladin y fonda l'école

des « Baharites » ou « Fluviaux », d'où sortirent les premiers Mamelouks. On peut donc dire que Rodah a été, à de nombreux siecles d'intervalle, le berceau et du célèbre legislateur hébreu et de la fameuse milice qui fit peser longtemps un joug si lourd sur l'Egypte et que Mehémet-Ali extermina dans un massacre épouvantable

Mais cette île est surtout renommée par le *Mékyas* « instrument pour mesure » ou nilomètre, construit au premier siècle de l'hégire par ordre du sultan Soleïman, pour remplacer celui du bourg de Hellouan, en face de Memphis, qui avait été détruit. Le nilomètre se compose d'une colonne graduée en dix-sept coudées, elles-mêmes divisées en vingt-quatre *kiratts*, placée au centre d'un bassin qu'entoure un édifice bâti à cet effet et dont le fond communique par des canaux avec le fleuve ; cette échelle sert à mesurer les crues du Nil. Chaque année, lorsque (du 15 au 20 août) les eaux atteignent une certaine altitude : 15 coudées et 16 *kiratts*, soit 17 mètres 106 millimètres, un cheik assermenté, affecté à la garde du nilomètre, proclame le *Wafa*, c'est-à-dire annonce au peuple assemblé et tout anxieux que la crue du fleuve, arrivée à son *kefâ*, permet l'irrigation des hautes terres.

C'est alors qu'on célèbre la fête du *Khalig*. Le canal de ce nom, qui part du Nil, traverse le Caire et va se répandre au loin dans les campagnes ; une digue élevée à l'embouchure forme un barrage pour les eaux. Après le *Wafa* la rupture en a lieu en grande pompe et au milieu de réjouissances populaires. Le fleuve présente alors un coup d'œil des plus pittoresques : sur ses rives se presse une foule bruyante, toute à la joie, impatiente de voir précipiter dans les flots un mannequin grossier, simulacre de l'*Aroussèh - el - Nil*, « la Fiancée du Nil », sans doute en souvenir du sacrifice annuel fait dans l'antiquité par les Egyptiens qui, suivant la tradition arabe, immolaient une vierge à la déesse du Fleuve.

C'est au lieutenant d'Omar, Amrou, en l'an 20 de l'hégire, que remonte l'honneur d'avoir supprimé cet usage homicide qui fait penser aux fabuleux exploits de Thésée contre le minotaure de

Crète. Cette année même de la conquête de l'Égypte par les Arabes, les Coptes, craignant une crue defavorable, vinrent saluer le vainqueur et lui dirent : « Prince, il est pour notre Nil « une loi, établie de tout temps ; on doit s'y conformer pour que « ses eaux parviennent au degré nécessaire à l'arrosage des « terres et à leur fécondation. - Quelle est cette loi, fit Amrou ? » Ils répondirent : « Le treizième jour du mois copte *Baounèh* « (7 juin) nous cherchons une jeune et belle vierge ; nous l'en- « levons de force à ses parents, nous la parons richement des « atours d'une fiancée, et nous la précipitons dans le Nil au « lieu consacré pour cette cérémonie. - Ce sacrifice, leur « déclara le général indigné, ne peut plus s'accomplir sous « l'islamisme. » Cependant les mois s'écoulaient et les eaux du fleuve restaient stationnaires à l'époque de la crue. Terrifié, se voyant déjà menacé de la famine, le peuple allait émigrer en masse, lorsqu'Amrou qui, dans son inquiétude, avait averti de ces graves événements le calife Omar, en reçut un billet avec ordre de le jeter dans le Nil. Voici les termes de ce message, naïve invocation au fleuve : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, « de la part d'Omar, fils de *Khattab*, au Nil béni de l'Egypte. « — Si ton cours n'a jusqu'à présent dépendu que de ta « propre volonté, suspends-le ; mais, s'il a dépendu des « ordres du Dieu très haut, nous supplions ce Dieu de lui « donner sa crue complète. »

Amrou laissa tomber la missive dans les flots la veille de la fête de la Croix, qui passe pour le dernier jour de la crue du Nil, et, d'après la légende, la nuit même, les eaux montèrent à la hauteur de seize coudées. Rassurés et joyeux, les habitants abolirent volontiers la barbare coutume que le christianisme même avait été impuissant à déraciner. Depuis lors on substitue tous les ans à la victime humaine une statue de femme, informe allégorie en argile.

Mais revenons après cette digression à la fête du *Khalig*. Une flottille de barques pavoisées, illuminées le soir de lanternes vénitiennes et d'où retentissent la musique et les

chants, sillonnent le Nil en tous sens. Les femmes des harems, richement parées, voguent dans des embarcations enguirlandées au son des *rebecks* et des *taraboucks*, sortes de violes et de tambours de basque, et ce ne sont pas les moins ardentes à prendre leur part de l'allégresse publique. Le gouverneur du Caire, escorté des autorités et des troupes, préside lui-même la cérémonie et jette des pièces d'or au peuple. Enfin des feux d'artifice, des décharges de mousqueterie et des *fantasias* de toute sorte terminent la fête, à la nuit.

Dès la plus haute antiquité les Egyptiens rendaient des honneurs signalés au fleuve qu'ils avaient divinisé, et les prêtres d'Ammon, vêtus de peaux de léopard, portaient sa statue de bois dans une procession solennelle à travers la contrée. Lors de l'occupation de l'Egypte par nos armes, à la fin du siècle dernier, Bonaparte en grand uniforme, entouré de son brillant état-major, donna un éclat particulier à la fête du Nil, cherchant ainsi à se concilier les sentiments d'un peuple de tout temps si attaché à ses anciennes traditions. Ce jour-là, le 18 août 1798, où par un heureux hasard la crue du Nil atteignit 25 pieds et fut la plus haute du siècle, l'armée d'occupation vint se ranger sur les bords du canal. L'artillerie française se mit à tonner pendant que l'on travaillait à rompre la digue, et le général en chef, aux applaudissement de la foule indigène, couvrit lui-même d'une pelisse blanche le *nakib-redjah*, fonctionnaire préposé à la distribution des eaux, et d'une pelisse noire le *mollah*, chargé de veiller à l'entretien du *Mékyas*. Ali-Bonaparte était mieux inspiré dans cette circonstance que peu de jours plus tard, lorsque, pour la fête de Mahomet, il alla, coiffé d'un turban et chaussé de babouches, s'asseoir à la mosquée au milieu des cheiks, y réciter des versets du Coran et, se posant en protecteur de l'Islam, affecter pour la religion du Prophète un zèle dont les musulmans ne furent jamais dupes.

Mais revenons au nilomètre ; tous les souverains et les conquérants de l'Egypte y ont attaché une grande importance, car sous les Pharaons et les Ptolémées, aussi bien que sous les Arabes, il servait à fixer la répartition de l'impôt, la

récolte étant plus ou moins abondante d'après la hauteur de la crue annuelle mesurée au *Mékyas*. Inutile d'ajouter que les prêtres de l'*Ancien Empire*, tout comme les mollahs modernes, ne se gênaient pas pour obtenir chaque année, grâce à quelque supercherie sur l'échelle, le maximum de l'impôt. Les ingénieurs de l'expédition française relevèrent, les premiers, la fraude au nilomètre de Rodah. Le fisc n'est-il pas invariablement le même à toutes les époques et dans tous les pays, c'est-à-dire âpre, rapace et de mauvaise foi ?

Sur la rive droite s'élèvent les palais de Gezirèh et de Gizèh, construits dans le style décoratif de l'Alhambra, avec leurs kiosques, charmilles, cascades et grottes, avec les belles avenues d'acacias qui relient ces demeures princières, et leurs superbes jardins ornés des arbustes les plus rares, de plantes exotiques, de magnifiques tamarins et bananiers, de bambous formidables. L'île de Rodah passée, le paysage change : à gauche, la chaîne du Mokattam détache sa ligne blanchâtre entre le bleu du ciel et les rives verdoyantes du Nil ; bientôt la montagne s'entr'ouvre pour donner accès dans la vallée de l'*Egarement*, longue coupure entre les monts qui s'étend jusqu'à la mer Rouge. A droite, une plaine fertile, parsemée de nombreux bouquets de palmiers, se déploie jusqu'aux sables libyques ; de loin en loin les pyramides de Gizèh, de Saqqarah, de Dachour, de Meydoum, etc., découpent de leurs blanches arêtes l'azur céleste, profilent leurs triangles réguliers, versant, suivant la belle expression de Soutzo, leur grande ombre de quarante siècles, et semblent, avec le Sphinx, autant de monstres gigantesques qui gardent les approches du désert.

Si l'on navigue lentement sur le Nil, pendant des jours entiers on aperçoit les Pyramides qui grandissent ou diminuent à l'horizon « selon les accidents de la vision et les « caprices de la fantaisie. » Ces masses délicates, d'une noble architecture, ne deviennent-elles pas, pour ainsi dire, les compagnes du voyageur, qui ne peut se lasser d'admirer les jeux de la lumière sur leurs faces inclinées, surtout lorsque

les mourantes lueurs du soleil leur prêtent ces nuances suaves et poétiques du rose pâle ou du mauve, que donnent seules la pureté et la transparence de l'air si subtil dans les plaines aériennes du ciel oriental ?

Du Caire à Syout.

Beni-Hassan.

Notre première station est Beni-Souef, petite ville industrieuse assise sur la rive gauche du Nil, sans architecture ni caractère; mais le *souq* ou bazar est bien approvisionné, et notre drogman en profite pour y faire à la hâte quelques achats de vivres.

C'est de Beni-Souef qu'on part, généralement à cheval, à dromadaire ou même à baudet, pour se rendre au Fayoum (Ph-Ioum, la mer ou le lac), province qui, comme le remarque Elisée Reclus, ressemble sur la carte à une pièce d'anatomie ; « les eaux du canal (qui la traverse) se ramifiant en files et en « filioles, bordées de saules et de tamaris, représentent, écrit « l'éminent géographe, l'aspect d'un système de veines et de « veinules dans un organisme vivant. »

J'aurais bien voulu visiter cette fertile contrée, si attrayante, d'un aspect tout spécial, la plus giboyeuse de l'Egypte et arrosée par des canaux qui la sillonnent en tous sens. Cette immense oasis, appelée jadis « le pays des sycomores », dont les riches campagnes produisent en abondance les céréales, le coton, le sucre, etc, est couverte d'un réseau de voies ferrées qui vont se relier à la grande ligne du Caire à Syout; on y voyait encore au XVIIe siècle de beaux vignobles éparpillés sur les territoires de sept villages. Au temps de la domination romaine, les crus de Coptos, de Mendès, de Maréotis étaient renommés dans le pays des Pharaons comme ceux de Massique ou de Falerne en Italie; d'ailleurs, parmi les sculptures funéraires des hypogées, on voit souvent représentés les tra-

vaux de la vendange ou du foulage du raisin, comme à Beni-Hassan par exemple, et les offrandes de vin aux divinités sont très fréquentes dans les décorations murales des anciens temples, ce qui prouve que la culture de la vigne existait dès une haute antiquité dans la vallée du Nil. Mais, si depuis longtemps pampres et ceps ont disparu, par contre des roses délicieuses et qui donnent l'essence la plus estimée de toute l'Egypte, fleurissent par milliers dans de ravissants jardins comparables à ceux de Pæstum.

Des souvenirs variés se rattachent au Fayoum, le *Toshe* ou « pays de la mer » conquis, d'après le mythe égyptien, par le bienfaisant Osiris sur le mauvais Typhon, personnifiant le désert : c'est d'abord *Pa-Sebak* ou *Crocodilopolis* « la ville des crocodiles », où Strabon raconte avoir vu un de ces sauriens divinisés, qui portait des boucles d'oreilles en or et qu'on nourrissait de gâteaux de miel, de poisson grillé et d'hydromel ; Ptolémée Adelphe substitua au nom de Crocodilopolis celui de sa sœur Arsinoë. C'est encore le surprenant lac Mœris, appelé par les anciens *Hount* (l'inondation), nappe liquide large de sept kilomètres, gigantesque réservoir creusé de main d'homme, au milieu duquel se dressaient deux pyramides couronnées l'une et l'autre de colosses assis représentant Amenemha III, le créateur de cette merveille lacustre, et la reine son épouse. C'est enfin le « Labyrinthe », qu'Hérodote trouva plus grand encore que sa renommée et supérieur comme travail au temple de Diane à Ephèse ; vaste massif quadrangulaire, en granit et en calcaire blanc, qui comprenait douze grandes salles hypostyles avec deux étages de 3,000 chambres chacun, dont moitié souterraines. Le dédale en était tel, dit la légende, que le visiteur se perdait dans un inextricable imbroglio de couloirs, de détours et de fausses sorties.

L'emplacement du lac Mœris a été reconnu par Linant-Pacha, ingénieur en chef de Méhémet-Ali, auquel il proposa de refaire l'œuvre formidable des Pharaons, et le docteur Lepsius, dans son grand ouvrage *Denkmæler aus Ægypten*, a décrit les fameuses ruines du Labyrinthe qu'il avait décou-

vertes ; en outre le musée de Boulaq conserve précieusement un papyrus qui donne une minutieuse description de cet édifice si célèbre dans l'antiquité.

A peine a-t-on dépassé Beni-Souef que, sur la rive opposée, la chaîne du *Gebel Hémour Chiboul* offre des aspects étranges ; les montagnes qui se rapprochent du fleuve affectent la forme de remparts ; on dirait de loin une vaste place de guerre avec ses bastions, ses angles saillants, ses fortins détachés ; quelques canons ou sentinelles sur la crête de cette forteresse naturelle, et l'illusion serait complète. Voici *Hagar-es-Salam*, (la Pierre du Bonheur), qui surgit au milieu des eaux ; d'après une vieille tradition, nous dit le drogman, les bateliers ne considèrent un voyage sur le Nil comme heureux qu'après avoir dépassé ce rocher.

Un peu plus loin s'élèvent perpendiculairement au-dessus du fleuve les monts escarpés du *Gebel-el-Tayr* (la Montagne de l'Oiseau) couronnés au sommet par la blanche coupole d'un monastère copte, *Deyr-el-Bakarah* (le Couvent de la Poulie). Comme notre dahabièh passe prestement devant la noire falaise, un des moines qui s'est laissé glisser par un câble le long du rocher se précipite dans le Nil et gagne notre barque à la nage : il se cramponne à la chaloupe et, dans un costume d'une simplicité inénarrable, s'écrie : « *Ana christiani, ya rhawagha backchich !* » — « Je suis chrétien, monsieur, l'aumône. » Nous nous empressons de jeter quelques piastres à cet importun vêtu trop court, bénissant le ciel de n'avoir pas à bord de dame exposée à être témoin d'un spectacle aussi incongru. Il est vrai qu'il ne faut pas se montrer trop prude dans ce pays sous le rapport de l'habillement. Les fellahs, par exemple, qui travaillent aux *chadoufs* réduisent leur vêtement à une expression si primitive qu'il n'en reste rien ; et cette diable de lumière d'Orient qui ne laisse dans l'ombre aucun détail. Pauvres miss, doivent-elles souffrir ! *O yes ! very much indeed !*

A Minieh, (Mounât-Khoufou, la nourrice de Chéops), nous ne nous arrêtons que le temps de prendre le courrier ; l'aspect de la ville, peuplée de 20,000 habitants et devant laquelle station-

nent de nombreuses barques, est assez peu pittoresque ; aussi, une fois munis de ces chères lettres qui nous apportent des nouvelles de France, nous hâtons-nous de regagner la dahabièh pour profiter du vent favorable et visiter à notre aise les grottes voisines de Beni-Hassan.

Ces hypogées d'un renom universel, creusés dans les flancs rocheux de la chaîne arabique, à trois kilomètres environ du fleuve, sont une mine des plus riches d'où les savants ont extrait avec ardeur une foule de précieux documents. C'est Champollion le jeune qui, en 1828, découvrit ces trésors d'archéologie artistique cachés sous une épaisse croûte de poussière. Il passa là quinze jours menant, comme il le dit, *une vie de tombeaux*, occupé, du lever au coucher du soleil, à laver ces peintures souterraines, à les décrire avec soin et à prendre des copies coloriées des tableaux les plus intéressants. La série de ces fresques, que le père de l'égyptologie appelle « de « véritables *gouaches* d'une finesse et d'une beauté de dessin « très remarquables », forme un fidèle miroir où se reflète l'existence des anciens Egyptiens dans ses manifestations les plus diverses. Comme indice de l'étonnante variété des matières traitées sur les parois tumulaires, citons la liste des divisions dans lesquelles Champollion les a classées : Agriculture. — Arts et Métiers. — Caste militaire. — Chant, musique et danse. — Education des bestiaux. — Jeux, exercices et divertissements. — Justice domestique. — Le Ménage. — Monuments historiques. — Monuments religieux. — Navigation. — Zoologie. — Les incidents de la vie militaire alternant avec les paisibles travaux des champs, les exploits belliqueux avec les occupations multiples des artisans et d'ingénieux amusements.

Ici les serviteurs labourent avec cinq sortes de charrues traînées par des bœufs ; là ils sèment, font la moisson, battent le blé, le mesurent, le déposent dans le grenier. Ne dirait-on pas une de nos exploitations agricoles dans les plaines de la Beauce ? Puis c'est la récolte du lotus, la culture des légumes ; plus loin les opérations successives qui concernent la vigne,

telles que la vendange, le foulage du raisin dans des pressoirs à bras ou à vis, la mise en jarre, le transport dans les celliers, que sais-je encore ? Nos vignerons du Médoc ou du Beaujolais n'apportent pas plus de soins à leurs clos si bien cultivés.

Les différents corps de métiers figurent aussi, depuis les charpentiers, ébénistes, cordonniers, tisserands ou potiers jusqu'aux orfèvres, peintres et sculpteurs qui travaillent les métaux, la pierre ou le bois. C'est comme le dit M. Charles « Blanc : une histoire des Egyptiens des divers *états* et une « encyclopédie des arts et métiers sous les Pharaons, écrite « au ciseau et au pinceau dans des grottes tumulaires ! »

Les amusements et les jeux ne sont pas oubliés, et les tableaux mouvementés forment une des parties les plus curieuses de cet étonnant musée sous terre : ainsi on voit représenté un concert avec chanteurs et musiciens jouant de la harpe, de la flûte, d'une sorte de *conque*, pendant que les almées ou bayadères de l'époque dansent et esquissent des pas. Comme divertissements citons le jeu de la paille, la main chaude, le *mail*, le *cricket* (dont la vue a dû réjouir plus d'un étudiant d'Oxford et de Cambridge), la *mourre*, à laquelle se livrent encore de nos jours les Romains, et comme exercices d'adresse la chasse à la grosse bête, la pêche à la ligne, au trident, au filet, etc.

Dans ces galeries artistiques on remarque aussi les apprêts de la cuisine, le service de table, des meubles perfectionnés, des modes de locomotion que l'on ne croyait pas si anciens (tels que le palanquin et le traîneau), une collection d'oiseaux au ravissant plumage, des singes d'espèces variées, et comme *bouquet* paraissent des nains difformes, dont les bouffonneries égayaient les seigneurs égyptiens quinze siècles avant notre ère et chassaient de leur esprit les soucis d'une existence peut-être trop uniforme et monotone.

L'observation que nous avons faite pour la décoration de la tombe de Ti à Saqqarah, peut donc s'appliquer également aux peintures des grottes de Beni-Hassan : les divinités et

leur cortège sont absents ; nulle trace encore du *Rituel funéraire* avec les lugubres cérémonies qui accompagnent le jugement de l'âme et son transport dans l'Amenti ou l'enfer. Ainsi l'artiste, au début du *Nouvel Empire*, ne se confine pas, comme il le fera plus tard pour les hypogées de la Vallée des Tombeaux à Thèbes, dans la funèbre idée de la mort, mais il se complaît au contraire dans la pensée de la vie ; il aime à peindre des épisodes, des scènes terrestres pleines d'animation et à sculpter des biographies gaies, actives et d'un vif intérêt. « On dirait, écrit About dans *le Fellah*, que les vivants se « sont plu à réunir dans la demeure des morts tous les « plaisirs qu'ils avaient goûtés sur la terre. »

Tout, en effet, tend à prouver que les Egyptiens n'étaient point aussi sérieux, moroses et absorbés par la constante préoccupation de l'autre monde qu'on l'a prétendu. Brugsch-bey, qui connaît les anciens habitants de la vallée nilotique comme s'il avait été leur contemporain, s'élève avec force contre ce préjugé : « Est-il possible, s'écrie-t-il, que cette « terre fertile, que ce fleuve majestueux qui la parcourt, que « le ciel pur, que le beau soleil d'Egypte aient pu produire « une nation de momies vivantes, un peuple de tristes philo- « sophes qui ne regardait cette vie que comme un fardeau à « bientôt rejeter. Parcourez l'Egypte, examinez les scènes « sculptées ou peintes sur les murailles des chapelles funé- « raires, consultez les inscriptions gravées sur la pierre ou « tracées à l'encre sur le papyrus, et vous serez obligés de « modifier la fausse opinion que vous avez conçue de vos « philosophes égyptiens. Rien de plus gai, de plus amusant « et de plus naïf que ce bon peuple qui aimait la vie et qui « en jouissait avec délices. Loin de désirer la mort, on adres- « sait des prières aux dieux pour conserver la vie et pour « obtenir une heureuse vieillesse, « si possible jusqu'à l'âge « parfait de cent dix ans. » Non ! les peintures de Beni-Hassan n'indiquent pas un peuple opprimé, malheureux, las de l'existence, hanté, du berceau à la tombe, du terrifiant cauchemar de la mort. Les personnages qui figurent là sont

trop occupés à se divertir et à récolter, pour les mettre en lieu sûr, ces biens terrestres qu'ils trouvent fort à leur goût. Parmi les fresques ingénues et foncièrement réalistes de ces étranges catacombes deux chambres sépulcrales offrent un intérêt particulier : l'une d'Améni-Amenemhâ qui, au dire de l'épitaphe, fut général d'infanterie, guerroya contre les Ethiopiens avec le fils du pharaon Osortasen Ier et administra en qualité de gouverneur le nome de Sah. On voit défiler sur les parois une longue série de soldats nus se livrant à toutes sortes d'exercices gymnastiques dans des poses de lutteurs ou d'acrobates qui se provoquent, se défendent, se saisissent ou se renversent ; puis ce sont les curieux épisodes de combats, de sièges, l'attaque d'une place forte au moyen de machines de guerre, telles que le *bélier* pour battre les murailles, et la *tortue* pour couvrir les assiégeants.

L'autre tombeau est celui de Noum-Hotep, dont des touristes stupides ont malheureusement détérioré les ravissantes peintures ; et, en parlant de ces actes barbares et ineptes de Vandales, je répéterai volontiers ces mots de M. d'Estournel : « Mutiler les monuments de l'Egypte, ces monuments qui « sont des livres, c'est recommencer à la fois Erostrate et « Omar. » Le père de Noum-Hotep avait exercé la charge de gouverneur des *Terres de l'Orient* à Mounât-Khoufou (peut-être Minieh dit Mariette), et lui-même fut préfet de la province de Sah, dans l'Heptanomide, sous le règne d'Amenemha II. Remarquons en passant que, pour les premiers temps du Nouvel-Empire comme pour l'époque lointaine des dix premières dynasties, les principaux documents, manuscrits sculptés que la science a recueillis, proviennent surtout des sépultures privées qu'avaient ornées de leur vivant de hauts dignitaires, civils ou sacerdotaux, de grands seigneurs ou des notables importants comme Phtah-Hotep et Ti à Saqqarah, comme Améni et Noum-Hotep à Beni-Hassan.

Pour en revenir à la tombe de ce dernier, le tableau le plus original qu'elle renferme est une scène de prisonniers asiatiques présentés au gouverneur par un scribe royal. Ces cap-

tifs au nez busqué, à la chevelure noire et à la barbe pointue, armés d'arcs, de flèches et de piques, s'avancent avec leurs familles, suivis d'ânes et de bouquetins, et viennent offrir au chef victorieux, en guise de soumission, le précieux cosmétique à base d'antimoine appelé *Nest'em*. Ce détail et le costume de ces étrangers, composé de coiffures, tuniques et chaussures semblables à celles qu'on retrouve sur des vases grecs de vieux style, firent supposer à Champollion que ces individus étaient des Grecs originaires de colonies ioniennes d'Asie Mineure.

A propos de la Grèce disons que les piliers précédant l'entrée de l'hypogée ou ceux qui en décorent l'intérieur sont de forme polygonale, légèrement cannelés et qu'ils ressemblent beaucoup aux colonnes d'ordre dorique. Aussi certains ont-ils voulu y voir le prototype de ce style architectural si grand dans sa simplicité. Mais quelle différence cependant entre ces piliers de Beni-Hassan, dépourvus de base et terminés par un chapiteau si maigre, et les superbes colonnades du Parthénon ou les majestueux supports du temple périptère à Pæstum !

Les Crocodiles.

Quelques heures de navigation au delà de Beni-Hassan nous amènent en face des ruines d'Antinoë, occupées aujourd'hui par le village de *Cheik-Abbadeh*. Le drogman nous montre l'emplacement de la cité bâtie par l'empereur Adrien pour perpétuer la mémoire de son favori Antinoüs, qui s'était noyé dans le Nil croyant assurer ainsi le bonheur de César. Un oracle n'avait-il pas déclaré que le salut du maître de l'empire exigeait le sacrifice de l'objet qui était le plus cher au cœur d'Adrien ? Il y a une vingtaine d'années le voyageur pouvait encore admirer en cet endroit plusieurs temples romains suffisamment conservés ; mais Ibrahim Pacha fit dépouiller ces édifices pour construire avec les pierres une affreuse raffinerie de sucre à proximité dans la bourgade de Rodah. Aussi les vestiges désolés de la ville antique gisent-ils maintenant au milieu d'ignobles masures de limon et blottis à l'ombre d'opulents palmiers : un autel votif écroulé, les coupoles d'un ancien bain qui s'effondrent, une colonnade défigurée, les jambages d'un arc de triomphe mutilé et poudreux, voilà tout ce qui reste de la magnifique cité monumentale !

Déjà Antinoë a fui au loin derrière la dahabièh. « Demain, « dit le drogman, nous serons à Manfalout. » Avant d'arriver à cette petite ville on voit la chaîne arabique se rapprocher du fleuve pour former une série de rochers qui dressent leurs masses perpendiculaires au-dessus des eaux pendant près de cinq lieues. C'est le Gebel-Abou-Fédah, d'un aspect désolé. Le paysage nilotique devient alors sauvage et sévère : d'un côté, la rive noirâtre et déserte dont de rares palmiers et quelques chadoufs rompent seuls de loin en loin la triste monotonie ; de

l'autre, les parois du rocher abruptes et droites comme les murs d'un temple, au pied desquelles bouillonnent, troubles et jaunâtres, les flots du Nil contrarié dans son cours. Des cormorans et des vautours s'échappent avec de grands battements d'ailes des mille anfractuosités de la montagne, asiles inviolables que nul ne saurait atteindre. Au-dessus des cimes arides les aigles planent majestueusement, et de ces hauteurs inaccessibles regardent sans doute avec un suprême dédain passer les voyageurs moins en sûreté qu'eux et dont ils n'ont rien à redouter. La navigation, en effet, est assez périlleuse dans ces parages; de temps à autre, il s'y élève à l'improviste de violentes rafales qui jettent brutalement la barque contre les falaises témoins de naufrages trop fréquents.

En arrière de ces rochers s'étendent les célèbres grottes encore inexplorées de *Maabdeh*, où foisonnent les momies de crocodiles rangées par milliers dans ces étranges catacombes d'animaux. Autrefois ces grands sauriens pullulaient dans le Nil; aux environs de Girgeh en 1828 Champollion en compta vingt et un groupés sur un îlot où ils semblaient tenir un conciliabule. Les cavernes au bord du fleuve, comme par exemple les fissures du Gebel-Abou-Fédah, servent encore de refuge à ces vilains et dangereux amphibies. Mais, effrayés par les armes à feu et le bruit des bateaux à vapeur, la plupart d'entre eux se sont retirés dans les eaux nubiennes et surtout au Soudan. Aussi est-il rare d'en apercevoir aujourd'hui dans la partie du Nil en aval de la première cataracte. « Les alligators, écrit Maury, dans *la Terre et l'Homme*, abondent dans « les rivières et les lacs de l'Afrique centrale et fourmillaient naguère dans le Nil. » Le même fait se produit pour les hippopotames ou « cheveaux du Nil », — en arabe *faras-el-bahr*, jument de fleuve — qui ont fui ces régions trop civilisées pour regagner les vastes marais équatoriaux bordés de gras herbages. A la fin du XIIe siècle Abdallatif, médecin de Bagdad, vit encore un certain nombre de ces énormes pachydermes dans la branche de Damiette, en plein Delta.

Mais revenons au crocodile, en arabe *timsah*, mot qui a

donné son nom au lac central que traverse le canal de Suez. Comme notre dahabièh longeait les grottes de Maabdeh, la conversation à bord tomba naturellement sur ces grands lézards amphibies et le drogman nous raconta en avoir tué deux quelques années auparavant : l'un près des rochers de Gebel-Abou-Fédah, et l'autre à Gebel Silsileh, au delà d'Edfou. Ce dernier, devenu la terreur des bourgades riveraines, prélevait un infâme tribut humain sur leurs habitants, comme le faisait le Minotaure, d'après la mythologie grecque, sur les vierges d'Athènes. Notre homme passait par un de ces villages lorsqu'il apprit que la bête cruelle venait encore de dévorer, sous les yeux mêmes de sa mère, une jeune fellah qui puisait de l'eau sans méfiance à la rive du fleuve. Le crocodile l'avait soudain renversée d'un violent coup de queue, puis, happant la malheureuse, tout étourdie, entre ses vastes mâchoires, il l'avait transportée au loin, sur un îlot, pour s'y repaître de sa proie et savourer gloutonnement son horrible festin. Le drogman, résolu comme un autre Thésée à délivrer le pays du monstre écaillé, alla reconnaître la partie de l'île fréquentée dans le jour par l'animal. Le lendemain, armé de sa carabine, il l'attendit là plusieurs heures, caché à l'affût dans un trou creusé à cette intention. L'immonde saurien parut enfin ; rampant sur le sable, il s'allongea au soleil et s'endormit béatement, la gueule grande ouverte. Profitant de son sommeil, le chasseur lui logea une balle dans les chairs tendres de la mâchoire inférieure, c'est-à-dire dans le point faible de son impénétrable cuirasse. Il s'empara non sans peine du crocodile qui n'était que blessé ; l'énorme bête mesurait plus de quatre mètres de longueur. On lui lia fortement les pattes et il fallut huit hommes pour la traîner jusqu'à la barque. Lorsqu'on dépeça le crocodile, on découvrit à l'intérieur des lambeaux de la tête et des membres broyés de l'infortunée fellah. L'amphibie empaillé décore aujourd'hui le linteau de la porte d'un *okel* au Caire. Après cet exploit le drogman fut porté en triomphe à travers les villages voisins tous en liesse. Les habitants firent éclater leur joie dans diverses *fantasias*, où la

poudre retentit bruyamment en l'honneur du héros, qui s'éloigna comblé de présents et suivi des bénédictions de toute la contrée.

Les anciens Egyptiens avaient une façon originale de chasser le crocodile : on jetait dans le Nil un porc au dos duquel était fixé un hameçon, pendant que sur les bords les chasseurs frappaient un petit cochon. Aux cris poussés par l'animal, l'amphibie se dirigeait vers la rive d'où venait le bruit et, rencontrant l'appât sur son passage, il l'avalait avec le crochet. Les gens aux aguets attiraient alors le saurien à terre et lui couvraient les yeux de limon pour s'en rendre maîtres plus facilement. « Les Tentyrites, dit Pline, osent « seuls attaquer de front le crocodile ; ils le chassent même à « la nage, se mettent à cheval sur son dos, et, lorsqu'il ren- « verse la tête pour les mordre, ils lui passent dans la gueule « une massue dont ils prennent les deux bouts et s'en ser- « vent comme d'un mors pour le conduire prisonnier à terre. » De nos jours les fellahs se servent rarement d'armes à feu pour tuer cet animal, car sa peau, surtout celle du dos, comme incrustée de petits boucliers, est tellement dure que les balles glissent sur les écailles. Voici donc comment ils font la chasse au crocodile : munis d'un fort bâton, ils s'approchent avec précaution du rusé saurien, et lui assènent un coup des plus vigoureux sur l'extrémité des mâchoires, dont les os offrent peu de résistance.

En Nubie et au Soudan les nègres ont recours à une autre méthode : la main droite armée d'un couteau bien aiguisé, l'indigène se dirige vers le crocodile et lui présente en travers son bras gauche recouvert d'une gaine en cuir épais ; le monstre saisit le fourreau avec avidité et fait de vains efforts pour le happer, sa langue étant trop petite et adhérente au palais. Le noir profite alors de l'embarras de son redoutable adversaire pour lui plonger la lame pointue dans les chairs de la mâchoire inférieure, et l'eau qui se précipite dans la gueule du saurien l'asphyxie en quelques minutes.

Dans l'antiquité, les Tentyrites, dont nous avons parlé, étaient

renommés pour leur habileté à chasser le crocodile et même à le charmer. Après la conquête romaine, quelques-uns de ces hardis cornacs vinrent dans la capitale de l'empire, et Pline parle des tours étonnants qu'ils firent en présence du peuple assemblé. Une fois, dans un spectacle, ces *mansuetarii*, raconte Strabon, entrèrent dans un grand réservoir plein d'eau où se trouvaient des crocodiles, et, aux applaudissements de la foule, ils les enlacèrent dans un large filet pour les amener au bord et les replonger ensuite dans le bassin.

On a discuté sur l'étymologie du mot grec χροκόδειλος (crocodile), et des solutions fort différentes ont été proposées. Au rapport d'Hérodote, le véritable nom de cet amphibie était *Chamsa* et l'appellation de χροκόδειλος lui aurait été donnée par les Ioniens, à cause de sa ressemblance avec les lézards qu'ils voyaient courir sur les murs et qu'ils nommaient ainsi. D'après d'autres philologues χροκόδειλος dans son acception primitive signifierait « qui craint le rivage ». Gessner indique une autre étymologie ; le mot en question serait formé de χρόνος « safran » et de δείλος « qui craint », parce que, dit-il, on a cru que ces sauriens avaient le safran en horreur.

D'après Strabon il existait dans la ville d'Arsinoë une piscine, sorte d'édifice public desservi par des hiérophantes chargés de veiller, avec le plus grand soin, sur un crocodile que l'on appelait Σοῦχις, Sucheus ou Souchis. « Tout me « fait croire, écrit Cuvier, que *Sou* ou *Souchis* qui, suivant « Champollion, était le nom égyptien de Saturne, était aussi « le nom propre du crocodile que l'on entretenait à Arsinoë, « comme *Apis* était le bœuf sacré de Memphis et *Mnévis* celui « du bœuf d'Hermopolis. » Le démiurge Souchis, en effet, portait sur un corps d'homme une tête de crocodile.

Aristote et les naturalistes de l'antiquité ont écrit sur cet amphibie, mais presque tous se sont plus ou moins inspirés de l'intéressante description d'Hérodote, d'ailleurs exacte en grande partie : « Le crocodile, dit cet historien, quoique qua- « drupède, vit également à terre et dans l'eau ; mais il pond « toujours ses œufs sur le sable où ils éclosent..... Ils ne sont

« pas beaucoup plus gros que ceux d'une oie, et il en sort par « conséquent un animal proportionné; cependant cet animal, « en grandissant, atteint jusqu'à 17 coudées de longueur et « quelquefois davantage. Il a les yeux d'un cochon, les dents « saillantes en dehors et très grandes dans la proportion de « son corps..... » Le *Père de l'Histoire* prétend que le crocodile n'a point de langue; or, c'est là une erreur qu'ont dissipée les savantes études de Geoffroy Saint-Hilaire. Ce saurien, en effet, a une langue, mais excessivement petite et en partie soudée à la voûte palatine. Le développement de ces amphibies est très rapide, car lors de leur naissance ils n'ont guère qu'un décimètre ou deux; quelques-uns atteignent une très grande taille; ainsi Hasselquist parle d'une femelle qui mesurait dix mètres de long. « Aucun animal, écrit Pline, ne parvient d'un « état plus petit à un accroissement plus grand. Il est armé « de griffes, ajoute le naturaliste latin, et pour repousser les « attaques sa queue est invincible. Il passe le jour à terre et « la nuit dans l'eau, parce qu'il recherche la chaleur. » Cet amphibie est vorace et fort cruel; et, quoi qu'en dise Rotrou, je doute qu'il « tue en versant des pleurs. » Une particularité de l'histoire naturelle se rattache au crocodile; c'est le service que lui rend un petit pluvier, le *trochilus*, en arabe *siksak*, le *charadrius ægyptius* d'Hasselquist. Lorsque le saurien repose au soleil sur un banc de sable, la gueule entr'ouverte, une armée d'insectes minuscules assiège son palais qu'ils tapissent et torturent, sans que sa langue, embarrassée dans des téguments, puisse le délivrer de ses petits ennemis. Le roitelet se glisse alors dans la gueule du monstre, à son grand soulagement la nettoie en sautillant, et cet original cure-dent ailé s'y repaît de la légion d'importuns parasites. « Tandis qu'il « (le crocodile) est ainsi plongé dans un sommeil volup- « tueux, écrit Pline, l'ichneumon, qui l'observe, s'élance comme « un trait, entre dans son corps et lui ronge les intestins. »

M. de Lacépède s'est élevé à des considérations éloquentes sur ce cruel roi du Nil. « La nature en donnant, dit-il, à « l'aigle les hautes régions de l'atmosphère, en donnant au

« lion, pour son domaine, les vastes déserts des contrées « ardentes, a abandonné au crocodile les rivages des mers et « des grands fleuves de la zone torride. Cet animal énorme, « vivant sur les confins de la mer et des eaux, étend sa puis- « sance sur les habitants des mers et sur ceux que la terre « nourrit. L'emportant en grandeur sur tous les animaux de « son ordre, ne partageant sa subsistance ni avec le vautour « comme l'aigle, ni avec le tigre comme le lion, il exerce une « domination plus absolue que celle du lion et de l'aigle, et il « jouit d'un empire d'autant plus durable que, appartenant « aux deux éléments, il peut plus aisément échapper aux « pièges, qu'ayant moins de chaleur dans le sang, il a moins « besoin de forces qui s'épuisent moins vite, et que, pouvant « résister plus longtemps à la faim, il livre moins souvent « des combats hasardeux. »

Dans l'antiquité les Egyptiens de certains nomes adoraient le crocodile, tandis qu'il était exécré dans d'autres. Suivant Hérodote, les gens d'Eléphantine se nourrissaient de la chair de cet animal, et même une loi obligeait les Apollinopolites à en manger, parce que, d'après une tradition, la fille du roi Psammétichus aurait été dévorée par un de ces monstres amphibies. Les Tentyrites et les habitants d'Héraclée, par exemple, avaient la plus grande horreur du crocodile et vénéraient par contre l'*ichneumon* ou rat de Pharaon (la mangouste de Buffon), très friand de ses œufs et qui passait pour son ennemi juré. A Thèbes le saurien était consacré au dieu Sébek; les prêtres de cette ville, d'Ombos et de Shed ou Crocodilopolis lui rendaient les honneurs divins; ils décoraient ses oreilles d'anneaux d'or, voire de pierres précieuses, et ses pattes de riches bracelets. On lui donnait comme aliments la chair des victimes, du poisson grillé, des gâteaux et il buvait une sorte d'hydromel. Son corps était embaumé avec luxe et on célébrait en grande pompe ses funérailles. L'entretien et le culte des animaux sacrés, tant du chat, du bœuf Apis, du cynocéphale, etc., que du crocodile, étaient, comme on voit, fort dispendieux. « Leur mort,

« écrit Maspero, était un deuil public pour le nome, par-
« fois pour l'Egypte entière; leur meurtre un crime puni de
« mort. » Ainsi Diodore de Sicile raconte qu'au cours d'un voyage qu'il fit en Egypte, pendant le règne d'Auguste, un étranger fixé à Alexandrie ayant tué un chat par hasard, la plèbe exaspérée saisit le coupable et le massacra malgré sa qualité inviolable de citoyen romain et en dépit des supplications du roi qui tremblait pour son trône. D'après un auteur latin, les habitants de l'Egypte adoraient les crocodiles non pas en raison de leur prétendue douceur, mais parce qu'ils arrêtaient la course des voleurs nubiens et autres qui, sans ces animaux redoutés, auraient continuellement passé et repassé le Nil et ses canaux multiples. « Ægyptii nullam
« belluam nisi ob aliquam utilitatem consecraverunt; croco-
« dilus quod terrore arceat latrones. »

Les anciens tiraient aussi de cruels présages des crocodiles sacrés; ainsi, quiconque osait soutenir qu'un de ces amphibies avait attaqué un Egyptien, quoiqu'il fût sur le Nil et dans une barque de papyrus, devait être lapidé comme coupable d'une impiété sans nom.

La différence du culte rendu à cet animal par les anciens Egyptiens engendra des luttes acharnées entre les villes qui adoraient le monstre et celles qui le proscrivaient; c'est au cours d'une de ces guerres, rapporte Pline, que fut détruit le fameux *labyrinthe*. Des savants, tels que Jablonsky et Larcher, ont tenté d'expliquer cette frappante contradiction, qui ne manqua pas de provoquer les sarcasmes des Romains, railleurs par nature. Il existe, a-t-on dit, deux espèces de crocodiles en Egypte : le *crocodilus niloticus*, d'une grande férocité et dont la taille énorme atteint jusqu'à dix mètres, et le *crocodilus succhus*, moins nuisible et généralement plus petit. Le premier était détesté pour ses instincts voraces, tandis que les sujets des Pharaons vénéraient le second, avant-coureur de la crue fécondante du Nil et messager de l'inondation attendue avec tant d'impatience. Nous donnons cette explication, un peu spécieuse, pour ce qu'elle vaut. Mais pourquoi, objecte-

rons-nous, Hérodote, Aristote, Diodore, Pline et Elien, dans leurs écrits sur le crocodile d'Egypte, n'ont-ils nulle part fait mention de ces deux variétés?

Hélas! quel changement s'est produit dans ta destinée, ô Crocodile, déchu du rang des dieux! Non seulement on ne te nourrit plus de friandises et de miel, on ne te pare plus de bijoux rutilants, on ne pleure plus ton divin trépas, on ne punit plus tes meurtriers sacrilèges, mais ta dépouille, avidement recherchée, sert, ô profanation! à fabriquer des porte-monnaie, des nécessaires de voyage, des albums, que sais-je, cent objets futiles de maroquinerie, et pour comble d'indignité, on vend à vil prix, dans les bazars, une affreuse contrefaçon de tes écailles jadis sacrées, de la *simili*-peau de crocodile.

Horresco referens!

Syout.

Nous parlions encore des grands lézards amphibies lorsque le « Lohengrin » passa devant Manfalout, ville dépourvue d'intérêt et dont le fleuve ronge sans cesse les berges. De ce *bender* à Syout le Nil sinueux se recourbe plusieurs fois sur lui-même; bientôt nous apercevons la capitale de la Haute-Egypte, qui semble tout près, quoique en réalité distante de plusieurs kilomètres, et d'où nous tiennent éloignés pendant des heures les capricieux méandres du grand fleuve, et j'ajouterai un vent des plus contraires. Aussi, las de cette attente, je me fais descendre à terre et me dirige à pied, en droite ligne, vers Syout.

Un bois de palmiers couronne la rive en cet endroit, et, en débouchant de la feuillée, je suis tout surpris de voir s'étendre devant moi une immense plaine d'une merveilleuse fertilité, émaillée de fleurs et qui forme un des plus riches cantons de la vallée nilotique. Après le défilé monotone des fastidieux pigeonniers, des *sakièhs* grinçantes, des villages de boue, des vilaines sucreries, voire des sempiternels bouquets de palmes qui garnissent les rives limoneuses et noirâtres, c'est plaisir de reposer les yeux sur cette caressante verdure aux tons si doux, avec les champs de blés jaunissants, les *ardebs* de lin d'un bleu tendre, parsemés de mimosas au feuillage légèrement découpé. Des troupeaux de moutons gambadent avec un air joyeux, des buffles paissent tranquillement au milieu des grasses glèbes d'alluvion; les folâtres papillons aux ailes soyeuses, poudrées d'or et d'argent, voltigent autour de moi et croisent, dans leurs rapides évolutions, les on-

doyantes demoiselles chantées avec tant de grâce poétique par Maurice Rollina :

« Longs clous d'or et de pierreries,
« Ayant grosse tête, gros yeux
« Et fines ailes ; sous les cieux
« Elles promènent leurs féeries.

« Elles vont flairer les roseaux,
« Et puis reprennent leur voyage
« Entre les frissons du feuillage
« Et les miroitements des eaux ;

« Et, quand leur vol, plein de crochets,
« De zigzags et de ricochets,
« Ayant lassé les demoiselles,

« On les voit enfin s'arrêter :
« Elles semblent moins s'éventer
« Que respirer avec leurs ailes. »

Plus loin les huppes si coquettes, au plumage rayé de blanc et de noir, à l'aigrette frémissante, sautillent et se jouent pour ainsi dire entre mes jambes. La nature souriante et radieuse semble en fête, et l'on dirait que les bêtes, comme les hommes, sont heureuses de vivre dans cette atmosphère diaphane, suave, embaumée et enivrante. Nous sommes aux premiers jours de janvier et l'été en France n'est ni plus beau ni plus gai ; la chaleur même devient si intense que j'ai peine à marcher sous les brûlants rayons d'un soleil hivernal. Je songe alors qu'à pareille saison, il y a quelques années, je voyageais en traîneau sur la glace à travers les monts brumeux de la Scandinavie, emmitouflé de fourrures et néanmoins transi de froid.

Au milieu de cette admirable plaine « prairie verte et ondoyante, parterre orné des fleurs les plus variées », comme l'appelait avec enthousiasme Amrou, le conquérant arabe, la ville, exhaussée de quelques mètres et ceinte de murs, profile sa ravissante silhouette qu'accusent ses minarets élancés et la coupole blanchâtre de sa grande mosquée. Pendant les fortes

crues du Nil la campagne aux alentours se transforme en un vaste lac d'où émerge Syout, comme une île flottant sur les eaux, Venise orientale, reliée seulement à la terre ferme par une belle chaussée plantée d'acacias et qui conduit aux quais du port d'El-Hamrah. L'inondation change alors les villages voisins en autant d'îlots verdoyants, entre lesquels, d'après l'expression toujours vraie d'Amrou : « il n'y a plus de com- « munication que par le moyen de barques légères et aussi « innombrables que les feuilles du palmier. » De beaux jardins cultivés avec art et recherchés pour leurs précieux ombrages contribuent à l'aspect charmant et pittoresque de la cité.

Sur le seuil de la porte massive qui donne accès dans la ville le drogman me montre des sycomores dépouillés auxquels on pendait les malfaiteurs sous les précédents khédives. Alors le voyageur à son entrée dans Syout détournait avec dégoût ses regards du spectacle hideux de cadavres en putréfaction qui se balançaient aux branches de ces arbres patibulaires. Ce lugubre souvenir ne laisse pas de refroidir un peu la chaleur admirative que j'avais éprouvée à la vue de la riante campagne qui environne la capitale du Saïd. C'est l'éternelle opposition de l'homme avec ses vices ou ses noirceurs et de la nature toujours belle. Nulle part ce contraste n'éclate avec plus de vigueur qu'en Orient, où le soleil verse ses torrents de lumière sur les vilenies humaines qui apparaissent encore plus affreuses et plus méprisables. Aux crimes des scélérats conviennent seules l'ombre et la nuit.

Le charme se dissipe tout à fait lorsqu'on pénètre dans les rues étroites, mal éclairées, bordées de sordides masures en pisé qui ont pour hôtes la misère et le dénûment. Devant le konak du gouverneur se tiennent des Arnautes à mine de bandits, pourvus de yatagans, de pistolets et de longues canardières, ainsi armés de pied en cap, comme prêts à partir en expédition contre les Bédouins, coupables de quelque razzia. Le bazar cependant est plein d'animation, car c'est là que viennent affluer les produits variés du Soudan, du Kôr et

des oasis qui décrivent un vaste croissant parallèle à la courbe du fleuve. Je m'arrête devant des boutiques où d'habiles ouvriers travaillent l'ivoire, la corne de rhinocéros et la plume d'autruche ; je me plais à les regarder tourner avec adresse de jolis manches de chasse-mouches, des cannes et des tuyaux de pipes renommées par toute l'Egypte.

C'est de Syout qu'autrefois on tirait en partie les eunuques ; le nombre des victimes, me dit-on, s'élevait jusqu'à trois cents par année. Le gouvernement du khédive a enfin interdit ce honteux trafic ; mais, tant qu'il y aura des harems, cette abominable industrie s'exercera de façon plus ou moins clandestine, et les autorités, indulgentes sinon complices, fermeront bénévolement les yeux. Ignoble chancre de l'Islam dont la racine sera difficile à extirper. !

Syout est une ville fort ancienne qui jouissait d'une certaine importance sous les Pharaons. Les Grecs l'appelaient *Lycopolis* « la ville des loups », parce qu'on y adorait Anubis à tête de chacal (λύκος en grec), *latrator Anubis,* dit Juvénal. Cette divinité, « qui réside dans les bandelettes », avait pour principale attribution de présider à la momification des corps. Anubis pesait aussi avec Thoth les actions des défunts devant le tribunal de l'Amenti et servait de guide à l'âme dans ses longues migrations. Suivant une tradition des basses époques les guerriers d'Ethiopie, dans une de leurs invasions, se seraient vus arrêtés, près de la ville de *Saout*, par de grandes troupes de chacals, et la reconnaissance aurait porté les habitants de Lycopolis à honorer cet animal d'un culte tout particulier.

Après avoir parcouru Syout j'enfourchai un baudet et me dirigeai vers la nécropole troglodytique. Je franchis sur un petit pont le *Souhagièh* dont les branches tortueuses forment comme une ceinture autour de la ville, et je commençai à gravir les pentes arides de la montagne qui domine toute la contrée. Un quart d'heure de chemin en zigzag me conduisit aux grottes sépulcrales. L'ouverture de ces excavations creusées dans le roc est assez large, mais la voûte s'abaisse à me-

sure qu'on avance, et je fus contraint de me courber et de ramper pour ainsi dire à la manière d'un cynocéphale pour pénétrer dans les chambres plus éloignées. Les divers hypogées communiquent entre eux et se présentent en une série de groupes étagés les uns au-dessus des autres; dénudés aujourd'hui, ils n'offrent plus guère qu'un intérêt archéologique. C'est à peine si l'on découvre encore quelques traces de sculptures ou d'hiéroglyphes dans la principale de ces tombes, celle d'Hapi-Tefa, prince féodal contemporain de la XIIIe dynastie.

Ces grottes assurèrent, vers la fin de la domination romaine, une retraite aux chrétiens fuyant la persécution, et l'anachorète Jean de Lycopolis, d'après la légende, aurait habité une de ces cavernes pendant cinquante ans « sans ouvrir sa « porte, sans voir de visage de femme, écrit l'illustre his- « torien anglais Gibbon, et sans goûter aucune nourriture « apprêtée au feu ou par la main de l'homme. » Il passait cinq jours de la semaine à prier et à méditer, mais, le samedi et le dimanche, le pieux ermite entr'ouvrait sa petite fenêtre et il écoutait alors les pèlerins accourus de tous les pays du monde chrétien pour le consulter. Ainsi l'empereur Théodose envoya un de ses eunuques, Eutrope, pour demander au prophète de lui prédire le résultat d'une guerre qu'il allait entreprendre. Le solitaire avait choisi un de ces hypogées pour y ensevelir ses jours, pour s'unir, en quelque sorte, encore plus étroitement avec la mort dans cette nécropole désolée. N'est-ce pas dans les déserts de la Thébaïde, un peu plus au sud, que vécurent les premiers solitaires du christianisme : Saint-Macaire, Saint-Pacôme, Saint-Antoine, etc.? Quel respect presque religieux ne devaient pas inspirer aux peuples et aux rois ces grands caractères isolés des vivants, et qui, dans ces temps si bouleversés, au milieu des dernières convulsions du vieil empire expirant sous les coups des Barbares, donnaient au monde l'admirable spectacle de vertus quasi surhumaines, d'existences vouées entièrement à la science et à la prière et si peu terrestres que les âmes de ces anachorètes semblaient dès ici-bas affranchies de toute enveloppe mortelle !

En descendant la montagne je contemple un des plus beaux panoramas de l'Egypte : à droite et à gauche se déploie l'immense nappe du désert brûlé, torréfié par des rayons incandescents ; au pied des hauteurs libyques se déroule l'éblouissante plaine d'émeraude au sein de laquelle s'étale, baignée dans des flots lumineux, la séduisante ville de Syout hérissée d'élégants minarets et de dômes gracieux. Au delà le Nil, pareil à un gigantesque serpent, se replie en longs anneaux argentés, tandis que dans le lointain, comme un majestueux fond de décor, les cimes régulières de la chaîne arabique se colorent d'un rose tendre sous les feux mourants de l'astre à son déclin.

Je passe près du cimetière arabe où l'éclatante blancheur des tombes et des petites coupoles tranche brusquement sur la teinte dorée des sables. Là reposent les générations récentes au-dessous de l'antique nécropole, où tant de momies dorment depuis des milliers d'années. La mort rapproche des peuples séparés par des centaines d'âges, et la fraternité du sépulcre semble confondre dans un même néant mystérieux et les temps modernes et les siècles les plus reculés !

C'est à Syout, le chef-lieu avons-nous dit de la Haute-Egypte, que résida, comme gouverneur de cette province, un gendre de Méhémet-Ali, Defterdar-Bey, monstre de cruauté, qui a laissé un renom exécré dans toute l'Egypte. La Sublime-Porte, inquiète de l'ambition du vice-roi, lui avait dépêché cet aventurier albanais, muni du fatal cordon rouge qu'il devait passer au cou du Pacha dont le sultan de Constantinople avait hâte de se débarrasser. Mais l'astucieux Méhémet-Ali sut s'attacher ce messager de mort : il lui confia le gouvernement du Saïd et le maria même à sa fille Sora, qu'Abbas Pacha dut exiler plus tard pendant douze ans à cause de ses mœurs de Messaline. Celui qu'on appelait le Defterdar s'acquit bientôt une triste réputation par les actes de révoltante férocité qu'il commettait avec un sang-froid imperturbable. Je me contenterai de signaler deux traits sanguinaires de ce fauve à face humaine.

Une des favorites de son harem avait accusé une esclave d'avoir dérobé un diamant de grand prix et de l'avoir avalé ensuite pour dissimuler son larcin. A cette nouvelle le Defterdar courroucé ordonna qu'on lui ouvrît le ventre sur-le-champ et qu'on fouillât ses entrailles. La pierre précieuse n'ayant pas été découverte, il fit jeter la malheureuse au fond du Nil cousue dans un sac.

Une autre fois il avait entendu l'un de ses saïs se faire fort de dépasser à la course son cheval préféré ; aussitôt il donna l'ordre de lui appliquer aux pieds des fers d'argent, « afin que le vantard, dit-il, eût cette ressemblance avec le coursier dont il s'était targué d'égaler la vitesse. »

Cet être étrange était entouré de tigres, de panthères, d'autres animaux sauvages, et alliait une bravoure extraordinaire à sa cruauté naturelle. Ainsi un jour l'épouvante s'étant répandue dans son palais où un lion furieux venait de dévorer deux gardiens, le Defterdar, témoin de l'affolement général, courut seul vers la bête féroce et lui trancha la tête d'un formidable coup de cimeterre. Exaspérés de ses emportements, deux eunuques étouffèrent entre des matelas pendant son sommeil cet abominable gouverneur dont les fellahs ne prononcent encore le nom maudit qu'en tremblant.

Girgeh. — Les Coptes.

Notre station suivante est la jolie cité de Girgeh, ancienne capitale de la Haute-Égypte, un peu déchue aujourd'hui de son importance et supplantée par sa rivale Syout ; la population, qui s'élève à douze mille habitants environ, y est encore en majorité copte. Lorsque Norden visita cette ville au commencement du XVIIIe siècle, elle était située à quelque distance du Nil ; aujourd'hui le fleuve coule au pied des maisons et a déjà enlevé tout un quartier. Sur le bord se dresse un minaret solitaire ; le reste de la mosquée, érodée par les eaux, s'est effondré. Le Nil, en effet, vient sans cesse heurter la rive droite, puis est rejeté violemment contre la berge de gauche, que ses flots rongent et font écrouler de temps à autre.

Une surprise nous attendait à Girgeh. Lecteur, ne cherche pas à deviner ; tu y perdrais ton latin, voire ton grec, à supposer que tu aies jamais décliné *rosa* ou κεφαλή. En approchant de la ville je remarque une foule compacte qui couvre les quais ; sur le débarcadère se tiennent les principales autorités en grand costume, entourées de brillants Arnautes et d'une troupe de musiciens ; au sommet des édifices flottent des banderoles multicolores et de petits drapeaux pavoisent les demeures des notables. La ville paraît en fête ; on dirait qu'elle se dispose à célébrer quelque événement extraordinaire, et j'en fais l'observation au drogman. « Pour qui tous ces préparatifs, je demande ? — Qui sait ! c'est « peut être en votre honneur, » répond-il d'un air malicieux. Au même moment partent trois coups de canon tirés par une pièce qui n'aurait jamais fait couler un cuirassé et encore moins notre dahabiéh. Le « Lohengrin » accoste ; on amarre

rapidement, le premier je franchis la passerelle et je mets le pied sur l'appontement. Aussitôt la musique éclate en accords d'un faux à faire hurler les loups, une fusillade infernale retentit de toutes parts ; le *mudir*, en frac et en tarbouche, une grande feuille de papier noirci à la main, se met avec force révérences à débiter sur un ton nasillard une harangue sans doute emphatique et bourrée des hyperboles les plus imagées. Inutile d'ajouter que je n'y comprends pas un traître mot. Mes compagnons et le drogman qui me suivent (j'allais dire mon escorte) pouffent de rire. On m'a pris pour l'archiduc Rodolphe, héritier présomptif de Sa Majesté apostolique l'empereur-roi d'Autriche-Hongrie. Rien que cela, jugez du peu. Alors tout s'explique : le descendant des Habsbourg, qui navigue sur le Nil, est attendu ce jour même à Girgeh ; mais nous avons devancé son arrivée de quelques heures et, le « Lohengrin » étant peint de la même couleur que la cange du *Kronprinz*, on a cru que notre dahabièh était la sienne. Hélas ! éphémère majesté ! Ma dignité princière n'a même pas duré une heure, elle s'est évanouie en quelques secondes comme une bulle de savon, plus fugitive que la royauté d'un jour du pêcheur Ascanio dans *Si j'étais roi*... . — *Sic transit gloria mundi* !

Du coup le préfet déconfit rengaine ses salamalecs et ses métaphores ampoulées, l'orphéon du cru ses notes discordantes, les soldats leur poudre et leur mousqueterie, la multitude ses vivats plus ou moins spontanés.

Sur ces entrefaites, l'agent consulaire d'Autriche, lui aussi en habit noir et en fez rouge, m'aborda pour me demander quand je supposais que l'archiduc arriverait, et, sur ma réponse que le prince ne serait pas à Girgeh avant la soirée, il m'invita fort gracieusement à me rendre chez lui, où une excellente collation était servie dans une salle décorée avec goût aux couleurs autrichiennes, jaunes et noires, rehaussées de l'écusson à deux têtes d'aigle des Habsbourg. Le champagne moussait dans les coupes ; je portai la santé de mon hôte si accueillant, de la ville hospitalière de Girgeh et de mon suc-

cesseur immédiat, le *Kronprinz*. Pour ne pas rester en frais de courtoisie le brave homme but à la France ; j'élevai de nouveau mon verre au vice-consul ; puis, voyant le plaisir que lui causait cette appellation, je le gratifiai du titre de *Consul*. Enchanté, il redemanda sur-le-champ de nouvelles bouteilles de champagne. Je crois que si je l'avais appelé *Consul général*, comme le bourgeois gentilhomme de Molière traité de monseigneur, le représentant de la monarchie austro-hongroise, qui ne comptait pas un ressortissant à Girgeh, aurait vidé en notre honneur non pas sa bourse mais sa cave.

Quelques heures plus tard l'archiduc débarquait en personne, acclamé, fêté par toute la population, heureuse de contempler un prince en chair et en os. A voir ce beau jeune homme, gai, insouciant, pour qui la vie s'annonçait sous les aspects les plus riants et les plus flatteurs, héritier présomptif d'un antique et illustre trône, aimé déjà de ses nombreux peuples de chacun desquels il parlait la langue, prince instruit, éclairé, doué de brillantes facultés, en le voyant, dis-je, qui aurait pu prévoir qu'à quelques années de là, une carrière si belle de promesses irait aboutir misérablement à une vulgaire intrigue d'alcôve et s'effondrer dans la sanglante catastrophe de Meyerling ?

C'est au cours d'un voyage en Italie qu'à une gare, en ouvrant un journal, j'appris par le télégramme d'une agence le suicide de l'archiduc Rodolphe et les versions diverses de la presse sur ce drame aussi lugubre que mystérieux. A l'instant je me reportai par la pensée à cette radieuse soirée de Girgeh où, sous un ciel ruisselant d'étoiles et au milieu des cris de joie, des illuminations et des *fantasias*, le Kronprinz, rayonnant de jeunesse et d'entrain, avait passé devant mes yeux comme dans un décor féerique. En même temps je songeai à la consternation de la cour et de toute la population à Vienne, au poignant désespoir de l'empereur François-Joseph, frappé au vif de son amour de père et de son orgueil de monarque ; mais je me représentai surtout l'infortuné

prince, livide, défiguré, étendu sur son funèbre lit de parade, triste exemple donné à des millions de fidèles sujets par le fils unique de leur souverain, lamentable victime d'une fougueuse passion, d'une imagination déréglée. A propos de cette impériale tragédie ne peut-on répéter encore une fois le mot trop cruellement vrai de Dumas : « Cherchez la femme ! »

Nous reçûmes à Girgeh l'accueil le plus aimable et le plus complaisant de l'agent consulaire de France, Abd-el-Nour, qui, en notre honneur, avait arboré sur sa maison le drapeau tricolore. Son hospitalité est d'ailleurs proverbiale dans la contrée, les revenus de sa grande fortune passant en partie à recevoir avec largesse les étrangers qui s'arrêtent dans la ville. Quelques jours avant notre passage, n'avait-il pas fait au prince Oscar une réception digne de l'héritier de la couronne de Suède et de Norvège? Depuis l'âge de vingt ans il remplit avec une incessante libéralité les devoirs de sa charge consulaire, et il se considère à présent presque comme un des nôtres; grand admirateur de la France, il l'aime à l'égal de sa propre patrie. Aussi est-ce avec un réel plaisir que nous parcourûmes, dans son aimable société, les bazars et les mosquées, qui, je dois le dire, n'offrent aucune particularité saillante. Ce qui nous intéressa davantage, ce fut une visite à une école de jeunes Egyptiens des meilleures familles du pays. Le professeur fit lire les enfants en français devant nous. C'était un passage de Télémaque. Tous lurent couramment et presque sans accent. Nous étions heureux d'entendre ainsi résonner notre langue à nos oreilles si loin de la terre natale !

Les Egyptiens sont toujours reconnaissants à la France des bienfaits qu'elle leur a prodigués; ils ont une prédilection marquée pour la langue française; tous les notables la font apprendre à leurs fils, qu'ils envoient même volontiers à Paris, quand ils en ont les moyens, terminer leur éducation, suivre les cours de nos écoles de droit ou de médecine; mais aujourd'hui ils ont à lutter contre nombre de difficultés. Depuis l'occupation anglaise, en effet, les agents britanniques

font une guerre impitoyable à notre langue, acharnés qu'ils sont à détruire les derniers vestiges de l'influence française. C'est ainsi que ces gallophobes ont déjà transformé les collèges français de Bab-el-Charieh, de Gamalieh, l'école d'El-Nasrieh, au Caire, où ils ont introduit l'esprit et les méthodes en vigueur sur les bords de la Tamise. Au lycée Tewfik, fondé par nos compatriotes, l'anglais a maintenant la prépondérance, et l'on se dispose à créer au Caire une école normale d'instituteurs, d'où l'enseignement du français sera banni avec un soin jaloux. Enfin, si dans les examens les fils d'Albion n'ont pas encore osé supprimer complètement notre langue, objet de leur haine stupide, le jury du moins fait preuve d'une scandaleuse partialité en faveur des candidats qui parlent ou écorchent l'anglais, tandis qu'il réserve toutes ses rigueurs pour ceux qui ont le mauvais goût de se faire interroger en français. « Mais, comme l'écrivait dernièrement M. Le Roy, « député de la Réunion, malgré leurs efforts, malgré la pros- « cription organisée par leurs agents en Egypte, l'enseigne- « ment français y garde encore la supériorité; c'est à cet ensei- « gnement que les indigènes continuent à accorder la « préférence; telle est la répulsion que leur inspirent les « conquérants de 1882, que ceux-ci sont obligés de faire du « racolage et même de payer des auditeurs pour que leurs « professeurs n'enseignent pas..... dans le désert ! Cet argent, « puisé dans la caisse khédiviale, ne leur coûte guère, il est « vrai ! »

L'école des garçons que nous visitâmes était copte; cet important élément de la population égyptienne est très répandu à Girgeh et aux environs, et, puisque l'occasion s'offre, disons quelques mots de cette race très intéressante et sur laquelle nous avons pu nous procurer des détails généralement peu connus.

Le nom de *Coptes* ou *Cophted* désigne aujourd'hui les descendants des Egyptiens qui après la conquête musulmane sont demeurés chrétiens. A l'époque de l'invasion arabe les habitants de l'Egypte abandonnèrent en foule le christianisme

pour embrasser la religion de Mahomet. Ceux qui restèrent fidèles à la foi de leurs pères atteignaient le chiffre de six cent mille. Mais les persécutions dont ils furent l'objet réduisirent rapidement leur nombre, que les savants dans ces derniers temps estimaient à cent cinquante mille environ; cependant le recensement de 1882 portait la population copte à quatre cent mille individus, disséminés d'Alexandrie à Assouan et sur lesquels on compte huit mille catholiques seulement, le reste étant schismatique.

Volney et quelques-uns après lui, tels que Brugsch Pacha, font dériver le nom des Coptes, *Goubti* en arabe, de Hâ-Ka-Phtah, « demeure de Phtah » ancienne appellation de Memphis. Les Grecs en auraient tiré le mot Αἴγυπτος pour désigner à la fois le fleuve et le pays qu'il arrose. Suivant d'autres ce nom aurait pour étymologie *Kebti* ou Coptos, située dans le Saïd, et où on trouve encore beaucoup de Coptes. Cette cité, qui eut un trafic très important à l'époque de la XIe dynastie et rivalisa même avec Thèbes comme siège de l'empire des Pharaons, fut ruinée sous Dioclétien lors du massacre des chrétiens, et depuis des siècles le pauvre village de Kobt s'élève sur l'emplacement de la ville détruite.

Au milieu des groupes hétérogènes qui foulent le sol de l'Egypte, le Copte conserve ses mœurs et sa physionomie caractéristiques; on le distingue aisément de l'Arabe sédentaire, descendant des conquérants et qui se livre au commerce ou cultive les terres de la vallée nilotique, du Bédouin ou Arabe nomade, attaché à la vie pastorale, du Turc qui administre et gouverne, du juif banquier ou plutôt usurier, etc.

Le Copte est en général d'une taille au-dessus de la moyenne; il a les membres longs, les bras nerveux et terminés par une main fine, les épaules larges, la poitrine développée, les jambes sèches, les pieds longs et plats; la tête, un peu grosse, est encadrée de cheveux noirs; les yeux sont bien ouverts, légèrement relevés à l'angle extérieur; le front est assez bas, le nez faiblement busqué, la bouche bien fendue; les lèvres sont épaisses, mais non retroussées comme celles du nègre;

le teint est blanc, mais il brunit à mesure qu'on s'avance dans la Haute-Egypte.

Le Copte est-il vraiment le fils de l'Egyptien pharaonique? Tire-t-il son origine de ces proto-chamites qui vinrent du centre de l'Asie peupler l'Afrique en passant par l'isthme de Suez, firent remonter le cours du Nil à la civilisation qu'ils apportaient, refoulant vers le Nord les races aborigènes primitives, prodiguant sur les bords du fleuve leurs monuments admirables et étendant plus tard leurs conquêtes jusque dans la Syrie et au cœur de la Mésopotamie ? Pendant longtemps, on peut dire jusqu'aux travaux de la *Commission française* instituée par Bonaparte, on crut voir dans les Coptes les purs descendants de ces robustes travailleurs qui ont bâti les Pyramides. Champollion combattit énergiquement ce système ethnologique. « Les anciens Egyp-« tiens, dit-il dans sa *Grammaire égyptienne*, appartenaient « à une race d'hommes tout à fait semblable aux *Kennous* ou « *Barabras*, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve « chez les Coptes de l'Egypte aucun des traits caractéristiques « de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le « résultat du mélange confus de toutes les nations qui succes-« sivement ont dominé l'Egyte. On a tort de vouloir retrouver « chez eux les traits de la vieille race. » Cette théorie nous paraît trop absolue, et le grand géographe Elisée Reclus nous semble plus près de la vérité, lorsqu'il déclare que « les « Coptes ont plus que tous les autres éléments ethniques de la « contrée le droit de se dire Egyptiens. » Cependant si, d'une part, on peut relever dans la structure anatomique ou la physionomie des Coptes modernes de nombreux points de ressemblance, un air de famille avec les statues et les bas-reliefs figurant les sujets des Pharaons, par contre il serait aisé de faire ressortir des différences marquées, d'ailleurs facilement explicables par les croisements multiples qui au cours des siècles se sont succédé sur la terre d'Egypte labourée par tant de conquêtes et d'invasions.

Le Copte est bien doué sous le rapport des facultés intellec-

tuelles, son esprit ne manque ni d'élévation ni de subtilité ; il aime à s'instruire, se livre volontiers à l'étude, est servi par une heureuse mémoire qui lui permet d'apprendre vite les langues étrangères. Actif, industrieux, il se rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le fellah jusqu'au bey et au pacha. Dans la Haute-Egypte il se fait cultivateur sur les rives du Nil ; tisserand à Syout, à Manfalout, il fabrique des toiles bleues et d'autres cotonnades ; à Achmin et dans plusieurs localités du Delta il fait éclore artificiellement les œufs de poule ; dans la province de Menoufièh, il tresse des nattes; au Fayoum, il distille l'eau de rose ; au Caire, il est *hammar*, ânier, *bouïadji*, décrotteur, maçon, charpentier, orfèvre, *effendi* dans les bureaux du gouvernement.

Les Coptes de la classe supérieure et instruite, reconnaissables à l'écritoire, en quelque sorte leur insigne, qui pend à leur ceinture, ont toujours été connus par leur singulière aptitude pour le calcul et la tenue des livres. Aussi ont-ils monopolisé, pour ainsi dire, les positions de comptable et de scribe et peuplent-ils les grouillants services de la bureaucratie égyptienne : « Ce reste du peuple *écrivain* par excel« lence, dit Ampère, est encore aujourd'hui en possession de « l'écriture. » Sous les Mamelouks ils avaient même accaparé la collection des impôts et l'administration des finances, qui était devenue leur propriété en quelque sorte. En outre, à la personne de chaque bey était attaché un intendant copte qui percevait les revenus du village et tenait les comptes de la maison. Mais les Syriens catholiques, à l'esprit souple et délié, font depuis quelque temps aux Coptes une redoutable concurrence dans les emplois administratifs. D'ailleurs, si certains individus de cette race se sont élevés par leur mérite aux dignités de bey et de pacha, aucun d'eux cependant n'a encore atteint les premières situations politiques auxquelles sont parvenus quelques Arméniens, peut-être plus armés d'intrigue que doués d'intelligence, tels que Nubar Pacha, ancien président du conseil des ministres, l'âme damnée des Anglais au Caire, et

Tigrane Pacha, son gendre, actuellement sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

M. Lane, dans son livre érudit sur les *Egyptiens modernes*, a tracé des Coptes un portrait peu flatteur et certes beaucoup trop poussé au noir, car il n'hésite pas à leur attribuer tous les vices des esclaves : la fourberie, le manque de conscience, la passion du gain, l'amour déréglé des plaisirs grossiers, l'ignorance, que sais-je encore! Peut-être se souvenait-il de la citation de Flavius Vopiscus qui, en parlant de leurs lointains ancêtres, a dit : « *Sunt Œgyptii* (*ut satis nosti*) *viri ven-* « *tosi*, *furibundi*, *jactantes*, *imperiosi atque adeo vani*, *liberi*, « *novarum rerum usque ad quantilenas publicas cupientes*, *versi-* « *ficatores*, *epigrammatarii*, *mathematici*, *aruspices*... » Soyons justes envers cette malheureuse race si longtemps opprimée. Le Copte, il est vrai, joint souvent à la suffisance un grand fonds de superstition, et, comme tous les Orientaux, ne comprenant guère la valeur du temps, il remet volontiers au lendemain les affaires sérieuses ; enfin il est rusé, enclin à l'avarice ou à la dissimulation. D'ailleurs, ces défauts, triste apanage en général des peuples subjugués, ne s'expliquent-ils pas par les longues persécutions que le Copte a subies pour sa foi, par la crainte qu'il éprouve de se voir ravir son pécule, par la nécessité pour lui de cacher ses plus maigres épargnes et même de feindre la pauvreté aux yeux de l'avide musulman, hier encore l'oppresseur de sa race humiliée et pressurée ? Mais le Copte est plein de douceur, très affable, hospitalier et généreux dans son intérieur ; il porte la patience jusqu'aux dernières limites ; et, tandis que l'Islam semble l'avoir recouvert d'une mince couche de fatalisme, la gravité de la démarche et du visage trahit une légère teinte de mélancolie chez ce descendant déchu des Thoutmès et des Ramsès, resté, malgré le joug étranger, si fier de sa glorieuse nationalité !

Encore les Coptes.

COSTUME. — MŒURS. — RELIGION. — CLERGÉ.
EGLISES. — SACREMENTS. — LANGUE.

Autrefois les Coptes se faisaient remarquer par certaines particularités dans le costume : ainsi on voyait les hommes coiffés d'un turban noir ou de couleur sombre, et les jeunes filles couvertes d'un voile blanc. De nos jours, l'habillement des Coptes ne les distingue en rien des Musulmans. Le fellah, quand il ne travaille pas à moitié nu dans les champs, outre le caleçon de toile (*libâs*) est vêtu d'une longue robe de cotonnade bleue et se couvre la tête d'un épais bonnet de laine brune (*lebdah*), ayant la forme d'une demi-coquille d'œuf, autour duquel il noue souvent un mouchoir rouge.

Les femmes de la Haute-Egypte portent cette même robe avec des manches très larges et se mettent sur la tête un voile noir qu'elles laissent flotter derrière elles presque jusqu'à terre. Elles ont soin de se tatouer le front, le menton et les bras en mêlant la croix à leurs ornements. L'artisan des villes revêt aussi le grand caleçon et un gilet à petits boutons (*sudeyri*), puis par-dessus le tout une tunique (*qaftan*) qui croise par devant, serrée à la taille par une ceinture (*hezâm*) de laine ou de soie ; il endosse sur ce costume un manteau d'étoffe noire et grossière (*guebbeh*) à manches amples et longues ; enfin sa coiffure est le turban (*imâmeh*) blanc ou de couleur qu'il enroule autour d'un bonnet blanc (*taqieh*) ou d'un tarbouche rouge. Le *qaftan* du bourgeois aisé est souvent en soie, et alors on substitue au *guebbeh* une seconde tunique (*farraguieh*) également en soie, à manches étroites, terminées

par de longues manchettes d'une étoffe différente et qui servent à cacher les mains, lorsqu'on se trouve en présence de personnes de distinction. Les femmes coptes des villes se couvrent la figure avec le *borgoh*, espèce de voile rectangulaire, (en étoffe noire pour les gens du peuple et en batiste pour les dames), qui part de dessous les yeux et pend jusque sur les pieds. On le fixe autour d'un léger fichu (*asbah*), qui protège les cheveux, par un cordon traversant un cylindre doré placé sur la racine du nez, (les dames portant le voile en batiste ne se servent pas du cylindre). Par-dessus cet accoutrement elles jettent un immense voile, généralement noir (*habarah*) qui les enveloppe de la tête aux talons. De loin on dirait des fantômes, et, lorsque le vent s'engouffre dans ce vêtement, elles donnent l'illusion de ballons ambulants perchés sur des bottines.

Elles font un fréquent usage du *kohl*, sorte de collyre dans lequel entre du noir de fumée produit par la combustion d'une espèce d'encens ; elles en recouvrent le tour de l'œil pour le faire paraître plus grand. Elles emploient aussi le *henneh* (*lausonia inermis*), dont la teinte orange fixée sur les mains remplace les gants. Si le henneh est de bonne qualité, avec le temps cette couleur jaunâtre brunit, devient rouge brique, parfois même noire ; c'est alors la suprême élégance. Mais les modes françaises gagnent chaque année du terrain dans les classes élevées et tendent de plus en plus à remplacer, surtout chez les jeunes filles, le *borgoh* et le *habarah* par le petit chapeau fantaisie et la robe courte banale qu'on voit sur nos boulevards à tous les *trottins* de modistes.

Les mœurs des Coptes ne diffèrent pas essentiellement de celles des Musulmans. Comme tous les chrétiens, les Coptes saluent en disant : « Naharkom saïd, que votre journée soit heureuse ; » et l'on répond : « Naharkom moubârah, que votre journée soit bonne », tandis que les sectateurs de l'Islam s'abordent par ces mots : « Essalam aleikôm, que le salut soit sur vous ; » à quoi l'on répond : « Aleikôm essalam, que sur vous soit le salut. » La raison de cette différence, c'est que

ceux-là seuls qui ont embrassé la religion du Prophète sont censés dignes de donner le salut et de le recevoir.

Dans les visites on offre à l'étranger des cigarettes ou le chibouk et le café servi dans des tasses microscopiques supportées par une sorte de coquetier appelé *zôrf*. On hume ce café, vrai nectar, à petits traits ; puis, lorsqu'on remet la tasse au domestique, on se tourne vers le maître et on dit en portant la main au front : « Daïmeh, que votre café soit perpétuel ! » Et ce dernier de répondre : « Jadim allah haiatkom, que Dieu protège votre vie ! »

Les Coptes prennent leurs repas comme les Arabes. Les mets sont placés sur un grand plateau de cuivre qui repose sur une table ouvragée, haute de cinquante centimètres environ, et autour de laquelle sont rangés de petits pains arabes, accompagnés, s'il y a lieu, d'une cuillère pour le potage ; mais les assiettes, fourchettes, couteaux sont inconnus. Les convives se lavent les mains et s'assoient à l'orientale autour du plateau. Le maître de la maison donne alors le signal, et chacun de puiser dans la soupière à tour de rôle ; puis de promener la main droite sur les plats pour prendre avec les doigts un morceau à son goût. On sert les viandes rôties en petites tranches, cuites à la brochette ; les viandes bouillies sont déchiquetées avec la main et les ongles. Pendant le repas circule la gargoulette pleine d'eau fraîche et à laquelle chacun boit à volonté. Le dîner fini on se lève, on se lave les mains et, accroupis sur un divan, les hommes savourent le café et fument le chibouk.

Ce qui différencie surtout les Coptes des Arabes, c'est leur religion, et, comme le fait remarquer M. Vivien de Saint-Martin dans son *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* : « Copte et chrétien sont devenus en Egypte deux termes synonymes. » Sauf une petite minorité de 8,000 individus environ, appelés Melchites, qui professent la religion catholique, les Coptes sont « jacobites » ou schismatiques, eutychéens ou monophysites, c'est-à-dire que, d'après la doctrine du grec Eutychès, qui vivait au Ve siècle, ils ne recon-

naissent dans le Christ que la nature divine sous l'apparence du corps humain. On sait que cette hérésie, origine d'un déplorable schisme dans l'Eglise, a été condamnée solennellement par le concile de Chalcédoine.

Tous les Coptes melchites et jacobites comptent les années à partir de l'ère de Dioclétien ou ère des Martyrs. Par cette expression de *Martyrs* on désigne la multitude des chrétiens qui, pendant la terrible persécution de cet empereur, subirent héroïquement la mort plutôt que d'apostasier dans toute l'Egypte et surtout à Coptos. C'est pourquoi les historiens donnent aussi le nom d'ère des Martyrs de Coptos (*Tarikh Gobti es-schehada)*, à cette époque qui commence le 1er Tot et correspond au 29 août 284 de notre ère.

En plus des solennités de la religion catholique qu'ils célèbrent également, les Coptes ont plusieurs fêtes de degré inférieur, telles que : celles de l'entrée de Notre-Seigneur en Egypte, de Saint-Théodore, empereur, qui décréta l'abolition du paganisme en Egypte, des quatre Animaux et des vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse.

Les Jacobites observent très strictement tous leurs jeûnes: ils ont quatre carêmes : le premier *Som el Kebir*, le Grand Jeûne, a une durée de cinquante-cinq jours, du lundi de la Sexagésime jusqu'à Pâques; le second carême, qui correspond à notre Avent, précède Noël; il est de vingt-trois jours pour les fidèles et de quarante-trois pour le clergé; le troisième, de treize jours, se trouve placé avant la fête des saints apôtres Pierre et Paul ; enfin le quatrième, de quinze jours, a lieu avant l'Assomption. Les samedis et dimanches ne sont pas jours de jeûne. Pendant le Grand Carême les Coptes sont tenus de s'abstenir de poissons, d'œufs et de laitage; les légumes apprêtés à l'huile et les fruits sont seuls permis. Ils ne doivent ni boire ni manger ni fumer depuis deux heures de la nuit jusque vers midi. De plus, ils gardent l'abstinence le mercredi et le vendredi de chaque semaine pendant toute l'année,

Le clergé jacobite reconnaît l'autorité suprême du Pa-

triarche d'Alexandrie (*batrak*), qui, malgré ce titre, demeure au Caire; ce fut le cinquante-sixième patriarche Abdel-Massih, qui transféra la résidence du chef de l'église copte d'Alexandrie à la capitale, où il mourut en 1077.

Le Patriarche est élu par les évêques, les prêtres et les principaux de la nation, assemblés en conclave. Il doit être *batoul*, c'est-à-dire n'avoir jamais été marié; aussi le choisit-on parmi les moines, généralement parmi ceux du couvent de Saint-Antoine. Quand les suffrages sont trop divisés, les électeurs inscrivent sur des billets les noms des candidats ayant réuni le plus de voix; on les place sur l'autel, et pendant trois jours on offre le sacrifice de la messe pour appeler les lumières du Saint-Esprit. Après quoi, un jeune diacre tire au hasard un des bulletins, et le candidat dont le nom s'y trouve inscrit est proclamé successeur de Saint-Marc. On va le chercher dans son monastère et on célèbre avec pompe son installation à Alexandrie. Le Patriarche est tenu de ne porter que des vêtements de laine, mais le tissu peut en être fin. Son turban est noir et ressemble pour la forme à celui des ulémas; ses richesses sont très grandes, consistant surtout en immeubles, mais il ne doit en affecter les revenus qu'à de pieux usages. C'est lui qui nomme le métropolitain d'Abyssinie ainsi que les évêques jacobites *oskofs* d'Egypte, au nombre de douze, et promus à cette dignité parmi les moines.

Les prêtres (*qassis*) doivent être âgés de trente-trois ans au moins; s'ils sont mariés au moment de leur entrée dans les ordres, ils peuvent continuer à vivre avec leur femme, mais, celle-ci vient-elle à mourir, il leur est interdit d'en épouser une autre. De même la veuve d'un membre du clergé copte ne saurait prendre un second mari. Les prêtres, dont le recrutement se fait surtout parmi les artisans et les gens de la classe inférieure, sont en général peu instruits et très bornés. Tout au plus savent-ils lire le copte pour dire la messe, mais, ils ne le comprennent pas; c'est pourquoi leurs livres liturgiques portent toujours la traduction arabe en regard du texte copte. Au moment de l'ordination se joue une petite comédie:

le diacre s'écrie qu'il n'est pas digne; il résiste, on le conduit de force au Patriarche qui lui impose les mains, puis le fait entrer dans une cellule, où le nouveau prêtre demeure quarante jours pour apprendre les fonctions de son ministère.

Les moines (*râcheb*) mènent une vie très austère, mais assez oisive; en dehors des heures consacrées aux offices religieux et à des travaux manuels, ils font la sieste ou fument force chibouks. Leur costume se distingue de celui des prêtres ordinaires par une bande de serge noire ou bleue qui descend du turban derrière la tête et vient pendre sur les épaules. Les monastères et les couvents coptes sont très répandus en Egypte; cependant on en compte beaucoup moins qu'autrefois, car la tradition rapporte qu'anciennement leur nombre s'élevait à trois cent soixante-six. Dans le pays adjacent à la Nitrie, au sud d'Alexandrie, il y avait plus de cinq mille moines, et la Haute-Egypte seule présente les ruines d'au moins cinquante couvents.

Les églises des Jacobites sont encore nombreuses; on en trouve une centaine réparties dans les diverses provinces; le Caire seul en contient trente-quatre. L'une des plus célèbres, sinon des plus belles, est celle de Saint-Serge au Vieux-Caire, qui existait déjà du temps des Romains; la tradition assigne la crypte de cet édifice religieux comme demeure à la sainte famille pendant son séjour en Egypte. Les Melchites (catholiques) sont moins riches; c'est à peine s'ils possèdent une douzaine d'églises, en y comprenant celles où leurs prêtres officient en commun avec les Pères Franciscains.

L'ancienne église copte présente un aspect tout différent de l'église latine. Supposez un vaste rectangle, partagé ordinairement en quatre compartiments qui occupent la largeur de l'édifice : le premier est le sanctuaire renfermant l'autel (*heikal*), séparé du reste de la nef par des boiseries souvent finement ouvragées, incrustées de nacre et d'ivoire; au milieu de cette cloison ajourée s'ouvre une porte devant laquelle on laisse pendre une large draperie figurant l'image de la croix. Le second compartiment est réservé aux prêtres ainsi qu'aux

notables de la nation. Une claire-voie sert de séparation avec le troisième, où se tiennent les hommes ; le quatrième, lui aussi distinct, est pour les femmes qu'un grillage en bois très serré protège contre les regards indiscrets. Il n'y a dans ces édifices ni voûtes, ni lambris; la charpente est à nu, et sur les murs se montrent des fresques naïves ou plutôt des enluminures peu artistiques.

Les cérémonies du baptême sont très particulières chez les Jacobites et se divisent en trois parties. Pendant la première le prêtre bénit la mère et récite des prières pour sa purification. La deuxième se compose des exorcismes faits sur l'enfant avec une foule d'onctions au moyen d'huile bénite qui a servi à rincer les vases remplis du saint chrême ; la troisième partie constitue le baptême proprement dit. Le prêtre plonge le nouveau-né jusqu'au tiers du corps en disant : « Je te baptise au nom du Père » ; puis jusqu'aux deux tiers en ajoutant : « Je te baptise au nom du Fils » ; enfin il l'immerge tout entier en prononçant ces mots : « Je te baptise au nom du Saint-Esprit ». Les églises n'ont presque jamais de fonts baptismaux fixes, les immersions en général ont lieu dans un grand bassin destiné à cette cérémonie et placé sur une table ornée magnifiquement.

Le baptême est suivi sans désemparer de la confirmation que l'officiant administre en faisant trente-six onctions avec le saint chrême sur le corps de l'enfant ; la préparation du baume est extrêmement coûteuse ; aussi reste-t-on parfois vingt années avant de le renouveler. Les évêques et les prêtres sont oints de ce baume précieux auquel les Arabes ont donné le nom de *meiroum* emprunté au grec μύρον.

Les prêtres jacobites ne célèbrent qu'une seule messe par jour, et, comme ils ne conservent pas l'Eucharistie, si quelqu'un tombe dangereusement malade, on dit la messe à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et on lui porte le viatique sous la seule espèce du pain. Pendant la messe la communion est donnée aux hommes sous les deux espèces et aux femmes sous celle du pain seulement.

Quant au sacrement de pénitence, les fidèles qui se confessent ne se croient pas obligés d'accuser le nombre et l'espèce de leurs péchés ; le confesseur, comme le pope russe, reçoit de ses pénitents une rétribution pour son ministère ; les diacres et les prêtres sont dispensés de la confession, étant censés effacer leurs fautes par le repentir.

Le divorce se pratique très facilement en cas d'adultère, pour de longues infirmités et même pour de futiles raisons. Les prélats se montrent coulants pour accorder aux époux divorcés le droit de convoler à de secondes noces ; ils savent en effet que, s'ils demeuraient inflexibles, les demandeurs iraient contracter devant le cadi musulman un mariage à la turque qui serait valable.

Nous avons dit que le copte est encore employé dans la liturgie, les prêtres lisant les saintes Ecritures dans cet ancien idiome, devenu, comme le latin, une langue morte, et que les enfants apprennent tant bien que mal dans leurs prières ; mais dans l'usage courant les Coptes ne parlent que l'arabe. C'est à la suite de la conquête musulmane que le copte tomba en désuétude. Ainsi au Xe siècle il formait encore la langue la plus répandue parmi les fellahs et tout le peuple égyptien ; mais, cent ans plus tard, cet idiome avait presque disparu du Delta. Dans la Haute-Egypte il se maintint plus longtemps, car Makrizi, qui vivait aux confins des XIVe et XVe siècles, dit que les femmes et les enfants ne se servaient guère dans la conversation que du copte-saïdi. Cependant peu après l'arabe le supplantait même au cœur du Saïd, et depuis lors cette langue règne sans conteste dans tout le pays nilotique de la mer aux cataractes. « La langue « copte, dit Mariette, n'est une langue morte que parce « qu'on ne la parle plus ; mais elle vit dans les livres. »

Le copte a un titre de gloire aux yeux des savants ; c'est par l'étude patiente des vieux textes écrits dans cet idiome que Champollion est parvenu à déchiffrer les hiéroglyphes, et c'était pour travailler sur les manuscrits coptes dans les couvents du Delta que Mariette fut envoyé en mission sur les

bords du Nil en 1850. On sait de quelles magnifiques découvertes ce voyage de l'illustre égyptologue fut l'origine. Aussi peut-on dire que sans le copte l'écriture des anciens Egyptiens serait demeurée une énigme et que les sables recouvriraient encore l'étonnante nécropole du Sérapéum !

Abydos. — Osiris.

Nous étions impatients de visiter les fameuses ruines d'Abydos, les premiers monuments anciens, en dehors du Sphinx et des Pyramides, qu'il nous était donné de voir depuis notre arrivée sur la terre des Pharaons.

Le lendemain, Ab-el-Nour met ses chevaux fort obligeamment à notre disposition pour nous y conduire. Nous partons de bonne heure sur de forts coursiers arabes, aux membres vigoureux, qu'on pourrait presque comparer à des percherons et dont le galop manque un peu de légèreté; ils sont harnachés avec luxe et portent ces belles selles richement brodées d'or comme on en voit tant en Algérie. Deux saïs, ayant sur l'épaule un fusil enveloppé d'une gaine rouge, nous précèdent courant de leur pied agile. Derrière notre cavalerie suit péniblement le baudet chargé des provisions, et deux hommes égale ment armés ferment la marche; on dirait une promenade militaire avec la pointe, le gros de la troupe et l'arrière-garde. Il faut à une bonne allure trois heures environpour se rendre de Girgeh à Abydos. On passe d'abord près de villages habités surtout par des Coptes et entourés d'une ceinture de palmiers, puis on traverse une vaste plaine verdoyante, sillonnée de canaux, extrêmement fertile, couverte de blés et de fèves et qui s'étend à perte de vue. De loin en loin des fellahs vêtus misérablement, postés comme des sentinelles ou plutôt transformés en épouvantails vivants, poussent de grands cris et font claquer dans l'air des sortes de fouets pour effaroucher les nuées d'oiseaux de passage et les empêcher de becqueter les récoltes. Nos rapides coursiers ont bientôt traversé les champs cultivés, et nous voici sur la limite du désert qui

mène à la *Grande Oasis*. Nous franchissons quelques monticules de décombres, que couronnent les misérables villages d'*El-Khirbèh* et d'*Arabat-el-Madfounèh* (l'enterrée ou l'enfouie), et soudain au débouché d'un chemin creux se montrent à nos regards les ruines d'Abydos, découvertes par Mariette alors qu'elles étaient il y a trente ans environ complètement ensevelies sous les sables, comme Pompéï sous les laves du Vésuve. Le seul monument encore assez bien conservé est le temple construit par Séti I et terminé par son fils Ramsès II, le *Memnonium* dont parle Strabon : « Au-dessous de Ptolémaïs, « dit le géographe grec, est Abydos, où l'on voit le *Memno-* « *nium*, palais admirablement bâti, tout en pierre et de la « même construction que nous avons remarquée dans le laby- « rinthe, excepté toutefois qu'on n'y voit pas cette multitude « de chambres. Il renferme une source située profondément, « où l'on descend par des galeries voûtées, formées de mono- « lithes d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires. »

Les pylônes de l'édifice ont disparu et devant le touriste se dresse la façade en partie délabrée et dépouillée d'ornements, mais en beau calcaire d'une éclatante blancheur. Aussi le premier mouvement qu'on éprouve est-il celui de la déception ; mais on revient vite à une impression meilleure, dès qu'on pénètre dans le temple. On entre d'abord dans une immense salle hypostyle où s'élèvent vingt-quatre colonnes sur deux lignes. Ces énormes piliers d'une noble simplicité, reposant sur une large base et sans chapiteaux, soutiennent la voûte ; la salle suivante, semblable à la première, renferme trois rangées de douze colonnes. L'effet de ces vastes pièces est vraiment imposant. Ce qui fait l'originalité du *Memnonium*, c'est sa division en sept travées conduisant à sept sanctuaires depuis l'entrée jusqu'à l'extrémité opposée, comme si l'édifice était consacré à sept dieux.

Les murs sont couverts d'inscriptions hiéroglyphiques et de peintures. Les tableaux, comme dans tous les temples pharaoniques, montrent le roi fondateur faisant diverses offrandes aux divinités. La décoration intérieure du *Memnonium*, dont

Strabon vantait il y a dix-neuf siècles la magnificence, est de toute beauté. M. Charles Blanc n'hésite pas à déclarer que la grande salle hypostyle contient « les plus nobles sculptures qui aient jamais été ciselées en bas-relief. » Les personnages sont dessinés avec une merveilleuse finesse de touche unie à une sûreté de main et à une expression de sentiments vraiment hors de pair. La figure et toute l'attitude respirent le calme et la gravité. Il semble qu'aucune passion n'ait jamais agité ni souverain, ni dieu. Tous sont représentés de profil, mais par une bizarrerie l'œil regarde de face. Une des scènes qui ornent les parois a provoqué surtout mon admiration : une théorie de jeunes filles chastement vêtues, au galbe élégant et dans une pose gracieuse, offrent les hommages des provinces de l'empire au roi Séti coiffé de la mitre de la Haute et de la Basse Egypte, assis, tenant en main le crochet *hek* et le fouet *nekhekh*, emblèmes de la souveraineté. Il est impossible de rendre plus de sereine douceur, alliée à la majesté royale, que n'exprime la belle tête altière du pharaon.

La deuxième salle hypostyle donne accès dans une suite de sanctuaires dédiés chacun à une divinité spéciale. C'est Horus à face d'épervier et à la double couronne, Isis avec le disque lunaire et les cornes de génisse, Osiris, la momie, orné de la mitre flanquée des deux plumes de la Vérité et de la Justice, Ammon qui porte également sur la tête deux grandes plumes, et enfin Harmachis et Phtah. Dans la dernière chambre le roi est devenu dieu et c'est à lui-même qu'il présente l'encens, le sceptre et le crochet.

Abd-el-Nour me fait regarder dans une aile du temple un tableau renommé et d'une grande valeur pour la science égyptologique. C'est la fameuse *Table d'Abydos*, gravée avec un art admirable et parfaitement conservée, tandis que l'exemplaire exposé au British Museum n'est qu'une copie mutilée. L'honneur de cette précieuse découverte revient à Mariette ; avec le papyrus royal de Turin et les listes de Manéthon, la *Table d'Abydos* a permis d'établir approximativement la chronologie des Pharaons. « Ce n'est pas sans une

« certaine émotion, écrit Mariette, qu'en tête de la liste on « voit paraître le nom de Ménès, l'antique et vénérable fon- « dateur de la monarchie égyptienne », qui vécut environ cinquante siècles avant notre ère. Le dernier cartouche représente Séti I, le second roi de la XIXe dynastie, qui entreprit la construction du *Memnonium*, achevée par son fils.

Le temple de Ramsès II s'élevait auprès ; il n'en reste que quelques pans de mur ; le pharaon avait commencé cet édifice alors qu'il régnait conjointement avec son père Séti, et il le termina occupant seul le trône.

Un peu plus loin je rencontre une vaste enceinte de briques; c'est là sans doute l'emplacement de l'ancienne Thinis, le berceau du royaume des Pharaons. En Egypte on s'égare dans une fabuleuse antiquité. Abydos, qui par delà les temps héroïques nous apparaît vaguement au seuil même de l'histoire toute primitive, est jeune, si on la compare à son aïeule, la vénérable Thinis, dont l'étonnante vieillesse se perd dans la profonde nuit du passé. Non loin je remarque une butte artificielle, le *Kom-es-Sultan* ou « Mont « du roi », « formée, écrit Mariette, par l'amoncellement « successif des tombes qui, d'âge en âge, se sont superpo- « sées et ont fini par faire le tumulus. » Cette nécropole a été une mine de stèles inépuisable ; la plupart des pièces qui en sont sorties, décorent le musée de Boulaq.

Le tombeau d'Osiris se trouvait sans doute là ou aux alentours; Mariette espérait l'y découvrir; mais les fouilles pratiquées n'ont pas répondu à l'attente de l'infatigable chercheur.

Aux yeux des anciens Egyptiens, Abydos était la ville sainte par excellence, comme le sont de nos jours Jérusalem pour les Chrétiens et la Mecque pour les Musulmans. Tout bon sujet des Pharaons se croyait obligé d'accomplir, une fois dans sa vie, le pèlerinage d'Abydos, et, au dire de Plutarque, les personnages riches, même des nomes les plus éloignés, tenaient à honneur de se faire ensevelir dans la nécropole sacrée pour reposer près des restes d'Osiris.

Le rôle de cette divinité est en effet considérable dans la religion et le panthéon égyptiens, et Maspero n'hésite pas à déclarer que c'était le plus populaire des dieux-rois. « Son « mythe, dit le savant écrivain, n'est qu'une des formes sous « lesquelles on se plaisait à représenter la lutte du bien et du « mal, du dieu ordonnateur contre le désordre du chaos. » Osiris, fils du Temps, divinité solaire et forme infernale de *Râ* (la lumière céleste), Osiris, « le dieu bon et bienfaisant », comme l'appelle Jamblique, était à la fois le frère et l'époux de la déesse *Isis*. Il avait vécu autrefois parmi les hommes, enseigné l'agriculture, donné des lois aux enfants de l'Egypte et corrigé par sa douceur la dureté de leurs mœurs. Mais *Typhon* ou *Set*, son frère, l'époux de *Nephthys*, le dieu des ténèbres et de la nuit, le fit périr après l'avoir traîtreusement attiré dans un guet-apens. Les deux sœurs éplorées, *Isis* et *Nephthys*, recueillirent précieusement les membres épars du dieu qui avait été jeté dans le Nil, et, chacune d'elles ayant enseveli séparément les restes de leur frère à l'endroit où elles les avaient découverts, l'Egypte compta plusieurs tombes d'Osiris.

Cependant le dieu ressuscite, instituant comme vengeur Horus, son fils, lui aussi dieu-soleil, qui triomphe de l'horrible Typhon, tandis qu'Osiris devient le protecteur de l'âme une fois séparée du corps. Il la guide dans ses dangereuses pérégrinations d'outre-tombe et arrive même à s'identifier tellement avec le mort que le défunt devient lui-même Osiris. « Il fléchit, dit Mariette, les gardiens des demeures infer- « nales et combat les monstres, compagnons de la nuit et de « la mort. » Enfin, assisté d'Anubis qui *réside dans les bandelettes* et de Thoth, l'écrivain céleste, il préside au jugement de l'âme. Osiris représente aussi le soleil nocturne, « qui voyage sur la voie mystérieuse de la région d'Occident. » Chaque jour Râ, le soleil radieux, calme la douleur d'Osiris, le rédempteur, qui rachète par ses souffrances les péchés des hommes. Ce mythe assez compliqué d'Osiris et dont la légende ne nous paraît pas encore bien dégagée des brumes

lointaines de la théogonie pharaonique, n'est-il pas charmant dans sa poésie ingénue? Les deux gracieuses déesses en larmes qui recherchent le corps de leur frère immolé par le génie du mal, ne rappellent-elles pas le touchant drame de la mythologie grecque, lorsqu'Orphée inconsolable pleure son Eurydice à jamais perdue :

« ..... Eurydicem, animâ fugiente, vocabat,
Eurydicem toto referebant flumina ripæ. »

Je me laissais aller à ces réminiscences poétiques du tendre chantre de l'Enéide, en parcourant les curieuses ruines de la cité d'Osiris, lorsqu'Abd-el-Nour me fit observer que le soleil descendait à l'horizon et qu'il était grand temps de partir, si nous voulions être revenus à Girgeh avant la nuit. La contrée, en effet, ne passe pas pour des plus sûres; une troupe de bandits qui a son refuge dans une oasis voisine, lève avec audace des contributions plus ou moins volontaires sur les riches habitants, et elle ne se ferait aucun scrupule de détrousser des voyageurs qu'elle croirait incapables de se défendre. Mais nous avions pris nos précautions : un revolver chargé était sous la main dans l'arçon de chaque selle, et notre brave escorte bien armée aurait repoussé hardiment toute attaque.

Je m'étonnai que si près d'une ville le gouvernement laissât subsister cette dangereuse bande peu licite et fort désagréable pour tout le pays. Mais ces écumeurs du désert forment entre eux une association analogue à la *camorra* ou la *mafia* des bandits napolitains et siciliens. La population, qui redoute leur *vendetta*, préfère les favoriser plutôt que de prêter assistance à la justice. Le *mudir* de son côté n'ose les faire arrêter dans la crainte d'encourir une vengeance non moins terrible que certaine. Aussi voit-on parfois ces *braves gens* se promener tranquillement dans les bazars de Girgeh, où ils viennent faire leurs emplettes, mais alors ils paraissent toujours armés de pied en cap. Je pensai au célèbre brigand sicilien Leone, dont les exploits ont rivalisé avec ceux de Fra Diavolo, et qui, comme on me le dit plus tard à Pa-

lerme, resta plusieurs mois, au su de tous y compris des autorités, dans une maison de village où on le soignait pour une blessure, sans que les carabiniers au superbe plumet tricolore aient jamais reçu l'ordre de l'arrêter.

En quittant Abydos nous admirons le beau spectacle que présentent les monts libyques : le soleil à son coucher strie la chaîne de nuances mauves et rosées d'un aspect ravissant ; dans le lointain les sables, amoncelés entre les flancs des roches, prennent une teinte neigeuse et me rappellent vaguement certains glaciers de la Suisse. Nos montures, comme si elles flairaient le voisinage des bandits, semblent pressées de rentrer à l'écurie et galopent à l'envi à travers la plaine. Bientôt nous aperçevons l'ombre pittoresque des minarets de la ville s'allongeant sur la falaise arabique, puis le pavillon aux trois couleurs qui flotte au mât du « Lohengrin. » Nous voilà de retour à Girgeh au moment où la brume qui s'élève répand comme un voile sur les rives silencieuses du Nil et où la lune montre son disque doré au-dessus des sombres pentes des montagnes

---

La nature sur le Nil. — Les Oiseaux. Le Palmier.

Nous avons le temps de deviser sur le Nil pendant le trajet entre Girgeh et Thèbes ; car le vent, qui jusque-là s'était montré assez favorable, fait défaut complètement. C'est un calme plat qui règne sur le fleuve ; pas la plus légère ride ne trouble la surface des eaux unie comme un miroir. Il faut se résigner à carguer les voiles ; l'on déroule les cordes, des matelots les attachent au mât, et la sandouk mène à terre dix hommes de l'équipage. Pendant des heures entières, courbés à la file, sous un soleil de plomb, ils halent péniblement la lourde dahabièh qui avance avec une lenteur désespérante. En effet, à chaque village près duquel on passe la marche se trouve retardée par les nombreuses barques réunies devant. Puis le long d'une rive il se présente des atterrissements ; le capitaine se voit alors obligé de faire déposer les marins sur l'autre bord, et toutes ces manœuvres, exécutées avec plus ou moins de diligence, prennent beaucoup de temps.

Nous avons alors le loisir d'étudier un peu les espèces multiples d'oiseaux que l'on remarque sur le Nil ou sur ses berges. La gent ailée y est, en effet, largement représentée. Je ne dirai rien des pigeons, cette plaie d'Egypte comparable à celle des sauterelles au temps de Moïse et d'Aaron, tant pour la multitude que pour la voracité, « ces êtres sensibles et gloutons, « ces mamelucks emplumés, comme dit spirituellement About, « qui dévorent cent neuf millions et demi par an dans le pays « et coûtent vingt-six francs par tête aux fellahs. » Je ne

UN PAYSAGE DU NIL.

garantis pas cependant les chiffres précis de la statistique fournie par le malicieux auteur du « Fellah. »

Tantôt des légions triangulaires d'oies blanches et noires tachent la pureté azurée du ciel et ondulent comme les plis d'un long ruban ; tantôt des bataillons serrés de canards sauvages tourbillonnent au-dessus du fleuve, et des troupes de hérons viennent s'abattre sur un banc de sable, tandis que des grues peuplent un îlot voisin. Sur un rocher à fleur d'eau voici un martin-pêcheur prêt à plonger ou quelque *trochilus,* revêtu, du col à la queue, d'un manteau noir, les ailes et les pattes bleues, occupé à la recherche d'un crocodile pour se glisser dans sa gueule et s'y nourrir d'insectes. Parfois, à l'horizon, se dresse comme une grande muraille blanchâtre ; c'est une armée de pélicans au goître jaune, chameaux du Nil, ainsi que les appellent les Arabes, fort amateurs de sobriquets. La montagne se rapproche-t-elle du fleuve, alors souvent des nombreuses fentes des roches s'envolent avec fracas, au moindre coup de fusil, des nuées de cormorans qui en tapissaient les parois.

Pour tromper les longues heures pendant lesquelles les marins se reposent ou tirent nonchalamment sur la cange qui n'avance presque pas, nous descendons à terre. Quelles charmantes promenades nous avons faites sur ces bords qu'animent les moutons à l'énorme queue, où les buffles, avant de reprendre le joug, paissent dans les terres plantureuses. On se croirait en plein été : les frissonnantes libellules, au corselet de velours, voltigent au-dessus des cannes à sucre ; les gentilles bergeronnettes et les huppes frétillantes sautillent gaiement parmi les blés ou les fèves. Un flamant rose dort debout sur une patte, l'autre repliée sous le ventre et la tête en partie cachée dans le jabot ; un petit héron, oiseau si cher aux fellahs qui l'appellent *garde-bœuf,* va audacieusement se jucher sur le dos d'une génisse ; des cigognes au long bec perchent au milieu des branches argentées des acacias, et auprès roucoulent doucement des colombes. Un ibis, *religiosa,* blanc comme neige, (oiseau sacré, dont le meurtre était

puni de mort dans l'ancienne Egypte), se dissimule entre les roseaux, et les caméléons, à la tête anguleuse, comme coiffés d'un casque, courent dans les sillons. A quelque distance de la rive, espacés de loin en loin, des bouquets de palmiers aux précieux ombrages semblent vous convier à fuir les ardeurs solaires.

Je me souviens de la délicieuse sensation de fraîcheur que j'éprouvai une après-midi, en pénétrant dans un de ces bois disséminés en si grand nombre entre Girgeh et Keneh. A mon approche, des corbeaux groupés dans la ramée poussent leurs croassements rauques et s'enfuient bruyamment à tire d'aile, pendant que des éperviers planent au-dessus de la voûte de feuillage.

Isolé le palmier ne plaît guère; son tronc rugueux et en partie dénudé ne séduit pas l'œil; mais réunis en bouquets ces arbres produisent des effets charmants. Sont-ils de hauteurs différentes, leurs longues palmes couronnées d'aigrettes s'étagent en gracieux panaches, retombent en grappes élégantes, se croisent en ogives, et dessinent de distance en distance des charmilles naturelles. Au-dessus des jeunes palmiers des vieux, inclinés sous le faix des ans, penchent leurs rameaux fatigués comme des géants qui chercheraient à s'étreindre de leurs vastes bras, tandis que d'autres droits, élancés comme des obélisques, portent majestueusement dans les airs leur chevelure vénérable et dominent de leur cime altière le dôme des palmes d'où ils semblent jaillir.

En considérant ces superbes produits de la nature, on se demande si les ancêtres de ces arbres séculaires, dont certains atteignent quatre-vingts pieds d'altitude, n'ont pas inspiré aux premiers architectes des Pharaons la forme élevée et massive à la fois des imposantes colonnes de leurs temples, dont les chapiteaux touffus rappellent par leur luxuriante ornementation le plantureux feuillage du palmier. Où la Grèce, pour sa part, a-t-elle pris le modèle du chapiteau corinthien? D'après Vitruve, Callimaque aurait inventé ce noble motif d'architecture en copiant les feuilles épineuses

d'une acanthe sauvage qui avait poussé autour d'une corbeille déposée sur la tombe d'une vierge. L'art n'emprunte-t-il pas toujours à la nature ses meilleures inspirations que le génie de l'homme perfectionne et embellit ? « Les forêts, a dit Châ-« teaubriand, ont été les premiers temples de la Divinité et « les hommes ont pris dans les forêts la première idée de « l'architecture. »

Mais passons des considérations artistiques au côté positif et utilitaire du palmier. Cet arbre est d'une ressource inappréciable pour les indigènes : ainsi la datte, en arabe *tamr*, *balah*, fournit le pain que mangent une partie des habitants du Saïd et de la Haute Egypte. On en retire aussi du sirop et une sorte d'eau-de-vie ; les noyaux broyés forment la nourriture du chameau ; avec les feuilles on tresse des nattes et des corbeilles, on fabrique des bois de lit très légers appelés *kafas;* les filaments sont utilisés pour faire des cordes, et le tronc sert à la charpente des maisons. « Dieu, raconte une tra-« dition musulmane, ayant pétri le corps de l'homme, « employa le limon qui restait à former le palmier qui est le « frère de l'homme. » Dans toutes ces légendes orientales se trouve mêlé à un parfum de poésie un grand fonds de sagesse et de vérité. « Honorez la palme ! a dit Mahomet, c'est pour « vous comme une tante maternelle ; du sol pierreux du « désert elle fait jaillir pour vous une abondante source de « subsistance. »

C'est à partir de Girgeh que l'on rencontre une espèce particulière de palmier, *Crucifera thebaica*, le palmier-doum, dont le tronc est lisse, le feuillage spécial et qui produit un fruit gros comme une orange allongée et renfermant une substance spongieuse, mais plutôt fade que sucrée.

Le gouvernement khédivial a établi un impôt sur chaque tête de palmier, et le recensement opéré à cette intention a donné un ensemble de cinq millions de dattiers répartis ainsi : deux tiers pour la Basse Egypte et le reste pour le Saïd.

Le Nil.

SON UTILITÉ — SON CULTE CHEZ LES ANCIENS
LE PAPYRUS — L'INONDATION.

Comme le Nil est grandiose et pittoresque ! C'est une vraie fascination qu'il exerce et à laquelle ne résiste aucun voyageur. On ne se lasse pas de regarder, je dirais presque avec amour, cette « bordure de fil d'or », qui festonne les déserts et dont les franges multiples forment les ramifications du fleuve dans le triangle du Delta. Est-ce que tout d'ailleurs ne conspire pas à faire admirer et aimer le Nil : l'extraordinaire longueur de son cours (6470 kilomètres) qui en fait, après le Mississipi, le roi des fleuves de la terre; la variété de ses rives verdoyantes ou fleuries, toujours limitées par des solitudes incultes, mais tantôt comme emprisonnées entre de hautes falaises, murailles de grès ou de granit qui les défendent contre l'haleine dévorante du *khamsin,* tantôt s'élargissant en une vallée plus spacieuse; la succession de ses mugissantes cataractes, longtemps la terreur des étrangers; le mystère qui plane encore sur ses sources inconnues, malgré les récentes découvertes d'intrépides explorateurs ; surtout enfin cette merveilleuse périodicité des inondations, richesse du pays que fertilisent les abondants engrais de la crue annuelle !

Les Arabes appellent le Nil, *el-Bahr,* le fleuve par excellence, « le fleuve-roi », la mer. C'est le Jupiter égyptien des Grecs; pour les anciens habitants de ses rives, sous les Pharaons, c'est Hôpi-Mou « celui qui a la faculté de cacher ses eaux », par allusion, au retrait de la crue qui se renouvelle chaque année.

Les Anciens avaient donné libre cours à leur admiration pour le magnifique spectacle qu'offre le Nil lors de l'inondation, que Claudien décrit dans ces vers imagés :

> Fluctuat omnis ager ; remis sonuere novales
> Sœpius ; æstivo jaceat quum forte sopore,
> Cernit cum stabulis armenta natantia pastor.

« La terre semble nager au milieu des eaux ; les sillons dé-
« sormais sont battus par la rame, et le berger, supris par la
« chaleur assoupissante de l'été, voit à son réveil ses trou-
» peaux et sa demeure flotter sur les ondes. »

Amrou, le conquérant arabe de l'Egypte, qui n'avait certes jamais lu le poète latin, exprimait la même idée sous une forme non moins pittoresque dans sa lettre au calife Omar : « Ses flots, écrit-il en parlant du fleuve débordé, étant par-
« venus à leur plus grande élévation, les habitants ne peuvent
« passer d'un village à un autre que dans de petites barques, et
« l'on voit tournoyer les nacelles qui paraissent comme les
« chameaux noirs et blancs dans les imaginations. »

La Muse a bien inspiré Ampère, lorsque dans son « Voyage en Egypte et en Nubie » le savant devenu poète dit, avec un accent majestueux, à propos de ce phénomène grandiose, dont la marche des siècles n'a pas diminué l'ampleur :

> « Au temps marqué le Nil sort de sa couche immense,
> « Sur l'Egypte il étend ses deux bras, la bénit ;
> « La Mort seule y régnait, la Vie y recommence,
> « Le dieu satisfait rentre et dort dans son grand lit. »

Mais avant tout le Nil est le *père nourricier* de l'Egypte, qu'il a créée, qu'il conserve et féconde encore avec tant de largesse en la gratifiant d'une triple récolte par année. « La
« nation égyptienne, a écrit le grand géographe allemand
« Carl Ritter, est le résultat de la nature de la vallée (formée
« par le fleuve) ; elle est sortie du sol où elle resta enchaînée,
« comme les statues de ses dieux du porphyre de ses car-
« rières. » Rappelons-nous le mot si souvent cité d'Hérodote :

« L'Egypte est un don du Nil! » Certes jamais définition ne fut plus exacte dans sa puissante synthèse; ce pays, en effet, n'est qu'une bande de terre végétale, un long couloir africain, encaissé entre les deux chaînes libyque et arabique, admirable vallée de trois cents lieues qui doit son existence au fleuve. Au lendemain de la conquête arabe, Amrou, dans un message à son maître le sultan Omar, décrivait ainsi la contrée : « Un « aride désert et une campagne magnifique entre deux rem- « parts de montagnes, voilà l'Egypte! » Que le Nil se dessèche, qu'il cesse de couler vers la Méditerranée, et l'Egypte elle-même cesse d'exister, retournant au désert qui la guette comme une proie, prêt à l'engloutir sous ses sables dévorants, contre lesquels le fleuve, à l'instar d'un dieu bienfaisant, la protège depuis des milliers d'années.

On s'explique dès lors facilement le culte, l'adoration dont les anciens Egyptiens entouraient le Nil. Plutarque dit qu'ils l'appelaient « le Père et le Sauveur de l'Egypte », et Sénèque raconte que les prêtres avaient coutume tous les ans de jeter, à une époque fixe, de riches présents ou des offrandes en or dans le fleuve près de Philæ à un endroit nommé les *Veines du Nil*, d'où ils pouvaient voir la première crue de l'inondation. Aussi avaient-ils fait du Nil une de leurs divinités principales : assis sur un trône le dieu était représenté avec un corps d'homme et une tête de bélier, vêtu d'une tunique bleue et tenant entre ses mains un vase d'où les eaux s'épanchaient. On trouve cette figure allégorique sculptée sur divers monuments de la vallée nilotique. Les lettrés sous les Pharaons avaient composé des chants pour célébrer avec amour et enthousiasme les bienfaits du fleuve sacré. Voici quelques fragments d'un de ces dithyrambes :

« Salut, ô Nil, ô toi qui t'es manifesté sur cette terre, et qui « viens en paix pour donner la vie à l'Egypte! — Dieu caché! — « qui amènes les ténèbres au jour qu'il te plaît, irriguant « les vergers qu'a créés le Soleil, pour donner la vie à tous « les bestiaux. Tu abreuves la terre en tout lieu, voie du ciel « qui descend, dieu Seb, ami des pains, dieu Nepra, obla-

« teur des grains, dieu Phtah, qui illumines toute de-
« meure. Seigneur des poissons, quand tu remontes sur les
« terres inondées, aucun oiseau n'envahit plus les biens
« utiles; créateur du blé, producteur de l'orge, — il perpétue la
« durée des temples. Repos des doigts est son travail pour des
« milliers de malheureux. S'il décroît, dans le ciel les dieux
« tombent sur la face, les hommes dépérissent. Il a fait
« ouvrir par les bestiaux la terre entière; grands et petits se
« reposent. Les hommes l'invoquent, lorsqu'il s'arrête, et il
« devient alors semblable à Khnoum (le dieu créateur). Se
« lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse, tout ventre se
« réjouit, tout être organisé a reçu sa nourriture, toute dent
« broie. Il apporte les provisions délicieuses; il crée toutes les
« bonnes choses; s'il y a des offrandes, c'est grâce à lui. Il fait
« pousser l'herbage pour les bestiaux; il prépare les sacrifices
« pour chaque dieu. L'encens est excellent qui vient par lui. Il
« se saisit des deux contrées (la Basse et la Haute Egypte)
« pour remplir les entrepôts, pour combler les greniers, pour
« préparer les biens des pauvres. Il germe pour combler tous
« les vœux sans s'épuiser par là; il fait de sa vaillance un
« bouclier pour le malheureux. On ne le taille pas dans la
« pierre ni dans les statues sur lesquelles on place la double
« couronne; on ne le voit pas; nul service, nulle offrande
« n'arrive jusqu'à lui. On ne peut l'attirer dans les mystères;
« on ne sait le lieu où il est; on ne le trouve pas par la force
« des livres sacrés. Point de demeure qui le contienne — Point
« de guide qui pénètre en ton cœur. Tu as réjoui les généra-
« tions de tes enfants; on te rend hommage au Sud; stables
« sont tes décrets, quand ils se manifestent par devant les
« serviteurs du Nord. — Il boit les pleurs de tous les yeux et
« prodigue l'abondance de ses biens. » Cet hymne au fleuve qui nourrit l'Egypte n'est-il pas touchant en vérité dans sa forme naïve, originale et où déborde la reconnaissance?

L'Egypte doit au Nil non seulement sa formation géologique, mais encore, dans une certaine mesure, le genre de ses espèces végétales et animales. Il suffit de citer parmi les

plantes aquatiques le lotus et le papyrus. Nous parlerons plus loin du premier ; quant au second, symbole mystique du Delta sous les Pharaons et nommé « pain de lys », il n'est pas inutile d'en dire quelques mots.

Autrefois le papyrus ou *byblos,* sorte de roseau dont la tige porte une chevelure, et appelé fort irrévéremment par Strabon « bâton pelé surmonté d'un plumeau », était très répandu dans les marais et les lacs du Delta. Cette plante paludéenne, le *papyrus antiquorum,* espèce de *cyperus* (souchet à papier), qu'on retrouve en Sicile, en Calabre, en Syrie et en Abyssinie, servait aux anciens Egyptiens à fabriquer le papyrus, matière sur laquelle ils écrivaient.

Pour préparer cette espèce de papier, on choisissait la partie immergée de la tige ainsi que les pellicules les plus fines et les plus blanches, voisines du cœur; on collait ces tuniques les unes aux autres, de manière que leurs fibres fussent croisées et de façon à obtenir de longues pièces. Puis on solidifiait ces lanières que d'habiles ouvriers polissaient avec l'agate ou l'ivoire; enfin pour les préserver de l'humidité ou des insectes on les plongeait dans l'huile de cèdre.

Il existe des rouleaux de papyrus de vingt mètres de longueur et des fragments qui datent du XVIIIe siècle avant notre ère. L'usage, qui en remonte à l'époque de la construction des Grandes Pyramides, se perpétua en Orient, en Egypte, longtemps après la domination romaine, et même en France jusqu'au XIe siècle; c'est ainsi que l'on a conservé des chartes de rois et de papes écrites sur ce papier végétal si résistant. Mais c'est surtout dans le pays des Pharaons que, dès la plus haute antiquité, le papyrus fut utilisé ; les Egyptiens renfermaient généralement leurs manuscrits dans des vases d'argile, hermétiquement clos, qu'ils déposaient avec la momie dans les tombes. Ces papyrus, dit Champollion-Figeac, sont de « toute nature ; il y a des rituels ou livres de prières pour les « morts, des registres de comptabilité, de simples lettres, des « dossiers de procès, et surtout des contrats passés entre par- « ticuliers pour achats et ventes et autres conventions

« civiles. » C'est le parchemin qui remplaça le *byblos* dont la culture disparut de la vallée nilotique; mais le nom de *papyrus* restera éternellement associé à celui de la civilisation égyptienne elle-même.

Le papyrus était employé en Egypte à d'autres usages, tels que la fabrication des vases, des barques, des nattes ou des vêtements. Il entrait même dans l'alimentation populaire, au moins jusqu'au temps d'Hérodote; ainsi « on cueille, ra-« conte cet historien, les pousses annuelles du papyrus. Après « les avoir arrachées dans les marais, on en coupe la tête « qu'on rejette, et ce qui reste est à peu près de la longueur « d'une coudée. On s'en nourrit et on le vend publiquement: « cependant les délicats ne le mangent qu'après l'avoir fait « cuire au four. » Maspero dit que c'était une friandise recherchée et que ce « pain de lys » figurait sur les tables royales. On voit par là que cette plante aquatique était aussi utile aux anciens Egyptiens que l'est de nos jours aux fellahs le dattier qui leur rend tant de services divers. Sous les Arabes les vieux papyrus funéraires furent employés à faire des semelles, et les musées égyptologiques conservent précieusement ces modes originales de chaussures, qui comptent parmi les plus rares documents de l'archéologie pharaonique.

Passons-nous de la flore à la faune? L'ibis, adoré des anciens Egyptiens, n'est nulle part aussi répandu que sur les rives du Nil, et l'on ne trouve que dans ce fleuve le *Fatraka*, espèce singulière de poisson bardé d'épines comme un hérisson et qui se gonfle à volonté. « Ainsi tout en Egypte, « écrit judicieusement Maspero, se règle sur le Nil : le sol, « ses productions, l'espèce des animaux qu'il porte et des « oiseaux qu'il nourrit. »

On conçoit que, la vie de l'Egypte étant suspendue pour ainsi dire à la crue annuelle du fleuve, le Nil a dû de tout temps exercer une influence directe sur le système politique et religieux, sur les lois, les institutions, les mœurs du pays, toutes choses plus ou moins dépendantes en général de la nature physique d'une contrée ; mais nulle part peut-être

cette dépendance n'est accusée plus fortement qu'en Egypte.

La terre des Pharaons, « si fertile, écrit Hérodote, qu'on « n'avait pas besoin d'y tracer le sillon avec la charrue », est redevable de sa fécondité, avons-nous dit, au limon déposé tous les ans par le Nil sur les champs inondés. Le sol de ce pays devrait donc éprouver un exhaussement progressif, et pourtant on a la preuve, au moins depuis l'historien grec cité plus haut, que la crue annuelle se produit dans les mêmes conditions régulières; d'où il faut conclure, semble-t-il, que le lit du fleuve s'exhausse proportionnellement à l'élévation séculaire de la vallée. Il est, d'ailleurs, aisé de vérifier l'exactitude de ce fait : ainsi les voyageurs peuvent eux-mêmes constater que beaucoup des anciens temples et colosses situés sur les rives du Nil en Egypte et en Nubie se trouvent a présent en partie enfouis au-dessous du niveau du fleuve. Il nous suffira de citer la fameuse colonnade de Louqsor à Thèbes, dont les piliers sont enterrés jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, et dans le même village on montre au touriste étonné la gigantesque statue de Ramsès sortant à peine du sol.

Cette graduelle élévation du terrain au cours des siècles avait été évaluée à 132 millimètres par les savants français de l'expédition de Bonaparte en Egypte; néanmoins on comprend que bien des causes secondaires modifient cette mesure suivant les localités. « De même que toutes les vallées pluviales « dont le lit se régularise par l'action des eaux, écrit Elisée « Reclus, celle du Nil égalise sa pente, en s'abaissant dans la « Nubie, tandis qu'elle s'élève dans l'Egypte inférieure. »

Mais de quelle région reculée arrive la crue du fleuve et quelle cause produit le phénomène qui pendant des siècles a donné lieu à toutes sortes de conjectures et passait autrefois pour miraculeux aux regards du vulgaire? Sans parler des étranges conceptions que racontent Hérodote et Diodore de Sicile, Claudien n'avait-il pas imaginé que le Nil absorbait toute la chaleur enlevée aux autres fleuves par l'évaporation!

C'est de la zone torride que provient le premier flot apportant l'inondation. Là, en Abyssinie, tombent tous les ans des pluies diluviennes vers le mois de mai, lors de la fonte des neiges qui couvrent les cimes des montagnes, et ce déluge périodique amène la crue qui ne se fait sentir en Egypte qu'au commencement de juin. Pendant trois mois le fleuve continue de monter; en septembre il commence à décroître et à la fin de janvier il est rentré dans son lit naturel. Deux phénomènes signalent le début de l'inondation : dès que le nilomètre du Caire indique une hausse de quelques pouces, les eaux deviennent gélatineuses, ternes ou verdâtres, et elles conservent plusieurs jours cette teinte glauque : c'est le *Nil Vert.* Une semaine après environ le fleuve prend une couleur pourpre, on dirait une rivière de sang : c'est le *Nil Rouge,* qui arrive au Caire le 17 juin; et la crue augmente d'intensité jusqu'au milieu d'août. Alors les fellahs se hâtent de semer à mesure que le fleuve se retire, et ils rentrent leurs moissons avant que le terrible *khamsin*, qui dessèche et brûle tout, se mette à souffler. Aussi les Egyptiens ne connaissent-ils que trois saisons, chacune de quatre mois : les semailles, la récolte et l'inondation.

Pendant que le Nil monte, on voit courir par les rues du Caire des crieurs qui, trois fois par jour, proclament la hauteur du fleuve. Les crues moyennes sont de six à sept mètres; on les dit *abondantes* au point de vue des récoltes, lorsqu'elles dépassent sept mètres cinquante à huit mètres. Au-dessus elles deviendraient dangereuses; quand elles n'atteignent pas six mètres, elles sont *insuffisantes.* « Pour « que la récolte soit bonne, a écrit Napoléon, il faut que l'inon- « dation ne soit ni trop haute ni trop basse. »

A Khartoum les eaux grossies par le Nil Bleu s'élèvent jusqu'à sept mètres généralement. « L'inondation de Khar- « toum, après celle de Thèbes, dit M. Marius Fontane dans « son *Histoire universelle,* est le plus beau spectacle qu'on « puisse voir. Les eaux rouges, bronzées, très reflétantes, « lumineuses par larges plaques, couvrent entièrement les

« vastes plaines à l'occident du Nil ; à l'orient, l'or brun des « ondes entoure comme d'un cadre sévère de charmants vil- « lages, aux jardins frais, d'où s'élancent les palmes vertes, « frémissantes, et les minarets blancs, un peu raides, mais « sveltes et très élégants ; sur l'autre rive, l'inondation est « absolue ; le flot, bruyant parfois, avec des miroitances « enflammées, se heurte à des oasis de palmiers que le cou- « rant tourmente, à des groupes de mimosas ou de baobabs « très robustes et qui résistent aux tournoiements écu- « meux. »

On s'imagine à tort, en général, que les eaux du fleuve passent par-dessus les rives pour envahir les campagnes avec impétuosité ; c'est au contraire par une lente infiltration qu'elles se répandent dans les vallées, principalement au moyen d'un système compliqué de canaux. Ainsi les terres les plus éloignées du Nil et par suite les plus basses s'humectent peu à peu, absorbant l'humidité comme une éponge, et les premières elles reçoivent l'inondation, tandis que les parties voisines des berges étant les plus hautes sont les dernières où se fait sentir la crue. Aussi réserve-t-on ces champs à la culture du *halfé*, et le fellah les arrose avec la *chadouf* ou la *sakièh*. « Le Nil ne déborde pas, a écrit M. de Lesseps ; « il croît périodiquement ; car, s'il débordait, il causerait de « grands désastres ; il arrose le pays par des moyens artifi- « ciels d'irrigation. »

Encore le Nil.

SES CANAUX — SON ÉTYMOLOGIE
SES SOURCES — LES EXPLORATIONS — LE COURS DU FLEUVE
LA SAVEUR DE SES EAUX.

Sous les Pharaons et les Lagides l'Egypte était renommée pour sa fertilité ; pendant la domination romaine cette province servait de grenier d'abondance à l'empire des Césars. Pourtant, comme l'ont fait remarquer avec raison Du Bois-Aymé et Jollais dans leur *Voyage dans l'intérieur du Delta :* « presqu'aucune herbe ne croît spontanément sur cette terre « d'Egypte dont la fertilité est vantée à si juste titre ; on n'y « voit guère que des plantes semées par la main de l'homme. « Les terres non arrosées restent sans végétation, et celles « qui ont été cultivées sont, après la récolte, d'une aridité « semblable. Amrou après la soumission de l'Egypte écrivait à « Omar que le pays présentait l'image d'un champ de pous- « sière, d'une mer d'eau douce et d'un parterre de fleurs. »

Faire circuler au loin l'inondation a donc toujours été la question capitale pour la fécondité de l'Egypte. Les Pharaons l'avaient compris ; aussi du temps de ces rois d'innombrables canaux traversaient-ils la contrée en tous sens. A propos du Fayoum nous avons déja parlé de l'immense réservoir de soixante lieues carrées, nommé le lac Mœris, creusé sous Amenemha III et destiné à recevoir le trop-plein du Nil lors des fortes inondations. Dans les années de faible crue un ingénieux système d'écluses permettait de répandre la masse des eaux sur les campagnes environnantes.

Après la conquête du pays par les sectateurs de l'Islam, les

Arabes saisirent toute l'importance qu'on devait attribuer aux bons soins de l'irrigation. Amrou, qui était aussi habile administrateur qu'intrépide général, écrivait au sultan Omar : « Une des lois qui contribuent essentiellement à la prospérité « de l'Egypte et au bonheur de ses enfants, c'est que le tiers « des revenus soit employé à l'augmentation et à l'entretien « des digues et des ponts. »

Mais les successeurs de l'intelligent conquérant négligèrent ces sages conseils ; à la longue les canaux se comblèrent ; les énormes travaux exécutés par les gouvernements prévoyants des dynasties nationales disparurent peu à peu; et sous les sultans mamelouks l'Egypte tomba dans une rapide décadence. « L'abandon des canaux, a dit avec raison le géographe Ritter, « détruisit peut-être plus de villes dans la Basse Egypte que « les invasions les plus terribles des peuples dévastateurs. » Cette contrée autrefois si prospère, qui avait compté jusqu'à vingt millions d'habitants et approvisionné de blé une partie du monde, nourrissait alors avec peine une faible population de trois millions d'hommes, lorsque les Français s'emparèrent du pays à la fin du siècle dernier.

Napoléon avec son intuition géniale avait vu du premier coup de quel intérêt vital était pour la vallée nilotique le bon entretien des canaux, d'où dépend l'existence d'un gouvernement stable et paisible ; « Pas une goutte d'eau perdue « à la mer », disait le grand capitaine devenu administrateur. Voici à ce propos un remarquable passage sur la géographie de l'Egypte dicté par lui à Sainte-Hélène : « Dans aucun pays « l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité pu- « blique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien « creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation « sont exécutés avec justice, l'inondation plus étendue. Si « l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux « sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règle- « ments de l'irrigation transgressés, les principes du système « d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts parti- « culiers des individus et des localités. Le gouvernement n'a

« aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la « Beauce ou dans la Brie ; mais en Egypte le gouvernement a » une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation qui en « tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Egypte admi- « nistrée sous les Ptolémées, de l'Egypte déjà en décadence « sous les Romains et ruinée sous les Turcs. »

Méhémet-Ali, le régénérateur de l'Egypte, avait commencé de grands travaux pour faire bénéficier de l'inondation les terres qui en étaient privées et régler la distribution des eaux nourricières. La plus considérable de ces œuvres a été le *Barrage* du Nil à la pointe du Delta pour retenir les eaux quand elles sont basses, pour produire pendant la sécheresse un arrosage artificiel et régulariser la navigation dans la Basse Egypte. Cette construction monumentale, qui, si elle avait été conduite à terme, eût représenté le plus gigantesque ouvrage hydraulique, fut entreprise par notre compatriote l'ingénieur Mougel-Bey ; mais le Barrage du Nil est malheureusement resté inachevé.

L'entretien des canaux représente une énorme dépense annuelle. On a calculé que l'ensemble des canaux *séfi* (c'est-à-dire d'été et tous d'origine moderne) forme une massse de déblais égale à une fois et demie celle du canal de Suez.

D'après Linant de Bellefonds, quatre cent cinquante mille travailleurs seraient occupés chaque année, pendant une moyenne de deux mois, à curer les canaux *séfi*. Pour restaurer le seul canal Mahmoudieh, qui a un parcours de soixante-dix-huit kilomètres, Méhémet-Ali employa près de trois cent mille ouvriers. Rousseau affirme que dans les années normales le gouvernement convoque cent soixante mille corvéables, distribués à peu près également entre la Haute et la Basse Egypte. C'est donc une lutte incessante qu'il faut livrer au fleuve, qui représente la mesure de la vie et de l'abondance pour l'Egypte.

Quelle est l'étymologie du mot Nil? Dérive-t-il du grec Νεῖλος qui vient lui-même de νέαν ἰλὺν et signifie *nouveau limon?*

D'après Ampère les différents noms que ce fleuve a reçus à des époques diverses correspondent tous à l'idée de noir ou de bleu. Les Grecs, en effet, l'appelaient *mélas* noir, les Hébreux *sihor*, mot qui se rattache à un radical ayant le sens de noir; *nilas* en sanscrit veut dire bleu ou noir, c'est une épithète de *Siva*, dieu des Hindous, et en persan *Nil* sert à désigner l'indigo. Avant sa jonction à Khartoum avec le *Bahr-el-Abiad* ou Nil blanc, la branche orientale porte le nom de *Bahr-el-Azrak* ou Nil bleu; on peut donc admettre que cette appellation, qui remonte à une haute antiquité, aurait été donnée par les Anciens au cours inférieur même du fleuve depuis Syène jusqu'à la mer. C'est l'opinion émise par le distingué auteur anonyme de l'*Egypte moderne* dans la savante collection de l'*Univers*. Ou bien encore le mot Nil est-il une contraction de l'hébreu *Nahdal*, qui exprime l'idée de vallée et par extension de fleuve?

Suivant les Grecs, le Nil aurait porté primitivement le nom d'*Ægyptos*, qui par la suite fut étendu au pays même qu'arrose le fleuve, de la première cataracte à son embouchure. D'après Brugsch, égyptologue allemand, les anciens Egyptiens appelaient le Nil *Aour, Ar,* en copte moderne *Jaro*. Dans la Bible on trouve l'expression de *Gihon* (source jaillissante) qui sert à désigner le Nil et les pères de l'Eglise le nomment Γεὼν Θηβαΐς (le Gihon de la Thébaïde.) On voit que les avis sont partagés sur l'étymologie du mot Nil, et, pour notre part, nous ne nous chargeons pas de résoudre cet intéressant problème de linguistique.

Tout est mystérieux dans ce fleuve, dont les sphinx au regard énigmatique peuplent les rives. Si les savants discutent encore sur l'origine de son nom, du moins celle de ses sources, toujours inconnues, a largement défrayé l'imagination des Anciens, et on peut même ajouter la fantaisie des Modernes. Ovide, qui avait une prédilection pour les métamorphoses suppose que le Nil, épouvanté de l'immense incendie qui devait embraser le monde à la chute de Phaéton, est allé cacher sa source aux confins de la terre, jusqu'au Bernin, qui a recouvert d'un voile la tête du fleuve.

Mais, si on laisse de côté la fable et la poésie, il est avéré aujourd'hui que l'antiquité avait recueilli plus de données sur le Nil, son cours et son origine que n'en possédaient nos géographes il y a trente ans. Hérodote (Ve siècle avant notre ère) consulta sur les sources du fleuve les prêtres de Saïs, puis ceux d'Eléphantine, aux frontières de l'Egypte, où on lui dit qu'il fallait remonter le Nil pendant quatre mois pour se rendre au pays occupé par les transfuges égyptiens. Aristote déclare que le Nil prend sa source dans des *paludes* ou marais. Des passages d'Eratosthènes, l'un des gardes de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, cités par Strabon dans sa géographie touchant l'expédition de Plolémée Philadelphe en Ethiopie (285 à 247 A. J. C.), semblent indiquer que ce fleuve sortirait de grands lacs. D'après le *Traité de Géographie* de Ptolémée, le célebre astronome (150 ans A. J. C.), le Nil était composé de la réunion de deux branches s'échappant de deux lacs : le *Palus orientalis* et le *Palus occidentalis* (sans doute le Victoria et l'Albert Nyanza.) Cambyse, Alexandre, deux des Ptolémées, César et Néron envoyèrent des émissaires pour découvrir les sources du fleuve. A leur retour, les deux centurions, expédiés par l'empereur romain, racontèrent qu'après un long voyage à travers l'Ethiopie ils étaient arrivés à d'immenses marais rendus infranchissables par la mer des hautes herbes. « Nous y remarquâmes, dirent ces lointains précurseurs des Speke et des Grant, deux grands rochers, du milieu desquels le fleuve s'échappait avec impétuosité. » Aussi ces investigations, demeurant toujours infructueuses, avaient-elles à la longue, fait naître un proverbe latin : « Nilum quærere, chercher le Nil », pour exprimer qu'une entreprise ne pouvait aboutir.

Claudien, au IVe siècle de notre ère, rendait bien l'opinion de ses contemporains sur l'inanité des efforts pour découvrir les sources de ce fleuve, lorsqu'il écrivait sur ce sujet :

Fluctibus ignotis nostrum procurrit in orbem,
Secreto de fonte cadens qui semper inani

Quærendus ratione latet : nec contigit ulli
Hoc vidisse caput. Fertur sine teste creatus,
Flumina profundens alieni conscia cœli.

« Ses flots inconnus sortent d'une source secrète, qui se dé-
« robe à nos vaines recherches ; car jamais homme n'a pu
« voir le lieu de sa naissance. On dit que créé sans témoin il
« roule des eaux qu'ont éclairées d'autres cieux. »

Les Grecs et plus tard les Romains avaient imaginé que le berceau du Nil était caché dans des monts très élevés, *les Montagnes de la Lune*. D'après les auteurs arabes, le fleuve s'échappait d'un vaste lac, puis il devenait souterrain et traversait des mines d'or, d'émeraudes et de rubis, pour s'aller perdre dans la mer des Indes.

Au XVIIIe siècle les cartes géographiques portaient couramment le Niger comme un bras occidental du Nil, et en 1821 un Anglais (il n'y a que nos voisins pour produire avec leur flegme de pareils *humbugs!*) publia une brochure avec ce titre fantastique : « Dissertation montrant l'identité du Niger et du Nil. »

Les membres français de la Commission d'Egypte se contentèrent de lever la carte de la vallée nilotique de Syène à la Méditerranée. A la suite de l'expédition militaire (1820-1821) d'Ismaïl-Pacha, fils aîné de Méhémet-Ali, MM. Caillaud et Linant-Bey purent tracer le cours du fleuve de son embouchure jusqu'au confluent du Bahr-el-Azrak, puis de cette branche jusqu'au pays de Fazogl, aux frontières de l'Abyssinie.

Cependant, il y a une quarantaine d'années, Ampère pouvait écrire : « On s'étonne que le problême des sources du Nil ne
« soit pas encore résolu, malgré toutes les tentatives faites
« pendant trente siècles depuis Sésostris jusqu'à Méhémet-Ali.
« Il y a là un défi porté à notre siècle explorateur, une bravade
« du passé! » Cette appréciation ne serait plus tout à fait exacte aujourd'hui après les célèbres découvertes d'explorateurs africains qui, sans avoir résolu complètement la question du fleuve, appelé par Claudien « sine teste creatus », ont

néanmoins fait faire des progrès importants à cette question géographique. Ainsi, en 1857-1860, Speke découvrit le Victoria Nyanza, immense réservoir lacustre, d'où sort le Nil, et l'expédition scientifique de Baker (1863-64) révéla l'existence d'un autre grand lac, l'Albert Nyanza ou Mvoutan Nz'ighé, appelé par les riverains « Mer des sauterelles », situé au nord-ouest du premier et que le Nil effleure.

Cependant, malgré toutes les remarquables et hardies explorations qui suivirent, y compris celle de Stanley, le problème des véritables sources du Nil demeure en suspens. Il reste à savoir si l'on doit rechercher la branche initiale du fleuve parmi les nombreux cours d'eau qui se déversent dans le Victoria Nyanza ou bien si le fleuve prend son origine dans le vaste lac lui-même. « On cherche encore la tête du Nil, dit « Elisée Reclus, comme au temps de Lucain et personne n'a eu « la gloire de voir le Nil naissant ou du moins ceux qui « habitent ses bords en ignorent le rôle historique. » Après dix-neuf siècles les vers de Tibulle sont donc toujours vrais et le point d'interrogation du poète élégiaque se dresse encore :

« Nile pater, quanam te possum dicere causa,
« Aut quibus in terris occuluisse caput ? »

« Nil, père nourricier, quelle est ton origine,
« Et dans quelles terres reculées caches-tu tes sources ? »

— « Les Anciens disaient, a encore écrit Elisée Reclus, que « le Nil prend sa source dans les « Montagnes de la Lune », « et c'est en effet dans l'Ou-Nyamouzi ou « Pays de la Lune » « que Speke a vu les affluents les plus méridionaux du système « lacustre d'où s'échappe le Nil. »

Le fleuve, comme l'ont révélé les découvertes modernes, sort du lac Victoria Nyanza, passe de là dans l'Albert Nyanza, et se dirige vers le nord en décrivant des courbes variées. A hauteur du Soudan le Nil se grossit du système compliqué des rivières du *Bahr-el-Ghazal* qui viennent se greffer à gauche. Il prend alors le nom de *Bahr-el-Abiad* ou fleuve blanc et reçoit

à Khartoum une vaste rivière le *Bahr-el-Azrak* ou fleuve bleu qui coule des hauteurs de l'Abyssinie. « A partir de Khartoum « jusqu'au Caire, dit Vivien de Saint-Martin, le Nil offre le « spectacle unique d'un fleuve qui, sur un développement to- « tal de deux mille sept cents kilomètres ne reçoit (à l'excep- « tion de l'Atbara, ajouterons-nous) aucun affluent apparent, « ni de droite, ni de gauche. Il est probable cependant que, « bien que n'ayant pas d'affluent visible dans la saison sèche, « il est alimenté par des sources profondes, car il ne diminue « pas sensiblement de volume malgré l'évaporisation, les in- « filtrations latérales et les saignées servant aux irrigations. « Le fleuve serait ici navigable, si son cours n'était interrompu « de distance en distance par des seuils de rochers. Six barra- « ges naturels le coupent dans son long parcours à travers la « Nubie, et ne laissent facilement passer les embarcations « qu'à l'époque des hautes eaux. »

Le Nil continue ainsi sa course majestueuse et solitaire jusqu'à son embouchure. Un peu au Nord de Berber, à Abou-Hamed, après la cinquième cataracte, il décrit une vaste boucle qui enveloppe le désert de Korosko; trois autres obstacles rocheux entravent sa marche à travers la Nubie jusqu'à Assouan, où bouillonnent les derniers rapides. Là le fleuve rompant la falaise de granit entre dans la terre classique des Pharaons par la « Porte de l'Egypte », la première cataracte, située entre les îles de Philæ et d'Eléphantine; alors, redevenu navigable, il coule tranquillement, plus ou moins resserré entre les deux chaînes arabique et libyque, jusqu'au Caire, baignant des villes importantes et arrosant de fertiles campagnes. Arrivé à la capitale, le Nil se divise, et ses deux bras principaux, qui remplacent les sept branches des Anciens oblitérées depuis des siècles, encadrent le Delta, sillonné d'un réseau inextricable de canaux, et vont se déverser dans la Méditerranée par les deux bouches de Rosette et de Damiette avec un écartement côtier de cent quarante-cinq kilomètres.

Dans les âges reculés le triangle, appelé aujourd'hui le Delta, était complètement recouvert par les eaux dont les

vagues venaient battre contre la base du plateau que couronnent les trois Grandes Pyramides. Déjà, cinq siècles avant notre ère, les prêtres de Memphis racontaient à Hérodote que le roi Ménès avait trouvé l'Egypte plongée presque entière sous les flots jusqu'à Memphis et que de cette ville à Thèbes le pays n'était qu'un marais. Si l'on se reporte encore plus loin dans le passé, aux époques préhistoriques, il fut un temps où le Nil allait butter contre le rempart granitique de Philæ, et alors la vallée égyptienne n'existait pas.

Non assurément, on ne peut se figurer l'Egypte sans le Nil, et pourtant il s'est trouvé des hommes puissants, dont l'histoire garde les noms, assez criminels ou insensés pour concevoir l'abominable dessein de détourner le cours du fleuve en amont de la première cataracte et de rendre ainsi au désert l'Egypte stérilisée. L'an 1106 de l'Hégire (1684) l'inondation fit absolument défaut : le roi d'Ethiopie avait changé le cours du Nil au moyen d'une vaste construction élevée dans le lit du fleuve. L'Egypte se voyait menacée de famine : le sultan du Caire très alarmé s'empressa de dépêcher une ambassade, pourvue de riches présents, au monarque abyssin qui se laisssa toucher et fit rompre les digues bâties pour retenir les eaux. L'Egypte était sauvée ! Au XVIe siècle un illustre vice-roi des Indes, Albuquerque, qui heureusement a d'autres titres de gloire aux yeux de la postérité, avait rêvé d'accomplir cette œuvre satanique de destruction. Ses compatriotes venaient de découvrir une nouvelle route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, et il craignait de voir le fructueux commerce avec la riche péninsule cisgangétique leur échapper, si l'autre voie par l'Egypte et la mer Rouge restait praticable ; il songea donc à faire dévier le cours du Nil avant Philæ. Par bonheur ce projet aussi téméraire que barbare ne fut jamais entrepris, car, si l'infernale conception avait pu s'exécuter, l'Egypte aurait disparu de la carte du monde.

Depuis l'antiquité l'eau du Nil est renommée pour sa douce et agréable saveur. Sénèque n'écrivait-il pas, il y a dix-neuf siècles : « Nulli fluminum dulcior gustus est. — Nulle

rivière n'est plus douce au goût. » — Suivant Ampère, les rois de Perse se faisaient apporter à grands frais cette eau recherchée. Il y a peu d'années on en expédiait encore chaque jour une certaine provision à Constantinople pour les besoins du sultan et de son sérail. D'après Gallien l'eau du Nil aidait aux accouchements, et les riverains lui attribuent toujours la vertu de combattre avantageusement la stérilité. « Aujourd'hui encore, a écrit Ritter, elle est dans la poésie le « symbole de la beauté, de la douceur, de la grâce, et les « jeunes filles du Fezzan, quand elles cèdent à leurs amants, « s'en excusent par l'influence de l'eau du Nil. » Si Mahomet avait goûté de ce breuvage, disent les Arabes, il aurait demandé à Dieu l'immortalité, afin de pouvoir jouir toujours de son exquise saveur !

TROISIÈME PARTIE

THÈBES

LA SALLE HYPOSTYLE A KARNAK.

THÈBES

Kénèh. — Thèbes.

Nous passons, en remontant le Nil, devant les temples de Dendérah, dédiés aux déesses Isis et Hathor ; nous préférons profiter du vent favorable et ne visiter ces magnifiques édifices qu'au retour. Là, sur la rive gauche, s'étendait autrefois Tentyris, capitale d'un nome dont les habitants étaient connus dans l'antiquité pour leur merveilleuse adresse à apprivoiser les crocodiles. Presqu'en face de Dendérah s'élève derrière une île la ville pittoresque de Kénèh, bâtie sur une branche resserrée du fleuve et qui a remplacé d'abord *Kebti* des anciens Egyptiens, puis la *Cœnopolis* (cité neuve) des Grecs.

Les gargoulettes de Kénèh, que moulent les potiers avec un mélange de cendre d'alfa et d'argile apporté par le *ouadi* voisin, sont très estimées dans toute l'Egypte ; on en fait un commerce considérable, et nous avons déjà rencontré sur le Nil nombre de barques chargées de centaines de ces vases poreux, dont quelques-uns pétris avec art affectent des formes élégantes et légères. On sait que ces poteries, à l'instar des *alcarazas* espagnols, servent à rafraîchir l'eau. Les grandes gargoulettes portent le nom de *zir* ; on appelle les petites, sortes de carafes fragiles, *koullèh* ou bien *dourak*.

Un quartier de la ville est peuplé de *ghawazi*, danseuses

recrutées dans une tribu spéciale et qui divertissaient, il y a quelque trente ans, les habitants du Caire et d'Alexandrie dans les fêtes publiques. Mais, sur les instances d'ulémas rigides; Abbas-Pacha exila les almées à Syout, Kénèh et Esnèh dans la Haute Egypte; c'est dans cette dernière localité que séjournent les plus habiles d'entre elles; là, en amont de Thèbes, nous retrouverons ces *virtuoses* de la haute chorégraphie orientale. A Kénèh la plus célèbre se nommait *Bédouia* (la Bédouine), vraie artiste du genre, et les consuls ne manquaient jamais de régaler tout compatriote de marque, de passage dans cette station, par des *fantasias* animées, où cette gracieuse *ghawazi* exécutait la danse des *sabres* ou encore celle des *guêpes* (cette dernière fortement risquée étant réservée au huis clos.)

« Kénèh, écrit Ampère, est la dernière ville d'Egypte, « qui tienne encore au reste du monde. » Le Nil y décrit, en effet, la courbe qui le rapproche le plus de la mer Rouge; aussi de tout temps s'est-il fait en cet endroit un important trafic entre la ville située au coude du fleuve ou dans le voisinage et le port correspondant sur le golfe arabique, la distance en ligne droite qui sépare en ce point le Nil de la côte n'étant que d'une centaine de kilomètres. « Une brèche dans « la montagne, dit le géographe Vivien de Saint-Martin, des « traces de cailloux roulés par les eaux font supposer qu'à « une époque géologique reculée le Nil a pu envoyer une « branche dans cette direction (de la mer Rouge). » *Kebti* ou *Keft*, la *Coptos* des Grecs, qui occupait à peu près l'emplacement de Kénèh, quelque temps même la rivale de Thèbes, entretenait dans l'antiquité des relations commerciales suivies avec le port de Bérénice; plus tard, sous les Califes et les sultans mamelouks, la cité égyptienne fut supplantée par *Kous* (Apollinopolis parva) qui devint l'entrepôt des denrées que la vallée du Nil envoyait en Arabie ou qu'elle en recevait. Enfin de nos jours c'est à Kénèh que profite le mouvement d'échanges qui s'opère entre l'Egypte et le port de Kosséir sur la mer Rouge.

Mais l'ouverture du canal de Suez, en déplaçant les courants et les centres de négoce, a porté un coup sensible à l'importance de Kénèh comme cité de trafic. « Toutefois, « les caravanes, dit Elisée Reclus, connaissent encore les « chemins du désert entre les deux villes (Kénèh et Kosséir), « et l'on parle toujours d'une voie ferrée de deux cents kilo- « mètres environ qui, partant de Kénèh, deviendrait la véri- « table embouchure commerciale du Nil. » Les Anglais ont même songé sérieusement, il y a vingt ans, à l'établissement d'un chemin de fer entre cette ville et l'ancien port de Bérénice, en suivant à peu près l'antique voie romaine. Maintenant que l'Angleterre est maîtresse de l'Egypte, elle reprendra peut-être quelque jour ce projet très digne d'intérêt.

A Kénèh, avons-nous dit, le fleuve décrit un long méandre et il en forme encore un autre à Sanhour un peu en aval de Thèbes. Nous brûlons d'impatience d'atteindre cette royale cité « aux cent portiques », ἑκατόμπυλος, comme l'appelle le doyen des poètes grecs, « *No* », la ville par excellence, « *Pa-Amen* », la demeure d'Ammon, qui fut pendant vingt siècles et dix dynasties, de la XIe à la XXIe, le centre commercial, religieux et politique de l'Egypte, Thèbes, la glorieuse capitale de tant d'illustres pharaons, Thèbes, l'aînée de toutes les antiques cités dont les origines si lointaines se voilent dans les brumes nébuleuses de l'histoire, et qui, aujourd'hui encore, présente l'agglomération de ruines la plus vaste et la plus merveilleuse.

A mesure que la dahabièh se rapproche de cette station tant souhaitée, la chaîne arabique et les falaises de la Libye semblent s'écarter des berges du Nil dont la vallée s'élargit de plus en plus, et, lorsque le reïs tout joyeux nous dit que nous arrivons dans un instant, je ne puis dominer une vive émotion. Anxieux, mes compagnons et moi, nous avons les regards fixés sur les verdoyants rivages qui semblent fuir en sens opposé à la barque. Enfin, nous poussons un même cri : « Voici Thèbes! » A droite, en effet, dans les terres on aperçoit vaguement des sommets étonnants de pylônes ou des cimes

d'obélisques qui émergent des bouquets de palmiers, c'est Karnak, avec ses monuments en pierres éternelles. Puis, quelques minutes plus tard, apparaît l'imposante colonnade de Louqsor et le « Lohengrin » vient s'amarrer à la rive en face du temple. Déjà le drapeau tricolore hissé rapidement flotte au-dessus de la maison de France, et des feux de mousqueterie retentissent coup sur coup. C'est l'agent consulaire, toujours si accueillant et si aimable pour les Français, qui salue notre arrivée; pour répondre à sa courtoisie un marin amène trois fois notre pavillon, et nous tirons avec nos fusils une triple salve.

Une grande animation règne sur les rives : un steamer va partir pour Assouan, et les passagers s'empressent de remonter à bord; un autre vapeur arrive de Syout, et le pont est couvert d'Anglais et d'Américains qui braquent leurs jumelles dans toutes les directions; de nombreuses dahabièhs aux pavillons divers se balançent à l'ancre devant Louqsor; sur la berge des groupes mouvementés de voyageurs vont et viennent assaillis de gamins qui les poursuivent de leurs cris de *backchich*. Thèbes, en effet, avec ses admirables ruines variées, attire les touristes et les retient quelque temps; on y trouve d'ailleurs un hôtel très confortable (le seul qui mérite ce nom du Caire aux cataractes); il est fort bien dirigé par un Français, et le charmant jardin qui l'entoure offre des ombrages dont nous apprécions la délicieuse fraîcheur. N'est-ce pas un plaisir ineffable au mois de janvier de pouvoir s'abriter sous des charmilles des ardents rayons du soleil, de voir la verdure, les arbres parés de leurs feuilles et de humer le parfum des fleurs qui embaument l'air? Mais laissons là bosquets et parterres pour passer aux ruines monumentales.

Thèbes, la *Diospolis Magna* des Grecs, qui, d'aprés l'opinion de Belzoni, a été reconstruite deux ou trois fois et toujours avec des édifices antérieurs, s'étendait sur les deux rives du Nil, comme Paris est situé sur la Seine Dans son *Voyage en Egypte et en Nubie* Ampère, afin de guider ses lecteurs dans le dédale des restes formidables de cette immense cité, a eu

l'heureuse fantaisie de comparer la position des principaux édifices thébains encore visibles à celle de certains monuments de Paris. Grâce à cette fiction le lecteur peut se faire une idée approximative de la topographie de l'antique métropole égyptienne.

Sur la rive droite Karnak, par exemple, occuperait l'emplacement de l'Arc de Triomphe, et Louqsor, baigné par le fleuve, celui de la place de la Concorde, l'avenue des Champs-Elysées figurant l'allée de Sphinx qui unissait les palais de Louqsor au groupe de Karnak. Si nous passons sur la rive gauche, presqu'en face de Karnak se trouve le temple de Qournah qui peut être représenté par l'Ecole Militaire ou les Invalides; puis, en remontant le Nil, on rencontre le Ramesséum, les colosses de Memnon et l'ensemble monumental de Médinet-Abou, auxquels correspondraient le palais du Luxembourg, l'Ecole de Médecine et le Muséum à l'extrémité du jardin des Plantes. Autour de ces agglomérations principales des ruines thébaines viennent s'en grouper d'autres moins importantes.

Sur la rive orientale, où se dressent encore les superbes restes de Louqsor et de Karnak, s'élevait la ville proprement dite, la cité des vivants, tandis que la partie occidentale était plutôt consacrée aux nécropoles et portait le nom de faubourg Libyque ou de *Memnonia* sous les Ptolémées et les Romains. Quant à l'enceinte renommée, sur les murailles de laquelle couraient, dit-on, les chars des guerriers, toute trace en a disparu.

Si l'on en juge par les débris grandioses qui en subsistent, Thèbes, dont Juvénal disait en contemplant ses ruines : « Centum jacet obruta portis », était une ville spacieuse, peuplée, riche et magnifique. « Placée, écrit Maspero, à peu près « au point d'arrivée des principales voies commerciales de « l'Afrique et de l'Arabie, elle était comme un vaste entrepôt, « où venaient s'entasser toutes les richesses des contrées étran- « gères, depuis le golfe Persique jusqu'au delà du Sahara, de- « puis la Méditerranée jusqu'à la région des Grands Lacs....

« L'invasion des Pasteurs, en faisant de la Thébaïde le refuge « et le dernier rempart de la nationalité égyptienne, augmenta « cette importance : pendant les siècles de lutte Thèbes ne « fut plus la première ville du pays, mais le pays lui-même, « et le cœur de l'Egypte battit sous ses murailles. Les vic- « toires d'Ahmès, les conquêtes de Thotmès I élargirent le « cercle du monde, l'isthme de Suez fut franchi, la Syrie sou- « mise, l'Euphrate et le Tigre traversés, au profit et à la gran- « deur de Thèbes; pendant deux cents ans elle vit tous les « peuples vaincus défiler à l'ombre de ses palais. »

Louqsor.

Le temple de Louqsor est d'un effet très imposant ; on doit en attribuer l'œuvre principale au pharaon Aménophis III, qui a bâti le sanctuaire et le corps le plus important de l'édifice ; les pylônes, les obélisques et la grande cour entourée d'un portique datent de Ramsès II, 170 ans plus tard. Chacun de ces monuments reflète le caractère propre de son époque : l'architecture de Sésostris étale une grandeur et une noblesse qui font paraître les constructions de l'autre souverain plus simples et plus modestes. Enfin la colonnade qui fait communiquer les deux parties distinctes du temple remonte à Horus ou Horemheb, le dernier souverain de la XVIIIe dynastie.

Aménophis ou Amenhotep III, le VIIIe roi de cette même illustre lignée, est un des monarques dont l'ancienne Egypte est le plus en droit de s'enorgueillir, car il sut rehausser la gloire de son règne tant par le prestige de ses victoires que par les remarquables chefs d'œuvre de pierre qu'il multiplia le long des rives du Nil. Sur le bord opposé à Louqsor se dresse dans la vallée thébaine sa double statue célèbre dans l'histoire grecque et appelée *Colosses de Memnon*. « Il est l'Horus, le « taureau puissant, celui qui domine tous les barbares, lit-on « sur une des architraves du temple de Louqsor ; il est le roi de « la Haute et de la Basse Egypte, le maître absolu, le fils du « Soleil. Il frappe les chefs de toutes les contrées ; aucun pays « ne tient devant sa face ; il marche et il rassemble la victoire « comme Horus, fils d'Isis, comme le Soleil dans le ciel. Il « renverse leurs forteresses elles-mêmes ; il obtient pour « l'Egypte les tributs de toutes les nations par sa vaillance, « lui, le seigneur des deux mondes, le fils du Soleil ! » L'épi-

graphe peut paraître hyperbolique; pourtant Mariette dans son *Aperçu de l' histoire ancienne d'Egypte* déclare, en parlant de ce pharaon, à la fois conquérant et constructeur, « aussi « redouté à la guerre que sage dans la paix », que ces louanges ne sont pas exagérées, car, suivant une légende gravée sur un scarabée du musée de Boulaq, sous son règne florissant l'Egypte étendait son vaste empire de la Mésopotamie au pays de *Karo* en Abyssinie.

Quand on débarque à Louqsor, ce qui frappe aussitôt c'est la double rangée d'énormes colonnes réunies par de larges architraves et couronnées de chapiteaux en partie brisés, qui étalent leurs immenses calices comme des lotus épanouis. Malheureusement les piliers sont à moitié enfouis dans les sables, et en outre les agents consulaires russe et anglais ont flanqué cette merveille architecturale d'affreuses maisons blanches qui semblent plaquées là pour la déshonorer. Il faudrait se représenter par l'imagination cette gigantesque colonnade lorsqu'il y a trois mille ans elle se dressait de toute sa hauteur, libre, superbe, dégagée de tout élément impur, étincelante sous de fraîches couleurs, les pieds presque baignés dans le Nil et que, la tête altière, face aux hypogées royaux de la chaîne libyque, elle découpait sur la vaste plaine sa masse rayonnante et majestueuse.

Le temple se continue des deux côtés du péristyle : la partie nord, comme nous avons dit, a été élevée par Ramsès II, c'est pourquoi elle n'est pas sur le même alignement que l'*Aménophion*. Au sud s'étendent un dromos, un portique couvert et le naos (ou sanctuaire) occupé par la maison de France. Mais on a peine à distinguer ces constructions délabrées, masquées qu'elles sont par d'abominables masures de briques et de limon. L'édifice, suivant la remarque trop juste de Mariette, est submergé sous les habitations modernes qui l'ont envahi comme une marée montante. Les fellahs, en effet, ont accolé aux piliers d'immenses cahutes de terre qui les cachent ou les défigurent ignoblement. De hideux reptiles enlaçant les magnifiques colonnes de leurs replis immondes ne pro-

duiraient pas sur l'esprit du spectateur plus de répulsion, de dégoût que ne le font ces parasites de paille et de fange. Là se sont formées d'abjectes ruelles, obstruées de décombres et de fumier; les chapiteaux disparaissent sous les demeures de milliers de pigeons et la fiente souille sans cesse la majesté des architraves qui semblent blanchies à la chaux; des poules, des chèvres, des enfants noirs de saleté et loqueteux picorent, gambadent et grouillent au milieu de ces ruines que les Arabes semblent prendre plaisir à détériorer continuellement. Ils les détruiraient même sans doute, s'ils en avaient le pouvoir; mais l'œuvre des Anciens a été édifiée trop solidement et brave l'effort barbare des Modernes qui ne peuvent que l'injurier.

A droite de la grande colonnade, dont nous avons parlé, on trouve une vaste cour avec un double rang de piliers presque tous renversés ou que dissimulent les misérables taudis des fellahs. Ici des enfants suivent l'école et épellent en arabe, adossés une vingtaine à une colonne dont les sculptures relatent les exploits de Ramsès. Là une affreuse mégère en haillons, aux traits repoussants, pile du sorgho avec un mortier qu'elle tient dans ses mains rugueuses; ce laideron forme ainsi un étrange contraste avec une charmante Isis représentée sur la muraille même de la chambre. Aussi mes yeux se détournent-ils de la femme fellah pour admirer la déesse vêtue d'une élégante calasiris, la tête gracieuse surmontée de l'épervier, et dont la taille svelte, les fines attaches et le séduisant visage réjouissent la vue.

Quelques pas plus loin je distingue un marabout blanchâtre; les maigres colonnettes et le minaret étriqué paraissent bien mesquins auprès des obélisques élancés et des piliers massifs qui se dressent auprès si fièrement et dont les édicules modernes semblent la caricature. On dirait que les Arabes ont cherché à reproduire en plagiaires certains modèles de l'architecture égyptienne; car, si le minaret rappelle de fort loin l'obélisque (et quel arrière-neveu dégénéré !), les colombiers, construits en forme de pyramides tronquées, sont la

copie servile et grotesque des pylônes antiques. En tout cas l'idée n'est pas heureuse : les perchoirs et les tours carrées des mosquées comparés aux pylônes et aux obélisques, ces types grandioses ou exquis de l'art pharaonique, produisent le même effet que des maisonnettes de carton, jouets d'enfants, à côté de véritables monuments, et ces constructions arabes font penser aux pièces montées en sucre qu'on sert sur la table du festin dans les noces de campagne et qui figurent grossièrement des palais ou des églises.

Devant le temple de Louqsor se dressaient deux pylônes, qui seuls ont résisté à la destruction des siècles. Disons quelques mots de ces genres d'édifices religieux dont le plan ne variait guère. Tout d'abord le grand temple égyptien s'annonçait par des *propylônes* (avant-portes) conduisant à un *dromos* (allée) bordé de chaque côté d'une longue ligne de sphinx. A l'extrémité de cette avenue s'élevait la façade des *pylônes* qui formaient l'entrée proprement dite du monument. Ils étaient eux-mêmes précédés de deux mâts légers à banderoles, d'obélisques accouplés, et souvent de statues ou colosses placés symétriquement. Quant aux pylônes, ce sont de gigantesques tours quadrangulaires à pans légèrement inclinés en talus et s'élargissant par la base. Ces massifs de maçonnerie flanquaient l'entrée du temple à droite et à gauche, et dans le mur remplissant le vide des pylônes, bâillait aux deux tiers de sa hauteur, un vaste portail rectangulaire.

Pour en revenir aux pylônes du temple de Louqsor, ils sont encore assez bien conservés et d'une belle prestance, mais couverts de nids, d'où voltigent des nuées d'oiseaux, et transformés eux-mêmes en pigeonniers. D'ailleurs, qu'est-ce qui n'appartient pas dans la vallée du Nil à cette maudite gent emplumée, devenue la huitième plaie d'Egypte ? Les pigeons se logent partout et sans la moindre vergogne prennent possession en pachas des palais et des sanctuaires, se béquetant à la barbe d'Osiris ou d'Ammon, perchés sur le sceptre de Ramsès ou le tau symbolique d'Aménophis.

Sur l'un des massifs sont figurés les combats de Ramsès

contre les Khétas (peuple asiatique) et l'assaut de la forteresse de Kadesch : on voit les curieux épisodes d'une bataille où les ennemis de l'Egypte sont les uns battus, mis en déroute, précipités dans une rivière, d'autres assiégés dans un fort et contraints de capituler. L'invincible Ramsès est représenté debout sur son char de guerre, emporté par le fougueux galop de coursiers empanachés et de belle race au fort de la mêlée, au milieu d'une grêle de flèches. C'est un remarquable tableau d'où se détache le noble profil de Sésostris avec une grandeur héroïque, superbement royale et quasi divine. Sur l'autre pylône sont sculptés l'armée égyptienne rangée en bataille et le camp avec les fourgons, les bagages et le lion du prince. Le pharaon vainqueur, assis sur son trône, reçoit les chefs ennemis qui viennent amener des prisonniers et lui faire leur soumission. Au-dessous de cette magnifique vignette court en hiéroglyphes le poème de Pentaour, auteur très en vogue du temps de Ramsès ; ce curieux écrit lapidaire, reproduction d'ailleurs de celui qui orne une muraille du Grand Temple de Karnak et dont nous parlerons plus loin, a été découvert par Mariette.

La dédicace, burinée en larges hiéroglyphes sous la corniche des pylônes, est aussi fort intéressante ; Champollion l'a traduite en ces termes : « La vie, l'Aroëris, enfant « d'Ammon, le maître de la région supérieure et inférieure, « deux fois aimable, l'Horus plein de force, l'ami du monde, « le roi (Soleil gardien de Vérité, approuvé par Phri), le fils « préféré du roi des dieux, qui, assis sur le trône de son père, « domine sur la terre, a fait exécuter ces constructions en « l'honneur de son père Ammon-Ra, roi des dieux. Il a « construit ce Ramesséion dans la ville d'Ammon, dans l'Oph « du midi. C'est ce qu'a fait le fils du Soleil vivificateur à « toujours. »

Devant les pylônes je remarque trois colosses de Ramsès en granit rouge ; le quatrième est masqué sans doute par quelque cahute. L'une de ces statues, mesurant, dit-on, trente pieds, est tellement enfouie que le pschent seul se voit encore ;

un fellah vient d'y attacher son âne et maître Aliboron frotte sans respect son museau profane contre la royale coiffure du conquérant qui a une hauteur d'homme à elle seule. Quant aux autres colosses qui devaient être assis, il n'y a plus que leur buste à émerger au-dessus de la terre et les visages ont été si affreusement mutilés que ces têtes défigurées, surmontées de la longue mitre hiératique en forme d'olive, produisent un étrange effet.

Tout près se dresse un magnifique obélisque en granit rose, monolithe de vingt-quatre mètres d'élévation, « véritable « joyau, comme l'appelle Champollion, de plus de soixante-« dix pieds de hauteur ». C'est le frère de celui qui décore aujourd'hui la place de la Concorde; mais, tandis que ce malheureux transplanté dans une terre étrangère, sous un ciel souvent brumeux, souffre et se détériore, celui-ci, toujours réchauffé et réjoui par le radieux soleil d'Egypte, s'est conservé intact et superbe, malgré une vieillesse trente fois séculaire. Et les vers du poète d'*Émaux et Camées* me reviennent à la mémoire :

« Devant les colosses moroses
« Et les pylônes de Louqsor
« Près de mon frère aux teintes roses
« Que ne suis-je debout encor !
« Plongeant dans l'azur immuable
« Mon pyramidion vermeil,
« Et de mon ombre sur le sable
« Ecrivant les pas du soleil ! »

Les hiéroglyphes, qui embellissent l'aiguille du sommet à la base, révèlent le remarquable talent du sculpteur; ces entailles qui figurent le scarabée, le lion et surtout des oiseaux tels que l'ibis, l'épervier, le vautour, le hibou, sont d'une finesse et d'un art exquis. « Les signes figuratifs, dit M. Charles « Blanc, sont rendus avec une étonnante fidélité par un « ciseau fier, qui reste imitateur en ne donnant que l'algèbre « des formes, parce qu'il a ressenti les accents décisifs, et il « se trouve ainsi que ces figures sont d'autant plus vraies

« qu'elles n'ont que l'essence de la vérité ». Comme j'admirais ces merveilleux hiéroglyphes, un fellah vint à moi, portant, en forme de salut, la main à son cœur, à sa bouche et à son front; puis il déploya son mouchoir et me montra, en esquissant un gracieux sourire qui ne fut qu'une grimace, quelques petites statuettes d'Osiris en émail bleu et des scarabées de différentes grandeurs. Heureusement j'étais prévenu et je savais qu'on vendait à Louqsor des antiquités tout aussi authentiques que certaines reliques fabriquées à Rome par des imposteurs. Quoique les scarabées fussent sculptés assez habilement, je reconnus à l'instant l'imitation. Le brave homme jura qu'il venait de les découvrir dans une syringe de la Vallée des Rois en opérant des fouilles, et il ajouta qu'il avait chez lui à ma disposition une main et un pied de momie. Ses prétentions étaient d'ailleurs, je dois l'avouer, des plus modestes; mais je repoussai ses offres, car je n'avais que faire des produits de son art équivoque.

Il n'existe pas à Louqsor (comme on l'a prétendu) de fabrique d'antiquités, mais plusieurs fellahs, à leurs moments perdus, s'adonnent à la contrefaçon et en exercent le trafic illicite; quelques-uns ont même acquis un certain talent. Je réussis à voir l'un d'eux travailler devant moi. C'était un propriétaire fort à l'aise des environs de Karnak. Guidé par l'agent consulaire français, j'allai un jour surprendre mon homme; assis dans une étable, les jambes croisées, au milieu de ses buffles noirs et de ses moutons, il sculptait la pierre au moyen d'un simple couteau en assez mauvais état et d'une petite lame de fer; ces instruments primitifs lui suffisaient pour produire de très jolis scarabées. Il les peignait ensuite, les mettait en terre pendant quelque temps, pour leur donner un air respectable de vétusté, et les vendait enfin assez cher aux Anglais et aux miss enchantés de se procurer, à si bon compte, des antiquités de trois à quatre mille ans. Le madré compère, en effet, n'y regardait pas de si près et gratifiait indifféremment, au goût de l'acheteur, ses œuvres artistiques de dix siècles ou de vingt dynasties en plus ou en moins.

Karnak.

Le lendemain de notre arrivée à Thèbes, nous nous rendîmes à Karnak ; un bois de palmiers mène au misérable village qui porte ce nom fameux et, le sordide hameau passé, on entre dans une allée droite de sphinx à corps de lion et à tête de femme, accroupis et serrant entre leurs pattes la statuette d'Aménophis III. Quelques-unes de ces mystérieuses images, à demi ensevelies dans le sable, sont encore presque intactes, mais la plupart ont subi d'affreuses mutilations : l'encolure tranchée, les pattes brisées, elles ne présentent plus qu'une masse informe, qu'un tronc méconnaissable; on voit que des barbares se sont acharnés sur ces victimes à leur œuvre de destruction. Ce dromos vraiment royal, long de deux kilomètres et datant d'Aménophis III, était, au temps de sa splendeur, orné d'un millier de ces nobles figures symboliques. Combien en reste-t-il de nos jours? Et dans quel triste état se montrent les malheureux survivants ! Une avenue de sphinx à tête de bélier (criosphinx) fait suite ; ces statues, acéphales pour le plus grand nombre, ont aussi beaucoup souffert, et l'on dirait, à regarder l'ensemble, qu'un génie malfaisant, exécuteur de quelque infernale vengeance, aurait pris un cruel plaisir à les décapiter toutes d'un seul coup de glaive formidable.

A l'extrémité de cette voie s'élève un magnifique propylône, érigé par Ptolémée Evergète ; au-dessus de la corniche le globe ailé, entouré d'uréus, arrondit son vaste disque ; sur les murs de petits tableaux charmants, comme autant d'exquises vignettes, représentent le prince faisant des offrandes aux divinités thébaines ; les siècles et les conquérants ont respecté cette porte monumentale d'un très beau style et

digne de livrer passage aux chars vainqueurs des Pharaons, lorsque, suivis de leur armée chargée de butin et traînant après eux de longues théories de captifs, ces princes faisaient à Thèbes leur entrée triomphale au retour de quelque glorieuse campagne.

Au delà de ce propylône s'étend un second dromos de sphinx ; puis vient le temple de Khons ; je passe devant les restes de cet édifice aux colonnes massives, et me voici au centre même de Karnak. Quel prodigieux entassement de ruines que cette interminable série de temples écroulés, de palais abattus, montagnes d'architecture accumulées dans une enceinte de briques crues, décrite par Diodore de Sicile et tellement vaste que Denon mit vingt minutes pour en faire le circuit à cheval et encore au galop !

Il est absolument inutile de tenter une description de Karnak ; les archéologues peuvent en dresser le plan détaillé, mais ils n'arriveront jamais à en donner même une faible idée. Karnak était autrefois la cité des temples, c'est aujourd'hui la cité des ruines !

Ces débris colossaux confondent l'imagination et dominent l'esprit du spectateur, comme ils s'élèvent au-dessus de sa chétive personne de toute leur grandeur et de toute leur masse écrasante. « Chercher à démêler dans Karnak, a dit « fort justement Mariette, comme nous l'avons fait pour Den « dérah, un plan, un ensemble, une destination, est im- « possible. »

Pendant près de trois mille ans les souverains de l'Egypte se sont fait gloire à l'envi de développer, d'embellir et de restaurer ce musée architectural, unique au monde et qui s'appelle *le Temple de Karnak*; on y retrouve des époques et des dynasties séparées par des milliers d'années ; on passe d'Ousortesen de la XIIe dynastie, antérieure à la terrible invasion des Pasteurs, à Psammétik de la XXVIe et même aux Ptolémées, dont quelques-uns ont tenu à honneur de relever là certains sanctuaires. « A mesure que l'on avance « dans les constructions, écrit M. Charles Blanc, l'on recule

« dans les siècles. » A Karnak les ruines s'amoncellent sur les ruines, et les âges s'entassent sur les âges.

Ici deux obélisques droits comme des ifs dressent leurs aiguilles de granit rose au-dessus des naos et des architraves écroulés ; là un portique dévasté ne montre plus que des statues osiriaques mutilées, les bras croisés et serrant entre leurs mains la clé et le tau mystique ; les unes debout, d'autres penchées, plusieurs à terre, comme si elles recouvraient des tombes ; toutes ont un visage placide et vénérable. Adossés à un pylône délabré se tiennent deux admirables colosses d'une blancheur éclatante, mais qui ont également perdu la tête et un bras ; fidèles gardiens ils sont encore debout à leur poste après trois mille ans, et l'on passe avec respect devant ces glorieux invalides que la bataille des siècles n'a pu abattre. Un obélisque séparé de sa base est couché sur d'autres décombres et le pyramidion semble braqué comme quelque canon gigantesque contre une statue qui lui fait face. Plus loin, quel amas colossal de ruines ! Des fragments de piédestaux gisent près des architraves brisées ; des piliers s'étagent sur des tronçons de colonnes, grimpent sur les chapiteaux, escaladent les corniches comme à un assaut formidable ; les fûts, plus ou moins déracinés, se croisent étrangement ; les tambours s'enchevêtrent avec les linteaux ; plusieurs s'arc-boutent l'un contre l'autre comme des géants près de défaillir et qui se soutiennent fraternellement.

C'est un désordre fantastique, grandiose, inexprimable, un sublime chaos plus pittoresque et plus stupéfiant mille fois que celui de Gavarnie dans les Pyrénées. Je pense à ces redoutables débâcles sur les grands fleuves du Nord, lorsque les glaces, rencontrant quelque obstacle, s'accumulent en monstrueuses banquises aux masses bizarres ; je songe à ces révolutions cosmiques qui ont bouleversé à l'aurore de l'histoire la face du globe et, faisant éclater les montagnes, ont jonché les vallées de débris entassés en monceaux gigantesques. Qui plus est : à Karnak, la forme primitive des édifices a subi d'étranges métamorphoses qui, renversant

toutes les règles de la géométrie et de l'architecture, produisent des effets inattendus. Ainsi des fragments de colonnes amoncelées en piles ressemblent à des tours, tandis qu'un pylône croulant, dont la terrasse jadis quadrangulaire se termine en pointe, donne presque l'illusion d'une pyramide; un obélisque couché horizontalement et soutenu aux extrémités par deux piliers a l'aspect d'un énorme linteau.

Les chapiteaux affectent des formes diverses : les uns, avec de larges bords recourbés, s'évasent comme des fleurs prodigieuses ouvrant leurs calices, d'autres carrés, pareils à d'immenses dés, surmontent le sommet aminci des colonnes renflées en boule à la base et comparables à de gigantesques massues renversées.

Au milieu de ces temples et de ces naos qui eux-mêmes renferment d'autres temples et d'autres naos débordant, empiétant par leurs ruines les uns sur les autres, on remarque des cariatides en granit, en grès, des colosses en basalte noir ou vert foncé abattus, défigurés pour la plupart; quelques-uns mieux conservés ont encore un air grave et majestueux qui impose. En marchant parmi ces débris, je heurte du pied une énorme tête de déesse, séparée du tronc et qui semble demander grâce; le visage est de toute beauté, la finesse des traits exquise avec je ne sais quoi de mélancolique dans l'expression, comme si la statue souffrait encore des cruelles blessures faites autrefois par les barbares.

Un obélisque attire en particulier mon attention; couvert de légendes dédicatoires et sans doute doré jadis du haut en bas, il se dresse fièrement à plus de trente-trois mètres dans les airs; c'est le monolithe de ce genre le plus grand que l'on connaisse, et il offre cette particularité que son axe se confond avec celui du Grand Temple; comme le fait remarquer Mariette, cette précision trahit l'emploi de moyens mécaniques aussi délicats que puissants. Le poids de cette masse atteint trois cent soixante-dix mille kilogrammes, et cependant, comme l'indique l'inscription, il ne fallut que sept mois pour effectuer le transport et l'érection de ce roi des obélisques sorti des

carrières d'Assouan. Cette aiguille est connue sous le nom d'obélisque d'Hatasou, sœur de Thoutmès III, célèbre régente de la XVIIIe dynastie, qui guerroya avec succès dans l'Arabie Heureuse et dont nous retrouverons le glorieux souvenir au milieu d'autres ruines de Thèbes.

Et quelle variété dans les sculptures qui décorent ces temples! Des milliers d'hiéroglyphes et de cartouches royaux sont taillés dans les colonnes et les architraves; sur les murs des pylônes se déroulent de véritables épopées en bas-reliefs; des pages d'histoire colossales, telles que le *Combat de Séti* ou le fameux poème de *Pentaour*, racontent les exploits de Ramsès II : le conquérant, monté sur un char attelé de fougueux coursiers empanachés, lance son javelot sur les ennemis, fait le siège de la forteresse d'Askalouna, que ses soldats prennent d'assaut; vainqueur il reçoit le tribut des mains des chefs soumis, traverse le Nil, où nagent des crocodiles et des hippopotames, et revient en triomphe précédé d'une longue file de prisonniers qu'il offre à Ammon-Râ. Plus loin un pharaon de haute stature frappe de sa masse d'armes des barbares agenouillés, élevant vers lui leurs bras suppliants et que sa main de géant tient réunis en un seul faisceau.

Les scènes d'offrandes où les rois présentent aux divinités cent objets divers sont innombrables; partout apparaît la triade thébaine : Ammon coiffé des grandes plumes d'autruche, la déesse Mout serrée dans sa tunique quadrillée avec l'épervier au-dessus du front, et Khons sous la forme d'une momie, le disque lunaire sur la tête et le signe des panégyries à la main. Le long des corniches les ibis, les vautours, les hiboux, les scarabées dessinent de charmantes frises; sur quelques piliers d'énormes fleurs de lotus allongent leurs tiges élégantes et ouvrent leurs gracieux calices, tandis que les prêtres sortent du naos en procession et portent sur leurs épaules le bari mystique.

Mais la merveille de Karnak c'est la *Salle hypostyle*. Pour bien la voir il faut l'aborder par la porte occidentale du côté du Nil. Deux petits obélisques de grès précèdent une

allée de douze sphinx à tête de bélier, conduisant à deux pylônes de dimension extraordinaire, les plus gigantesques qui existent.; ils présentent, en effet, une surface de quarante-quatre mètres d'élévation sur cent treize de large. Maxime du Camp s'est amusé à compter les assises qui forment la façade extérieure de l'un d'eux et il en a trouvé huit cent quarante-trois hautes d'un mètre.

Ces pylônes donnent accès à un vaste péristyle orné autrefois de vingt-six colonnes; toutes ont été couchées par le terrible tremblement de terre qui secoua le sol de l'Egypte, en l'année 27 avant notre ère. Une seule d'entre elles est demeurée debout; couronnée par un chapiteau palmiforme elle montre taillés dans son fût les cartouches de Théaraka, de Psammétik et de Ptolémée Philopator. Au fond de cette cour, bordée de deux colonnades parallèles, s'élevait un second pylône construit par Thoutmès I, mais il est éboulé et ne présente plus qu'un lamentable entassement de ruines; devant ces massifs de pierre se dressaient deux colosses de granit; l'un est enfoui sous les décombres et l'autre encore sur pied n'a plus ni tête ni bras. Je monte un perron de sept marches, je franchis un immense vestibule orné de superbes peintures et construit par Ramsès II et je débouche enfin dans la fameuse *Salle hypostyle*, dont la renommée est universelle.

La Salle hypostyle, quatre fois aussi spacieuse que Notre Dame de Paris, mesure cent deux mètres de long sur cinquante trois de large; quelques-uns en attribuent la construction à Séti I, (XIXe dynastie, 1450 Av. J.-C.) mais Mariette penche à croire que l'honneur de cette grandiose conception revient à Aménophis III. A l'origine, la salle était toute couverte, et des fenêtres grillées, dont on aperçoit encore les vestiges, n'y laissaient pénétrer qu'une faible clarté mystérieuse. Voici la disposition de cet édifice extraordinaire : le plafond est porté à plus de vingt mètres de haut par cent trente-quatre colonnes, parmi lesquelles douze plus grosses forment une avenue centrale bordée à droite et à gauche d'un double quinconce. Les plus grandes ont soixante-douze pieds d'éléva-

tion sur onze de largeur et trente de circonférence. Quelle était la destination de cette salle? Ampère incline à croire que « c'était un vaste lieu de réunion destiné sans doute aux assemblées solennelles qu'on appelait les *panégyries.* »

Que dire de cet incomparable prodige d'architecture? « Je « me garderai bien de rien décrire, dit Champollion, car « ou mes expressions ne vaudraient que la millième partie « de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si « j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me « prendrait pour un enthousiaste, peut-être pour un fou. Il « suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ou moderne n'a « conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, « aussi grandiose que le firent les vieux Egyptiens; ils conce- « vaient en hommes de cent pieds de haut, et l'imagination, « qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, « s'arrête et tombe impuissante aux pieds des cent quarante « colonnes de la Salle hypostyle de Karnak ».

Ne se croirait-on pas transporté par quelque fée dans une forêt enchantée, quand on traverse cette salle incomparable où les fûts de certains piliers ont un diamètre égal à celui de la colonne Vendôme? Couronnées de leurs invraisemblables chapiteaux de soixante-cinq pieds de circonférence dont la plate-forme porterait facilement cent hommes debout et qui répandent alentour l'ombrage comme les rameaux touffus de chênes séculaires, enguirlandées du haut en bas d'admirables hiéroglyphes et sculptures tantôt en creux tantôt en relief, ces colonnes, ou plutôt ces tours, se dressent là fières et superbes dominant les ruines qui les environnent. Impérissable architecture contre laquelle est venue se briser la rage destructrice des conquérants et que n'a pu entamer la patiente lime des siècles! J'erre parmi ces chefs-d'œuvre cyclopéens qu'on dirait érigés non par des hommes mais par des Titans, confondu, émerveillé, osant à peine en croire mes yeux, et comme opprimé par ces colosses de pierre à côté desquels on se trouve si frêle et si menu. On se demande si l'on n'est pas le jouet d'un songe, si vraiment des êtres humains

ont pu élever de pareilles constructions ou si la nature par quelque prodige n'a pas plutôt fait jaillir de son sein cette futaie de granit.

Je m'arrête au centre de la Salle hypostyle et je jouis d'un merveilleux spectacle dépassant toute imagination. Je ne vois que des colonnes et encore des colonnes qui, se profilant dans l'éloignement, semblent se toucher et former de chaque côté comme une énorme muraille de cent pieds de haut; devant moi la baie des pylônes laisse apercevoir la ligne blanchâtre des monts libyques coupant l'azur céleste et, si je me détourne, mes yeux ne distinguent à l'extrémité de la salle que des collines de granit, que les voûtes dallées des temples au-dessus desquelles brille, sous les feux du soleil entre deux obélisques, l'architrave radieuse d'un arc de triomphe magistral. C'est un décor féerique!

Que l'on se figure ce que devait être Karnak, lorsque ces édifices aujourd'hui en ruines, écroulés pour la plupart, étaient encore debout dans toute leur intégrité, dans toute leur splendeur! Que l'esprit se représente ces enfilades de dromos avec leurs troupeaux parallèles de sphinx et de béliers à la croupe puissante, à la tête noble et grave, ces portes monumentales surmontées de corniches aux couleurs éclatantes, ces pylônes aux angles démesurés, plus formidables que des bastions modernes, et précédés de mâts peints, pavoisés, élancés comme des flèches de cathédrales, ces arcs de triomphes superbes, ces obélisques hardis, aux pyramidions étincelants d'or, aiguilles de granit qui semblent porter dans les nues la gloire des Pharaons, cette forêt stupéfiante de colonnes gigantesques, un peuple de statues d'or ou d'ivoire, de cariatides en grès ou en basalte répandues à profusion, enfin une cité prestigieuse de temples et de naos magnifiques, tout bariolés d'hiéroglyphes, de cartouches et de sculptures admirables, œuvre successive des plus illustres dynasties, formant l'ensemble de monuments le plus splendide et le plus grandiose qui ait jamais existé !

Les savants se sont demandé souvent à quelle cause il fallait

attribuer la ruine de Thèbes. On sait qu'elle fut ravagée par Cambyse qui exerça sur les temples sa fureur de destruction. Sous les derniers Lagides Ptolémée Latyre, que Thèbes avait refusé de reconnaître, s'empara de la ville et la livra au pillage impitoyable de ses soldats. Enfin plus tard l'Egypte fut bouleversée par le tremblement de terre, resté célèbre, de l'an 27 Av. J.-C. et dont Eusèbe a dit : « Thebæ Ægypti usque « ad solum dirutæ sunt », et les monuments de Thèbes ébranlés jusque dans leurs fondements ne furent point épargnés. Mariette, toujours si réservé dans ses opinions sur l'Egypte ancienne et dont l'autorité a tant de poids dans ces matières, pense que la mauvaise construction des temples et leur niveau trop bas par rapport au Nil ont amené leur écroulement. « Les temples pharaoniques, dit l'éminent égyptologue, sont « en effet généralement bâtis avec une négligence extrême, « et plus que tous les autres Karnak est atteint chaque année « depuis longtemps par les infiltrations du Nil, dont les eaux « saturées de nitre corrodent le grès. » Et il prévoit le temps où la majestueuse Salle hypostyle, minée par le travail souterrain du fleuve, s'écroulera elle aussi et ne formera plus qu'un amas lamentable de décombres. Puisse l'Egypte éviter ce malheur et prendre rapidement les précautions nécessaires pour que cette merveille incomparable ne partage pas le triste sort de tant d'autres monuments de la vallée nilotique !

Le jour est sur son déclin quand je sors de la Salle hypostyle ; je visite à la hâte les *Appartements de granit*, construits par Thoutmès III. On ne voyait là qu'un monceau de ruines, lorsque Mariette en y pratiquant des fouilles mit à découvert des chambres tout en granit rouge, sanctuaire consacré au dieu Ammon générateur et dont les parois internes présentent une série de sculptures fort curieuses.

Plus loin s'étendait le *Promenoir de Thoutmès III*. On a donné ce nom à une suite de galeries supportées par de nombreuses colonnes à bouton de lotus renversé et qui composaient les appartements privés du pharaon. Ces salles sont en

partie dévastées ; par bonheur, M. Prisse d'Avesnes, devançant ce barbare de Lepsius, nous a conservé la plus belle de ces constructions, la *Chambre des Ancêtres*, toute sculptée et peinte, qu'il a enlevée pour la rapporter en France et en faire don généreusement à la Bibliothèque nationale, où l'on peut admirer ce modèle aussi élégant que rare de décoration intérieure d'un antique palais égyptien.

En quittant Karnak, je m'arrêtai à l'extrémité d'une des avenues de sphinx, pour regarder le temple de Mout, la déesse mère dans le sein de laquelle Ammon était censé s'engendrer lui-même par une opération mystique. Le sanctuaire est bien délabré, mais le petit lac azuré en forme de fer à cheval, qui lui fait ceinture et où se reflètent les ruines, est d'un pittoresque charmant. Autrefois, la procession de la barque sacrée, renfermant l'image de la déesse portée sur les épaules des prêtres vêtus de peaux de panthères, ne manquait jamais de faire le tour du lac avant de rentrer dans le naos; aujourd'hui les pâtres viennent y abreuver leurs troupeaux. Comme je passais là, des chèvres gambadaient parmi les débris du temple, témoin jadis de tant de faste, de tant de magnificence royale, et leurs petits grimpaient sur les fragments des colonnes qui aux temps pharaoniques avaient vu des défilés si somptueux, des revues si éblouissantes.

Ce qui frappe surtout sur les bords du lac, ce sont les nombreuses statues de Sacht ou de Sekhet qu'on rencontre à chaque pas. Plusieurs de ces images ont été emportées et décorent aujourd'hui les musées égyptiens du Louvre ou de Berlin. La déesse à la face de lionne, sculptée en granit ou en basalte vert foncé, est assise les mains étendues sur les genoux; parmi ces statues les unes, qui ont le buste enfoui, ne montrent que la tête et semblent sortir de terre, d'autres inclinées paraissent sur le point de tomber ; deux ou trois se touchent et leurs museaux collés l'un à l'autre ont l'air de s'embrasser. Sacht, la grande amie de Phtah, personnifiait la force créatrice de la nature ; elle était investie de la double fonction de chasser l'impureté et de châtier les coupables. Avec Phtah

et Imouthès elle formait la triade memphitique. La tradition copte raconte que l'année où Cambyse pris de démence ravagea Thèbes les prêtres de Karnak jetèrent dans les eaux de cet étang sacré les ornements d'or et d'argent des temples. Je me figure que, bâti sur les rives gracieuses de ce lac d'azur, un pavillon ou un kiosque élégant, décoré de fresques pastorales par quelque Watteau de l'époque, nid anacréontique d'une Egérie ou d'une Pompadour égyptienne, a sans doute abrité les royales amours d'un Séti ou d'un Ramsès. Là, sous les panaches ombreux des palmiers, un de ces grands conquérants ou rois constructeurs, las du cérémonial et de l'étiquette souveraine, peut-être au retour de quelque rude expédition contre les Khétas ou les Shasous, a dû venir plus d'une fois déposer le fardeau du pouvoir, oublier les soucis du trône près d'une rayonnante beauté au regard langoureux, à la chevelure d'ébène et au col neigeux de cygne, écouter ravi les mélodies des harpistes, le soir promener ses yeux rêveurs sur les ruissellements diamantés de la voûte céleste, tandis qu'un poète à la voix d'or, le front ceint de lotus, chantait la fragilité des plaisirs et des grandeurs de ce monde, devançant de quinze siècles dans ses stances inspirées l'ode vibrante d'Horace :

« .....Quid sit futurum cras
« Fuge quærere! Quem sors dierum
« Cumque dabit lucro appone.
« Nec dulces amores, sperne, puer,
« Neque tu choreas..... »

« Ne cherche pas à savoir ce qui arrivera demain. Mets à « profit chaque jour que te donnera la fortune. Jeune encore, « garde-toi de mépriser les danses et les amours. »

Pourquoi ces idées riantes, poétiques et légères, comme je disais adieu à ces ruines colossales bien propres plutôt à inspirer des pensées tristes, graves ou même philosophiques? Qui sait? Peut-être par la grande loi des contrastes, qui fait fleurir sur les tombes les touffes de roses, se croiser dans

les airs le mélodieux gazouillement du rossignol et le glas funèbre des trépassés, qui, tout à coup au milieu des fêtes et des joyeux festins, évoque à notre esprit quelque noir pressentiment, quelque troublante vision, éternelle épée de Damoclès suspendue par un fil au dessus des convives du banquet de la vie!

Les Colosses de Memnon.

LA GARGOULETTE CASSÉE.

« Naharack Saïd ya Sidi, bonjour Monsieur, » me dit le drogman Ahmed avec force salamalecs le lendemain de mon excursion à Karnak, comme j'arpentais les berges devant Louqsor par une de ces matinées du mois de janvier, si belles dans la Haute Egypte et que goûte voluptueusement l'homme du nord qui vient de quitter les climats sombres et pluvieux. De suaves senteurs embaumaient l'éther léger imprégné d'une douce chaleur, l'azur du ciel était immaculé ; toute la nature joyeusement éclairée respirait un air de fête. Et je ne répondais pas à ce brave Ahmed, plongé que j'étais dans la contemplation de l'admirable panorama de Thèbes qui se déroulait à mes yeux.

D'un côté s'élève la grandiose colonnade de Louqsor, dont les chapiteaux, imitant des fleurs colossales, évasent leurs calices en coupes gracieuses. Au pied du temple d'Aménophis coule le fleuve qui déploie majestueusement la vaste nappe de ses eaux azurées à travers la plaine d'émeraude hérissée de riches moissons, d'où s'élancent les aigrettes des palmiers. Au loin des géants de grès, les colosses de Memnon, qui ne saluent plus l'aurore d'harmonieux soupirs, détachent sur la verdure leurs grandes silhouettes grisâtres. A droite et à gauche de ces statues gisent, comme dit Champollion, les membres épars de l'aînée des villes royales, se dressent à distance les ruines monumentales de Qournah, du Ramesséum, de Médinet-Abou, splendides cénotaphes érigés à leurs

LES COLOSSES DE MEMNON.

ancêtres par la somptueuse piété d'un Séti ou d'un Ramsès. Autour les monts arides de la chaîne libyque s'étagent en gradins gigantesques et, découpant d'une ligne presque régulière le bleu céleste, décrivent un cirque immense, ruisselant de lumière, d'une teinte cendrée éblouissante et dont les flancs profonds, criblés de grottes funéraires, renferment, cachés avec un art inouï, les hypogées pharaoniques, asile sépulcral de vingt dynasties.

« Naharack Saïd ya Sidi », répéta bientôt le drogman. « Où mon maître veut-il aller aujourd'hui? — A la Vallée des Rois », fis-je distraitement. A ces mots, je sautai avec Ahmed dans notre *felouque* qui, amarrée à la rive, se balançait mollement sur le Nil, et quelques vigoureux coups d'avirons de l'équipage nègre nous eurent prestement amenés au bord opposé. Mais à peine débarqué je crus que j'allais être mis en pièces : une vingtaine d'ânier hurlant, gesticulant me tiraient l'un par un bras, l'autre par une jambe; et, pour se disputer l'honneur de me louer chacun leur baudet, ils m'auraient bientôt écartelé, si le drogman, accouru à la rescousse et jouant de la courbache, n'eût chassé la bande des importuns. Je choisis l'âne qui me parut le moins rétif, et, enfourchant la monture, je piquai des deux à travers les champs de blé et de bersim tout verdoyants au cœur de l'hiver; alors je me souvins de ces deux vers si pittoresques des *Orientales :*

« L'Egypte ! elle étalait, toute bondée d'épis,
« Ses champs bariolés comme un riche tapis. »

J'avais galopé quelques minutes, lorsqu'en passant près d'une maison isolée je lus non sans étonnement l'inscription suivante peinte en gros caractères sur la porte : « Université de « Thèbes » ; hélas ! il y a quelque mille ans que les scribes et les grammates, enveloppés de bandelettes sacrées, dorment dans leurs sarcophages rehaussés d'enluminures, et je doute fort qu'il prenne jamais fantaisie aux Arabes de faire de nouveau fleurir les Lettres à Thèbes ; la mosquée d'El-Azhar au Caire leur suffit.

Piqué par la curiosité, je descendis de ma monture. L'habitation n'est qu'un bureau télégraphique, et l'école se compose des quatre fils de l'employé dont l'éducation est confiée à un Arménien ; cet unique professeur de toutes les facultés parlait le français couramment et me dit avec fierté qu'il avait séjourné à Alexandrie plusieurs années. Il me fit les honneurs de l'Université (modeste salle meublée d'un banc et d'une table, aux murailles nues blanchies à la chaux), et ses jeunes élèves lurent fort bien devant nous divers passages de *Télémaque*. Je lui remis plusieurs journaux de Paris qu'il dévorait déjà des yeux ; c'était un commencement pour la bibliothèque de l'Université, et ce malheureux *magister* perdu dans cette solitude, ravi de pouvoir lire des nouvelles de France et d'Europe, me remercia avec une touchante effusion, comme si je l'avais gratifié de riches présents.

Un quart d'heure de galop et nous voilà près des colosses de Memnon, chefs-d'œuvre malheureusement défigurés et qui semblent placés là comme les génies de la montagne ou les gardiens séculaires des nécropoles. A mesure que nous approchons, ces hautes masses, qui dominent la plaine comme des rochers, dessinent mieux leurs formes bizarres ; à une grande distance (et on les aperçoit à quatre lieues de loin) elles paraissent se détacher de la falaise, à laquelle on les dirait adossées, bien qu'elles en soient assez éloignées en réalité.

Ces monolithes gigantesques précédaient, au dire de Mariette, le pylône d'un temple qui a péri jusqu'aux fondements ; ils mesuraient exactement quinze mètres soixante centimètres depuis le pied jusqu'au sommet de la coiffure, et leur hauteur primitive, en y comprenant la base, devait atteindre près de vingt mètres, soit l'élévation d'une maison de cinq étages ; mais une partie des piédestaux est maintenant enfouie sous le sol alluvial que le Nil est venu y déposer au cours des siècles ; d'ailleurs c'est au coucher du soleil, lorsque leur grande ombre s'allonge sur les champs, qu'on se rend compte de leur dimension colossale. Les statues, taillées dans un seul bloc de grès-brèche mêlé de cailloux

agatisés, et que Denon avait prises naïvement pour des princesses, représentent Aménophis III assis, dans la pose hiératique, les mains étendues sur les genoux. Les hiéroglyphes sculptés sur les trônes indiquent une rare perfection chez l'artiste ; « ce sont, s'écrie Champollion, de véritables camées « d'un pied de haut ! » Le colosse du sud est encore entier, mais celui du nord a été rompu au milieu, suivant certains auteurs par le tremblement de terre de l'an 27 avant notre ère, d'après Pausanias par ordre de Cambyse. C'est ce dernier qui était si célèbre dans l'antiquité et qu'on appelait *La statue vocale de Memnon*, à cause des sons harmonieux, semblables à ceux d'une lyre, qu'il rendait au lever du jour. Juvénal y faisait allusion, lorsqu'il écrivait :

« Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ. »
« C'est là que résonnent les cordes magiques du Memnon brisé. »

Soixante-douze inscriptions grecques et latines se déroulent sur les jambes du merveilleux monolithe. On y voit les noms de tribuns, de magistrats, de préfets de l'Egypte, même de l'empereur Adrien et de son épouse. Tous témoignent de leur profonde admiration pour le phénomène. Les uns s'expriment avec simplicité, d'autres exhalent leur enthousiasme avec une emphase un peu ridicule. Les poètes profitent aussi de l'occasion pour laisser chanter leur muse. « Apprends, dit l'un d'eux (Asclépiode), ô Thétis, toi qui « résides dans la mer, que Memnon respire encore, et que, « réchauffé par le flambeau maternel, il élève une voix sonore « au pied des montagnes libyques de l'Egypte, là où le Nil « dans son cours divise Thèbes aux belles portes, tandis que « ton Achille, jadis insatiable de combats, reste à présent « muet dans les champs des Troyens comme en Thessalie. » « — « Ta mère, a écrit un autre, la déesse Aurore aux doigts « de rose, ô célèbre Memnon, t'a rendu vocal pour moi qui « désirais t'entendre. La douzième année de l'illustre An- « tonin, le mois de pachôn comptant treize jours, deux fois, « ô être divin, j'ai entendu ta voix, lorsque le soleil quittait

« les flots majestueux de l'Océan. Jadis le fils de Saturne, « Jupiter, te fit roi de l'Orient; maintenant tu n'es plus qu'une « pierre; et c'est d'une pierre que sort ta voix. Gémella a « écrit ces vers à son tour, étant venue ici avec sa chère « épouse Rufilla et ses enfants. »

Les Anciens allaient là comme à une sorte de pèlerinage et l'on faisait au pied de la divinité parlante des libations et des sacrifices. Le phénomène ne commença de se manifester que sous Néron, quelques années après le tremblement de terre qui brisa la statue. Septime Sévère la fit réparer dans l'espoir qu'elle rendrait alors de véritables oracles. Mutilé, le colosse modulait de mélodieux accords; restauré, il redevint muet. « Sans le vouloir l'empereur, comme a dit spirituellement « M. Letronne, lui avait mis une sourdine. » Les philosophes du XVIIIe siècle ne manquèrent pas d'attribuer ce tintement extraordinaire à une imposture des prêtres dont un, caché à l'intérieur du bloc, frappait, disaient-ils, sur quelque objet métallique. Il y aurait eu là une supercherie analogue à celle du fameux joueur d'échecs, l'automate de Vaucanson. Mais il est plus simple de chercher dans la nature même l'explication de ce singulier fait musical. Sans doute la pierre mouillée par la rosée de la nuit s'échauffait aux premiers rayons du soleil, et ce brusque changement de température produisait les vibrations sonores. Quant au nom de Memnon donné à l'harmonieuse statue, il vient de l'imagination poétique de la Grèce. Un Memnon, roi d'Ethiopie et fils de l'Aurore, est cité à la guerre de Troie dans le poème d'Homère, et, comme le quartier de Thèbes où se dressent les colosses s'appelait Memnonia, les Grecs crurent retrouver dans le monolithe le souvenir du héros de l'Iliade et imaginèrent qu'au lever de l'Aurore, Memnon, en fils respectueux, saluait sa divine mère.

Au pied du trône d'une des statues, appuyée contre les hiéroglyphes, bijoux de sculpture, se tient une petite fellah, portant une gargoulette sur la tête. « Moia, moia, de l'eau, de l'eau, » s'écrie-t-elle sur notre passage, d'une voix câline

et en nous implorant du regard. Chaque matin à son poste l'enfant offre aux touristes de les accompagner et d'étancher leur soif avec l'eau fraîche de sa gargoulette dans la gorge brûlante de la Vallée des Rois que nous allons visiter. J'arrête ma monture et je me plais à regarder le curieux tableau formé par la fillette et le colosse de pierre, frappant contraste de la grâce enfantine créée par la nature et de la masse grossière noblement transformée par l'art. Elle était jolie et mignonne la fille du fellah, campée avec élégance sur ses tout petits pieds aux fines attaches, la chemisette brune laissant à nu son col gracieux; elle avait le visage ovale, les traits délicats, l'œil noir et brillant, animé d'une expression moitié malicieuse moitié attendrissante, et son bras rondelet pendait gentiment accroché à l'anse de l'amphore, crânement posée sur sa tête. « Moia, » dit-elle encore sur un ton presque suppliant et en portant une main à ses lèvres en signe de salut « Aiwa, oui, » lui répondis-je. Mon âne reprit le trot, et la gamine que je venais d'engager comme échanson d'un jour se mit à nous suivre toute joyeuse. Elle courait avec la vitesse d'un saïs, légère comme une gazelle, effleurant à peine le sol, sautant par-dessus les fossés, la tête toujours droite, soutenant d'une main la gargoulette qui semblait rivée à cet être fragile. Et elle continuait sa course alerte, sans s'arrêter, essuyant de temps à autre les gouttelettes de sueur qui perlaient sur son front, mais sans trahir aucune fatigue. Elle passait avec une insouciance toute juvénile, comme si ses yeux ne les voyaient pas, auprès de ces monstrueux pylônes, de ces naos éboulés, de ces colonnes démolies aux énormes chapiteaux que je considérais avec un mélange de curiosité et de respect, avec ce sentiment de crainte religieuse que les Anglais appellent *awe* et pour lequel la langue française n'a pas de terme propre. Que lui importaient, en effet, tous ces débris des siècles passés, vestiges stupéfiants d'une merveilleuse civilisation disparue! Que pouvaient bien représenter à sa naïve imagination les ruines de ces cités peuplées de temples, où l'idée de la mort hantait l'Egyptien, occupé pen-

dant des siècles, comme a dit Paul de Saint-Victor, à s'embaumer lui-même, à se creuser d'éternels sépulcres ? La petite n'en avait cure. Son pied était agile, l'eau de sa gargoulette fraîche, l'étranger n'avait pas l'air méchant ; elle recevrait à la fin de la journée quelques jolies piastres, et, en rentrant le soir à sa pauvre masure, elle ne serait pas battue par le dur fellah, son père, avide de backchich et qui tremble sous l'impitoyable courbache du collecteur d'impôts.

Au bout d'une heure nous quittons les champs fertiles, coupés de canaux, pour nous engager dans la gorge sinueuse et aride de *Bab-el-Molouk*, « la Porte des Rois », le Saint-Denis de l'Egypte ; là dans les flancs de la colline les Anciens ont dissimulé les funèbres palais des plus illustres Pharaons. C'est bien le chemin de la Mort que ce vallon triste, morne, désolé, qui n'a pour hôtes que les hyènes, les chacals ou la vipère cornue ; on n'y voit pas un arbuste, pas une touffe d'herbe, pas la moindre ombre ; les roches nues, luisantes, calcinées, réfléchissent la chaleur comme des métaux en fusion ; l'air chauffé à blanc semble sortir d'une fournaise incandescente. A droite et à gauche dans le sein des falaises rayées de fissures s'ouvrent de longues excavations : les syringes des rois des XIXe et XXe dynasties. Je mets pied à terre et, après avoir bu à longs traits à la gargoulette trois fois bénie, j'entre dans la plus magnifiquement belle de ces cavernes, dans la tombe de Séti I, dite de *Belzoni*, parce qu'elle fut découverte en 1819 par le célèbre voyageur de ce nom. Quand il la visita, elle avait déjà été violée, sans doute par les guerriers de Cambyse, mais les bas-reliefs restaient tous intacts et les couleurs parfaitement conservées. Depuis lors les touristes et les pourvoyeurs d'antiquités, plus barbares mille fois que la soldatesque persane du fou couronné, ont commis des dégradations détestables qu'on ne saurait flétrir avec assez d'indignation.

Je suis un long couloir qui plonge dans les profondeurs calcaires de la montagne et aboutit à une salle carrée : au milieu se dresse un immense sarcophage d'albâtre où jadis

reposait la momie, mais qui est vide depuis longtemps ; l'Angleterre a fait main basse sur ce royal butin. Les parois sont décorées de fresques et de sculptures exquises, mais bizarres et d'un effet fantastique; on se figure transporté soudain dans un monde surnaturel, dans un royaume des morts, qui n'est ni les Champs-Elysées de Virgile, ni l'Enfer de Dante, mais où la fougueuse imagination de l'artiste a pris le mors aux dents; c'est une succession de scènes, de divinités d'une mythologie démoniaque en délire.

L'uréus à l'œil courroucé gonfle sa gorge verdâtre, déroule la spirale de ses anneaux et se dresse menaçant le long des murs. Voilà le rituel funéraire avec la barque sacrée portant les trépassés. Puis vient le cortège des dieux à figures de bêtes : Hathor aux cornes de génisse, Anubis à tête de chacal, Horus au bec d'épervier. Osiris, coiffé du pschent et le fouet à la main, est souvent représenté ; le dieu des Enfers, emmaillotté dans des bandelettes comme une momie, combat les monstres et guide les âmes vers les rives de l'Amenti. La hideuse série des cynocéphales accroupis et au masque grimaçant alterne avec le sinueux défilé des serpents au dard écarlate. Voici des condamnés, étranglés dans des carcans et auxquels des bourreaux tranchent le cou, voilà des suppliciés qu'ils fendent en morceaux; d'autres victimes sont précipitées dans les flammes de bûchers rutilants. Au milieu d'une infernale sarabande les défunts jouent avec leurs membres mutilés, ou bien des décapités, portant sur les épaules leur tête renversée, se tordent dans des danses macabres. La torche que tient le drogman jette des lueurs blafardes sur ces drames sanglants et, faisant fuir les chauves-souris qui nous frôlent le visage de leurs ailes noires, augmentent l'horreur de ces lugubres tableaux. C'est avec un réel soulagement que je m'esquive de ces étranges catacombes, où un mystérieux hymen a uni l'Art à la Nuit et où le Génie de la sculpture a enseveli ses chefs-d'œuvre dans d'éternelles ténèbres.

Comme je débouche de l'hypogée, l'éclat du soleil m'éblouit ;

je me figure sortir des entrailles de la montagne et quitter la demeure des ombres pour me retrouver tout à coup dans le pays de la lumière et au milieu des vivants. J'avais encore l'esprit hanté de funèbres visions, lorsque mes yeux rencontrèrent la petite fellah qui avait déposé sa gargoulette et, assise à l'entrée de la tombe, grignotait à belles dents une galette de maïs ; l'enfant me jeta un regard inquiet, comme à la vue de quelque revenant échappé du séjour des morts.

Déjà le soleil déclinait à l'occident, et il était grand temps de reprendre le chemin de Thèbes. Nous redescendîmes la vallée à la hâte, et, traversant la plaine au trot de nos baudets, nous fûmes bientôt de retour à Louqsor. Avant de remonter sur le «Lohengrin», commé je contemplais la radieuse chaîne de monts que l'astre couchant voilait d'une teinte diaphane aux tons séraphiques du rose tendre ou du gris perle, j'entendis un bruit de vase qui se brise en tombant, et aussitôt un cri de désespoir et des sanglots. La gargoulette gisait à terre en mille pièces et la petite fellah pleurait à chaudes larmes. Ne venait-elle pas de perdre tout son trésor ? Saisi d'attendrissement je dis à la mignonnette quelques mots pour la consoler et je versai une poignée de piastres dans sa main tremblante. La douleur si amère de cette gentille enfant qui, bravant la chaleur torride, nous avait suivis tout le jour de son petit pas léger, me causait une certaine émotion. Le drogman, impassible en général, se mit à sourire; je lui en demandai le motif. « La rusée, me dit-il, casse chaque soir sa « gargoulette pour toucher le voyageur qu'elle vient d'ac- « compagner. »

Je remontai tout pensif sur la dahabièh ; j'avais passé une journée absorbé par les souvenirs grandioses d'une civilisation mémorable ; oubliant le présent, j'avais vécu dans les siècles écoulés avec les plus célèbres dynasties de l'ancienne Egypte, tout étonné des mystères d'un déisme caché sous les formes étranges du panthéon pharaonique, et voilà qu'une fillette espiègle me rappelait brusquement aux réalités de la vie. Si jeune, pensai-je, et déjà la petite fellah pratique la ruse innée

de son sexe ; elle sait feindre les larmes pour attendrir et spécule sur la pitié ou la faiblesse des hommes ! Le tour malin de l'enfant ne m'en apprenait-il pas plus long sur la nature humaine que toute la fameuse histoire de Thèbes et les ruines gigantesques de la ville « aux Cent Portes ? »

Le Ramesséum — Sésostris.

Nous avions passé hier près du Ramesséum sans nous y arrêter, pressés que nous étions de gagner la Vallée des Rois. Aujourd'hui notre après-midi sera employé à la visite de ce curieux monument. Nous traversons d'abord le Nil dans notre felouque avec l'agent consulaire qui tient aimablement à nous servir de cicérone. Un bon temps de galop dans la plaine nous conduit aux Colosses de Memnon; encore quelques pas et nous voilà rendus devant les ruines du Ramesséum. Cet édifice, appelé aussi *Palais de Memnon* ou *Tombeau d'Osymandias*, est l'œuvre de Ramsès II, d'où le nom de Ramesséum qui lui lui a été donné par Champollion et sous lequel on le désigne généralement. Le savant égyptologue, preuves en main, a détruit, dans une dissertation érudite, l'opinion erronée des *Membres de la commission d'Egypte* qui ne voyaient dans le Memnonium que le mausolée d'Osymandias, décrit par Diodore de Sicile d'après Hécatée et célèbre par ses pylônes de granit et son fameux cercle d'or de 365 coudées de circonférence. « Ce merveilleux tombeau, dit Ampère, n'a jamais « existé que dans les fables intéressées des prêtres égyptiens « et dans l'imagination crédule des voyageurs grecs. »

Moitié palais, moitié temple le Ramesséum a été érigé par Sésostris à sa propre mémoire et l'on peut lire sur les murailles le cartouche de ce pharaon. Aussi Mariette n'hésite-t-il pas à déclarer que ce monument n'est qu'un cénotaphe comme celui de Qournah que nous verrons plus tard. D'ailleurs,

les nombreuses légendes qui le décorent en font un édifice historique des plus intéressants.

Le premier pylône qui précédait le sanctuaire est assez bien conservé; les sculptures représentent les épisodes de la campagne de Ramsès contre les belliqueux Khétas, et forment le sujet du célèbre poème épique de *Pentaour* que nous avons déjà remarqué à Louqsor et à Karnak et qui se trouve aussi reproduit à Ipsamboul, en Nubie.

Le prince, surpris par l'ennemi, est contraint de charger lui-même à la tête de sa maison militaire; bientôt abandonné de son escorte, environné de deux mille cinq cents chars, voyant sa retraite coupée par l'armée innombrable des *pervers Khétas*, il est tout seul pour se défendre. « Aucun « prince n'était avec moi ! aucun général, aucun officier des « archers ou des chars! Mes soldats m'ont abandonné, mes « cavaliers ont fui devant eux, et pas un n'est resté pour « combattre auprès de moi. » Alors, comme plus tard Constantin au pont Milvius, comme Clovis à Tolbiac, comme don Juan d'Autriche à Lépante, le pharaon, se sentant perdu, se retourne vers la divinité qui seule peut le sauver et s'écrie dans une superbe apostrophe au Tout-Puissant : « Qu'es-tu donc, ô mon père Ammon ? Est-ce qu'un père « oublie son fils ? Ai-je donc fait quelque chose sans toi ? « N'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole ? « Je n'ai point violé tes ordres. Il est bien grand le seigneur « de l'Egypte qui renverse les barbares sur sa route ! Que « sont donc auprès de toi les Asiatiques? Ne t'ai-je pas « consacré des offrandes innombrables ? J'ai rempli ta « demeure sacrée de mes prisonniers; je t'ai bâti un « temple pour des milliers d'années; je t'ai donné tous mes « biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour « enrichir tes domaines !... »

» Je t'invoque, ô mon père Ammon ! Me voici au milieu de « peuples nombreux et inconnus de moi ; toutes les nations « sont réunies contre moi, et je suis seul de ma personne... « Mais je pense qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un mil

« lion de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade « de frères ou de jeunes fils, fussent-ils tous réunis ensemble. « L'œuvre des hommes n'est rien, Ammon l'emportera sur « eux !.....»

Le secours de la divinité invoqué ainsi ne se fait pas attendre. Le monarque se précipite seul dans la mêlée des chars et met en déroute les vils Khétas. Les ennemis épouvantés prennent la fuite ; les uns sont écrasés sous les pieds des chevaux, d'autres, percés de flèches, jonchent le champ de carnage, beaucoup enfin se noient dans un fleuve où ils se précipitent saisis de panique.

Plus loin, un tableau représente le roi assis sur un trône. Son armée, revenue à la rescousse vers le soir, l'a dégagé; mais le prince réprimande durement les capitaines qui se sont réunis pour le féliciter. « Que dira la terre entière, « s'écrie-t-il, lorsqu'elle apprendra que vous m'avez laissé « seul et sans un secours, que pas un char, pas un officier « de chars ou d'archers n'a joint sa main à la mienne ? J'ai « combattu, j'ai repoussé des millions de peuples à moi seul..... « Je suis revenu après une lutte victorieuse et j'ai frappé de « mon glaive les multitudes assemblées ! »

Cette magnifique invocation au dieu Ammon du monarque qui, délaissé des siens au fort du combat, n'a plus d'espoir que dans l'égide céleste, est d'un grand effet. Elle nous montre à nous autres Modernes, esprits forts, sceptiques ou plutôt fanfarons de scepticisme, quelles puissantes racines l'idée du divin, inspiratrice de tous les héroïsmes, avait jetées dans l'âme des plus illustres Pharaons. Certes, les Grands de ce monde pourraient encore de nos jours s'inspirer de telles leçons exprimées dans une éloquente poésie et burinées avec un art merveilleux sur les parois des temples à l'époque florissante de ce Ramsès, « à qui les dieux ont donné « les périodes infinies de l'éternité sur le double trône de son « père Atoum, et sous les sandales duquel toutes les nations « sont renversées ! »

Près du pylône qui porte sculpté le récit de ces fabuleux

exploits gisent les fragments d'une monstrueuse statue de Ramsès en granit rose ; ils couvrent un si large espace qu'on dirait les débris d'un vaste monument. Ce qui reste du colosse est représenté par deux blocs énormes dont la grandeur surprend : le pharaon est renversé sur le dos et rendu méconnaissable par les mutilations indignes dont il a été victime. La statue mesurait dix-sept mètres et demi de haut ; le pied a plus de quatre mètres de long. « Quand j'ai grimpé « sur le bras, a écrit Ampère, il m'a semblé gravir un « rocher. » Si l'on en juge par les épaules et quelques autres parties du corps, cette image de Sésostris devait former un chef-d'œuvre de toute beauté.

C'est, au dire de Mariette, la plus gigantesque statue que les Egyptiens aient taillée dans un seul bloc de granit. On a calculé que son poids fantastique devait atteindre un million deux cent dix-sept mille kilogrammes ; « plus, dit Elisée « Reclus, que la plus lourde pierre des temples de Baalbek, « mais un tiers en moins que le bloc erratique sur lequel est « posée la statue équestre de Pierre-le-Grand », qui se dresse en bronze sur la place du Sénat à Saint-Pétersbourg. A Thèbes c'est la main de l'homme qui a brisé l'effigie du célèbre conquérant et du roi constructeur par excellence. Quelle rage iconoclaste de destruction ! Quels efforts titaniques stupidement déployés pour mettre en pièces une des plus belles œuvres qu'ait enfantées le ciseau des artistes égyptiens ! « On se « demande, dit Mariette, ce qu'il y a de plus étonnant, de la « patience et de la force de ceux qui ont apporté d'Assouan ce « monolithe pour en faire l'ornement d'un temple, ou de la « force et de la patience de ceux qui l'ont jeté par terre. »

A Memphis les inondations du Nil en recouvrant de limon la statue renversée de Ramsès l'ont sans doute sauvée des injures plus graves des barbares. Seuls les colosses de Sésostris à Ipsamboul ont défié les attaques de l'homme et de la nature ; taillés dans le roc, pour les abattre il eût fallu faire éclater la montagne même.

Le Ramesséum a été cruellement éprouvé par les ravages

des siècles et des peuples envahisseurs. Le deuxième pylône, par exemple, n'offre plus qu'un lamentable assemblage de pierres en désordre et qui menacent de s'écrouler au milieu des jolis mimosas dont l'ombrage pittoresque jette sur ces ruines une note gaie. On y trouve encore sculptées de-ci de-là des scènes guerrières, où le glorieux fils de Séti perce de ses flèches les Khétas et sème la mort autour de lui. L'ennemi terrifié fuit en désordre et se noie dans les flots de l'Oronte, d'où l'on retire un général que ses soldats suspendent la tête en bas pour lui faire rendre l'eau qui le suffoque et le rappeler à la vie.

Quatre statues osiriaques sont adossées aux pylônes : le dieu des Tombeaux, à la signification symbolique, se tient debout les bras croisés, serrant entre ses mains le fouet et le crochet ; ces cariatides devaient composer un groupe très imposant ; toutes les têtes malheureusement ont été brisées, arrachées. En face se dressent isolées quatre colonnes semblables dans une disposition symétrique.

La partie la plus intéressante du temple est une magnifique salle hypostyle, destinée jadis aux panégyries, avec cinq rangées de six élégantes colonnes qui supportent la voûte autrefois bleue et semée d'étoiles d'or, dont on distingue même aujourd'hui quelques traces. Les chapiteaux, rehaussés de cartouches et de lotus verts ou rouges, figurent soit des cônes tronqués surmontés de larges dés, soit des fleurs d'une légèreté et d'une grâce exquises. Sur une muraille sont représentés les vingt-trois fils de Ramsès, désignés par leurs noms et revêtus des insignes de leur dignité. Le premier est qualifié de « porte-éventail à la gauche du roi, jeune secrétaire « royal, commandant en chef de l'armée, premier-né et préféré « de son père ».

Cette salle, où le mélange des chapiteaux d'ordres différents produit un heureux effet, est une des plus remarquables qui subsistent de l'architecture pharaonique. Sur les architraves on peut voir sculptée, en fort beaux hiéroglyphes, la curieuse dédicace suivante : « L'Aroëris puissant, ami de la Vérité, le

« seigneur de la région supérieure et de la région inférieure, « le défenseur de l'Egypte, le castigateur des contrées étran- « gères, l'Horus resplendissant, possesseur des palmes et le « plus grand des vainqueurs, le roi seigneur du monde (soleil « gardien de justice approuvé par Phré), le fils du Soleil, le « seigneur des diadèmes, le bien-aimé d'Ammon, Ramsès, a « fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père « Ammon-Râ, roi des dieux; il a fait construire la grande « salle d'assemblée en bonne pierre blanche de grès, soutenue « par de grandes colonnes à chapiteaux imitant des fleurs « épanouies, flanquées de colonnes plus petites à chapiteaux « imitant un bouton de lotus tronqué; salle qu'il voue au « seigneur des dieux pour la célébration de sa panégyrie « gracieuse; c'est ce qu'a fait le roi de son vivant. »

Diverses chambres terminaient l'édifice; l'une d'elles, à l'entrée de laquelle on lisait, au dire de Diodore, cette inscription « Baume de l'Ame », porte le nom de *Chambre de la Bibliothèque* et fait penser à cette réflexion de Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire Universelle* : « Le premier de tous les « peuples où l'on voie des bibliothèques est celui d'Egypte. » Elle était dédiée à Thoth ibiocéphale, l'écrivain des paroles divines, et à la déesse Saf, gratifiée du titre de *Dame des Lettres, présidente de la salle des livres.* Cette chambre est célèbre par le tableau astronomique qui orne le plafond et sur l'interprétation duquel les savants n'ont pu se mettre d'accord ; je me garderai donc bien de m'immiscer dans ce débat érudit; je me contente d'examiner les bas-reliefs des murailles finement sculptés. Tous représentent l'arche sacrée portée en grande pompe par les prêtres vêtus de peaux de léopards; au-dessus du bari mystique plane le disque ailé ou le vautour qui déploie l'envergure de ses longues ailes striées.

Chacune des grandes ruines de Thèbes se distingue par un caractère spécial et donne une impression particulière. Dans la colonnade de Louqsor domine la majesté : à Karnak. on demeure stupéfié de la grandeur, de la masse, de l'entassement des temples effondrés; à Médinet-Abou, que nous visi-

terons bientôt, on admire l'originalité d'un style qui s'écarte des formes classiques de l'architecture égyptienne. Le Ramesséum, malgré sa désolante dégradation, n'a, toute proportion gardée, rien de colossal ni d'imposant, mais il respire une noblesse à part, une suprême élégance qui fait songer aux temples radieux de la Grèce; Ampère l'appelle le Parthénon de Thèbes, et Wilkinson estime que cet édifice peut bien rivaliser avec tout autre monument de l'art égyptien. En effet ces pylônes croulants, ces statues osiriaques décapitées, la salle hypostyle avec ses gracieuses colonnes variées conspirent à former un groupe de ruines animé de je ne sais quoi de fier et d'artistique, où la Poésie semble flotter au-dessus de l'Architecture.

Le roi constructeur par excellence qui a élevé cet édifice, n'est pas le Ramsès triomphant qui a conquis des royaumes, humilié les princes ennemis et revenait à Thèbes, traînant après son char vainqueur de longues files de captifs ; celui-là n'a t-il pas ses temples magnifiques et son admirable Salle hypostyle à Karnak ? Ce n'est pas non plus le Ramsès qui, pour soustraire aux causes fatales de destruction les monuments destinés à perpétuer sa mémoire, a fait tailler dans la montagne même sa quadruple image colossale ; celui-là c'est le Ramsès d'Ipsamboul, le pharaon dont la renommée et l'illustration ne doivent s'éteindre qu'avec les siècles. Mais il est un Ramsès qui avait le sentiment intime de l'art distinct de la masse et de la grandeur, dont nous associons le souvenir à celui de Périclès, d'Auguste ou de Louis XIV, un prince généreux protecteur, je me figure, des poètes, des peintres, des sculpteurs et des architectes émérites, capable de discerner le talent et de l'encourager, qui, fatigué parfois de la majesté royale, devait, dans des entretiens familiers, discuter avec les meilleurs artistes sur les lois immuables du Beau : celui-là sans doute a bâti le Parthénon de Thèbes. Je ne sais si, aux yeux de la postérité, ce n'est pas là pour Sésostris le plus noble et le plus durable de tous ses titres de gloire. Que reste-t-il, en effet, de ses exploits, de ses conquêtes et de son

vaste empire? Pour ma part, j'aime mieux les cariatides tronquées du Ramesséum, nobles lambeaux de pierres, glorieuses mutilées de l'histoire; car je préfère l'Art à toutes les manifestations de la Force, même ceinte de lauriers et nimbée de l'auréole victorieuse!

Médinet-Abou

LE TEMPLE DE THOUTMÈS III ET LE PAVILLON

A une courte distance du Ramesséum s'étale une importante agglomération de ruines remarquables, c'est Médinet-About ville d'Abou, un autre Karnak, mais celui-là sur la rive gauche du Nil.

Cet assemblage d'édifices, qui a pris son nom d'une bourgade arabe élevée jadis sur ses débris, comprend trois parties distinctes ; le Temple de Thoutmès III, le Palais ou Pavillon et le Temple de Ramsès III. Champollion appelle Médinet-Abou un tableau abrégé de l'Egypte monumentale ; en effet, les époques les plus diverses s'y trouvent mêlées : l'invasion éthiopienne, les XVIIIe et XXe dynasties, la domination perse, les Ptolémées, les Césars et même les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Je visite rapidement le premier groupe de ces constructions héroïques ; il fut commencé par Thoutmès II, le frère et le mari de la reine Hatasou, dont le règne, au dire de Maspero, dura quelques années à peine et ne fut marqué par aucun évènement considérable. On lit sur les murailles les cartouches de Ptolémée Lathyre, de Titus, d'Adrien, d'Antonin, de Nectanébo II et de Tahraka, c'est-à-dire d'un Lagide, de trois empereurs romains, d'un pharaon indigène et d'un roi éthiopien d'une dynastie kouschite, qui avait conquis l'Egypte. L'édifice fut achevé par Thoutmès III, frère de son prédécesseur. Ce prince qui eut une longue royauté de cinquante-quatre ans, est un des Pharaons les plus illustres. Enfant à son avènement au trône, il fut tenu en tutelle dix-sept années par sa sœur Hatasou, qui, régente, confisqua le

souverain pouvoir, mais d'ailleurs l'exerça avec une intelligence et une énergie tout à fait supérieures. Sous le règne proprement dit de Thoutmès III, l'Alexandre des Pharaons, la monarchie égyptienne atteignit l'apogée de sa grandeur et de sa puissance. « A l'intérieur, écrit Mariette, une prévoyante « administration des forces du pays assure partout l'ordre et « le progrès; à l'extérieur, l'Egypte devient par ses victoires « l'arbitre du monde. » Thoutmès III s'empare en Asie de la forte citadelle de Mageddo, qui commande le débouché des gorges du Carmel, la clé de la Syrie et du Liban; il promène pendant treize campagnes ses armes triomphantes d'un côté jusqu'à l'Euphrate et aux monts d'Arménie, de l'autre dans l'Arabie méridionale, pendant que ses flottes audacieuses vont soumettre l'île de Chypre; en Afrique il pousse ses conquêtes jusqu'au cœur du pays de Kousch (Soudan). Couverte de gloire l'Egypte, suivant un mot expressif du temps, *pose ses frontières où il lui plaît.* « Au sud comme au nord, « dit Maspero, le long règne de Thoutmès III ne fut qu'une « série de guerres toujours heureuses; aussi n'est-ce pas « sans raison qu'on a donné à ce prince le nom de Grand. « Sans cesse en marche d'une extrémité de son empire à « l'autre, une année sous les murs de Ninive, et l'année « d'après au fond de l'Ethiopie, il rendit à ses successeurs le « monde égyptien plus large qu'il ne l'avait reçu et tel qu'il « ne fut jamais après lui. »

L'histoire s'est montrée ingrate envers ce remarquable souverain, à la fois administrateur, conquérant et constructeur, que Mariette se plaisait à appeler le Napoléon de l'Egypte, « qui en Thébaïde comme en Nubie, écrit Champollion, avait « construit la plupart des édifices sacrés après l'invasion des « Hyksos », et dont le nom, presque oublié de la postérité, n'a guère survécu que dans la mémoire des érudits. Il semble que Sésostris, favori de la Gloire, ait accaparé à son profit toute la renommée des Pharaons.

L'entrée du temple de Thoutmès III est fort belle : une porte monumentale relie deux pylônes demeurés presque intacts ;

mais, le globe ailé et les uréus ayant été martelés, on ne voit plus sur la corniche que l'immense envergure des ailes rouges et bleues; devant se dressent huit superbes colonnes, couronnées d'élégants chapiteaux à fleurs de lotus rouges et verts, et réunies par des murs d'entre-colonnement. Un second pylône, des cours avec des rangées de pilastres rasés à quelques mètres du sol et le naos composent le temple. La partie la plus intéressante est le sanctuaire : une galerie avec des piliers carrés règne sur trois côtés ; un groupe de six petites chambres obscures forme le quatrième; ce portique, d'une architecture presque légère, donne à l'édifice un aspect moins massif que ne sont en général les monuments de l'ancienne Egypte.

A gauche du temple de Thoutmès III, si l'on tourne le dos au Nil, s'élève le Palais ou *Pavillon* de Ramsès III. L'architecture de cette construction est unique dans la vallée du Nil et a par suite une importance exceptionnelle, car elle nous donne l'idée d'une demeure royale sous les Pharaons ; c'est le seul modèle de ce genre qui existe, tous les autres édifices de l'antique Egypte ayant un caractère religieux ou funéraire. Cependant, d'après Mariette, « jamais le pavillon de « Médinet-Abou n'a été pour son fondateur un lieu d'habi- « tation. Un monument d'architecture militaire, commémoratif « du roi guerrier par excellence, et non un monument d'ar- « chitecture civile », voilà ce que serait le Palais pour cet égyptologue.

Deux grandes tours carrées à murs inclinés, réunies par une autre en retraite et bâtie sur un passage formant une sorte de cour : tel est l'édifice connu sous le nom de Pavillon. La tour du milieu à trois étages est percée d'ouvertures qui devaient servir de fenêtres. La décoration tant extérieure qu'intérieure est absolument originale et d'un style profane, étranger à tous les autres monuments pharaoniques. Des sujets spéciaux et habilement traités ornent les fenêtres. Je remarque surtout des balcons ou consoles supportées par des captifs en pierre, formant poutre, couchés sur le ventre, dont

la tête et le buste seuls paraissent, le reste du corps étant engagé dans la muraille. Ne se croirait-on pas en présence de motifs d'architecture de quelque vieux donjon féodal datant des croisades ? Les sculptures des chambres, vrais tableaux de genre, offrent un réel intérêt. J'y monte ou j'y grimpe plutôt en m'aidant des mains et en escaladant les pierres comme je peux. Au deuxième étage le pharaon, assis dans un fauteuil et portant des chaussures qu'on a comparées à des patins, prend son repas ; il caresse le menton à une dame du palais qui lui présente un fruit ; plus loin, le prince joue avec ses enfants ou fait avec la reine une partie d'échecs, jeu qui, suivant Platon, aurait été inventé par le dieu Thoth. Dans une autre fresque le monarque est figuré la tête ombragée par de grands éventails que des esclaves agitent au-dessus de sa personne auguste.

De tels tableaux de *home* égyptien jettent un certain jour sur les mœurs et l'existence familiale des Pharaons. Ces monarques, divinisés non seulement après leur mort, mais encore de leur vivant, jouissant d'une omnipotence à la fois royale et sacerdotale, analogue à l'autocratie moderne du tsar ou du sultan, n'étaient pas aussi terribles qu'on serait tenté de le croire. Ils se montraient, à tout prendre, de bons tyrans. « La plupart des rois, dit Bossuet dans son *Discours « sur l'Histoire universelle* en parlant de ces princes, ont été « si chéris des peuples que chacun pleurait leur mort autant « que celle de son père ou de ses enfants. » Sans doute, après des expéditions souvent lointaines et périlleuses, ils se plaisaient au retour à oublier dans leurs gynécées qu'ils étaient rois et ils se distrayaient volontiers à des jeux paisibles comme le plus humble de leurs sujets.

Cette sculpture qui représente le prince s'amusant avec les siens me rappelle le tableau d'Ingres, où Henri IV, genoux et mains en terre, avec un enfant à cheval sur son dos, est surpris par l'ambassadeur d'Espagne. Ne voit-on pas aussi dans ces bas-reliefs la preuve que le souverain vivait avec la reine dans une douce intimité ? D'ailleurs d'autres

données permettent de conclure qu'en général la compagne du pharaon n'était pas reléguée par le roi à un rang inférieur, mais qu'au contraire elle avait sa part d'honneurs et même de majesté impériale. Ainsi avant sa mort Thoutmès I associa au trône sa fille Hatasou, dont la puissance grandit encore pendant le court règne de Thoutmès II, et qui, sous la longue minorité de son second frère, régente de nom, mais souveraine de fait, s'attribua, comme nous l'avons dit, toutes les prérogatives du rang suprême. Nous aurons l'occasion, notamment à propos d'Ipsamboul, de revenir sur cet intéressant sujet du rôle féminin dans l'exercice du pouvoir royal en Egypte.

Si les sculptures des appartements du palais sont fort curieuses, celles qui enjolivent les parois de la cour intérieure et la porte même, tout en formant un vrai contraste, présententent non moins d'intérêt : dans le gynécée le prince s'adonne aux distractions innocentes et pacifiques, à l'extérieur on le voit redevenu guerrier et conquérant. C'est que si Ramsès III, appelé Ramsès Meïamoun, a restauré Louqsor et agrandi Karnak, « le Maître du glaive sur la terre » a laissé aussi dans l'histoire le souvenir d'un glorieux capitaine : « Il fut, dit Maspero, le dernier des grands souverains de « l'Egypte. Pendant les trente-deux années de son règne, il « ne cessa de travailler à rétablir au dehors l'intégrité de l'em- « pire, au dedans la prospérité du pays. » Il serait trop long de donner la liste de ses exploits : le pays de Pount (Arabie) réduit à payer le tribut ; Kousch, justement puni pour ses nombreuses révoltes ; les Libyens écrasés et mis en déroute ; les armées coalisées des Khétas et des peuples syriens taillées en pièces, culbutées dans les flots, près de Péluse, et leurs flottes coulées ou dispersées. Aussi Mariette a-t-il pu dire que sous ce prince l'antique gloire de l'Egypte sembla renaître.

Mais revenons aux légendes commémoratives sculptées sur les murailles extérieures du Pavillon. Elles montrent le pharaon frappant des barbares vaincus et les amenant liés à Ammon-Râ. Les traits caractéristiques des personnages

étrangers, les détails étonnants de la coiffure, du visage et du costume permettent de distinguer aisément les diverses races. D'un côté sont représentés les prisonniers asiatiques, de l'autre les captifs de la Libye, du Soudan, voire même de l'Afrique occidentale. Les uns imberbes, à la face pleine, avec un double menton et les oreilles percées de grands anneaux; d'autres à la figure allongée, le nez arqué, le front fuyant, la barbe pointue. Ceux-ci sont coiffés d'un bonnet collant ou évasé avec une sorte de queue qui tombe sur la nuque, ceux-là ont la tête couverte d'un casque surmonté d'une boule; un des chefs a la physionomie d'un nègre. Ces portraits personnifient avec une étonnante vérité toute une tribu, toute une nation. Le ciseau égyptien a rendu là avec un art merveilleux une série de types ethnographiques. « Je « n'aurais jamais cru, a écrit M. Charles Blanc, que la « sculpture pût être aussi individuelle en restant aussi gé- « nérique; c'est pour moi un prodige! »

Médinet-Abou

LE TEMPLE DE RAMSÈS III

Un dromos, dont les vestiges ont disparu, menait du Palais aux vastes propylées du Grand Temple de Ramsès III, qui « est, dit Mariette, par sa grandeur, par son ensemble, par « son importance historique, par son style, par la variété des « tableaux dont il est décoré, un des monuments égyptiens « dont la visite laisse la plus agréable et en même temps la « plus forte impression. » Un côté du massif de pierre disparaît presque sous des décombres de toute sorte; l'édifice lui-même était pour ainsi dire enfoui au milieu des terres accumulées et des monceaux de briques, restes d'un ancien village copte, dont on distingue encore quelques pans de murs croulants, lorsque Mariette fit déblayer en partie le monument.

De longues stèles sur les murailles mentionnent les nombreuses campagnes de ce Ramsès contre les peuples de la Syrie ou de la Libye, et l'on voit le pharaon frappant de son glaive les ennemis qu'il tient rassemblés en faisceau par les cheveux. Une porte entre les deux pylônes donne accès dans une cour d'apparence très pittoresque : d'un côté se développe une galerie avec sept énormes pilastres qui supportent une frise élégante. Aux colonnes sont appuyées des cariatides osiriaques et les barbares mutilations qu'elles ont subies leur prêtent un aspect des plus étranges : une statue n'a plus que la coiffure avec le pschent et les longues plumes ; une autre en est réduite aux jambes dont les pieds sont enterrés dans le sol exhaussé ; un troisième Osiris semble avoir été fendu en deux ; il ne reste du dieu que la moitié du corps et une partie de la tête ; plus loin, une autre cariatide a encore le

buste à peu près conservé, mais le visage est affreusement défiguré ; on a martelé le nez, brisé la barbe et les oreilles ; à une certaine distance on dirait la tête fantastique et troublante de quelques-uns de ces monstres fabuleux que la mythologie a inventés aux premiers âges de l'histoire. De petites statues qui atteignent à peine le genou des grandes, mais encore plus élevées qu'un homme, se tiennent debout près des colosses. En face courait une galerie parallèle ; malheureusement les piliers sont ensevelis sous les décombres jusqu'aux chapiteaux, à hauteur desquels on marche et qu'on peut toucher de la main ; à voir ces ornements d'architecture en forme de calice de lotus, on dirait des fleurs colossales qui s'épanouissent sur le sol.

Je franchis un second pylône décoré d'images énormes de Ramsès et je pénètre dans une autre cour qui forme un des plus magnifiques spécimens de l'art égyptien, treize siècles avant notre ère : sur les quatre faces règne un vaste et long péristyle étayé au nord et au sud par de puissantes colonnes surmontées de chapiteaux à fleurs de lotus fermées, à l'est et à l'ouest par des piliers à cariatides fortement endommagées. Cette quadruple colonnade, d'un effet imposant, était rehaussée de sculptures emblématiques et peinte de couleurs éclatantes ; le plafond de la galerie, comme quelques traces le prouvent encore, était azuré et ensemencé d'étoiles d'or. Dans l'intérieur de l'enceinte six petites colonnes grecques sont encore debout ; d'autres semblables jonchent la terre de leurs chapiteaux corinthiens et de leurs fûts en grès comme des troncs d'arbres renversés ; ces fragments proviennent d'une église copte en laquelle on avait transformé cette partie du temple païen. Quand fera-t-on disparaître ces vilains débris d'une époque et d'un style si opposés, qui paraissent bien grêles et bien mesquins à côté des superbes et gigantesques piliers de ce majestueux péristyle « une des merveilles de l'Egypte », comme le dit justement Ampère ?

Les nombreux bas-reliefs des murailles extérieures figurent pour la plupart des scènes de combats ou d'offrandes ; le plus

intéressant est celui qui occupe tout le registre supérieur sur deux faces. En voici brièvement le sujet : douze Oeris ou chefs militaires portent triomphalement une sorte de châsse où Ramsès, à l'instar d'une divinité, est assis sur un trône, qu'ombragent de leurs ailes les images en or de la Justice et de la Vérité; à ses côtés se tiennent debout le Lion et le Sphinx, emblèmes du courage et de la sagesse. Rangés autour de la châsse des officiers de la garde agitent les éventails et le flabellum; des pages, portant le sceptre du roi, l'étui de son arc et divers insignes, marchent auprès du pharaon. Suivi des princes de la famille royale et de hauts dignitaires sur deux rangs, précédé de trompettes, de tambours, de choristes, de pontifes qui forment tout un cortège, le monarque se dirige solennellement vers le temple d'Horus, pendant que le prince héritier, général en chef de l'armée, brûle l'encens devant Ramsès, son père. Cette marche en pompeux appareil ne fait-elle pas penser aux cérémonies sacerdotales, aux grandes fêtes religieuses de Saint-Pierre de Rome, lorsque le Pape est porté majestueusement sur la *sedia gestatoria*, escorté de sa garde noble et du sacré collège des cardinaux?

A la galerie fait suite une troisième cour qui, elle aussi, devait être fort belle, quand huit rangées de massives colonnes s'y dressaient; mais il n'en reste plus que les bases; on dirait une forêt dont tous les troncs auraient été taillés à quelques mètres du sol. Lorsque j'entre là, j'aperçois dans un des coins une société anglaise avec de larges ombrelles rouges et des casques indiens en sureau, rangée autour de quelques piédestaux servant de tables; les joyeux convives se réconfortaient avec force sandwichs et faisaient bruyamment sauter le champagne (cet accompagnement obligatoire de tout *lunch*). Le drogman débouchait les bouteilles avec une gravité comique, et les touristes vidaient les coupes sans respect aucun pour la mémoire d'Osiris ou d'Ammon-Râ. Peut-être se livraient-ils à ces copieuses libations en l'honneur des dieux ou de Ramsès III; je crois, entre nous, qu'ils s'intéressaient fort peu au culte de la triade thébaine comme aux

gestes héroïques des rois de la XXe dynastie; mais j'inclinerais à penser qu'ils buvaient plutôt à la prochaine occupation de l'Egypte et à la mise en coupe réglée de la vallée du Nil par leurs compatriotes (1). Nos bons amis les Anglais sont gens pratiques et avisés : ils estiment assurément les stèles et les colonnades des naos, mais ils cotent encore bien plus haut la balle de coton et, tandis que les Français désintéressés fouillent, déblaient les ruines, interrogent, déchiffrent les hiéroglyphes, eux accaparent les actions du canal de Suez, se campent dans les emplois lucratifs et ne manquent pas une occasion d'acheter à vil prix de fertiles *mudirehs* dont ils tirent la quintessence. N'est-ce pas un commencement de prise de possession? Mais à chacun sa spécialité; telle nation aime les arts et les sciences, telle autre préfère le négoce et le métier de mercanti.

Cette cour, où nos voisins d'Outre-Manche faisaient bonne chère, est entourée de petites chambres qui ont été dégagées, il y a quelques années, des amoncellements de débris qui les recouvraient tout à fait, formant une butte occupée jadis par un village copte; les sculptures de cette partie du temple offrent peu d'intérêt, mais il n'en est pas de même de la décoration extérieure des murailles de l'édifice. Dix tableaux perpétuent le souvenir des épisodes d'une campagne de Ramsès III contre les Syriens et les Takkaro. Le plus curieux de ces bas-reliefs représente une bataille navale, unique scène de ce genre que l'on ait découverte en Egypte; on y compte plus de cent figures. La flotte du pharaon est aux prises avec les Takkaro et les Schardina, pendant que du rivage les troupes de Ramsès font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de traits. Les barques égyptiennes, qu'on a comparées aux *caïques* du Bosphore ou aux gondoles de Venise, ont la proue et la poupe ornées d'une tête de lion; elles ne portent qu'un mât avec une vergue sur laquelle s'enroulent les voiles. Le pont est

(1) Ces lignes ont été écrites quelques mois avant la révolte d'Arabi et les graves événements qui ont servi de prétexte à l'Angleterre pour débarquer des troupes en Egypte.

garni d'archers armés de glaives et qui décochent des flèches à l'avant et à l'arrière plusieurs officiers, une courte épée à la main, donnent les ordres, et des marins se baissent pour retirer de la mer des ennemis qu'ils font prisonniers. Les vaisseaux des Libyens d'une forme plus relevée se terminent en col et en tête de cygne, et les combattants se distinguent par leurs coiffures variées : toque rayée, bonnet pointu ou casque surmonté de cornes. On sent la vie et le mouvement dans tous ces bas-reliefs sculptés avec un art remarquable.

Les temples de Médinet-Abou, le « livre des victoires et « conquêtes de Ramsès III », situés à la limite du désert et des nécropoles, érigés par un pharaon pour immortaliser sa mémoire, tapissés de légendes militaires ou domestiques si spéciales et si précieuses pour l'égyptologie, ces édifices, dis-je, méritent bien l'épithète, que leur a décernée Mariette, de « Panthéon élevé à la gloire de Ramsès III. » D'un style moins pur que le Ramesséum, moins vaste que le Grand Temple de Karnak, néanmoins de proportions considérables, Médinet-Abou offre, surtout dans l'admirable cour à galerie couverte, un des modèles les plus magnifiques, les plus grandioses, les plus splendidement héroïques de l'architecture monumentale en Egypte.

Qournah — La Vallée des Rois.

La Tombe des Harpistes.

Il y a deux Thèbes : celle de l'ancienne métropole habitée par les Pharaons et leurs sujets et dont nous avons visité les ruines à Louqsor, Karnak, Médinet-Abou, puis une autre invisible et presque ignorée encore il y a quelques années, sombre, mystérieuse, souterraine ; celle-là c'est la cité des Morts dont toutes les splendides constructions sur la rive gauche, les *Mennou*, n'étaient en quelque sorte que des dépendances ou des annexes. « Il s'y rattachait en effet, écrit Georges Ebers, des « écoles et des bibliothèques qu'on y avait établies sans doute « à cause du calme qui prevalait dans la cité funèbre, puis « aussi les écuries et les greniers des temples, les laboratoires « d'embaumement, les habitations des *choachytes* qui tra- « vaillaient dans ces laboratoires, les boutiques où l'on vendait « de la viande, de la pâtisserie, des liqueurs, des parfums, des « fleurs, des amulettes à ceux qui venaient faire des offrandes, « les fabriques de cercueils et d'ustensiles sacrés, les auber- « ges qui abritaient les visiteurs de cette nécropole, où la vie « débordait comme on voit. »

La vaste Thèbes funéraire qui a envahi les flancs de la montagne où elle se prolonge en tous sens, est non moins admirable et prodigieuse que la Thèbes monumentale, car elle renferme tout un monde silencieux qui dort depuis des milliers d'années et qui, s'il pouvait, réveillé soudain par quelque miracle, soulever le granit de ses sarcophages et briser les portes de ses syringes, nous montrerait les rois, leur cour, les guerriers, les pontifes, les scribes, les artisans, les

colchytes (employés à leur funèbre besogne), tout le peuple de Thèbes en un mot. Nous verrions alors ressusciter cette population, vieille de plusieurs millénaires, avec ses costumes, ses ornements, ses armes, ses engins de chasse et de pêche, ses instruments de travail, que sais-je encore? Ce serait toute une civilisation endormie pendant la série des âges qui, secouant sa léthargie de trente ou quarante siècles, se dresserait tout à coup à nos yeux émerveillés et éblouis; ce serait tout un monde nouveau jaillissant des ténèbres! Mais si le prodige est irréalisable, il suffit de parcourir les tombes de Drah-abou'l-neggah, de l'Assassif et de Bab-el-Molouk pour se représenter la vie, les mœurs et les idées religieuses de l'ancienne Egypte.

Pour ma seconde visite à la Vallée des Rois, je pris une autre route que celle que j'avais suivie précédemment. La sandouk du « Lohengrin » me conduisit à la rive, en face de l'entrée de la gorge, et je me dirigeai à pied vers les nécropoles. Non loin du Nil, à la limite du désert, couronnant une butte artificielle et encadrée de bouquets de palmiers qui croissent parmi les éclats de briques et les débris épars, s'élève le temple de Qournah, appelé par les indigènes *Kasr-er-Roubaïk*. On ne saurait comparer cet édifice d'un grès rougeâtre aux merveilles architecturales dont nous avons tenté de donner une faible idée; mais, quoique de proportions plus modestes, il n'en est pas moins très intéressant.

Des deux pylônes et de l'avenue de sphinx qui précédaient le temple il ne reste rien. Cette construction de Qournah a été commencée par Ramsès Ier, le fondateur de la XIXe dynastie; ce prince, peut-être issu de la race royale des Hyksos, ne régna que quelques années et, sauf une expédition menée contre la puissante confédération des Khétas jusqu'aux bords de l'Oronte, il ne marqua son passage sur le trône par aucun fait saillant. Son fils, Séti Ier, le *Séthos* des Grecs, continua le monument érigé dès lors à la mémoire de son père; enfin Ramsès II mit la dernière main à la pieuse entreprise et consacra les parties inachevées au glorieux souvenir de celui

auquel il devait le jour. Nous avons donc là l'œuvre successive de trois générations royales.

Comme le temple d'Abydos dont il est contemporain et rappelle le style lapidaire, celui de Qournah représente, d'après l'opinion de Mariette, un cénotaphe; et le mausolée offre cette originalité que le dieu du temple n'est pas, comme à Abydos, Osiris, roi des enfers, mais bien Ramsès lui-même à la gloire duquel le monument est élevé; d'ailleurs les bas-reliefs, que l'on y rencontre à chaque pas, en sont la preuve. « C'est, dit Ampère, une consécration perpétuelle du pouvoir « royal par l'autorité divine... sans l'intermédiaire du sacer- « doce. C'est le roi qui est le prêtre, c'est lui qui offre « l'encens ou les pains sacrés. » C'est, ajouterons-nous, l'apothéose du père ou de l'ancêtre dans le panthéon égyptien effectuée par le fils ou sa postérité. Cependant à Qournah, le dieu protecteur du sanctuaire est toujours Ammon-Râ, générateur et chef de la triade thébaine, figuré dans les sculptures murales sous la forme ithyphallique avec une coiffure jaune et vêtu d'un justaucorps de même couleur; et, par une autre particularité, la momie du chef de cette illustre XIXe dynastie ne repose pas dans le mausolée, mais elle est cachée avec un soin jaloux au fond d'un des hypogées de Bab-el-Molouk.

J'entre dans le portique couvert, encore assez bien conservé et soutenu par huit piliers. Examinons ces supports du péristyle, spécimens d'un ordre spécial, et qu'on rencontrait dans les temples de Khnouphis à Eléphantine et d'Eléthya (détruits par les Turcs); le fût est modelé comme un faisceau de tiges de lotus, et d'élégants boutons de cette même plante, tronqués pour recevoir le dé, composent un riche chapiteau à fleurons. M. Charles Blanc se demande à ce propos s'il ne faut pas voir là l'origine de l'astragale et peut-être des cannelures. Sur les quatre faces du dé paraissent sculptées avec beaucoup de finesse les légendes de Séti et de Ramsès II. A la voûte bleuissante des rangées d'uréus, encadrant le disque emblématique, alternent avec de grands vautours qui enserrent les cartouches royaux. Les bas-reliefs, tant de l'intérieur du pé-

ristyle que des portes qui donnent accès dans les chambres, font voir Séti et son fils occupés à rendre hommage à la triade thébaine; les deux princes, souvent à genoux, lui offrent des fleurs, des aromates et reçoivent des divinités les dons précieux destinés à leur assurer une belle vie remplie d'années. Je remarque avec curiosité sur les linteaux des portes vingt petits tableaux habilement traités qui figurent les nomes de l'Egypte sous forme humaine et présentant leurs produits divers à Ramsès II, gravement assis dans un naos comme un évêque sous son dais épiscopal.

Je pénètre ensuite dans la grande salle du milieu (appelée *ouseket*, la large, par les Arabes), dont le plafond est supporté par six colonnes lotiformes, semblables à celles du péristyle. Ce sont encore les mêmes scènes d'offrandes qui décorent les parois des murailles. Je m'arrête devant un registre, d'où se détache une naïve scène domestique: Mout, la divine mère, embrasse tendrement Ramsès II enfant et donne le sein au royal *baby*. Voici la légende de cette vignette dans son aimable candeur : « Mout, dame du ciel, a dit : Mon fils qui m'aime, seigneur « des diadèmes, Ramsès Meïamoun, je suis ta mère, je me « complais dans tes grâces, je t'ai nourri de mon lait. » Le panneau du mur exprime un sujet analogue : la déesse Hathor allaitant Séti I. A droite, à gauche, à l'extrémité de cette salle s'ouvrent de nombreuses chambres dont il serait trop long d'énumérer les sculptures multiples, d'ailleurs peu variées dans leur composition. Avant de sortir du temple, j'admire une tête de Séti I, d'une exquise beauté, et nous quittons Qournah sur cette impression tout artistique.

Je rentre alors dans la gorge dénudée de la Vallée des Rois où j'ai déjà visité la tombe de Séti I. La chaleur est suffocante dans ce chemin encaissé entre les falaises taillées comme des tours, dévorées de soleil et qui renvoient une lumière aveuglante. On ne distingue plus que deux nuances : l'une blanchâtre ou jaunâtre sur les brûlantes parois de la roche tachée de distance en distance de trous noirs (ouvertures

d'hypogées), et l'autre d'un bleu immaculé, lambeau de ciel jeté comme une draperie d'azur au-dessus de nos têtes.

Un passage de Strabon dit : « Au delà du *Memnonium* sont « des tombes de rois creusées dans le roc en forme de grottes, « au nombre d'environ quarante, admirablement travaillées « et dignes d'être vues. » Jusqu'à ce jour on a ouvert vingt-cinq cavernes, la première découverte datant de 1819, lorsque Belzoni, comme nous l'avons rapporté, pénétra dans la tombe du père de Sésostris. Ces syringes représentent les mausolées souterrains des Pharaons depuis Aménophis III de la XVIIIe dynastie jusqu'au dernier monarque de la XXe. Mais toutes les tombes ne sont pas réservées aux momies des princes ; quelques-unes renfermaient les restes embaumés de hauts dignitaires admis à l'insigne honneur de partager la nécropole des Pharaons.

Le premier souci d'un roi, aussitôt monté sur le trône, était de préparer son ultime demeure. A cet effet on envoyait aux carrières des milliers de travailleurs pour en extraire la pierre, et aux chantiers pour en faire la taille. Des fonctionnaires de rang élevé parcouraient le pays en tous sens à la recherche du bloc de granit ou d'albâtre le plus irréprochable pour y creuser le royal sarcophage. Puis l'architecte désignait dans la falaise libyque une veine de choix, et alors mineurs, hiérogrammates, peintres et sculpteurs d'entreprendre à la lueur des torches leur œuvre à la fois pénible et somptueuse. Tant que durait le règne, pics et ciseaux poussaient leur labeur à la hâte et sans répit ; mais, dès que le prince avait cessé de vivre et comparaissait, suivant la croyance égyptienne, devant le tribunal d'Osiris, on arrêtait brusquement tout travail à l'intérieur de l'hypogée ; les sculptures restaient soudain interrompues, les dessins à l'état d'ébauche ; aussi peut-on mesurer, pour ainsi dire, la durée d'un règne à la grandeur et à la décoration de la caverne sépulcrale dont les salles plongent dans le roc. La momie sacrée du monarque était portée en grande solennité au funèbre palais et déposée dans son sarcophage bien scellé ; puis on bouchait herméti-

quement l'entrée de l'excavation où nul œil humain ne devait plus jamais pénétrer.

Les deux tombes les plus renommées, devenues en quelque sorte classiques pour les touristes, sont celles de Séti Ier et de Ramsès III; cette dernière, dite de *Bruce*, emprunte son surnom actuel à l'intrépide voyageur écossais qui a eu le mérite de la découvrir; on l'appelle aussi tombe des *Harpistes*. L'art y est en général inférieur et voisin de la décadence; l'ornementation de cet hypogée ne vaut certes pas celle qui s'étale avec tant de splendeur dans la grotte de Belzoni. Mais on trouve parmi les bas-reliefs des détails d'un puissant intérêt, et leur ensemble reproduit, comme dans la tombe de Ti à Saqqarah, mais rendu avec moins de talent et de vigueur, l'ensemble des occupations, des métiers, de la vie intime des anciens Egyptiens. Tantôt c'est une suite de panoplies variées : arcs, flèches, poignards, casques, cottes de mailles, étendards, armes de guerre diverses; tantôt ce sont des sujets sculptés moins nobles et relatifs à la préparation des aliments : voici la boucherie où l'on abat un bœuf, la cuisine où rôtissent les quartiers de viande sur un trépied; plus loin, des hommes pilent dans un mortier, font cuire des légumes, des gâteaux, pendant que d'autres emploient des siphons pour transvaser des vins. Ailleurs on voit des paysages nilotiques, de délicieuses canges, bijoux de construction navale, avec leurs cabines, munies de leurs agrès, et délicatement ouvragées comme des châsses précieuses.

Dans une autre chambre l'ameublement fournit les motifs des tableaux; et quel mobilier digne d'orner un boudoir moderne des plus *select :* vases émaillés, amphores d'une nuance rougeâtre et qu'on dirait translucides, tabourets, sièges charmants aux pieds en forme d'X, fauteuils rehaussés de figurines symboliques, couches luxueuses imitant la dépouille du lion, peaux de léopards en guise de tapis, que sais-je encore? Tous ces meubles élégants, du meilleur goût, avec de riches tapisseries et des draperies d'un travail délicat, laissent voir à quel degré de faste et de raffinement artistique

étaient parvenus les arts décoratifs sous les premières dynasties du *Nouvel Empire*.

Mais la réputation de la tombe de Bruce tient surtout au célèbre groupe des *Harpistes*, qui a donné son nom, comme nous l'avons dit, à l'hypogée. La pose des musiciens et le mouvement si naturel des doigts qui pincent les cordes sont exprimés avec une vérité frappante. Quant aux harpes même, leur forme est d'un style exquis : « Elles ont, dit M. Charles Blanc, « une console simple presque droite et une cuvette élégante, « richement ornée et travaillée, qui se termine par la tête « royale coiffée, ici du pschent avec le serpent au front, là « de la couronne rouge (symbolisant la royauté de la Haute « Egypte) avec le même serpent. »

Il faudrait des volumes pour énumérer toutes les légendes, toutes les scènes naturelles, naïves, parfois barbares, étranges (ou nous paraissant telles) qui enluminent les parois des tombes des autres Ramessides, de Ménephtah, de Memnon, de Siphtah, etc., véritable musée, encyclopédie fantastique, et pour nous, dans notre ignorance, rébus indéchiffrable. Les sujets d'ailleurs, traités avec plus ou moins de savoir-faire ou de talent, se résument souvent dans les redoutables épreuves, les tortures que le défunt doit subir et surmonter pour parvenir enfin à la félicité suprême. De là toutes ces infernales divinités à l'aspect terrifiant, tous ces monstres menaçants que l'âme rencontre sur sa route : énormes crocodiles, cruels vautours, longues files de serpents aux replis tortueux et prêts à lancer leur mortel venin ; de là ces spectacles de condamnés soumis à d'effroyables supplices, qu'on décapite ou qui sont jetés dans des brasiers ardents. « A vrai dire, « écrit Mariette, une sorte d'épouvante saisirait le visiteur « qui pénétrerait seul dans ce souterrain, s'il ne savait « qu'après tout le fond de ces bizarres représentations est le « dogme même le plus consolant, celui qui, après les épreuves « de la vie, assure à l'âme le bonheur éternel ! »

Puis succèdent des tableaux moins lugubres et plus rassurants : le roi défunt a triomphé de tous les périls et gra-

duellement épuré il parcourt les champs célestes; admis dans une vie supérieure, devenu dieu lui-même il émigre et se complaît bienheureux dans les espaces infinis du monde sidéral.

En descendant les interminables couloirs de ces catacombes, en remontant l'enfilade de ces galeries, je me disais : eh quoi ! tant de labeur gaspillé par les artistes des Pharaons, toute cette prodigalité de talent incomparable, toute cette prodigieuse débauche de splendeurs sculpturales murées et enfouies dans le fond de cavernes que le regard d'aucun mortel ne devait plus contempler, fermées à jamais, selon l'intention du défunt, à tout rayon lumineux, à toute voix humaine, à tout son du dehors, vouées à l'éternité du silence, du mystère et des ténèbres ! La montagne éventrée, fouillée, tailladée en admirables bas-reliefs, bariolée d'éclatantes peintures, tout cela pour le mort solitaire dont la dalle de granit recouvre les restes noirâtres, racornis, desséchés dans le bitume ou le natron ! Et sans un hasard providentiel l'égoïste Nuit, sentinelle incorruptible, aurait monté pendant de longs siècles encore, peut-être toujours, sa garde farouche autour de ces merveilleux trésors souterrains, inutile embellissement du trépas, vaine parure de la Mort !

Les Hypogées des Pharaons.

DRAH'-ABOU'L-NEGGAH — EL-ASSASSIF — LES FRESQUES FUNÉRAIRES.

Notre dernière excursion avant de quitter Thèbes sera encore pour l'immense nécropole de la rive gauche, pour ces ravins qui se ramifient au nord et à l'est du Ramesséum, pour ces collines sépulcrales, troués d'hypogées, de galeries profondes comme autant de terriers et où sont venus se coucher au lointain du passé les Pharaons avec leurs royales familles et tout leur entourage de généraux, de pontifes, de hauts dignitaires, de scribes.

On a fait cette observation que les tombes des rois et des reines se trouvent en général cachées dans les roches les plus dures de la chaîne libyque, que les sépultures des prêtres et des fonctionnaires (bureaucrates et plumitifs de l'époque) étaient creusées dans les veines moins résistantes de la falaise voisine, tandis qu'on enterrait le troupeau des humbles sujets dans le sol pierreux de la plaine, voire même souvent presque à la surface.

Le plan de cette partie de la Thèbes funéraire est assez compliqué ; nous allons néanmoins essayer d'en donner au lecteur une faible idée : si l'on tourne le dos à la butte de Qournah, on aperçoit devant soi, faisant face à Karnak, une montagne étagée en gradins, coupée à pans abrupts qui donnent à cette éminence l'aspect d'une gigantesque pyramide à degrés ; cette forme très particulière aurait servi, d'après Nestor L'Hôte, de modèle pour les pyramides artificielles érigées sur les tombeaux des Pharaons.

Le chemin qui part de Qournah se bifurque aussitôt : le

sentier de droite mène à Bab-el-Molouk que nous avons déjà visité ; celui de gauche conduit au Ramesséum en traversant la plaine ; sur sa droite il est limité par les collines de Drah-abou'l-neggah et d'El-Assassif, dont le versant opposé descend à la Vallée des Rois qui serpente dans un repli des monts ; puis, en arrière du cirque décrit par cette dernière éminence, s'étendent les hauteurs et les nécropoles de Scheik-abd-el-Qournah et de Qournat-Mouraï ; enfin, tout au fond de cette vallée semi-circulaire d'El-Assassif se dressent en amphithéâtre les terrasses successives de Deïr-el-Bahari avec leurs ruines grandioses. Sans doute aux lointaines périodes géologiques les eaux du Nil, distantes aujourd'hui de sept à huit kilomètres, ont dû venir battre le pied de ces roches et y creuser à la longue cette succession d'anses et de cirques séparés par des sortes de promontoires.

Je commence la visite des nécropoles par celle de Drah-abou'l-neggah, dont le terrain labouré par les fouilles, semé d'éclats de briques et de poteries, présente un aspect jaunâtre. Ce cimetière passe aux yeux des archéologues pour le plus antique de Thèbes, puisqu'il renferme à côté des tombes des XVIIe et XVIIIe dynasties des sépultures de la XIe, soit d'une époque où l'Egypte, après une éclipse de plus de quatre siècles, reprend son rang parmi les nations et où la ville d'Ammon devient la capitale du pays ressuscité en quelque sorte. C'est ainsi qu'on a découvert à Drah-abou'l-neggah les cercueils de deux rois de cette dynastie reculée portant l'un et l'autre le nom d'Entef, et dont les dépouilles sont allées enrichir les musées de Paris et de Leyde. Sur cet emplacement Mariette a mis à jour successivement le magnifique cercueil doré de la reine Aah-Hotep (dix-sept siècles avant notre ère) avec ses ravissants bijoux, que nous avons admirés au musée de Boulaq, puis les fragments d'une stele funéraire, représentant le prince Se-Râ Entef-Aa et ses chiens favoris couchés à ses pieds.

Les tombes de cette nécropole offrent d'ailleurs peu d'intérêt ; les monuments extérieurs sont rares et dépourvus de

décoration ; à cette époque éloignée, au début du *Nouvel Empire,* les Pharaons ne s'occupaient que de la riche parure de la momie pour laquelle était réservé tout le luxe des ornements.

Poursuivant ma route vers le sud, j'arrive à une autre colline, celle d'El-Assassif; les sépultures qu'on y trouve appartiennent surtout aux XIXe, XXIIe et XXVIe dynasties. Ces hypogées ont un caractère *sui generis* qui les différencie des autres tombes thébaines : d'abord les souterrains sont creusés dans un beau calcaire blanc, au pied de la falaise même; puis l'ornementation des édicules extérieurs est plus soignée. Ainsi par une porte monumentale on entre dans la caverne et un escalier descend à une cour rectangulaire bordée de murs en briques et située à trois ou quatre mètres au-dessous du sol ; enfin sur une des faces de l'enceinte une ouverture, ressemblant à un pylône, conduit à la chambre du défunt. El-Assassif est percé d'un nombre considérable de grottes sépulcrales; je me contentai de visiter la plus importante et la plus curieuse, la tombe de Pet-Amen-em-Apt, fonctionnaire sacerdotal de la cour du roi Horemheb de la XVIIIe dynastie, dont l'étendue vraiment extraordinaire dépasse celle de toutes les autres syringes de Thèbes. C'est une interminable succession de galeries, de couloirs, de chambres, de salles enjolivées de peintures et de bas-reliefs pour la plupart d'ailleurs affreusement mutilés; ce labyrinthe funéraire, qui contient en outre deux escaliers et deux puits à momies, ne mesure pas moins de 266 mètres de développement. Une vaste salle carrée m'a paru surtout digne d'observation : toutes les parois sont décorées de fines sculptures d'un beau style, et à chaque angle est représentée une des huit déesses : Nepthys, Saté, Neith, Isis, Nou, Mat, Hathor et Selk.

Au delà du cirque d'El-Assassif, avons-nous dit, se dressent les collines de Scheik-abd-el-Qournah et de Qournat-Mouraï criblées de cavernes qui pénètrent profondément dans la roche libyque. J'aperçois perché sur le penchant de la

falaise une sorte de château massif, flanqué de tours, sous le toit duquel se sont abrités de célèbres explorateurs, tels que sir Wilkinson, l'auteur de « *The ancient Egyptians* », M. Hay et l'iconoclaste de funeste mémoire, le Dr Lepsius, l'écrivain de « *Briefe aus Ægypten.* »

De spacieuses portes carrées, alignées symétriquement, faisant face à la plaine, bâillent de distance en distance sur les flancs de la colline; c'est là que reposaient en grand nombre les momies des prêtres et des hauts fonctionnaires des Pharaons sous les XVIIIe, XIXe et XXe dynasties. On dirait de loin les rangées de batteries d'une citadelle. « Le « principe d'aménagement, dit Mariette, est le même que « celui des tombes de Saqqarah et de Beni-Hassan : une « chambre taillée dans le roc tient lieu de chapelle extérieure « où les survivants se réunissent pour les honneurs à rendre « au défunt; un puits qui donne accès au caveau mortuaire, « scellé à tout jamais, s'ouvre dans une des chambres. » Les motifs de décoration sont souvent empruntés à des épisodes de la vie de l'occupant. D'ailleurs le temps me manque et je ne puis que parcourir à la hâte les deux hypogées les plus intéressants qui portent les numéros 16 et 35 et que Wilkinson a décrits minutieusement.

Le premier servait de sépulture à un scribe royal ou *basilicogrammate* d'Amenhotep III. Les scènes burinées sur les parois sont fort instructives : d'abord voici un cortège funèbre de personnages sur quatre rangs : le cercueil est porté sur une sorte de traîneau attelé de quatre bœufs, et dans le défilé paraissent les inévitables *pleureuses* qui s'épuisent en gémissements et se tordent en lamentations pitoyables. Nous avons déjà parlé de cette lugubre et singulière corporation, dont l'antique usage s'est maintenu à travers les siècles et que nous avons vue figurer dans les enterrements au Caire. En face de ce tableau funéraire est représentée une partie de pêche; des poissons secs sont suspendu sau bateau, et, en les regardant, on se rappelle la remarque d'Hérodote, ce fidèle observateur de détails, qui cite en effet cet ali-

ment comme très employé par le peuple égyptien pour sa nourriture ordinaire.

Dans une autre chambre on assiste à un festin donné dans la demeure du scribe. Ce dernier tient sur ses genoux la fille du pharaon dont il était peut-être le précepteur. Les convives sont servis par des esclaves qui leur versent du vin dans des gobelets d'or ou répandent des parfums sur leur tête comme signe de bienvenue; d'autres serviteurs leur présentent des vases remplis de fleurs, et devant l'heureuse assistance les almées de l'époque se livrent à des danses gracieuses aux accords de la harpe et de la guitare.

Quant à l'autre tombe dite de *Rekhmara*, elle date de Thoutmès III et sa remarquable décoration intérieure a permis aux égyptologues de récolter toute une précieuse moisson de documents sur le costume, les mœurs et les richesses des peuples étrangers soumis alors à la puissance thébaine. Dans une suite de sculptures, en effet, on voit défiler les représentants des nations qui viennent déposer leurs divers tributs très spéciaux aux pieds du pharaon. Ils se divisent en cinq groupes distincts.

Voici d'abord les envoyés du pays de *Pount* (Yémen ou région des Somâlis*), vrais mulâtres au nez épaté, aux lèvres charnues et retroussées, suivis de Nègres et de Sémites; les premiers d'une couleur chocolat, les seconds tout à fait noirs, et les derniers figurés par de petits hommes rouges, vêtus d'une courte tunique; on dirait des diablotins ou des Méphistos lilliputiens. « Leurs traits, écrit M. Hamy en parlant des « Sémites, unissent le profil accentué des races syro-arabes à « une coloration qui dépasse en intensité celle que les Egyp- « tiens s'attribuent ordinairement à eux-mêmes dans leurs « peintures. » Ces députés s'avancent chargés de présents variés : ivoire, ébène, fruits secs, plumes d'autruche ; et ils traînent à leur suite des léopards et des singes.

Le second groupe est représenté par de petits hommes im-

**Nota.* — Poun, *Pœni*, *Puni*, fut appliqué par les Egyptiens à l'Arabie et au pays des Somâl. (Maspero, Histoire ancienne des peuples de l'Orient.)

berbes, eux aussi rouges, mais de nuance plus claire; couverts seulement d'un tablier partant de la ceinture, ils sont chaussés de riches sandales; mais ce qui les distingue surtout, c'est leur coiffure très particulière disposée en touffes se dressant sur la tête et en tresses qui retombent sur les épaules; leurs offrandes consistent en jolies coupes et en vases d'un galbe élégant. Ce sont les chefs des *Gentils de Kéfa*, autrement dits des Phéniciens, enfants de ce peuple si intelligent, doué du génie du négoce, qui sema sur les rives de la Grande Mer Intérieure tant de colonies mercantiles et initia les Grecs à sa merveilleuse civilisation. D'ailleurs, si la Phénicie a eu l'honneur d'instruire les tribus de l'Hellade, elle-même, mise en contact par les armes et le commerce avec la vallée du Nil, a emprunté en grande partie à l'Egypte ses notions premières dans l'écriture, les arts et sans doute dans l'industrie.

Le peuple de *Kousch* intitulé *Gentils du Sud* compose la troisième ligne. Les gens de cette race sont vêtus de peaux de bêtes; leurs chefs seuls sont habillés à l'égyptienne. Ils apportent avec eux des anneaux et de la poudre d'or, des œufs d'autruche, des dépouilles d'animaux; des chiens aux riches colliers les accompagnent et un troupeau de buffles à longues cornes clôt le défilé.

Des hommes blancs, dont la couleur et le costume trahissent l'origine plutôt septentrionale, forment la quatrième députation. Leur chevelure est rougeâtre, leur barbe courte et clairsemée; ils portent de longs vêtements blancs à lisière bleue et à manches collantes; enfin, particularité très originale, quelques-uns ont des gants, ce qui ferait supposer qu'ils ont quitté des climats froids. Parmi leurs offrandes je remarque un ours, un éléphant et des chevaux attelés à un chariot. Ceux-là sont des *Rotennou*, habitants de la Syrie du Nord.

A la tête du cinquième groupe s'avancent des Egyptiens; à leur suite viennent des femmes noires du pays de *Kousch* (Ethiopie) portant sur la tête une manne où sont placés leurs

enfants, et les veuves des *Rotennou* enveloppées de longues robes flottantes ferment la marche.

Tous les cadeaux sont alignés devant le souverain assis sur un trône, et un scribe dresse l'inventaire de ces nombreux présents.

Ces tableaux sont du plus haut intérêt; on y voit, en effet, une preuve palpable des conquêtes du grand Thoutmès III; car ces peuples si divers, Africains du cap Guardafui, Arabes du Yémen, Asiatiques de la Phénicie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, tous tributaires de l'Egypte, font œuvre de vassalité à l'égard du pharaon belliqueux qui allait guerroyer des rives de l'Euphrate au fond du Soudan et jeta les bases d'un immense empire. En outre, comme le fait justement observer M. de Rougé : « Le récit des conquêtes de Thout-« mès III et les tributs qu'il reçoit des nations syriennes « attestent déjà un assez haut degré de culture et de richesse « industrielle. »

Deïr-el-Bahari.

J'ai conservé Deïr-el-Bahari, comme on dit vulgairement, pour la bonne bouche. C'est, en effet, un morceau de choix et qui, dans son genre, lui aussi, non moins que le *Pavillon* de Médinet-Abou, sort du type conventionnel de l'architecture égyptienne.

En m'y rendant je rencontre les débris d'un petit temple, presque enfoui sous des amas de décombres. La curiosité me pousse à y entrer. On dirait une cave, et il faut ramper pour pénétrer dans le portique tout sombre. Je fais allumer des torches, à la lueur desquelles je distingue encore comme pendues à la voûte des étoiles semées sur un ciel bleuissant. J'avance dans les chambres d'où s'exhale une odeur repoussante et forte comme le soufre, mais qui provient des chauves-souris ; ces vilaines bêtes, qui ont élu domicile en ces lieux sacrés, se mettent à voleter de toutes parts, s'échappant des parois qu'elles tapissent littéralement. J'arrive à la dernière chambre ; mais j'ai hâte de fuir, de détourner les yeux du spectacle dégoûtant qui s'y montre sans pudeur ; là sont entassés pêle-mêle dans une dégradante promiscuité : des tibias fracturés, des morceaux de linge souillés, des pieds rompus, des éclats de cercueils défoncés et de cartonnages aux ors ternis, des têtes de momies au *facies* racorni comme du parchemin, à la peau comme tannée, et à chacune desquelles aurait convenu la superbe apostrophe du poète :

« Ne valait-il pas mieux lui poser sur la face
« Un masque de chaux vive avec un gant de fer ? »

Des cheveux abondants pendent lugubrement d'un crâne bituminé qu'encadrent des bandelettes jaunâtres à moitié arra-

chées. Je ne puis dire quelle impression de révolte indignée je ressentis à la vue de cette infâme profanation de la Mort, de ces honteux sacrilèges de cadavres gisant là en monceau, en partie déjà dépouillés de leur funèbre toilette : et cette gerbe de longues tresses plus noires que le jais, son souvenir m'a depuis souvent poursuivi en rêve ! La chevelure, n'est-ce pas chez la femme la parure toute de grâce et de poésie qui flotte et ondule sur sa tête ombragée ? N'est-ce pas de la chevelure des êtres chers, trop tôt disparus, que nous détachons pieusement quelques mèches pour les conserver comme des reliques aimées, précieuse parcelle d'immortalité que respectent le ver et la corruption ? Sans doute, un ignoble chasseur de momies, ayant avec son flair de chacal déterré ces lambeaux humains, avait brutalement saisi dans sa griffe de fauve ces nattes luxuriantes et les avait jetées là dans le tas, au charnier commun, avec le secret espoir d'en faire un jour quelque trafic abominable.

Le temple imposant de Deïr-el-Bahari (cloître du Nord), quoique fort ravagé, fit une heureuse diversion aux sensations pénibles que je venais d'éprouver dans l'antre fétide des abjects voleurs de cadavres. Le monument commémoratif de la reine Hatasou se présente avec une noble grandeur, soit qu'on l'aborde comme je le fais en arrivant du Nil, soit qu'on l'aperçoive à ses pieds, lorsqu'on suit la crête des hauteurs voisines. Ces ruines sont vraiment encore altières, avec leur cadre sévère de monts grisâtres luisants au soleil : l'édifice en beau calcaire blanc, adossé aux falaises à pic, taillé dans la roche vive, s'étale en amphithéâtre et domine la plaine de Thèbes de ses trois temples superposés, de ses quatre terrasses étagées comme les marches d'un escalier gigantesque, et qui font penser aux fameux jardins suspendus de Babylone.

Mariette, auquel revient l'honneur d'avoir dégagé le monument des sables qui l'avaient presque englouti, fait observer que « Deïr-el-Bahari a été construit sur un plan bizarre, qui « ne rappelle, même de loin, aucun des autres temples de

« l'Egypte. » C'est, en effet, cette succession de plates-formes et de portiques qui en fait ou plutôt en faisait l'originalité. Autrefois on y arrivait par un dromos de sphinx, long de cinq à six cents mètres, et deux obélisques en décoraient l'entrée ; il ne reste aujourd'hui de ces aiguilles que deux blocs méconnaissables. A partir de là il fallait gravir la montagne au moyen d'une série de larges rampes pour atteindre les cours superposées. A chaque étage régnait, sur trois faces, une galerie couverte, portée par des colonnes polygonales, qui donnaient accès à des chambres creusées dans le roc. Malheureusement l'édifice a été affreusement dévasté. Sur la première terrasse cependant se dresse encore un beau pylône de granit rouge assez bien conservé ; sur la dernière s'elevaient jadis une magnifique arche de granit et une deuxième voûte de porphyre, l'une et l'autre bâties exactement dans l'axe du temple, mais dont il ne subsiste plus de vestiges. M. Bruce a reconstitué sur le papier le plan du mausolée tel qu'il devait exister au temps de sa grandeur intégrale. Cette restauration rétrospective peut être d'un certain intérêt pour les archéologues en chambre et je n'en discute pas le mérite; mais, à mon avis, des travaux de ce genre, si estimables qu'ils soient, ne vaudront jamais les ruines mêmes qui, quoique mutilées et sabrées par les hommes, quoique rongées ou abattues par la nature, rayonnent d'une pittoresque désolation et resplendissent d'une mélancolique majesté.

Parlons maintenant des merveilleuses sculptures qui donnent au temple de Deïr-el-Bahari un intérêt de premier ordre. Ces étonnants bas-reliefs résument les campagnes sur terre et sur mer de la reine Hatasou. Cette princesse, douée de grandes capacités, avait accaparé, comme nous l'avons dit, par une quasi-usurpation la plénitude du pouvoir pendant la minorité prolongée de son frère relégué dans les marais du Delta et réduit à la condition de roi fainéant. Tenant de sa race le goût de la bâtisse, elle érigea des obélisques, des temples ; une excessive ambition la porta à marteler le nom de Thoutmès II, son prédécesseur, sur les édifices construits

par lui; guerrière aussi, elle prit le commandement de ses puissantes armées, et « alla même, écrit Maspero, jusqu'à « se faire représenter en homme avec la barbe postiche des « souverains. »

L'amour de l'inconnu tourmentait son âme inquiète; elle voulait savoir ce qu'était « cette terre divine », où « naissait le soleil », l'Eldorado pour les Egyptiens, pays d'où Thèbes tirait ses aromates, l'or, l'argent, les bois odorants, les gommes, le lapis-lazuli, les pierres précieuses. Eprise du désir de « con- « naître la région de Pount jusqu'aux extrémités du To-Nou- « ter », soit pour étendre les rapports commerciaux de son empire, soit, sentiment plus féminin, pour y découvrir de nouveaux éléments de luxe, elle équipa une flotte de guerre et envoya cinq vaisseaux à cette opulente terre des Aromates, « aux Echelles de l'Encens. » L'escadre reçut des habitants un accueil pacifique ; les marins purent troquer leurs marchandises contre des denrées exotiques et rapporter à l'heureuse reine une moisson de richesses. Si les temps modernes ont vu sur le trône des souveraines remarquables, telles qu'Isabelle la Catholique, Elisabeth d'Angleterre, Marie-Thérèse d'Autriche, Catherine de Russie (pour ne citer que celles-là) tenir le sceptre d'une main virile et vaillante, l'antiquité peut aussi revendiquer des reines qui, par leur hardiesse et leur intelligence, ont fait grande figure dans l'histoire, parfois oublieuse et ingrate : à côté de la célèbre Sémiramis, de la belle Cléopâtre, de Zénobie de Palmyre et d'autres encore l'intrépide Hatasou mérite d'occuper un des premiers rangs.

C'est le récit détaillé de cette curieuse expédition au pays de Pount que la sœur des Thoutmès a voulu immortaliser sur le beau calcaire de Deïr-el-Bahari. Ces grands bas-reliefs, malheureusement fort endommagés et sur certains points presque détruits, sont traités avec une prestesse de ciseau magistrale et l'artiste, en relatant les moindres épisodes, a déployé une surprenante précision.

Quatre vaisseaux habilement construits, montés chacun par trente rameurs, la poupe verticale peinte en bleu, la proue

relevée gracieusement en lotus épanoui, sont représentés naviguant sur les flots verts. « Grâce aux soins que l'artiste « égyptien, dit Mariette, a pris d'indiquer la disposition des « mâts, des voiles et jusqu'aux nœuds des cordes compliquées « qui relient ensemble les diverses parties du bâtiment, on « a une idée complète de ce qu'était, il y a quatre mille ans, « un navire de la marine égyptienne. » Les eaux sont si transparentes qu'elles laissent voir les poissons de la mer Rouge, et les diverses espèces de ces hôtes marins sont figurées avec une telle exactitude qu'un ichthyologiste les reconnaîtrait facilement.

Ici la flotte, parvenue à une côte boisée, est amarrée à des troncs d'arbres, et des chaloupes mènent l'équipage à terre. Mais les ennemis n'offrent aucune résistance; ils viennent au-devant des Egyptiens en suppliants; leur chef, à la peau brune et à la longue chevelure retombant en nattes sur les épaules, présente le butin à l'envoyé de la reine Hatasou; derrière lui paraissent sa femme et sa fille d'une laideur repoussante, vraies caricatures ravagées par la lèpre et affligées d'une obésité affreuse que l'artiste a rendue avec une vérité tout à fait naturaliste. Des prisonniers accourent se prosterner aux pieds du général victorieux; ils sont suivis d'indigènes conduisant des ânes dont les bâts débordent de nombreuses provisions.

Sur un autre registre on procède au chargement de l'escadre royale qui va faire voile. Les uns embarquent des gommes, des dents d'éléphants, des jarres, des girafes, des lévriers: que sais-je? Des indigènes portent des arbrisseaux à parfum et vivants, avec les racines chevelues et les mottes de terre renfermées dans des couffes. « La reine, dit Maspero, les fit « planter ensuite dans ses jardins de Thèbes. C'est là le pre- « mier essai connu d'acclimatation. » Des singes, détail naïf et amusant, grimpent le long des mâts, comme fait le nôtre sur le « Lohengrin », ou se jouent au milieu des cordages.

Enfin, un dernier tableau triomphal montre le retour des vaisseaux dans la patrie : les troupes égyptiennes, divisées

en deux corps, font leur entrée à Thèbes, fleuries de palmes, au son des fanfares, la lance ou la hache au poing, enseignes au vent. En tête de la première division, intitulée « régiment d'Ammon », s'avance une troupe de musiciens et de danseuses; enfin des panthères, tenues en laisse par des belluaires, terminent, non sans originalité, le glorieux défilé.

En quittant ces ruines, où l'art de la sculpture s'est surpassé, je me demandais : où repose la momie de cette reine Hatasou, aux vastes desseins et aux nobles prouesses ? Peut-être dans la sombre cavité d'un puits dissimulé en quelque mystérieux couloir du mausolée; peut-être demeure-t-elle cachée avec une astuce extrême dans un obscur recoin du massif montagneux. Et tous ces grands monarques des illustres XVIIIe et XIXe dynasties dont les soldats de Cambyse n'ont pu violer la retraite impénétrable, quel asile inconnu abrite leurs restes embaumés? Ah! puissent leurs paisibles dépouilles échapper aux cupides recherches du fellah et aux fouilles implacables du savant!

Dormez votre éternel repos, superbes Pharaons, dans la triple gaîne dorée et enluminée de vos sarcophages de granit; dormez au fond de vos splendides syringes et de vos funèbres palais, dont chaque paroi immortalise pour vous seuls, en traits majestueux, vos célèbres campagnes, vos exploits mémorables, vos triomphes éclatants sur les Khétas, les Libyens, les Kouschites, les Rotennou! Jouissez de vos tombeaux, fameux conquérants qui avez élevé si haut le nom de l'Egypte, qui, emportés sur des chars rapides, avez conduit vos armées victorieuses des confins de l'Inde au cœur de l'Ethiopie, à travers les déserts brûlants, les monts glacés et des gorges réputées jusqu'alors infranchissables!

Que rien ne trouble votre sommeil dans la nuit sépulcrale, intrépides guerriers, que ne faisaient reculer ni les pesantes massues des Barbares coiffés du casque cornu, ni les flèches empoisonnées des Nègres vêtus de peaux de léopards! Que nul bruit ne secoue votre torpeur, hiérophantes austères et

érudits, vous qui, doctement initiés à tous les mystères interdits au vulgaire, adoriez sous d'étranges symboles un Dieu unique et immortel, « le seul générateur dans le ciel et sur la terre « qui ne soit pas engendré ! » Reposez en paix enlacés dans le suaire de vos bandelettes, scribes infatigables, qui avez établi des lois si sages qu'elles ont servi de modèles aux législateurs des peuples les plus civilisés !

Mais vous tous, grands et petits, rois et sujets, enfants de l'ancienne Egypte, ne franchissez pas le seuil de vos hypogées et de vos tombes; car à travers vos yeux d'émail vous pourriez voir Mahomet substitué à Ammon-Râ, le croissant au disque ailé; au lieu de l'obélisque qui paraît élever la pensée de l'homme, la coupole qui semble l'écraser; à la place d'un souverain vénéré et redoutable, un prince en tutelle, vassal et gouverneur révocable; auprès des ruines de vos temples grandioses, festonnés d'hiéroglyphes, rehaussés des majestueuses figures des dieux, vous verriez de fragiles mosquées badigeonnées de versets du Coran et vides de toute image divine que bannit du sanctuaire une religion sans âme ! Enfin, au lieu d'une nation brave, fière et indépendante, vous trouveriez un peuple craintif, à demi courbé sous des maîtres et presque résigné à la servitude !

NOTA. — J'avais quitté l'Egypte depuis quelques mois, lorsqu'à mon retour en France j'appris la nouvelle d'une merveilleuse trouvaille faite sur les indications de Maspero et sous les auspices de Brugsch-bey, près du temple même de Deïr-el-Bahari; c'est là, peut-être, la plus extraordinaire découverte opérée dans la vallée nilotique depuis l'exhumation du Sérapéum par Mariette, en 1850. Les fouilles pratiquées en cet endroit ont mis au jour tout un panthéon funèbre : trente-six momies royales; et sur les gaînes des cercueils on a pu déchiffrer les cartouches des plus célèbres Pharaons. C'était d'abord Sognouri, qui engagea la lutte contre les Hyksos, et Ahmès, le libérateur, qui eut la gloire de les chasser d'Egypte, dix-sept cents ans environ avant l'ère chrétienne. Puis figurait Aménophis I, dont les habiles campagnes amenèrent la soumission de l'Ethiopie. Dans la cage de verre de ce monarque, parmi des fleurs de nuances si éclatantes qu'on les eût dites séchées d'hier, se trouvait une grande guêpe, aussi fort bien conservée, et qui avait peut-être butiné, il y a trente siècles, dans les parterres du pharaon. Parmi les autres corps embaumés on remar-

quait Thoutmès I, qui commença l'ère brillante des conquêtes asiatiques, et Thoutmès III le Grand, constructeur du magnifique temple de Médinet-Abou que nous avons admiré, et dont la momie fort endommagée était brisée en plusieurs morceaux.

A côté gisaient les restes de Séti I, le second et vrai fondateur de la XIXe dynastie, le prince qui a bâti le curieux temple à sept nefs d'Abydos.

Mais la momie dont la découverte a la plus grande valeur historique est celle de Ramsès II, dont l'illustration résume pour ainsi dire la gloire des Pharaons. Ainsi l'on connaît aujourd'hui les traits mêmes du héros légendaire, que des effigies plus ou moins hiératiques avaient vaguement révélés à la postérité : la tête de Sésostris est allongée, le front bas, le nez busqué comme celui des Bourbons, les pommettes sont saillantes, les lèvres charnues, les mâchoires puissantes, le menton est très haut, la peau jaunâtre et tachetée de noir. « En résumé, écrit Maspero, le masque de la momie donne « très suffisamment l'idée de ce qu'était le masque du roi vivant : une « expression peu intelligente, peut-être légèrement bestiale, mais de la « fierté, de l'obstination et un air de majesté souveraine qui perce encore « sous l'appareil grotesque de l'embaumement. »

Un autre groupe comprenait des grands-prêtres d'Ammon. D'abord on fut tout étonné de voir les restes des plus fameux Pharaons réunis pêle-mêle à ceux de simples pontifes ; mais Maspero en a donné une explication très plausible.

Lorsque l'Egypte pencha vers la décadence et que la foi, comme la crainte religieuse, s'affaiblit dans les esprits, la misère grandissant, des bandes de voleurs se mirent à fouiller les hypogées des rois et des Grands pour en retirer l'or et les objets précieux accumulés dans les nécropoles. Afin d'éviter ces profanations sacrilèges, les prêtres transportèrent les momies royales d'une syringe à l'autre, et ils finirent par les cacher mystérieusement, et sans doute à la hâte, au fond du puits de Deïr-el-Bahari, sépulture déjà réservée aux pontifes d'Ammon ; voilà comment les Pharaons se trouvaient confondus avec cette famille sacerdotale dans une tombe commune.

Une autre remarque fort intéressante, c'est qu'à tout nouveau transfert la dépouille du monarque était enveloppée d'autres bandelettes, le cercueil redoré et recouvert de fraîches couleurs.

« C'est ainsi, dit M. Rhoné, que Sésostris, dont les reliques attiraient « peut-être une vénération spéciale, est en possession d'un cercueil neuf, « très postérieur à son temps et qui n'a pas été terminé ; le bois de la « gaîne est resté à l'état naturel, il n'a reçu ni peinture ni dorure. C'est « bien un cercueil de roi, car le personnage représenté porte au front « l'uréus sacré, et, de ses deux mains croisées sur la poitrine, tient le fouet « et le crochet pastoral d'Osiris ; or, les rois étant dieux pouvaient seuls se « faire représenter sous la forme d'Osiris. »

C'est tout proche de cette même cachette de Deïr-el-Bahari qu'en 1891

M. Grébaut, l'érudit égyptologue, qui pendant plusieurs années a dirigé avec tant de distinction les fouilles et le musée de Boulaq ou de Gizèh, a également exhumé des profondeurs d'un puits deux cents pontifes et prêtresses d'Ammon, appartenant pour la plupart à la XXIIe dynastie appelée *bubastite*, et qu'on transporta, sans doute, dans ce caveau pour les préserver des indignes perquisitions des voleurs.

Assurément ces découvertes sont des plus précieuses pour les savants qui trouvent là des indications d'un puissant et rare intérêt sur la chronologie, l'histoire ou les mœurs de l'ancienne Egypte, mais on ne saurait maîtriser un pénible sentiment de tristesse en pensant que tous ces illustres morts, ces Pharaons, ces princesses, ces pontifes sont arrachés, par un motif de curiosité profane, à leur quiétude sacrée qu'ils croyaient éternelle et inviolable. Ausi peut-on leur appliquer le mot profond de Bossuet : « Ils n'ont « pas joui de leurs sépulcres ! »

Hermonthis. — Esnèh.

Il faut pourtant s'arracher aux beautés architecturales de Thèbes, où nous devons faire halte lors de notre voyage de retour. Nous prenons congé de l'aimable et complaisant agent consulaire de France; le « Lohengrin, » bien reposé et pourvu de fraîches provisions, se fait place au milieu de la flottille de dahabiehs amarrées à la rive, et le vent qui gonfle nos voiles nous donne l'espoir de parcourir rapidement la courte distance qui sépare Thèbes d'Esnèh, la station suivante.

Pendant quelque temps encore il nous est donné de contempler l'incomparable panorama de la vallée et du semis de ruines que nous avons visitées avec un respect quasi-religieux : à notre droite la colonnade de Louqsor, et au-dessus les cimes des pylônes de Karnak qui jaillissent des bouquets de bois ; à gauche le vaste cirque de montagnes qui enserre et domine les nécropoles, imposant dans sa majesté morne et stérile, et dont l'arc, à mesure qu'il se perd dans le lointain, semble s'élargir de plus en plus. Les colosses de Memnon, à la stature altière comme celle de rois superbes et qui paraissent régner en dominateurs sur la plaine verdoyante, eux aussi se rapetissent et ne forment bientôt plus que des points grisâtres sur l'émeraude des champs ; enfin le Nil fait un coude et la ville d'Ammon a disparu à nos regards presque attristés.

Voici sur la berge occidentale le village d'Erment, autour duquel s'étendent de vastes plantations de cannes à sucre et où s'élève une importante raffinerie, dont nous voyons les « obélisques fumants ». Le sol de la vallée nilotique se prête

merveilleusement à ce genre de culture. Un hectare de bonne terre rapporte, année moyenne, 80 à 100,000 kilogrammes de cannes. Il y a trois ans la superficie des terrains ainsi plantés (1) atteignait 15 à 16,000 hectares, donnant un produit de 57,000 tonnes environ d'une valeur de 23 millions. Mais ces usines exigent des capitaux si considérables pour l'établissement et l'exploitation qu'elles n'existent que sur les vastes domaines princiers ou khédiviaux, vrais *latifundia* modernes. A une certaine époque, des membres de la famille de Méhémet-Ali et des pachas ont été pris d'un beau zèle pour cette industrie. Ainsi le prince Halim et Mustapha-Pacha, pour ne citer que ceux-là, y ont englouti des fortunes.

Les propriétés du domaine vice-royal, aux environs d'Erment, servent à l'alimentation de la raffinerie, pourvue d'ailleurs d'un outillage perfectionné. Lorsqu'Ed. About y passa, vers 1870, un fellah qu'il interrogeait lui dit : « Plaise à Dieu « que notre Seigneur (Ismaïl-Pacha) tire un jour de ses biens- « fonds le revenu qu'il a droit d'en attendre ! Il sera le plus « riche propriétaire du monde civilisé ; il n'aura plus besoin « de lever des impôts; c'est lui qui, sur sa fortune privée, « viendra en aide au peuple d'Egypte ». La prédiction ne s'est guère réalisée ; il eût fallu, en tout cas, que la manufacture d'Erment rapportât de fabuleux bénéfices pour boucher les crevasses formidables que le prodigue vice-roi faisait sans cesse dans les finances égyptiennes.

Nous n'élevons, pour notre part, aucune objection à ce que les khédives augmentent ou diminuent leurs ressources au moyen de l'industrie sucrière; mais il est permis de regretter que les constructions de ces usines se fassent parfois au détriment des grandioses édifices de l'antiquité. Ainsi, pour bâtir les murs de la grande raffinerie d'Erment, un barbare gâcheur de plâtre n'a pas hésité à dépecer le noble sanctuaire du temple d'Hermonthis et à sacrifier de fort beaux bas-reliefs du *mammisi*, suivant d'ailleurs en cela l'exemple donné par

(1) Ceci était écrit en 188[illegible].

Ibrahim-Pacha qui éleva une sucrerie avec les débris d'Antinoë.

La bourgade actuelle occupe en effet l'emplacement de l'antique Hermonthis (*On* du Midi), en ancien égyptien *An-Menth*, d'où est venu l'arabe Erment, jadis chef-lieu d'un nome important sous les Ptolémées et les Romains, et dont les origines remontent aux âges préhistoriques. On a retrouvé aux alentours les restes d'un ancien temple datant sans doute de Thoutmès III, l'illustre conquérant ; mais les Lagides bâtirent un autre sanctuaire à Hermonthis, un siècle environ avant notre ère. Heureusement Champollion a pu étudier cet édifice religieux, que les procédés peu conservateurs de l'industrie moderne n'ont démoli que plus tard. Le père de l'égyptologie s'assura, comme il le raconte tout crûment : « que ce temple a été construit sous le règne « de la dernière *Cléopâtre*, fille de Ptolémée Aulétès, et en « commémoration de sa grossesse et de son heureuse déli- « vrance d'un gros garçon, Ptolémée Césarion, le fruit de sa « bénévolence envers Jules César, à ce que dit l'histoire. »

Ce monument était donc un *mammisi* ou sanctuaire consacré à l'accouchement. Un tableau, aujourd'hui détruit, y représentait la déesse Ritho, *Soleil des deux mondes*, l'épouse de Mandou, mettant au jour le dieu Harphré, *Horus enfant*, symbole de l'astre solaire à son lever, avec l'assistance d'Ammon-Râ et de la déesse Soven, la Lucine égyptienne. A ces couches divines était aussi présente la célèbre Cléopâtre, dont la propre délivrance ne devait être, dans l'esprit des prêtres, qu'une imitation de celles-ci. Les pontifes d'Hermonthis s'y entendaient à flagorner leur belle souveraine ainsi que son illustre amant, le plus grand des héros romains. D'ailleurs, dans l'ancienne Egypte rois et dieux n'étaient-ils pas comme confondus dans un même panthéon, et la flatterie sacerdotale pouvait-elle faire moins pour la plus séduisante des reines ? Quant à cet infortuné Césarion (fruit des amours illégitimes de la charmeuse par excellence et de l'illustre capitaine), proclamé à treize ans roi de Chypre, d'Egypte et de Célésyrie, une fin

tragique et prématurée lui était réservée; le petit Horus devait voir de bonne heure son astre décliner et sombrer tout sanglant à l'horizon. La destinée semble s'être toujours acharnée après les descendants des grands conquérants, qu'ils s'appellent Alexandre Ægus, Césarion ou le duc de Reichstadt; sans doute l'humanité, cruellement décimée par ces implacables faucheurs d'hommes, se venge des barbares hécatombes des pères sur leurs fils, victimes expiatoires !

Comme on approche d'Esnèh, la vallée s'élargit sensiblement; voici sur la route occidentale la petite ville coquette devant laquelle le « Lohengrin » fait halte et où nous passons quelques heures agréables. C'est l'ancienne Latopolis des Grecs, ainsi nommée du poisson *latus* qu'on y vénérait et dont l'image figure sur les monnaies du nome; cette cité est désignée dans les inscriptions hiéroglyphiques comme *Sni* ou *Sené*, d'où est dérivé naturellement le nom de la ville arabe Esnèh, aujourd'hui chef-lieu de province, centre industriel et commercial, peuplé de 6 à 7,000 habitants, parmi lesquels domine l'élément copte. De jolis jardins embellissent l'aspect animé de la localité qu'entourent de riches plantations de cannes à sucre; au milieu de cette riante et fertile campagne se détachent de-ci de-là de beaux palmiers-doum. Sur le bord opposé du fleuve quel contraste ! Plus de cultures ni de végétation, mais les montagnes moroses qui plongent dans le Nil leurs pieds arides et dénudés.

En parcourant les rues, nous voyons les ouvriers occupés à teindre en indigo des toiles de coton fabriquées sur place et dont l'Egypte fait un important usage. On y tisse en outre des châles appelés *melayèhs;* les poteries de l'endroit sont aussi fort recherchées; mais Esnèh doit surtout sa réputation aux almées qui l'habitent. Nulle autre ville de la vallée nilotique n'en compte autant ni d'aussi renommées. Les *ghawazi*, comme autrefois les Juifs du *ghetto*, sont parquées dans un quartier à part et retiré. Enfin Esnèh, en plus de ses bohémiennes chanteuses et de ses bayadères, possède encore une curieuse corporation, celle des conteurs populaires, que l'on

retrouve également en Sicile; mais, au lieu de faire comme à Palerme ou à Catane le récit des exploits du vaillant comte Roger et de ses preux Normands contre les cruels Sarrasins, ces artistes de la parole à Esnèh vont en général par deux: l'un joue du *rebeck*, sorte de viole, et l'autre narre devant un auditoire attentif tantôt les passages les plus pathétiques du *roman d'Antar*, appelé l'Iliade de l'Arabie, tantôt les aventures chevaleresques d'Abou-Zeid.

En nous promenant dans la ville, après avoir traversé une grande place, décorée d'édifices, et enfilé une ruelle assez malpropre, nous sommes tout surpris de nous trouver soudain en face d'une rangée de magnifiques chapiteaux s'élevant de quelques mètres au-dessus de la chaussée. Nous avons devant nous le *Grand Temple* d'Esnèh qui a longtemps servi de magasin à coton. Ce vaste sanctuaire gît enseveli aux trois quarts au milieu de la ville qui en recouvre les cours, les chambres, les pylônes, enfouis sous les masures des fellahs, elles-mêmes bâties sur les amas de sables et les dépôts limoneux du fleuve. Que les égyptologues et les artistes rendent encore grâces à Méhémet-Ali qui, lors de son passage à Esnèh en 1842, fit déblayer le portique du pronaos englouti sous des monceaux de décombres et de détritus! Mais les marchands de la localité continuent à y entasser leurs sacs de blé et leurs balles de coton, qui cachent les motifs les plus charmants de superbes chapiteaux.

Ce monument ne remonte qu'à l'époque ptolémaïque; mais peut-être avait-il été érigé sur les débris d'un sanctuaire construit sous Thoutmès III : c'est du moins la supposition qu'a faite Champollion. Le temple était consacré à la triade protectrice de la ville : Khnouphis, dieu de la cataracte, « seigneur du pays d'Esnèh, créateur de l'univers, principe vital « des essences divines, soutien de tous les mondes, etc. », la déesse Nebouaï, la Neith du nome, et le jeune Karpékhroti. Je descends dans cette catacombe par un méchant escalier en bois de palmier et aux marches branlantes. Le vaste souterrain est mal éclairé, la lumière n'y pénétrant que par les

vides des entre-colonnements. Au bas des degrés je me trouve au milieu d'une salle hypostyle soutenue par vingt-quatre colonnes en grès, alignées sur trois rangs comme à Dendérah. On peut voir sculptés sur la porte, sur la corniche et les piliers les cartouches et les images d'un grand nombre d'empereurs, tels que Tibère, Vespasien, Titus, Trajan, Antonin, Septime Sévère et Géta; le nom de ce dernier César fut martelé par ordre de son propre frère et assassin : Caracalla. Ces inscriptions prouvent que, si les deux Ptolémées Philométor et Evergète commencèrent l'édifice, la construction n'en fut achevée que sous la domination romaine.

Les chapiteaux, surmontés de vastes dés carrés, portant eux-mêmes les poutres des architraves et les immenses dalles du plafond, montrent une grande pureté de style; leur suprême élégance et leur luxuriante diversité charment le regard du spectateur. Le fond de l'ornementation reste le même : la tête d'un palmier ; mais quelle opulente variété dans les ravissants motifs qui viennent se greffer dessus, tels que lotus épanouis, ceps de vigne enlacés, régimes de dattes, champignons ou spécimens de flore aquatique!

Quant aux colonnes, leur fût cylindrique, établi sur des bases rondes, va en s'amincissant légèrement vers le haut. Tout est sculpté dans ce portique: les hiérogliphes s'enroulent autour des piliers, du piédestal au sommet; des bas-reliefs couvrent les corniches, la voûte, les parois jusqu'aux jambages et aux linteaux des portes. Malheureusement toutes ces entailles accusent une lamentable décadence : « la sculpture « de la salle est détestable, écrit Mariette, et la rédaction des « textes est si mauvaise, si entrecoupée de jeux de mots, de « calembours, de lettres détournées de leur valeur, qu'il faut « une attention soutenue et presque une aptitude spéciale « pour deviner le sens des phrases qui se cachent sous la « pitoyable écriture dont nous avons des échantillons sous « les yeux. »

Je suis frappé du contraste que présentent dans le temple d'Esnèh l'architecture et la glyptique. Autant le premier art

s'y épanouit libre, divers, délicat et hardi à la fois, autant le second se montre embarrassé, lourd, dégénéré, presque grossier. L'architecture égyptienne a beaucoup gagné et s'est comme rajeunie au contact vivifiant de la Grèce, dont le génie délié, j'allais dire éthéré, a donné aux colonnes des naos de la légèreté et de la sveltesse, a fait circuler l'air, la grâce et le mouvement dans la végétation trop touffue des chapiteaux; au contraire, l'influence hellénique (sous l'empire de quelles causes ?) a nui à l'antique perfection de la sculpture hiératique en faisant perdre au ciseau abâtardi des artistes ses belles traditions de netteté, de finesse et de franchise.

Gebel-Silsilèh — Ombos — Les Ruines.

Si le vent continue à se montrer propice, nous filerons d'une seule traite jusqu'à la première cataracte; ce n'est pas que les monuments dignes d'être visités manquent entre Esnèh et Assouan; mais il faut profiter de la brise, souvent capricieuse, pour avancer notre voyage; au retour, quand les voiles seront carguées, nous aurons tout le loisir de faire arrêt à notre guise.

Nous passons donc devant El-Kab, bourgade bâtie sur l'emplacement de l'*Eléthyia* des Grecs, la cité de Lucine, où l'on peut voir encore, nous dit le drogman, une très vieille enceinte de briques crues, presque intacte, remparts qui environnaient l'antique *Nekheb;* cette place forte commandait la gorge par laquelle débouchaient autrefois les pillards *Herouscha*, ancêtres des Bisharis modernes. El-Kab est connu surtout par ses grottes sépulcrales, dont la plus renommée est celle d'Ahmès, « le chef des nautoniers », qui, au début de la XVIIIe dynastie, comme le portent les inscriptions, accomplit des actions d'éclat dans la guerre d'indépendance contre les Pasteurs, contribuant à la prise de la forteresse d'Avaris enlevée aux Hyksos, et reçut du pharaon, son homonyme, entre autres marques de faveur, des colliers d'or pour prix de sa bravoure signalée.

Quelques lieues plus loin nous apercevons à une petite distance de la berge de gigantesques pylônes qui de loin donnent l'illusion des tours carrées d'une cathédrale. C'est Edfou, magnifique spécimen de l'architecture ptolémaïque, le mieux conservé des temples égyptiens; nous nous proposons de l'examiner en détail en descendant le Nil.

La dahabièh continue lestement sa route vers le sud : les montagnes parallèles qui enserrent la vallée nilotique vont se rapprochant de plus en plus, et à Gebel-Silsilèh l'espace très diminué qui les sépare n'a guère que cinq cents mètres. D'après une tradition très ancienne les falaises, bordant les deux rives, auraient formé jadis un seul massif, et le Nil, forçant par un labeur séculaire le passage à travers les rochers de grès, aurait fini par creuser son lit dans le défilé actuel, comme il avait déjà brisé les blocs granitiques de la cataracte de Syène à sa première entrée en Egypte.

La légende rapporte aussi qu'une chaîne tendue entre les rochers des deux rives barrait autrefois le fleuve ; et c'est de ce fait supposé que le nom de la localité tirerait son origine, Silsilèh voulant dire *chaîne* en arabe. La navigation d'ailleurs est assez périlleuse dans ces parages, que redoutent toujours les pilotes, et où les eaux pressées entre les falaises escarpées se précipitent rapides et impétueuses ; cependant nous ne résistons pas au désir de faire halte à ce site sauvagement pittoresque. Mais ce qui nous tente surtout c'est la visite des immenses carrières qui ont rendu le *Gebel* célèbre et d'où sont sortis la plupart des temples antiques et en particulier ceux de Thèbes. On trouve ces curieuses excavations des deux côtés du Nil, mais les plus considérables s'étendent sur la rive orientale. Les unes forment des galeries creusées dans les entrailles de la roche, les autres sont à ciel ouvert, disposées en avenues et en cirques, superbes murailles polies de vingt mètres de haut, taillées à pic, ou bien formidables assises de pierres ménagées en étages successifs. J'admire le soin surprenant, l'art merveilleux avec lequel les carriers exploitaient le grès, en faisant toujours choix du grain le plus fin et le plus favorable. « Il semble, dit Mariette, qu'on ait débité « la montagne par morceaux réguliers comme un habile char- « pentier débite en planches le tronc d'un arbre précieux. »

Il était midi ; le soleil au milieu de sa course dardait ses rayons brûlants sur les parois lisses de ces gouffres changés en fournaises, et la chaleur était insupportable. Quel silence

aujourd'hui dans ces carrières désertes, là où résonnaient, aux temps florissants des Ramsès, la pioche et le ciseau des ouvriers courbés par légions sous leur rude labeur ! Pas une voix humaine, pas un chant d'oiseau, nul bruit ne vient égayer ces latomies pharaoniques, ces vides énormes comblés jadis par les blocs colossaux transformés dans les splendeurs architecturales de Louqsor, de Karnak, du Ramesséum, de Médinet-Abou; et, comme Ampère, j'aurais pu m'écrier : « Et « moi j'étais à cette heure enfoui dans les entrailles profondes « qui, déchirées pendant des siècles, ont enfanté ces merveilles « de Thèbes ! »

Notre barque nous déposa ensuite sur la rive opposée, riche en stèles et en spéos fort intéressants; en effet, beaucoup des excavations sont devenues des hypogées ou des sanctuaires. Un spéos surtout attire nos regards : la façade composée de quatre piliers massifs porte le cartouche d'Horus ou d'Horemheb, qui a bâti la colonnade de Louqsor; ces colonnes très simples, la porte principale décorée de belles sculptures et ourlée d'un linteau sur lequel se déploie le globe ailé, tout cet ensemble, se détachant avec vigueur, est d'un aspect imposant au milieu des rochers qui surplombent la chapelle ou des quartiers de grès écroulés à l'entrée, pendant que les flots furibonds mugissent au pied.

A l'intérieur de la grotte deux tableaux sculptés dans les angles méritent une mention spéciale. L'un offre l'image d'une déesse (sans doute Isis ou Hathor, Vénus égyptienne), nourrissant de son lait le petit Horus, en présence d'Ammon-Râ assis et du dieu Sébek debout. La douceur, la grâce candide, l'aimable noblesse exprimées par ce groupe en font une des œuvres les plus exquises qu'ait produites le ciseau égyptien ; et nous ajouterons avec M. Charles Blanc : « s'il y a « quelque part des sculptures plus belles, ce n'est pas ici du « moins qu'on les imagine ou qu'on les regrette. » Après avoir vu ce délicieux bas-relief, on ne saurait s'élever avec trop de orce contre le préjugé si répandu qui attribue sans distinction à toutes les sculptures des époques pharaoniques une raideur

de convention et une solennité aussi compassée qu'impassible.

L'autre tableau montre une scène triomphale, retracée plusieurs fois sur les murs d'autres monuments : le roi Horus rentre glorieusement dans sa patrie après ses victoires sur les guerriers de Kousch. Le pharaon est porté sur un superbe palanquin par les Grands du royaume; des flabellifères éventent sa face grave, rayonnante de majesté ; il reçoit les hommages empressés des pontifes et des hauts fonctionnaires prosternés à ses pieds. Des soldats, le bouclier sur l'épaule, s'avancent au son des trompettes devant le vainqueur, que suit une troupe de captifs éthiopiens dont l'attitude et les traits révèlent l'effroi. C'est une page d'histoire à grande allure, c'est une fresque lapidaire exécutée de main de maître.

Un quart d'heure de marche nous amène à deux chapelles situées à l'extrémité des excavations, et qui datent de Ramsès II et de son fils Ménephtah ; d'élégantes colonnes à boutons de lotus en décorent l'entrée. Les inscriptions hiéroglyphiques taillées sur les parois sont des hymnes d'une belle inspiration poétique en l'honneur du dieu Nil, du céleste fleuve *Nenmoou* qui, au dire de Cicéron dans son *Traité sur la nature des dieux*, était le père des principales divinités de l'Egypte. Le barde salue le Nil, « qui donne la vie à l'Egypte » — « le fournisseur de blé et d'orge » ; il lui adresse des louanges comme au grand dispensateur des bienfaits dont est comblé son pays. Plus tard Ennana, qu'Ebers appelle le plus grand, après Pentaour, des poètes de la *maison de Ramsès*, devait s'inspirer de cette composition pour chanter en strophes dithyrambiques le Nil déifié, « le bienfaisant Hâpi ». Ce curieux spécimen de l'antique poésie sous les Pharaons nous a été transmis par le papyrus *Sallier* que Maspero a traduit.

Dès notre retour sur la dahabièh le reïs donne le signal du départ ; mais, le crépuscule et la nuit arrivant bientôt, force nous est de cesser la navigation; le « Lohengrin » vient mouiller à la plage inculte et déserte, à quelques kilomètres du Gebel-Silsilèh. Fatigués de notre promenade aux carrières

par une chaleur accablante, nous comptions sur un sommeil tranquille et réparateur. Mais nous avions dormi à peine deux ou trois heures que je fus réveillé en sursaut par un brouhaha épouvantable : cris des matelots, imprécations du capitaine, grand bruit de manœuvres. Que se passe-t-il donc ? Est-ce que des corsaires, comme au bon vieux temps, la hache à la main, tenteraient l'abordage de notre cange, et le reïs commande-t-il le branle-bas de combat ? Un peu plus je vais saisir mon fusil pour accourir à la rescousse. Mais j'ai vite l'explication de tout ce tumulte : des deux amarres l'une vient de se rompre sous l'effort de la tempête déchaînée avec violence et qui jette contre les flancs de la dahabièh les flots soulevés et furieux. En outre la nuit est plus noire que la poix, et les *machallahs* (bâtons résineux) s'éteignent à mesure qu'on les rallume. Le moment est critique : si l'autre câble cède, c'en est fait de la barque ; rebelle à toute direction, entraînée en arrière vers le Gebel-Silsilèh par la force aveugle du courant, elle va rapidement, jouet des vagues, se briser en mille pièces contre les roches abruptes du terrible défilé.

Par bonheur, la première amarre résiste à l'ouragan et l'équipage réussit à fixer solidement la seconde sur la berge. Aussi le reste de la nuit se passe-t-il sans autre alerte, bien que tout le monde à bord, je présume, n'ait pu dormir que d'un œil. C'était sans doute un avertissement du malheur qui nous attendait en amont sur le Nil quelques semaines plus tard. Le méchant dieu Sébek, à la tête hideuse de crocodile, divinité du nome de Silsilis et d'Ombos, n'avait pas encore trouvé le moment venu pour dévorer sa proie. Le lendemain, dès l'aube, le capitaine faisait mettre à la voile, pressé de quitter ces parages dangereux et inhospitaliers.

Bientôt le vent tombe, après la bourrasque vient l'accalmie et le « Lohengrin » n'avance que péniblement ; aussi le jour touche-t-il à son déclin, lorsque nous arrivons à un méandre où le fleuve s'élargit pour laisser diviser son cours par la grande île de Mansourièh. La barque s'engage dans le chenal et soudain apparaissent à gauche les ruines imposantes de

Kôm-Ombo (le tertre d'Ombos), couronnant une butte sablonneuse qui se dresse à pic au-dessus du Nil. Là, dans la plaine environnante jadis cultivée, aujourd'hui stérile, florissait une ville populeuse, capitale du nome ombite, dont dépendait Silsilis. Juvénal cite Ombos à propos des guerres acharnées que ses habitants livraient aux gens de Tentyris (Dendérah). Les premiers, en effet, comme nous l'avons dit, avaient une profonde adoration pour le crocodile vénéré sous la forme de Sébek, une des divinités de la triade locale, tandis que les seconds poursuivaient le dieu-amphibie de leur haine implacable. Toute trace de ce centre important a disparu ; le désert a tout enseveli : maisons, palais, édifices, que recouvrent souverainement les sables envahisseurs. Sur l'emplacement de la cité enfouie les pauvres riverains avaient élevé les cahutes d'un village ; le monstre désertique n'en a fait qu'une bouchée. Un autre ennemi, agent de destruction aussi patient et continu, c'est le fleuve ; ses eaux rongent sourdement la berge et sapent sans répit la base de la colline, fière encore de porter les sanctuaires mi-écroulés de Kôm-Ombo, ultimes débris de la célèbre *Ville d'or* égyptienne *Noubi.*

Ces deux temples, œuvre primitive de Thoutmès III, puis restaurés sous la XXe dynastie et reconstruits par les Lagides, portent les cartouches de divers Ptolémées, tels que Philométor, Evergète II et enfin Dionysos, le frère et l'époux infortuné de la fameuse Cléopâtre, dénommée *Typhœna* sur les frises du pronaos, et qui acheva le monument. Champollion appelle cet édifice une seconde édition ; c'est plutôt une troisième qu'il faudrait dire. Une originalité de structure singularise Ombos parmi tous les autres monuments religieux de l'ancienne Egypte ; dans le sens de son axe il est divisé en deux parties symétriques, formant des sanctuaires juxtaposés ; ainsi on remarque deux portes principales qui font face au Nil, et ornées chacune d'une frise distincte ; double est la dédicace, double le naos, et les chambres ouvrant sur la salle hypostyle sont bipartites. Cette bizarre ordonnance de temples jumeaux s'explique par le culte rendu simultanément

aux deux divinités ennemies : dans la moitié de droite, la plus noble, on adorait l'éternelle lumière, Horus, l'*Aroëris* des Grecs ; l'autre portion, celle de gauche, était dédiée aux ténèbres personnifiées par Sébek (Χρόνος, Saturne), l'animal sacré à tête de crocodile. Ainsi on honorait à Ombos les deux génies opposés, les principes hostiles par essence, l'un emblème malfaisant de la nuit, de la mort et de la destruction, l'autre symbole rayonnant de lumière, de vie et de fécondité.

Mais qu'importe après tout cette contradiction, peut-être apparente simplement, dans le panthéisme égyptien ? Que les érudits cherchent à l'approfondir ! Que d'autres aillent scruter les hérioglyphes des sanctuaires d'Ombos et y démêler, s'ils le peuvent, la part qui revient à chaque Lagide, dans la restauration ou l'embellissement des temples accolés, depuis Ptolémée V Epiphane jusqu'à Ptolémée XII Dyonisos ! Pour ma part je ne veux garder de ce site qu'une impression toute de suave et poétique tristesse.

Comment oublier cette merveilleuse apparition, lorsqu'empourprée des mourantes lueurs du couchant se dressa soudain à nos yeux, au faîte de la colline nue et silencieuse, cette noble ruine penchée sur l'abîme, suspendue au-dessus du fleuve avide qui gronde en guettant sa proie? Ce temple croulant, à moitié englouti sous les sables impitoyables, n'est-ce pas l'image mélancolique de l'Egypte ancienne, elle aussi dévorée, dévastée par des conquérants non moins barbares que le désert ? La nuit sereine est venue : les molles clartés de la lune estompent tendrement les superbes colonnes aux tiges élancées qui enroulent leurs fûts. Sous les reflets argentés de Phœbé se détachent au milieu des ombres les architraves balafrées, tout incrustées d'entailles figuratives ; une lumière fantastique inonde de blancheurs lactées les adorables chapiteaux enguirlandés de belles fleurs meurtries ou festonnés de lotus qui évasent douloureusement leurs calices mutilés.

J'aime les ruines sur cette vieille terre des Pharaons et des Ptolémées : si les édifices s'élevaient encore intacts et rayon-

nants, leur splendeur, traversant les siècles pour survivre à la décadence de l'Egypte, ne paraîtrait-elle pas une cruelle ironie en face de l'abaissement du malheureux peuple asservi et odieusement exploité depuis deux mille ans ? Lorsque le pauvre fellah, écrasé d'exactions et courbé sous la misère, lève ses regards dolents vers ces ruines majestueuses, témoins désolés d'un si glorieux passé, il me semble qu'entre elles et lui doit s'établir je ne sais quelle mystérieuse et douce sympathie, comme un suave accord de tristesse.

Le lendemain, comme la dahabièh file vers Assouan, je contemple encore ces restes grandioses d'Ombos, dorés cette fois par les premiers feux du soleil et qui mirent dans l'azur du Nil leur face placide. Je me prends à songer que le flot, échappé des lointaines profondeurs du Soudan, va porter jusqu'à la mer l'auguste reflet de ces sublimes débris entrevu sur son mobile et fuyant miroir !

Assouan.

ELÉPHANTINE — LE BAZAR.

A mesure que l'on approche de la Nubie, le paysage change et prend un aspect aride, presque sauvage. Ce ne sont plus ces larges vallées riches de moissons, qui s'étendent au loin jusqu'aux pentes des monts arabiques ou des hauteurs de la Libye, ces rives fertiles, ombragées de palmiers étageant leurs longs rameaux en charmants panaches. Le Nil ne déploie plus l'ampleur de sa nappe orgueilleuse; mais son cours serpente entre des montagnes décharnées; les deux chaînes, comme nous l'avons dit, se resserrent et viennent baigner leurs pieds brûlants dans les fraîches eaux du fleuve. C'est à peine si de temps à autre apparaît quelque bande de terre où végète une maigre verdure, desséchée par les ardeurs d'un soleil torride. Les sables descendent en torrents jusqu'à la berge et disputent à l'infortuné fellah le peu de culture qui reste. Les dattiers eux-mêmes se font rares; le tronc aminci, la chevelure courte et clairsemée donnent à ces arbres un air triste et malingre. La nature aussi n'a plus la même couleur : à la nuance jaune ou grisâtre du grès succède la teinte noire ou brunie des roches granitiques.

Le long d'un banc de sable un crocodile, étendu béatement, montre ses écailles rugueuses et verdâtres; effrayé par le bruit de la dahabièh, il court à la rive, plonge dans le fleuve et sa tête hideuse émerge seule par instant au-dessus des eaux. Voici une nuée de vautours qui se sont abattus sur un îlot; l'un d'eux, les ailes déployées, étreint dans sa serre crochue je ne sais quelle proie qu'il déchire de son bec sanglant; bientôt assouvi l'oiseau s'envole et un autre vient prendre sa part du cruel festin. Les bords sont presque

déserts; parfois d'un groupe de palmiers se détache un *ouadi* ou village composé de quelques misérables masures en terre. Les habitants, pauvrement vêtus, aux traits rudes et grossiers, n'ont plus cette élégance de galbe et cette finesse d'attaches qui distinguent surtout le type égyptien. A la vue des *giaours* les femmes disgracieuses cachent d'un pli de robe bleue leur laid visage au menton tatoué; les hommes, enveloppés dans un large burnous gris avec la fierté d'un consul romain drapé dans sa toge, jettent à l'équipage qui passe des regards chargés de hauteur. Ces peuplades, très ombrageuses, ennemies des Européens et impatientes de toute autorité, ont maintenu presque intacte jusqu'à ce jour leur indépendance.

Le fleuve, aux environs d'Assouan, est parsemé de vastes blocs à fleur d'eau; lorsque la nuit étend ses ombres sur le Nil, on dirait des monstres marins hérissant les flots de leurs dos énormes, des léviathans qui étalent leur croupes noirâtres. L'imagination, toujours en éveil dans les pays d'Orient, se reporte au delà des temps pharaoniques, aux périodes antédiluviennes, lorsque la terre était peuplée d'une faune gigantesque de mastodontes et d'ichthyosaures. L'arrivée à Assouan ménage au voyageur une surprise : le Nil, par l'effet d'une courbe, paraît se fermer derrière la barque; on voit se dresser devant soi la haute barrière des rocs entassés, contre lesquels les flots semblent venir se heurter en vain; on se figure volontiers que le fleuve n'a plus d'issue et que l'on navigue au milieu d'un lac. Sur la rive s'élève, brûlée par le soleil du tropique, la ville pittoresque avec ses maisons grises, que domine la tour svelte de son blanc minaret; des bosquets de nopals, d'acacias, des jardins de palmiers, quelques sycomores au feuillage touffu l'entourent et forment une gracieuse ceinture.

Assouan, la Syène des Anciens, marque l'extrême limite de l'Egypte. La petite cité détient les clés de la première cataracte, comme l'indique son vieux nom de *Soun* « celui qui donne accès » et ouvre ou ferme les portes de la Nubie; sentinelle avancée, elle a monté la garde pendant des siècles aux frontières méridionales du royaume des Pharaons. C'est là

que de tout temps est venue échouer la civilisation, dont le cours, descendant en sens contraire du Nil, se trouve brusquement arrêté par la dernière muraille des rochers et des écueils, qui des Grands Lacs à la mer contrarient dix fois la marche majestueuse du fleuve.

Par sa situation au seuil même de la Nubie Syène a joué dans l'antiquité un rôle important : pour repousser les invasions des Kouschites, des Blemmyes et d'autres peuplades barbares de l'Ethiopie les Pharaons l'avaient fortifiée. Les Romains en firent une de leurs principales places frontières; Strabon la visita; et Juvénal y fut banni par ordre d'Adrien avec le titre de préfet de légion, aux confins du monde alors connu, comme Ovide s'était vu relégué par Auguste chez les Scythes à un autre bout de l'Empire. C'est ainsi que sous la tyrannie des Césars les poètes n'avaient de choix qu'entre la plus basse adulation ou l'exil. Juvénal s'ennuya fort dans le voisinage de la zone torride et se vengea des Egyptiens en tournant en ridicule leurs superstitions et leur culte grossier pour les animaux. La tristesse du satirique latin confiné si loin du Forum, à la lisière du désert, perce dans plusieurs passages de ses poésies :

« Si la nature a octroyé à l'humanité un cœur tendre, dit-il « quelque part dans ses vers, elle l'a fait pour lui donner des « pleurs.

« C'est en effet la plus noble prérogative de la nature hu- « maine! »

Sous les Ptolémées les astronomes d'Alexandrie avaient cru que Syène était située exactement sous le tropique même, et cela parce qu'au solstice d'été un puits sans ombre, auquel la ville devait alors sa célébrité, se trouvait à midi éclairé tout entier verticalement; ils en avaient conclu que le soleil était précisément au zénith de cette localité. Des observations modernes ont permis de rectifier l'erreur, et l'on sait aujourd'hui que la position d'Assouan s'écarte légèrement du tropique du Cancer.

Aux époques lointaines, sous les dynasties memphites ou diospolites, la vigne et le pampre festonnaient les coteaux

des alentours, où l'on récoltait l'excellent vin de *Soun*, que le royal échanson versait dans la coupe d'un Thoutmès ou d'un Sésostris. Le chef-lieu du nome était alors situé dans l'île en face de Syène et s'appelait *Ab*, la ville de l'éléphant ou de l'ivoire, d'où les Grecs ont tiré le nom d'Eléphantine. *Ab* ou *Abou*, succédant sous la Ve dynastie à Memphis, devint la capitale de l'Egypte. Strabon, en parlant de l'île d'Eléphantine, dit : « Elle renferme une ville où se trouvent un « temple de Khnouphis et un nilomètre comme à Mem- « phis. » Là, en effet, où de nos jours poussent dru les blés et les orges, s'élevaient jadis deux magnifiques édifices : le temple du Nord et celui du Sud érigés par le grand Thoutmès et Aménophis III, l'un et l'autre dédiés à Khnoum ou Khnouphis à tête de bélier, « seigneur de Kenous, de Nubie et des « cataractes », qui avec les déesses Sati et Anouké y faisait l'objet d'un culte spécial. Ces sanctuaires existaient encore en partie lors de l'expédition de Bonaparte, car les membres de la *Commission d'Egypte* purent les décrire dans leur grand ouvrage. Mais, en 1822, le gouverneur d'Assouan les fit démolir et en utilisa les matériaux pour la construction du palais de Mehémet-Ali dans cette ville. De ces beaux monuments il ne reste plus qu'une porte en granit et une statue d'Osiris d'un art très défectueux.

Quant à la cité même d'Eléphantine, depuis des siècles elle a disparu ; à peine en découvre-t-on quelques traces au milieu des broussailles et de l'exubérante végétation. Aujourd'hui Eléphantine s'appelle en arabe *Geziret-el-Zaher*, l'île fleurie ; étincelant comme l'émeraude, étalant joyeusement ses riches tapis de verdure, ce parterre toujours printanier mérite bien son nom poétique. A une courte distance dans la direction du désert des monticules de sable, dorés par le soleil et couronnés de ruines, se profilent comme d'immenses coupoles sur l'azur radieux du ciel. Enfin, au dernier plan la montagne libyque déroule les chaînons de ses hauteurs arides sur lesquelles l'astre à son coucher effrange comme des dentelles d'un rose suave, pendant que sur le Nil des barques conduites par

d'habiles rameurs courent en zigzags et se jouent des écueils. Le contraste de la stérilité et de la végétation, cet heureux mélange de tons vifs et opposés donne au paysage un aspect sévère et gai à la fois, d'un charme bien particulier.

Notre dahabièh prend son mouillage en face d'Assouan et nous descendons à terre pour visiter le bazar. Au quai se trouvent amarrées de nombreuses canges, ornées de pavillons et de flammes de diverses couleurs : les unes, gaies et coquettes, avec leur mât élancé et leurs longues voiles au vent, se balancent sur les eaux comme impatientes de partir et d'affronter les périls de la cataracte ; les autres, avec leurs vergues carguées, le mât abattu et couché horizontalement pour la descente du Nil à la rame, ont un air morne et empreint de tristesse.

Le bazar d'Assouan est, après celui du Caire, le plus intéressant que j'aie vu en Egypte. Il se compose d'une longue rue étroite, sombre, protégée contre les ardeurs solaires par des nattes et des toiles bigarrées que l'on tend d'une maison à l'autre. Des deux côtés sont rangées de petites boutiques, qui ont l'apparence de larges niches : au milieu est assis le marchand, les jambes croisées, immobile comme une statue de pierre, aussi rigide qu'une figure de cire ; tout autour, à ses pieds, à ses côtés, au-dessus de sa tête, sont rangés les produits variés de la Nubie et du Soudan. Voici les parois d'une échoppe qui disparaissent sous les élégants panaches de plume d'autruche, dont les couleurs noires, grises et blanches forment une gamme de nuances des plus harmonieuses. En face des dépouilles de léopards et de chacals aux reflets fauves tapissent les murs ; plus loin sont suspendus en panoplies bizarres des trophées de piques acérées, de flèches empoisonnées, de boucliers en peau d'hippopotame, de massues en bois d'ébène, de glaives pesants à la pointe élargie, comme en devaient porter les Sicambres il y a vingt siècles. Auprès on aperçoit des bracelets d'ivoire, des vases et des pipes en terre cuite rouge vernissée, des tapis bariolés, des nattes finement tressées et de petits crocodiles desséchés, qui

bientôt sans doute iront figurer dans la collection d'un Anglais entre la zagaie d'un Hottentot fabriquée à Londres et une amphore de Pompéï de provenance non moins authentique.

A peine entré dans le bazar, je suis assailli par une bande de négrillons, qui m'importunent de leurs cris de backchich, le premier mot qu'on entende en débarquant en Egypte et le dernier qui résonne à l'oreille au départ. Le costume de ces enfants se réduit à un simple pagne de cuir agrémenté de coquilles et découpé en franges, qui leur entoure la taille; au sommet de leur tête rasée pend une petite houppe crépue ; un anneau de cuivre traverse leur nez épaté, et deux larges boucles du même métal ornent leur oreille droite. A l'extrémité de la ruelle, sur une place, des Nubiennes, assises dans la poussière, vendent des cannes à sucre, dont les Arabes se régalent avec délices. Elles sont affublées de longues robes traînantes et de voiles qui cachent tout le visage, ne laissant à découvert que deux yeux noirs brillants comme des tisons; leur chevelure retombe en tresses minces et plates ; elles portent des colliers et des bracelets de perles ou de verroterie, ainsi que de nombreuses amulettes. Dès qu'elles nous voient, elles se dépouillent à l'envi de leurs ornements et nous les offrent avec de grands gestes et une étourdissante volubilité. Nous leur laissons ces parures et les gratifions de quelques piastres qu'elles reçoivent avec une joie enfantine, en portant plusieurs fois la main à la bouche et au front en signe de remerciement.

A chaque pas on rencontre les types les plus divers des peuplades africaines : Arabes des oasis voisines, Bisharis, Shellalees, Berbers, Barabras, Abyssins, nègres venus du cœur du Soudan. Comme je retourne vers les quais, je remarque, gisants au pied d'un mur, des chapiteaux poudreux et mutilés, mais sur lesquels on peut encore reconnaître des fleurs de lotus ; reposant sur de fières colonnes, ils devaient sans doute supporter autrefois l'architrave de quelque splendide naos ; aujourd'hui ils servent de siè-

ges aux mendiants. Tout est déchu et croulé en Egypte : peuples et monuments, races et sanctuaires. Le caractère et le courage se sont affaissés comme les temples ; la ruine règne là en souveraine et y voit grandir chaque jour son empire. Seul le Nil, toujours bienfaisant, apporte chaque année dans son noir limon des trésors de fécondité, qui continuent de fertiliser le champ du pauvre fellah, comme ils fertilisaient il y a trente siècles le magnifique royaume des Pharaons !

Aux environs d'Assouan s'étendent les carrières de granit rose si renommées dans l'antiquité. C'est de là que sont sortis les beaux blocs de syénite que les Egyptiens transformaient en obélisques, statues ou sphinx pour décorer leurs admirables temples. Désireux de visiter ces carrières je pris un âne, pauvrement équipé, comme tous les baudets d'Assouan, et, quittant à regret l'ombre si agréable des sycomores, j'entrai dans l'ardente fournaise du désert. Il faut d'abord traverser des monticules de ruines et de décombres ; la poussière qui tourbillonne vous aveugle, et aucun arbuste n'intercepte les feux d'un soleil tropical qui vous brûle. Là était située l'ancienne ville arabe, prospère sous les sultans mamelouks, mais dont quelques débris et des tombes de cheiks aux coupoles délabrées marquent seuls aujourd'hui l'emplacement. Plus loin ma monture avance à grand'peine au milieu du dédale des mausolées, des tumulus, des mosquées funéraires qui peuplent la vaste nécropole : c'est la cité des morts, trois ou quatre fois grande comme celle des vivants. Rien d'aussi triste, lugubre et désolé qu'un cimetière musulman. Pas une couronne, pas une plante, pas une inscription ; la pierre nue pour tout souvenir ; rien qui ravisse l'âme à la douleur pour l'élever vers l'espérance ! Quel contraste avec ces splendides monuments, pyramides grandioses et hypogées magnifiques, que les Anciens dressaient jusqu'aux nues ou creusaient dans les abîmes de la montagne, avec l'espoir d'assurer pour toujours à leur corps enbaumé un asile inviolable ! La demeure dernière du chrétien est généralement plus simple : souvent un peu de terre suffit pour recouvrir ses restes ; mais la piété d'une mère

ou d'une épouse vient embellir la tombe de fleurs arrosées de larmes et de prières, au pied de la Croix, symbole d'immortalité, qui console notre cœur affligé. Elle nous rappelle ainsi que ceux que nous pleurons ont seulement changé de demeure et ne sont pas à jamais perdus pour notre amour.

Près du cimetière on voit encore les nombreuses entailles faites à la montagne pour l'extraction des blocs granitiques. Les indigènes s'empressent toujours de montrer au voyageur un antique obélisque qui a trois faces taillées et la quatrième adhérant encore à la roche vive. L'ouvrage, commencé il y a plus de deux mille ans, n'a jamais été achevé. « En contemplant, dit Ampère, ce témoignage vivant d'un travail qui a cessé depuis tant de siècles, il semble qu'on assiste à ce travail et qu'on le voit s'interrompre. » On se figurerait volontiers que les ouvriers font la sieste et seront bientôt de retour pour terminer la besogne. Quel art merveilleux que celui de ces anciens Egyptiens ! Par quels savants procédés, restés mystérieux, étaient-ils parvenus à extraire de telles masses, à leur donner des formes aussi parfaites, à les transporter à des distances considérables, comme de Syène à Memphis par exemple, enfin à les élever et joindre sans ciment pour la construction de leurs gigantesques édifices ?

La première Cataracte

L'ÎLE DE PHILÆ. — LE KIOSQUE.

A peine de retour sur la dahabièh je reçus la visite du *mudir* (préfet de la province), personnage important qui préside au passage des cataractes et commande à tous les capitaines et Arabes employés à cet effet. Il accepta le café, les limonades et les cigarettes que je lui offris, mais il refusa toute liqueur, en fervent sectateur de Mahomet, et prit congé de nous, avec la promesse formelle de faire partir notre barque le jour suivant. Mais, hélas! j'avais compté sans l'astuce et l'apathie orientales. Le lendemain soir la cange attendait encore amarrée à la rive. La patience me manque, et Dieu sait s'il faut en faire ample provision dans ces pays où règne l'indolence. Je cours chez le mudir, je crie, je tempête, je le menace de télégraphier au consul de France au Caire; enfin, je fais tant et si bien que mon homme se décide à secouer sa torpeur et à donner les ordres pour le départ. Les pilotes et les *reïs des cataractes* montent à bord, accompagnés de deux soldats, dont j'appréciai plus tard l'utilité. Nous franchissons la première porte, Assouan disparaît avec son élégant entourage de palmiers et les rapides commencent.

Ces cataractes (*chellal* en arabe) ne ressemblent ni aux chutes grandioses de l'Orénoque ou du Niagara, ni à la *fumée tonnante* de Victoria sur le Zambèze. Les Anciens n'en parlaient qu'avec terreur; l'imagination des poètes et les récits incroyables des voyageurs les avaient transformées en cascades prodigieuses. Les prêtres de Memphis, interrogés par les Grecs, avaient usé de diplomatie; exploitant leur crédulité,

ils les épouvantaient par des descriptions fabuleuses pour défendre contre les étrangers l'accès de leur riche domaine. Sénèque fait mention d'un précipice dans lequel le Nil se jette en tombant de montagnes élevées. Suivant Cicéron le fracas des eaux près de Syène est tel qu'il rend sourds les habitants des rives. Paul Lucas, voyageur envoyé en Orient par Louis XIV, racontait ainsi au Grand Roi, en 1704, ce qu'il avait vu ou plutôt rêvé : « Nous arrivâmes, une heure avant « le jour, à ces chutes si fameuses. Elles tombaient, par plu- « sieurs endroits, d'une montagne de plus de deux cents pieds « de hauteur. Le seul endroit remarquable est une belle nappe « d'eau large de trente pieds, qui forme en tombant une espèce « d'arcade, par-dessous laquelle on pourrait passer sans se « mouiller. » Paul Lucas avait, sans doute, aperçu les cataractes aux lueurs fantastiques de la lampe d'Aladin, qui les avait grandies dans des proportions phénoménales. Un poète de la Renaissance, Politien, a peint, en deux vers formant onomatopée, le grondement du Nil à ces cascades :

Con tal tumulto, onde la gente assorda,
Dell' alto cataratto il Nil rimbomba.

« Du haut des cataractes le Nil tombe en rebondissant avec « un tel bruit qu'il assourdit les gens. »

Tout en faisant la part de l'exagération il est permis de croire, avec Ampère, qu'au cours des siècles les eaux du Nil ont limé et abaissé la muraille des rochers. « Dans quelques « siècles, a écrit Geoffroy Saint-Hilaire, je ne doute pas que les « pics du fleuve, qui ne sont plus que de forts éperons, ne soient « tout à fait usés, et la cataracte d'Assouan se réduira à une « nappe d'eau. » La Commission d'Egypte rétablit enfin la vérité en ramenant ces chutes d'eau à leur grandeur réelle. Le lit du fleuve est parsemé d'îlots et d'écueils ; ces obstacles accumulés arrêtent le Nil, contrarient son cours et produisent ainsi des rapides, des remous, des tourbillons et des cascatelles.

Dès qu'on a dépassé Assouan, toute végétation disparaît; la vue est limitée par les roches déchiquetées qui hérissent sur les deux rives leurs masses foncées, tandis que les eaux du Nil, pressées dans d'étroits couloirs, grondent et bouillonnent; les tourbillons refoulés roulent et pirouettent; c'est un choc de courants qui se heurtent, se fouettent, se brisent furieux et écumants. Le fleuve en courroux saute, bondit et se précipite dans une course folle, vertigineuse; il descend à fond de train l'escalier glissant des cataractes et dégringole les rapides gradins au triple galop. Notre embarcation se faufile au milieu des récifs, dirigée par l'habile main du pilote, pendant que des gamins nus croisent le « Lohengrin », affrontant les passes à cheval sur un tronc d'arbre ou sur un faisceau de joncs, tour de force d'une singulière audace. Bientôt on jette l'ancre dans un îlot aride où sont réunis en groupes animés les Shellalees, population des villages environnants. Les uns montent sur la barque, les autres se dispersent parmi les épis de rocs; des câbles reliés à la proue s'enroulent comme des serpents autour d'énormes fragments de granit et la manœuvre commence. De longues files d'indigènes, habitués à ce rude métier, halent sur les rives à force de bras, pendant que les hommes à bord tirent vigoureusement sur les cordes attachées aux roches, et que des marins, avec de grandes perches, évitent les chocs violents qui menacent la cange à tout instant. La dahabièh, qui frise de ses parois la tête des récifs, avance ainsi péniblement sous cette double impulsion. Les capitaines, sur le pont, se démènent comme des diables; ils agitent frénétiquement la *coufieh* déroulée de leur turban, et, l'œil en feu, crient de toute la force de leurs poumons : « Emsek, emsek ! Tenez bien ! » Les soldats, armés de la courbache, distribuent des horions de droite et de gauche sur le dos des récalcitrants. Un vieux sorcier, au masque de faune, grimpé sur la roche la plus élevée, une baguette à la main, chante d'une voix criarde, et, coryphée improvisé, bat la mesure en sautant d'un pied sur l'autre. Il me rappelle en grotesque le satyre du musée Pitti de Florence, à la face

grimaçante, qui danse en frappant des cymbales. Dans la Grèce antique le joueur de flûte donnait le ton aux orateurs; en Orient il faut un rythme particulier pour stimuler et soutenir le zèle des travailleurs.

Nous voici au fort des rapides; les eaux furibondes mugissent avec fracas. On dirait une montagne cassée en blocs colossaux; à perte de vue on n'aperçoit que pics sombres aux dents aiguës perçant les lames, rochers escarpés, noirs comme le basalte, qui émergent par moment et s'éclipsent sous la fougueuse avalanche des torrents, écueils blanchis d'écume, îlots épars aux croupes ruisselantes que les flots, comme des lanières, flagellent sans répit. Bientôt les hommes qui halent, harassés, haletants, s'arrêtent et mollissent; l'impétuosité des rapides fait reculer la barque; l'équipage est anxieux; qu'un des câbles vienne à se rompre, et la dahabièh, entraînée à la dérive par une force irrésistible, ira se briser en miettes contre les récifs. Alors les cris, les vociférations, les hurlements des capitaines redoublent; la courbache s'agite et les coups pleuvent dru comme grêle sur les reins des Arabes. Les grappes humaines, suspendues aux rocs, se plient laborieusement et se tendent sous un effort suprême. Lentement la cange s'abaisse, elle hésite et oscille, comme saisie d'un frisson, puis soudain se relève avec vigueur et file comme un trait; la barre est franchie. Aussitôt des noirs, robustes gaillards aux muscles d'acier, se jettent dans le fleuve; ils disparaissent sous les tourbillons, mais l'instant d'après on voit leur tête sortir des flots; d'une main ils tiennent un grelin et nagent de l'autre. Délier les cordes, gagner un îlot voisin, les fixer à d'autres rochers, n'est pour eux que l'affaire d'un moment. Les rameurs, courbés sur leurs avirons, dirigent un peu plus loin les sandouks chargées de monde; les Shellalees débarquent à la hâte, s'attellent de nouveau à la cange et répètent la manœuvre.

Notre dahabièh passe ainsi successivement ces terribles rapides, que Diodore de Sicile réputait infranchissables, et tout à coup, à un détour du Nil, Philæ, l'île sainte, se montre

à nous, gracieuse apparition que le voyageur, sortant de ces arides parages, salue avec joie, comme l'Arabe, errant dans le désert, qui voit soudain se lever à l'horizon et grandir l'oasis tant souhaitée. Le cadre, d'ailleurs, fait encore ressortir l'incomparable beauté du tableau. D'un côté s'élève l'île de Bighèh, avec ses sombres rochers aux formes fantastiques et entassés en désordre les uns sur les autres dans un prodigieux chaos, comme si les Titans avaient pourfendu la montagne pour se livrer à coups de fragments quelque gigantesque combat. Sur l'autre rive verdoyante et cultivée des palmiers laissent retomber leur élégante chevelure, et des sycomores, aux larges branches étalées, ombragent un monastère de Franciscains aujourd'hui abandonné. Au loin une dahabièh se détache des roches noires et luisantes comme des blocs de houille, et la longue voile fend de sa ligne blanche le bleu éclatant du ciel ou la surface dorée des sables. Le Nil, qui à quelques cents mètres de là écume et bondit mugissant, coule ici sans bruit et frôle doucement la rive.

On ne saurait imaginer un site plus adorable et plus enchanteur. Ici l'art et la nature se sont mariés, et de leur mystérieuse union est sortie cette merveille de grandeur superbe et de grâce exquise. Au milieu de cette nappe d'eau, aussi calme et azurée qu'un lac, se dresse l'île dont la divine beauté, comme celle de Vénus, semble avoir jailli du sein des flots. Philæ, avec sa ceinture de terrasses demi-écroulées, les bouquets d'acacias et les dais de palmiers qui festonnent ses berges, sa couronne architecturale de ruines en partie voilées par le feuillage mouvant, Philæ, avec ses pylônes grandioses, ses majestueux portiques et surtout la ravissante colonnade du *Kiosque*, diadème de cet écrin sans rival, Philæ, c'est la perle du Nil et le bijou de l'Egypte que le regard contemple avec délices et que l'œil enivré ne peut se lasser d'admirer ! Que dire enfin de la lumière orientale qui baigne et inonde toute cette nature si poétique ? Rien de criard, rien de discordant qui éblouisse ou heurte la vue. Les ruines resplendissent de blancheur, le noir des roches étincelle, les sables

ont des reflets d'or éclatant, l'onde miroite par mille lames d'argent, la verdure renvoie des feux d'émeraude, le dôme céleste arrondit sa coupole ruisselante d'azur, et pourtant toutes ces nuances vives et ardentes sont fondues dans une suave harmonie que versent les rayons d'un soleil prodigue.

Quoi de plus charmant qu'une promenade dans l'île de Philæ à travers le fouillis des ruines et des buissons, des débris et des plantes entrelacés? A la pointe nord, un petit temple délabré et consacré à la déesse Isis représente peut-être le dernier monument construit par le dernier roi national de l'Egypte, Nectanébo, quelques années avant la conquête d'Alexandre; les autres édifices datent de l'époque des Ptolémées. Je remarque surtout au-dessous de la corniche des têtes d'Hathor d'une grande douceur d'expression; malheureusement elles sont plus ou moins balafrées et plusieurs, dans la lutte avec les siecles, ont perdu la moitié de la face. De ce sanctuaire part une avenue triomphale, bordée de deux longs portiques découverts qui, par une bizarrerie d'architecture, ne courent pas dans une direction parallèle et s'écartent sensiblement de l'axe du Grand Temple auquel ils aboutissent. Les colonnes du portique de gauche ont subi en partie d'indignes outrages; les unes jonchent le sol de leurs fragments méconnaissables; d'autres sont décapitées ou les chapiteaux défigurés portent les traces de blessures sans nombre. Dans celui de gauche quelques-uns des piliers, dépourvus d'ornements, ne sont qu'ébauchés; ils paraissent à peu près intacts; leur simplicité même les a sauvés de la rage des démolisseurs.

La cour qui précède le Grand Temple est embarrassée de décombres de toute sorte : jadis deux obélisques élevaient leurs aiguilles devant la façade; aujourd'hui on ne reconnaît plus que le piédestal d'un de ces monolithes. Je distingue avec peine une tête de lion à moitié enfouie au milieu d'éclats de poteries; depuis deux mille ans le garde fidèle n'a pas déserté sa faction, et, quoique mutilé, semble encore protester contre la fureur sacrilège des barbares qui ont dévasté le

temple. A l'entrée deux pylônes, comparables aux bastions d'une forteresse, érigent leurs formidables masses. Sur l'un d'eux Ptolémée Philométor, divinisé en Ammon-Râ, brandit la hache d'armes d'une main, et de l'autre tient des captifs liés en faisceau, qui tendent au vainqueur leurs bras suppliants. A côté deux sculptures colossales représentent Hathor à la tête de vautour surmontée d'un disque encadré entre deux cornes de génisse. Une porte sépare les massifs du pylône, et à l'intérieur, sur les parois, une inscription, qu'un Français ne peut lire sans être ému, rappelle la brillante mais passagère conquête de l'Egypte par nos légions :

« L'an VI de la République, le 12 messidor, une armée « française, commandée par Bonaparte, est descendue à « Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Ma- « melucks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la « 1re division, les a poursuivis au delà des cataractes, où il est « arrivé le 13 ventôse de l'an VII. »

Le souvenir de la France est toujours vivace dans la vallée du Nil, où il reste gravé en caractères moins fragiles que des lettres sur une pierre : n'est-il pas scellé dans la mémoire des peuples ? Après avoir tenté de civiliser l'Egypte par les armes, nous avons su mieux mériter de sa reconnaissance par les victoires pacifiques que la science et l'industrie françaises ont remportées dans l'antique empire des Pharaons, près des glorieux champs de bataille des Pyramides et d'Héliopolis. Champollion et Mariette ont fait revivre pour ainsi dire l'histoire nationale de l'Egypte : l'un en arrachant au sphinx hiéroglyphique son énigme vingt fois séculaire, l'autre en disputant au désert d'admirables temples ensevelis sous les sables. Enfin, un homme de génie, qui a réuni les flots de la Méditerranée à ceux de la mer Rouge, a ouvert à l'Egypte une source de grandes richesses, peut-être malheureusement au prix de son indépendance nationale, car sans le creusement du canal de Suez l'Angleterre n'aurait pas eu tant d'intérêt à occuper le Delta et le Saïd. Plût à Dieu que *le grand Français* n'eût jamais songé à percer un autre isthme!

Dès qu'on a traversé la porte sur laquelle est tracée l'inscription du général Desaix que les Arabes appelaient le *Sultan juste*, on entre dans une large cour limitée à droite et à gauche par des portiques couverts donnant accès dans de petites chambres. Des scènes religieuses, figurées sur les parois, représentaient le pharaon faisant diverses offrandes aux divinités; mais toutes ces sculptures ont souffert d'affreuses mutilations. D'ailleurs, elles datent des basses époques et n'indiquent plus cette finesse, cette sûreté de trait qui distinguent les bas-reliefs d'Abydos ou ceux des hypogées de la Vallée des Rois à Thèbes. Aux siècles illustres des Amenhotep, des Thoutmès, des Ramsès a succédé la période de décadence des Ptolémées. L'architecture, il est vrai, imitant avec une fidélité servile les modèles antiques, a conservé aux monuments ce caractère massif, particulier à l'Egypte, qui étonne et impose. Mais la sculpture est bien dégénérée : l'artiste ne sait plus reproduire ces entailles si nettes, d'un dessin si délicat, qu'on admire sur les stèles des XVIIIe et XIXe dynasties, et dont la perfection mérite d'être comparée à celle des camées. Le sculpteur copie sans goût les symboles anciens et les formes hiératiques; mais il lui manque l'inspiration, le sentiment profond de la nature et peut-être aussi la foi religieuse qui commence à s'éteindre. Cependant il excelle encore dans l'ornementation des chapiteaux; ceux qui décorent les colonnes des portiques à Philæ sont admirables. Toute une luxuriante végétation de feuilles et de fleurs enlace ces chapiteaux, eux-mêmes surmontés de larges dés à masque d'Hathor aux oreilles de génisse, les yeux bridés, le front ceint d'un bandeau, et qui supportent l'entablement historié d'hiéroglyphes.

Au nord s'élève un second pylône moins grand que le premier; une ouverture entre les deux massifs de pierre mène à un double portique intérieur, dont la voûte est parsemée d'étoiles noires sur fond d'azur et qui lui-même conduit à une belle salle hypostyle; dix magnifiques colonnes soutiennent le pronaos, et, sur les feuilles de palmier et de lotus qui ornent les chapiteaux, on voit encore des couleurs bleues ou vertes d'un

éclat étonnant; on dirait que le peintre les a mises hier. Au centre des corniches monumentales le globe mystique étale l'envergure de ses ailes rayées et arrondit son disque bombé qu'enlacent les uréus en tordant leurs anneaux.

Plusieurs chambres obscures forment, comme dans tous les temples égyptiens, le pronaos; quelques-unes composent le *mammisi*, ainsi nommé parce que la plupart des tableaux figurés sur les parois rappellent la délivrance d'Isis, la naissance d'Horus et son éducation par les déesses Hathor et Nephthys. Une des scènes, d'une touchante naïveté, représente Isis à genoux, appuyée sur les talons et portant dans ses bras le petit Horus qui pend à sa mamelle. C'est là, au fond du sanctuaire, au milieu des ténèbres, que, caché sous des voiles tissus d'or et se vautrant sur la pourpre, était relégué l'animal divin, chat, serpent ou crocodile; de là sortait en grande pompe la procession de la *barque sacrée*, qui déroulait ses files religieuses le long des portiques. La bête, renfermée dans une châsse resplendissante, portée sur les épaules des pontifes ceints de peaux de léopards, faisait le tour du temple, recevant les adorations du peuple prosterné sur le passage de l'immonde et invisible divinité. Ajoutons que Philæ, d'après la tradition, contenait le tombeau d'Osiris, transféré d'Abydos, et qui attirait sans cesse une affluence de pèlerins considérable.

A une petite distance du Grand Temple, sur une terrasse dominant le cours du Nil, s'élève le temple hypèthre, appelé aussi le *Kiosque* ou le *Lit de Pharaon*. Rien de moins recherché que la forme de l'édifice qui fait penser à celle de l'*Erechthéion* d'Athènes : quatorze colonnes, disposées en rectangle et réunies par des panneaux jusqu'à une hauteur de quelques pieds, portent des chapiteaux ornementés d'une végétation exubérante. Des tiges de papyrus entourent de leurs légers faisceaux les fûts cannelés et courbent leurs pointes comme des roseaux; des boutons de lotus s'épanouissent; des bourgeons se détachent en volutes: des feuilles qui rappellent l'acanthe frisent en festons; de larges fleurs ouvrent

leurs calices en coupes gracieuses et étagent de ravissantes corbeilles. La corniche, fort simple, qui couronne le temple, n'est pas soutenue par les chapiteaux ; mais elle repose sur de vastes dés qui prolongent la hauteur de la colonnade. Cet édifice à ciel ouvert, ce pavillon aérien d'un galbe exquis, charme par une élégance et une sveltesse qui en général font défaut aux monuments égyptiens. On sent que le style plus délicat de l'art grec, apporté par les Ptolémées, est venu corriger l'ordonnance colossale de l'architecture pharaonique. Lorsqu'on sort des cataractes, le Kiosque est d'abord masqué par le Grand Temple et les immenses pylônes; mais, à un détour, le noble édifice se dégage soudain avec ses colonnes élancées qui se mirent dans les ondes limpides du fleuve, découpant sur le ciel des bandes d'azur, et au travers desquelles on voit se profiler les bouquets de palmiers et les ruines pittoresques.

Les souvenirs historiques qui flottent alentour, comme suspendus dans les airs, se présentent en foule, et l'imagination, stimulée par l'irrésistible magie du décor, crée facilement une scène des derniers jours de l'Egypte ptolémaïque pendant la « Vie inimitable ». Il me semble que Cléopâtre, installée dans un de ces luxueux palais flottants qu'on appelait des *thalamègues*, a dû, au cours de quelque voyage, se reposer à Philæ, comme elle naviguait sur le Nil, lasse des splendeurs de sa cour d'Alexandrie et fuyant les soucis de la politique. Je me figure le tableau : deux énormes sphinx en basalte sont couchés à l'entrée du Kiosque; la reine d'Egypte siège sur un trône d'ivoire incrusté de nacre ; un lion dompté, venu d'Ethiopie, repose à ses pieds. Elle porte sur la tête une sorte de casque bariolé d'écailles, dont les bandelettes dorées retombent sur les épaules et rehaussé, à la hauteur du front, par la vipère royale, qui se dresse et gonfle la gorge. Une tunique d'une blancheur de neige, brochée d'or et d'un tissu translucide, emprisonne comme un fourreau sa taille svelte et laisse deviner des formes d'une rare beauté. Ses bras nus sont cerclés de bracelets enrichis de gemmes;

sur son col gracieux brille un gorgerin de perles et d'émaux. Son regard hautain exprime l'intelligence unie à l'astuce ; toute sa personne respire la séduction et la majesté d'une déesse. De larges éventails à plumes d'autruche, tenus par de noires captives, ombragent sa tête royale ; d'autres esclaves miment avec des gestes hiératiques les mythes sacrés, ou bien, dans une pose suppliante, lui offrent, comme à Isis ou Hathor, des tiges de papyrus, des fleurs de lotus et de nymphéa. La myrrhe et le cinnamome brûlent sur des trépieds et embaument les airs de suaves parfums. Devant la reine de jeunes Ioniennes, à peine vêtues de gaze légère, déroulent des danses joyeuses au son de la harpe, des mandores et des tambourins. Des gardes, noirs colosses éthiopiens, nus jusqu'à la ceinture, la lance au poing, la hache d'une main, le bouclier d'hippopotame suspendu au bras, se tiennent derrière le trône, statues vivantes, immobiles comme les guerriers sculptés sur les stèles. Des flabellifères portent les étendards dorés et triomphants que surmontent l'ibis, l'épervier, le chacal, le crocodile, le bari sacré et les autres emblèmes mystiques. Auprès de la dernière des Ptolémées Antoine est mollement étendu sur des coussins de pourpre. Le Romain efféminé a échangé la toge flottante de ses ancêtres pour la *calasiris* courte et quadrillée des Egyptiens, le casque pesant des fils de Romulus pour le pschent allongé en mitre des Pharaons. Des esclaves remplissent de vin de Maréotis la coupe d'or mousseuse qu'il porte à ses lèvres ; sa main défaillante laisse tomber une couronne de crocus et de népenthès, tandis que ses yeux noyés de volupté restent attachés sur la fascinante Cléopâtre. Maître de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique, il oublie délicieusement les heures près de la perfide charmeuse ; Octave, Rome et le monde n'existent plus pour l'amoureux triumvir, enchaîné par la passion, et qu'attendent dans quelques mois une honteuse défaite, la trahison de sa royale maîtresse, le désespoir et une mort indigne du vainqueur de Philippes !

Le soir il nous vint à l'idée d'illuminer Philæ. Je fis placer

sur la terrasse du temple hypèthre des feux de bengale, que les marins devaient allumer à un coup de fusil, signal convenu. La chaloupe nous conduisit à la rive opposée, d'où l'on pouvait mieux jouir du spectacle. La nuit était presque noire ; la lune avait caché son disque brillant ; à peine quelques rares étoiles scintillaient sur la voûte sombre du ciel. Tout à coup s'élèvent des vapeurs blanchâtres, et le Kiosque, magique vision, apparaît enveloppé de splendeurs éblouissantes ; les colonnes effilées, aux reflets roses et bleuâtres, se dressent lumineuses et percent les ténèbres de leurs spirales vacillantes ; elles semblent suspendues dans les airs, comme si Ammon-Râ ou quelque divinité invisible de l'ancienne Egypte les soutenait de sa main colossale. Les pylônes gigantesques laissent vaguement flotter leurs masses fumantes comme des cimes de volcans, et les feuilles argentées des palmiers étincellent d'un éclat féerique. Les Shellalees effrayés, croyant sans doute à quelque sortilège infernal, poussent des cris sauvages. Mais la merveilleuse apparition passe fugitive comme un rêve : soudain feux et flammes s'évanouissent ; le temple radieux, semblable à un palais enchanté, s'abîme dans la nuit, et tout rentre dans le silence et l'obscurité.

La Pierre de Rosette.

LE SPHINX DES HIÉROGLYPHES — CHAMPOLLION.

Si Philæ réjouit l'œil du peintre, du poète, de tout homme qui a le sentiment du beau dans l'art et dans la nature, l'île présente en outre un titre cher aux égyptologues. Sur une paroi du *mammisi* Lepsius a découvert un duplicata du décret de Rosette en signes hiéroglyphiques et en écriture démotique, mais sans le texte grec. Ce précieux exemplaire, bien que d'autres caractères tracés par-dessus l'inscription primitive en fassent, comme dit Ampère, un *palimpseste hiéroglyphique*, a sur l'original cet avantage qu'il est intact, tandis qu'à la stèle tronquée de Rosette il manque le tiers supérieur.

Disons quelques mots du fragment célèbre, de ce document inestimable, connu sous le nom de *Pierre de Rosette*, qui a permis aux savants de délier le silence du sphinx des annales pharaoniques, et sans l'explication duquel le prodigieux livre architectural, dont les pages et les vignettes se déroulent sur les temples égyptiens, serait peut-être resté une éternelle énigme !

En 1799 des sapeurs français, occupés à des travaux de retranchement près de Rosette, mirent à jour une stèle portant trois inscriptions : les deux premières en langue et écriture égyptiennes, l'une en signes hiéroglyphiques employés par les prêtres dans leur dialecte sacré, l'autre en caractères cursifs ou *démotiques*, réservés à l'idiome populaire; enfin la troisième en grec. Ce dernier texte, traduction de l'original rédigé dans les deux écritures égyptiennes, reproduit un décret rendu par le corps sacerdotal de Memphis en l'honneur de Ptolémée V, dit Epiphane, à l'occasion de son

couronnement (205 avant notre ère). La phrase finale prescrit de graver cette décision des pontifes sur une stèle en pierre dure, dans la triple écriture hiéroglyphique, démotique et grecque, et de déposer cette tablette dans les principaux temples.

Pour résoudre le problème qui intriguait la science depuis si longtemps il fallait, remontant du connu à l'inconnu, comparer le grec au texte bilingue égyptien, aux hiéroglyphes (Ἱερογλύφοι, sculptures sacrées), composés d'images abrégées ou conventionnelles d'objets concrets, et à l'écriture *démotique*, agencement de lettres dont on ignorait aussi le sens. La trouvaille de Rosette piqua la curiosité du monde savant. Des érudits, comme Silvestre de Sacy en France, le Suédois Akerblad et l'Anglais Th. Young, s'attelèrent avec ardeur à l'ingrate besogne; ces deux derniers, Young surtout, obtinrent des résultats importants, mais non définitifs, leur méthode étant imparfaite ; et, au bout de vingt ans de laborieuses recherches, le mystère n'était qu'entrevu. Mais alors Champollion le Jeune entra en lice et, armé par l'étude approfondie des langues orientales et du copte, il remporta la palme dans ce rude tournoi scientifique, grâce à un merveilleux effort d'induction. Ce qui lui révéla la clé du système, c'est qu'il eut l'intuition géniale que les hiéroglyphes sont, pour la plupart, des signes de *sons,* des caractères phonétiques, véritables lettres faisant partie d'un alphabet et non des *idéogrammes,* imitations plus ou moins exactes d'objets mêmes ou bien des symboles représentant des idées abstraites, quoique des caractères hiéroglyphiques, ayant cette dernière valeur, se rencontrent aussi parfois mêlés à l'ancienne écriture égyptienne.

Avant l'intervention du déchiffreur des hiéroglyphes les savants étaient imbus de ce principe faux que le lion, par exemple, gravé sur les bas-reliefs des spéos, signifiait soit le carnassier même, soit par allégorie un attribut du roi des animaux comme le courage ou la force. Champollion, lui, prouva qu'il n'en est rien et que le signe du *lion couchant*

répond tout simplement à la lettre L; bref, par des procédés méthodiques, il démontra que l'ancienne écriture des scribes des Pharaons, au lieu d'être symbolique, rentre dans la catégorie des alphabets et que les hiéroglyphes, loin de résumer à eux seuls des idées complètes, peignent au contraire des sons.

Il est curieux de voir par quelle suite d'opérations intellectuelles l'illustre égyptologue parvint à soulever le voile épais qui recouvrait le mystère. Le Danois Zoéga avait déjà observé que les écussons sur les obélisques devaient encadrer des noms de Pharaons gravés au moyen de caractères alphabétiques. D'autre part, sur la pierre de Rosette le nom de Ptolémée (ΠΤΟΛΜΑΙΣ) figurait en grec plusieurs fois, et Champollion remarqua qu'un groupe de signes, entouré d'un encadrement oval, correspondait dans le texte hiératique au nom propre de ce Lagide. D'où il conclut, dit Mariette : « 1° que « les noms des rois étaient dans le système hiéroglyphique « signalés à l'attention par une sorte d'écusson qu'il appela « *cartouche;* 2° que les signes contenus dans cet écusson « devaient être lettre pour lettre le nom de Ptolémée ». Mais il était nécessaire, au moyen d'un terme comparatif, de changer cette supposition en réalité. C'est alors que l'inscription d'un obélisque de Philæ vint en aide à Champollion. L'aiguille exhumée dans l'île portait un texte bilingue en hiéroglyphes et en grec, supplique d'un pontife d'Isis adressée à Cléopâtre. Il s'agissait donc de faire le rapprochement entre les signes du cartouche de Ptolémée sur la stèle de Rosette et ceux de l'écusson de la fameuse reine sur l'obélisque de Philæ, les deux noms propres étant composés de caractères les uns identiques, les autres différents.

Dans les deux anneaux elliptiques les hiéroglyphes pareils sont : un carré, une tige de fleur recourbée, un lion couchant et une plume. L'infatigable chercheur reconnut que les mêmes signes figuratifs, répondant aux lettres semblables des deux noms royaux, se trouvent chacun par ordre et à leur place respective dans les deux écussons. Par suite, les autres

signes spéciaux à chaque encadrement doivent fournir le reste des lettres de Ptolémée et de Cléopâtre. Champollion se trouva donc de ce fait en possession de onze caractères alphabétiques. L'application de cette ingénieuse méthode à d'autres cartouches, comme par exemple à ceux d'Alexandre et de Bérénice, lui révéla de nouvelles consonnes, et, une fois maître de la clé, le fondateur de l'égyptologie par une rigoureuse analyse sut compléter l'alphabet égyptien. Mais le problème était autrement ardu qu'il ne le paraît d'après cet exposé très succinct ; en effet, bien des difficultés accessoires venaient le compliquer, par exemple le mélange du phonétisme et de l'idéographie, le fait qu'une même lettre ou syllabe est exprimée par plusieurs signes parfois très différents, etc., etc.

Poussant plus loin ses patientes investigations l'inventeur reconnut que la langue des Pharaons et le copte ne sont qu'un même idiome, l'une gravée en hiéroglyphes et l'autre écrit en lettres grecques. La publication des premiers travaux du jeune savant rencontra d'abord de la méfiance, voire même de l'incrédulité ; mais son *Précis du système hiéroglyphique*, paru en 1824, porta la conviction chez les esprits les plus prévenus contre l'authenticité de la découverte. Champollion poursuivit le cours de ses fructueuses recherches avec une indomptable énergie ; aussi avait-il déjà composé une grammaire et un dictionnaire de la vieille langue égyptienne, lorsqu'il mourut en 1832, usé par les excès d'un fiévreux labeur, ravi trop tôt à la science dont il avait magnifiquement agrandi le domaine !

On ne saurait rendre hommage avec trop d'éclat au génie divinateur de notre illustre compatriote, dont « les admirables « travaux, a dit Châteaubriand, auront la durée des monu- « ments qu'il nous a fait connaître. »

Pour en revenir au texte de la *Pierre de Rosette*, dont je vis le double à Philæ et qui, tombée au pouvoir des Anglais lors de l'évacuation de l'Egypte par nos armes en 1802, figure au *Musée britannique*, on ne saurait en exagérer l'impor-

tance capitale : n'est-ce pas, en effet, grâce à cette stèle et à l'interprétation lumineuse de Champollion que la vaste bibliothèque monumentale des Pharaons et des Ptolémées a livré ses secrets? Aussi Mariette, à propos de cette fameuse inscription lapidaire, avait-il raison d'écrire qu' « elle a été l'instru- « ment d'une des plus grandes découvertes dont s'honore notre XIXe siècle ! »

QUATRIÈME PARTIE

LA NUBIE

LA NUBIE

Le Pays — Son Histoire — Ses Habitants.

Le site enchanteur de Philæ une fois dépassé, l'aridité du paysage reprend; c'est en quelque sorte la continuation des rives resserrées et peu fertiles que nous avons vues entre Gebel-Silsilèh et Assouan. Philæ, île de verdure, n'est qu'une délicieuse oasis au milieu de cette région presque désolée. Le Nil se rétrécit encore beaucoup après les cataractes; les deux chaînes, qui bordent de chaque côté le long ruban d'argent au liseré vert, semblent sur le point de se rejoindre, n'étant plus séparées que par le cours tortueux et encaissé du fleuve. Ce passage mérite bien son nom significatif d'*El Bab*, la Porte. Sur les hauteurs dénudées on aperçoit les ruines de villages détruits en 1821 par Ibrahim-Pacha; le long des berges, où pousse une végétation malingre, vivent les belliqueux et indépendants *Kalabchèh*, armés de leurs canardières inséparables et qui se refusent tant à payer l'impôt qu'à s'acquitter du service militaire. Quand ils vous rencontrent, ils ne manquent jamais de vous demander de la poudre. Lors de leur révolte, sous la vice-royauté de Méhémet-Ali, le bouillant Ibrahim les châtia avec une rigueur impitoyable.

Quelques bandes de terre cultivée qu'ombragent des bouquets

d'érables ou de palmiers-doum se montrent de loin en loin au milieu du cercle brûlant des roches. En Nubie les oppositions de couleurs sont plus fortement accusées qu'en Egypte : la teinte noirâtre ou bleu ardoise des falaises se détache avec netteté sur le jaune safran des sables, s'enlève vigoureusement sur le vert émeraude des champs d'orge ou de blé, sur l'azur indigo du ciel. Bientôt nous passons le tropique du Cancer, occasion de réjouissances pour l'équipage auquel en guise d'aubaine nous offrons un mouton.

Nous sommes bien en Nubie; toute la nature indique, comme nous venons de le dire, le changement de contrée, de sol et de climat. Ce mot de Nubie a je ne sais quoi de vague en lui-même; les limites d'ailleurs du pays ainsi désigné ont toujours été indécises. Dans l'antiquité la Nubie ou *Ethiopie* (région des Noirs) se confondait avec le territoire de *Kousch*, qui reparaît souvent dans les inscriptions sur les temples et contre lequel les Pharaons ont guerroyé maintes fois; l'Ethiopie sous son appellation ordinaire semble avoir embrassé toute la contrée, plus ou moins mystérieuse, traversée par le Nil en amont de la première cataracte.

De nos jours les géographes paraissent d'accord pour appliquer ce nom de Nubie à la région bornée au nord par les rapides d'Assouan, au sud par la jonction du Nil et de l'Atbara et par une ligne imaginaire allant de Berber à Souakin, à l'est par la mer Rouge et enfin à l'ouest par l'immensité du désert. Cette vaste étendue de pays se partage en Haute et Basse Nubie, cette dernière comprise entre la première et la seconde cataracte; c'est celle-ci seulement que je visitai.

Au temps des Pharaons la Basse Nubie était habitée par diverses peuplades : d'abord les *Ouaouaï*, qui occupaient les deux rives du fleuve, d'Eléphantine jusqu'à moitié route d'Ouadi-Halfa; plus en amont se trouvaient les gens du pays de Heh et ceux de Shaad qui exploitaient des carrières de calcaire blanc; les noms de *Kenous* et de *Bérabétara* figurent aussi parmi les inscriptions hiéroglyphiques

CAMPEMENT DE BICHARIS A KOROSKO.

Le premier contact, dont l'histoire ait laissé le souvenir, entre ces noires tribus et les Egyptiens, remonte à Papi Ier, deuxième pharaon de la VIe dynastie, qui subjugua les farouches Ouaouaï. Nous n'entreprendrons pas de faire le récit des longues guerres et des expéditions multiples dirigées avec succès par les rois de Thèbes, les Amenemha, les Ousortesen, puis plus tard, après l'expulsion des Hyksos, par les Amenhotep, les Thoutmès et l'illustre Ramsès II contre ces races pillardes, batailleuses et toujours prêtes à secouer le joug. « Les tribus nègres, dit Maspero, tiennent à peine et cherchent « un refuge dans les déserts, les montagnes et les marais ; « le vainqueur entre dans les villes abandonnées, pille et « brûle les cabanes, fait quelques prisonniers, ramasse les « troupeaux et les objets précieux, bois d'ornement, poudre « et lingots d'or, vases de métal émaillés ou ciselés, plumes « d'autruche. »

Ce qui consolida surtout la domination pharaonique en Nubie fut l'établissement, sur les deux rives du Nil, de colons égyptiens apportant avec eux les mœurs, la langue, le culte des vainqueurs. Les monarques thébains de la XVIIIe dynastie avaient recours en Ethiopie, à l'égard des peuplades conquises, aux mêmes procédés d'assimilation que ceux dont usèrent plus tard les empereurs romains envers les Gaulois ou les Germains et qu'emploient de nos jours les Tsars au Turkestan russe, où le gouvernement moscovite fonde des colonies militaires sur les bords de l'Amou et du Syr Daria.

Sous Thoutmès II l'Ethiopie est organisée en vice-royauté ; d'abord ce sont de hauts fonctionnaires qui en dirigent l'administration ; puis, sous les règnes suivants, on voit l'héritier du trône lui-même, investi du titre de *prince de Kousch*, comme qui dirait aujourd'hui le prince de Galles ou le prince des Asturies, prendre cet important et vaste gouvernement. Tantôt il exerce en personne l'autorité, tantôt, se contentant de la dignité honorifique, il fait administrer par un chef ce lointain apanage. Enfin, les Pharaons couvrent le pays de temples et y élèvent plusieurs forteresses, telles que Kumnèh

et Pelkis, pour réduire ces redoutables tribus, les ennemis héréditaires de l'Egypte, par le double glaive de la force et de la religion.

A propos de l'Ethiopie une question souvent posée a servi de thème à bien des controverses entre les savants : faut-il faire dériver l'origine des Egyptiens d'une race émigrée de l'intérieur de l'Afrique et qui aurait gagné la mer en descendant le cours du Nil ? Presque tous les auteurs anciens avaient accepté cette théorie ethnologique. « Les Ethiopiens, dit Diodore « de Sicile, affirment que l'Egypte est une de leurs colonies. » Mais Mariette, s'appuyant sur des faits philologiques, rejette cette opinion et déclare que la civilisation égyptienne est venue de l'Asie. Brugsch-bey, d'autre part, dans sa consciencieuse *Histoire de l'Egypte,* s'exprime ainsi à ce sujet : « Ce « sont les Egyptiens qui ont remonté le Nil pour fonder en « Ethiopie des villes, des forteresses et des temples; ce sont « eux qui ont propagé la civilisation égyptienne au milieu « des tribus de nègres sauvages. L'erreur provient de ce fait « qu'à un certain moment de l'histoire d'Egypte les Ethio- « piens y ont joué un rôle important..... Les monuments les « plus anciens, les Pyramides, se trouvent au nord-est, dans « la Basse Egypte, vers la pointe du Delta. Plus on se rap- « proche des cataractes de l'Ethiopie, plus les monuments « perdent le cachet de l'antiquité, plus ils portent la marque « de la décadence de l'art, du goût et de la beauté. Enfin, l'art « éthiopien lui-même, tel qu'il se révèle dans ses monuments « encore existants aujourd'hui, manque tout à fait d'origina- « lité. Pour tout ce qui regarde les sciences et l'art, l'Ethiopie « ne s'est pas élevée au-dessus d'une imitation superficielle « et grossière de la civilisation égyptienne. »

C'est là un puissant argument tiré de l'esthétique même et dont on ne peut nier la valeur. De son côté Maspero, dans son ouvrage si érudit et si documenté sur l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, s'appuie sur le témoignage des hiéroglyphes pour soutenir le même système : « On sait aujourd'hui, « dit-il, à n'en pas douter que l'Ethiopie, loin d'avoir colonisé

« l'Egypte au début de l'histoire, a été colonisée par elle sous « la XIIe dynastie, et a fait pendant des siècles partie intégrante du territoire égyptien. Au lieu de descendre le cours « du Nil la civilisation l'a remonté. »

Mais laissons là les digressions sur l'histoire ou l'ethnologie et revenons à la Nubie moderne et à ses habitants. Les villages que nous voyons espacés sur les rives paraissent encore plus misérables que dans la Haute Egypte. J'eus l'occasion d'en visiter quelques-uns entre Philæ et Korosko, composés de masures en boue recouvertes de méchants paillassons. A mon approche des chiens hargneux se précipitent sur moi et il faut les menacer avec des pierres pour les faire s'éloigner, sans qu'ils cessent d'ailleurs leurs aboiements assourdissants. Les femmes, d'un naturel très sauvage, fuient à ma vue et se cachent dans leurs cabanes de limon. Leur accoutrement consiste dans un grand lambeau de drap d'une couleur grisâtre enroulé autour de la taille et dont elles jettent un pan sur leurs épaules brunes en manière de *peplum*, laissant souvent la poitrine à nu. Leurs cheveux, étrange « architecture capillaire », sont bouclés en fines tresses noires et luisantes qui recouvrent la tête comme un casque poli et retombent sur le visage; elles les enduisent d'une sorte d'huile qui répand une odeur fétide. Aussi est-il vraiment fâcheux que les parfumeurs parisiens n'établissent pas de succursales dans ces parages; les voyageurs qui passent par là n'auraient qu'à s'en féliciter. Les lèvres charnues des Nubiennes sont barbouillées de bleu; des colliers de perles multicolores parent le cou de ces megères, et souvent un anneau doré est suspendu à leurs narines. Ces singuliers ornements, leur chevelure graisseuse et peu odoriférante, leur peau sale et bronzée, leurs traits qui n'ont rien de ceux de Vénus, leur air abruti, tout conspire chez ces femmes à les rendre repoussantes. Si le paradis de Mahomet ne devait renfermer que de semblables *houris*, le nombre des sectateurs du Prophète diminuerait, je suppose, rapidement. Les jeunes filles portent un costume des plus primitifs; il se réduit, en effet, a une ceinture de franges en

cuir (*rahad*), enjolivée parfois de coquillages et de verroteries ; quant aux garçons, sur leur tête rasée pend une touffe de cheveux qui flotte au vent ; je laisse au lecteur le soin de deviner le reste de leur vêtement peu compliqué. Les hommes sont en général moins laids que les femmes ; quelques-uns même grands, bien bâtis, armés de la lance, ont un aspect fier et audacieux qui ne déplaît pas ; mais plusieurs sont malheureusement défigurés par trois cicatrices obliques sur chaque joue, coutume barbare dont l'origine est inconnue.

Un jour j'entrai dans un de ces hameaux dont les maisons portent comme toiture des nattes ou branches de palmier ; un Nubien était assis sur le seuil de sa demeure, la lance à la main ; près de lui un bambin dormait innocemment dans un bouclier en peau d'hippopotame, comme devait le faire Henri IV enfant dans son berceau en écaille de tortue. D'autres gamins noirauds se roulaient tout nus dans la poussière et le plus jeune essayait en vain de soulever avec ses petits bras trop faibles un sabre énorme à l'extrémité plate et large, comme les glaives que ceignaient sans doute les Teutons dans leurs luttes désespérées contre les légions romaines. Le père regardait en souriant son fils s'amuser avec l'arme pesante ; il espérait, je m'imagine, que ce guerrier en herbe saurait plus tard manier l'épée, fidèle aux goûts belliqueux de sa race. Et je pensais aux célèbres adieux d'Hector à Andromaque, lorsque le chef troyen prend dans ses bras le petit Astyanax et que le divin Homère prête à son héros ces vers d'une mâle énergie :

« Καί ποτέ τίς εἴπῃσι, Πατρὸς δ'ὅγε πολλὸν ἀμείνων,
« Ἐκ πολέμου ἀνιόντα· φέροι δ'ἔναρα βροτόεντα
« Κτείνας δῃΐον ἄνδρα, χαρείη δὲ φρένα μήτηρ. »

« Qu'on dise un jour de mon fils en le voyant revenir du « combat : celui-ci est plus brave que son père ! Qu'après « avoir tué le guerrier ennemi il rapporte de sanglantes dé- « pouilles et que le cœur de sa mère en soit réjoui ! »

A quelque distance de là un jeune homme, animé d'ins-

tincts plus pacifiques, jouait d'une sorte de cithare ; cet instrument champêtre, qui n'a qu'une très lointaine analogie avec la lyre de Sapho, consiste en un triangle en bois garni de quelques cordes fixées sur un tambourin en peau de chèvre et qu'on fait vibrer avec le pouce. Cette musique des plus primitives peut rivaliser comme monotonie avec celle des Japonais. Le virtuose nubien avait été serviteur plusieurs années chez un banquier d'Alexandrie et parlait quelques mots d'italien. Il me demanda dans cette langue ce que devenait Ismaïl-Pacha et si Tewfik gouvernait toujours au Caire. Je m'empressai de le rassurer sur le compte de son souverain ; mais que peut lui importer, à ce pauvre diable, que le pouvoir soit aux mains d'un khédive ou d'un autre? Il n'en paiera pas moins l'impôt, n'en sera ni plus riche ni plus heureux, et continuera, comme par le passé, à verser une partie de son gain aux agents du fisc impitoyable.

Les Nubiens que leur sol très fertile, mais d'une culture si restreinte, étranglé qu'il est entre le fleuve et la steppe, ne suffit pas à nourrir, émigrent volontiers ; ils vont tenter la fortune au Caire ou à Alexandrie et servent alors dans les hôtels ou chez les beys et les pachas, soit comme domestiques, soit comme saïs, ceux-ci tout fiers, dans cet emploi, de leur brillant costume soutaché d'or, mais victimes précoces vouées à la phthisie. Laborieux, économes pour la plupart et d'un naturel frugal, ils retournent au pays, dès qu'ils ont pu amasser un petit pécule, et vivent désormais sur le lopin de terre acheté avec le sac des piastres gagnées une à une péniblement ; les riches ajoutent une ou plusieurs sakiehs à leur domaine, car en Nubie on estime la fortune d'un individu au nombre de ces machines hydrauliques dont il est propriétaire.

Auprès de ce disciple du Pan éthiopien se tenait un vieux à l'aspect misérable. Je lui demandai s'il connaissait le Caire, et il me répondit qu'il n'avait jamais quitté son hameau. Sans doute la ville voisine lui paraissait, comme au vieillard dont parle le poète latin, aussi éloignée que les Indes ; comme lui également il marchait avec peine, soutenu par un bâton,

sur le sable même où il avait essayé ses premiers pas. C'était par les récoltes successives de son champ qu'il comptait ses années; mais dans ce calcul les dattiers remplaçaient les pampres de Falerne. Ne vaut-il pas mieux, pensai-je, mener une vie douce et paisible sur le sol qui nous a vus naître, loin des soucis et des dangers, que de courir le monde par monts et par vaux, d'être ballotté sur les mers, de poser sa tente nomade aujourd'hui en cet endroit, demain en cet autre, vivant dans une agitation et une inquiétude continuelles? Mais le voyageur ne raisonne pas ainsi : une sorte de force occulte et obsédante le pousse sans cesse plus loin comme le Juif errant. Plus il voit de pays, plus il désire en visiter de nouveaux; il ne peut se fixer nulle part, et cet impérieux besoin de changement perpétuel devient à la fois son plaisir et son tourment.

Je regagne la dahabièh en me livrant à ces pensées. Un calme plat règne sur le fleuve, aucune ride ne plisse la vaste nappe des ondes unies comme un miroir, pas le plus léger zéphyr ne fait trembloter la moindre branche de palmier. La barque immobile reste amarrée à la berge. Au bout de quelques heures de longue attente je déclare au capitaine que l'équipage doit tirer à la corde. Mais les matelots préfèrent de beaucoup dormir ou, étendus nonchalamment, savourer les douceurs du *farniente*. Sur mes injonctions le reïs leur ordonne de se mettre à la manœuvre; personne ne bouge. Alors il se fâche; là-dessus les hommes, qui ont sans doute comploté d'avance, prennent leurs lits et leurs hardes, quittent la cange et suivent la rive faisant semblant de nous abandonner. Mais la paresse l'emporte bientôt, et, la chaleur aidant, ils s'assoient sur le sable, assez perplexes, je suppose, et embarrassés de leur coup de tête. Ils restent ainsi une heure environ à discuter entre eux avec de grands gestes et une loquacité prodigieuse. Vraisemblablement ils espéraient que nous aurions capitulé et s'attendaient à quelque démarche de notre part; mais nous n'avions même pas l'air de nous apercevoir de leur absence. Puis, lorsque la faim, cette fois pas mauvaise

conseillère, se fit sentir, les révoltés remontèrent à bord, la mine fort piteuse et l'oreille basse.

Je ris de tout cœur de cette tentative de rébellion mort-née. Le capitaine très en colère voulait punir les meneurs et leur administrer quelques coups de courbache, autrement dit la bastonnade ; mais je m'y opposai et ces braves en furent quittes pour la peur. N'empêche que si l'équipage avait persisté dans ses projets de révolte et délaissé le « Lohengrin » pour de bon, notre situation sur cette plage déserte aurait tout à fait manqué de charme.

Redevenus soumis les marins sont pris d'une belle ardeur; ils saisissent les câbles et tirent vigoureusement sur la dahabièh. Soudain à l'accalmie succède une véritable tempête. Le Nil soulève ses flots irrités et la barque est secouée comme un navire sur les vagues de l'océan; elle file avec une vertigineuse rapidité; monts et vallées semblent fuir en sens inverse de nous, comme emportés par une force invincible. Il faut bientôt se réfugier dans une sorte d'anse qui sert d'abri à la dahabièh, car les brusques sautes de vent menacent de jeter le « Lohengrin » contre les rochers bordant le fleuve. Sous la violence de la bourrasque le Nil et le paysage prennent un aspect inaccoutumé; les eaux, qui peu d'instants auparavant réfléchissaient l'azur céleste sur leur limpide surface, deviennent tout à coup troubles et jaunâtres et clapotent rageusement contre la berge, dont des fragments s'effondrent avec fracas; les palmiers s'agitent courroucés et frappent l'un contre l'autre leurs panaches échevelés, comme s'ils se livraient un furieux combat; les montagnes s'assombrissent et le désert disparaît sous les tourbillons de poussière que l'ouragan balaye dans les sables houleux et démontés.

Pour la première fois depuis notre départ des nuages noirâtres couvrent le ciel et masquent le soleil. On est étonné de ne plus voir en plein jour l'astre radieux épandre généreusement sur la nature ses flots vivifiants qui éclairent et réjouissent à la fois. Dans ces pays d'Orient on ne connaît, à de rares exceptions, que les ténèbres ou la lumière; on ignore

cette demi-clarté, si habituelle à nos climats moins favorisés; alors que les rayons solaires ne nous arrivent que pâles et affaiblis par les nuages ou la brume. Sur le Nil le crépuscule est très court; on passe, presque sans transition, du jour à la nuit, dès qu'Horus a caché sa tête lumineuse derrière la montagne.

Korosko — Ipsamboul.
Les colosses de Ramsès.

Après Philæ, notre première station est Korosko où nous comptons trouver le courrier d'Europe, attendu avec une impatience fébrile et apporté depuis Syout à dos de dromadaire par les rapides coureurs, les *Méhara*. Quelle joie de décacheter les lettres qui nous donnent les nouvelles des parents et des amis laissés en France ! Et ces piles de journaux qui nous font connaître les événements survenus depuis des semaines, déjà vieux pour nos compatriotes là-bas, (on brûle la vie avec tant de hâte de nos jours !), mais qui sont des primeurs pour nous; exilés au loin, presque au seuil du Soudan !

Korosko est une bourgade d'apparence assez chétive, assise dans un coin de plaine verdoyante comme une oasis, emprisonnée qu'elle est entre le Nil et les montagnes décharnées, torréfiées. Mais ce point a une réelle importance géographique et commerciale ; là, en effet, s'arrêtent les caravanes du Sennaar, qui, après avoir quitté le fleuve à Abou-Hammed, un peu au nord de Berber et en amont de la quatrième cataracte, traversent le grand désert nubien pour reprendre à Korosko la vallée nilotique, abrégeant ainsi leur route et surtout évitant la vaste boucle que décrit le Nil dans cette partie de son trajet. Les voyageurs ont en plus un autre intérêt à suivre la voie terrestre, c'est que la navigation fluviale, au cours du circuit entre Korosko et Abou-Hammed, se trouve contrariée par trois cataractes. Les caravanes mettent neuf jours en moyenne pour couper à travers cette steppe de 900 kilomètres, où elles sont un peu dédommagées de leurs peines par

une succession de sites plus beaux les uns que les autres : « C'est la région, écrit Elisée Reclus, à laquelle on donne « spécialement le nom d'*Atmour*, probablement d'origine ber- « bère, car dans la langue des Touaregs *Temoura* a le sens « de « terres étendues. »

En débarquant à Korosko je passe devant une nombreuse caravane qui se dispose à partir pour le Kordofan et le Darfour. Deux marchands, vêtus de riches costumes aux vives couleurs, surveillent les préparatifs, étendus sur des nattes et fumant le narghileh sous une tente bariolée, dressée à l'ombre des sycomores. Je remarque la forme des lits composés d'une sorte de treillage en filaments de dattier et qui reposent sur quatre petits pieds assez hauts. Ces couches sont ainsi élevées au-dessus du sol pour que les serpents, nombreux dans ces parages, ne puissent mordre la personne couchée pendant son sommeil. Quarante chameaux environ sont là réunis; les uns, balançant leur long col, portent déjà de larges ballots de lainages et de cotonnades, destinés aux peuplades soudanaises, d'autres restent agenouillés patiemment, tandis que l'on suspend des deux côtés de leur bosse de lourdes charges et que des nègres remplissent d'eau des outres en peau de chèvre, provision indispensable pour la traversée du désert, ou attachent avec de forts liens des caisses bondées de gommes. La terre est jonchée d'étoffes, de nattes, d'ustensiles de cuisine, d'armes diverses, le tout répandu là pêle-mêle.

Auprès se tiennent les chameliers barbarins, des *Bisharis*, ces précieux guides des caravanes qui ont un type si particulier. Les individus de cette race sont nerveux, bien proportionnés dans leur taille mince, mais plutôt courte; la couleur de leur peau tire sur le rouge comme celle des Indiens de l'Amérique du Nord. Une partie de leurs cheveux tombe en tresses ténues sur le cou, alors que l'autre se relève droit en forme de houppe. Ils ont la tête et le haut du corps nus; autour de leurs reins s'enroule une bande de toile grossière, dont ils rejettent négligemment un pli sur l'épaule; leurs bras sont cerclés d'amulettes, et un petit poignard à gaîne de

cuir pend attaché au-dessus du coude. Les vieux, à l'œil ardent, souvent demi-clos, aux joues amaigries ont quelque chose de dur et parfois de presque farouche dans la physionomie. Au contraire, chez les jeunes gens, comme j'en avais là plusieurs sous les yeux, les traits sont fins et délicats; l'expression douce de leur visage oval et imberbe donne à ces éphèbes une apparence presque féminine.

Ces Bisharis, comme les *Bedjà* en général dont ils forment une tribu, descendent-ils, ainsi que certains le prétendent, des *Blemmyes* si belliqueux, si indomptables, contre lesquels les Pharaons et les Ptolémées durent guerroyer pendant des siècles? Cette peuplade aux instincts pillards constituait un tel danger pour l'Egypte que l'empereur Dioclétien fit venir en Nubie la puissante tribu des *Nobadœ,* campée aux alentours de la Grande Oasis, afin d'arrêter leurs incursions désastreuses.

A partir de Korosko le Nil forme un coude très prononcé, remontant vers le nord-ouest pendant dix-huit kilomètres environ. On se ferait volontiers l'illusion que la dahabièh, au lieu de s'éloigner du Caire, s'en rapproche. Ainsi, le soleil que nous avions vu jusque-là le matin à notre gauche, se lève maintenant à droite. Aussi le reïs ne peut-il plus profiter du vent du nord devenu nuisible à la navigation, et nous mettons trois jours à parcourir la courte distance qui sépare Korosko d'Amada, où le fleuve reprend la direction du sud.

Nous ne sommes plus loin d'Ipsamboul, et mon impatience d'y arriver augmente à mesure que nous en approchons. Mais le vent s'obstine à se montrer contraire; il faut carguer les voiles et faire haler la dahabièh par les marins, c'est dire que le « Lohengrin » avance avec une lenteur désespérante. Enfin un soir je contemplais un de ces merveilleux couchers de soleil comme on n'en voit qu'en Orient, lorsque le capitaine vint à moi et me dit: « S'il plaît à Allah, nous serons demain « à Abou-Simbel. » Mais c'est à peine si je fis alors attention à ses paroles, car l'admirable spectacle que j'avais devant les yeux était bien fait pour me distraire de toute autre pensée.

Tandis que les cimes de la chaîne arabique s'estompent de nuances délicieusement rosées, à l'occident de vives raies orangées sillonnent les espaces célestes; il me semble voir miroiter de petits lacs vermeils, frangés d'or, serpenter de larges fleuves argentés ou de la teinte sanglante du porphyre, s'arrondir des golfes plus verts que l'émeraude ou pointer des caps d'un violet velouté. Ajoutez à cela mille reflets dorés et rutilants qui étincellent sur ce tableau féerique. C'est une gamme de nuances chaudes et douces, brûlantes et tendres à la fois, qui font éprouver à l'œil des jouissances inconnues. Figurez-vous une ravissante harmonie de couleurs où s'allient les éclats chatoyants de l'or, de la nacre et de la pourpre, les scintillements infinis du rubis, de la topaze, de l'opale et de l'améthyste.

Le lendemain, aux lueurs du jour, nous étions devant Ipsamboul. Lorsqu'on y arrive, une statue, assise dans une niche, apparaît soudain sur la paroi abrupte du rocher comme pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs. J'aperçois de loin les colosses du temple d'Horus, qui semblent grandir à mesure que la barque se rapproche. J'irai un peu plus tard contempler ces magnifiques simulacres de Ramsès; je veux d'abord visiter le petit temple, devant lequel s'arrête la dahabièh. Encadrées entre des contreforts massifs et inclinés en talus se dressent six statues en demi-ronde-bosse, taillées dans le grès même de la montagne : quatre d'entre elles représentent le pharaon coiffé du pschent, et deux autres sont des portraits de la reine Nofert-Ari, son épouse, portant sur la tête le disque lunaire orné de deux cornes de génisse. L'élégance du galbe, la noblesse de l'attitude, l'expression pleine de vie charment et étonnent à la fois. Les colosses paraissent se détacher de la montagne, comme s'ils allaient sortir du sanctuaire. Leur regard tranquille et imposant, qui semble vous interroger, commande le respect et inspire la confiance. On oublie un instant qu'ils ne sont que des rois de pierre; on est prêt à s'incliner devant leur grandeur royale et à les saluer comme des souverains

véritables. Les images du monarque et de la reine mesurent dix mètres environ; leur taille extraordinaire frappe à première vue, et pourtant ils ne font plus l'effet que d'enfants, dès qu'on les compare à leurs voisins gigantesques de l'autre temple. Les contreforts qui séparent les statues de Ramsès sont décorés d'hiéroglyphes, entailles artistiques, sculptures fines comme des camées, et qui se distinguent autant par leur dimension exceptionnelle que par leur netteté merveilleuse.

Après avoir admiré la façade du temple, je pénètre à l'intérieur du spéos. Je me trouve d'abord dans une grande salle ornée de six pilastres surmontés de chapiteaux taillés en têtes symboliques d'Hathor, le front cerclé d'un bandeau dont les extrémités se recourbent en cornes de bélier. « Ces « piliers, dit Champollion, sont probablement l'origine des « colonnes à tête d'Hathor qu'on a employées, dans la suite, « pour les temples de cette grande divinité. » Sur les colonnes le roi et la reine, figurés en Hathor, font des oblations aux dieux. Dans les registres des tableaux montrent Ramsès terrassant des barbares ou tenant à la main le signe des panégyries et recevant de la déesse du sanctuaire un riche collier. Dans une seconde salle j'aperçois une barque sacrée, entourée de feuilles de papyrus et de fleurs de lotus, qui porte une génisse coiffée du disque lunaire. Enfin dans une dernière chambre obscure, l'*adytum* du pronaos, la grande vache d'Hathor détache d'une niche sa tête cornue et serre une statuette entre ses jambes. Ces images répétées de la génisse, emblème d'Hathor, prouvent que le temple était consacré a cette déesse.

D'après les sculptures et les hiéroglyphes du spéos on peut aussi reconnaître (comme l'a d'ailleurs démontré Ampère) que Ramsès et la reine Nofert-Ari avaient creusé ce sanctuaire dans une pensée commune de tendresse conjugale. Diverses inscriptions tracées soit sur la façade, soit à l'intérieur, nous apprennent que : « Le fils du Soleil a construit cet édifice « pour sa royale épouse..... que la grande mère Nofert-Ari, sa

« royale épouse, qui l'aime, a bâti cette demeure dans la « grotte de la pureté. » La galanterie, on le voit, ne date pas d'hier, et, pour en retrouver les traces, il faut remonter plus loin que l'âge de la chevalerie. Partout sur les parois la reine est placée aux côtés du pharaon, qui semble ainsi associer à sa gloire sa compagne bien-aimée. Cette idée aimable domine constamment : sur un pilier Thoth, l'écrivain céleste à tête d'ibis, tient en main deux sceptres, dont les dents crénelées marquent les années que les dieux concèdent aux princes; plus loin Khons, sous la forme d'une momie, porte l'emblème de la vie divine exprimé deux fois.

Toutes les images de l'épouse de Sésostris plaisent par la finesse des traits et la grâce de l'expression. D'ailleurs, il faudrait se garder de croire que les reines fussent réduites à un rôle effacé en Egypte. Les bas-reliefs nous les représentent assistant les rois au cours de leurs offrandes aux divinités; dans les cérémonies solennelles et en particulier aux sacres des Pharaons elles ont leur place d'honneur près du souverain; enfin les princesses succèdent sur le trône au monarque leur père, à défaut d'héritiers mâles.

Si le petit temple est beau, le grand est admirable : c'est la gloire de la Nubie ! Ipsamboul, appelé par les Egyptiens *Abochek* et par les Arabes *Abou-Simbel* (le Père de l'épi), vaut, à lui seul, le voyage au delà de la première cataracte. Même après les superbes édifices d'Abydos, d'Edfou, de Dendérah et les ruines de Thèbes, Ipsamboul, avec ses sanctuaires souterrains, frappe le spectateur d'étonnement. Les descriptions que j'en avais lues dans Champollion et Ampère avaient piqué au vif ma curiosité; je me demandais s'il n'y aurait pas quelque exagération dans l'enthousiasme qui avait enflammé ces savants à la vue des colosses d'Abou-Simbel. Mais, si l'on peut se faire une idée approximative de monuments à formes géométriques régulières tels que les Pyramides, comment se représenter, même vaguement, des statues de vingt mètres de haut, sculptées en pleine montagne et avec une pareille perfection artistique? Qui n'a pas contemplé ces merveilles

ne peut se les figurer. La photographie comme la gravure ne rendent en rien l'effet extraordinaire, presque accablant que l'on ressent face à face avec ces géants de pierre; la peinture serait tout aussi impuissante. A Ipsamboul l'art a fait trop grand; le cadre lui-même qu'offre la nature est à la fois trop simple et trop majestueux pour que le pinceau puisse reproduire sur la toile ce prodigieux ensemble qui confond. La plume de l'écrivain ne réussirait pas mieux, je crois; en tout cas, pour le tenter, il faudrait le génie d'un Gœthe, d'un Byron ou d'un Hugo.

La façade du grand temple d'Abou-Simbel, qui jaillit d'un seul jet à plus de cent pieds de haut, a été tout entière creusée dans le roc même. Une rangée de cynocéphales accroupis, la tête brisée, forme une corniche bizarre; les Pharaons avaient dans leurs palais des singes pour les divertir, comme nos rois des fous pour les distraire. Qui sait? Peut-être Ramsès a-t-il voulu placer auprès de ses images ses favoris du règne animal. Au-dessus de la porte d'entrée se dresse Horus à la tête d'épervier, que surmonte un large disque. Cette statue du dieu Soleil, la divinité du spéos, est sculptée avec beaucoup d'art et exprime une noble fierté. Des deux côtés, au milieu des hiéroglyphes, le prince fait présent au fils d'Isis d'une statuette, emblème de la Vérité.

Et maintenant que dire des colosses? On reste devant eux surpris, stupéfait de tant de grandeur, de tant de hardiesse. Les quatre statues monolithes, qui semblent sortir de la montagne même, sont des effigies de Sésostris; le roi est assis sur un trône, la tête couronnée du pschent, les mains posées sur les cuisses; des bandelettes entourent son visage; ses bras portent des bracelets. Aux côtés des colosses se tiennent debout des princesses, filles du pharaon; quoique leur taille soit double de celle d'un homme, à peine atteignent-elles la moitié de la jambe de leur père gigantesque; un large et lourd bandeau leur couvre la tête et retombe jusque sur le sein. L'attitude raide, les traits épais et disgracieux, les formes mal ébauchées, en un mot tout l'ensemble offre un contraste frap-

pant avec les colosses d'une si parfaite exécution qui dominent ces enfants de Ramsès. Sculptures grossières, ces statues semblent placées là pour faire ressortir par leur laideur la beauté des grandes. Elles me font penser aux affreux négrillons ou aux fous difformes, qui, dans les tableaux de Rubens, servent de repoussoirs aux reines somptueuses, rayonnantes de jeunesse et de magnificence. A trois mille ans d'intervalle l'art a donc recours aux mêmes procédés ingénieux.

Trois colosses sont encore assez bien conservés ; le dernier est entièrement dégagé des sables qui recouvrent en partie les deux autres. Le second est brisé ; sa tête énorme gît à ses pieds, la face cachée dans l'arène, et les trois autres, que rien n'a pu renverser de leurs sièges royaux, n'ont pas ainsi la douleur de voir la figure humiliée de leur frère abattu. Quel est le barbare ou l'insensé qui a exercé là sa rage sacrilège ? L'histoire n'a pas gardé son nom, mais que ce criminel soit à jamais flétri comme Erostrate ! Le quatrième colosse, dont la longue barbe a été arrachée, a l'air d'une déesse, tellement tous ses traits sont empreints d'une grâce ineffable.

Ces portraits de Sésostris respirent à la fois le calme, la douceur et la majesté ; plus on les regarde et plus on les admire. En les contemplant on voit que l'artiste n'a pas cherché à rendre l'idée de la force brutale, mais qu'il a voulu exprimer celle de la puissance unie à la sagesse. On s'imagine aussi de quel éclat, de quel prestige devait resplendir la royauté superbe des Pharaons. Le roi, presque apothéosé de son vivant, était un dieu à l'éternité près. Les peuples prosternés aux pieds du trône tremblaient devant ce pouvoir auguste et suprême, qui incarnait en lui l'idée la plus élevée de la patrie, de l'omnipotence et de la religion ! On trouve dans la vallée de Bamian, aux Indes, des statues bouddhiques de dimensions énormes, elles aussi creusées dans le roc, mais leurs formes à peine dégrossies trahissent l'inexpérience du sculpteur. Au contraire la perfection qui éclate dans les chefs-d'œuvre d'Ipsamboul, prouve à quel degré supérieur était parvenu l'art statuaire sous la XIXe dynastie des Pha-

raons, c'est-à-dire dix siècles avant que Phidias décorât le Parthénon de la célèbre statue de Minerve en or et en ivoire, vingt-huit siècles avant que Michel-Ange sculptât le magnifique mausolée de Jules II.

Depuis trois mille ans immobiles sur leurs trônes de grès, les géants de la Nubie, qui soutiennent la montagne de leurs épaules puissantes, regardent avec sérénité ce fleuve bienfaisant, dont les flots coulent à leurs pieds sans répit et vont répandre au loin la fertilité ! Depuis trois mille ans le dieu de la lumière en se couchant derrière la falaise, dont les entrailles recèlent son temple, laisse son disque d'or et de pourpre nimber d'une sublime auréole les têtes radieuses du Grand Sésostris!

Je montai sur les genoux d'un des colosses, en gravissant la colline des sables, et, quand je regardai à ses pieds, je sentis comme le vertige. Je me trouvais à peu près dans la même situation que Gulliver, lorsque le roi de Brobdingnag, le prenant dans sa dextre gigantesque, l'éleva jusqu'à son visage. La hauteur des statues dépasse vingt mètres; un homme peut se coucher de toute sa longueur sur chaque pied. Un moment je me figurai que le géant n'avait qu'un mouvement à faire pour m'écraser. Mais, pour dissiper toute inquiétude, je n'avais qu'à lever les yeux. Quelle crainte pouvait m'inspirer cette figure placide dont les traits reflètent la bonté ? D'ailleurs que peut lui importer ma chétive personne ? Que suis-je pour lui, moi, pauvre pygmée, qu'il tiendrait dans sa main formidable, et dont la vie n'est qu'un jour comparée à son existence qui a les siècles pour mesure?

L'aspect désolé du site lui-même est bien en harmonie avec la sévère grandeur du monument. Derrière moi se dresse comme une muraille la montagne dont la ligne grisâtre tranche violemment sur le bleu éclatant du ciel; des torrents de sable doré, prêts à engloutir les colosses, descendent en coulée jusqu'au fleuve. Une plage brune et solitaire s'étend sur la rive opposée, dont une lisière de palmiers rompt seule

la tristesse uniforme. Plus loin les cimes de la chaîne arabique, étincelant d'un éclat incomparable et dont les pentes arides, inondées de rayons, renvoient des clartés éblouissantes, forment un cadre vraiment digne de ce tableau si imposant.

Pendant de longs siècles la façade du spéos est restée presque ensevelie sous les sables. Lorsque Champollion visita le temple souterrain, en 1828, il dut en faire déblayer l'entrée, et le courageux égyptologue fut même obligé de se glisser à plat ventre par une petite ouverture pour pénétrer dans l'intérieur. C'est en 1869 seulement qu'on entreprit des travaux pour delivrer l'édifice des amoncellements successifs. Le désert, enveloppant les colosses de son vaste linceul, a protégé les dieux contre les outrages des mortels. La nature a voulu sauver de la destruction des hommes une merveille qui n'était pas la sienne ; cette cruelle marâtre, comme l'appelle Pline, a montré pour ce chef-d'œuvre la tendresse d'une mère.

Descendu des genoux du colosse, enfonçant à chaque pas dans le talus sablonneux, je gagne l'ouverture du spéos, où j'entre plus facilement que Champollion. Mais soudain je m'arrête sur le seuil, frappé par la majesté du spectacle et comme retenu par une crainte religieuse ; mes compagnons aussi restent interdits et silencieux ; nous eussions redouté de troubler par nos paroles la sainteté du temple. De chaque côté se dressent quatre colosses osiriaques adossés à des piliers énormes, coiffés du pschent et tenant le fouet et le sceptre entre leurs mains croisées sur la poitrine. Les premiers sont enfouis dans le sable jusqu'aux genoux ; les derniers sont entièrement dégagés ; la salle, où règne un demi-jour plein de mystère, se trouve ainsi en pente, et, dans le premier moment de surprise, on croit voir sortir des profondeurs du roc, les uns après les autres, des titans qui portent la voûte sur leurs épaules gigantesques. Les traits de quelques-unes de ces cariatides ont subi de graves blessures ; mais toutes, quoique mutilées, ont un air vénérable de recueillement et de piété qui impose. A voir leurs mains jointes, leur

attitude religieuse, on dirait des saints qui murmurent des prières; on se figure être entré dans la demeure des dieux; le sentiment de la divinité vous pénètre de toute part, comme dans ces vieilles cathédrales gothiques aux arcades sombres et aux mystérieuses ogives, où, le porche à peine franchi, on s'imagine être transporté tout à coup dans un monde qui n'a plus rien d'humain.

Sur la voûte élevée des vautours d'un rouge pourpre développent l'envergure de leurs grandes pennes noires entre les cartouches royaux teintés de bleu, et étreignent le tau dans leurs serres crochues. Des sculptures remarquables, qui tapissent les parois, rappellent les brillantes victoires de Ramsès et excitent vivement l'intérêt, en reportant l'esprit à cette mémorable époque, quatorze siècles avant l'ère chrétienne. Le prince, monté sur son char de guerre, décoche des flèches de ses deux arcs et de son quadruple bras. En face, une petite forteresse sur une roche est couronnée de défenseurs, dont l'un tombe la tête la première. Plus loin des cadavres s'amoncellent aux pieds du vainqueur qui saisit par les cheveux un ennemi terrifié et le perce d'un coup de lance. Une autre composition représente le triomphe du pharaon; un lion est couché sous son char : devant lui marchent des captifs, les mains enchaînées derrière le dos et le cou torturé dans un carcan. Sur la muraille opposée on voit une mêlée générale qui se livre autour de la forteresse de Kadesch, entourée de douves; c'est le poème de Pentaour que nous avons déjà vu sculpté à Thèbes, scène magistrale comprenant plus de onze cents personnages, sans compter une foule de chars naïvement rangés les uns au-dessus des autres, pour donner l'illusion de la perspective, et une multitude de guerriers qui lancent le javelot. Enfin le vainqueur Ramsès offre à la triade thébaine une suite de prisonniers.

Peu de princes ont marqué leur nom dans l'histoire d'une empreinte aussi forte et aussi durable. Le souvenir fameux de Sésostris a traversé les siècles ceint d'une glorieuse auréole. Les Grecs avaient fait de ce roi un illustre conquérant,

qui aurait promené ses armes triomphantes jusqu'aux déserts de la Scythie et aux rives de l'Indus, laissant partout derrière lui des monuments pour perpétuer la renommée de ses exploits. « Il pénétra dans les Indes, écrit Bossuet, plus loin qu'Hercule « ni que Bacchus, et plus loin que ne fit depuis Alexandre, « puisqu'il soumit le pays au delà du Gange. » Le pharaon invincible aurait devancé le héros macédonien dans ses célèbres conquêtes. C'est ainsi qu'une légende fabuleuse s'est substituée à la tradition. Ramsès, il est vrai, durant son beau règne de soixante-sept ans, dirigea avec succès des expéditions longues et répétées, en particulier contre les Khétas et les peuples coalisés de la Syrie; mais ce prince belliqueux fut surtout un bâtissenr infatigable, et c'est là aux yeux de la postérité, comme nous l'avons déjà dit, le vrai titre de gloire du Louis XIV égyptien, sans qu'il soit besoin de lui attribuer la première idée du canal de jonction entre le Nil et la mer Rouge, œuvre commencée par son père Séti Ier et que le fils se contenta de poursuivre. Les historiens grecs rapportent que Sésostris éleva un temple dans chaque ville à la divinité principale du lieu. En effet, on peut lire son royal cartouche sur presque toutes les ruines monumentales de l'Egypte et de la Nubie. Près de l'emplacement de Memphis le voyageur en passant jette un regard de tristesse sur une statue mutilée de ce grand monarque, croupissant dans l'ignoble fange. Nous avons vu le poème historique de Pentaour, résumant ses hauts faits, gravé sur les débris grandioses de Louqsor et de Karnak. Dans la plaine de Thèbes le souverain avait édifié à sa propre mémoire le Ramesséum, dont les bas-reliefs représentent aussi ses intrépides campagnes contre les Khétas. C'est lui qui a terminé le temple de Qournah dont Séti I avait posé les fondements. On retrouve son nom, son image ou les marques impérissables de sa pensée créatrice dans le temple d'Abydos, à Sân, à Bubaste, aux carrières de Silsilis, aux mines du mont Sinaï, à Derr en Nubie, et où sais-je encore ?

Ainsi dans toute la vallée du Nil le pharaon a voulu immortaliser son souvenir par une série d'édifices imposants et, cu-

rieux détail, la flagornerie courtisanesque a même fait commettre à des architectes sous son règne une audacieuse usurpation en substituant, dans divers temples, les cartouches de Ramsès à ceux des rois qui les avaient érigés, pour tenter, par cette supercherie, de grandir encore sa célébrité aux dépens des véritables fondateurs. Quoi qu'il en soit, le nom de Sésostris est resté fameux comme personnifiant une brillante civilisation et il résonne toujours à travers les siècles avec un éclat vainqueur.

Les tableaux guerriers d'Ipsamboul sont tous dessinés avec un art étonnant. On a souvent reproché à la sculpture égyptienne de s'être immobilisée dans des types uniformes, invariables, dont les poses raides et les lignes anguleuses ne correspondent pas à la réalité. Les bas-reliefs du Grand Temple prouvent que les artistes de l'ancienne Egypte, lorsqu'ils sortaient du domaine hiératique, savaient, une fois affranchis des entraves d'un symbolisme étroit, reproduire la nature avec ressemblance et vérité. Quoi de plus animé, de plus naturel et vraiment naïf que ces diverses scènes de combats, de triomphes, d'offrandes ? Les lois de la perspective ne sont pas observées, il est vrai ; mais que de vie et de mouvement ! Ce sont aussi des pages d'un prix inestimable pour l'égyptologie : chaque nation s'y distingue par un ensemble de traits caractéristiques, tels que le costume, les armes, la coiffure, la physionomie et la couleur même de la peau. On peut y étudier la différence des peuples et des races qui est nettement marquée.

Dans une salle supportée par quatre piliers dépourvus d'ornements on voit se dérouler sur la muraille la procession de la barque sacrée. En tête marche le pontife vêtu de dépouilles de léopards ; puis viennent les prêtres portant sur leurs épaules le bari mystique, dont la proue et la poupe, relevées en bec, se terminent par des têtes de bélier et d'épervier ; de larges éventails ombragent la châsse qui renferme l'image d'une divinité. La dernière salle du spéos forme l'adytum où une simple pierre en guise d'autel occupe le milieu. Les dieux

siègent là au milieu des ténèbres; la religion égyptienne se plaît dans l'obscurité et s'enveloppe volontiers d'ombre et de mystère. Nous allumons des machallahs : au fond sont assis sur un banc de grès, adossés au roc, Horus, Ammon, Phtah et Ramsès lui-même devenu divinité; le pharaon, adorant sa propre effigie, s'était ainsi décerné de son vivant l'apothéose. Les têtes des statues sont fort dégradées et l'on ne distingue guère les dieux. La lueur des torches vacillante et rougeâtre prête à leur visage une expression étrange et sévère. Je m'imagine qu'ils regardent avec dédain ces profanes assez audacieux pour venir troubler leur calme et leur majesté trente fois séculaires. Des nuées de chauves-souris, que la lumière effraie, s'envolent des murs noircis et nous frappent la figure de leurs ailes, comme si elles voulaient manifester ainsi l'indignation divine. A l'instant où je me détourne, j'aperçois à l'entrée du temple une bande de ciel rayonnante d'azur, et c'est avec un bonheur ineffable que je m'échappe des sombres profondeurs du spéos pour retrouver tout à coup le joyeux éclat du soleil qui fait briller les sables comme des paillettes d'or.

Avant de quitter Ipsamboul, je m'arrêtai une dernière fois sur la rive pour regarder les colosses. L'ombre s'était étendue sur leurs têtes augustes, leur donnant un air plus grave et plus noble. Je m'éloignai à regret; je n'avais passé que quelques heures avec eux, mais c'était presque de l'affection qu'ils m'avaient inspirée, et, en leur disant adieu, j'éprouvai je ne sais quelle vague tristesse, comme si je me séparais d'amis que je ne devais plus revoir jamais. « Sunt lacrimæ rerum », a dit le poète. Oui, les choses inanimées ont aussi leurs pleurs, et elles peuvent même faire naître en nous une véritable émotion, lorsque l'harmonie de leurs formes ou une sympathie mystérieuse, qui semble nous unir à elles, répond au sentiment divin que nous portons dans notre cœur !

Voici l'heure rapide du crépuscule. Ammon-Râ « le roi du « jour, le souverain de la nuit, qui avance sans station ni « relâche », debout dans « la bonne barque des millions d'an-

SESOSTRIS A ISAMBOUL.

« nées, enlacé dans les plis du serpent Méhen, a passé « dans la voie mystérieuse de la région d'Occident. » Une lueur tiède, douce et pâle comme une chaste vierge, s'est répandue sur le Nil. Pas un bruit, pas un murmure : il ne règne que la grande voix du silence. La Nature s'est mollement assoupie dans les bras de la Nuit; aucun chant ne berce son repos; nul zéphyr ne vient caresser son sommeil. Elle dort. Sur la rive vaporeuse les palmiers dressent leurs formes vagues et allongées, ombres silencieuses qui semblent veiller sur le fleuve. La clarté argentée de la lune tremblote sur la nappe tranquille des eaux, et Vénus radieuse au ciel reflète sur le cristal des ondes les feux de ses facettes qui miroitent et scintillent. Des myriades de diamants ruissellent sur la voûte céleste que la voie lactée fend de son sillon neigeux. Inclinée à l'horizon, la Croix du Sud étincelle au-dessus des masses ténébreuses des montagnes, et, comme un glaive gigantesque, flamboie au firmament. Constellation australe, elle semble nous appeler vers les régions torrides, tandis que l'étoile polaire, qui brille au nord, nous fait souvenir de la patrie absente.

Nous avons déjà laissé les colosses loin derrière nous, mais leurs images sont toujours présentes à mon esprit, et je songe à cette suite d'âges innombrables qui s'est écoulée sous leurs yeux. Générations, siècles, peuples ont passé dans une fuite irréparable, et, eux, ils sont toujours là impassibles, superbes de grandeur et de vieillesse ! Sauf les Pyramides, quel monument aussi colossal a pu depuis plus de trois mille ans conserver, presque intacte, sa beauté ? Dans quarante ou cinquante siècles peut-être un voyageur, s'arrêtant sur les rives désertes de la Seine, près d'un fragment de colonne renversée, regardera d'un œil curieux les pavillons du Louvre écroulés et couverts de ronces. S'il remonte le Rhin, peut-être ne trouvera-t-il plus qu'un amas de ruines informes dans une plaine désolée, là où s'élèvent aujourd'hui les flèches d'une merveilleuse cathédrale. Mais si, descendant vers le sud, il aborde en Egypte et suit le cours du Nil, sans doute il verra se

dresser encore les Pyramides à l'entrée du désert, et plus loin en Nubie ses yeux contempleront, siégeant sur leurs trônes, ces colosses d'Ipsamboul grandioses, immuables, magnifiques dans leur immortelle majesté, comme ils l'étaient il y a trois mille ans, comme ils le sont aujourd'hui, comme ils le seront dans de longs siècles à venir, lorsque Paris et Londres auront peut-être disparu de la face du monde, et que leurs noms, comme ceux de Memphis et de Babylone, ne rappelleront plus aux peuples futurs que le lointain souvenir d'un glorieux passé !

Ouady-Halfa

LA SECONDE CATARACTE — LE RETOUR
IBRIM — DERR — AMADA

Soixante kilomètres environ séparent Ipsamboul d'Ouady-Halfa, la seconde cataracte. Grâce à un vent favorable qui gonfle les voiles, la dahabièh a bientôt franchi cette distance, et nous voici au terme du voyage. Lorsque je débarquai à Ouady-Halfa, la première chose qui frappa mes yeux, ce fut un train de chemin de fer. Je me serais, je l'avoue, volontiers passé de cette surprise qui manque absolument de couleur locale. Venir en Nubie pour trouver une locomotive ! J'eusse préféré de beaucoup voir sur ces bords un crocodile; mais cet animal, assez friand de chair humaine, se retire maintenant au loin dans les contrées sauvages, à mesure que s'avance la machine à vapeur, cet autre monstre moins malfaisant. Une ligne ferrée, analogue à celle qui relie Assouan à Philæ, longe les cataractes, et sert au transport des marchandises qui évitent ainsi le passage toujours dangereux des rapides. Le chemin de fer a coûté au gouvernement égyptien la bagatelle de plusieurs millions et ne rapporte rien pour ainsi dire, presque tout le commerce avec Khartoum se faisant à dos de chameau.

Ouady-Halfa « la Vallée des Joncs » n'est qu'une misérable bourgade comme Korosko, dévorée par les ardeurs tropicales, station de halte pour les caravanes qui se rendent au Soudan ; des cabanes en nattes s'égrènent le long des berges arides, où quelques palmiers découronnés, à l'aspect piteux, représentent seuls la végétation. Deux ou trois Grecs, poussés par

je ne sais quelle fatalité et dont la conscience, je crains, doit être un peu chargée pour être venus s'échouer sur ces sables brûlants, tiennent de pauvres boutiques, où l'on est encore heureux de pouvoir s'abriter contre le soleil qui écorche et la poussière qui aveugle.

Lors de mon passage à Ouady-Halfa il n'y avait là qu'une agglomération de chétifs hameaux ; depuis l'occupation anglaise cette localité a pris une certaine importance stratégique et commerciale, comme chef-lieu du district de la frontière officielle de l'Egypte, reculée jusqu'à la seconde cataracte, et comme centre d'approvisionnement pour les troupes britanniques cantonnées aux environs et dont les avant-postes pendant plusieurs années n'ont point dépassé cette station.

Le lendemain de notre arrivée nous partons de bonne heure pour nous rendre aux cataractes. Il faut d'abord traverser le Nil dans une felouque ; les rameurs de notre équipage nous conduisent rapidement à la rive opposée, où des âniers nous attendent avec leurs baudets ; nous enfourchons les bêtes et nous voilà engagés dans le désert. Nous descendons dans une sorte de vallée profonde et rocailleuse ; bientôt le fleuve et ses bords disparaissent complètement ; de quelque côté que se dirige le regard, il n'aperçoit qu'une immensité de plaine dont plusieurs monticules espacés rompent seuls la surface unie ; tout au loin perdus dans l'azur du ciel on les prendrait pour des rochers s'élevant au-dessus de la mer. Pas un arbrisseau, pas un brin d'herbe, pas une trace d'animal ; la vue cherche en vain une touffe de verdure pour s'y reposer. Le désert règne là sans partage ! Les os blanchissants d'un squelette de chameau, voilà l'unique indice qu'un être vivant ait passé dans cette morne solitude que domine un silence lugubre, comme si l'ange de la Mort planant au-dessus y avait déployé ses ailes. Malgré vous la tristesse que semble exhaler la nature vous pénètre, et l'on a hâte de quitter la steppe pour revoir le Nil, la végétation et la vie. Nos courageuses montures, dont les sabots s'enfoncent dans les sables à

chaque pas, ont peine à avancer sur ce sol mouvant ; enfin, après deux heures de marche, nous approchons du fleuve. Au calme complet succède un bruit vague et dont l'intensité augmente, annonçant le voisinage des cataractes.

Les ânes gravissent péniblement le djebel ou rocher d'Abousir, qui plonge à pic dans les flots, et soudain nous voyons se dérouler devant nous un tableau imposant. Sur une vaste étendue le Nil, labyrinthe inextricable de courants, de remous, de chutes, de cascatelles, bouillonne et bondit en écumant entre des roches noires et polies, serpente comme dans des canaux sinueux parmi d'innombrables îlots escarpés, où fourmillent de maigres arbustes, puis va plus loin, au sortir des cataractes, réunir ses bras multiples et former une large nappe bleue qui coule pacifique, tandis qu'à l'ancre devant Ouady-Halfa se détache d'un rideau de palmiers la voile blanche de quelque dahabièh. Nul crocodile n'étale son dos écaillé sur ces bords arides ; toutes les îles parsemant le lit du fleuve sont inhabitées, et les gypaètes, qui volent à tire-d'aile au-dessus des eaux, semblent fuir au plus vite ces rives inhospitalières. En face le désert, auquel l'éloignement donne une teinte rembrunie, se prolonge jusqu'aux monts bleuâtres de la chaîne arabique ; derrière moi encore le désert dont les sables, comme embrasés par les feux du soleil, prennent une couleur fauve. A perte de vue se déploie en perspective, coupée seulement par les rapides, une immense steppe de stérilité et de désolation.

La cataracte d'Ouady-Halfa a plus de six lieues de parcours et pourtant « elle ne forme, dit Elisée Reclus, que la partie « inférieure d'une série de rapides appelée *Batn-en-Hagâr* ou « le “ Ventre des Pierres ”, se développant sur une lon- « gueur de 130 kilomètres ». Elle couvre donc un espace beaucoup plus étendu que celle d'Assouan ; en outre elle ne se présente pas encaissée entre des roches élevées ; mais elle s'en distingue surtout par son aspect moins varié, plus triste, tout dénudé, qui laisse au spectateur une impression étrangement sauvage, j'allais dire sinistre.

Tout en admirant ce panorama, je cherche des yeux un palmier quelconque, dont les rameaux puissent intercepter les rayons enflammés du soleil, car la chaleur est vraiment torride; mais c'est en vain, et je m'estime encore heureux de découvrir une petite anfractuosité de roche pour m'y mettre à l'abri. C'est alors que je comprends tout le charme de ces doux ombrages et de ces limpides fontaines d'or, chantés si amoureusement par les poètes arabes. La religion sensuelle de Mahomet ne promet-elle pas aux fidèles sectateurs de l'Islam, comme récompenses futures, avec les houris blanches aux yeux noirs, des bains odoriférants, des fleuves de lait et surtout la délicieuse fraîcheur des bosquets à l'opulent feuillage ?

De tout temps Ouady-Halfa ou la région voisine a joué un rôle considérable dans la défense du pays. Sous la XIIe dynastie, par exemple, antérieure à l'invasion des Hyksos, le pharaon Ousortesen Ier, vainqueur des tribus nègres coalisées, celui-là même qui a érigé à Héliopolis l'obélisque dont nous avons parlé, avait étendu la puissance égyptienne jusqu'à la seconde cataracte. A Semnèh, soixante kilomètres en amont, où le Nil coule comme étranglé entre de hautes murailles granitiques, Ousortesen III, profitant de la configuration exceptionnelle du terrain qui dresse là une sorte de rempart contre les incursions des peuplades méridionales, fit bâtir sur chaque promontoire dominant le fleuve une imposante forteresse, destinée à commander toute la vallée inférieure et dont des vestiges subsistent encore.

Il nous faut songer au retour ; la navigation à la voile est terminée ; on enlève les vergues et le grand mât qui, placé horizontalement, dessine une longue ligne parallèle à la dahabièh au-dessus du belvédère ; on déplace le petit mât d'artimon porté de l'arrière à l'avant, et six rames sont disposées de chaque côté pour la descente du Nil. Le « Lohengrin » démâté reprend la route du Caire (qu'il ne doit jamais revoir !), mû par la cadence régulière des douze avirons. Les matelots, pour se donner du courage et tromper les heures, entonnent

en chœur sur un rythme dolent le monotone refrain de leurs chansons locales, coupé de temps à autre par l'invariable *Eleïssah*, *Eleïssah*, dont la note criarde fend l'air comme la rame fend les flots. En revenant nous allons pouvoir visiter les temples (pour la plupart hélas! devenus des ruines monumentales), dont les rois de la XVIIIe dynastie, Ramsès II, les Ptolémées et les premiers Césars couvrirent la Nubie inférieure.

Un peu avant d'atteindre Ipsamboul, j'aperçois, sur la crête d'un rocher, le château d'Addèh avec une enceinte et deux tours carrées en forme de polygônes et percées de meurtrières. Ce fort a dû servir jadis de refuge aux Arabes sédentaires contre les Bédouins du désert; il est maintenant abandonné, et en fait d'habitants je ne distingue que de maigres chèvres grimpant sur les pentes du castel délabré à la recherche de quelques brins de *bersim* à brouter.

Nous saluons à nouveau les magnifiques images de Sésostris à Abou-Simbel. Presque en face, à Féraïg, s'ouvre un petit temple creusé dans le roc; c'est une salle soutenue par quatre piliers; Horemheb, pharaon de la XVIIIe dynastie et antérieur d'un siècle au grand Ramsès, a fondé ce sanctuaire, ainsi que le dit une inscription sur la porte. Les sculptures des parois sont presque méconnaissables, tellement on les a martelées. J'ai peine à distinguer sur la muraille Horemheb allaité par Anouké, et Khnoum, le dieu de la cataracte, à tête de bélier. Au plafond une fresque grossière représente le Sauveur et saint Georges terrassant le dragon; ces peintures prouvent que le spéos fut transformé en chapelle et que les anciens chrétiens devaient s'y réunir pour prier.

Voici Ibrim (*Primis parva*), rocher abrupt, détaché de la chaîne arabique et surplombant le cours du fleuve; les Romains avaient fait une forteresse de ce point stratégique d'aspect inexpugnable. Après la conquête de l'Egypte par ses armes le sultan Sélim Ier y établit une garnison de troupes bosniaques, et une petite ville s'éleva sur l'éminence que couronnait la citadelle perchée là comme un nid d'aigles.

Cette place forte marquait dès lors l'extrême limite sud du pays dénommé la Nubie turque sous la domination ottomane. A la suite de l'extermination des Mamelouks, les débris de la fameuse milice s'étaient réfugiés dans ce poste et l'avaient fortifié. En 1811, Ibrahim les en délogea et, dans le feu de l'action, la bourgade fut détruite. De la ville moderne on ne voit plus que des maisons délabrées et des ruelles désertes; de la citadelle il ne reste plus que des pans de murailles inclinés sur le vide, ruines servant de repaire aux chacals et où viennent s'abriter la nuit les oiseaux de proie. Toute cette rive est absolument désolée; sur l'autre bord les montagnes libyques forment dans le désert une succession de hauteurs à angles saillants; on dirait de loin des promontoires qui s'avancent dans la mer.

Le lendemain au réveil j'entendis le désagréable grincement des sakièhs qui m'était épargné depuis quelque temps. Mais cette fois je n'en voulus pas à la musique criarde de ces utiles machines, qui est la messagère ou plutôt l'indice de la végétation. En effet, nous voilà dans le « *Bostan* ou Jardin », le plus fertile canton de la Nubie. Une riche culture aux tons réjouis succède à la morne aridité qui de ses couleurs sombres lassait la vue. Sur les rives verdoyantes, dans les îles fécondes qui se croisent avec les bancs de sable, alternent les bosquets d'acacias et les beaux bois de dattiers dont les palmes balancées par le vent égayent le paysage.

Nous arrivons bientôt à Derr où la dahabièh fait halte. C'est la capitale de la Nubie, si l'on peut donner ce titre trop pompeux à un assemblage de simples masures de limon, éparses au milieu de dattiers et de quelques citronniers ou sycomores. Il est vrai de dire qu'une maison en briques, avec des fenêtres garnies de vitres, forme la résidence de l'aga (ou *kachef*) et qu'une mosquée, surmontée d'un minaret grisâtre, permet aux adeptes du Prophète d'y venir prier et faire leurs ablutions. *Derr* veut dire en arabe couvent, sans doute par souvenir du cloître qu'avaient dû y bâtir les premiers chrétiens. Les notables se prétendent issus de Haçan, kachef du

sultan Sélim Ier, qui, échappé au massacre des Mamelouks, se fixa dans le pays de Derr et y exerca l'autorité qu'il transmit à ses descendants; aussi cette *aristocratie* (!) nubienne, de couleur plutôt blanche, se montre-t-elle très fière de son origine turque.

Comme nous pénétrons dans la ville, les femmes drapées dans de longues robes bleues, flottantes et à traîne, accourent sur le seuil de leurs demeures pour examiner au passage les étrangers. Quelques-unes portent au cou des colliers de verre, d'autres des billes de bois mélangées de petits cailloux veinés ou de plaquettes d'argent. Voyant que nous regardons leurs parures, les citadines s'empressent de les enlever et de nous les tendre d'une main, pendant que de l'autre elles se cachent le bas du visage ; à leur plus grande joie j'en achète deux ou trois pour quelques piastres.

Entourés d'une bande de gamins qui nous poursuivent de leurs cris persistants de backchich, nous nous rendons aux ruines situées à l'extrémité de Derr. Le portique du temple a disparu; des tronçons informes de piliers marquent seuls l'emplacement de la première salle hypostyle qui faisait saillie en dehors de la roche, dans laquelle le sanctuaire a été creusé. Au fond de l'adytum on voyait, de même qu'à Ipsamboul, Ramsès, assis entre Phtah et Phré à tête d'épervier; mais des statues il ne reste plus aujourd'hui que les piédestaux. Bien qu'elles fussent déjà mutilées, Champollion en visitant le spéos put encore reconnaître le fils de Séti I et ces deux divinités. Sésostris avait fondé le temple en l'honneur d'Ammon et bâti la ville de Pe-Râ, (cité du Soleil), dont aucune trace ne subsiste. Parmi les tableaux gravés sur les parois le plus original montre Ramsès, vainqueur, tenant d'une main quatre barbares réunis en faisceau par les cheveux, et de l'autre brandissant sur eux sa hache d'armes. L'épervier, emblème de la Victoire, étend, comme une égide, ses ailes au-dessus de la tête du prince, aux pieds duquel est figuré un lion prêt à se précipiter sur les captifs.

L'animal avait intrigué Champollion qui s'était demandé

si cette image n'était qu'un symbole pour exprimer la vaillance du conquérant, ou bien si le monarque égyptien avait réellement comme compagnon de guerre un lion apprivoisé, et, d'après les hiéroglyphes du bas-relief, il conclut que le roi du désert suivait effectivement Sésostris dans ses expéditions. Ce n'est pas là, d'ailleurs, un fait isolé chez les souverains orientaux : Méhémet-Ali, en effet, portait une affection particulière à un lion domestique, chargé de monter bonne garde autour de son maître le pacha. Théodoros, de son côté, le négus d'Abyssinie, qui s'est donné la mort si tragiquement après la prise par les Anglais de Magdala, sa capitale, n'avait-il pas, lui aussi, des lions à sa cour éthiopienne?

Un peu au nord de Derr, mais sur l'autre rive, presque au coude que décrit le fleuve, se dissimule dans le désert le petit temple d'Amada. Remarquons, à ce propos, que tous les spéos ou sanctuaires de la Basse Nubie, situés, à l'exception de ceux de Féraïg, Ibrim et Derr, sur le bord occidental du Nil, s'élèvent dans la plaine aride ou sont creusés à même le roc; sans doute les habitants voulaient réserver exclusivement à la culture la bande étroite de terre resserrée entre le Nil et la steppe.

Amada, au nom si doux, œuvre primitive de Thoutmès III, terminée par Thoutmès IV, présente un des meilleurs spécimens de l'architecture pharaonique à la belle époque de la XVIIIe dynastie, où éclate la perfection de l'art égyptien. Les bas-reliefs et les hiéroglyphes qui décorent la voûte et les parois intérieures révèlent une merveilleuse finesse et une extrême habileté. « On dirait parfois, dit Ampère, les vignettes « délicatement enluminées d'un missel. » La plupart de ces sculptures, couvertes par les Coptes d'une couche de limon et barbouillées ensuite de peintures diverses, lorsque l'ancien temple d'Ammon fut changé en église, ont dû à cette circonstance leur conservation.

La dédicace du fondateur déchiffrée par Champollion est intéressante : « Le dieu bienfaisant, seigneur du monde, le « roi (Soleil stabiliteur de l'univers), le fils du Soleil (Thout-

« mosis), modérateur de justice, a fait ses dévotions à son « père le dieu Phré, le dieu des deux montagnes célestes, et « lui a élevé ce temple en pierre dure ; il l'a fait pour être « vivifié à toujours. »

Malheureusement ce sanctuaire est en partie enterré dans les sables qui en cachent aujourd'hui presque la moitié. L'arène du désert a victorieusement envahi le pronaos soutenu par des piliers carrés, dont la forme se rapproche beaucoup du type grec des colonnes doriques. Quand donc entreprendra-t-on de déblayer ce charmant édifice d'un si beau style, mais tristement affaissé, écrasé sous le poids sans cesse grandissant des sables qui poursuivent leur travail lent et implacable d'enfouissement ?

Le Pays des Temples

OUADY-SÉBOUA — DAKKÈH — GHERF-HOSSEÏN — DANDOUR.

Au retour nous débarquons encore à Korosko pour prendre le courrier, et favorisés par un bon vent nous gagnons rapidement Ouady-Séboua, « le Village des Lions » ; les Arabes appellent ainsi cette bourgade à cause des sphinx accroupis formant le dromos qui conduisait au temple ou hémispéos, genre d'édifice moitié bâti en pierre et moitié excavé dans la roche même. Deux statues sculptées sur des pilastres se dressent à l'entrée d'une avenue de lions, rangés huit de chaque côté, qui devait produire un effet des plus imposants. Mais deux seulement de ces monstres étalent encore au soleil leurs formes puissantes ; la tête d'un troisième semble sortir des sables et les autres ont disparu engloutis dans les flots du désert, dont l'inondation monte sans répit et a déjà presque submergé le monument. Devant les pylônes assez bien conservés un colosse présente une attitude bizarre : le haut du corps est enfoui et les jambes en l'air seules paraissent.

L'intérieur du temple est presque entièrement comblé par les sables, et j'ai peine à reconnaître quelques traces de cariatides sur les colonnes mutilées. Ce sanctuaire est encore un témoignage de la munificence de Ramsès II, auquel d'ailleurs il ne fait pas grand honneur, car l'exécution laisse beaucoup à désirer. On voit sur les parois des sculptures assez médiocres qui représentent le prince victorieux tenant par la chevelure des ennemis suppliants.

Pour en revenir aux sphinx du dromos qui font l'originalité d'Ouady-Séboua, de tout temps et dans tous les pays, pour

ainsi dire, les lions placés comme motifs de décoration aux abords des palais et des temples ont servi à exprimer le symbole de la vigilance. On retrouve ainsi dans l'antiquité les statues de ces nobles carnassiers comme gardiens de sanctuaires en Assyrie, dans les Indes, en Grèce, voire même en Chine. Au moyen âge le portail des églises était souvent orné de lions emblématiques. Je me souviens, par exemple, avoir remarqué à Vérone les images en marbre de deux de ces animaux supportant les colonnes de la curieuse église romane de San Zeno Maggiore.

Je montai, avant de retourner à la dahabièh, sur la voûte du naos abaissée maintenant au niveau du sol par l'ensablement. Tout autour régnait la steppe ; à quelque distance s'avançait lentement une troupe de chameaux libres de toute charge et que l'on dirigeait sans doute vers le marché du Caire. Des négresses, bergères aussi noires que la toison de leurs brebis et que Watteau n'aurait certes pas prises comme modèles pour ses sujets bucoliques, ramenaient au village leur troupeau. Entre les deux pylônes se dessinait au loin le cours azuré du Nil avec ses rives ombragées de gerbes de palmes, et à l'horizon le soleil, dardant ses derniers feux, dorait vivement le ciel de nuances orangées. Un silence solennel enveloppait les ruines solitaires. A mes pieds des lions, contemporains de Sésostris, émergeaient de l'océan des sables, tels que des monstres fabuleux évoqués par le talisman d'un nécromancien, et, à l'heure mystérieuse du crépuscule, ces fantômes de pierre aux étranges contours, comme des revenants pharaoniques de la nuit du passé, comme des spectres jaillissant de l'abîme des siècles, donnaient au désert je ne sais quel aspect troublant, quelle apparence vaguement fantastique !

Le lendemain, notre première halte fut Ouady-Méharakka, près de l'ancienne « *Hiera Sycaminos* ou le Sycomore sacré », et j'allai visiter les ruines du temple au hameau de Hoffedouinèh. Sur un pan de muraille on voit encore sculptée une Isis, déesse à laquelle le naos était consacré, reposant sous

un figuier. On dirait que la construction a été ébranlée par un tremblement de terre : c'est à peine si les pierres déplacées se soutiennent sur les pilastres inclinés du portique. Le monument tout lézardé n'a d'ailleurs pas été fini, comme le prouvent les chapiteaux ébauchés, qui rappéllent ceux de quelques colonnes de Philæ. Un escalier en spirale indique une architecture qui n'a rien d'archaïque et ne saurait se prévaloir de l'art des Pharaons ; elle ne remonte, en effet, pas plus haut que les premiers Césars.

Ici commence la région appelée à juste titre par les géographes : *Le Pays des Temples*, série d'édifices assez rapprochés et qui s'échelonnent jusqu'à la première cataracte, formant comme une majestueuse avenue monumentale à ce palais enchanté qui s'appelle l'Egypte ! Mais ces temples et ces spéos, sauf de rares exceptions, n'appartienneut pas aux époques pharaoniques ; ils ont été pour la plupart construits ou creusés par des Ptolémées et des empereurs romains, et encore pour beaucoup l'exécution est-elle restée inachevée. Certains vestiges néanmoins tendent à prouver que les Lagides et les Césars se sont contentés de relever, sur les emplacements où ils existaient auparavant, les sanctuaires que les envahisseurs, surtout les Perses, avaient dévastés de fond en comble. De plus ces secondes éditions de naos ont été consacrées, comme l'indiquent des inscriptions ou dédicaces, aux mêmes dieux qu'adoraient les anciens Egyptiens sous leurs dynasties nationales. « Le système religieux de ce « peuple, dit Champollion, était tellement un, tellement lié « dans toutes ses parties et arrêté depuis un temps immé- « morial d'une manière si absolue et si précise que la domi- « nation des Grecs et des Romains n'a produit aucune inno- « vation », au point de vue du culte.

Deux pylônes dont les masses grisâtres se profilent sur les sables annoncent le temple de Dakkèh. De loin le monument a une belle prestance ; aussi me le figurais-je intact et bien conservé ; mais l'apparence en est trompeuse. Ne suis-je pas dans le pays du mirage ? En avançant je reconnais vite

que cet édifice a été odieusement saccagé. Les colonnes sont culbutées, les murailles renversées, les bas-reliefs en partie détruits. Ergamène, roi d'Ethiopie, fonda ce sanctuaire, qu'agrandirent Ptolémée Philadelphe, la reine Arsinoé sa sœur, Evergète I son fils, et qu'Auguste fit restaurer. Le prince éthiopien a marqué son nom dans les annales de son pays; les prêtres, d'après Diodore de Sicile, lui avaient ordonné de mourir ; mais c'est eux qu'il fit exterminer, affranchissant ainsi la royauté du joug sacerdotal.

Ergamène, coiffé du pschent, des vases à la main, est figuré sur plusieurs parois intérieures ; Hathor et Thoth (seigneur de Pnoubs, en Ethiopie), auquel est consacré le temple, reçoivent du monarque des dons divers : de riches colliers, une couronne de lauriers, un petit sphinx qui semble un jouet d'enfant. Dans une chambre latérale, presque obscure, c'est difficilement que l'on discerne des lions burinés avec un art remarquable. D'ailleurs ces sculptures ne manquent pas d'intérêt: ainsi Auguste présente du vin à Thoth qui, comme l'Hermès grec, serre dans sa main le caducée que des serpents enroulent; sur la façade du portique le Nil même offre des vases et des papyrus; déguisée en Hathor, la reine porte des bouquets, et l'Egypte, sous les traits d'une déesse, ayant un bœuf à ses pieds, fait des oblations de pains et d'oiseaux. Sur un pilier un singe joue de la harpe.

C'est le lotus qui constitue la principale décoration de ce monument qu'on pourrait appeler « le Temple du Lotus ». Ainsi dans le naos une série de bas-reliefs montre la reine couronnée de fleurs de nymphéa, tenant cette plante dans une main et dans l'autre une petite urne qu'elle présente à une grande tige de lotus; une chèvre est étendue près de la princesse. La même scène gracieuse se montre répétée tout autour de la salle. Ces sculptures indiquent une grande habileté de ciseau ; les fleurs en particulier sont très finement imitées.

Les anciens Egyptiens aimaient beaucoup le lotus, le *nymphæa nelumbo* ou nénuphar rose, dont Hérodote nous a laissé

une description très exacte : « Il produit, dit l'écrivain grec, « un fruit porté sur une tige différente de celle qui porte la « fleur et qui sort de la racine même ; il est semblable pour « la forme aux gâteaux de cire des abeilles ; il est percé à la « partie supérieure de vingt ou trente cavités dont chacune « contient une graine de la grosseur d'un noyau d'olive, « bonne à manger fraîche ou desséchée. » Aux environs de Damiette on voit encore ces jolis lotus bleus et blancs dont les fellahs réduisent la graine en farine pour en composer une bouillie qu'ils mangent volontiers ; d'ailleurs sous les Pharaons cette plante aquatique jouait comme le papyrus un rôle important dans la nourriture ordinaire des classes inférieures. Les fruits délicieux du lotus ne faisaient-ils pas, au dire d'Homère, oublier la patrie ? Cette fleur, symbole de la Thébaïde et un des attributs d'Isis, forme avec le papyrus le motif d'ornementation que les artistes égyptiens ont le plus souvent reproduit en sculpture, surtout pour enjoliver leurs ravissants chapiteaux, où l'élégance le dispute à la richesse.

Un petit escalier sombre et étroit mène au sommet des pylônes d'où j'embrasse un panorama de toute beauté : le temple domine la vaste plaine des sables qui, des rives du Nil, vont s'espaçant à l'infini ; quelques carrés de verdure, oasis minuscules, se détachent comme des îlots d'émeraude sur l'uniformité jaunâtre de la steppe. Le long du fleuve, qui décrit ses méandres azurés, un village s'abrite à l'ombre des palmiers et des sycomores. Des femmes et des enfants, représentants d'une race dont les traits et les costumes n'ont sans doute pas plus changé depuis deux mille ans que les ruines mêmes, s'étagent en groupes pittoresques sur les dalles disjointes du portique ; enfin la ligne sinueuse des montagnes bleuâtres, avec leurs crêtes dentelées et frangées d'or, encadre superbement ce merveilleux tableau.

Le temple suivant est Gherf-Hosseïn ou Girchèh-Hassan, dédié à Phtah, dieu éponyme de l'antique localité nubienne. Il faut gravir une petite éminence au milieu de décombres et

d'informes fragments de sphinx pour arriver à ce sanctuaire, hémispéos creusé par ordre de Ramsès II. La partie extérieure se compose d'un portique où six colonnes se dressent encore, flanquées de quatre pilastres dont quelques-uns présentent la statue osiriaque de Sésostris; sur d'autres on ne voit plus que la poitrine ou les jambes du conquérant. Au ras du sol gît une tête de pierre presque intacte; le temps l'a séparée du tronc, mais il a su en respecter les traits gracieux et l'expression rayonnante de douceur. La disposition du reste du temple, creusé dans la montagne, est la même qu'à Ipsamboul, mais quelle différence d'exécution ! Ici les sculptures sont d'un style inférieur; puis en entrant dans le spéos on n'éprouve pas ce frissonnement, ce sentiment vague de la divinité dont parle Châteaubriand à propos des cathédrales gothiques, et qui vous pénètre lorsqu'on franchit le seuil de l'imposante grotte sacrée d'Abou-Simbel.

Dans la première salle du temple-caverne de Gherf-Hosseïn six statues de Ramsès coiffé du pschent, tenant en main le sceptre et le fouet, semblent soutenir de leurs épaules cyclopéennes la masse énorme de la voûte; de petits oiseaux vont se percher sur les têtes des colosses où ils ont fait leur nid. Je ne peux en vouloir à la gent ailée de ce manque de respect pour les images de l'illustre pharaon, mais je ne lui pardonne pas de les souiller si souvent de longues taches blanchâtres. De nombreuses niches ont été pratiquées tout autour dans la roche; là se tiennent des statues de grandeur naturelle, assez grossièrement sculptées; ces divinités en pierre, fort détériorées et même méconnaissables, me rappellent les saints raides, comme pétrifiés, rongés par le temps, que l'on regarde avec curiosité dans les chapelles frustes de nos vieilles basiliques.

Phtah et trois autres divinités siègent tout au fond dans l'adytum; un mince filet de lumière, qui part de l'entrée lointaine du spéos, perce seul les ténèbres de la caverne; aussi allumons-nous des machallahs pour examiner les dieux, dont les faces mutilées prennent, sous les oscillations blafardes des flammes, un aspect des plus singuliers.

Le village qui se blottit au pied du temple a une apparence plus propre et moins misérable que les autres bourgades de la Nubie; les maisons de Gherf-Hosseïn sont enduites d'une sorte de ciment et l'une d'elles se fait remarquer par des peintures ou plutôt des badigeonnages en blanc fort rudimentaires et qui représentent une barque remorquée par un vapeur. C'était la demeure d'un cheik qui mourut *hadji* au retour d'un pèlerinage à la Mecque, et un artiste (!) indigène décora le mur de cette *fantasia* pour perpétuer dans le pays la mémoire de ce pieux fils de l'Islam. La population est très mendiante : revenus sur la dahabièh, il nous faut jeter des poignées de grosses piastres à la multitude braillarde des négrillons qui demandent backchich à grands cris; les gamins se disputent, en se roulant dans la poussière, les pièces de cuivre de quelques paras qui pleuvent sur eux, manne bénie pour ces importuns et grâce à laquelle nous pouvons jouir de quelque tranquillité.

En face de Gherf-Hosseïn, sur le bord opposé du fleuve, à Kerkis, finissait la contrée s'étendant jusqu'à la première cataracte et appelée par les Grecs *Dodécaschène* ou pays des *douze Schènes*, parce que d'Eléphantine à cette limite sud on comptait douze schènes ou trente lieues; ce territoire fut conquis sur l'Ethiopie par Psammétik Ier, pharaon de cette grande XXVIe dynastie saïte, qui ouvrit une ère de renaissance pour l'Egypte et s'illustra non moins dans les arts que dans la guerre et la politique. Sous la domination romaine le Dodécaschène forma l'extrême frontière méridionale de l'empire du côté de l'Ethiopie; là venaient aboutir les larges voies qui, partant du Delta, couraient jusqu'à Kerkis en Nubie le long des deux rives du fleuve.

A une lieue en aval s'élève adossé à la montagne le petit temple de Dandour. Une porte isolée se dresse devant l'édifice et remplace les deux pylônes traditionnels; au sommet le disque emblématique, à double uréus et aux ailes imbriquées, dessine une frise gracieuse; des bas-reliefs à fleurs de lotus ornent la partie inférieure. Je m'arrête devant une jolie

déesse à l'élégante coiffure d'Hathor et dont le corps se termine non en queue de poisson comme dans l'art poétique d'Horace, mais en un affreux reptile. Dans le naos, des sculptures représentent le monarque offrant aux divinités deux petites mitres, symboles de la souveraineté sur la Haute et la Basse Egypte, et la reine faisant une oblation d'oies. Des éperviers encadrent de leurs longues ailes bigarrées les cartouches royaux, comme s'ils voulaient protéger la royauté contre toute profanation. Les autres salles sont encombrées de pierres et de dalles énormes. Sur les murs extérieurs un serpent, la tête ornée du pschent, enlace ses anneaux autour d'une longue tige de lotus. Ce temple, bien conservé et qui plaît par son style charmant, est d'un âge récent pour ainsi dire; il ne remonte, en effet, qu'au temps d'Auguste.

Les Ruines Nubiennes.

KALABCHÈH — BEÏT-EL-OUALY — KERDASÈH

Une distance assez longue sépare Dandour du temple suivant de Kalabchèh, l'ancienne *Talmis* des Romains, dont les Blemmyes avaient fait leur capitale ou plutôt leur repaire. C'est pour combattre cette tribu trop belliqueuse et couvrir la frontière de l'empire contre ses terribles incursions que les Romains, avons-nous dit déjà, appelèrent dans ce pays les Noubades et fondèrent là un *commilitium* de cinq places fortes. Mais à la longue les farouches Blemmyes s'*égyptianisèrent* au point d'adopter les mœurs et la religion du peuple des Pharaons; aussi étaient-ils devenus les plus ardents défenseurs des mystères d'Isis, qu'ils adoraient à Philæ, et de l'antique culte d'Ammon et par suite les ennemis acharnés des chrétiens. Vers le milieu du Ve siècle de notre ère ils avaient acquis une telle puissance que Marcien dut signer avec eux une trève de cent ans à des conditions fort humiliantes pour le prestige des Césars. Cette redoutable peuplade tourna dès lors ses armes contre les Ethiopiens et, en particulier, contre les Noubades; mais, après de longues guerres, Silco, roi de cette dernière tribu, infligea aux Blemmyes de sanglantes défaites, dont une inscription grecque à Talmis (Kalabchèh) nous a conservé le souvenir. « Moi, Silco, roi des Noubades et « de tous les Ethiopiens, dit le texte, je suis venu jusqu'à « Talmis et Taphis deux fois. J'ai guerroyé avec les Blem- « myes et Dieu m'a donné la victoire par trois fois. J'ai vaincu « de nouveau et je me suis rendu maître de leurs villes et je « m'y suis établi avec mes hordes, etc. »

Le temple de Kalabchèh est la plus vaste construction de la Nubie; mais il présente en même temps un des plus tristes amas de ruines que l'on puisse imaginer. L'édifice date d'Auguste et fut continué sous Caligula, Trajan et Sévère; sur cet emplacement a dû s'élever un sanctuaire beaucoup plus ancien, bâti sans doute par Aménophis II et auquel succéda, vers l'époque des Ptolémées, un second naos consacré au dieu local *Malouli,* fils d'Horus et d'Isis.

Des formidables propylônes, qui précèdent le temple même, toute la partie supérieure a été malheureusement rasée; des débris de toute sorte encombrent la grande cour intérieure; les morceaux, en partie broyés, s'amoncellent jusqu'aux linteaux des portes, où paraissent encore, plus ou moins fracturés, l'uréus et le globe mystique; c'est d'un aspect navrant. A cette cour fait suite le portique fermé par un joli mur d'entre-colonnement, mais réduit à cinq énormes piliers surmontés d'élégants chapiteaux à fleurs de lotus ou de papyrus et à feuilles de vigne. Pour pénétrer dans cette galerie si ravagée il me faut grimper sur les entablements écroulés, escalader les tronçons de colonnes qui obstruent l'entrée, comme on ferait au milieu d'un dédale de roches découvertes à marée basse sur une plage bretonne.

Quand on s'est enfin frayé un passage jusqu'au portique, le coup d'œil est encore plus affligeant et plus lamentable : les fragments de murailles démolies, de corniches éboulées, d'architraves en éclats, de voûtes effondrées s'empilent lugubrement et montent les uns sur les autres dans un chaotique désordre inexprimable, comme si une convulsion terrestre, ébranlant l'édifice jusque dans ses fondements, en avait déraciné les bases, fait crouler sommets et supports. Quelle légion de Vandales ou plutôt de démons iconoclastes s'est abattue sur ce malheureux temple, comme sur la victime expiatoire de quelque noir forfait, pour le bouleverser, le saccager, le concasser, en triturer les décorations, en pulvériser les sculptures? Le cantonnier qui, le long marteau à la main, casse des cailloux sur une route n'accomplit pas sa

tâche plus minutieusement que ne le firent ces barbares enflammés d'une rage infernale de destruction, de ruine, d'anéantissement !

Les chambres qui composent le naos sont également embarrassées de monceaux de pierres et de décombres. Dans une d'entre elles, qui occupe toute la largeur du sanctuaire, j'admire les scènes murales peintes et sculptées qui, bien que de l'époque de la décadence romaine, dénotent une touche sûre et des plus habiles. Les épais badigeonnages dont les chrétiens avaient recouvert ces tableaux, en ont heureusement préservé les entailles et les couleurs ; celles-ci ont encore de l'éclat et une fraîcheur étonnante. Les personnages figurés, vêtus avec luxe, chargés de larges colliers et de riches bracelets, portent un doigt à la bouche dans une attitude méditative ; leurs coiffures sont bleues en général ; le corps des rois est rouge ; celui des divinités indigo ou vert ; Ammon est souvent représenté avec la tête de bélier. Les hiéroglyphes se déroulent comme des bandelettes et décrivent une frise charmante de colorations diverses et qui court, effleurant la voûte, au-dessous des cartouches royaux.

Je monte sur les terrasses monumentales par un escalier où les débris entassés tiennent lieu de marches. Le spectacle dont je jouis du haut de cette éminence est étrange : à mes pieds s'étale le gigantesque amoncellement des ruines aux formes heurtées, tourmentées, bosselées, avec les masses cyclopéennes des pylônes découronnés, avec une double muraille formant enceinte autour du temple, auquel sont accolées les huttes misérables du village comme autant de monstrueux champignons poussés sur des chênes ; un peu plus loin s'ouvrent les carrières de grès aux profondes excavations et aux vastes parois toutes lisses. En face de moi je distingue, bordant le fleuve azuré et rompant la ligne safran des sables, l'étincelante verdure que dominent les fières aigrettes des palmiers et les dômes touffus des sycomores. Au delà du Nil l'aridité reprend son empire et les chaînons de la colline déserte se déroulent baignés de lumière. Dispersés sur les

ruines les Kenous à la mine farouche de bandits, moitié nus, le torse bronzé, armés de lances et de boucliers en peau de crocodile, contribuent par leur note pittoresque à donner au paysage un aspect tout à fait nubien.

Descendu des terrasses j'enfourche un baudet étique et je me rends à quelques cents mètres de Kalabchèh visiter le petit spéos de Beït-el-Oualy (la maison du Saint), creusé dans la roche sous le règne de Sésostris et dédié à Ammon-Râ et à sa forme secondaire Knouphis. Rien d'intéressant comme ces sculptures historiques qui tapissent les murs de la caverne funéraire et contrastent heureusement avec les bas-reliefs si grossiers du grand temple dont j'ai contemplé les ruines. Cette série de vignettes rappelle les campagnes de Ramsès II contre les peuplades africaines et les gens batailleurs de Kousch en particulier. Là le pharaon est représenté sur son char, mettant les barbares en déroute ; ses chevaux fringants passent par-dessus des nègres entassés en monceaux; plus loin les ennemis vaincus fuient vers le pays à grandes feuilles et à fleurs énormes, gagnant les forêts ou les marécages. Ailleurs le roi triomphant tient par les cheveux un géant dont la tête dépasse une forteresse, du haut de laquelle tombent les défenseurs, tandis que le fils de Ramsès frappe à coups de hache les portes de la citadelle assiégée. Dans un autre registre un chef barbare blessé est emporté chez lui par ses guerriers ; l'un des enfants du moribond jette de la cendre sur ses propres cheveux en signe de deuil (usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours en Orient, comme j'en eus bientôt la preuve), et un autre adolescent court annoncer la triste nouvelle à la mère occupée à faire la cuisine.

On ne saurait trop admirer l'art de ces bas-reliefs d'une finesse extrême ; ce sont des tableaux bien compris, aux détails parfois naïfs, mais toujours saisis sur le vif, où abondent les épisodes réalistes des assauts et des batailles, et que la gravure a d'ailleurs souvent reproduits. Le panneau le plus curieux fait voir les nombreux tributs qu'apportent les princes vassaux d'Ethiopie au suzerain vainqueur, assis sur

un trône dans un naos : ce sont des peaux de léopard, des défenses d'éléphant, des bois d'ébène, de la poudre d'or, puis tout un butin d'animaux variés, tels que lions, panthères, girafes, singes, autruches, tous merveilleusement burinés. Il est à remarquer que dans la faune sculptée sur les bas-reliefs d'Egypte ou de Nubie, même des époques relativement récentes, le chameau, qui rend tant de services dans ces régions, ne figure jamais, bien que cet utile quadrupède fût assurément connu des anciens Egyptiens, puisqu'il fait partie des présents envoyés par un pharaon au patriarche Abraham. Il en est de même du sanglier si commun de nos jours dans le Delta et qui certes hantait la vallée du Nil aux temps pharaoniques ; peut-être faut-il attribuer ce fait à une cause superstitieuse.

Au retour, je trouve assemblés sur la rive en groupes animés des Barabras, hommes et femmes, dèguenillés et plus ou moins vêtus, tous empressés à nous offrir, qui des corbeilles en filaments de palmier, qui des poignards à la gaîne en peau de crocodile ou des lances à la pointe barbelée, qui de grossiers colliers de cuivre ou de lourds bracelets d'ivoire. De là viennent les petits profits, impôt levé sur la gent taillable des touristes, que prélèvent les indigènes, auxquels ne suffit pas, paraît-il, la récolte du *henneh,* dont la culture est très répandue sur ces bords. On expédie les feuilles desséchées et réduites en poudre au Caire et aux principales villes d'Egypte, où elles servent à teindre en couleur rouge ou orange foncé les ongles des élégantes des harems. Cette plante, appelée aussi *troëne* d'Egypte, correspond au κύπρος des Grecs et au *lausonia spinosa et inermis* de Linné.

Nous repassons le défilé d'*El-Bab* hérissé de rochers où écument les rapides entre les îlots sauvages. Nous sommes dans le Ouady-Méharakat, partie de la Nubie ainsi appelée du nom de la tribu *berbéri* qui en occupe les rives, et le paysage ne tarde pas à redevenir plus séduisant aux environs de Tafah, l'ancienne *Taphis* de l'itinéraire d'Antonin.

Quelques kilomètres plus loin nous descendons à terre pour voir les restes du petit temple de Kerdasèh ou Gartach, dédié

à Isis et bâti sur le modèle du kiosque de Philæ. Il ne subsiste du sanctuaire que six belles colonnes qui se dressent sur la nudité d'une éminence. J'admire principalement les chapiteaux : quatre enroulent leurs colliers de boutons ou de calices de lotus et s'évasent en fleurs épanouies, portant sur des dés cubiques une travée d'architrave, seul vestige de l'entablement; les deux autres représentent des têtes d'Hathor, le front ceint d'un bourrelet qui se termine près de l'oreille en larges bandelettes retombantes, et surmontées en guise de coiffure d'une jolie miniature de pylônes inclinés; un morceau d'entre-colonnement ou un jambage de porte endommagée relie certains piliers.

Je n'ai rien vu d'aussi pittoresque depuis Philæ que cette gracieuse gerbe de colonnes qui, du tertre dominant la steppe, se profile sur la coupole azurée du ciel et dont les fûts si sveltes dardent leurs tiges élancées et portent dans la nue leur luxuriante couronne de floraison. Entre les baies que forment les piliers je vois verdoyer dans le lointain les gais panaches des palmiers et bleuir les flots miroitants du Nil. Ces ravissants débris, je me figure, ont plus d'élégance que n'en montrait tout l'édifice au temps de son intégrité. Pour une fois je rends grâces aux siècles ou aux barbares de leur œuvre destructrice : en ravageant le temple, ils l'ont embelli ! D'ailleurs le site est de toute beauté : ici, comme à Ombos, la nature orientale, rehaussant l'art de sa magique parure, enguirlande d'une délicieuse poésie ce bouquet architectural. « Les ruines, a dit « Chateaubriand dans *Le Génie du Christianisme*, ont des har- « monies particulières avec leurs déserts, selon le style de « leur architecture, les lieux où elles sont placées et les « règnes de la nature au meridien qu'elles occupent. »

Appuyée contre une des colonnes, se tient une jeune fille au teint bruni, les beaux bras cerclés de bracelets et gracieusement arrondis au-dessus de sa chevelure d'ébène; sa tête est couverte d'une sorte d'étoffe qui retombe de chaque côté du visage dans le genre des bandelettes de l'Hathor sculptée sur le chapiteau qui la surplombe; sa taille souple est d'un

galbe élégant; ses lèvres de corail sont un peu charnues et sensuelles; ses yeux noirs et brillants comme le jais semblent noyés dans le vide et perdus dans l'infini du désert qu'ils fixent vaguement. Elle ne paraît pas se douter de notre présence; on dirait, à voir son immobilité marmoréenne, qu'elle fait corps avec le pilier; superbe cariatide vivante, drapée et coiffée comme les femmes de l'ancienne Ethiopie, dont elle rappelle le type plus affiné en sa personne. N'est-elle pas l'image nonchalante de la Nubie, éternellement la même sous Ramsès comme sous Méhémet-Ali, contente de se laisser vivre dans la contemplation langoureuse du Nil, adossée aux ruines poétiques de la steppe et pâmée chaque jour sous les brûlants baisers du Phébus africain ?

Le lendemain nous sommes réveillés par la tempête ; c'est la bourrasque la plus violente que nous ayons eu à essuyer pendant notre navigation. Les rives disparaissent sous les poudreux tourbillons que chasse un vent de feu, embrasant le désert de lueurs fauves. La plaine des sables s'allume de vapeurs rougeâtres, rutilantes comme l'horizon flamboyant au coucher du soleil. Les rafales de l'ouragan flagellent les palmiers qui, à leur tour, frappent l'air de leur chevelure furieusement secouée; par instant on n'aperçoit plus que leurs aigrettes en délire qui émergent des flots de poussière cendrée. On se croirait sur une mer orageuse; le fleuve moutonne et, par l'effet du tangage, la barque descend et monte dans les sillons ou sur les crêtes des eaux soulevées. La corde qui retient la voile se casse et le mât d'artimon brisé tombe brutalement sur le pont. Le redoutable khamsin déchaîné souffle avec une rage insensée. Il faut cesser de naviguer et le reïs donne l'ordre de jeter l'ancre; mais alors nous voilà condamnés à rester emprisonnés dans nos maudites cabines où la chaleur étouffante dépasse 40 degrés centigrades. Abattu, énervé, on respire à peine dans l'espace restreint de ces chambrettes changées en étuves et où l'air surchauffé semble mesuré avec parcimonie. Impossible d'ouvrir une fenêtre à cause de l'envahissante poussière impalpable qui dessèche la gorge et

vous suffoque. « Cette poussière du simoun, dit un proverbe « arabe, perce la coquille d'un œuf. »

Dans cette pénible situation je songe aux malheureuses caravanes surprises en plein désert par le khamsin qui porte la destruction dans ses flancs mobiles et léthifères. Les chameaux haletants s'agenouillent alors et cachent leur tête dans les sables; les Arabes se blottissent contre les animaux et les bagages, cherchant à s'en faire un rempart contre la tourmente; courbés sous l'ouragan et le destin, ils attendent avec un fatalisme résigné soit que la tempête passe, soit que la mort libératrice abrège leurs souffrances. Depuis la désastreuse expédition de Cambyse contre l'oasis de Jupiter-Ammon, au cours de laquelle cinquante mille guerriers disparurent engloutis dans l'océan des sables de la Libye, combien le monstre de la steppe a-t-il dévoré d'armées, de caravanes, de voyageurs, victimes de l'insatiable minotaure? Aussi s'explique-t-on facilement que dans le panthéon pharaonique le méchant Set ou Typhon, génie du mal, caractérisé par sa couleur jaune comme celle des sables, personnifiât le *désert*, terreur de l'Ethiopie et de l'Egypte, qui consume tout, amenant avec lui la stérilité, le dépeuplement et la mort!

Notre internement et notre supplice dans le *naos* du « Lohengrin » durent deux longues journées; puis soudain le voile brumeux et roussâtre se déchire, se dissipe et la nature nubienne, redevenue radieuse, fait briller à nouveau l'émeraude de sa verdure, l'or de ses sables, le miroitement de son fleuve, dont les flots reflètent la pureté éblouissante de l'azur céleste qui a repris son admirable sérénité.

Le Naufrage du " Lohengrin "

ENCORE ASSOUAN — UN HAREM

Pendant la tempête nous avions *brûlé*, sans l'apercevoir, le temple de Debod ou Debout, masqué qu'il était à nos yeux par le brouillard poudreux et opaque. Cet édifice, érigé par Ataramoun, roi d'Éthiopie, sous les Ptolémées, et précédé de trois propylônes, n'offre d'ailleurs rien de remarquable ni comme architecture ni comme décoration sculpturale. Nous ne sommes plus bien loin d'Assouan et de la frontière égyptienne. La dahabièh dépasse Philæ, l'île enchanteresse, devant laquelle (ô profanation !) est à l'ancre un de ces prosaïques steamers de Cook bourrés d'épiciers anglais débordant de vulgarité prudhommesque, et le " Lohengrin " vient mouiller devant le petit port de Mahattah, généralement assez animé, car c'est là que l'on fait le débarquement des marchandises variées, ivoire, ébène, gommes, que les Nubiens apportent pour les marchés d'Egypte.

Nous recevons à Mahattah un supplément de rameurs, des pilotes et deux capitaines pour le passage des cataractes : l'un jeune, alerte, nerveux ; l'autre, vénérable vieillard à barbe blanche, à mine sévère, et que la descente des rapides, tant de fois accomplie, ne peut plus émouvoir. Trente rameurs prennent place à leurs bancs, et quatre pilotes, vigoureux Arabes bien musclés, se tiennent à la barre. J'allais oublier les personnages les plus intéressants : deux enfants, des chapelets à gros grains de palmier-doum à la main, s'agenouillent et se prosternent alternativement ; ils murmurent des versets du Coran et implorent la double protection d'Allah et du Pro-

phète. Il faut croire qu'ils ne prient pas avec assez de ferveur ou que nous avons à notre insu offensé le fondateur de l'Islam, car Mahomet se prépare à nous jouer un assez mauvais tour.

Le signal est donné : on enroule les amarres et la dahabièh se met en marche. Elle descend d'abord d'une allure tranquille le cours du Nil ; les seize avirons de chaque côté s'élèvent et s'abaissent dans une cadence parfaite. A chaque coup les marins se courbent sur leurs rames, puis d'un brusque mouvement, rejettent le corps en arrière et le rédressent de toute sa longueur. L'équipage accompagne en chœur la rude manœuvre d'une mélopée traînante et mélancolique, interrompue de temps à autre par des cris stridents, par des hurlements sauvages. La barque file comme un cheval de course entre les roches noires qui dressent sur les rives leurs formes étranges et semblent fuir derrière nous emportées à toute vapeur. L'imagination se figure voir, comme à travers un kaléidoscope, passer une suite de tours demi-écroulées, de remparts ébréchés, de châteaux en ruine, mélange bizarre de pics, de dômes, de piliers entremêlés dans un fantastique désordre, qui rappelle vaguement la chaussée des Géants en Irlande.

Bientôt j'entends un bruit confus qui va grandissant ; c'est le fracas de la cataracte, les remous commencent. Voici les cascades et les rapides ; quelques secondes encore, et nous entrons dans la premiere *porte* Bab-es-shellât. Le drogman s'approche alors de moi et assez pâle : « Effendi, nous y « sommes », me dit-il sur un ton solennel qui n'avait rien de rassurant. Le profond silence qui règne sur le " Lohengrin " fait contraste avec le grondement des tourbillons. C'est à peine si l'on distingue la voix retentissante du jeune capitaine qui crie les ordres, pendant que les pilotes appuient de toutes leurs forces sur la barre du gouvernail. Les visages sont graves et inquiets ; par hasard mes yeux rencontrent Ali, notre majordome ; il est vert, décomposé et tremble de tous ses membres. Quant à Achmed, le reïs de la dahabièh, il est assis tournant le dos aux rapides, la tête cachée dans les

mains, l'air ahuri, terrifié, l'œil hagard, et déjà moitié mort de peur.

Le fleuve, transformé en torrent, présente alors un spectacle d'aspect à la fois effrayant et grandiose. Des deux côtés surgit à pic une muraille de roc projetant de-ci de-là de fortes saillies dans le fleuve. Etranglées dans cette gorge étroite, à peine assez large pour le passage d'une barque, les eaux bouillonnent en fureur et se précipitent avec une impétuosité irrésistible. On ne voit plus ni arbre, ni végétation, ni sable même : rien que les parois luisantes des roches et les flots mugissants qui font jaillir l'écume jusque sur le pont. Ce magique tableau me passe devant les yeux comme un éclair, car je ressens tout à coup une violente secousse, et j'entends un fort craquement : le gouvernail a donné contre un récif et s'est brisé. La dahabièh, sans direction, désormais le jouet des flots, est lancée à l'aventure avec une foudroyante rapidité ; la coque de bois tressaute comme une folle, tourbillonne comme une toupie, ballottée par les rapides bondissants. Elle va sans doute heurter contre quelque roche et sera mise en pièces en un instant. « Nous sommes perdus ! » dit le drogman, plus mort que vif.

Alors se produit sur la cange une scène inimaginable, indescriptible et qui reste gravée dans ma mémoire. De toutes parts éclatent les cris, les imprécations ; des marins pleurent comme des enfants ; les uns se couvrent le visage, d'autres se frappent la poitrine ; ceux-ci courent de l'avant à l'arrière comme des insensés ; ceux-là restent immobiles, glacés d'épouvante, pétrifiés d'effroi. C'est un désordre, un tumulte, un brouhaha inexprimables. Il n'y a plus aucun commandement. Tout le monde tempête, vocifère et hurle à la fois. Les rameurs jettent leurs avirons ; les pilotes quittent la barre devenue inutile ; les capitaines affolés arrachent leur turban de désespoir. Notre reïs livide tombe à genoux et pousse des gémissements affreux comme si on l'assassinait. Il lève et abaisse les bras par des soubresauts convulsifs et s'écrie : « Mahomet, aie pitié de moi ! Mahomet, aie pitié de moi ! »

Un nouveau craquement, bien plus violent cette fois, secoue la barque à tout rompre ; elle vient d'être jetée contre un des écueils; instantanément il se fait une énorme voie d'eau et la dahabièh se met à couler. Aussitôt la plupart des marins s'emparent de nos deux petites felouques, les remplissent à les faire couler et gagnent la rive à force de rames. D'autres, ne pensant qu'à eux-mêmes, réunissent à la hâte leurs hardes et leurs coffres ; quelques-uns, saisis de je ne sais quelle rage de destruction, précipitent tout par-dessus bord : tables, bancs, ustensiles de cuisine, provisions de bouche. Encore un moment et mes malles vont subir le même sort. Je cours à ma cabine, déjà envahie à moitié par les eaux ; je saisis un revolver et, marchant droit sur le reïs éperdu, qui continue ses jérémiades et ses prières à Mahomet, je lui place mon pistolet entre les yeux et lui déclare que, s'il ne met pas à la minute les chaloupes à notre disposition, je lui fais sauter la cervelle sans plus de commentaires. J'aurais été fort embarrassé, je l'avoue, pour exécuter ma menace, car mon arme n'était pas chargée. Mais mon geste fait merveille et tire à l'instant de son ahurissement mon homme qui rétablit un peu l'ordre et enjoint aux matelots de ramener les embarcations. J'en prends bien vite possession avec mes amis, et nous nous occupons de sauver nos bagages.

Le Nil offre alors un aspect bizarre avec toutes les épaves de barils, de meubles, de caisses flottant à la dérive et qui prennent par voie rapide la direction du Caire, où elles arriveront bien avant nous, si les Arabes ne les interceptent point au passage. Sur la rive le spectacle est encore plus singulier ; c'est un mélange désordonné d'objets de toute sorte entassés pêle-mêle : draps, armes, marmites, casseroles, tentures, tonnes, sacs de farine, amalgame bariolé de couleurs multiples, que les feux du soleil font briller sur les sables. Autour une bande d'indigènes, des Barabras, nous regardent avec un calme parfait, habitués sans doute à ces accidents ; mais pas un d'eux ne nous porterait le moindre secours. Je jurerais qu'ils sont tous ravis dans leur for intérieur : d'abord

c'est un malheur qui arrive à des chiens de chrétiens, ensuite il y aura beaucoup d'épaves à recueillir et quelques bons *bintos* (pièces de 20 francs) à en retirer. Une seule chose m'étonne, c'est qu'ils ne demandent pas un backchich aux naufragés. Décidément ces braves gens ont un reste de pudeur !

Cependant depuis la veille nous étions à jeun, et il devait être plus de midi ; même dans ces cruelles circonstances l'estomac n'abandonne pas ses droits et crie famine. J'appelle le coq et lui dis avec le plus grand sérieux d'apprêter le déjeuner. « Mais, avec quoi? me répond-il d'un air navré ; tout est « à l'eau ou avarié », et le malheureux artiste, privé de ses instruments, de regarder d'un œil consterné les sacs de farine, de pâtes, de comestibles divers épars sur la rive et qui ne contenaient plus qu'une affreuse bouillie. Enfin, à force de recherches, il finit par découvrir une boîte de sardines et un pain. Du vin, il n'en est plus question ; toutes les bouteilles ont disparu comme par enchantement. Mais n'allez pas croire que les Arabes y fussent pour quelque chose ; ils ne sont pas pillards, les braves gens, et ne boivent jamais de vin... quand on les regarde ; en aparté, c'est différent. Une malle nous sert de table, des barils de sièges ; on étend au-dessus de nos têtes un drap en guise de tente pour nous garantir des rayons torrides ; de la lame de mon poignard (les couteaux, eux aussi, ont diparu dans le fleuve ou dans la poche des matelots) je parviens à faire sauter le couvercle de cette boîte de sardines, *terque quaterque beata*, et nous faisons honneur à notre motre modeste repas, arrosé d'un nectar qui n'est autre que l'eau du Nil.

Il est fâcheux qu'un impressionniste ne se soit pas trouvé là, car il aurait pu prendre un curieux croquis et intituler le tableau : *Un campement de brigands sur les bords du Nil*. C'est à peu près l'effet que devait produire cet amoncellement d'objets réunis là au hasard ; n'aurait-on pas dit le butin d'une razzia opérée aux dépens d'une caravane ? Ajoutez à cela, groupés en cercle autour de nous, ces indigènes armés de leurs longs fusils à piston, drapés dans de larges burnous,

la barbe inculte, l'air farouche, et en pile près de moi les différentes armes de Nubie, achetées au bazar d'Assouan : flèches empoisonnées, poignards du Soudan, massues d'ébène, grandes épées à fourreau rouge, boucliers en peau d'hippopotame. Nous mêmes nous devions avoir une mine tant soit peu irrégulière, avec nos vêtements souillés, à moitié déchirés dans la bagarre. Le cuisinier, tout en blanc, semblait inconsolable de ses broches et de ses fourneaux noyés. Ali, notre majordome, qui, lui, avait réparé à la hâte le désordre de ses habits, le fez sur l'oreille, en costume rappelant celui des zouaves, se tenait très correct, ganté, la serviette sur le bras, mais encore tremblant de peur. Enfin, pour compléter la scène, je ne dois pas omettre les marins, au torse basané, la tête rasée, sortant du Nil tout ruisselants d'eau, un coffre sur l'épaule et dans un habillement trop primitif pour être décrit. On aurait certes pu me prendre, avec cet entourage peu orthodoxe, pour le chef d'une bande d'écumeurs du désert, échappés de quelque lointaine oasis et se disposant, après avoir fait un mauvais coup, à partager le butin.

Comme notre repas finissait, je vis débarquer le capitaine. Aussitôt à terre, il se mit à genoux et recommença ses cris ou plutôt ses hurlements : « Mahomet ! aie pitié de moi. Je suis « perdu, ruiné ! » Il avait, il est vrai, une assez forte part dans la propriété de la dahabièh, et son désespoir s'expliquait aisément. Puis il prit du sable à pleines mains et s'en couvrit la tête, gesticulant comme un fou. Je ne sais combien de temps auraient duré ces simagrées, si je ne les avais interrompues en lui intimant l'ordre d'enlever de la barque le drapeau et la flamme tricolores pour me les remettre. Il ne me convenait pas que ces emblèmes de la France pussent rester après notre départ sur cette carcasse échouée et éventrée, pour servir ensuite de jouet aux musulmans et subir, peut-être, je ne sais quelle profanation. Le reïs refusa d'abord, alléguant de mauvais prétextes ; je dus encore recourir à mon petit moyen de persuasion, toujours d'un effet immédiat, et le pavillon me fut rendu sur-le-champ.

Je laissai alors nos bagages à la garde du drogman et je repris, avec mes amis, la route de Philæ. Le soleil de la zône torride, au milieu de sa course, dardait ses rayons perpendiculaires ; la surface des roches noires luisait comme du métal ardent, et l'air surchauffé, qui semblait s'échapper d'une étuve, était étouffant ; pas un palmier, nul arbrisseau, aucun ombrage quelconque. Pendant plusieurs heures il faut marcher dans des sables brûlants, sous un ciel de feu, « déversant, « comme eût dit Théophile Gautier, des cuillerées de plomb « fondu. » Enfin nous atteignons, harassés, Mahattah, d'où pleins de confiance nous étions partis le matin sur notre dahabièh toute fière et pimpante ; une méchante barque, avec des voiles en loques et ayant pour avirons des troncs d'arbres à peine dégrossis, nous mène au bord opposé Nous enfourchons les premières rossinantes venues et nous voilà repartis pour Assouan. Je passe encore dans le désert poudreux, monté cette fois, il est vrai, mais Dieu sait comme : pas de selle, des cordes pendantes à la place d'étriers, et des rènes si usées que je renonce à m'en servir et laisse le pauvre baudet à moitié fourbu se diriger lui-même.

C'est dans ce lamentable état, les vètements tout tachés de limon et fort endommagés par la catastrophe, que nous faisons, assez confus, une entrée un peu burlesque dans la ville. Sur la place publique nous trouvons le mudir fumant béatement son narghileh, assis à l'ombre épaisse d'un sycomore. Je l'aborde et me dispose à lui raconter, par l'intermédiaire du drogman, les péripéties de notre naufrage ; mais déjà il en était informé et me répond d'un air impassible que nous devons nous estimer très heureux d'en être quittes à si bon compte, car parfois les dahabièhs sont brisées en un instant et disparaissent corps et biens, englouties dans les rapides. Puis il ajoute qu'il va envoyer des chameaux avec une escorte pour rapporter nos bagages, et, sur ce, d'un geste superbe *Sa Grandeur* nous congédie sans nous offrir ni une tasse de café ni un verre d'eau. D'ailleurs, pendant les quatre jours que nous dûmes rester dans sa préfecture, le person-

nage ne nous donna plus signe de vie. Rappelons toutefois qu'à notre premier passage, en remontant le Nil, ce digne fonctionnaire, venu à bord du « Lohengrin », s'y était régalé copieusement et avait emporté une ample provision de cigares. Cependant il se vanta bien haut, par la suite, de nous avoir rendu les plus signalés services, et, qui sait? peut-être même de nous avoir sauvé la vie au péril de ses jours. En effet, lorsqu'à mon arrivée au Caire je fus reçu en audience par le khédive, Son Altesse me dit : « Aussitôt averti de votre « naufrage, j'ai fait télégraphier au mudir d'Assouan de se « mettre à votre entière disposition; j'ai été content d'ap- « prendre qu'il s'était empressé de vous secourir, exécutant « ainsi fidèlement mes ordres. » J'exprimai au vice roi tous mes remerciements pour sa haute sollicitude à notre égard, évitant bien de lui enlever ses illusions sur son personnel administratif. J'ai su depuis que, peu après, le dévoué serviteur avait obtenu de l'avancement, sans doute en récompense du zèle qu'il avait déployé en faveur des infortunés naufragés; c'est un trait de mœurs orientales.

Quant à notre dahabièh le « Lohengrin », je suppose que les indigènes, après l'avoir dépecée et s'en être partagé les dépouilles, auront célébré cette aubaine en brûlant beaucoup de poudre dans quelque joyeuse et brillante *fantasia*. Notre pavillon, du moins, n'est pas tombé aux mains de ces demi-barbares. Un peu plus tard, lors de l'arrêt à Thèbes, je le donnai à notre brave agent consulaire, et le pavillon tricolore qui flottait au mât de notre cange, se déploie fièrement aujourd'hui au faîte de la maison de France, à Louqsor, au-dessus de la colonnade grandiose d'Aménophis !

Après notre courte entrevue avec le mudir nous nous informons du moyen le plus rapide pour regagner le Caire ; hélas! le steamer de Cook vient de partir, et le vapeur chargé du service postal entre le Delta et Assouan ne lèvera l'ancre que dans quatre jours. Il faut donc en attendant chercher un gîte. L'hôtel, voire même l'auberge, n'existe pas au delà de Thèbes. Les voyageurs et les marchands descendent dans des *khans*

(caravansérails des plus primitifs), où, moyennant une faible rétribution, on leur donne une chambre ou plutôt un espace couvert, compris entre quatre murs blanchis à la chaux et percé de fenêtres, par lesquelles s'engouffre le vent. C'est une case toute nue ou un cube de maçonnerie de ce genre qui nous sert d'abri. Le mobilier y est un luxe qu'on ignore ; de même pour le lit et les draps, que nous remplaçons tant bien que mal par des manteaux et des couvertures échappées du naufrage ; une toile clouée au-dessus de la porte supplée aux battants qui manquent.

Quant à la cuisine, comme la table d'hôte et le restaurant sont encore inconnus à Assouan, on en est réduit à la faire soi-même, à moins d'amener son maître queux. Aussi voit-on dans la cour du khan des Arabes ou des Berbérins installer leurs fourneaux, allumer le feu et cuire en plein air les aliments, un peu saupoudrés de poussière au lieu de condiments. Bref, nous sommes logés à peu près à la même enseigne que Fromentin dans sa chambrette d'El-Aghouat, dont ce maître de la plume et du pinceau a laissé une description si originale. Notre coq, lui, avait disparu et nous n'eûmes plus jamais de ses nouvelles. Je me figure que la peur, qu'il avait éprouvée lors du naufrage, a dû lui faire perdre la raison. N'ayant aucune velléité de goûter la cuisine soudanaise ou nubienne, nous étions assez perplexes, lorsque nous reçumes la visite d'un Italien, M. D..., fixé à Assouan pour son commerce, et qui avait déjà entendu parler de notre malheur ; car, dans une petite ville comme celle-ci, l'aventure rapidement colportée défrayait déjà toutes les conversations.

Ce brave négociant nous proposa très gracieusement d'aller nous asseoir à sa table de famille jusqu'à notre départ ; et je n'oublierai jamais la cordiale hospitalité qu'il nous donna pendant quatre jours. Son aimable femme et ses deux filles, au teint mat et au regard mélancolique, se mirent en frais pour nous assaisonner en vrais Vatel des mets, ma foi ! fort succulents, où le *risotto*, la *polenta* et le macaroni relevaient agréablement la viande par fois un peu coriace. Après

le repas on devisait gaîment des nouvelles d'Europe ; et plût à Dieu que la France et l'Italie (pourtant les Kroumirs de Tunisie avaient déjà fait parler d'eux) se fussent toujours aussi bien entendues que le firent alors, aux confins de la Nubie, leurs nationaux respectifs !

Malgré notre court séjour à Assouan, lorsque nous partîmes, nos hôtes étaient un peu tristes ; les dames surtout enviaient notre sort, d'autant plus que nous avions dit devoir passer par Naples au retour. « Italiam ! Italiam ! » se seraient-elles écriées volontiers. Elles n'avaient pu se faire, en effet, jusqu'ici au ciel de feu, à la poussière aveuglante, aux faces noires et demi-sauvages, à la fastidieuse monotonie du désert, à l'isolement pour des Européens dans la zone torride. Les pensées des Italiennes fuyaient sans cesse à tire-d'aile vers Naples, qu'elles habitaient avant leur exil aux extrémités de l'Egypte Ah ! l'animation, le va-et-vient des riches équipages, des brillants cavaliers, des élégantes toilettes dans cette large artère *di Toledo*, où la vie coule à pleins bords. Ah ! les senteurs embaumantes des citronniers, la fraîche haleine de la brise maritime, le magique panorama de la baie de Naples et des riantes collines du Pausilippe parsemées de villas si pittoresques. Quand reverraient-elles ce paradis terrestre encore embelli par le mirage des lointains regrets ? Lui avaient-elles dit un éternel adieu ? *Chi lo sa ?*

Pour passer le temps avant notre départ, nous retournons un jour à Philæ. Il nous faut longer à nouveau les carrières de granit, déjà visitées lors de notre premier séjour à Assouan, et traverser le cimetière musulman au milieu des tumulus couverts d'inscriptions, parfois très anciennes. Notre cavalcade croise une bande de touristes anglais de *Cook*, affublés de la façon la plus grotesque; un fils d'Albion surtout est d'un comique achevé et eût fait fureur dans une féerie du Châtelet. Ce personnage exhilarant, aux favoris roux et aux longues dents aiguës, est hissé sur la bosse d'un chameau; une énorme ombrelle abrite son chef coiffé d'un casque en moelle de sureau, autour duquel s'enroule une sorte de tur-

ban vert. Un peu plus loin nous rencontrons une femme Shellalee, la narine droite percée d'un large anneau en cuivre; elle tient à la main une canne à sucre en guise de bâton, et porte sur la tête un grand poisson qu'elle va vendre au marché d'Assouan. Des ânes vigoureux nous dépassent, les bâts remplis de sacs de charbon, nourriture destinée aux voraces chaudières du vapeur à l'ancre devant Philæ. Sous le vaste ombrage des sycomores des soldats égyptiens, à l'air peu martial et tout vêtus de blanc, font la sieste ou fument des cigarettes, le fusil entre les jambes.

Toutes les collines, dont le sol pierreux est bosselé, sont surmontées de coupoles grisâtres, de mosquées funéraires en partie ruinées, sur les dômes desquelles perchent des gypaètes, aux longues ailes et au bec jaune, immobiles comme les éperviers hiéroglyphiques entaillés dans les stèles des naos. Cette route du désert, où avancent nos bourriquets, est celle-là même que Strabon, d'après son propre dire, parcourut sur son char entre Syène et la première cataracte. Une épaisse et haute muraille en briques allait jadis de cette ville à Philæ, en suivant les diverses ondulations du terrain. Cette curieuse construction romaine a résisté par endroits aux assauts du temps, et on en voit encore des fragments assez bien conservés; ailleurs il ne reste plus que des pans de mur qui s'écroulent, ou des amas de pierres à moitié ensevelis sous les sables. Ce rempart fut sans doute élevé pour défendre la frontière de l'Empire du côté du sud contre les razzias des Blemmyes ou d'autres tribus insoumises.

Enfin nous atteignons, en amont des rapides, la berge verdoyante du Nil, où croît toute une belle végétation de palmiers, d'acacias, de gommiers, de ricins. C'est avec un indicible plaisir qu'à la sortie du désert nous revoyons cette ravissante Philæ, *l'Ile sacrée*, la résidence préférée d'Isis. Mais nous sommes bientôt un peu distraits par l'arrivée inopinée d'un harem, qui débarque de deux élégantes dahabiehs, pavoisées de gaies couleurs. Les femmes, voilées et enveloppées de robes bouffantes toutes noires, sont escortées d'horribles eunu-

ques, qui leur ombragent la tête avec de larges parasols. Ces cerbères castrés, au museau bouffi, en passant nous regardent d'un œil oblique ; une troupe de musiciens et de nègres forme la suite, ces derniers porteurs de provisions, parmi lesquelles ne doivent certes pas manquer les sucreries, les sirops, les pâtes doucereuses, dont raffolent toutes les Orientales.

Comme cette réunion aux costumes bigarrés s'éloigne, nous entendons les éclats de rire sonores des dames ; échappées de leur triste harem comme d'une cage dorée, elles sont tout heureuses de faire un *pique-nique* à la campagne et de profiter des rares moments de liberté que leur accorde le bey ou le pacha, leur ombrageux seigneur. Après une heure de repos, qui nous parut bien courte, dans la contemplation de ce site incomparable de Philæ, nous reprenons le chemin du désert et des nécropoles par la vallée encaissée entre des monticules de pierres et de sable. D'après les géologues un bras du Nil, à une époque des plus lointaines, aurait coulé dans ce long ravin jusqu'à Syène, qui formait ainsi une île assez vaste. Il fait presque nuit lorsque nous rentrons en ville, tout poudreux, las et surtout altérés par notre excursion, en pleine chaleur accablante, dans la solitude rocailleuse qui avoisine Assouan et dont le caractère ne manque pas d'étrangeté.

CINQUIÈME PARTIE

L'EGYPTE PTOLÉMAÏQUE

L'EGYPTE PTOLÉMAÏQUE

Edfou. — Un Temple colossal

Le vapeur nous fait regretter la dahabièh. Il faut vivre, en effet, dans la banale société de ces touristes cosmopolites ou de ces Anglais qui sentent le *whisky* ou fleurent la cannelle. Adieu les paisibles soirées passées entre nous à jaser sur les petits incidents de la journée et les ruines parcourues, à discuter sur l'antique civilisation égyptienne, ou à contempler les poétiques illuminations et les splendeurs sidérales des nuits étoilées. Rien d'ennuyeux surtout comme ces bavards importuns et curieux, colis vivants des express et des paquebots, insipides produits des voyages à la vapeur, qui vous poursuivent de leurs balivernes et vous étourdissent de futiles questions.

Le steamer, qui ne fait que de courtes haltes, *brûle* les dangereux défilés de Gebel-Sisilèh et va jeter l'ancre, à l'heure du crépuscule, devant un gros village sur la rive gauche. Le capitaine nous dit que nous sommes proche du fameux temple d'Edfou ; et, comme on doit partir le lendemain dès l'aube, la visite du monument ne peut avoir lieu que la nuit. Le long de la berge où nous débarquons, une troupe de baudets attend les voyageurs ; aussitôt la cavalcade s'organise : miss, pachas, gentlemen, *effendis* enfourchent les ânes ; des gamins nous

accompagnent, chacun porteur d'un fanal à verres coloriés. Au bout de vingt minutes nous arrivons en face de l'édifice. Les deux gigantesques pylônes de trente-cinq mètres, presque aussi hauts que la colonne Vendôme et qui en commandent l'entrée, produisent tout d'abord une impression stupéfiante : avec la porte qui bâille entre les talus, ils présentent un frontispice monumental de soixante-seize mètres de large. A la lueur des torches nous apercevons, sculpté sur la façade, un gigantesque Ptolémée, saisissant par la chevelure des ennemis prosternés et les menaçant de sa terrible hache d'armes. En passant entre les masses phénoménales des pylônes, je me figure que je pénètre dans quelque colossal château mystérieux, hanté par des Titans et qu'un énorme pont-levis va s'abaisser pour nous livrer passage.

« Le temple d'Edfou, dit Mariette, est un de ces monuments « qui s'annoncent d'eux-mêmes et dont aucune description ne « peut donner l'idée. » Sans compter les pylônes, il mesure, en effet, quarante mètres de large sur cent trente-huit de profondeur, et pourtant, malgré ces monstrueuses dimensions, la pureté de ses lignes architecturales et la noble hardiesse de ses proportions en font un édifice incomparable.

Il y a quelque vingt ans, le temple était encore presque complètement enterré sous les sables et les décombres, envahi, rongé par les infectes huttes des fellahs, par des étables et des taudis poussés là comme une rangée de champignons vénéneux.

Tous les égyptologues qui s'arrêtaient à Edfou partaient écœurés à la vue de ces ignominies, de cette lèpre dévorante, montant jusqu'aux terrasses du santuaire; tous réclamaient le déblaiement du temple, « qui semble, écrit Ampère, un « géant enfoui jusqu'à la ceinture et dominant encore de son « buste énorme les chétives statures des hommes. » Aujourd'hui on ne pourrait plus dire avec ce savant que les chapiteaux du péristyle semblent sortir de terre et s'épanouir à la surface du sol comme des fleurs sans tige. Le monument a été tout à fait purgé, nettoyé, dégagé par les soins de Mariette ;

ce miraculeux ressusciteur de cadavres de temples fit abattre les quatre-vingt-douze sordides masures qui le masquaient, et, une fois débarrassé de cet abominable suaire de cahutes et de détritus, la merveilleuse construction ptolémaïque apparut de nouveau dans toute sa splendide intégrité, comme à la brillante époque des Lagides. Aujourd'hui le temple d'Edfou présente le modèle le mieux conservé de l'architecture égyptienne ; il date, il est vrai, des Ptolémées ; mais ces princes éclairés, gardiens jaloux du culte et des traditions antiques, se sont toujours appliqués à reproduire fidèlement dans les édifices religieux le type classique de l'art des Pharaons.

Edfou (Deb ou Atbô) s'élève sur l'emplacement de l'*Apollinopolis Magna* des Grecs et des Romains, et se réduit de nos jours à deux temples, seuls vestiges de la grande cité disparue, eux-mêmes ayant succédé à un naos antéptolémaïque, beaucoup plus ancien. Ce sanctuaire, connu déjà sous Thoutmès III (XVIIIe dynastie) et dont l'origine se perd dans les âges presque mythologiques, aurait été exécuté « d'après le « plan du livre tombé du ciel au nord de Memphis » et dessiné de la main même du dieu Imhouthès, fils de Phtah.

On peut dire que les Lagides ont attaché en quelque sorte leur nom illustre à cette vaste et imposante construction, deux mille ans plus tard déblayée par Mariette. En effet, on a commencé les premiers travaux du Grand Temple sous le règne de Ptolémée IV Philopator; Philométor a fait édifier plusieurs galeries et orner de sculptures les façades; la salle hypostyle est encore l'œuvre de ce prince et d'Evergète; les pylônes enfin remontent à Dionysos, le frère et l'époux de la fameuse Cléopâtre. Une suite de guerres interrompit à plusieurs reprises les travaux de l'édifice qui, d'après l'inscription d'une paroi, auraient duré quatre-vingt-quinze ans; mais, comme le remarque Mariette, cet espace de temps ne s'appliquerait pas à la décoration même qui, elle, aurait exigé près de deux siècles. Une autre série d'hiéroglyphes a transmis le nom de l'architecte, qui s'appelait Ei-em-hotep Oersi-Phtah (Imouthès, le grand fils de Phtah). Je me garde-

rai bien de faire la description de cet immense monument, que d'ailleurs j'ai dû parcourir rapidement la nuit.

Dès que notre société a franchi la baie qui sépare les pylônes, au moment de pénétrer dans la grande cour carrée, entourée de portiques sur trois faces, les machallahs, comme par ordre, s'éteignent tous à la fois, et nous voilà plongés dans l'obscurité; on nous ménageait une surprise. Soudain des feux de bengale illuminent cette magnifique partie du temple; et nous allons vite jusqu'au milieu de la cour pour mieux embrasser l'admirable spectacle enchanteur, la féerique vision: de délicieux reflets aux nuances changeantes et volages courent dans chaque galerie le long des trente-deux colonnes vaporeuses, comme frémissantes, et enlacent leurs fûts vacillants. Les gracieuses fleurs de lotos et de papyrus se dégagent des élégants chapiteaux, dont les motifs variés alternent avec une charmante symétrie, et se gazent de teintes nuageusement douces, tantôt rosées, tantôt d'un bleu pâle; sur les plantes aquatiques aux tiges triangulaires, sur les belles palmes retombant en panaches et qui enroulent les campanes, serpentent de lumineux zigzags à peine verdâtres, timidement orangés, magique métempsycose de couleurs, qui caresse la vue et semble rappeler la gamme irisée de l'arc-en-ciel; et je songe à ces lys frustes, à cette flore en pierre, fanée par les siècles, sur les autels de nos vieilles cathédrales, et que les rayons du soleil, traversant les vitraux diaprés des rosaces, colorent d'un harmonieux éclat et rajeunissent d'une céleste carnation !

A cette cour font suite deux salles hypostyles, la seconde plus petite que la première, l'une et l'autre de belles proportions et auxquelles succèdent des chambres obscures ouvrant sur le *Sanctum Sanctorum,* dépôt des nacelles sacrées, qui contient une grande niche (ou naos), formée d'un superbe monolithe en granit gris tacheté.

Chaque salle ou chapelle avait son nom et sa destination particulière ; ainsi on y trouvait : la bibliothèque ou « Maison « des Livres », dont le catalogue est inscrit sur les parois et

appelée *Haï*; la chambre des « Offrandes liquides », celle de la Purification; le *Menech*, chambre du costume ou de l'habillement; le *Mesen* réservé aux emblèmes religieux, où était précieusement conservé le grand sistre d'or.

Le temple d'Edfou était consacré à la triade Har-Hout (Horus), à la déesse Hathor, dénommée dans les bas-reliefs « la maîtresse de la couronne d'or, celle qui donne la beauté « au roi et l'amabilité aux hommes et aux femmes », enfin dédié aussi à leur enfant Harpékhroti.

Après avoir visité (trop à la hâte) le Grand Temple, nous jetons un rapide coup d'œil, encore à la lueur des torches, sur le petit édifice voisin, le *Typhonium*, appartenant à la catégorie des *mammisi* ou lieux d'accouchement, « que l'on construisait « toujours, dit Champollion, à côté de tous les grands temples « où une Triade était adorée ; c'était l'image de la demeure « céleste où la déesse avait enfanté le troisième personnage « de la Triade, qui est toujours figuré sous la forme d'un jeune « enfant. » Ce mammisi d'Edfou ne se compose que d'un péristyle et de deux chambres, dans l'une desquelles une sculpture représente Horus faisant don à son fils de l'existence céleste.

Les murailles, qui dérobaient le sanctuaire aux regards profanes et constituent encore une longue enceinte autour de l'édifice religieux, ne sont pas la partie la moins curieuse d'Edfou. Des deux côtés du monument, qu'on pourrait prendre pour une forteresse, se dressent à pic et à une hauteur énorme les murs de ronde, enserrant un étroit couloir, lui-même tout incrusté de tableaux et de signes hiéroglyphiques. Comme nous avançons dans cet étrange boyau, nous ne voyons plus, au-dessus de nos têtes, qu'un lambeau tournant de ciel diamanté, sablé de myriades d'étoiles étincelantes.

Quant à la décoration du monument, elle a été multipliée avec exubérance, avec prodigalité. C'est, on peut dire, une débauche artistique d'hiéroglyphes et de bas-reliefs sur les pylônes, les colonnes, les parois, les frises, les linteaux, les corniches, partout en un mot. Malheureusement ces entailles, pour la

plupart coloriées, manquent de vigueur et de netteté; elles accusent la décadence, et, comme l'a justement fait observer Champollion, « elles marquent la transition entre la noble « gravité des monuments pharaoniques et le papillotage fati- « gant et de si mauvais goût du temple d'Esnèh, construit du « temps des Empereurs. » Néanmoins ces innombrables ornements, plus ou moins artistiques, sont d'un grand intérêt par la variété des sujets qu'ils représentent : scènes domestiques ou religieuses, actions de grâces, récits militaires, épisodes de sièges et de combats, tableaux astronomiques et bien d'autres encore. « Le temple, dit Elisée Reclus, offre une encyclo- « pédie de l'histoire et de la mythologie égyptiennes. »

Il m'est resté de cette visite nocturne à Edfou une impression confuse, étrange, plutôt mystique et fantastique. En écrivant ces lignes je me souviens, non sans un certain étonnement, de notre rapide course à travers le dédale des chambres et des couloirs à la lueur tremblante des machallahs, alors que les flammes rougeâtres et fugaces, surgissant soudain pour s'évanouir, puis renaître, léchaient sataniquement ces Pharaons apothéosés, ces divinités au curieux visage ou au masque bestial, mais toujours placidement impassibles. Par instant apparaissait sur la muraille la tête de bélier d'Ammon, ou le buste léonin de Sacht ou encore le museau aigu d'Anubis ; plus loin s'allongeait dans un registre le profil au bec recourbé de Thoth, grandissaient en pointe les cornes divines du croissant d'Hathor aussi rutilantes que celles de Méphisto dans Faust, et devant mes yeux éblouis défilait tout le panthéon pharaonique, transformé par les flammes ardentes des torches en une infernale vision peuplée de Lucifers écarlates et de démons flamboyants.

Alexandrie sous les Ptolémées

Une célèbre Dynastie

Le temple grandiose d'Edfou est l'œuvre successive, avons-nous dit, d'une royale série de Ptolémées. Les Ptolémées ! Quel nom illustre, éveillant aussitôt dans l'esprit, comme celui des Médicis, l'idée superbe d'éclat fulgurant, d'admirable splendeur, tant dans les richesses et le faste que dans la triade sacrée des Arts, des Lettres et des Sciences ! Que dire, par exemple, d'Alexandrie, la radieuse capitale des Lagides, fondée, il est vrai, par le conquérant macédonien, mais développée, embellie par Ptolémée Soter et ses successeurs, qui se plurent à y accumuler tant de prodiges en tout genre ?

Quel spectacle sans pareil offrait alors Alexandrie, l'ancienne bourgade de Rhakôtis, devenue le grand *emporium* de l'Orient, Alexandrie avec sa majestueuse ordonnance de chefs-d'œuvre architecturaux, Alexandrie avec ses portes monumentales du Soleil et de la Lune, larges de quatorze mètres et qui faisaient s'écrier à Tatius : « Nous sommes vaincus « mes yeux ! » Pour ne citer que les principaux édifices, c'était d'abord le *Phare,* une des sept merveilles du monde, tour gigantesque, en forme de pyramide à degrés, toute en marbre blanc, haute de quatre cents coudées, se dressant à la pointe du *Pharos*, île réunie au continent par une énorme digue en pierres de taille, de sept stades de longueur, d'où son nom d'Heptastade, et partageant en deux magnifiques bassins le vaste port, comparable, avec ses *Apostases* ou dépôts de

marchandises, aux ports modernes de Londres ou de Marseille. C'était le colossal Sérapéum avec son escalier en spirale de cent marches; c'était le luxueux quartier du *Bruchium*, peuplé de tant d'édifices et de palais que Strabon a pu dire, en leur appliquant les vers de l'Odyssée : « Ils sortent les « uns des autres. » Et, en effet, on y voyait : le Cirque, le Gymnase, le Stade, le grand Théâtre, les temples dédiés aux dieux de la Grèce, le Sôma ou somptueux mausolée d'Alexandre le Grand, (autant de prodiges d'architecture), et le palais féerique des Ptolémées communiquant par de merveilleux jardins avec le célèbre Muséum et la fameuse bibliothèque, renommée dans tout le monde alors connu, et qui comptait neuf cent mille volumes, lorsqu'elle devint la proie des flammes sous César, sans parler des innombrables obélisques et des deux « Aiguilles de Cléopâtre », qui ont subi le sort que nous avons dit.

Aux derniers temps des Pharaons, l'architecture négligée était tombée, il est vrai, en décadence; mais sous les Lagides elle se releva et se montra digne de son brillant passé; aussi Mariette a-t-il pu dire, avec raison, que depuis la XIXe dynastie aucune famille royale n'a bâti davantage sur les rives du Nil. En effet, ces princes, non contents de restaurer les anciens temples pharaoniques, en érigèrent d'autres en grand nombre sur le plan et le modèle des antiques sanctuaires: en Nubie Dandour, Kalabchèh, Dakkèh, et surtout dans l'île ravissante de Philæ les monuments que nous avons visités et décrits : en Egypte Ombos aux ruines si imposantes et Esnèh de style inférieur, il est vrai, de même qu'Hermonthis, malheureusement saccagé depuis par les Arabes. A Thèbes divers édifices, tels que Deïr-el-Médineh, Birket-Abou et deux portes monumentales à Louqsor et à Karnak, rappellent la part prise par les Lagides dans le stupéfiant musée architectural de la cité d'Ammon. Enfin, les temples grandioses d'Edfou et de Dendérah suffiraient, chacun pris isolément, à immortaliser la gloire artistique des Ptolemées. « Là « mûrissent, pour la science, écrit Mariette, des moissons de

« textes inédits, et l'on peut dire avec vérité que les inscrip-
« tions, qui seront une sorte de résurrection de la mythologie
« et de la géographie de l'Egypte, sous la domination des
« Ptolémées, s'y comptent par centaines de mètres. »

En dehors même du domaine de l'art, sous cette dynastie grecque, et en particulier pendant le règne de Ptolémée Evergète, l'Egypte atteignit un degré de prospérité et de puissance dont elle est déchue depuis des siècles. Des routes bien entretenues, mettant le Delta en rapport avec la Syrie, l'Ethiopie et la presqu'île Arabique, viennent aboutir à Alexandrie, la vaste métropole du commerce entre l'Orient et l'Occident, le port où des milliers de galères débarquent non seulement les riches moissons de la vallée nilotique, mais encore les produits recherchés des Indes et des côtes du golfe Persique. En Asie Mineure, depuis la Cilicie jusqu'à la Chersonèse, des garnisons égyptiennes, établies dans des forteresses, protègent les ports et les villes florissantes, semées tout le long du littoral. Maîtres de la Phénicie et de l'île de Chypre (dont les Anglais, eux aussi, ont bien compris l'importance stratégique), les Ptolémées tiennent les clés de la Syrie ; ils occupent encore plusieurs Cyclades ainsi que Lysimachie, sur les côtes de la Thrace, cité qui commande l'entrée de la Propontide, et les rois de Macédoine, auxquels ils portent ombrage, ne voient pas sans inquiétude ce voisinage dangereux. Sur une inscription d'Adulis (côte africaine des Danakils dans la mer Rouge) on a déchiffré la longue liste des brillantes conquêtes de Ptolémée Evergète, qui subjugua la Cilicie, la Pamphylie, l'Ionie, l'Hellespont et la côte de Thrace, promenant ses armées victorieuses à travers la Mésopotamie, la Perse, la Médie et la Haute Asie jusqu'à la Bactriane. La domination redoutée des Lagides rayonnait alors au loin, parvenue à son apogée.

Cependant il y a des ombres à ce séduisant tableau : les Ptolémées, surtout à partir de Philopator, s'adonnent à un luxe effréné, s'énervent dans la mollesse asiatique ; la corruption s'étale cyniquement sur les marches du trône ; on voit des frères ennemis se disputer, les armes à la main, la cou-

ronne souillée de crimes, qui roule dans le sang. Thèbes, peut être irritée de se voir, elle l'antique capitale du pays, détrônée par la ville nouvelle d'Alexandrie, s'insurge contre le pouvoir royal ; Ptolémée Soter est forcé de mettre le siège devant la cité d'Ammon et, après l'assaut, il livre à une soldatesque furieuse la vénérable métropole, qui est mise à sac et dont les habitants sont massacrés sans pitié. Sous les derniers Lagides l'Egypte n'est plus un royaume que de nom ; le Sénat romain la gouverne de loin, à l'instar d'une province de la République, et les proconsuls jouent alors, en face d'un Ptolémée XII ou d'une Cléopâtre, le rôle d'un haut fonctionnaire britannique de nos jours à l'égard du défunt khédive Tewfik ou de son jeune successeur, plus impatient de la tutelle, 'Abbas-Pacha.

A tout prendre, ces princes de la dynastie grecque « ont, « comme dit Mariette, bien mérité de l'Egypte. » Malgré leurs désordres domestiques, leurs querelles intestines, ils ont joui en général d'une grande popularité de leur vivant, et, après eux, les générations successives leur sont restées reconnaissantes d'une qualité toujours rare chez des conquérants et qui fait honneur tant à l'ampleur de vue de leur esprit qu'à leur profond sens politique : je je veux parler de l'extrême tolérance dont ils firent preuve envers la nation vaincue. Comme plus tard Amrou, le conquérant arabe, ils ne molestèrent en rien la religion, les mœurs ni les institutions des Egyptiens, qu'ils gouvernèrent pendant près de trois siècles. Ils avaient compris que le respect des antiques croyances d'un peuple est une garantie plus efficace pour les usurpateurs étrangers que la terreur soutenue par des armes mercenaires. Nous avons dit que les Lagides se plurent à réparer les anciens sanctuaires ou à en élever d'autres sur les rives du Nil jusqu'en Nubie ; et même l'un de ces princes, afin de témoigner de sa vénération pour le vieux culte de ses sujets, au retour d'une expédition contre Babylone, rapporta pieusement dans ses Etats vingt-cinq mille statues, dont Cambyse avait autrefois dépouillé les temples égyptiens.

Mais le vrai titre de gloire des Ptolémées, celui qui assure à jamais l'immortalité à leur illustre mémoire, c'est la protection éclairée que tous les princes de cette dynastie ne cessèrent de prodiguer aux Lettres et aux Sciences, dont l'amour était en quelque sorte inné dans leur race. L'indulgente postérité a oublié les passions criminelles de ces rois et leurs funestes discordes, qui à la longue firent de l'Egypte une proie facile pour l'ambition romaine ; elle ne veut plus se souvenir que des éclatants services rendus par les Lagides à la cause sacrée du progrès humain. « A leur nom, dit justement Mariette, se « rattache un grand mouvement intellectuel qui a eu son « centre à Alexandrie et qui, longtemps après eux, a exercé « la plus décisive influence sur les destinées de l'Egypte. » Leur cour était le rendez-vous élégant des poètes, des grammairiens, des philosophes, des mathématiciens. Faut-il citer les noms restés célèbres du géomètre Euclide, de l'astronome Ptolémée, des médecins Erasistratos et Hérophilos, de physiciens ou d'inventeurs comme Héron et Ctésibios, de Démétrius de Phalère, l'organisateur de l'Ecole grecque d'Alexandrie, de l'architecte Sostratos de Cnide, le constructeur du Phare, et de tant d'autres ? Le fondateur de la dynastie, Soter, était lui même un écrivain de mérite et ne se plaisait que dans le commerce choisi des lettrés.

La célèbre bibliothèque d'Alexandrie, dont nous avons parlé et qui renfermait déjà sous Ptolémée Philadelphe 400,000 rouleaux de papyrus, était l'œuvre des Lagides. C'est ce prince, si généreux pour la science, l'élève de Philétas et de Stratos, qui chargea soixante-dix docteurs juifs de faire la traduction grecque des livres sacrés des Hébreux, appelée *Version des Septante*, et ordonna au pontife Manéthon, garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis, d'écrire en grec les annales de l'Egypte jusqu'à la conquête d'Alexandre. Le même Lagide fit recreuser le canal de Nécos et de Darius, qui mettait en communication le Nil et la mer Rouge, mais que le travail des siècles avait comblé.

Les Ptolémées dépensèrent avec une somptueuse libéralité

pour la fondation et l'entretien du Muséum, sorte d'institut monté sur un pied grandiose, « à la fois école, monastère et « académie », dit M. Henry Houssaye dans son étude sur Cléopâtre, vaste et splendide établissement littéraire et scientifique, auprès duquel nos créations universitaires modernes auraient paru bien pauvres et bien mesquines. Les lettrés et les savants, défrayés de tout par la munificence du souverain et même gratifiés d'une large pension, pouvaient travailler à l'aise dans cette bibliothèque, où le roi se faisait un plaisir d'accumuler tous les papyrus, les matériaux ou les instruments nécessaires à leurs études et à leurs inventions.

Maspero estime que nous sommes en grande partie redevables de notre culture intellectuelle à cette phalange d'esprits éminents qui furent les hôtes du Muséum. « Il n'y eut, « écrit cet égyptologue, partie de la science qui ne fut « explorée au Muséum, doctrine qui n'y fut étudiée. Le travail « le plus sérieux et le plus durable se fit dans le domaine de « la grammaire, de la philologie, prise au sens moderne, et des « sciences naturelles. C'est aux labeurs critiques des Alexandrins « que nous devons d'avoir conservé la littérature grecque, et il « est à peine besoin d'indiquer quelle influence décisive cette « littérature a exercée sur la culture de l'Occident. En ce qui « regarde les sciences naturelles, il est certain que le dévelo- « loppement éclatant qu'elles ont pris en notre temps se rat- « tache surtout à la tradition et à la méthode de l'école « d'Alexandrie. La restauration des sciences n'a été, ou peu « s'en faut, qu'une restauration des principes alexandrins. »

Le Muséum, fondé par les Ptolémées, où la philosophie désertant la Grèce était allée prendre refuge, devint le foyer de toute activité intellectuelle et mérita le titre superbe de « cerveau du monde ». C'est là que grandit cette fameuse Ecole d'Alexandrie, « suspendue, comme a dit Villemain, « entre une métaphysique tout idéale et une théurgie déli- « rante », qu'illustrèrent les Ammonius, les Porphyre, les Proclus, où la subtilité de l'esprit attique s'alliait étrangement au mystérieux symbolisme de l'Orient, où se mêlaient dans une

bizarre confusion les arcanes du vieux culte égyptien, les divagations mystiques d'un Jamblique ou d'un Plotin à la doctrine élevée de Platon et aux théogonies panthéistes des Indes, Ecole à jamais célèbre, d'où est né l'éclectisme, précurseur du libre examen, et qui soutint, non sans éclat, le dernier combat du paganisme expirant contre la foi nouvelle, appelée à transformer le monde et à régénérer l'humanité !

Dendérah. — L'Intérieur d'un Temple

Le Mammisi

D'Edfou à Kénèh le vapeur khédivial ne fait halte qu'à Thèbes, où nous prenons tout un groupe, j'allais dire une cargaison de touristes. Encore une fois je salue au passage ces merveilles architecturales de Louqsor, de Karnak, les Colosses et le semis grandiose de ruines éparses sur le vaste emplacement de l'antique Diospolis Magna et qui changent la plaine en collines.

Le lendemain le steamer stoppe devant Kénèh. Dendérah, que nous allons visiter, se trouve situé sur l'autre rive à quelques milles dans les terres, là où s'élevait autrefois Tentyris, dont nous avons déjà parlé. Cette ville était entourée d'une triple enceinte en briques crues dont il ne reste que des pans de murailles. Mais la triade monumentale, comprenant le temple d'Hathor, le mammisi et le temple d'Isis, subsiste encore et suffirait à perpétuer le souvenir de Tentyris qui n'est plus.

Un canot nous mène au bord opposé, vis-à-vis de Kénèh ; nous enfourchons des ânes et notre calvacade coupe à travers les champs bien cultivés, où paissent les buffles noirs, où poussent dru le bersim, le dourah, les trèfles et les fèves. De-ci de-là croissent des tamaris aux fleurs en épis, et se dressent de beaux palmiers doum au tronc rugueux et couronné de branches épanouies en éventail. Bientôt nos montures s'engagent dans un chemin creux. De loin nous apercevons en face le temple d'Hathor, dont l'originalité consiste à n'avoir

ni avenue de sphinx, ni pylônes, ni péristyle, à l'encontre des autres édifices congénères de la vallée nilotique.

Le pronaos est d'un effet superbe, respirant la grandeur et la majesté. A sa vue nous sommes tout saisis d'une même admiration, et nous nous écrions : « C'est beau ! » Oui, certes, il est colossalement beau, ce portique d'une harmonieuse sévérité, avec ses couleurs encore vigoureuses, précédant une magnifique salle hypostyle de quarante-deux mètres de long sur dix-huit de haut, soutenue par vingt-quatre colonnes gigantesques sur quatre rangs, toutes enguirlandées d'hiéroglyphes et de figures, de la base au sommet. L'imposante façade aux lignes simples et magistrales présente la classique corniche à moulure concave, supportée à droite et à gauche par des murs à talus et devant par une rangée de six robustes piliers. Elle est fermée à mi-hauteur par des entre-colonnements, qui s'ouvrent au milieu pour livrer passage à la porte monumentale, réservée jadis au pharaon et que seul il franchissait, vêtu de la longue tunique, le pschent en tête et le bâton de commandement à la main. Les chapiteaux de ces colonnes, malheureusement plus ou moins mutilés, attirent l'attention par l'élégance du motif répété sur chacune des quatre faces : une tête de femme, aux oreilles bridées de génisse, décorée de bandelettes pendantes à la mode égyptienne ; des dés, figurant de minuscules pylônes, forment de charmants abaques, interposés entre l'architrave et les masques d'Hathor ou d'Isis.

Cet édifice religieux d'une étonnante conservation est, avec celui d'Edfou, le plus complet qui existe en Egypte. C'est une admirable reproduction ptolémaïque du type des anciens temples. Aussi les membres de la *Commission d'Egypte*, à la fin du siècle dernier, avaient-ils cru naïvement que ce naos remontait à une époque des plus reculées. Visconti, Belzoni et Letronne, il est vrai, émirent des doutes à ce sujet. Mais ce fut Champollion qui eut encore le mérite de détruire cette erreur, en lisant, à la clarté de la lune, sur les murs du pronaos les légendes impériales de Tibère, de Claude et de Néron. « C'en

« était fait, dit Ampère, le prestige de la haute antiquité « s'évanouissait ! »

Le temple de Dendérah fut commencé sous Ptolémée XI, peut-être sous Cléopâtre; Tibère acheva de le construire et Néron en fit terminer la décoration ; sans conteste ce monument appartient donc aux basses époques. D'ailleurs, à en examiner attentivement l'architecture, on reconnaît l'influence grecque dans l'heureux ensemble des lignes et des proportions, on y sent l'harmonie hellénique qui, sous les derniers Lagides, vient atténuer avec grâce la rigidité massive du style des Pharaons.

Néanmoins les savants qui accompagnaient Bonaparte ne s'étaient pas complètement trompés. Si Dendérah, tel que nous le voyons, est relativement récent, là du moins s'est élevé dans la nuit des temps un sanctuaire primitif. En effet, des textes déchiffrés dans une crypte ont révélé que le temple actuel a remplacé un autre naos érigé par Thoutmès III, et cet antique édifice, œuvre du grand conquérant, avait lui-même succédé à plusieurs sanctuaires bâtis ou réparés sous Papi Ier (VIe dynastie) et sous Chéops ou Khouwou (IVe dynastie) et dont l'origine se perdait dans les âges archiarchaïques des « *Serviteurs d'Hor,* » soit au delà de Ménès, le vénérable doyen des Pharaons.

Nous avons dit toute l'admiration que nous avions éprouvée en abordant Dendérah ; mais l'architecture seule en était cause, car la décoration du temple, inférieure à celle d'Edfou, quoique moins barbare qu'à Esnèh, trahit un abaissement fâcheux du style. « N'en déplaise à personne, a écrit Cham- « pollion dans ses Lettres, les bas-reliefs de Dendérah sont « détestables, et cela ne pouvait être autrement : ils sont d'un « temps de décadence. La sculpture s'était déjà corrompue, « tandis que l'architecture, moins sujette à varier puisqu'elle « est *un art chiffré*, s'était soutenue digne des dieux de l'Egypte « et de l'admiration de tous les siècles. »

Le Grand Temple, remarquable tant par son état de conservation que par ses vastes dimensions et les myriades de sujets

sacrés qui le tapissent, est un « poème liturgique » comme l'appelle Elisée Reclus, où sont inscrits et sculptés les mille détails de l'antique rituel en vigueur sous les Pharaons ou les Lagides. Aussi ce « Talmud de pierre » a-t-il été l'objet de travaux aussi complets qu'érudits de la part des égyptologues et en particulier de Mariette et de Dümichen, qui ont publié de grands ouvrages sur cette encyclopédie murale : le premier, *Dendérah. Description générale du Grand Temple de cette ville*, (sans parler des pages savantes consacrées par le maître à ce sujet dans son *Itinéraire de la Haute-Egypte*), et le second, *Histoire de la construction du temple de Dendérah.*

La salle hypostyle dont nous avons parlé, avec sa forêt de colonnes à forme de sistre et toutes enluminées de bas-reliefs comme d'ailleurs les parois et le plafond, est une des plus belles qu'on puisse voir. Les tableaux présentent tous une scène identique : le roi fondateur faisant des offrandes aux divinités du sanctuaire. Ce pronaos conduit à une salle plus petite, également hypostyle, « *la salle d'apparition de Sa Ma-* « *jesté* », la déesse, sur laquelle s'ouvre une série de couloirs et de vingt-sept chambres (y compris le *Prosécos* et le *Sécos* ou saint des saints), plongées dans une obscurité profonde. « Si « tout y est sombre, si dans ces lieux, dit Mariette, où rien « n'indique qu'on y ait jamais fait usage de flambeaux ou « d'aucun mode d'illumination, des ténèbres à peu près com- « plètes règnent, ce n'est que pour augmenter par l'obscurité « le mystère des cérémonies » ; et aussi pour garantir du soleil et de la chaleur les objets précieux du culte qui étaient là renfermés.

Quelle était la destination de ces nombreuses chambres ? Les égyptologues nous en ont révélé les secrets qui paraissaient si énigmatiques. L'intérieur de l'édifice n'est, suivant l'heureuse expression d'Ebers, « qu'une grande sacristie mul- « tiple qui entoure le sanctuaire silencieux. » Chacune de ces pièces avait ainsi son affectation spéciale : dans celle du milieu (où Hathor est vénérée comme « régente des mines ») on garde les vêtements sacerdotaux ou les riches étoffes dont les

prêtres habillent les statues des dieux. Voici le « laboratoire » où l'on prépare les onguents, les aromates et les huiles pour les fêtes : ailleurs on emmagasine les offrandes en pain, l'encens et les libations. Cette chambre-ci sert de lieu de dépôt pour les emblèmes mystiques qu'on porte avec solennité dans les processions; dans cette autre, la cellule du trésor, appelée *Opisthodome* par les Grecs, sont conservés précieusement les miroirs, les pectoraux et le sistre sacré d'Hathor. Puis viennent la *chambre du trône* de Râ; le *Meskhen* (berceau, lieu d'accouchement), où Isis est supposée naître sous la forme étrange « d'une femme noire et rouge; » le *Menkh*, dédié au culte d'Osiris; et enfin le *Sécos*, déjà cité, réduit mystérieux de la barque *Tes-nefrou*, qui, recouverte d'un épais voile blanc, contenait la statuette sacro-sainte d'Hathor que l'on sortait en grande pompe à certains jours, portée sur les épaules des hiérophantes.

Une partie très curieuse du temple est celle des *cryptes*, longs couloirs secrets et très étroits, sortes de boyaux ménagés dans les souterrains ou l'épaisseur des murailles. Ces cryptes n'étaient jamais éclairées par aucune fenêtre ni ouverture quelconque, et, comme pour les puits des *mastabas* où l'on cachait la momie, l'entrée en était soigneusement dissimulée. On utilisait sans doute ces cachettes pour y déposer les images des divinités, des emblèmes divers, les objets liturgiques en or et en argent. C'est du moins l'opinion de Mariette.

Autour du temple régnait un vaste *Péribole*, enceinte d'un kilomètre de rayon, limitée par un grand mur en briques, élevé pour dérober aux regards profanes de la foule le sanctuaire accessible seulement aux prêtres et à quelques rares initiés. Dans ce « *Temenos* » se déroulaient en files pittoresques les longues théories des processions lors des fêtes nombreuses, d'ailleurs toutes réglées d'après un calendrier spécial. Il y avait par exemple la fête du jour de l'an, au mois de Thoth, qui coïncidait avec l'apparition au firmament de l'étoile de Sirius et avec la première crue du Nil, puis la

grande fête d'Osiris, celle d'Horus, « le réunisseur des « mondes », et d'autres encore.

Deux escaliers, partant d'une chambre centrale, aboutissent aux terrasses et conduisent à un petit temple hypèthre, soutenu par douze colonnes, consacrées chacune à l'un des mois de l'année ; ce sanctuaire, dédié à la déesse Hathor, transformée en Isis, est niché là, sur la plate-forme, d'une façon assez originale.

Diverses divinités parèdres, et en particulier Osiris, étaient adorées à Dendérah ; mais au sommet de ce panthéon figurait Hathor (la Vénus égyptienne, l'Aphrodite des Grecs), la pupille du soleil, la « déesse d'or au beau visage », dépendant du cycle osiriaque, et qui incarnait en elle l'harmonie générale de l'univers. « Aussi est-elle, écrit Mariette, la divine mère, « celle qui fait germer les plantes, celle qui produit le pain, « celle qui donne la vie aux mortels, celle qui porte la fécon- « dité et l'abondance dans toutes les parties du monde, l'a- « mour n'étant fécond qu'à la condition d'être harmonieux. » On la confond souvent avec Isis, sœur et épouse d'Osiris ; d'ailleurs cette dernière n'est peut-être, comme l'a dit Plutarque, qu'un autre nom d'Hathor. La charmante Isis, « qui, « d'après le célèbre biographe grec, a un amour inné pour le « bon principe, le désire et s'offre à lui pour qu'il la vivifie », la divine mère d'Horus, a, elle aussi comme Hathor, son sanctuaire dans l'enceinte de Dendérah. Il fut bâti et décoré tout entier sous Auguste ; mais, de petite dimension, il offre peu d'intérêt à côté du Grand Temple.

Avant de partir je visitai encore un troisième naos, à moitié écroulé et envahi par les décombres, le *mammisi* ou berceau du jeune dieu, appelé à tort *Typhonium* par Strabon ainsi que par les membres de la Commission d'Egypte, sans doute à cause de la divinité difforme et trapue, dont l'image grimaçante est souvent reproduite sur les parois de l'édicule et qu'ils avaient prise par erreur pour Typhon, le génie du mal. Ce dieu n'est autre que Bes, originaire du *Pays des Aromates*, et qui, malgré sa laideur, présidait (ô amère ironie!) à la toi-

lette des dames égyptiennes. Heureusement, les bas-reliefs du *mammisi*, représentant la scène touchante d'Hathor, « la « belle déesse », qui allaite son divin nourrisson, forme un heureux contraste avec la caricature du monstre hideux. Nous avons déjà dit à propos d'Edfou quel était le rôle de ces edifices spéciaux dans la religion pharaonique. Les *mammisi* étaient érigés pour célébrer la naissance du petit Horus, le soleil levant, et, par extension, celle du prince héritier du trône, que dans une pensée d'adulation les prêtres identifiaient avec la jeune divinité solaire ; ici, à Dendérah, c'est Césarion, fruit des amours adultères du vainqueur de Pharsale et de la belle Cléopâtre, que l'on voit sous les traits du fils d'Hathor.

Ce qui a surtout contribué à la renommée de Dendérah, dans le monde savant, c'est le fameux zodiaque circulaire, sculpté au plafond des chambres latérales du Grand Temple ; découvert par Desaix et transporté plus tard à la Bibliothèque nationale de Paris, il a fait verser des flots d'encre. Que de dissertations scientifiques à perte de vue et d'hypothèses philosophiques, plus ou moins extravagantes, a provoquées ce planisphère, considéré comme œuvre astronomique datant de cinq à six mille ans !

J'avoue que le zodiaque de Dendérah me laisse froid, et je suppose que le lecteur partage mes sentiments à cet égard. Je trouve beaucoup plus intéressant le souvenir de Cléopâtre, la royale magicienne des amours, dont l'image colossale figure sur une des murailles extérieures du temple. Avec cette princesse disparaît l'étincelante dynastie des Ptolémées, implantée en Egypte, mais, quoique imprégnée d'hellénisme, devenue si nationale dans l'antique royaume des Pharaons.

Le somptueux drame à grands tableaux féeriques, que représente le règne de cette reine intrigante et splendide, se termine par le plus pathétique des dénouements : le rideau tombe sur le double suicide d'Antoine et de Cléopâtre, sur ce palpitant duo historique, souillé de sang, où l'Amour et la Mort s'embrassent dans une dernière étreinte passionnée !

Et, pour que rien ne manque au funèbre décor, l'emblème vipérin de la toute-puissance pharaonique, dont le dard se dresse sur le pschent des Lagides, l'*uréus*, infidèle à son rôle symbolique, détruit la royauté des Ptolémées, en mordant, sous la forme d'un aspic, le bras de la célèbre maîtresse des triumvirs !

Cléopâtre

LA SIRÈNE DU NIL — LA VIE INIMITABLE

A Dendérah la dernière des Ptolémées qui ont régné sur l'Egypte est représentée de profil, en déesse Hathor avec le disque encadré de cornes, reposant sur une élégante coiffure à la mode égyptienne, sorte de casque strié d'écailles, à bandelettes retombantes et orné sur le front d'une minuscule tête d'épervier en saillie. Ce portrait, si tant est que cette figure mythologique en soit un, nous montre une reine assez jolie : elle a l'œil allongé, le nez aquilin, plutôt petit, la bouche et le menton bien dessinés. Mais, ainsi que l'a fait remarquer avec raison M. Henry Houssaye dans sa fine étude sur Cléopâtre, comment distinguer dans de telles images la part de la nature et celle de la convention ? Sans doute dans cette sculpture il y a un mélange du type hiératique de la déesse et du visage même de la Ptolémée, dont l'artiste aura voulu imiter les traits plus ou moins fidèlement.

La beauté de l'Aspasie égyptienne a fortement intrigué les historiens et les dramaturges qui ont écrit sur cette princesse ou l'ont mise en scène, et les curieux se demandent encore si elle était vraiment admirable. Dion Cassius appelle Cléopâtre περικαλλιστάτη γυναικῶν, la plus belle de toutes les femmes. Plutarque, d'apparence moins enthousiaste, mais en réalité plus louangeur encore, s'exprime ainsi : « Sa beauté considérée « en elle-même n'était pas, dit-on, si incomparable qu'elle « ravît tout d'abord d'étonnement et d'admiration; mais son « commerce avait tant d'attrait qu'il était impossible de

CLÉOPATRE A DENDÉRAH.

« résister ; et les agréments de sa figure, soutenus du charme « de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent « relever le plus heureux naturel, laissaient un aiguillon « qui pénétrait jusqu'au vif. » La descendante des Lagides était donc plus que belle ; elle avait au suprême degré le plus acéré stimulant de l'amour : une merveilleuse séduction. En dehors des charmes, de la grâce, j'allais dire du piquant de sa personne, elle était douée d'une remarquable intelligence, encore aiguisée par le milieu lettré, artistique et raffiné de sa cour étincelante d'Alexandrie. Des maîtres renommés avaient cultivé avec succès son esprit de lui-même si délié et si brillant. D'après Plutarque, la savante Egyptienne parlait beaucoup de langues et pouvait s'entretenir sans interprète avec les sujets des nombreuses nations rangées sous son sceptre.

D'ailleurs, comment s'expliquer, sinon par une beauté étrangement capiteuse ou par une puissance de fascination extraordinaire, que Cléopâtre ait inspiré des passions d'une telle violence à des personnages aussi marquants que César et Antoine, sur lesquels étaient fixés les regards de tous les peuples de l'Orient à l'Occident et dont la célèbre rivalité avait pour enjeu l'empire du monde ? Aussi est-il permis de discuter le mot bien connu de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il avait « été plus court, toute la face de la terre aurait été changée. » L'astucieuse et intelligente reine eût quand même séduit ses illustres admirateurs par ses rares qualités de politique et de diplomate consommés, de metteuse en scène incomparable dans l'art de varier les fêtes ou les plaisirs, d'aiguillonner l'amour, de griser les sens et l'esprit de ses amants, en un mot, par ses talents d'ensorceleuse hors de pair.

Oui, la morsure du « Serpent du Nil », comme dit poétiquement Shakspeare, devait être bien pénétrante, pour que les deux grands capitaines qui l'ont ressentie, en aient par moment perdu la tête. Le *divin* Jules, bravant l'aversion de ses concitoyens pour les étrangers, oublieux des traditions nationales et du respect sacré dû aux dieux, amène à Rome une reine cour-

tisane, *meretrix regina*, comme la qualifie crûment Properce, l'installe sans pudeur dans sa splendide villa transtibérine et affiche cyniquement sa liaison avec la *barbare* Ethiopienne; bien plus! il ose, par un incroyable sacrilège, dresser une statue en or de la *divine* Cléopâtre dans le temple de Vénus. Quant à Marc-Antoine, on sait que sa fougueuse passion pour l'Egyptienne lui fit abandonner l'une après l'autre deux épouses légitimes, commettre toutes les folies imaginables et qu'elle lui coûta enfin la puissance, la gloire et la vie même!

Quelle existence romanesque, enfiévrée, traversée de périls et de fortunes diverses que celle de cette princesse, reine à seize ans, épouse successive de ses deux frères plus jeunes, dont elle fit peut-être (?) empoisonner le dernier! A peine élevée sur le trône elle voit l'émeute menacer les portes de son palais et il lui faut fuir sa capitale. Entourée d'embûches et de trahisons, elle en est réduite, pour tromper la sournoise vigilance de l'eunuque Pothin, à se déguiser et à se faire porter, comme un ballot, sur les épaules du fidèle Apollodore au palais du Bruchium, afin d'apaiser la colère de César qui l'a mandée devant lui, mais dont le message a été intercepté par ruse.

Quelques œillades, quelques flatteries, quelques suaves paroles de la voix si mélodieuse et si caressante de la sirène, et voilà le courroux du grand Romain qui tombe et dans son cœur s'allument les feux d'une passion incandescente qui ne s'éteindront qu'avec la vie tranchée par le poignard de Brutus. « En une nuit, raconte Dion Cassius, César était devenu l'avocat de celle dont il se croyait naguère le juge. »

Des rivages orientaux la reine, qui doit de conserver sa couronne à l'amour du vainqueur des Egyptiens, suit César à Rome et règne encore aux bords du Tibre sur une cour plus restreinte, moins fastueuse, mais aussi lettrée que celle d'Alexandrie. Là, sous les verts ombrages des térébinthes, Marc-Antoine, Lépide et Dolabella se délassent des fatigues des camps; là Cicéron et Atticus font assaut d'éloquence ou d'es-

prit devant une princesse qui peut rivaliser avec eux d'atticisme.

Mais les sanglantes horreurs des « Jours parricides », qui suivent la mort du dictateur, éloignent Cléopâtre de Rome, et elle va retrouver les pays ensoleillés où fleurissent le lotos et le papyrus. Bientôt Marc-Antoine remplace l'illustre capitaine dans les affections volages de l'adorable Egyptienne. C'est à Tarse en Cilicie qu'a lieu la fameuse entrevue du triumvir et de la reine qu'il a citée devant son tribunal.

Jamais décor d'opéra n'a égalé les éblouissements fantastiques de cette arrivée de Cléopâtre remontant le Cydnus sur une trirème dorée, aux rames d'argent, aux voiles de pourpre, portant l'enchanteresse magnifiquement vêtue et couchée sous un velum d'or et de soie. De la barque magique s'élèvent des nuages odoriférants, embaumés des plus subtils parfums, tandis que dans les airs retentissent les harmonieux accords des lyres et des flûtes. Mêlés aux vergues, de jolis enfants, comme un essaim de légers Cupidons qui voltigent, déroulent des guirlandes de roses, et, suspendues aux cordages, des grappes pittoresques de belles jeunes filles, parées en Néréïdes et en Nymphes, agitent autour de la tête royale de superbes éventails aux plumes chatoyantes.

A la vue de cette vision fantasmagorique, de cette prestigieuse déesse qui eût éclipsé Vénus même, le guerrier romain ressent le coup de foudre de l'amour. Captivé, ensorcelé par les charmes de sa splendide hôtesse, le général oublie tout: et sa femme Fulvie et sa campagne projetée contre les Parthes; devenu « l'esclave de l'Egyptienne », suivant l'épithète indignée de Dion Cassius, il accompagne la reine au pays du Nil.

Alors Alexandrie voit commencer cette folle et somptueuse existence menée par les inséparables amants qui s'intitulent; « Οἱ Αὐτομητοβίοι, Ceux dont la vie est inimitable » ; et, en effet, jamais à aucune époque pareille extravagance prodigieuse n'a été égalée. C'est une suite continue de festins, de parties de chasse ou de pêche, de divertissements plus luxueux,

plus éblouissants les uns que les autres. Affamé de délices, altéré de jouissances et de voluptés, le couple amoureux se précipite avec frénésie dans le tourbillon des plaisirs poussés jusqu'à l'orgie, jusqu'à la vulgaire débauche. La nuit, déguisés, elle en servante, et lui en valet, ils courent les quartiers mal famés, jetant des quolibets aux passants, qui leur répondent par des invectives ou même quelquefois par des horions.

L'or ruisselle à flots comme charrié par un Pactole inépuisable. On sonde à grand prix les profondeurs des mers, on fouille les lointains pays pour découvrir les mets les plus rares qui flattent le palais blasé de ces convives insatiables.

A toute heure huit sangliers sont à la broche pour qu'au moindre caprice de la reine l'un d'eux, cuit à point, soit servi sur sa table chargée des plats les plus exquis. L'imagination déréglée des amants ne sait plus quelle prodigalité nouvelle inventer. C'est ainsi que Pline raconte une anecdote devenue célèbre comme donnant la mesure de leur démence invraisemblable. A la fin d'un magnifique banquet, Cléopâtre jette avec une suprême indifférence une perle d'une valeur inouïe (cinq millions de sesterces) dans une coupe remplie de vinaigre qui dissout aussitôt le trésor.

Cependant la guerre éclate sur divers points, et seule l'impérieuse nécessité arrache ce fils de Mars efféminé « à des « voluptés indignes de son âge, à des jeux d'enfant », comme dit le bon Plutarque tout révolté. A deux reprises, lors de son mariage avec Octavie et de son expédition contre les Parthes, le général romain tente d'échapper à la fascinante couleuvre du Nil, qui l'enlace de ses dangereuses caresses ; mais chaque fois la « Vie inimitable » reprend avec une ardeur plus intense.

Puis survient la bataille d'Actium, où Cléopâtre, éperdue, consomme la défaite du triumvir par une fuite honteuse, inexplicable, presque voisine de la trahison.

De retour en Egypte, après un accès peu durable de misanthropie, Antoine, pour s'étourdir, se replonge avec fougue dans les excès et les désordres. Tristes joies ! Voluptés amères!

Le vainqueur approche, et, au milieu des bacchanales orgiaques, se dresse devant l'esprit halluciné des convives l'horrible cauchemar de la vengeance d'Octave et du cortège des vaincus ignominieusement enchaînés à Rome, comme des esclaves, derrière le char pompeux du triomphateur.

Tout le monde connaît les dramatiques et si émouvantes péripéties des derniers moments d'Antoine, lorsque la reine, aidée de ses femmes, hisse avec des cordes, à l'étage supérieur du tombeau où elle s'est réfugiée, le Romain agonisant, tout ensanglanté et qui demande en grâce à expirer dans les bras de sa maîtresse, « mourant, comme a dit Shakspeare, là où « il aurait voulu vivre. »

Cette scène palpitante, qui se prête si merveilleusement à l'action théâtrale, atteint les extrêmes limites du tragique; et pourtant il est un autre épisode de la vie de Cléopâtre, avant-dernier acte de ce drame passionnel, qui, à mon avis, dépasse tous les autres en pathétique. C'est, après la mort d'Antoine, l'entrevue d'Octave et de la Ptolémée, ou plutôt le duel de dissimulation que se livrent le Romain et l'Egyptienne. Quelles passes d'armes d'astucieuse éloquence entre ces deux fins politiques cherchant à se surprendre réciproquement leurs pensées de derrière la tête ! Le vainqueur d'Actium, toujours maître de lui, au regard calin, aux manières captieuses et félines, joue avec sa proie et s'applique à rassurer l'infortunée princesse, en lui insinuant qu'elle devrait se confier à sa générosité. Mais la reine, à l'esprit si pénétrant, lit dans le cœur glacé de l'ambitieux ses desseins secrets, et, certaine qu'elle n'a rien à espérer de l'impitoyable et fourbe triumvir, elle s'offre, comme ultime volupté, de leurrer Octave ; elle feint la résignation et lui laisse croire qu'elle tient encore à la vie. « Il prit congé d'elle, écrit Plutarque, et se retira convaincu « qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe. »

Bouffi d'orgueil et méditant sa vengeance, le futur Auguste voit dans un rêve délicieux l'altière reine d'Egypte ornant son char vainqueur, chargée de chaînes, frémissante de rage et de honte, sous la huée des sarcasmes des

Romains qui la détestent. Mais déjà l'héroïque souveraine a présenté son bras à la mortelle piqûre d'un aspic, frustrant de son plus superbe attrait le triomphe de son ennemi et ne lui laissant pour parure qu'un cadavre !

La mort courageuse et vraiment royale de cette Lagide, dont la fin clôt avec éclat l'ère de l'autonomie pour l'Egypte et ouvre la période de sujétion qui dure encore, ses célèbres amours avec Antoine, ont presque effacé, aux yeux de la postérité, les dérèglements et les crimes mêmes de cette reine si belle, si fascinatrice, si aimante et dont la cruelle destinée fut de ne pouvoir, portant une couronne, laisser parler son cœur, sans allumer dans le monde l'incendie de guerres sanglantes.

La dynastie des Ptolémées une fois éteinte avec Cléopâtre, l'Egypte, où disparaît toute trace d'indépendance, est réduite en province romaine. « Désormais tous les Césars, dit Ebers, « seront nommés *Autocrator* par les prêtres, jusque dans les « chambres les plus secrètes des temples et possèderont les « honneurs divins des Pharaons, même dans les sanctuaires « de la Cataracte et des Oasis. »

Epilogue.

Ces portraits de Cléopâtre et de son jeune fils Césarion sur les murs de Dendérah, formant avec les légendes qui les accompagnent « les dernières reliques, comme dit Champollion-Figeac, de la grandeur égyptienne », nous ont entraîné dans une longue digression.

Pour en revenir à notre voyage de retour sur le steamer khédivial, disons qu'il se termina rapidement et sans incident nouveau. Après deux mois de séjour dans des maisons flottantes, à travers des contrées parfois arides et désertes, comme en Nubie, malgré la beauté du Nil, la douceur du climat et l'intérêt des ruines, nous eûmes plaisir à retrouver la ville du Caïre avec la bruyante gaîté de ses rues et l'animation colorée de ses bazars. Pendant une quinzaine encore il nous fut donné de voir et d'étudier cette curieuse civilisation orientale si bariolée, amalgame fondu dans le creuset de tant de siècles et de races diverses.

Là mes amis et moi nous dûmes nous séparer, non sans regret, après avoir vécu sur le Nil d'une existence intime, partageant les mêmes périls, confondant nos émotions et nos enthousiasmes. Mes compagnons prirent la route de la Syrie ; pour ma part je revins en France, mais en suivant le chemin des écoliers. Je m'embarquai à Alexandrie sur un vapeur de la compagnie italienne Rubattino, afin de visiter Malte et la Sicile. Dans cette dernière île, à l'aspect semi-africain, je devais retrouver un souvenir de la terre que je venais de quitter : le papyrus, qui a si complètement disparu du Delta,

enrichi par lui dans l'antiquité et dont les fourrés formaient « une forêt sans branches, un buisson sans feuilles, une « moisson dans l'eau, une parure des marais. » Aux environs de Syracuse des papyrus, groupés en bosquets touffus, inclinent leurs têtes élégantes au-dessus des ondes limpides de l'Anapo, et les roseaux, qui rappellent l'Egypte avec la science de ses scribes, ombragent ces bords riants de leurs gracieux éventails.

L'Egypte, ah ! je ne saurais jamais l'oublier. Ces mois rapides, remplis de tableaux grandioses, d'aperçus si originaux, coupés d'épisodes charmants (parfois un peu vifs ! comme à la descente des Cataractes) m'ont laissé une riche moisson de souvenirs que le temps et la distance, loin d'atténuer, semblent raviver au contraire.

Sur les bords du Nil le voyageur est tout à coup transporté par l'esprit à des milliers de siècles en arrière : il voit se dresser devant lui, en quelque sorte, une étonnante résurrection de l'empire des Pharaons ou des Ptolémées dans les catacombes du Sérapéum, parmi les ruines architecturales de Thèbes, dans les entrailles des syringes de la Vallée des Rois, à travers le dédale des naos d'Edfou et de Dendérah, ou au fond des sanctuaires troglodytiques d'Abou-Simbel. Sans doute les stèles, les hauts-reliefs ravinés d'hiéroglyphes, les sarcophages tailladés de vignettes symboliques, les sphinx androcéphales, les chapiteaux palmiformes, exposés dans les vitrines du British Museum ou du Louvre, offrent un puissant intérêt à l'égyptologue érudit. Mais comme tous ces précieux fragments, comme ces merveilles artistiques, dues au talent du hiérogrammate ou du sculpteur de l'ancienne Egypte, nous apparaissent tout autres quand nous les voyons dans leur vrai milieu : enfouis dans les hypogées, où la flamme indiscrète des torches leur prête je ne sais quel aspect étrangement mystérieux, ou bien resplendissants avec harmonie dans la limpidité de la perspective aérienne, inondée d'azur ! Pour saisir toute la royale noblesse des traits de Sésostris, il faut aller contempler son auguste image non pas dans les salles

sombres et froides du musée de Turin, mais en pleine lumière, dans son superbe empire même, témoin de ses hauts faits et où sa gloire a brillé d'un si grand lustre.

Les nuits prestigieuses de l'Egypte ou de la Nubie conviennent aussi aux ruines monumentales. Lorsqu'avec un amour virginal la lune caresse de ses magiques clartés la Salle hypostyle de Karnak, cette futaie fantastique de colonnes gigantesques, baignée de pâleur spectrale, prend une gravité solennelle, une majesté sublime dont le langage humain est impuissant à donner la plus faible idée.

Que de chefs-d'œuvre stupéfiants semés dans la vallée du Nil, du Caire aux Cataractes, et quel cadre splendide formé par le désert, le fleuve et les deux chaînes de montagnes! A l'heure austère du crépuscule, lorsqu'approchent avec les ombres « placida notte, comme dit le grand poète Leopardi, e « verecundo raggio della cadente luna », les Colosses de Memnon ou d'Ipsamboul, et dans un autre genre les Tombeaux des Califes, idéalement estompés, suavement voilés par les mourantes lueurs du soleil couchant, voilà d'admirables spectacles qui pénètrent le touriste d'émotion et, lui faisant oublier les ennuis du voyage, le récompensent largement de toutes ses fatigues.

Pour ma part, si ces pages, trop imparfaites et dont l'amplitude et l'éclat des sujets traités font encore plus ressortir l'insuffisance, peuvent cependant déterminer quelques-uns à aller visiter la terre des Pharaons, j'estimerai ne pas avoir perdu les heures consacrées à ce travail, où la sincérité du moins tient lieu de talent.

Ce n'est pas sans regret que je termine ce livre qui m'a reporté aux jours charmants passés dans cette merveilleuse contrée aux horizons majestueux. Te reverrai-je jamais, ô Egypte, pays des sphinx, des mirages et des rêves, des masses esthétiques, du beau dans la Nature, du colossal dans l'Art? Ta vision sacrée flotte souvent devant mon esprit, où se sont fixés à jamais les imposants tableaux de ton fleuve-roi, des luxuriantes campagnes qu'il arrose et de tes ruines

incomparables, plus vivantes par leur grandeur et leurs souvenirs impérissables que certaines villes de notre Europe, où semble régner la Mort pour qui voit dans le banal et le prosaïque des germes de décadence et de caducité.

Adieu, terre privilégiée d'Egypte, où la bienfaisante Isis, la Cérès du Nil, prodigue ses dons généreux. C'est vers toi, vers ton ciel immaculé, vers tes nuits enchanteresses, vers la miroitante panoplie de tes magnificences que je tournerai ma pensée pour la réjouir et la charmer, quand viendront les jours sombres qui traversent l'existence de chacun de nous; car, même de loin, pour ceux qui t'aiment ta radieuse image, nimbée de poésie, verse dans l'âme un doux rayon doré qui la purifie, la console et lui fait aimer doublement la lumière, la nature et la vie!

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

Pages

AVANT-PROPOS. — La Question d'Egypte. 1
INTRODUCTION. — L'Egypte. 7

PREMIÈRE PARTIE
Le Caire

I. — Le Mousky et les Embarras du Caire . . . 15
II. — Le Vendredi à Choubrah. 23
III. — Les Pyramides 27
IV. — Le Sphinx et le Temple de Granit. 38
V. — Le Sérapéum. — Mariette. 45
VI. — La Tombe de Ti. — Le Double. 53
VII. — Les Mosquées. — L'Art Arabe. 64
VIII. — Le Vieux Caire. — La Mosquée d'Amrou . . 71
IX. — La Mosquée de Touloun 80
X. — La Mosquée du Sultan Hassan. 84
XI — Les Enterrements 89
XII. — La Citadelle. — Les Mamelouks 93
XIII. — Les Psylles. — Gam'a El-Azhar. 101
XIV. — Le Musée de Boulaq 110
XV. — L'Ancien Empire. — Les Hyksos 121
XVI. — Les Derviches tourneurs et hurleurs . . . 129
XVII. — Memphis et Saqqarah. 132
XVIII. — L'Arbre de la Vierge. — Héliopolis. . . . 140
XIX. — Les Tombeaux des Califes. 151

DEUXIÈME PARTIE
Le Nil

Pages

I. — Adieux au Caire. 159
II. — La Dahabièh *Lohengrin* 162
III. — Les Bords du Nil. 167
IV. — Le Départ du Caire. — Le Nilomètre. . . . 173
V. — Du Caire à Syout. — Les Grottes de Beni-Hassan 179
VI. — Les Crocodiles 187
VII. — Syout. 196
VIII. — Girgeh. — Les Coptes. 203
IX. — Encore les Coptes : Costume. — Mœurs. — Religion. — Clergé. — Eglises. — Sacrements. — Langue 212
X. — Abydos. — Osiris. 221
XI. — La Nature sur le Nil. — Les Oiseaux. — Le Palmier 228
XII. — Le Fleuve du Nil : Son Utilité. — Son Culte chez les Anciens. — Le Papyrus. — L'Inondation. 232
XIII. — Encore le Nil : Ses Canaux. — Son Etymologie. — Ses Sources. — Les Explorations. — Le Cours du Fleuve. — La Saveur de ses Eaux 239

TROISIEME PARTIE
Thèbes

I. — Kénèh. — Thèbes 253
II. — Louqsor. — L'Aménophion 259

Pages
III. — Karnak. — La Salle hypostyle 266
IV. — Les Colosses de Memnon. — La Gargoulette cassée. 278
V. — Le Ramesséum. — Sésostris. 288
VI. — Médinet-Abou. — Le Temple de Thoutmès III et le Pavillon. 296
VII. — Médinet-Abou. — Le Temple de Ramsès III. 302
VIII. — Qournah. — La Vallée des Rois. — La Tombe des Harpistes. 307
IX. — Les Hypogées des Pharaons : Drah'-Abou'l-Neggah. — El-Assassif. — Les Fresques funéraires 315
X. — Deïr-el-Bahari. — La Reine Hatasou . . . 322
XI. — Hermonthis. — Esnèh. 331
XII. — Gebel-Silsilèh. — Ombos. — Les Ruines. . 338
XIII. — Assouan. — Eléphantine. — Le Bazar. . . 346
XIV. — La Première Cataracte : l'Ile de Philæ. — Le Kiosque 354
XV. — Le Pierre de Rosette : le Sphinx des Hiéroglyphes. — Champollion. 366

QUATRIÈME PARTIE
La Nubie

I. — Le Pays. — Son Histoire. — Ses Habitants. 373
II. — Korosko. — Ipsamboul. — Les Colosses de Ramsès 383
III. — Ouady-Halfa. — La Seconde Cataracte. — Le Retour. — Ibrim. — Derr. — Amada. . . 399
IV. — Le Pays des Temples : Ouady-Séboua. — Dakkèh. — Gherf-Hosseïn. — Dandour. . 408
V. — Les Ruines Nubiennes : Kalabchèh. — Beït-

Pages
el-Oualy. — Kerdasèh. 416
VI. — Le Naufrage du *Lohengrin*. — Encore Assouan. — Un Harem. 424

CINQUIÈME PARTIE
L'Egypte Ptolémaïque

I. — Edfou. — Un Temple colossal. 439
II. — Alexandrie sous les Ptolémées. — Une célèbre Dynastie. 445
III. — Dendérah : L'Intérieur d'un Temple. — Le Mammisi. 452
IV. — Cléopâtre : La Sirène du Nil. — La Vie inimitable 460

EPILOGUE 467

Paris. — Imp. PAIRAULT & Cie, 3, passage Nollet (1993).

ERRATA

—

Page 18, ligne 3 au lieu de : escabeaux *inscrutés*, lire : escabeaux *incrustés*.

Page 106, ligne 3 au lieu de : par le général *Bonaparte*, lire : par le général *Bon*.

Page 226, ligne 7 au lieu de :

« ..... Eurydicem, animâ fugiente, vocabat,
Eurydicem toto referebant flumina ripæ. »

lire :

« *Ah! miseram* Eurydicen, animâ fugiente, vocabat,
« Eurydicen toto referebant flumine ripæ. »

DT
54
J68

Joûbert, Joseph
En dahabièh du Caire aux cataractes

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY